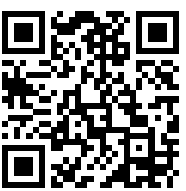
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

https://books.google.com



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

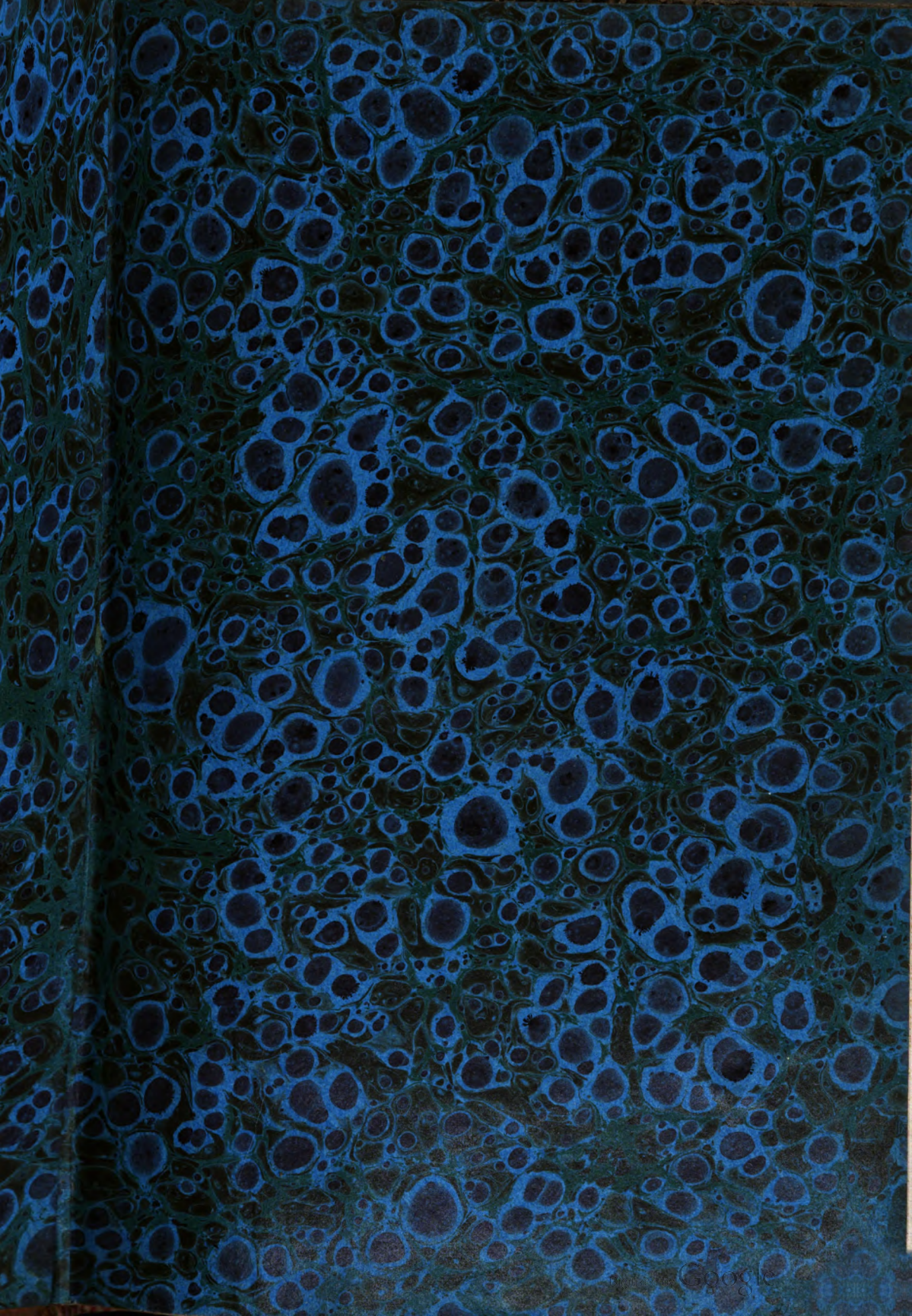
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

UNIVERSIT
Digitized by Google

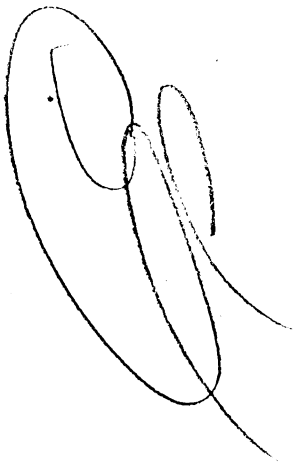

Digitized by Google

5421 —

Hist 9633

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google

REVUE

DE

BELGIQUE.

Digitized by Google

DÉPOSÉ.

Digitized by Google

REVUE

DE

BELGIQUE.

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

..... La muse aime la jeunesse,
Elle peut venir parmi nous.

Ire ANNÉE.

TOME I.

BRUXELLES,

ÉMILE LELONG, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,

25, rue des minimes.

—

1846.

Digitized by Google

BIBLIOTHÈQUE
DE L'UNIVERSITÉ
DE GAND

Digitized by Google

AVANT-PROPOS.

L'union fait la force.

Rapprocher les uns des autres les écrivains disséminés dans les différentes villes de Belgique, les unir pour en former un corps, voilà quelle a été la pensée des fondateurs de cette Revue.

Le monument qui consacre et perpétue une nationalité, c'est une littérature. Nous le savons, beaucoup de nos compatriotes s'obstinent à refuser le titre de *nationales* à des œuvres écrites en français; cependant nous leur ferons observer, avec l'auteur des Wallonades, que les habitants des États-Unis écrivent en anglais, que les citoyens de Genève écrivent en français, en très-bon français même, ce qui ne les empêche pas d'avoir une nationalité et une littérature à eux. — Que si ces mots : « LITTÉRATURE BELGE, » vous font hausser les épaules, nous tenons infiniment peu à les conserver, et nous les remplacerons volontiers par ceux-ci : LITTÉRATURE FRANÇAISE DE BELGIQUE.

— Oui; mais aura-t-on une littérature? Mais ne faut-il pas pour cela que les auteurs vivent de leurs écrits? Le prêtre ne doit-il pas vivre du sacerdoce ?

Or, un écrivain de talent, fût-il le meilleur Belge du monde,

Digitized by Google

s'il doit vivre de ses écrits, n'a d'autre moyen que d'aller se fixer à Paris, dans le véritable centre du monde artistique. Ce qui ne veut pas dire qu'à Paris l'art soit aujourd'hui un sacerdoce; tant s'en faut.

Cela n'est que trop vrai; le plus bel ouvrage ne peut ici procurer du pain à son auteur. Mais croyez-vous que si la Littérature, en Belgique, devenait enfin une puissance, croyez-vous que le pouvoir politique ne serait pas alors forcé de reconnaître et de consacrer ses droits, droits sacrés et reconnus chez tous les autres peuples? Mais pour parvenir à ce but, il faut rassembler ses forces et pouvoir les compter; il faut un point d'union, un mot de ralliement; il faut enfin faire une guerre acharnée, une guerre sans trève à l'esprit de clocher.

Une autre objection se présente :

La Belgique, nous dira-t-on, ne peut-elle s'enorgueillir des succès obtenus à Paris par ses enfants, et leur gloire n'est-elle pas la sienne?

Sans doute, nous sommes fiers et heureux, en ce cas, des succès de nos compatriotes, et notre reconnaissance est acquise à tout public qui accorde à nos auteurs les récompenses ou les encouragements que ceux-ci n'avaient pu trouver dans leur patrie.

Mais il n'en est pas moins vrai qu'un gouvernement, un pays entier, qui refuserait au talent, au génie, appui et considération, se déshonorerait aux yeux des autres nations et perdrait toute part à la gloire de ses enfants déshérités. C'est pourquoi nous ne cesserons de dire au gouvernement et au pays : « Il faut que la Belgique ait une Littérature. »

Et d'ailleurs, au milieu de Paris, combien d'écrivains, j'entends des mieux accueillis, des mieux connus aujourd'hui, se sont

Digitized by Google

trouvés fort heureux d'avoir un léger patrimoine à dévorer en attendant la gloire ! Pour quelques uns qui réussissent à se faire jour, que de talents étouffés dans la foule ! Combien se sont tués moralement, en s'engouffrant dans la Bohême littéraire ! Combien s'usent en stériles travaux, en luttes cruelles, et n'ont plus de talent lorsqu'ils parviennent à avoir un nom !....

Ici du moins, si le pouvoir veut venir en aide aux jeunes écrivains, ils ne dépenseront pas leur vigueur dans des luttes incessantes, et ne gaspilleront pas leur génie dans de stériles travaux. Vivant dans un cercle plus restreint, ils ne pourront peut-être aspirer à tant de renommée, ni à tant de richesses ; mais ils ne devront point acheter cette brillante position par des déboires sans nombre et des humiliations de toutes sortes ; mais ils conserveront au moins intactes les véritables sauve-gardes du génie : la conscience et l'estime de soi-même, le culte du beau et la foi dans l'art.

— Hélas ! nous avions oublié la contrefaçon. Cela est malheureusement vrai, tant que la contrefaçon sera tolérée, il n'y aura point pour nous d'avenir littéraire. Et comment oser la combattre ? Les pièces d'étoffes exposées sur le comptoir d'une boutique appartiennent au marchand ; mais à vous, hommes d'intelligence, le fruit de votre pensée, de votre imagination, votre cœur, votre âme, ne vous appartiennent pas, et vous n'avez là-dessus aucun droit.

Il faut le dire toutefois, nous espérons que cette lèpre de la contrefaçon cessera de ronger notre pays. On aura beaucoup à faire, il est vrai, pour la détruire, sans froisser trop d'intérêts. Mais que la France donne l'exemple. Qu'elle cesse de contrefaire les ouvrages anglais, allemands, et l'Allemagne, l'Angleterre, cesseront de contrefaire les ouvrages français. La Belgique ne *réimprimera*

Digitized by Google

plus alors (le mot est joli) les livres français, allemands et anglais; la Belgique aura alors des auteurs et des livres à elle. C'est là qu'il faudra en venir tôt ou tard. Et quant à nos imprimeurs, ils ne chômeront pas, soyez en sûrs; seulement ils feront de belles éditions de bons ouvrages, au lieu de se ruiner en imprimant les romans du jour sur papier gris, et en se démolissant l'un l'autre, à grands coups de bélier, dans une concurrence acharnée.

Nous reviendrons ailleurs sur ce sujet. Nous l'avons dit, la contrefaçon doit être abolie, mais ce ne sera pas l'ouvrage d'un jour; il faut bien, d'ici là, que les auteurs s'arment de patience et de courage, et que le gouvernement, c'est-à-dire le pays, les mette à même de lutter et d'attendre. Il faut que tous les écrivains belges s'unissent dans un seul et même but : engager le pouvoir à assurer les droits de l'intelligence.

Voici donc notre mot d'ordre : UNION.

Qui dit *Union* dit *Centralisation*. Nous avons une capitale politique, il nous faut une capitale artistique et littéraire.

Les Chambres, il faut l'espérer, seront appelées quelque jour à s'occuper du sort des hommes de lettres. Savez-vous ce que pourraient dire nos représentants ? — « Vous nous demandez une loi en faveur de la littérature nationale ; mais où est, s'il vous plait, cette littérature ? Nous connaissons quelques écrivains de talent ; les uns sont ministres, ambassadeurs, sénateurs, députés, attachés d'ambassade ; les autres occupent des postes moins brillants, mais assez lucratifs. » — En effet ; les législateurs du pays sont-ils obligés de connaître tous nos auteurs, quand nos auteurs eux-mêmes se connaissent à peine les uns les autres, quand on ignore à Bruxelles les noms littéraires de la province, et à Liège, par exemple, les noms des écrivains de Bruxelles, de Gand, de Mons et d'Anvers ?

Digitized by Google

La centralisation est donc nécessaire.

Notre Revue n'est autre chose qu'un drapeau, autour duquel nous appelons toute la jeune phalange littéraire.

La Revue de Belgique atteindra-t-elle le but que nous venons d'indiquer? Nous n'osons nous en flatter; l'esprit de coterie et l'esprit de clocher sont trop vivaces encore; mais nous aurons du moins fait un grand pas, et donné un salutaire exemple.

Nous venons de parler de l'esprit de coterie. Après l'amour aveugle du clocher, c'est sans contredit le plus grand obstacle à la force et à la dignité de notre littérature; l'un est d'ailleurs inséparable de l'autre. Chaque ville du royaume a son petit Cercle littéraire, où s'agitent les petites passions ambitieuses et jalouses, où la médiocrité prétentieuse trône et dispense en reine la petite renommée dont elle peut affubler ses petits protégés.

Nous déclarons d'avance que nous n'avons aucun rapport avec aucune coterie du monde, et n'en voulons point avoir. Il nous faut nos coudées libres.

Nous avons publié notre Prospectus; nous rappellerons à nos lecteurs que nous y avons dit, en ces termes, dans quel esprit sera fait le choix des articles:

» Persuadés que l'avenir littéraire de notre patrie est presque » tout entier dans la génération nouvelle, nous chercherons surtout » à découvrir le talent naissant, ignoré de tous, et souvent de lui-» même; nous espérons apporter ainsi de nouvelles richesses à » notre trésor littéraire. Un choix sévère présidera à la formation » de ce recueil. Nous n'hésiterons pas à préférer, même à mérite » égal, les premiers essais d'un jeune homme inconnu aux ouvrages » d'un maître; nous tendons la main à l'écrivain obscur, nous ne » voulons que l'offrir à celui dont la réputation est faite. Et pour

Digitized by Google

» nos lecteurs, ils aimeront autant lire ici de belles pages, qu'y » voir de beaux noms. «

Il nous reste peu de chose à dire. — Nous vivons dans un moment de crise sociale, crise pacifique et lente, mais qu'on ne peut méconnaître : il est naturel que les idées politiques et religieuses déteignent çà et là sur la littérature. L'objet de la Revue de Belgique étant purement littéraire, elle admet l'expression de toutes les opinions, pourvu que cette expression se distingue par la forme. Nous imprimerions, si nous possédions de tels hommes, Bossuet côte à côte avec Voltaire, et Jean-Jacques auprès de Saint Augustin.

Mais s'il s'agissait de rendre compte des premiers essais d'un écrivain ou d'un artiste du pays, nous n'admettrions plus d'autre opinion que la nôtre : quand l'avenir d'un jeune homme se trouve aux mains de la critique, celle-ci porte une responsabilité grave, et ne doit écouter que sa conscience. En pareil cas, c'est l'opinion de la Revue qui sera émise, et nous la présenterons de manière à la rendre claire et succinte.

Digitized by Google

LA SEMAINE DE LA SORCIÈRE.

Ballade Cosaque.

Oh! ne va pas cette nuit à leur fête,
Djery, Djery, car sur ta tête
Gronde la voix de la tempête;
Djery, n'y va pas!
L'enfer est là-bas!
Djery, ne va pas à leur fête,
N'y va pas.

—

Tremble, car dans notre village
Est une sorcière sauvage,
Belle jeune fille au front brun,
Qui doit jeter un charme.... un charme sur quelqu'un.
Le Dimanche, à la nuit, elle cueillit la plante,
Qu'elle lava trois fois le matin du Lundi.
Mardi, la fleur bouillait dans la chaudière ardente,
Et le poison fut versé Mercredi.

Oh! ne va pas cette nuit à leur fête,
Djery, Djery, car sur ta tête
Gronde la voix de la tempête;
Djery, n'y va pas!
L'enfer est là-bas!
Djery, ne va pas à leur fête,
N'y va pas.

Digitized by Google

Le Jeudi vient, Djery succombe,
Le Vendredi s'ouvre sa tombe.....
Mais la mère, le Samedi,
Frappait sa fille.... Infâme! elle a tué Djery!
Son amant! Pourquoi donc? méchante!... O mère! mère!
A deux filles ensemble il a juré sa foi;
Que meure le parjure, et dans son lit de terre
Qu'il ne soit plus pour elle ni pour moi.

Oh! ne va pas cette nuit à leur fête,
Djery, Djery, car sur ta tête
Gronde la voix de la tempête!
Djery, n'y va pas!
L'enfer est là-bas!
Djery, ne va pas à leur fête,
N'y va pas.

—

Oui, Djery mérita sa peine;
Pour lui, quatre planches de chêne,
Une étroite et noire prison.
Aux parjures, la mort! aux traîtres, le poison.
Djery des vers rongeurs est maintenant la proie,
Et moi, je vis, je chante et me ris de son sort.
Juive, ici, verse nous et le vin et la joie!
Juive, chantons; c'est l'hymne de sa mort!

Oh! ne va pas cette nuit à leur fête,
Djery, Djery, car sur ta tête
Gronde la voix de la tempête;
Djery, n'y va pas!
L'enfer est là-bas!
Djery, ne va pas à leur fête,
N'y va pas.

A. Baron.

Digitized by Google

TANCHELM.

HISTOIRE DU XII^{e} SIÈCLE.

Au commencement du XII^{e} siècle, Anvers était loin d'avoir cet aspect régulier et imposant qu'il nous offre aujourd'hui. La belle tour de Notre Dame n'élevait pas encore dans le ciel ses aiguilles de pierre, et Saint-Michel, lourde construction d'un style hybride, ne paraissait pas fait pour le plaisir des yeux. Les rues, qu'on ne songeait point à paver, étaient tortueuses et sombres, les maisons, basses et mal assises, et les vignes qui en ornaient la façade semblaient, en étendant comme des bras leurs rameaux verts, vouloir soutenir ces cabanes de bois et d'argile. Quelques rares demeures, bâties en pierres et décorées du nom de châteaux, dominaient ces toits de chaume et inspiraient autant d'admiration que de respect aux bourgeois et aux manants.

Dans la grande salle de l'une de ces habitations nobiliaires, un jeune homme rêvait assis devant un large brasier. Il était vêtu d'une de ces cottes-hardies que les hommes et les femmes portaient indistinctement à cette époque, et qui ressemblaient beaucoup à nos robes de chambre d'à-présent. De longues chausses brunes et des bottines de cuir jaune complétaient son habillement. A voir l'expression de sa noble figure et la sérénité de ses regards, on eût deviné sans peine que le bonheur lui souriait dans le présent ou dans un avenir bien rapproché. En effet, le sire Gérard de Steenhuys songeait à Yseule de Hemstal, jeune fille aimante et belle, qui venait de lui promettre sa foi. Des

Digitized by Google

arrangements de famille s'opposaient bien un peu à leur union, mais nos amants attendaient beaucoup du temps et du mystère dont ils entouraient leurs amours. Déjà même, malgré les obstacles, ils avaient secrètement échangé l'anneau des fiançailles.

Gérard eût donné sa vie plutôt que de se séparer du léger cercle d'or que la main tremblante d'Yseule avait passé à son doigt. Ses regards y revenaient sans cesse, comme vers un objet dont ils avaient peine à se détacher, et ses lèvres suivaient chaque fois ses regards. La bague chérie venait encore de se ternir au contact de sa bouche, quand le frôlement de la portière, soulevée par une main gantée, lui fit soudain tourner la tête. Une femme était debout sur le seuil de la porte ; un de ces masques noirs qu'on faisait venir à grands frais de Venise lui couvrait le visage. Mais apparemment ce masque n'avait été mis entre les regards et sa figure que pour dérouter les soupçons des valets, car elle le jeta loin d'elle, en avançant vers le gentilhomme, quand elle se vit seule avec lui. — Micheline chez moi ! s'écria le sire de Steenhuys, en reconnaissant la sœur de celle qu'il aimait ; et son air effaré trahissait son étonnement. La rougeur qui couvrait les joues de la jeune fille s'étendit jusqu'à son front. — Messire Gérard, répondit-elle, sans mieux déguiser son dépit que le gentilhomme n'avait caché sa surprise, vous mettez tant de soin à me fuir, que je me vois forcée de troubler votre solitude : une franche explication est devenue nécessaire entre nous.

Le sire de Steenhuys s'inclina et poussa un siège vis-à-vis de Micheline, politesse que le bouleversement de ses idées lui avait fait oublier jusque là.

— Gérard, reprit la jeune fille d'un ton plus tendre, en se plaçant si près de lui que les clous dorés des deux fauteuils semblaient se mirer les uns dans les autres, avez-vous mis en oubli nos belles années d'enfance, cet attachement qui naquit de nos jeux et nous rendit plus tard si chers l'un à l'autre... — Je me souviens, interrompit brusquement le sire de Steenhuys, que nos parents aimaient à nous voir ensemble ; je me souviens que mon père, à ses derniers

Digitized by Google

moments, voulut que ma destinée fût unie à la vôtre. — Eh bien ! c'est pour vous rappeler ces engagements sacrés que je suis près de vous, soupira Micheline en posant sa main brûlante sur le bras du jeune homme. Celui-ci tressaillit à ce contact de feu, et ce ne fut pas sans une espèce d'irritation qu'il reprit : — J'ai si peu oublié ces engagements où ni l'un ni l'autre de nous ne fut consulté, que chaque jour je songe à les rompre : ils doivent nous peser à tous deux. — C'est-à-dire, répartit la damoiselle de Hemstal dont les lèvres pâlirent, que vous vous faites un jeu des dernières volontés d'un père mourant....

Gérard ne répondit pas à cette provocation ; il baissa les yeux sur l'anneau qui entourait son doigt et semblait avoir le don de le calmer. — C'est-à-dire, que vous avez porté vos amours ailleurs, continua Micheline qui avait machinalement suivi le regard du jeune homme et aperçu la bague mystérieuse. Je n'en veux pour preuve que l'anneau qui brille à votre main, et dont j'ai vu le pareil à la main de ma sœur.

Ce disant, elle releva son regard et l'attacha effrontément sur celui du gentilhomme étonné, repentant de n'avoir pas été plus circonspect devant une rivale. Tout était maintenant deviné.

— J'étais venue vous apporter la paix, poursuivit Micheline en se levant pour prendre son masque ; mais vous voulez la guerre : vous l'aurez... La guerre, entendez-vous, répéta-t-elle en se retournant vers le jeune homme, qui la reconduisait silencieux et la tête baissée.

Encore ému de cette étrange apparition, Gérard le lendemain se dirigea vers la demeure d'Yseule. Une vieille femme, assise sur la margelle d'un puits, se leva à son approche et alla à sa rencontre. Le gentilhomme tira les mains de ses larges manches et fouilla dans l'escarcelle de cuir pendue à sa ceinture. — A cœur charitable, charitable avis, dit la vieille en acceptant son aumône ; beau seigneur, on vous trompe et, si vous m'en croyez, vous confierez vos riches anneaux à des mains qui sachent mieux les garder... Gérard,

Digitized by Google

surpris de voir cette sybille entrer de plein pied dans ses pensées, s'efforça de rire de son avertissement, mais il pressa le pas néanmoins, et pour la première fois, le soupçon se glissa dans son cœur. L'accueil glacé qu'il reçut d'Yseule, la contenance, les réponses embarrassées de la jeune damoiselle vinrent mettre le comble à sa surprise et la changer en effroi.

C'est que Micheline n'avait point perdu de temps depuis son étrange déclaration de guerre au sire de Steenhuys. D'après la visite inconsidérée qu'elle lui avait rendue, on a déjà pu voir que l'aînée des Hemstal résistait peu d'habitude à la fougue de ses passions. Devenue maîtresse de ses actions par l'insouciance de ceux qui auraient dû la guider, Micheline depuis longtemps avait compromis la pureté de sa réputation de jeune fille, et chaque jour de nouvelles imprudences venaient aggraver le mal et lui préparer un avenir plus sombre. La froideur du sire de Steenhuys était peut-être la cause de cette conduite plus que légère. Peut-être la jeune folle cherchait-elle à s'étourdir, sans pouvoir chasser loin d'elle la pensée qui la ramenait obstinément vers son ami d'enfance. Du moment que sa sœur lui apparut comme une rivale, elle jura de traverser ses amours et d'empêcher qu'elle ne fût à Gérard, dût-elle succomber à la tâche et se perdre avec eux. Yseule timide, réservée autant que Micheline avait de résolution et d'emportement, l'avait laissé prendre sur elle un empire irrésistible. La pauvre jeune fille n'avait point de volonté devant son aînée. Celle-ci résolut de profiter de cette obéissance passive et de pousser sa sœur dans les écarts où elle-même était tombée.

Depuis quelques années, on parlait à Anvers d'un hardi novateur dont la conduite était aussi étrange que les paroles. Il se nommait Tanchelm. Sorti du sein du peuple, il s'était élevé au premier rang, à force de ruse et d'audace. Son langage rude et véhément entraînait la foule, son regard la fascinait. On contait des choses étonnantes du dévouement que professaient pour lui ses adeptes : sur un signe de l'hérésiarque, ils sacrifiaient considération, fortune ;

Digitized by Google

sur un ordre de lui, ils volaient à la mort. Tanchelm s'était d'abord gagné les femmes ; les femmes lui avaient ensuite gagné les maris. Il tonnait contre la vénalité et les débauches du clergé, qui, malheureusement alors, prêtait le flanc aux traits de la satire. Mais des personnes bien informées assuraient tout bas que ces conciliabules secrets, où l'on flétrissait les vices de Rome, se terminaient dans d'abominables désordres. C'est au milieu d'une de ces assemblées que Micheline entraîna sa sœur.

Tanchelm y parut, les cheveux parfumés et retenus par des bandelettes de pourpre, vêtu d'habits étincelants d'or et de pierreries. Il parla de charité et d'amour, de cette voix vibrante et persuasive à laquelle nul ne résistait. Yseule tremblante se pressait contre sa sœur; car il lui semblait que le regard de l'apôtre inspiré ne quittait pas le sien, et ce regard profond, irrésistible, détruisait toute énergie dans son âme.

Il vint un moment où l'enthousiasme de l'auditoire monta à un tel point que toutes les mains se pressèrent, et que les femmes, arrachant les ornements d'or qui brillaient à leurs oreilles, sur leur sein, à leurs doigts, coururent les jeter, comme une offrande, dans les coffrets ouverts devant Tanchelm, et destinés à recevoir les nombreuses aumônes. A ce moment, Yseule chercha Micheline et ne la trouva plus. A sa place s'étaient glissées quelques femmes fanatiques; offensées de la froideur de la jeune fille, elles l'eurent bientôt dépouillée de ses bijoux les plus précieux qu'elles portèrent aux pieds de leur idole.

Quand Micheline revint près d'Yseule, elle la vit en proie à une agitation extraordinaire : l'anneau de Gérard n'était plus à son doigt. C'était tout ce que voulait l'aînée des Hemstal, et ses complices avaient admirablement rempli ses intentions. Elle se hâta d'emmener sa sœur, car une singulière ardeur commençait à briller dans les yeux de tous ces sectaires assemblés, et elle craignait qu'un geste, un regard licencieux ne vînt révolter Yseule et la désabuser.

Digitized by Google

Cette scène, à laquelle il était temps de l'arracher, fit sur l'esprit de la jeune fille une impression profonde, mais qui n'était pas sans charme. A la vérité, elle se souvenait avec effroi de l'instant où elle s'était vu enlever l'anneau de Gérard ; mais elle l'oubliait bientôt, quand elle se rappelait Tanchelm plaidant la cause du pauvre et jetant dans tous les cœurs ces sentiments d'amour qui doivent les unir. Que le caractère du hardi novateur avait de noblesse et d'élévation ; combien ses pensées étaient audessus des pensées vulgaires ; un tel homme s'approchait de la divinité et devait ignorer nos faiblesses... Hélas ! Yseule, comme on le voit, n'avait point échappé à l'ascendant que l'hérésiarque exerçait sur la foule. Micheline l'entretint soigneusement dans ces dispositions favorables à son projet, et chercha à exalter encore l'admiration dont sa sœur s'était éprise pour le novateur anversois. Puis, quand un remords amenait la pensée d'Yseule sur Gérard, Micheline, par un parallèle offensant ou d'habiles calomnies, cherchait à le perdre dans l'esprit de la jeune fille.

On ne doit donc pas s'étonner de l'air de froide contrainte avec lequel le sire de Steenhuys fut reçu au château de Hemstal. Yseule se sentait intérieurement coupable envers lui, et, bien qu'elle cherchât à dérober sa main sous la tapisserie à laquelle elle travaillait, Gérard eut bientôt reconnu que l'indifférence ou le mépris avait fait glisser de son doigt l'anneau des fiançailles. Trop fier pour demander une explication que la présence assidue de Micheline rendait d'ailleurs impossible pour le moment, le jeune seigneur abrégea sa visite et se retira. Un soupir que ne put étouffer Yseule, en le voyant s'éloigner ainsi, lui fit rallentir le pas et tourner la tête ; il attendait un regard pour tout oublier peut-être ; ce regard ne vint pas : le gentilhomme partit, blessé jusqu'au fond du cœur.

La voix de la vieille sybille établie près du puits, fit sortir Gérard de ses sombres réflexions. — Vous avais-je trompé, beau seigneur, s'écria-t-elle lorsqu'elle le revit. — Plût au ciel, sorcière du diable, murmura le sire de Steenhuys ; tu as deviné juste, voilà pour ta

Digitized by Google

peine et pour racheter ton âme... C'était un écu d'or que le noble jeune homme jeta dans les plis de la mante grise de la vieille. — A cœur charitable, charitable avis, dit-elle une seconde fois, toute disposée à répondre à cette libéralité par de nouvelles confidences. Gérard eut la pensée de fuir sans l'écouter davantage; mais ses pieds semblaient lui refuser leur office, et sa tête s'embarrassait. — Galant comme je vous suppose, reprit la mégère, souvent sans doute, vous avez promené vos ennuis devant certain balcon où se pose parfois une main blanche et chérie... Revenez ce soir, et derrière le rideau de la fenêtre, vous verrez se dessiner à côté d'une ombre bien connue celle d'un rival que vous ne connaissez pas. — Tu mens, infâme créature, s'écria le gentilhomme en s'élançant furieux sur la vieille; mais celle-ci se tenait sur ses gardes : se levant avec une subtilité toute juvénile, elle eut bientôt gagné du terrain et Gérard entendit long-temps encore ses éclats de rire insolents.

Sous cette souquenille de bure, ce ne pouvait être Micheline, mais assurément c'était une des femmes qui la servaient. Le sire de Steenhuys n'avait plus assez de calme pour s'en apercevoir. — Tu mens, répétait-il, tu mens.... Mais si elle disait vrai? reprit-il tout-à-coup. Ce n'était point un mensonge qu'elle me contait le matin, et ses paroles d'alors me répondent de celles d'à-présent.... Oh! ma vie, continua-t-il dans le plus grand désordre, ma vie à celui qui me guidera dans cette ténébreuse intrigue!... Ces deux ombres, la mienne s'y mêlera..... Cette chambre, ce balcon, j'y serai!....

Bien avant le couvre-feu, le sire de Steenhuys, enveloppé de son manteau, était blotti dans l'angle obscur du balcon sur lequel s'ouvrait l'appartement d'Yseule. Bien connu des valets, il lui avait été facile de pénétrer dans la demeure des Hemstal. Celui qui l'avait vu entrer s'imagina l'avoir vu sortir, et n'y pensa plus. Le hazard semblait aussi le protéger : les habitants du château, rassemblés dans la salle basse, écoutaient la pieuse lecture du soir faite par le chapelain dans le livre d'heures au fermoir d'argent. Son cœur

Digitized by Google

battit fortement quand il se glissa dans la chambre d'Yseule, quand il entrevit la couche virginale où venait se reposer la jeune fille; son cœur ne cessa de battre avec la même violence tout le temps qu'il attendit, caché sur le balcon... Sans doute, Gérard commettait là une action indigne d'un noble gentilhomme; mais il paraissait avoir perdu la raison, et le tourment qu'il endurait l'excusait en quelque sorte. Si l'innocence d'Yseule était reconnue, eh bien, après une nuit passée à la belle étoile, il trouverait le moyen de s'en aller comme il était venu, et d'expier sa faiblesse et ses soupçons d'un moment, par un dévouement aveugle et un amour sans bornes....

Il vit s'éteindre une à une toutes les lumières de la ville et le silence devint plus profond avec l'obscurité de la nuit. Un léger bruit de pas lui annonça Yseule de Hemstal. La noble damoiselle congédia la suivante qui avait posé sa lampe sur la table de chêne aux pieds tors, et tomba plutôt qu'elle ne s'assit sur le siège qui se trouvait auprès. Elle paraissait en proie aux plus sombres pensées; il sembla même à Gérard qu'Yseule éplorée étouffait ses sanglots. Long-temps elle resta comme accablée par la douleur, puis, jetant un regard sur le sablier suspendu à la haute cheminée, elle songea enfin à demander au sommeil une trève à ses chagrins. Elle enleva le chaperon de velours qui emprisonnait ses cheveux, et ses tresses blondes dénouées se répandirent sur son sein et sur ses épaules; sa longue robe de drap d'or alla bientôt rejoindre le chaperon de velours... Qu'elle était séduisante ainsi, vêtue d'une simple tunique blanche, le col et les bras nus!.. Gérard, en discret chevalier, ferma les yeux par respect pour cette jeune fille si belle et si pure. Il les rouvrit soudain, surpris par un bruit étrange qui se fit dans l'appartement d'Yseule : un homme venait d'y entrer : c'était Tanchelm. La jeune fille l'avait aussitôt reconnu. Debout près du lit dont le rideau l'enveloppait à demi, les yeux agrandis par l'étonnement et l'effroi, elle demeurait immobile, sentant pour la seconde fois le regard magnétique de cet homme peser sur son cœur et lui ôter

Digitized by Google

jusqu'à la force d'appeler à son aide. Elle le vit s'avancer vers elle, se placer à ses genoux, puis elle se sentit attirée doucement contre lui. — A ce moment, l'indignation et la colère lui rendirent la force et la voix : — Au secours, Gérard, au secours ! s'écria-t-elle, invoquant dans son trouble le nom de celui qu'elle aimait, sans savoir qu'il était là, près d'elle, et l'entendait.

La verrière du balcon roula soudain sur ses gonds, et le sire de Steenhuys, avant que Tanchelm eût eu le temps de se reconnaître, appuya sa dague sur la poitrine de l'audacieux, attendant un signe d'Yseule pour le frapper au cœur. Celle-ci joignit les mains et, se pressant contre Gérard, murmura à son oreille : que cet homme s'éloigne ; son impudence m'inspire plus de mépris que de ressentiment... combien je me trompais !...

Le sire de Steenhuys d'un geste impérieux indiqua la porte à Tanchelm. Celui-ci se releva soudain et dans un accès de colère qui faisait siffler ses paroles au passage : Sire Gérard, dit-il, tout n'est pas fini entre nous ; Yseule de Hemstal, nous nous reverrons ! — Hors d'ici, lâche imposteur, apôtre du vice et de la corruption, s'écria le gentilhomme dont le courroux se rallumait aux menaces de son rival. L'hérésiarque s'éloigna gravement, comme un dieu offensé qui dédaigne de répondre.

C'était encore une machination infernale de Micheline, qui avait amené Tanchelm jusqu'à la chambre de sa sœur. Déjà perdue, Micheline voulait la perdre aussi. Elle s'était donc concertée avec le novateur, et celui-ci avait sans peine donné les mains à cet horrible projet. Ceux qui ont feuilleté les chroniques de cette époque savent de reste jusqu'où allaient l'audace et l'aveuglement de Tanchelm. Enivré de sa beauté et de sa puissance, il se croyait l'égal de la divinité, et cette persuasion avait passé chez les autres, au point que ses caresses étaient recherchées comme une faveur suprême. Il était donc tout simple que Tanchelm, poussé par Micheline et déjà séduit par les attraits d'Yseule, l'honorât de sa visite nocturne. Mais l'amour qu'elle ressentait pour Gérard avait

Digitized by Google

la pureté de son âme virginale ; il sut la défendre contre le piége qu'on lui avait tendu, et ses yeux, un moment éblouis, se dessillèrent tout-à-coup.

Cette scène assez violente avait eu peu de retentissement au dehors, les acteurs qui y jouaient un rôle comprenant tous qu'elle pouvait les compromettre par un éclat imprudent. Le château de Hemstal demeura donc enseveli dans le silence et sembla ignorer tout ce qui s'était passé.

Gérard, resté seul avec Yseule, se hâta de la mettre en garde contre les manœuvres de sa sœur. Yseule de son côté raconta au jeune homme les épreuves douloureuses qu'elle avait subies : nos amants comprirent tout et s'effrayèrent des dangers qui les entouraient : tôt ou tard ils devaient y succomber ; la fuite seule pouvait leur faire éviter cet abîme de perversité. Le duché de Brabant n'était pas loin ; Gérard y avait une respectable parente chez laquelle il trouverait un asyle assuré contre les machinations de Micheline, le courroux de Tanchelm et les tentatives de ses nombreux émissaires, si Yseule, confiante dans celui qui devait être son époux, consentait à le suivre. La damoiselle de Hemstal, vaincue par la peur autant que par son affection, n'eut pas la force de repousser la proposition de Gérard. Tout fut convenu pour fuir : au milieu de la nuit du lendemain, le sire de Steenhuys, accompagné du plus fidèle de ses gens, devait attendre Yseule à la porte du parc de Hemstal. La jeune fille viendrait l'y rejoindre avec la plus dévouée de ses suivantes....

Toutes ces dispositions prises, Yseule s'aperçut en rougissant du désordre de sa toilette, et pria Gérard de s'éloigner : le jeune homme obéit en soupirant à cet ordre rigoureux. La damoiselle de Hemstal après le départ du gentilhomme n'oublia plus de vérouiller solidement sa porte. Était-ce contre l'audace de Tanchelm ou contre l'amour de Gérard qu'elle prenait cette précaution ?...

Pour le sire de Steenhuys, qui connaissait à point nommé les êtres de la maison, il était aisé de regagner la rue ; d'autant plus

Digitized by Google

aisé qu'il trouva toutes les portes ouvertes, même celle du parc où le bonheur devait bientôt l'attendre. Il fut évident pour lui que des intelligences secrètes avaient tout disposé pour l'arrivée et le départ de Tanchelm. Gérard indigné ne trouvait pas de termes pour flétrir de semblables abominations.

Lorsque le jour fut venu, le sire de Steenhuys manda son écuyer, lui confia ses projets et prépara tout pour le départ. Cet écuyer se nommait Evervachier; c'était un fervent disciple de Tanchelm et son maître, ignorant cette particularité, accordait une confiance sans bornes à un valet fanatique qui ne balança pas à le trahir.

A la même heure, Yseule appelait auprès d'elle une suivante qui gagnée par Micheline, la mettait au courant de tout ce que faisait sa maîtresse.

Le dessein des deux amants devenant par le fait un secret de comédie, Tanchelm et Micheline en furent informés chacun de leur côté, et surent, avant le milieu de la journée, toutes les mesures prises ou à prendre par les deux fugitifs. Sans se concerter cette fois, sans se voir, l'un et l'autre dressèrent leurs batteries.

Tanchelm, soit qu'il vît pâlir son étoile, soit qu'il craignît enfin les menaces du clergé et le ressentiment de Godefroid le Barbu, qui commençait à s'émouvoir au récit des troubles excités par l'hérésie; Tanchelm, disons-nous, songeait depuis quelque temps à s'éloigner de sa patrie. Il voulait, selon les uns, attaquer la puissance ecclésiastique dans son siège, à Rome, ou selon les autres, surprendre à force d'hypocrisie des lettres de communion du Pape. Or, faire le voyage d'Italie en compagnie de son fidèle Evervachier était bien, mais emmener Yseule avec lui était mieux encore. Il prit donc toutes ses mesures pour l'arracher à minuit des mains de Gérard de Steenhuys. Son amour et sa vengeance trouvaient leur compte à ce coup hardi.

De son côté, Micheline voyant sa sœur et Gérard prêts à lui échapper, prit un parti désespéré dont elle ne distinguait pas bien le résultat, mais qui du moins avait le mérite de déjouer les projets

Digitized by Google

de fuite des amants et de les séparer au moment où ils croyaient se rejoindre. Elle résolut de vêtir des habits semblables à ceux de sa sœur et de prendre sa place, un peu avant l'heure fixée pour le départ. Yseule trahie par sa suivante, qui devait accompagner l'aînée des Hemstal, n'oserait aller seule au rendez-vous....

Qu'espérait Micheline de ce moyen extrême? Gérard parvenu au terme du voyage reconnaîtrait la supercherie... Oui; mais elle entrevoyait que cet enlèvement, dont on pouvait accuser le gentilhomme, ne manquerait pas de brouiller pour long-temps les Hemstal et les Steenhuys.

Tout étant ainsi disposé, la nuit vint; avec elle, l'heure attendue par nos deux amants. Le parc du château de Hemstal s'étendait carrément sur un terrain solitaire, couvert d'arbres et de broussailles, qui descendait en pente douce jusqu'aux rives de l'Escaut. Le lieu était de tous points favorable à un enlèvement comme à un coup de main. Gérard, les yeux fixés sur la petite porte, trouvait qu'elle tardait bien à s'ouvrir, quand une femme, enveloppée dans sa mante à capuchon et suivie d'une camériste, s'y montra tout à coup. Au même instant, une demi douzaine de bandits, cachés par Tanchelm derrière d'épais buissons, se jetèrent sur le sire de Steenhuys et au moyen d'écharpes lui rendirent tout cri, tout mouvement impossibles. D'autres aussi habiles faisaient le même parti aux jeunes damoiselles qu'on jeta sur les chevaux tenus en laisse par Evervachier. Gérard, dans une agitation inexprimable, voyait cette scène infernale se dérouler sous ses yeux et, pour comble de maux, il lui semblait que son fidèle écuyer aidait aux ravisseurs et s'éloignait avec eux...

Le sire de Steenhuys resta jusqu'au jour étendu sur la terre humide, cherchant vainement à briser ses liens, en proie à un désespoir qui lui rongeait le cœur et épuisait ses forces. Des valets, venus par hazard jusqu'à la porte du parc de Hemstal, le découvrirent plus mort que vif, le reconnurent et le transportèrent au château. Quand le gentilhomme rouvrit les yeux, il aperçut

Digitized by Google

Yseule, sa chère Yseule, à ses côtés, lui prodiguant les soins les plus tendres. Il se crut d'abord le jouet d'un rêve; mais tout s'expliqua bientôt. La damoiselle de Hemstal avait vainement attendu, dans son appartement, la suivante qui devait l'accompagner et n'avait osé descendre seule dans le parc. La jeune femme enlevée par Tanchelm ne pouvait être que Micheline : on la cherchait dans le château sans pouvoir la trouver.

Les deux amants joignirent les mains et rendirent grâce au ciel; lui seul pouvait ainsi faire tourner la ruse à la confusion de ceux qui l'employaient. Ils n'entendirent plus parler de Micheline ni de Tanchelm. Celui-ci, en reconnaissant son erreur, se consola bien vite auprès de la sœur d'Yseule. L'aînée des Hemstal, n'osant reparaître à Anvers, prit son parti en disciple dévouée et suivit l'hérésiarque durant sa vie aventureuse. Tanchelm ne revit plus sa patrie. A son retour de Rome, il fut emprisonné à Cologne et ne s'échappa des fers de l'Évêque que pour être assassiné en Hollande par un prêtre fanatique. A sa mort, Micheline cachant toujours son nom, alla expier dans l'austérité du cloître les erreurs qui avaient déshonoré sa vie.

Les Hemstal, que des intérêts de famille rendaient hostiles à l'amour de Gérard et d'Yseule, s'empressèrent de les unir, pour faire oublier par l'éclat d'un mariage le scandale qui avait rejailli sur leur blason. Mais le souvenir de leur sœur coupable vint, longtemps encore, attrister le bonheur des jeunes époux.

Alex. Wauquier.

Digitized by Google

I.

CHANSON DU MATIN.

Là-bas, l'horizon se colore ;
L'oiseau gazouille : — c'est le jour.
Tu me souris, ma jeune aurore ;
Mon âme chante : — c'est l'amour.

L'aube pleure ; la fleur s'éveille.
Embrassons-nous, ma chaste fleur !
A la rose vole l'abeille ;
A tes lèvres vole mon cœur.

Deux tourterelles ont ensemble
Dans le chêne caché leur nid ;
Qu'un même asile nous rassemble,
Comme un même espoir nous unit !

L'hiver fera fuir la palombe ;
Le ramier comme elle fuira.
Toi, si tu pars, ô ma colombe,
Ton vol partout me guidera.

Un jour, au bonheur sans mélange
Si Dieu te convie avant moi,
Parmi tes sœurs garde, mon ange,
Là-haut ma place auprès de toi.

Digitized by Google

II.

LA FILEUSE.

D'après une vieille Chanson Allemande.

A ma porte j'étais assise,
Et je filais, filais toujours.
Beau jeune homme, à la noble mise,
Passe, et vient à moi sans détours.
De son œil bleu le doux empire
Me fit rougir, me fit sourire.
Sur mes fuseaux je me baissais,
J'étais honteuse et je filais.

— « Bonjour, dit-il, fille charmante ! » —
Dans un salut plein de douceur;
Puis, s'approcha, l'âme tremblante;
Mais bien plus grande était ma peur.
Le fil cassa sur la bobine;
Mon cœur battait dans ma poitrine.
Plus de grâce on ne vit jamais.
J'étais honteuse et je filais.

Sur ma chaise son bras se pose.
Mon fil tout haut il admira.
Tendrement sa bouche de rose
A mon oreille murmura :
— « Ma douce amie, ô mon bel ange ! » —
Mon cœur s'émut de sa louange.
Pourtant toujours je me taisais.
J'étais honteuse et je filais.

Digitized by Google

Vers ma joue en flamme sa bouche
Bientôt s'abaisse lentement.
Mon visage un instant la touche :
Cela se fit — ne sais comment.
Soudain dans ses bras il m'enlace ;
Soudain, moins timide, il m'embrasse.
A peine encor je respirais.
J'étais honteuse et je filais.

Sans feinte alors je le repousse :
Le téméraire s'enhardit.
En vain, mes sœurs, je me courrouce :
Sous ses baisers mon front rougit.
Et ses transports et son délire,
Mes sœurs, comment vous les redire !
Dites, vous qui voyez mon sort,
Si je pouvais filer encor.

EDOUARD DE L****.

SUR LA TOMBE D'UN PETIT GARÇON.

Il était de ces fleurs qu'un matin voit éclore ;
Trop beau pour habiter au terrestre séjour,
Il est venu sourire au lever de l'aurore,
Nous le pleurions avant la fin du jour.

—

A Mlle O. M... DE LIÉGE.

C'est en vain qu'entre nous s'étend la vaste plaine.
Les cœurs ne comptent pas la distance à franchir.
L'amour est tout divin, la distance est humaine :
De la Seine à la Meuse on compte un seul soupir.

Paris, 1845. H. GUILLERY.

Digitized by Google

LE DISCOURS DE BOSSUET

SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE,

AU POINT DE VUE LITTÉRAIRE ET HISTORIQUE.

Né dans les profondeurs de l'éternité, l'Ange de l'histoire chrétienne consigne, dans un triple volume, les annales du monde qui précéda le nôtre, du monde que nous habitons, et de celui qui le suivra.

En tête de ses livres, il est écrit, ô Dieu, qu'il accomplit tes volontés : il est l'alpha et l'oméga de tes œuvres.

Sa vie est celle de Dieu, sans origine connue, sans terme dans l'avenir.

La vérité est son berceau, sa force, sa gloire; il contemple la majesté du Père, il connaît la sagesse du Fils, il s'embrase des ardeurs de l'Esprit d'amour : sa mémoire, son entendement, son cœur, lui retracent comme à l'homme, l'image vive de la triple unité qui brille dans la nature, dans la grâce, dans la gloire.

Avant que rien fût à nos yeux, il vit, il adora le désir des collines éternelles : il grava dans les espaces de lumière le cri victorieux de Michel : « Qui est semblable à Dieu? » Satan l'a trouvé fidèle, aussi bien que le Christ au dernier jour, et la révolte de l'orgueilleux est la première page du livre des consciences qu'il rédige depuis six mille ans. Il a vu Lucifer plongé dans l'abîme, et quand il a voulu parler à la terre de la chute, des remords, du désespoir de l'impie, il a pris la plume d'Isaïe et de Milton.

Moïse et Salomon sont ses oracles, quand il révèle les conseils de la création et l'œuvre des six jours.

Assis aux deux portes du temps, il juge les vivants et les morts.

Nul mortel ne le juge : Dieu lui dit : tes arrêts sont les miens. A son aspect, les nations tremblent et tout ensemble sont ravies. Indépendant, immortel, invincible, il porte partout, à toute heure, le flambeau de la vérité, et force la terre au joug de la vertu. Qu'on

Digitized by Google

le nie ou qu'on l'égale à Dieu, qu'on l'encense ou qu'on le blasphème, Esprit immuable créé pour le ministère du salut, il glorifie son auteur, la balance des œuvres d'une main, de l'autre, le glaive de la justice.

Sa beauté ne connaît point de rides : le mystère qui l'enveloppe en augmente les attraits. Chaste par nature, il aime par devoir ; il a le cœur de la vierge, le dévouement du martyr, le zèle de l'apôtre, la science du prophète.

Suivez un instant son vol à travers notre globe. Il assiste au berceau de la race humaine, aussi bien qu'à la crèche de Bethléem, et au tribunal qui doit siéger dans les nues. La tradition sous la main, il traverse la tente des patriarches, s'envolant vers l'Horeb, pour y déposer les fastes du monde primitif aux pieds de Moïse. Il guide la plume du plus ancien des historiens, et la Genèse, le premier livre écrit, est contemporaine du chant de la Mer Rouge. Après le Pentateuque, il inspire Josué, les Juges, les Rois, Ruth, les Paralipomènes, Esdras, Tobie, Judith, Esther, les Machabées, touchants récits de famille, généreuses pages de l'héroïsme sacré : la Bible presqu'entière, base du culte, des mœurs, des croyances, de la philosphie, de la littérature hébraïques, n'est qu'une divine réalité qui s'achève sous le souffle de ce génie.

Sous l'alliance nouvelle, il met au jour les Évangiles, les Actes des Apôtres, avant les apologies de Quadrat et d'Aristide : le père de l'histoire ecclésiastique a réuni les précieuses pages qu'il lui dicte, avant que résonne la lyre de Grégoire, de Synésius, de Paulin. Il a suivi pas à pas la troupe des apôtres, des martyrs, des docteurs, recueilli les oracles, les larmes, les soupirs, le sang ; il vole à pied ; il est partout. Puis, s'envolant aux cieux chanter la lutte et la victoire, il laissa tomber la science et l'inspiration, comme la poussière dorée de ses ailes : alors, par la main de ses interprètes, l'on vit ses titres et sa généalogie sortir des antres de la Sybille, des portiques et des théâtres de la Grèce, des temples de l'Égypte, des palais de la Chaldée, des cavernes de l'Inde et de la Perse : alors les traces de son burin éclatent aux rives du Bosphore et du Jourdain, sur les murs du Panthéon, parmi les sables ensanglantés du cirque ou les ossements des Catacombes, sur la poitrine séculaire de l'anachorète, dans les pages d'Hégésippe, d'Eusèbe, de Théodoret, comme dans celles de Tacite, de Pline et de Suétone.

Sur terre, quand il a glané par le monde, ce génie s'inspire dans

Digitized by Google

la solitude. Moïse parmi les sycomores de Sin, Esdras au pied du sanctuaire de Sion, l'aigle de Pathmos sur les rochers et les sables de la mer, cet autre aigle qui médite à Meaux ou à Versailles, au fond d'un palais, le témoignent assez.

Il s'élève sur les ruines. Après le déluge et les plaies d'Égypte, au sein de l'idolâtrie, grande ruine de l'âme, il assiste Moïse, vengeur de Dieu. Sur les rives étrangères, dans le silence des harpes saintes, il a vu Sion en deuil : Jérémie a redit ses pleurs : Isaïe, dont il a touché les lèvres, a prononcé le nom du libérateur. C'est lui dont Daniel dévoila la redoutable main à Balthasar ; c'est lui qui frappe ces grands coups de justice, la mort des premiers nés d'Égypte, les quatre-vingt mille vainqueurs de Sennachérib exterminés en une nuit ; mais aussi ces grands coups de grâce, le glaive arrêté sur la tête d'Isaac, les chaînes de Pierre brisées, le Rédempteur promis et donné. Il suscite l'historien des Machabées, le Tacite de Jérusalem, venu après les Antiochus, comme le Tacite de Rome après les Néron.

Sur le colosse romain, poudreux et chancelant dans ses ténèbres, il agite le flambeau de l'Évangile.

Justin, Tatien, Athénagore, Théophile d'Antioche, recueillent, sous ses regards vigilants, les chartes du christianisme naturel, égarées parmi les archives du paganisme. On dirait qu'il arme Lactance du fouet de Juvénal. Sur les débris de Carthage et de l'Occident, il révèle les proportions de la Cité de Dieu par la bouche d'Augustin, et dévoile les arrêts de la Providence par celle de Salvien. L'Apocalypse et le livre des Sept Sceaux sont des commentaires à lui sur la désolation de Rome et les ruines de l'univers.

Dans nos âges modernes, du fond des manoirs et des cloîtres, où il a déposé la légende et la charte, naïfs épisodes du drame catholique, il apparaît sur les décombres entassés par Luther, et, pour les relever, il rassemble les Muratori, les Bollandus, les Montfaucon, les Baronius, les Gretzer, les Tillemont, les Petau, toute cette phalange pesamment armée des fils de saint Benoît, de saint Philippe de Néri, de saint Loyola, de l'Institut de France, profondes écoles du passé.

Sous nos yeux mêmes, ne s'est il pas réveillé mieux que jamais? Ne parle-t-il pas bien haut sur les trônes renversés ?

Oui, il est encore debout aux portes d'Eden, et sous son glaive

Digitized by Google

flamboyant, la foi refait son entrée dans le monde. Nul n'est plus chrétien que lui.

Le Christianisme est en lui-même, il est un fait, une vertu, une action, avant d'être à nos yeux une idée, un symbole, une croyance. Il est une religion, la seule vraie religion : or, la religion, sous peine de n'être rien ou de n'être qu'un crime, est un commerce positif et efficace entre l'homme et Dieu. Il est tel dans ses dogmes, dans son culte, dans ses mœurs, aussi bien que dans ses lois, sous le chaume et les lambris d'or; en Judée, en Grèce, à Rome, comme chez les Parthes, les Scythes, les Gaulois ou les Iroquois. L'histoire donc est la mère et, dans un sens, la reine des lettres chrétiennes. Ce caractère leur appartient à elles seules. La Grèce eut son Homère et son cycle épique, avant son Hérodote, son Thucydide, son Xénophon. L'histoire n'est d'abord, chez elle, qu'une épopée en prose. Clio a beau se placer à la tête du cercle des Muses, se disant la Muse de l'histoire : l'histoire la contredit : elle n'est la première ni par le temps, ni par l'honneur : grâces à la complaisance philosophique d'Hésiode, elle usurpe la place ou de Calliope, ou de Melpomène, et à coup sûr, du génie de l'histoire chrétienne. Comme lui elle pense, elle peint, elle chante; elle s'irrite par fois, et se venge ; mais dépourvue d'entrailles maternelles, elle ne pleure pas sur l'humanité ; elle est assise, égoïste et inquiète auprès de lacs isolés, sur le Parnasse ou sur le Capitole : sa vue, sa douleur, ses joies, son amour, ses espérances, ne s'étendent guère au delà. Elle a quelque religion, puisqu'enfin elle est déesse : elle n'a point de foi divine : ce mot même lui est inconnu. La Grèce savait jouir, Rome commander; avant le Christ, jamais elles ne surent croire, dans le sens religieux et chrétien : jamais le paganisme ne poussa des hommes de savoir et de renom dans cette école de méditation sur les lois providentielles, où s'enfoncèrent les penseurs de l'histoire chrétienne. La caverne de Démosthène n'est au fond que l'antre brillant de l'ambition et de l'art humain. L'action de Dieu pouvait-elle être soupçonnée, puis appelée sérieusement à expliquer, à agrandir l'action de l'humanité, alors que l'humanité révoquait en doute, méconnaissait ou n'osait proclamer l'existence même du Dieu vivant et véritable? Platon définissant l'homme un bipède sans plumes, Diogène lui jetant un chapon plumé, Socrate immolant l'animal à Esculape, voilà de dignes, de courageux interprètes de la nature humaine et divine. Aussi bien que l'est de nos jours la

Digitized by Google

philosophie de l'histoire incrédule, le paganisme était incapable d'un livre comme la Cité de Dieu ou le Discours sur l'Histoire universelle; de moins que de cela, d'un chapitre de Saint Luc ou de Saint Matthieu, d'une maxime de l'Évangile sur ce Père céleste qui donne aux lis leur parure, leur nid et leur plumage aux petits des oiseaux. L'histoire, comme la foi, comme la morale chrétienne, se puise au cœur du Christ; n'en doutons pas : de cette source de vérité et d'amour découlent sa sagesse, sa vertu, son éloquence, son génie. *Pectus est quod disertos facit.*

De nos jours cependant, l'enfer, voulant répudier cette foi, la première et la plus magnifique des histoires, l'accuse d'impuissance et de corruption. Le génie qui garde la gloire de cette divine protégée, a levé l'étendard de la science chrétienne. A son appel, l'éloquence a relevé la chaire des Basile, des Chrysostôme, des Ephrem, pour leurs modernes rivaux; la lyre de Grégoire, de Dante, de Tasse, de Milton, de Klopstock, a redoublé ses accents; les architectes du moyen âge, et après eux, Bramante, Buonaroti, Raphaël, Rubens, Pergolèse, ont levé la main du fond de la poussière pour repousser l'opprobre de leurs lauriers; Augustin, Anselme, Thomas d'Aquin, Descartes, Malbranche, Leibnitz, ont vu Pythagore, Socrate, Zénon, s'incliner devant eux; couverts de la pourpre ou de la chappe d'or, Constantin, Théodose, Justinien, Charlemagne, Jean sans terre, saint Louis, les évêques des siècles d'ignorance, ont rappelé l'Édit de Milan, les Novelles, les Basiliques, les Institutes, les Capitulaires, les Établissements, les Assises de Jérusalem, la grande Charte, les Décrétales, les Canons des Conciles, trophées civilisateurs et moules plus ou moins brisés de la société moderne; on a vu le roi Alphonse, Tycho-Brahé, Copernic, Galilée, Newton, Clavius, Kléper, descendre de leurs hauteurs en proclamant l'Infini; les mondes de la quantité ont député Pascal, Euler, Delambre, Laplace, Lalande, pour se dire chrétiens; les mondes souterrains ont retenti des pas hâtifs et indignés de Kircher, d'Aringhi, de Haüy, de Deluc, de Cuvier, de Champollion; les Klaproth, les de Humboldt, sont accourus des Cordilières ou de l'Himalaya, se joindre aux missionnaires de l'Inde, de la Chine, de l'Afrique, de l'Océanie, pour proclamer avec l'unité des langues, l'unité des races; et cette foule de grands hommes chrétiens, entonnant l'hymne de l'accord de la Foi avec la raison, a chanté l'intelligence affermie, le cœur en repos, l'immortalité des cieux plus vraie que

Digitized by Google

celle de la terre, le Dieu véritable manifesté, les autels purifiés, les prêtres humbles, les femmes libres, les époux fidèles, les esclaves aimés, les riches charitables, le pauvre résigné, l'orphelin recueilli, le malade guéri, les rois compatissants, les sages répandant sur tous leurs trésors inconnus, la loi humaine réconciliée avec la loi divine, enfin la vertu, reine de l'âme, fille de la vérité, gardienne du bonheur social et mère du bonheur éternel.

L'hymne de la guerre s'est joint avec celui de la science.

Le monde sait s'ils étaient chrétiens, Maurice sur les bords du Léman, Constantin au pont Milvius, Théodose sous les murs d'Acquilée, Pélage dans les Asturies, Charles-Martel au pied des Pyrénées, Charlemagne enchaînant Witikind, Henri l'Oiseleur domptant le nord et ses fureurs, Étienne I, l'effroi des barbares, la lumière de la Hongrie, Godefroi sous les murs d'Antioche ou de Jérusalem, saint Louis vainqueur des fers à Massoure, comme il l'était de l'orgueil royal sous le chêne de Vincennes, Ferdinand et Gonzalve de Cordoue devant les tours de Grenade, Charles-Quint à Tunis, Sobiesky sous les remparts de Vienne, Don Juan à Lépante, Tilly, Wallenstein, dans les plaines de la Bohême, de la Westphalie, de la Hongrie.* L'épée de ces hommes ne fut qu'un flambeau d'apôtre : elle maintient, elle propage, elle purifie le principe chrétien, contre les Césars, Mahomet ou Luther.

Et qui donc à la suite de Colomb, vainqueur inspiré de la mer, mit en fuite ces gigantesques populations du Mexique, du Pérou, du Brésil, des Indes, de l'Amérique du Nord ? Qui de nos jours renouvelle ce triomphe dans l'Inde, à la Chine, dans l'Algérie ? C'est l'épée chrétienne des Cortez, des Gama, des Albuquerque, des Pizarre, des Penn, suivis d'une poignée d'Espagnols, de Portugais, de colons exilés : c'est l'intelligence chrétienne du soldat français et anglais, représentants de ces autres conquérants que le Christ envoie revêtus de la mitre, de la robe noire, des insignes de la croix, et que l'immortalité sainte appela jadis Paul, Thomas, Augustin, Boniface, et dans nos siècles modernes, Las Casas, Xavier, Ricci.

J. V. Ovs.

(La suite au prochain numéro.)

* C'est ici le lieu de rappeler ce qui a été dit dans l'avant-propos : *Nous imprimerions, si nous possédions de tels hommes, Bossuet côte à côte avec Voltaire et Jean-Jacques auprès de Saint Augustin.* — Nous déclarons donc, une fois pour toutes, que nous n'acceptons pas la responsabilité des opinions émises dans les articles signés par nos collaborateurs.

Digitized by Google

A LA POLOGNE.

Pologne, c'en est fait ! ton espérance éteinte
Dort encor pour longtemps, comme un glaive au fourreau.
Pleure !.. tes fils sont morts, embrassant la Croix sainte
Pendant que le Saint Père embrassait leur bourreau.

FLEUR ET PARFUM.

—

Oh ! ne soyez pas trop fière
De ces cils soyeux et longs,
De ces yeux pleins de lumière,
De ces flots de cheveux blonds !
Oh ! ne soyez pas trop vaine
De vos mains de souveraine,
De vos prunelles d'azur !
Ne croyez pas que j'admire
La douceur de ce sourire,
Ni l'éclat de ce front pur !

Non ! votre âme seule est belle,
Et nous charme dans vos yeux.
C'est pourquoi votre prunelle
A pris la couleur des cieux.
La beauté c'est l'eau limpide
Où se mire un ciel splendide :
L'onde alors est belle aussi
Et l'aile de tout zéphire
Comme vous la fait sourire.
L'onde est transparente ainsi.

Digitized by Google

Si le firmament se voile,
L'eau n'est qu'un sombre miroir ;
Chaque flot roule une étoile
Quand des cieux purs s'y font voir !
— Ne soyez donc pas trop folle
De votre blonde auréole,
De vos grands yeux bleus si doux !
Mais regardez dans votre âme,
Voyez votre cœur, Madame,
Et soyez fière de vous.

Depuis qu'au son de la lyre
Les chants du sacré vallon
Riment avec le délire
Des favoris d'Apollon,
Chacun vous compare aux roses ;
Vous parfumez toutes choses,
Rose ou femme, fée ou fleur !
Mais avant la beauté même
C'est le parfum que l'on aime,
Le parfum qui vient du cœur.

Éd. Wacken.

Liége, 31 octobre 1845.

Digitized by Google

L'HIVER.

Avec tous les ennuis l'hiver est de retour.
Comme un pâle flambeau passe et s'éteint dans l'ombre,
Le soleil un moment brille au milieu du jour,
Laissant la longue nuit, la nuit humide et sombre,
Cacher le deuil des champs dans son obscurité.
Adieu mes seuls plaisirs! le furieux décembre
Vient ébranler ma porte, et son souffle irrité
Près du foyer fumant m'enferme dans ma chambre.
Quand viendra le printemps puisant à pleine main
Dans les trésors nouveaux de sa verte corbeille
Et jetant devant nous des fleurs sur le chemin,
Où butine à grand bruit l'infatigable abeille?
Avec elle fuyant mon étroite prison,
Je veux aller, venir par la campagne verte,
Voir, toucher chaque fleur : la rose du buisson
Au zéphir attiédi doucement entr'ouverte,
Comme l'on voit parfois une pâle beauté
Timidement sourire à l'amant infidèle
Que loin d'elle un caprice a longtemps emporté,
Qu'un caprice peut-être a ramené près d'elle....
La paquerette blanche, étoile de nos champs,
Villageoise parée aux premiers jours de fête,
Comme pour saluer le retour du printemps,
Baissant et relevant toujours sa jeune tête.
Le muguet fier de voir s'élever sur les fleurs
Sa clochette d'argent par le vent balancée,
Frais calice où l'insecte aux brillantes couleurs
Se penche avidement pour boire la rosée...

Digitized by Google

L'obscure violette embaumant le matin,
Voilée à tous les yeux, par tous les yeux cherchée,
Douce fleur imitant la bienfaisante main
Qui donne le plaisir et demeure cachée.
Quand me perdrai-je encore aux bois qui me charmaient,
Parmi les coudriers qui, repoussés sans cesse,
De flexibles arceaux sans cesse m'enlaçaient
Et glissaient sur mon front, ainsi qu'une caresse ?
Quand reverrai-je encor le champêtre réduit
Où j'attendais Laura, la pâle italienne,
Où la lune souvent nous surprit à la nuit,
Mon cœur près de son cœur et sa main dans la mienne?

. . . . . .

Lorsque la fleur revint sur l'humide gazon,
Comme au front attristé reparait l'espérance ;
Quand penché sur le seuil de sa sombre prison
Il vit avec l'hiver s'éloigner la souffrance,
Vers ses bois le poète accourut en chantant.
— Par la hache et le le feu l'industrie au cœur vide
Avait fait un désert des bois qu'il aimait tant ;
Leurs rameaux mutilés jonchaient la plaine aride...
Et Laura disparue à l'aspect des hivers,
Sans donner un regret à l'amant qu'elle oublie,
Trouvait depuis long-temps des bois discrets et verts
Sous le ciel toujours pur de la molle Italie.

ALEX. WAUQUIER,

Digitized by Google

SOUVENIRS D'ALLEMAGNE. - (HEBEL.)

AMBITION DANS LA VIE.

Pour toi je veux grandir, pour toi je veux ma vie
De triomphes nouveaux incessamment suivie;
Je veux marcher sublime au piédestal d'airain,
Et j'y veux voir mon nom buriné par ta main.
Pour toi je veux la gloire avec ses larges aîles
Qui touchent de la terre aux sphères éternelles;
Je veux m'envelopper tout entier des rayons
Que Dieu verse ici-bas aux plus illustres noms.
L'amour me fit martyr en me faisant poète,
A de nouveaux combats mon courage s'apprête,
Rien ne peut m'arrêter sur les gouffres béants!
Je veux avoir ma place à l'Éden des géants!

Marchons, car j'ai mon but, marchons car j'ai mon rève
Car je ne suis plus seul. Rien, ni repos ni trêve,
Mon pilote me guide en me montrant les cieux
Qui pour moi sont plus doux puisqu'ils sont dans ses yeux.
Que l'immortalité m'ouvre sa route immense,
Dussé-je contre moi voir l'univers armé;
J'ai la foi, j'ai l'amour, j'ai plus que l'espérance,
Puisque je suis aimé!

ADOLPHE SIRET.

Digitized by Google

Critique Littéraire.

BELGIQUE.

Les Chansons de M. Antoine Clesse. (1) — *Deux mots sur le Budget de l'Intérieur.*

Dans ce bienheureux siècle où toute œuvre nouvelle s'annonce à l'univers par de grandes et solennelles fanfares, il faut remercier cet auteur modeste de n'avoir point exprimé, à la première page de son livre, l'intention formelle de régénérer l'art poétique. Son recueil se présente très-bourgeoisement à vous, sans s'être fait seulement annoncer dans vos salons par les huissiers de la presse. Un seul feuillet contient tout à la fois la préface et la dédicace ; — la dédicace en trois mots : *A mon père;* — la préface en douze vers, adressés au coin de terre qu'il aime,

« Comme l'oiseau le nid que lui forma l'amour. »

Ce volume n'a rien de grave ni de sévère; il n'est pas habillé de noir, comme un régisseur de théâtre; il est vêtu de rose et se fait tout petit, tout petit, comme s'il voulait se glisser inapperçu dans la foule, ce qui serait dommage. Enfin, il pousse l'humilité jusqu'à ne se nommer d'aucun de ces noms brillants à la mode : *Fleurs, Étoiles, Larmes* ou *Sourires,* et à s'appeler tout simplement *Chansons.*

L'auteur, lui, n'est ni bibliothécaire, ni professeur, ni même académicien. — Que fait-il donc? Des fusils et des vers. Et à ce propos, nous dirons à Mr Clesse qu'il ne doit point cesser d'être ouvrier, même aux heures où il est poète. Il faut qu'il travaille ses

(1) Mons, typographie de Ve A. Lelouchier, marché aux poulets, 13.

Digitized by Google

vers, comme il travaille l'acier, et plus encore. Depuis Béranger, la chanson n'est pas chose facile. Il nous semble que Mr Clesse n'a pas toujours été assez sévère envers lui-même. Trop souvent nous trouvons dans son livre un hémistiche prosaïque et dur, à côté d'une belle pensée encadrée dans un beau vers; il n'évite pas toujours certaines tournures forcées ; témoin ces vers :

» Et si la France un jour admet sa règle,
Elle verra sa grande ombre prêter
Au coq gaulois les ailes de son aigle !... »

Il est, en outre, une règle essentielle du genre à laquelle l'auteur a manqué trop souvent ; c'est l'enchaînement des strophes et le retour naturel du refrain. Pour cela comme pour le reste, Béranger est le modèle immortel qu'il faut étudier sans cesse.

Ces imperfections sont rachetées par un mérite réel. Les chansons de l'ouvrier de Mons sont inspirées par les plus nobles sentiments; la forme en est presque toujours facile et harmonieuse, et chaque vers respire l'amour de la patrie, de Dieu, de la liberté. Il y a là une sensibilité vraie, une foi naïve, une jeunesse de cœur charmante.

—

Nous avons sous les yeux le rapport de la section centrale sur le budget des dépenses du département de l'intérieur, et nous y trouvons le tableau des encouragements donnés aux lettres en l'an 1845. — Voici ce qui ressort d'une lecture attentive de ce document : c'est qu'il est impossible qu'un ministre lise tous les livres publiés dans le pays et en connaisse exactement le mérite; qu'il ne peut, par conséquent, distribuer ses récompenses que sur l'avis de ses conseillers, trompés souvent eux-mêmes par les rapports de leurs amis ou les intrigues des coteries ; qu'il n'y aura donc de protection efficace accordée à la littérature, que lorsqu'on aura établi des concours où le prix sera décerné, pour chaque genre d'écrits, à l'œuvre jugée la plus remarquable par un jury nommé à cet effet : de cette façon, les chances seront égales pour tous, et le talent ne sera pas devancé par le savoir-faire. Mais les prix devraient être décernés

Digitized by Google

publiquement par le jury, et il faudrait donner à ces solennités la plus grande publicité possible, afin que le jugement du jury lui-même fût soumis au contrôle de la nation.

LUD.

—

Vonck. Roman politique par Coomans aîné. Anvers. J. P. Van Dieren et Cie.

Ce livre a plusieurs défauts à nos yeux; d'abord, la prétention de créer un nouveau genre — le roman politique — nous paraît très-peu justifiée par l'échantillon que nous en donne Mr Coomans; ensuite il suffit de lire quelques pages pour s'apercevoir que s'il fallait absolument ajouter une qualification quelconque au mot *Roman*, ce devrait être celle d'*historique*. A dire vrai on pourra nous objecter, non sans raison, que l'ouvrage de Mr Coomans est *trop* historique pour mériter le titre de roman, et d'un autre côté, *trop* romantique pour constituer sérieusement une œuvre historique, comme le travail de Mr Juste, par exemple. Il n'y a en effet — et c'est là un vice radical — pour ainsi dire aucune espèce de liaison entre les diverses scènes auxquelles Mr Coomans nous fait assister. A chaque instant le romancier et l'historien se trouvent en présence, mais sans jamais pouvoir s'unir, se fondre l'un dans l'autre de manière à constituer une unité, unité indispensable à celui qui s'attache à ce genre d'écrits, unité que quelques intelligences d'élite ont seules possédée, et qui a fait le succès des Walter Scott, des Alex. Guiraud, des Alfred de Vigny, des Manzoni. Nous ne nous permettrons cependant pas de critiquer la partie dramatique de *Vonck*, — quoique dès aujourd'hui nous puissions affirmer que l'intérêt est loin d'y être toujours croissant. — Mr Coomans nous promet un second volume; nous en attendons la publication, dans l'espoir de voir ce nouveau venu nous faire oublier les fautes de son aîné. Mais ce qu'il ne nous est pas permis de passer sous silence, ce sont les nombreuses négligences — le terme est poli — qui déparent le style de Mr Coomans. — Un « Que ne *soit-il* changé en un

Digitized by Google

bloc de marbre ! » nous a surtout semblé fort; c'est là une de ces hardiesses dont l'illustre Boussmar avait seul le droit de se passer la fantaisie. Reconnaissons, malgré ces justes critiques, que l'auteur a fait de bonnes études sur la révolution brabançonne; que plusieurs passages de son livre, sans être bien intéressants, abondent en détails instructifs, et engageons-le, dans son propre intérêt, à enrichir son dernier volume d'un long errata destiné à faire disparaître les erreurs grammaticales de la première partie.

A. Rs.

—

CERCLE LYRIQUE MONTOIS.

Au bénéfice des pauvres.

Si vous avez beaucoup, donnez beaucoup;
Si vous avez peu, donnez peu.

Le besoin de centralisation littéraire, besoin dont la satisfaction est le but de cette revue, a fait naître à Mons une réunion de personnes qui s'occupent de littérature. Cette réunion a pris le titre de *Cercle lyrique montois* et vient de commencer la série de ses publications par une bonne œuvre. La plupart des membres de cette petite société a pris part au recueil que nous allons examiner. Tous les morceaux de poésie en sont consacrés à chanter les douleurs du pauvre et les devoirs du riche envers les malheureux. L'esprit d'à-propos a peut-être été poussé un peu loin, et cette obligation de se maintenir dans un cercle d'idées donné jette un peu de monotonie sur la brochure des jeunes lyres montoises. Mais l'intention est trop louable pour que nous voulions la critiquer un seul instant, et nous passons sans plus de préambule à l'examen de ce petit volume.

Le président, Mr Antoine Clesse, a fourni deux chansons : *Aux Riches* et *Le Savoyard* que nous préférons à la première et où nous

Digitized by Google

trouvons ce couplet grâcieux de forme, plein de naïveté et de sentiment :

Quand je partis de la Savoie,
Ma mère, hélas ! tout mon bonheur,
Me disait : — Suis la bonne voie ;
Notre richesse, c'est l'honneur !
Mon fils, que n'ai-je en ma misère
Du pain pour mes enfants nombreux !
Tu ne quitterais pas ta mère :
Ah ! que les riches sont heureux !

Mr Léon Paulet, secrétaire, s'adresse aux souscripteurs de la publication philantropique et complète son contingent par un petit drame parfait pour le fond, mais où nous regrettons de voir quelques négligences ou plutôt quelques inhabiletés dans la forme, à côté de vers comme ceux-ci.

— Mère, as-tu vu tantôt en quittant ce village,
Quand j'ai tendu la main vers ce bel équipage ?
Une voix m'a crié : — Va, paresseux maudit,
Va travailler pour vivre.... Et vers toi, pauvre femme,
Je revins lentement, triste et la mort dans l'âme.
Travailler... Je suis si petit.

L'enfant et la mère se dirigent vers une colline dominée par une croix, au pied de laquelle ils s'agenouillent et prient.

Ils priaient et le froid *soufflait* sur la colline...
. . . . . .
Leurs lèvres quelque temps murmurèrent des *mots*
Sans suite ; on aurait dit dans cette nuit affreuse
D'un mourant délaissé la plainte douloureuse :
Puis tout rentra dans le repos.

Un silence effrayant régnait dans la nature :
La voix de l'ouragan seule, de son murmure,
Interrompait parfois ce lugubre sommeil.
. . . . . .
Et quand vint l'heure du réveil,

Trois corps sans mouvement gisaient là sur la terre,
La neige les couvrait comme un draps mortuaire ;
Leurs mains qui *dépassaient* semblaient encor prier,
Et quand sur l'horison le soleil vint à luire,
Sur le sombre poteau le passant pouvait lire :
Défense ici de mendier.

Une pièce comme celle-ci dénote de l'avenir chez son auteur.

Digitized by Google

Nous voudrions bien citer encore : *Nous sommes frères,* gracieuse perle de *Mlle Louïsa Stappaerts; Un Fragment de M. Benoit Quinet,* remarquable par la conviction qui anime ses vers, *L'Union dans la Charité*, de Mr *Jean-Baptiste Van Hassel,* de St-Ghislain; *Chantez, enfants*, de Mr *Étienne Wauquier*; un fragment de satire intitulée *la Bienfaisance,* où brillent les qualités généralement reconnues à Mr Ad. Mathieu. Mais il me reste tout juste assez d'espace pour communiquer à nos lecteurs quelques strophes de la poésie intitulée : *le Pauvre et le mauvais riche*, par M. Alex. Wauquier.

Pauvre, relève enfin, rayonnant d'espérance,
Ton front toujours baigné de sanglantes sueurs ;
Le riche s'est ému de ta longue souffrance :
D'un mot il peut tarir la source de tes pleurs.
. . . . . .
Son cœur s'est-il ouvert à cette voix divine
Qui du haut de la croix prêcha l'égalité,
Et le remords vient-il au fond de sa poitrine
Réveiller tout à coup l'ardente charité ?
— Non ; si son front pensif soudain se voile d'ombre,
Ce ne sont pas tes maux qui peuvent l'attrister ;
C'est que des malheureux il voit grossir le nombre
Et se dit en tremblant : s'ils allaient se compter !
. . . . . .
Oui, le temps est venu, donnons !.. L'obole sainte
En tombant ici bas retentit dans les cieux ;
Mais de nos doigts tremblants, la pitié, non la crainte,
Doit la faire rouler aux pieds du malheureux.

Pour conclusion, le mérite réel de ce petit recueil et le but généreux assigné à sa publication lui garantissent tout succès.

H. Delmotte.

—

LE LIVRE D'HEURES,
par R. Th. Pironon.

Arrêtez, jeune fille! — Doucement attirée par le titre, vous cherchez dans ces pages des paroles de paix et de religieuse consolation pour rendre à votre âme les innocentes émotions et le calme de l'enfance. N'ouvrez pas ce livre : sous son titre trompeur se cache tout ce qui, dans votre nouvelle vie, vous étonne, vous trouble, vous effraie.

Digitized by Google

Mais vous, madame, vous pouvez lire Mr Pironon sans danger. — J'excepte celui de l'ennui, car il vous faudra assister à un cours d'histoire, et vous résigner à entendre de merveilleuses digressions philosophiques, pour connaître les amours de l'infortuné Fortin.

Peut-être, lui donnerez-vous une épithète moins indulgente, car jeune et passionné, il ne sut recueillir de deux amours que douleur et désespoir ; et cependant il avait aimé deux femmes dont le cœur ardent et la douce volonté devaient assurer le bonheur de l'amant le plus timide.

Vous doutez de la possibilité d'une telle vertu? — Que direz-vous en apprenant que cet idéal de l'amant respectueux vivait dans les salons des belles dames de la Révolution, qu'il était l'ami de Danton et de Camille Desmoulins?

Une pareille candeur, pensez-vous, se voit si rarement parmi nous, et elle aurait été possible dans la société de 1792!

En faisant vivre ce jeune homme d'une pureté primitive à cette époque, l'auteur a sans doute d'excellentes raisons pour la préférer à la nôtre, et il sera moins embarrassé que nous de vous prouver l'injustice de votre incrédulité. Mais si nous voyons plus tard l'honnête Fortin faire la cour à l'amie intime de son amante, qui se meurt de chagrin dans les liens d'un mariage odieux, n'en soyons pas trop étonnés : sans doute Mr Pironon a voulu nous prouver par ce trait que son héros n'est pas une création chimérique du romancier, mais un homme de la commune espèce.

Du reste cette vertu reçoit sa récompense : si notre soupirant platonique perd ses deux maîtresses, il trouve en échange un noble ami. Cet ami, il est vrai, avait été depuis l'enfance, son ennemi le plus acharné : il avait été la cause de tous ses malheurs ; de plus, c'était une de ces âmes viles qui cherchent leur plus grande jouissance dans la douleur d'autrui.

Eh bien! admirez la profonde conception de l'auteur. Le dévouement de la victime triomphe de la haine de son persécuteur

Digitized by Google

et en fait, sans la moindre transition, un homme d'honneur et de cœur, l'ami le plus généreux.

Vous refusez de me croire? — Lisez le *Livre d'Heures* et vous apprendrez que cet homme, devant lequel doivent s'incliner tous les modèles d'amitié des temps anciens et modernes, habite les environs de Bordeaux; vous saurez qu'il a fait construire un bâteau à vapeur dans l'unique but de conduire, une fois par mois, son ami au tombeau de sa première amante.

Et ici le doute est impossible. Mr Pironon a voyagé sur ce bâteau; c'est là qu'il a appris cette touchante histoire, de la bouche même du persécuteur converti, qui s'est fait, dans ses vieux jours, marin d'eau douce et tient lui-même le gouvernail de ce Bucentaure de l'amitié.

C'est un nouveau genre d'industrie, dites-vous, à laquelle l'amitié généreuse et les amours infortunées servent de prospectus.—Ne soyez pas injuste envers l'auteur. Il a compris son siècle; ce que vous blâmez, — c'est de la couleur locale.

Vous souriez, madame! — Je me vengerai de ce sourire. J'ai sous la main de terribles armes. J'ouvre ce précieux *Livre d'Heures*, à la page 82, pour vous dire avec l'auteur : « De toutes les choses que » l'homme a voulu soumettre au raisonnement, celle qui échappera » toujours à l'analyse, c'est le cœur d'une femme : il ne renferme » qu'un seul sentiment parfaitement saisissable, c'est l'amour ma- » ternel... *Tous les autres penchants ne sont que le résultat des im-* » *pressions que reçoivent leurs nerfs.* »

Vous l'avez voulu; vous êtes condamnée. Donnez à votre mari de beaux et gros garçons, de gentilles filles, nourissez-les, emmaillotez-les, mais ne vous mêlez pas de critiquer les œuvres nationales. Mr Pironon est de l'avis de Napoléon, et si cette double autorité ne vous suffit pas, faites ce qu'il vous conseille à la même page : lisez La Bruyère et Fontenelle, *les princes de la philosophie moderne.*

Mais que fait en tout ceci le livre d'heures?

Le livre d'heures ! C'est le commencement et la fin de cette

Digitized by Google

lamentable histoire; il est, — oserai-je le dire, — le messager d'amour.

Il va de l'amante à l'amant, vient, revient et ne s'est pas même arrêté depuis que les objets de cet amour reposent dans la tombe. Il voyage de Bordeaux à la Réole et de la Réole à Bordeaux. Mr Pironon l'a vu dans les mains de Fortin, auquel il rappelle ses jeunes amours pendant son pélérinage au tombeau de sa première amante, oubliée pour une autre pendant qu'elle vivait, mais aimée avec une fidélité admirable depuis sa mort. Si elle a éprouvé, pendant sa vie, les terribles douleurs de la jalousie, elle doit être maintenant bien heureuse, car la seconde est oubliée à son tour, quoique morte comme elle.

Vous me saurez gré de ne pas vous dire toutes les aventures contenues dans ce livre curieux : il me faudrait vous conduire à travers la France révoltée, la Suisse, l'Allemagne et l'Espagne.

La course serait trop longue.

Permettez-moi seulement de vous apprendre comment un livre d'heures, ordinairement si grave, si sage, devient la cause d'amours aussi tragiques. —

Fortin remarqua un jour à l'église de la Réole Mlle Estelle, fille du marquis d'Ambez; aussitôt il l'aima et l'en informa par une lettre brûlante de passion. En fille bien élevée, Estelle n'y répondit pas — mais elle continua à aller à lamesse. Sans doute les deux jeunes gens prièrent beaucoup, mais ils trouvèrent cependant le temps d'échanger de doux regards. Cela dura trois mois, lorsqu'un jour, à la fin de la messe, Mlle Estelle indiqua du doigt son livre d'heures, qu'elle laissait sur son banc. Fortin le prit, y trouva un billet et lut : « Apportez » demain ce livre au château, je vous attends dans une allée du » parc. » — Les deux amants furent exacts au rendez-vous, si pieusement donné. Je ne vous dirai pas leur entretien; il dura au moins quelques heures, s'il faut en juger par les matières qu'on y traita : naturellement on parla d'amour, mais aussi de philosophie, de politique, de science sociale, etc...

Digitized by Google

Pour donner un pareil rendez-vous, la jeune personne devait être bien ingénue ou bien — confiante ! — Certes elle était confiante, car « Fortin en était venu à presser contre sa poitrine le corps » charmant de mademoiselle d'Ambez. »

— Et cette tendre scène a lieu dans une allée du parc, à quelques pas du château?

— Ne craignez rien pour cet heureux couple. Leur entrevue est sans doute protégée par un bon sommeil du brave marquis, qui était loin de rêver un entretien aussi intime entre sa fille de noble race et un petit roturier.

Mais le jour vint où ce fier gentilhomme fut éveillé par la méchanceté des *on dit*, et alors commença une longue suite d'événements lamentables.

Arrêtons-nous là, et espérons avoir suffisamment prouvé, par le peu de citations qu'il nous a été permis de faire, que l'auteur a le rare talent de rendre divertissant le sombre récit d'interminables amours.

Fr. S.

FRANCE.

—

JEANNE D'ARC, Trilogie nationale, par M. Alexandre Soumet.(1)

—

Tel est le titre du vaste poème épique qu'à laissé à la France, en mourant, l'auteur de la Divine Épopée.

Le lecteur ne s'attend pas à ce que nous donnions en quelques lignes l'analyse d'un poëme de cinq à six cents pages; l'espace nous manque aujourd'hui. Nous aborderons cette tâche un autre jour, et nous hazarderons alors quelques observations critiques, auxquelles un ouvrage d'aussi longue haleine ne peut manquer de donner prise. Qu'il nous suffise, pour le moment, de dire qu'on retrouve souvent

(1) Paris, Firmin Didot. 1846.

Digitized by Google

dans *Jeanne d'Arc* l'énergie de certains chants de la Divine Épopée; qu'on y admire toujours le même luxe d'images, la même richesse d'expressions; qu'on y rencontre plus fréquemment encore de riants et gracieux tableaux, de fraîches et suaves couleurs; que nous y aimons surtout cette noble simplicité, ce mélange de naïf et de sublime qui forme la partie originale du talent d'Alexandre Soumet. Ajoutons que ce poëme ruisselle des beautés dont la source est dans le cœur : pour peindre ainsi l'amour de la patrie, il faut être citoyen; pour célébrer ainsi la vertu, il faut la connaître et l'aimer. L'âme entière du poète a passé dans son œuvre.

LUD.

THÉATRES.

THÉATRES ROYAUX. — La critique théâtrale est à nos yeux une chose trop importante pour que nous ne disions pas, dès aujourd'hui, quelle est notre manière de la comprendre. Notre plume n'étant à la dévotion d'aucune coterie, on ne nous verra jamais faire une guerre de personnalités; poursuivre les abus partout où ils se montreront, mais les poursuivre comme ils doivent l'être, par des écrivains qui se respectent, voilà ce que nous voulons, et, pour atteindre ce but, l'intérêt de l'art sera notre seul guide. Quant aux artistes, ils trouveront en nous une entière bienveillance, mais une bienveillance qui ne transigera jamais avec la vérité. Jusqu'à présent on s'est borné à leur dire qu'ils étaient bons ou mauvais dans tel ou tel ouvrage; nous ne distribuerons le blâme et l'éloge qu'en ayant toujours soin de les motiver. C'est là une tâche difficile, nous le savons, mais c'est le seul moyen de rendre de véritables services. Le choix des pièces, leur exécution et leur mise en scène, feront l'objet d'un examen sévère auquel présideront constamment une parfaite impartialité et le désir sincère d'être utile. Nous serons

Digitized by Google

les premiers à applaudir aux mesures prises en vue d'un progrès, et si des actes repréhensibles se commettent, nous ne descendrons jamais, pour les combattre, jusqu'à la polémique.

Nous ne dirons, dans cette livraison, que quelques mots au sujet de nos théâtres royaux. Sans être dans une situation très-brillante, et la cause en est peut-être la stérilité des théâtres de Paris, ils paraissent se maintenir assez honorablement. Mr Philastre a apporté dans les décorations des améliorations incontestables. Les ouvrages représentés ne sont certes pas à l'abri de la critique, et le théâtre du Parc est sous ce rapport dans des conditions infiniment plus défavorables que celui de la Monnaie; aussi ne cesserons-nous d'engager l'administration à revenir au système qu'elle avait adopté au commencement de l'année : le répertoire de Scribe est riche, puisez-y, messieurs, et il vous sera facile, surtout depuis la rentrée de Mlle Thuillier, de ramener les gens de goût à un théâtre dont ils semblent s'éloigner de plus en plus. A la Monnaie la comédie est depuis longtemps en souffrance; il y a plus d'un an que *le Mari à la campagne* a été joué pour la première fois, et nous chercherions en vain un grand succès depuis cette époque; d'un autre côté, la fin de l'année théâtrale approche et déjà on parle de nouveaux engagements. Ce sont là autant de questions sérieuses dont nous nous occuperons dans nos prochaines livraisons. Ajoutons seulement qu'on nous promet *les Mousquetaires de la reine*, *le Serment de Wallace* et *Lady Henriette*, le premier de ces ouvrages au bénéfice de Couderc, le second au bénéfice de Mlle Rabut, et faisons des vœux pour avoir à constater un triple succès. — Notre premier ténor léger est en représentation au théâtre de Liège, où il attire chaque soir la foule. Mr et Mme Laborde ont consacré un jour de congé à un concert au profit des pauvres de Mons; c'est là un acte qui les honore et que nous sommes heureux de pouvoir signaler.

Théâtre du vaudeville. — Mr Doligny, s'apercevant que le public commençait à lui faire défaut, s'est écrié sans doute : aux grands maux, les grands remèdes; et il s'est empressé de passer des

Digitized by Google

traités avec Mmes Déjazet, Fargueil, Albert, Mr J. Kelm etc. La salle a cessé d'être déserte; mais que Mr Doligny y prenne garde, peut-être a-t-il eu recours à des remèdes trop héroïques ; après le départ des artistes parisiens, le public ne pourra-t-il pas, avec bien plus de raison, trouver la troupe du vaudeville incomplète et son répertoire peu varié ? Cinq artistes d'un talent incontestable, Mrs Delannoy, Drappier et Blum, Mme Bossan et Mlle Ballagny, que nous citons la dernière, bien qu'elle occupe, sous tous les rapports, le premier rang, voilà les véritables forces du théâtre de la rue de l'Evêque ; que Mr Doligny fasse un choix sévère parmi le reste de ses acteurs, qu'il en remplace plusieurs; en un mot, qu'après les représentations des artistes étrangers il nous offre une troupe plus complète, et le succès lui est assuré, surtout si, au lieu de faire jouer vingt fois Mlle d'*Angeville* et *Simplette la chevrière* à Mlle Ballagny, il se décide à monter pour elle les anciennes pièces du répertoire de Déjazet.

Il est indispensable aussi d'introduire des réformes dans la mise en scène et dans l'orchestre auquel les lois de l'harmonie paraissent tout-à-fait étrangères.

Théatre des Nouveautés. — La réouverture aura lieu, dit-on, le premier mai.

A. Rs.

Critique Musicale.

Concert de Mr Prume. — Encore un grand artiste, encore un homme de talent qui ne nous sera revenu que pour nous dire un éternel adieu !...

Vous quittez forcément le pays pour aller au loin chercher la gloire, car la patrie — vous le savez trop bien, — ne veut pas vous

Digitized by Google

la donner la première, puis un jour, auquel on n'arrive qu'au prix de mille souffrances, la renommée vous proclame illustre et répète à l'univers votre nom applaudi, l'étranger vous prodigue ses honneurs et cependant vous n'êtes pas heureux; il manque quelque chose à votre bonheur. Une voix secrète, voix du cœur, et un beau génie n'existe pas sans un noble cœur, vous redit sans cesse le nom bien-aimé de la patrie. Vous vous dérobez aux hommages d'un public enthousiaste, vous accourez déposer vos lauriers aux pieds de vos compatriotes et les prier de sanctionner une gloire que l'Europe entière a reconnue; vous ne demandez à cette Belgique qui vous laissa partir, ni titres, ni richesses; non! mais vous avez gardé pour l'ingrate vos accords les plus mélodieux, les œuvres les plus parfaites de votre ciseau, de votre pinceau; vous venez les lui offrir, l'engager à vous entendre, à vous juger. Vous dont le front brille de l'auréole du génie, vous qui pourriez montrer un légitime orgueil, vous vous faites humble; la Belgique est votre mère, et vous attendez en tremblant qu'elle daigne tendre la main à son fils et se dire fière de son enfant.

C'est vraiment une triste chose! nous qui ne cessons de parler à tout propos de notre nationalité, qui avons pour ainsi dire la prétention d'être pour l'Europe une pépinière d'hommes célèbres, qui nous donnons avec bonheur de grands airs de Mécènes, lorsqu'arrive le moment, non plus de parler, mais d'agir, nous trouvons tout-à-coup mille excuses excellentes pour ne point avancer d'un pas, et, au lieu de nos applaudissements, nous n'avons à donner qu'indifférence et oubli!

L'an dernier Vieuxtemps aujourd'hui sans rival, car Bériot s'est lui-même condamné au silence, Vieuxtemps rentra dans sa patrie, chargé de lauriers cueillis dans les deux mondes; on répétait à l'envi ses succès, nos journaux étaient unanimes à chanter ses louanges, tout le monde demandait à grands cris deux, trois, vingt concerts, on ne pourrait jamais assez l'entendre! Voyant ce noble enthousiasme, les amis du grand artiste lui firent louer le théâtre

Digitized by Google

de la Monnaie ; la salle, ils n'en doutaient pas, serait encore trop petite. Le jour du concert arriva enfin et... *Vieuxtemps joua devant les banquettes !...*

Il se trouva avoir assez de cette épreuve et eut hâte de nous quitter ; il est allé habiter Francfort, et pour rompre entièrement avec nous, il a changé de religion et a épousé une allemande. Nous, en apprenant tout cela, nous n'avons eu rien de plus pressé que de blâmer hautement ce pauvre Henri, sans songer qu'en le condamnant, nous nous condamnions les premiers, nous les vrais coupables, nous qui lui avons fait à l'âme une éternelle blessure. A dire vrai, nous nous promettons bien le jour où le désespoir, abrégeant sa carrière, l'aura conduit au tombeau, nous nous promettons, disons nous, de lui élever des statues, de couvrir de lauriers son image, et, sous prétexte de fêtes d'inauguration, de nous divertir, de nous récréer de notre mieux.

Aujourd'hui c'est le tour de Prume. Il annonce modestement son arrivée, publie longtemps à l'avance le programme de son concert, et a grand soin de n'être pas *trop cher*. Le vingt-huit février, les portes du Waux-Hall s'ouvrent; huit heures sonnent, on attend quelques instants.... personne ! Seulement quelques rares visiteurs entrent de temps en temps; presque tous ont reçu des billets *gratis*, Prume sachant très-bien à quoi s'en tenir et voulant au moins réunir un petit cercle qui pût constater ses immenses progrès. La dernière fois que nous l'avons entendu, on lui contestait comme compositeur un talent réel ; aujourd'hui, il a victorieusement répondu au reproche d'impuissance qu'on paraissait vouloir lui jeter. De ses trois morceaux, le premier est celui qui nous plaît le moins, cependant on ne peut refuser d'y reconnaître beaucoup de science. L'exécution a été parfaite; ce n'est plus cette fougue qui ne connaissait souvent aucune borne, c'est un jeu plein de puissance, où l'on retrouve toujours cette ardeur d'autrefois, mais cette ardeur, chaque jour maîtrisée par l'étude, est devenue une des qualités distinctives du talent du violoniste liégeois. Si nous ne nous arrêtons

Digitized by Google

pas à *l'air varié sur un thême d'Hérold*, morceau d'ailleurs très-remarquable, c'est que nous désirons surtout vous parler de l'œuvre capitale de Mr Prume. Nous avons vu l'artiste prendre son violon et son violon a pleuré, et tous, sans pouvoir nous en rendre compte, nous nous sommes senti des larmes dans les yeux. Nous avions oublié le programme : en sortant on nous a dit que cette douce élégie était intitulée *la Mélancolie*. Il faut que l'artiste ait mis là toute son âme, car nous nous en étions douté, et cela par un de ces instincts incompréhensibles qui établissent soudain des affinités entre les natures d'élite et les êtres le moins faits parfois pour les comprendre, puissance sublime et pour ainsi dire surnaturelle échue en partage au génie seul.

Mr Montigny avait prêté à Mr Prume le concours de son talent et a partagé avec lui les applaudissements des personnes invitées à cette soirée.

Les femmes étaient en très petit nombre à la soirée de Mr Prume. Voudraient-elles, elles aussi! bannir de leur cœur les sentiments généreux et consentir à perdre le plus beau de leurs droits, celui d'être les premières à saluer la royauté du génie?

Mr Prume a donné un concert à Liége; la recette entière, douze cents francs, a été remise aux bureaux de bienfaisance.

A. Rs.

Digitized by Google

FLEURS D'ALLEMAGNE.

CHANSON.

(Henri Heine. — *Lyrisches Intermezzo.*)

Tu ne m'aimes pas? Tu ne m'aimes pas?
Cela, mon enfant, ne me touche guère;
Tes yeux dans mes yeux, parle-moi tout bas,
Et je n'envîrai nul roi sur la terre.

Tu me hais, dis-tu? tu me hais, vraiment?
Ainsi l'a juré ta bouche de rose:
Permets que la mienne un moment s'y pose.
Enfant, je rirai d'un pareil serment.

Édouard Wacken.

Digitized by Google

DE L'AVENIR DES HOMMES DE LETTRES

EN BELGIQUE.

« La littérature d'un peuple, c'est son histoire; c'est l'éloquence » qui défend ses droits à la tribune ; c'est la poésie qui chante ses » hauts faits, qui ravive ses croyances, qui le console de ses revers. » La littérature, c'est presque la civilisation, aujourd'hui que les » révolutions sont plutôt sociales que politiques, et se font dans » les idées plus que dans les hommes. C'est la pensée, et non plus » l'épée, qui gouverne le monde. [1] » — Ces quelques mots que j'écrivais en 1843 se rattachent d'assez près à l'objet qui m'occupe aujourd'hui, pour qu'on veuille bien me pardonner de me citer moi-même. Un peuple a conquis sa place au soleil ; ses destinées pèsent désormais dans la balance universelle ; les puissances politiques le reconnaissent, le saluent par son nom ; il a des orateurs, des soldats, des législateurs : mais pour que sa nationalité soit forte et vivace, pour qu'elle soit respectable et sainte aux yeux de tous, il lui faut encore des écrivains. Comme la liberté d'un homme, l'indépendance d'un peuple doit être écrite ailleurs que dans les traités, si l'on veut qu'elle triomphe des guerres, des invasions et de tous les attentats qui la menacent dans un avenir plus ou moins éloigné. On peut attenter à la liberté d'un homme, mais non l'anéantir lorsqu'elle est dans son cœur : il en est de même des droits sacrés d'une nation. Un peuple, aussi bien qu'un homme, a son caractère à lui, son individualité ; il a eu aussi son éducation faite par les lois qui le gouvernent, et dont l'influence est immense

[1] *Trésor National.* Octobre 1843.

Digitized by Google

sur son organisation morale, sur son originalité intellectuelle. La littérature est l'expression de cette grande individualité. Elle conserve l'esprit et le cœur d'une génération pour les transmettre aux générations futures. Elle dit aux arrières-neveux ce qu'étaient leurs ancêtres. C'est le testament inaltérable par lequel les pères laissent aux fils l'héritage de leurs vertus publiques et privées, afin que les fils à leur tour le transmettent à leurs descendants. Les œuvres de l'intelligence créées chez un peuple libre répandent au loin, dans le présent et dans l'avenir, ces pensées fières et généreuses, semence féconde d'où sortiront un jour des générations de citoyens. Parmi les nations qui ont existé avant nous et que la force brutale a fait disparaître du rang qu'elles occupaient, ou que d'autres puissances ont absorbées en reculant leurs limites, il en est qui ne conservent rien de leur existence première; il en est d'autres qui renaissent de leurs cendres; il en est enfin qui luttent pendant des siècles, faibles et isolées, contre la tyrannie toute-puissante; qui luttent sans résultat, mais non sans espérance, parce qu'elles savent bien qu'il y a une justice éternelle, et que l'heure fatale aux oppresseurs est marquée au ciel. Eh bien! les premières furent ignorantes et barbares; les autres brillèrent par l'intelligence et laissèrent au monde des écrits immortels: voyez la Grèce, la terre classique de la poésie; voyez l'Italie, la mère des arts; voyez la Pologne, la France du nord; voyez l'Orient, le berceau des lettres; voyez la Chine lettrée engloutissant elle-même ses conquérants sauvages! Et cela est tellement vrai qu'après 1830, avant même que notre nationalité fût assise sur des bases durables, les hommes les plus attachés à la Belgique indépendante, ceux qui l'avaient défendue par l'épée et ceux qui la défendaient par la parole, appelèrent de tous leurs vœux une Belgique littéraire.

Qu'on ne dise donc plus que nous pouvons nous passer d'une littérature à nous; qu'on ne dise pas qu'il nous est permis d'abandonner nos écrivains, de les forcer à s'expatrier; qu'on ne dise pas que la Belgique réserve toute sa sollicitude aux intérêts matériels.

Digitized by Google

La nation n'abandonne aucun de ses enfants ; ce qu'elle n'a point fait jusqu'ici pour quelques uns d'entre eux, elle le fera dès qu'elle en aura reconnu la possibilité. Or, elle PEUT le faire aujourd'hui ; c'est ce que j'essaierai de démontrer par la suite.

On comprendra qu'il n'entre nullement dans ma pensée d'accuser à mon tour l'indifférence du public : cela me siérait moins qu'à personne, à moi qui ai fait si peu pour ce public et qui en ai reçu de si nombreux encouragements ; un dévouement et une reconnaissance sans bornes peuvent seuls répondre à tant de bienveillance. Ce que je demanderai pour notre littérature, c'est le droit de cité, ce sont des lettres de bourgeoisie ; j'inviterai des voix plus éloquentes à se joindre à la mienne, pour appeler sur les hommes de lettres l'attention de nos législateurs.

Une même langue, a-t-on dit souvent, n'enfante point deux littératures différentes. Cette opinion, pour être banale, n'en est pas moins erronée. Que deux peuples parlent le même idiôme, mais que l'un soit sceptique et matérialiste, l'autre naïf et religieux ; l'un voluptueux et sensualiste, l'autre guerrier et turbulent ; l'un accoutumé au despotisme, l'autre à la liberté ; leurs livres, écrits dans l'idiôme commun, seront aussi peu semblables que leurs mœurs. Certes, il n'y a pas à beaucoup près de différences aussi absolues entre nos voisins et nous ; nous ne différons même que par des nuances bien légères, mais qui suffiront à donner à nos œuvres une couleur originale, du moment que nous voudrons nous abandonner à notre propre génie. Peut-être même, en y regardant de près, trouvera-t-on que nos ouvrages d'imagination participent plus de la rêverie allemande que de la vivacité française. Placés entre deux grandes nations et entre deux grandes littératures, nous avons (je parle de la meilleure partie de la génération actuelle) un libéralisme profondément religieux, une foi politique ardente, qui manquent à un peuple vieilli dans les bouleversements sociaux et usé par les systèmes philosophiques ; d'un autre côté, nos lois issues de deux révolutions nous séparent de l'Allemagne. En voilà assez,

Digitized by Google

ce me semble, pour revêtir nos livres d'un cachet national, sans qu'il soit besoin, comme l'ont prétendu quelques-uns, de nous borner à traiter des sujets tirés de nos annales ou puisés dans nos mœurs : on ne règle pas ainsi la fantaisie, on ne donne pas à l'imagination des limites territoriales ; l'inspiration n'accepte pas ces limites, elle nous saisit tout-à-coup et nous entraîne au loin, et c'est en se laissant emporter sur ses ailes qu'on atteint aux plus grandes hauteurs.

Si ce n'est pas assez pour convaincre les incrédules de la possibilité d'une littérature nationale, nous avons des preuves irrécusables : des œuvres. Je ne suis pas de ceux qui admirent sur parole : parmi les trente ou quarante noms qui figurent d'habitude sur la liste des *premiers* écrivains Belges, je conviens volontiers qu'il y a beaucoup de réputations usurpées ; mais il en est d'autres qui ne peuvent que gagner à l'épreuve d'un examen sérieux ; et de ces dernières, le nombre est plus que suffisant pour former le noyau d'une littérature naissante. En tout pays les bons livres sont rares. Qu'une population de quatre millions d'hommes, en dix ans, ait produit dix écrivains d'un mérite incontestable, c'est là, quoiqu'on en dise, une fécondité remarquable ; c'est assez pour avoir foi dans l'avenir.

Cependant un petit nombre d'œuvres isolées ne constitue pas une littérature. Quelques hommes se sont révoltés énergiquement contre des obstacles qui paraissaient insurmontables : plusieurs s'y sont brisés ; les autres luttent encore, mais le découragement peut les saisir, et détruire nos espérances avec leur talent. Et s'ils poursuivent leur tâche, ceux qui viendront après eux seront-ils doués de la même constance ?... Si notre littérature nationale doit être autre chose en effet que le rêve de quelques cœurs généreux, il faut que la Belgique en vienne quelque jour à compter une suite non interrompue d'hommes et d'ouvrages éminents : et pour savoir s'il en peut être ainsi, il faut se poser deux questions : Quelle est la situation morale des écrivains du pays ? Quelle est leur situation matérielle ?

Digitized by Google

La réponse à la première de ces questions est aussi consolante que l'autre l'est peu. Le talent, le génie même ne fait pas à lui seul le grand écrivain : l'homme qui veut mériter ce titre doit trouver dans le désir ardent de la véritable gloire, dans l'amour de ce qui est noble et beau, dans toutes les grandes passions de l'âme, les sources fécondes de l'inspiration créatrice. Il faut qu'il voue à son art un culte loyal et désintéressé. J'oserai, sous ce rapport, établir un parallèle entre la plupart des hommes qui composent aujourd'hui le monde littéraire de Paris, et les modestes écrivains de nos provinces ; la comparaison, je ne crains pas de le dire, sera toute à l'avantage de ces derniers. Ne m'accusez pas d'une folle présomption : notre littérature, dont on niait naguère jusqu'à l'existence, n'est encore qu'un enfant au berceau, et ce serait de sa part un acte de délire, que de vouloir se mesurer avec le géant qui embrasse le monde. Il ne s'agit ici ni de gloire ni de talents, mais tout simplement de conscience. Sur ce terrain, nous ne craignons personne.

Depuis quelque temps de nombreuses sympathies sont prêtes à accueillir toutes les œuvres consciencieuses ; et si nos jeunes écrivains ne peuvent ambitionner cette popularité qui leur donnerait à la fois gloire et richesses, ils ont du moins, pour soutenir leurs efforts, l'approbation d'un public d'élite. Il n'en était pas de même lorsque furent tentés les premiers pas vers notre émancipation littéraire. Ce fut, de la part des hommes de lettres, une époque de dévouement. Ils ne recueillaient de leurs travaux que les sarcasmes amers de quelques uns et l'indifférence de presque tous : le nom seul d'auteur était alors un ridicule, ou à peu près. C'était, pour me servir de l'expression d'un de ces hommes d'esprit et de cœur, le règne des Béotiens. Ces martyrs modestes de l'intelligence n'avaient donc pas, pour décupler leurs forces, ce puissant levier qu'on appelle l'amour-propre d'auteur. Ils ne jouissaient point non plus des doux loisirs si chers aux poètes : le plus souvent ils dérobaient au sommeil de leurs nuits les heures données aux rêves de l'imagination. Les premiers qui parurent dans la lice appelèrent

Digitized by Google

tous les hommes de style à se ranger sous leur drapeau ; et tous, réunis dans le même but, se tendirent une main fraternelle. La jalousie, l'envie, ces tristes et dévorantes passions qui ternissent de leur fumée l'auréole qui rayonne au front de l'artiste, étaient entièrement inconnues à ces âmes dévouées. Si, d'autre part, nos associations littéraires n'ont pas toujours su se préserver de l'esprit de coterie, jamais du moins cet esprit n'a été hostile au talent naissant ; jamais un jeune homme d'avenir n'a été rebuté par des ambitions rivales. En Belgique, la littérature fait des émules et non pas des rivaux : les humbles prêtres de l'art y comprennent toute la dignité de leur sacerdoce ; car, à de bien rares exceptions près, le portrait que j'ai tracé est celui de tous nos écrivains. Ceux-là même qui nient leur talent ne peuvent que rendre hommage à leur loyauté.

Peut-on en dire autant, aujourd'hui, de la plus grande partie des littérateurs parisiens?...

Au siècle de Louis XIV, la carrière des lettres offrait en perspective plus d'honneur que de richesses ; la vie de l'écrivain était laborieuse et modeste, et ses plus brillantes espérances étaient placées au delà du tombeau. Aussi, les grands génies de cette époque écrivaient peu et méditaient beaucoup, comme doivent faire des hommes qui ont toujours devant les yeux le jugement de la postérité. — Plus tard, lorsque les noms sublimes des Voltaire, des Rousseau, planèrent sur un siècle, et que la voix de ces hardis novateurs retentit dans l'univers comme l'oracle de l'avenir, les écrivains français comprirent tout-à-coup, en face d'une société mourante, la grandeur de leur mission régénératrice. Les puissants solitaires qui lançaient alors sur le monde leur parole d'apôtre, n'étaient pas non plus fort attachés aux biens de ce monde : ils avaient trop de noble orgueil pour sentir les atteintes d'une vanité frivole ; ils avaient une soif trop ardente des enivrantes voluptés du cœur et de l'intelligence, pour s'oublier dans les vains plaisirs que donne la possession de l'or. — Après les trois glorieuses journées

Digitized by Google

de juillet, on pouvait espérer que les écrivains se mettraient à la hauteur de leur nouvelle tâche. En effet, les premiers qui se montrèrent cherchaient à propager les idées sociales, et à couvrir les droits de l'homme de l'égide du génie. Mais de ceux-là, combien en reste-t-il aujourd'hui?... Presque tous ont déserté la plus sainte des causes ; ils n'ont vu dans le plus beau don du ciel, dans la couronne du génie, qu'un lingot d'or chargé de pierreries. Dieu leur avait donné en partage l'esprit qui féconde, et ils se sont enfermés dans l'égoïsme le plus monstrueux, celui de la pensée.

Et cependant, quelle plus belle position fut jamais faite aux hommes de lettres! L'émancipation intellectuelle du 18e siècle et la grande révolution portaient leurs fruits : l'instruction pénétrait dans toutes les classes ; la presse n'avait plus d'entraves; la liberté de la pensée était entière. La nation comprenait ses droits, le peuple avait le sentiment de sa force et de sa dignité. Toute violence avait disparu sous l'empire de l'intelligence. On pensait à rebâtir une société nouvelle sur les débris de l'antique despotisme, et sur les ruines entassées par les convulsions de la révolte. Les préjugés étaient vaincus, l'orgueil des castes était anéanti : il n'existait qu'une supériorité réelle, vénérée et sacrée, celle du génie. Si cette idée était venue alors à quelque cerveau malade, de tirer de leur poussière les vieux parchemins, les vieilles armoiries et tout l'attirail ridicule d'une noblesse vermoulue, tous les hochets d'un monde décrépit et retombé en enfance, un immense éclat de rire eût accueilli les saltimbanques de cette stupide parodie. On n'eût pas osé faire cette injure au bon sens public, si les hommes d'intelligence dont le peuple reconnaissait le pouvoir et dont il recevait l'impulsion ne s'étaient énervés au point de devoir abdiquer honteusement une couronne devenue trop lourde pour leur front. Le malheur, c'est que la popularité fut pour eux une source de richesses : ils se mirent à adorer le veau d'or. — Ils trouvèrent charmant de former un petit monde à part, et de s'affranchir de toutes les lois d'une morale

Digitized by Google

vulgaire : ils étaient artistes, ont-ils dit, et cela les dispensait d'être citoyens! Ils professaient un superbe dédain pour ce qu'ils appelaient les vertus bourgeoises. Le scepticisme était à l'ordre du jour; ils ne croyaient ni à la liberté, ni à la vertu, ni à l'âme immortelle; ils croyaient à peine à Dieu. Ce tableau n'est pas exagéré : les écrivains consciencieux qui se sont séparés de cette tourbe l'ont flétrie d'un nom expressif, et ne la désignent pas autrement; LA BOHÊME! N'ayant plus foi dans aucune idée généreuse, les bohémiens de la pensée, comme beaucoup d'autres gens, ont oublié deux révolutions récentes : on les a vus, en vrais marquis de Mascarille, s'affubler de titres risibles et se draper dans la défroque usée des petits gentilshommes de l'ancien régime. — Le procès de Beauvallon n'a soulevé qu'un coin du rideau qui cache encore les mystères de ce monde étrange. — Et la dernière religion qui reste à l'artiste, l'amour de l'art et le respect du public, qu'en ont-ils fait? Les uns poussent le cynisme jusqu'à avouer, le sourire sur les lèvres, qu'ils ne sont pas les auteurs de leurs œuvres. Les autres écrivent le contraire de ce qu'ils pensent, et ne rougissent point de le dire au premier venu. On connait ce mot d'un critique : « Je vous donne une opinion à autant la ligne : ce n'est pas la mienne; si c'était la mienne, ce serait plus cher. » Ils appellent cela de l'esprit.

Le pouvoir politique, à la vérité, n'a rien épargné pour entretenir la bohême dans ces heureuses dispositions; chaque pas fait en arrière par les hommes du progrès fut richement récompensé. On donna à l'un une pension, une préfecture à un autre, une chaire à un troisième. Puis venait un quatrième à qui l'on ne pouvait donner ni chaire ni préfecture : on lui livrait un théâtre, et selon l'importance et le talent du bohémien on obtenait une augmentation de subside, on diminuait les charges, on fermait les yeux sur les petits scandales littéraires qui déshonoraient le sanctuaire de l'art. En effet, le gouvernement pouvait faire bon marché de la sainteté de l'intelligence, quand ses apôtres ne la respectaient plus eux-mêmes; aussi l'avait-il sacrifiée aux intrigues de cour. L'exploitation de

Digitized by Google

l'art par la politique est une des plus jolies inventions des modernes imaginatives. — Les deux Théâtres-Français ont été *donnés* de la sorte !...

On conçoit qu'un gouvernement qui s'appuie sur le vice ait dû s'attacher la bohême par tous les moyens en son pouvoir. Il comprit qu'en la gagnant à sa cause il achetait un puissant auxiliaire; il compta les jeunes hommes de cœur et d'avenir que la vive et agaçante courtisanne prendrait dans ses filets, et les vertus tracassières qu'elle lui livrerait pieds et poings liés. Il lui jeta tout l'or qu'elle demandait, et elle lui abandonna en riant les faibles restes d'une pudeur délabrée. De ce moment, la bohême appartint corps et âme à un pouvoir si bien fait pour elle. Celui-ci de son côté se montra bon prince : il l'habilla de son mieux, la couvrit de diamants et lui fit faire grande figure dans le monde : elle occupa toutes les avenues, elle repoussa tous les jeunes talents qui ne recherchaient point ses honteuses faveurs, elle jeta l'ironie et l'insulte à tout génie indépendant.

Voilà ce que ces hommes ont fait de la littérature ! Ils n'ont même pas su veiller sur les droits sacrés que le peuple avait conquis pour eux au prix de son sang, et dont ils étaient les dépositaires naturels : la liberté de la scène, elle est anéantie; la liberté de la presse, on a porté sur elle une main coupable, — et ils ne se sont pas levés, et leur cœur n'a pas bondi de colère, et leur parole n'a pas foudroyé les sacriléges ! Cette liberté précieuse qui garantit toutes les autres, ils l'ont laissé fouler aux pieds, déchirer, déchiqueter, comme le reste !... Ils ont courbé la tête, en silence, sous les ciseaux de l'infâme censure !...

Cet état de choses ne peut durer longtemps, je le sais. Le public veut respecter les auteurs qu'il aime. Lorsque le voile sera déchiré, il se détournera de ce spectacle : les lettres redeviendront alors dignes et florissantes. Mais en aucun temps, parmi nous, les auteurs ne pourraient s'avilir à ce point. Il n'en peut être ainsi qu'au milieu de cette société parisienne, où tout est mystère en plein midi,

Digitized by Google

dans une foule si compacte qu'on ne compte plus les créatures humaines qu'elle foule sous ses pieds. C'est là que les passions les plus viles, l'envie hideuse, l'égoïsme avide et la haine implacable, s'étalent sans honte à tous les regards. — Il y avait autrefois une littérature française, il n'y a plus aujourd'hui qu'une littérature parisienne. Une centralisation funeste a aggloméré sur un seul point toutes les forces intellectuelles d'un vaste royaume : la place manque à ces intelligences ; elles luttent entre elles avec acharnement, elles s'entre-détruisent et s'écrasent mutuellement, et quelques-unes, à grand'peine, parviennent à se faire place à travers des cadavres. [1] Ah! pour ceux qui triomphent, c'est une belle vie, n'est-ce pas?... Mais à Dieu ne plaise que nos auteurs à nous connaissent jamais cet enivrement de la richesse ! La douce médiocrité, le loisir et la solitude, voilà les trésors qui conviennent à l'artiste et qui doublent son génie. Les vœux les plus ambitieux de nos écrivains ne vont pas au delà : ils ne peuvent d'ailleurs, sur un plus petit théâtre, attendre autre chose de l'avenir ; et c'est un grand bonheur.

Ici, point de mystères : on vit au grand jour et sous les regards scrutateurs de toute une population ; il faut bien que chacun s'observe, et nul n'est dispensé d'être honnête homme. L'homme de lettres, en Belgique, est avant tout citoyen. Aussi les jeunes écrivains du pays sont-ils presque tous attachés profondément à nos institutions libérales. Ils sentent bien que c'est en défendant ces nobles institutions, en propageant les idées civilisatrices, qu'ils deviendront grands et forts. Le peuple belge est un peuple sérieux

[1] Les rédacteurs de la Revue de Belgique saisissent cette occasion de protester contre une fausse interprétation de ces paroles, insérées dans leur avant-propos : « Voici notre mot d'ordre : *Union*. Qui dit union dit *centralisation*. » — Ils haïssent, autant que personne, les funestes effets de la centralisation parisienne. Ce qu'ils veulent en littérature comme en politique, c'est une étroite union entre nos provinces : c'est l'Association avec un *Centre*, avec un foyer d'action. — La république des lettres ne doit pas céder à l'empire d'une vaste coterie, mais elle doit former une fédération qui laisse à chacun son indépendance.

(*Note de la rédaction.*)

Digitized by Google

et grave, et qui, par sa sagesse, se montre digne de la liberté. Il est patient et calme dans la lutte, mais ferme, inébranlable dans sa volonté. Il comprend le progrès dans la plus large acception du mot. La liberté, à ses yeux, n'est pas la licence. L'écrivain peut donc s'adresser à lui; il sera compris. Quel beau rôle à remplir! — Il y a en Belgique une puissance qui plane sur toutes les autres, un œil incessamment ouvert comme celui de la justice éternelle, une main toujours étendue comme la main de Dieu. Ce regard d'un juge suprême est celui de la pensée libre; cette main vengeresse, c'est celle de la publicité; ce pouvoir, c'est la presse. — Oui, voilà la force de notre littérature; elle en usera noblement, n'en doutez pas. Cette grande liberté de la presse, dont le peuple belge sait se montrer digne et qui l'élève si haut aux yeux des autres nations, il ne permettra pas qu'on y porte la moindre atteinte, car il sait que c'est à la fois sa richesse, son indépendance, son esprit et son honneur. Si quelqu'un de nos hommes d'état pouvait nourrir la folle et criminelle pensée de toucher à cette puissance électrique, la commotion le briserait en éclats. S'il essayait seulement d'en enlever la moindre parcelle, il éprouverait un tel échec, qu'il n'aurait pas même l'honneur d'exciter la colère publique, et qu'il serait tué moralement par le mépris et par le ridicule.

Éd. Wacken.

(La suite à la prochaine livraison.)

Digitized by Google

LE PRINTEMPS.

Le printemps est venu, le jeune et beau printemps.
Amants heureux, pour vous son souffle dans les champs
Ramène la fraîche verdure.
La vague en soupirant baise les bords fleuris;
L'arbre tremble à la brise, et les astres amis
Aux prés ont rendu leur parure.

A peine voici l'aube, et déjà, dans les blés,
L'alouette a repris de ses accents perlés
La délicate broderie;
Sur le bord de son nid, au sein des buissons verts,
La fauvette légère exhale dans les airs
Son amoureuse causerie.

Près du cytise en fleur, des genêts jaunissants,
La chèvre et la brebis mêlent leurs bêlements
Au bruit cadencé des fontaines;
Et la voix des forêts, des taillis embaumés,
Le murmure des flots par le vent animés,
Flottent, suaves, dans les plaines.

Rien qui n'aime au printemps. Tout cède au feu divin.
Le soir dit à la nuit, et l'aurore au matin,
L'hymne de l'ardeur mutuelle.
L'étoile brille pure; et de la terre aux cieux
Monte, en chants infinis, l'écho mélodieux
De cette vie universelle.

Digitized by Google

Je n'ai point fui l'amour; j'ai connu ses transports.
A l'hymne harmonieux je mêlais mes accords,
Libre d'ennuis, de penser sombre;
J'ai dit la bien-aimée, et mon rêve d'un jour,
— Rêve doré — mes vœux d'un éternel retour,
Ensevelis déjà dans l'ombre.

Qu'un seul moment heureux prépare de regrets!
D'un aveugle destin sommes-nous les jouets,
Et le bonheur n'est-il qu'un songe?
Un front candide et pur, un langage de miel,
De beaux yeux veloutés qui présagent le ciel,
Grand Dieu, n'est-ce là que mensonge?

— Je pleure; — mais la terre, éclatante de fleurs,
Par un long cri d'amour répond à mes douleurs:
Qu'importe aux heureux la souffrance?...
Adieu donc le printemps; adieu les doux oiseaux;
Adieu les frais vallons, les bois et les coteaux;
A jamais adieu l'espérance!

Edouard De L****.

Digitized by Google

HISTOIRE NATIONALE.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

SUR LES CAUSES DE LA RÉVOLUTION

DU XVI^me^ SIÈCLE.

S'il est dans l'histoire de l'humanité une époque remarquable par son action progressive et civilisatrice, féconde en grands hommes et en grands évènements, c'est sans contredit le XVI^me^ siècle. Entre les commotions de toute nature qui ébranlèrent alors jusque dans ses derniers fondements un ordre social usé depuis trois siècles, la révolution accomplie par nos provinces soulevées contre l'autorité de Philippe II doit, par ses résultats, être l'objet d'une sérieuse attention. Parmi les diverses causes auxquelles elle doit son origine, il faut placer en première ligne la réforme qui, dès le moyen-âge déja, avait pris naissance dans la révolution intellectuelle qui s'opérait à cette époque et qui depuis lors, sous le prétexte d'une querelle de moines, s'était répandue dans l'Europe entière. Le mouvement réformateur, parti de l'Allemagne où il avait été accueilli avec enthousiasme par le peuple, s'était rapidement propagé en France et menaçait d'envahir les Pays-Bas. C'est qu'en effet cette nouvelle religion, prêchée par un moine inconnu, avait alors quelque chose de si grand, de si noble et de si hardi, qu'il était impossible qu'elle ne s'identifiât pas avec la cause du peuple pour lequel elle semblait avoir été faite. Jusqu'alors l'Évangile, ce livre admirable, n'avait été, malgré la pureté consolatrice de sa morale, qu'un moyen de despotisme entre les mains d'une caste privilégiée; le peuple ne pouvait pas connaître le dogme qu'il devait suivre et respecter :

Digitized by Google

bien loin de là, à peine était-il connu des prêtres et des docteurs. Luther osa le vulgariser; il avait compris que le principe du Christianisme était un principe essentiellement démocratique, et, du haut de son génie, défiant hardiment la réprobation et l'anathème qui le menaçaient de toutes parts, il osa dire à ceux qui, plongés jusqu'alors dans les ténèbres de l'ignorance et de l'esclavage, se levaient éblouis par l'éclat de la vivifiante lumière qu'il venait de rallumer : voilà la parole du Christ ; réfléchissez et jugez.

Il est facile de comprendre l'immense bouleversement que ces idées audacieuses jetèrent dans la vieille Europe endormie et énervée sous le joug abrutissant de Rome et de son despotisme. Presque partout les rois, dont les intérêts étaient intimement liés à la suprématie de la religion catholique, prirent parti contre le fier novateur qui venait d'affranchir l'intelligence des peuples, en proclamant à la face du monde étonné le principe de la liberté d'examen. Despotes et tyrans par la grâce de Dieu, pouvaient-ils adopter une réforme qui servait si bien les intérêts du peuple ? Pouvaient-ils consentir à laisser saper dans sa base leur pouvoir fondé sur le catholicisme ? Quelque chancelant que fût alors cet étai de leur puissance, ils firent cependant tous leurs efforts pour en empêcher la chute complète, et pour paralyser le prodigieux élan qui leur présageait l'émancipation populaire en même temps que la ruine de leurs trônes. Et pourtant, si, comprenant mieux leurs propres intérêts et ceux de leurs peuples, les princes, au lieu de rassembler toutes leurs forces pour combattre les idées nouvelles, eussent voulu les adopter et s'en faire les plus ardents propagateurs, que de sang, que de commotions terribles n'eussent-ils pas épargnées au monde ! Et cette régénération sociale que nous attendons encore aujourd'hui, sans oser en prévoir l'époque, n'eût-elle pas été le fruit des saints et puissants efforts des rois et des peuples réunis pour réaliser les sublimes enseignements du Christ ! [1]

[1] Rien n'est changé depuis le XVI^me^ siècle ; les massacres récents de la Gallicie et l'encyclique adressée par N. S. P. le Pape à l'Évêque de Tarnow prouvent à l'évidence que les lignes qui précèdent, loin d'être exagérées, ne sont qu'une pâle expression de la vérité.

Digitized by Google

Auparavant déjà, le massacre des Albigeois avait montré de quelle manière les gouvernements, d'accord en cela avec Rome, entendaient la liberté de conscience. Mais en présence de l'embrâsement général qu'avait fait éclater la doctrine luthérienne, des boucheries partielles ne suffisaient plus ; les roues et les gibets, dignes instruments de la religion de charité prêchée par les papes et soutenue par les princes, étaient impuissants pour réduire au silence l'ardente conviction des masses soulevées à la voix de celui qui leur avait fait espérer la liberté. En Espagne, l'inquisition ; en France, la Saint-Barthélemy ; partout les édits de proscription ; tels furent les moyens que l'on jugea capables d'arrêter le luthéranisme dans sa course, course tellement impétueuse qu'elle menaçait de faire le tour de l'Europe et peut-être du monde. Mais si ces ignobles entraves parvinrent à empêcher la nouvelle religion d'atteindre son véritable but, ce qui aurait changé la face de la société en donnant au peuple des droits qu'il réclame encore en vain aujourd'hui, elles ne réussirent pas du moins à éteindre le flambeau qu'avait allumé le moine de Wittemberg, à détruire le principe qu'il avait proclamé ; la réforme puisa une nouvelle vie dans l'insatiable cruauté de ses persécuteurs et parvint à se faire des prosélytes jusque sous le fer des bourreaux, jusqu'au milieu des supplices sans nombre inventés pour anéantir ses derniers partisans.

Charles-Quint venait de mourir, (1558) laissant l'Europe en proie à cette agitation qu'il n'avait pu maîtriser ; son fils, Philippe II, lui avait succédé dans le gouvernement de l'Espagne et de nos provinces. Appelé par le sort à régner sur deux peuples dont le caractère national était complètement opposé, Philippe ne sut pas apprécier l'immense portée de ce fait et en déduire les règles de sa conduite politique. Bien différent d'ailleurs de son père, qui avait su se concilier l'estime et l'affection de ceux qui lui étaient soumis, Philippe était, par son caractère, entièrement antipathique à notre nation. Orgueilleux, sombre et froid, il avait gardé toute la raideur, toute la morgue de la cour d'Espagne, où il avait été élevé.

Digitized by Google

Accoutumé dès l'enfance à l'étiquette et à la soumission espagnoles, il ne pouvait voir, sans une surprise mêlée d'un secret mécontentement, les franches allures, les manières expansives des Belges. Et ce n'était pas seulement l'esprit national, mais plus encore les institutions et les coutumes du peuple auquel il devait commander qui choquaient son orgueil; partout des libertés à respecter, des États dont le consentement était nécessaire pour légitimer tous les actes du Souverain, et sans l'autorisation desquels le pouvoir était nul ou tout au moins arbitraire. Dès l'abord, Philippe fut profondément froissé de voir sa volonté absolue à la merci de manants, qui, en Espagne, eussent dû se soumettre à ses moindres désirs, et d'un autre côté, la nation comprit bien vite qu'elle ne sympathiserait guère avec un prince qui méconnaissait à un tel point ce qu'il devait au bien-être de ses sujets et à ses propres intérêts.

Cette défiance instinctive ne devait pas tarder à s'accroître. Élevé en Espagne, comme nous l'avons déjà dit, Philippe était profondément attaché aux principes de la foi catholique. Charles-Quint, lui aussi, avait employé tout son pouvoir à faire triompher Rome de Luther, mais du moins il avait toujours su concilier les ordres de sa conscience, si toutefois c'était à sa conscience qu'il obéissait, avec les intérêts et les nécessités de sa politique. Chef d'un vaste empire, il avait senti que les idées religieuses devaient céder à la force des choses; c'est ainsi que nous le voyons renoncer à l'établissement de l'inquisition dans nos provinces. D'ailleurs le vieil empereur, cassé par l'âge et la maladie, fatigué d'une lutte incessante et acharnée, n'avait peut-être plus trouvé en lui, lors de l'invasion de la réforme, assez d'énergie pour maîtriser un mouvement aussi puissant. Mais Philippe, aussi ardent, aussi fanatique que son père était indifférent, était incapable de garder cette mesure dans ses actes; sa conviction fortifiée par son impérieuse volonté ne connaissait pas d'obstacles, et ne lui permettait pas d'imiter la prudente conduite de son père. Il voulut régir la Belgique comme il faisait l'Espagne; mais

Digitized by Google

les institutions de nos ancêtres furent plus fortes que son despotisme.

Nous venons d'exposer quelles furent les principales causes de la révolution qui commença le démembrement de l'antique monarchie espagnole consolidée par Charles-Quint. L'action continue et progressive de la réforme, la différence des mœurs et des coutumes de nos provinces d'avec celles de l'Espagne, soumises à la domination d'un même chef, le caractère inflexible de ce chef, qui ne voulut pas comprendre que des populations habituées depuis des siècles à jouir de la liberté, et à mourir pour la défendre, ne pouvaient se soumettre au régime de l'absolutisme, chacune de ces causes suffisait à elle seule pour enfanter la révolution. Il nous reste à examiner quelles en furent les causes immédiates et déterminantes.

La réforme continuait sa marche victorieuse et rapide; déjà de zélés prédicateurs la propageaient ardemment dans toutes nos provinces. Celles du midi, où la religion catholique était plus profondément enracinée, et où l'autorité royale était mieux assise, hésitaient cependant à adopter les nouvelles doctrines. Les provinces du nord, au contraire, habitées par un peuple que sa position au milieu des flots rendait essentiellement républicain, et qui, par suite de ce caractère national, respectait peu la puissance de Philippe, semblaient vouloir se dérober entièrement au pouvoir pontifical et écoutaient avec un avide enthousiasme la parole des ministres de Luther. Ce fait peut nous expliquer dès maintenant pourquoi les provinces du midi rentrèrent sous la domination espagnole, tandis que celles du nord, grâce au génie d'un homme dont nous aurons à parler tout à l'heure, surent triompher de tous les obstacles et se constituer en un état indépendant, qui devint bientôt une riche et florissante nation, la fameuse république des Provinces-Unies.

En quittant les Pays-Bas pour retourner en Espagne, après la victoire de Saint-Quentin et la conclusion de la paix avec la France (1559), Philippe avait nommé gouvernante-générale de nos provinces, Marguerite de Parme, fille naturelle de Charles-Quint,

Digitized by Google

princesse d'un caractère estimable, mais trop faible pour dominer la périlleuse situation qui la menaçait. Le roi l'avait bien senti; aussi avait-il placé près de la gouvernante un homme investi de toute sa confiance, Antoine Perrenot de Granvelle, évêque d'Arras, et plus tard cardinal et primat des Pays-Bas. Esprit astucieux et rusé, il était parvenu, par sa souplesse et son habileté à se rendre nécessaire au monarque, en même temps qu'il s'attirait la défiance et la haine du peuple. A la tête du conseil d'état, c'était en réalité lui qui gouvernait le pays, et il l'eût peut-être asservi pour le compte de son maître, s'il n'eût rencontré, au sein de ce corps politique, un redoutable adversaire, Guillaume de Nassau, prince d'Orange, qui parvint à déjouer les projets de Granvelle, et même à exciter à un tel dégré contre ce ministre l'exécration populaire, que Philippe se vit forcé de consentir à son rappel.

Néanmoins, tant que le cardinal fut à la tête des affaires, et quoique Philippe sût combien il était odieux au peuple et aux nobles qu'il avait blessés par son faste orgueilleux et son dédaigneux mépris, ce fut toujours d'après les suggestions du ministre, à la vérité, conformes aux idées personnelles du monarque, que furent administrées nos provinces. C'est ainsi qu'à l'instigation de Granvelle et dans l'intérêt de la religion catholique, Philippe ordonna la création de quatorze nouveaux évêchés, mesure qui souleva d'énergiques et unanimes réclamations de la part du clergé belge et des abbayes que l'on dépouillait pour doter les nouveaux siéges épiscopaux. C'est ainsi que, bien qu'il connût l'invincible horreur de nos provinces pour l'inquisition, il en ordonna l'établissement, projet insensé, devant lequel avait reculé la sagesse de Charles-Quint. C'est ainsi qu'il fit de nouveau publier et remettre en vigueur tous les anciens édits contre les dissidents, et qu'il ordonna de les observer avec la plus grande sévérité.

Ainsi le monarque, poussé par une aveugle conviction jusqu'aux dernières et funestes conséquences de son erreur, avait, sans s'en apercevoir, rendu la révolution presqu'inévitable. Les nobles, le

Digitized by Google

clergé, le peuple tout entier, défiant, irrité, n'attendait pour secouer le joug qu'une occasion favorable. Les vues fausses de ses ministres, un zèle trop ardent et mal entendu dans l'intérêt même du catholicisme, l'avaient égaré au point de lui faire méconnaître les seuls moyens qui pussent sauver la cause qu'il défendait si maladroitement. Et cependant la révolution eût peut-être échoué, si elle n'eût trouvé pour chef et pour guide ce même prince d'Orange que nous avons déjà vu s'opposer, dans le conseil d'état, à la réalisation des projets de Granvelle.

Issu d'une ancienne et illustre famille de la Germanie [1], Guillaume avait étudié la politique à l'école de Charles-Quint; génie profond et calculateur, il sut habilement s'emparer de toutes les fautes de Philippe pour les faire tourner au profit de son pays et au sien propre. Doué d'une prudence excessive, plein de finesse et de tact, ne hasardant jamais le combat quand il n'était pas sûr de la victoire, il possédait le rare talent de saisir à propos les circonstances, de s'en rendre maître et de s'en faire contre ses ennemis une arme puissante et terrible. De tous les hommes politiques fondateurs d'un état, c'est peut-être celui auquel on peut reprocher le moins d'erreurs. Et s'il nous en faut des preuves, fouillons cette carrière illustrée par tant d'actes mémorables : depuis le commencement de son rôle politique dans le conseil d'état, jusqu'à la célèbre Union d'Utrecht qui jeta les fondements de sa puissance et de la liberté de sa patrie, il est toujours semblable à lui-même, toujours digne de sa haute position. Il poursuit l'accomplissement de ses projets avec une persévérance qui en égale la grandeur et sans jamais dévier de la ligne qu'il s'est tracée. Sagacité, prudence, souplesse, courage, audace,

[1] La maison dont il sortait, l'une des plus anciennes de la Germanie, existait dès le temps de César sous le nom de Leberti, qu'elle quitta pour prendre celui de Nassau, d'un ancien château bâti au confluent de l'Elbe et du Rhin, dont les premiers empereurs confièrent la protection aux seigneurs de cette Maison. Ils portaient sur leur écu un lion d'or en charge d'azur, billeté du même métal, que leurs descendants gardent encore dans leurs armes.

Digitized by Google

de toutes les qualités de l'homme d'état, aucune ne lui fit défaut. Aussi ses ennemis savaient-ils l'estimer à sa juste valeur, témoin ce mot de Granvelle, qui en apprenant la fuite de Guillaume, lors de l'arrivée du duc d'Albe, s'écria : *Le coup est manqué, celui-là seul valait tous les autres.* Bien différent des comtes d'Egmont et de Horn, qui, avec toutes les vertus de l'homme privé, n'étaient que des écoliers en politique, il eut la prudence de fuir l'échafaud au lieu de l'affronter inutilement. On lui a reproché son ambition, mais cette ambition, permise d'ailleurs à un homme tel que lui, ne l'a-t-il pas employée à la gloire et à la puissance de son pays ? S'il en devint le chef, c'est que le peuple comprit que celui-là seul, qui l'avait affranchi d'un insupportable despotisme, était capable et digne de le guider dans les voies nouvelles de la liberté que venait d'ouvrir sa main puissante et créatrice. Si ses descendants héritèrent après lui de ce pouvoir populaire, c'est qu'eux aussi ils surent sacrifier leur sang et leur vie à la défense et au bonheur du pays dont ils se glorifiaient d'être les enfants. Malgré ses détracteurs, la grande figure du Taciturne planera toujours au dessus de son époque, et ce surnom même, que lui donnèrent ses contemporains et que lui a confirmé l'histoire, nous montre à lui seul toute la force et toute l'originalité de son génie.

Telles furent les causes de la révolution du XVI^me^ siècle. Les résultats ne se firent pas long-temps attendre : Philippe ayant mis le comble à son impopularité par la rigueur de ses édits contre les sectaires, un soulèvement général se manifesta. Les nobles eux-mêmes se déclarèrent hautement contre les iniques mesures ordonnées par le monarque, et le compromis, cet acte fameux dont Marnix de Sainte Aldegonde fut le principal auteur, témoigna clairement de leur ferme volonté de s'opposer, de tout leur pouvoir, à l'établissement de l'inquisition et à l'exécution des édits. Ni la cruauté du duc d'Albe qui, de soldat qu'il était, s'abaissa jusqu'au rôle de bourreau, ni la ferme et sage prudence du commandeur de Requesens, ni l'habileté politique et militaire de Don Juan d'Autriche

Digitized by Google

ne parvinrent à faire rentrer sous le joug un peuple exaspéré et soutenu d'ailleurs par les adroites menées du Taciturne. La victoire d'Heyligerlée, la prise de Brielle, la délivrance de Leyde, et plus que tous ces brillants succès, la célèbre pacification de Gand, (8 novembre 1576) établirent une large compensation aux défaites de Jemminghen, de Moock et de Gemblours. Malheureusement, ces triomphes éclatants ne produisirent pas tous les effets que l'on pouvait en attendre. Les provinces méridionales où, comme nous l'avons vu plus haut, le catholicisme avait gardé sa prépondérance, et qui se trouvaient par là bien plus favorablement disposées à se rallier à la cause de Philippe, se détachaient insensiblement des provinces du Nord, où l'autorité de Guillaume était sans rivale. Le prince de Parme, Alexandre Farnèse, qui avait succédé à Don Juan d'Autriche dans le gouvernement des Pays-Bas, sut habilement tirer parti de cet état de choses; les provinces du midi rentrèrent peu à peu sous la domination espagnole, et Guillaume, comprenant l'inutilité de ses efforts quant à ce point, prit promptement sa résolution et ne s'attacha plus qu'à consolider la nationalité batave qu'il venait de fonder.

L'union d'Utrecht vint couronner dignement la glorieuse tâche qu'il avait entreprise (23 janvier 1579); ce pacte fameux consomma la séparation de la Hollande et de la Belgique. Dès lors, ces deux nations, dont l'origine était la même, qui jusque là avaient été régies par des institutions analogues, et dont la réunion eût pu produire de si grands résultats, devinrent bientôt complètement étrangères l'une à l'autre et différentes de mœurs, de langage et de religion. Il n'entre pas dans les limites de cet article d'indiquer quelles immenses conséquences eût entraînées la fusion intime de deux peuples que des succès et des revers communs devaient porter à s'unir étroitement : constatons seulement que c'est au XVI^me^ siècle que prit naissance une divergence d'intérêts qui devait avoir une influence si directe sur notre histoire contemporaire. Mais quoique, grâce à l'intelligente politique de Farnèse, la victoire de Guillaume

Digitized by Google

fût loin d'être complète, il avait porté un coup trop sensible à l'orgueil et au fanatisme du monarque espagnol, pour que celui-ci ne s'efforçât pas de se venger de celui qu'il regardait comme la seule cause de tout ce qui était arrivé [1]. Il chercha donc à se débarrasser de ce rival redoutable; mais les moyens qu'il mit en usage pour parvenir à son but furent dignes du prince qui, pour ramener ses sujets à la foi catholique, avait eu recours aux tortures de l'inquisition. Deux fois des assassins, qu'il n'avait pas eu honte de soudoyer, et auxquels il avait osé promettre, s'ils exécutaient ses infâmes desseins, la récompense destinée à ceux qui versent glorieusement leur sang pour la patrie [2], portèrent leurs mains sacriléges sur l'homme dont le génie avait assuré la liberté de son pays. La première fois, l'heureuse étoile de Guillaume le préserva des lâches complots tramés contre lui, mais il n'en fut pas toujours ainsi : la haine de Philippe avait été vaincue, mais non désarmée, et lorsque deux ans après (1584), Guillaume de Nassau tomba sous les coups de Balthazar Gérard, chacun reconnut, dans ce nouveau crime, la main qui avait dirigé l'arme homicide de Jauregui.

Mais lorsque Guillaume tomba, victime des basses vengeances de son royal ennemi, son œuvre resta debout, grande et forte comme il l'avait créée. Et c'est là ce qui prouve encore combien il avait compris les besoins de son temps; s'il n'eût été qu'un chef de parti, qu'un factieux ordinaire, sa mort eût fait crouler l'œuvre éphémère qui n'aurait eu pour base que son ambition. Loin de là, cette nationalité qui lui devait l'existence ne fit que s'affermir et marcher à pas de géant vers la puissance et la richesse. Bientôt la

[1] Tout le monde sait que Guillaume ayant dit au roi que le mouvement qui se manifestait dans le pays était l'ouvrage des États et non le sien, Philippe lui répondit en colère : *No los estados, ma vos, vos, vos !*

[2] La récompense promise à Jauregui pour assassiner Guillaume d'Orange consistait, *suivant certain accord signé par le roi*, en 80,000 ducats, une croix de S[t] Jacques et d'autres honorables états ou offices. (Extrait de la condamnation des complices de Jauregui.) Quant à Balthazar Gérard, il reçut des lettres de noblesse! (Vandervynckt, Histoire des troubles des Pays-Bas. Tom II.)

Digitized by Google

Hollande devint ce qu'il avait voulu qu'elle fût, une nation commerciale et maritime, capable de disputer l'empire des mers aux plus grandes nations de l'Europe. En résumé : s'il est vrai de dire que les circonstances vinrent presque toujours en aide au génie de Guillaume, s'il semble exact d'admettre que la révolution n'attendait pour éclore qu'un homme qui sût la diriger et la maintenir; il est juste aussi de reconnaître qu'il fallait à cet homme des capacités extraordinaires, pour se soutenir sans cesse à la hauteur de son rôle et pour dominer la position périlleuse où l'avaient placé le sort et son audace; et que si Guillaume de Nassau n'eût pas été envoyé par la Providence à son époque, peut-être l'émancipation de la Hollande eût-elle été retardée de trois siècles; peut-être la révolution du XVI^me^ siècle se réduirait-elle pour l'histoire aux mesquines proportions d'une révolte aussitôt châtiée qu'excitée, et au récit des supplices inventés par la sainte inquisition pour extirper, jusque dans ses racines, *l'hérésie qui s'était propagée dans les États de sa Majesté très-Chrétienne.*

NESTOR CONSIDÉRANT.

Digitized by Google

QU'ON S'EMBRASSE ET QUE ÇA FINISSE.

Air : Donnez-vous la peine d'attendre.
ou Vois-tu, Chauvin, faut d'la morale.

Quoi ! vous me priez de chanter.
A ce mot seul, chantez, je tremble !
Si parfois j'ose m'écouter,
C'est quand nous chantons tous ensemble.
Contre ma muse, à ce repas,
Je crains pourtant qu'on ne s'aigrisse :
Voisine, ne pourriez-vous pas
Me tirer ici d'embarras ?
Qu'on s'embrasse et que ça finisse ! *Bis.*

Nos artistes, au front brûlant,
Ne vivent pas en bons apôtres ;
Chacun d'eux se croit du talent
Et doute de celui des autres.
Et sans se rehausser en rien,
Il nuit aux autres dans la lice ;
Et les sots s'en trouvent très bien.
Auteur, peintre et musicien,
Qu'on s'embrasse et que ça finisse !

Que vois-je là-bas dans un coin ?
Narcisse et Léon qui soupirent ;
Qu'il est plaisant d'être témoin
Du naïf amour qu'ils s'inspirent :
Narcisse contemple Léon,
Et Léon contemple Narcisse,
Les bras pendants, comme un Caton :
Vraîment cela n'a pas de nom !...
Qu'on s'embrasse et que ça finisse !

Digitized by Google

Voyez-vous des sages nombreux
Dérouler leurs vastes systèmes,
Sans rendre l'homme plus heureux,
Et sans se rendre heureux eux-mêmes.
Ah ! leur sagesse est un travers
Dont notre inconstance est complice :
A force de prose et de vers
Ils ont divisé l'univers ;
Qu'on s'embrasse et que ça finisse !

Nous souffrons de vos longs débats,
Rhéteurs d'opinion contraire,
Qui vous livrez tant de combats
Pour emporter un ministère.
Pourquoi déployer deux drapeaux ?
Sous nos trois couleurs qu'on s'unisse !
Pourquoi déployer deux drapeaux ?
Catholiques et libéraux,
Qu'on s'embrasse et que ça finisse !

Le sort des peuples malheureux
Inquiète fort peu les princes,
Car le monde finit pour eux
Aux limites de leurs provinces ;
Là maint douanier en courroux,
Aux produits voisins peu propice,
S'écrie : « Ils n'entrent pas chez nous ! »
Dieu ne fit-il pas tout pour tous ?
Qu'on s'embrasse et que ça finisse !

Je m'aperçois que mes couplets
N'ont pas l'art d'égayer vos fêtes ;
C'est qu'ils ne sont ni beaux, ni laids,
Ni spirituels, ni bien bêtes.
Ils vous fatiguent ; et partant
Je me tais, et Dieu vous bénisse !
Je serai trop heureux pourtant
Si vous criez, en m'arrêtant :
Qu'on s'embrasse et que ça finisse !

Novembre 1845. ANTOINE CLESSE.

Digitized by Google

LE DISCOURS DE BOSSUET

SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE,

AU POINT DE VUE LITTÉRAIRE ET HISTORIQUE.

(SUITE ET FIN.)

Cependant un homme s'est rencontré dont le nom résume à la fois la plus haute inspiration, et l'action la plus irrésistible. La puissance qu'eut Sophocle dans le terrible, Corneille dans le sublime, Racine dans le tendre, Bossuet l'a dans le grand ; ce qu'étaient Aristote et Platon dans l'école, Démosthène à la tribune, César sur le champ de bataille, Voltaire dans les salons, Bossuet le fut dans sa chaire d'évêque et sur son trépied d'historien : son Discours est l'épopée religieuse et politique de ce christianisme universel qui embrasse les siècles et les empires. Il est gradué dans son élévation, complet dans sa science, absolu dans son intérêt, comme Dante, comme Homère, comme toutes les épopées primitives. Métaphysicien rival de Malebranche, mais plus étendu dans ses conceptions, plus vrai dans ses principes, il voit le monde de l'œil même de l'éternité. Législateur comme Moïse, il pose pour base à son temple et pour règle à la morale des nations, l'unité de Dieu, la sainte et sévère jalousie de ce grand Dieu, ainsi qu'il parle lui-même.

Dans son cœur règnent le zèle de Paul, la charité de Jean, la foi de Simon ; il a l'ambition des saints, la sagesse des docteurs, l'autorité des thaumaturges. Constantin sur la pourpre promulgue le christianisme ; Charlemagne l'étend et le résume ; Grégoire VII en pulvérise les ennemis. Ainsi fait l'aigle de Meaux, et chacune de ces gloires est un fleuron de la sienne : il détruit comme Attila, il bâtit comme Alexandre, il rassemble les peuples comme Romulus : il commande à l'histoire avec l'absolutisme de Richelieu, avec la magnificence de Louis XIV, avec le génie créateur de Napoléon.

Digitized by Google

Son œuvre traversera les temps, annoncée non pas seulement par les cent bouches de la renommée, chimère des mortels et périssable autant qu'eux, mais par ces mille voix de l'Évangile qu'elle proclame, et malgré les dédains dont elle accable ce monde, présent de nul prix, faible aumône de la main du Créateur. Elle restera semblable à ces monuments où gisent dans l'ordre de leur poussière les monarques appelés à la barre éternelle, mais plus libre, plus vivante, plus impérieuse : car Dieu ne l'a point enfermée dans un cercle de Popilius : elle se meut, elle s'élève avec le pouvoir, l'activité, l'indépendance de celui qui l'inspire ; il semble que le Très-Haut y soit descendu, tantôt foudroyant et terrible, comme sur les hauteurs du Sina, tantôt en sa majesté propice, et l'on dirait au sein des nuées augustes qui entourèrent le temple au jour de la dédicace ; monument sous les voûtes duquel viennent se ranger de gré ou de force, l'Égypte et sa sagesse, l'Orient et ses conquérants, la Grèce et ses arts, Rome et ses aigles : dont le dessin est si vaste, qu'après avoir reçu les peuples qui précédèrent le Christ, il ouvre de plus grands espaces à ceux qui le suivent, afin que, réunis dans cette fraternité chrétienne, leur destinée commune, mais ignorée des sages de la terre, ils se prosternent tous ensemble devant le conquérant éternel dont ils reçurent l'être, le mouvement et la vie.

La charte de Bossuet est en effet celle du genre humain : elle est immuable sans être immobile ; elle révèle, avec l'origine de l'homme, la nature et le but de l'humanité : elle trace aux peuples un cercle immense de développements, en même temps qu'elle assigne le terme inévitable de leurs vicissitudes.

La Providence pour un peuple, la Providence sur tous les peuples : la Providence manifeste, la Providence occulte : la Providence active, qui châtie, qui récompense, la Providence passive, en quelque sorte, qui attend son heure et se réserve l'éternité : Vico, Herder, Ballanche, ont-ils formulé une pensée plus complète, plus vraie, plus imposante, moins empreinte de cet esprit de système souvent étroit, toujours sujet à être dépassé comme l'homme qui l'applique ?

Grâce à cette pensée, Bossuet ravive le corps social : le fond de son livre est une savante analyse des parties vitales de l'humanité : c'est le christianisme qui seul en empêche la dissolution, et lors

Digitized by Google

même qu'il dissout, il ne le fait que pour rappeler à une vie meilleure : sous l'égide de cette religion les éléments imparfaits cèdent constamment à de plus parfaits : elle est la mère et la tutrice du vrai progrès ; l'éternelle leçon qui ressort du spectacle des choses humaines, c'est l'action de Dieu manifestée dans le christianisme.

Tel, en effet, devait être le coup d'œil historique d'un Bossuet. Il avait la foi trop ardente, l'esprit trop élevé, trop enthousiaste du dogme, pour ne pas empreindre tous ses pas de leur caractère. Son naturel, son éducation, ses études, ses relations, ses dignités, tout portait le sceau de la majesté chrétienne. Sa religion fait la vérité, la passion de son livre : il parle autant de cœur que de génie. Jamais historien n'eut tout ensemble plus de conviction, plus de science, plus de vertu. Il n'a pas uniquement l'unité intellectuelle, il a surtout l'unité morale : il a déduit avec une incomparable vigueur, une magnifique, mais incontestable et complète synthèse de ce qu'il y a de plus mobile, de plus varié, la politique humaine. Il ne s'éclaire pas de sa seule raison : il ne marche point devant les faits, et pourtant il leur commande : il ne les tronque point, et néanmoins il les pétrit : il ne leur applique point de vaines et étroites formules : et cependant il les anime et les dresse à l'ombre de la plus haute philosophie. Il s'élève au-dessus d'eux : il leur laisse leur libre physionomie, leur date, leurs rapports, leur grandeur ou leur petitesse, et se contente de jeter au milieu d'eux les terribles et salutaires réalités de la foi chrétienne. — Seul il a trouvé le lien de la société antique. Il semblait que rien ne fût plus incompatible que Moïse et Solon, Jérusalem et Athènes, Salomon et Romulus, Vénus et la Vierge : Bossuet les a fait marcher vers un but commun, soit par la justice et la vérité, soit par le vice et l'erreur.

Cette même chaîne de la religion, qu'il déploie avec tant de puissance, il en enveloppe encore la société moderne. En effet, si le Christ est la fin de l'ancienne loi, il ne l'est pas moins de la loi nouvelle : s'il règne d'une part avec un bras armé de foudres et par la justice de la lettre, de l'autre il achève son règne par l'onction, l'amour et la liberté.

Ainsi Bossuet a particulièrement ramené la démonstration de la Providence à l'avènement du Christ. Ce grand fait prédit, figuré, accompli, constitue le corps de son édifice ; le fondement en gît dans cette vigoureuse analyse qui résume la partie matérielle du

Digitized by Google

monde ancien, le couronnement dans l'étude de la vie et de la mort des empires qui tombent, sous la main de Dieu, aux pieds de ce Fils bien aimé dont l'empire est seul éternel.

Ainsi encore Bossuet, a ramené à la foi du Christ la philosophie, les institutions, les mœurs, les arts, les droits et les devoirs du genre humain. Rechercher ou plutôt faire naître ces rapports dans les temps anciens était un dessein plus profond et plus hardi que de les étudier dans les modernes. Sans doute cette recherche multipliait les contrastes ; elle favorisait les hautes leçons de l'évêque chrétien ; elle mettait dans son vrai jour la supériorité des lumières de l'Évangile. Mais cette inspiration même, cette unité d'induction, si juste et tout à la fois si chaleureuse, n'était-elle pas, à elle seule, un coup de génie chrétien ?

Il appartenait à l'émule d'Augustin, au maître de Montesquieu, au rival de Démosthène, de poser à la gloire du Christ ce monument le plus complet de son génie, d'y être, ce qu'il n'est nulle part ailleurs, tout ensemble orateur nerveux et plein de majesté, philosophe profond et vrai, savant historien, théologien sublime. Il lui appartenait d'étonner le monde en lui prouvant ce qu'il fut sans le Christ, ce qu'il est par lui, ce qu'il doit rester pour lui.

Bossuet n'a fait autre chose que dégager le principe chrétien des ténèbres du paganisme et en mettre au grand jour la nécessité, la force, le droit de majesté. Il fallait ce grand égarement de l'idolâtrie, il fallait que l'Égypte, la Grèce et Rome, ce qu'il y eut de plus sage et de plus impérieux dans l'antiquité, fussent tour-à-tour semblables au pilote désespéré, à la hideuse bacchante ; il fallait même ce prodigieux aveuglement de la race élue, cette violente et dernière séparation d'avec le tronc millénaire où Dieu l'avait maintenue, pour révéler à la terre ce qu'il en coûte d'enfanter son Sauveur

Couverte encore d'ignominie et de sang, ou désormais immortelle et resplendissante d'un divin éclat, la Croix du Fils de l'Homme est la vertu de Dieu. L'aigle de Meaux semble le prophète et l'évangéliste de ce double triomphe qui embrasse les temps et l'éternité : il l'annonce, il le dépeint, il le chante d'une voix terrible tour-à-tour et pleine des miséricordes nouvelles. Ministre du Dieu de justice et de paix, il ramène tous les fils d'Adam coupable devant le tribunal de l'Adam rédempteur. Non seulement il est l'ange des Jugements,

Digitized by Google

mais aux yeux du genre humain, il revêt une fonction plus haute, il semble partager les droits de l'Éternel et juger par lui-même. Lors donc qu'on a vu successivement ces Assyriens anciens et nouveaux, ces Mèdes, ces Perses, ces Grecs, ces Romains, tous ces empires qui ont fait trembler l'univers, s'écrouler les uns sur les autres, ce fracas effroyable fait assez sentir qu'il n'est rien parmi les hommes qui ne soit sous la main de Dieu, et si d'une part l'on connait que dans ce jeu sanglant les plus habiles et les plus forts l'emportent à la longue, de l'autre on n'apprend pas moins à rapporter les choses humaines aux ordres de la Sagesse éternelle qui les gouverne.

J. Van Overstraeten.

PROFESSION DE FOI RELIGIEUSE.

Souffre en ce monde impie et subis sans murmure
L'arrêt prononcé contre toi ;
Souffrir est ton destin, âme innocente et pure,
Dieu dans le ciel un jour t'expliquera sa loi.

Pour guider notre marche, elle est douteuse et vaine,
La clarté qui parvient jusqu'à notre œil mortel :
N'allons pas comparer à la justice humaine
La justice de l'Éternel.
Il n'a pu nous créer parfaits comme son être ;
Si sa main trop souvent nous refuse un appui,
C'est qu'il veut au malheur nous épurer peut-être,
Pour nous élever jusqu'à lui.

L'homme pour un instant banni de sa présence
N'est point banni de son amour ;
Notre père divin n'a pas à leur naissance
Maudit et condamné ses enfants sans retour.

Digitized by Google

Il regarde en pitié notre humaine faiblesse,
De nos défauts nombreux il n'est point irrité ;
Il méconnaît la haine et le crime le blesse
Sans pouvoir lasser sa bonté.
Plaçant donc notre espoir en sa douce clémence,
Supportons le présent, attendons l'avenir :
Notre passage ici dans le malheur commence,
Dans le bonheur il doit finir.

Jusqu'au temps où la mort apparaît et déchire
Le bandeau qui couvre nos yeux,
Nous cherchons vainement un fil pour nous conduire
Du chemin de l'erreur dans le chemin des cieux.

Mais nous avons en nous un juge incorruptible
Qui sûrement nous guide et nous aide à choisir,
Juge toujours debout et dont la voix terrible
Nous poursuit au sein du plaisir :
C'est notre conscience ; à ses yeux se dévoile
Des moindres actions le mobile secret ;
A nos fausses vertus elle arrache le voile
Et nous montre à nu l'intérêt.

On la trouve partout, et partout on l'écoute,
Dans les cités, dans les déserts ;
Le juste la bénit, le méchant la redoute,
Car c'est la voix du Ciel parlant à l'univers.

Ne cherchons point ailleurs une main plus fidèle
Pour rendre ferme et sûr notre pas chancelant ;
De l'abîme sans fond l'homme sauvé par elle
Arrive enfin où Dieu l'attend.
Dans les feuillets obscurs d'un livre périssable
Il ne nous cache pas la sainte vérité,
C'est au fond de nos cœurs et non pas sur le sable
Qu'il a tracé sa volonté.

Digitized by Google

Des prêtres imposteurs, dans leur orgueil impie,
Voulant expliquer ses desseins,
Rabaissent, sans rougir, sa grandeur infinie
Pour la faire passer sous leurs niveaux humains.

Ils donnent au Seigneur, que leur prière outrage,
Toutes les passions de leur cœur délirant ;
Faibles mortels d'un jour, ils font à leur image
L'Être éternel et tout-puissant.
Puis, venant à ses yeux de leurs temples splendides
Étaler follement le fastueux décor,
Ils pensent le trouver, comme leurs cœurs avides,
Prêt à se vendre pour de l'or.

Mais la raison saura vaincre ces faux prophètes ;
Quand viendra le jour solennel,
Honteux de son erreur, le peuple sur leurs têtes
Renversera soudain leur sacrilége autel.

Alors on comprendra que le plâtre et la pierre
Du créateur céleste offensent la grandeur ;
Car son temple éternel c'est la nature entière,
C'est l'univers et sa splendeur.
Le sage dont la voix nous instruit, nous console,
Voilà le saint ministre et ses soins bienfaisants ;
Nos bonnes actions, la vertu qui s'immole,
Voilà la prière et l'encens...

Jusque là souffre encore et subis sans murmure
L'arrêt prononcé contre toi ;
Souffrir est ton destin, âme innocente et pure,
Dieu dans le ciel un jour t'expliquera sa loi !

Alex. Wauquier,

Digitized by Google

Critique Littéraire.

POÉSIES, par H. Delmotte.

Nos lecteurs comprendront sans peine les motifs qui nous portent à publier cette critique à la fois sévère et bienveillante de l'ouvrage d'un de nos rédacteurs principaux. Nous voulons, pour nous comme pour d'autres, la critique franche et consciencieuse ; cette lettre, adressée à une personne qui a bien voulu nous la communiquer, n'était pas destinée à la publicité : c'est à nos sollicitations que l'auteur en a permis l'impression.

Mon cher H***

D'autres plumes plus exercées que la mienne se sont occupées et s'occuperont encore de l'estimation du livre de M. Delmotte. Loin de posséder le talent des critiques qui m'ont devancé, et probablement de ceux qui viendront après moi ; n'ayant pas même le mérite de la priorité, je me bornerai à quelques considérations philosophiques dont je vous permets de rire, et à certaines remarques philologiques que vous trouverez jointes à ces pages. [1]

L'ouvrage de M. Delmotte n'a pas l'unité, l'homogénéité que toute œuvre bien pensée doit avoir. Il lui manque plus de circonspection dans la facture, de calme et de justesse dans les idées, une entente philosophique plus rationnelle. La philosophie n'est pas dans l'esprit, elle se puise dans le cœur; M. Delmotte ne me semble pas avoir assez pénétré le sens mystique de la nature et de l'homme. Et à ce propos, le critique de l'Observateur me paraît s'être trompé lorsqu'il dit : *L'auteur a des idées, mais il ne s'occupe pas assez de la forme à donner à ses idées.* Selon moi, au contraire, le poète se préoccupe trop de la forme.

Il est facile de voir dans certaines idées une recherche qui nuit à leur développement; il poursuit en tâtonnant un but mal dessiné dans son esprit; il s'exprime avec peine, se fait mal comprendre, se comprend peu lui-même parfois; mais à mes yeux, c'est par sa trop grande préoccupation à revêtir ses pensées avec richesse. Il est facile encore de voir que sous l'impression d'une idée, il taille quelques vers; que dans son imagination mobile et animée, cette idée s'efface devant une autre et nécessite de nouvelles formes, de nouvelles expressions; de là, combat dans l'esprit du poète. Ne voulant

[1] Ces notes ont été supprimées.

Digitized by Google

pas sacrifier un tour heureux, un mot harmonieux ou nombreux qui appartiennent à la première idée, il cherche à les concilier avec l'idée nouvelle. De ces hésitations, de cet accouplement naissent des phrases bâtardes et tortueuses qui, tout en pouvant prendre place partout, ne s'adaptent à rien. De là aussi ces mots antithétiques et rebelles, ces expressions d'autant plus sonores qu'elles sont plus vides. Mais rien, dans les vers de M. Delmotte, n'atteste quelque méditation, ce recueillement où l'idée doit puiser sa force et sa couleur. L'auteur a incontestablement le génie de la versification; il a la spontanéité qui fait le poète, s'il n'a pas la profondeur qui fait le philosophe, et plusieurs pages de son livre témoignent non-seulement d'un grand talent, mais de principes généreux et élevés qui doivent lui avoir acquis bien des sympathies. Lorsqu'il s'émeut d'une belle idée, la comprend, s'en pénètre; lorsqu'il la domine, la conduit pas à pas et ne l'abandonne que lorsqu'il en a fait un ensemble bien uni, un tout bien harmonisé, le versificateur s'efface, le poète paraît, la chaleur redevient naturelle, la vigueur n'est plus factice; c'est de la poésie. J'ajouterai que son style est correct et laisse loin derrière lui les productions de plusieurs jeunes poètes belges contemporains.

Je toucherai quelques mots de la préface.

Il est fort possible qu'elle renferme une certaine quantité de sel attique, mais pour ma part, je n'en ai compris ni l'à-propos, ni aperçu le côté spirituel [1]. Je n'y ai vu qu'une raillerie plus ou moins heureuse de choses graves. Les fabricants de *préfaces*, et ajoutons aussi de poésies quelconques, de livres, etc., participent des défauts et des qualités que Dieu semble avoir réunis à dessein dans les esprits d'élite; les grands génies comme les talents médiocres, ceux-ci plus encore que les premiers, (Victor Hugo comme ses imitateurs ou ses antagonistes) sacrifient tous au Baal de la Poésie, à l'égoïsme moral proprement dit, à la personnalité.

On peut contester à M. Delmotte, la moralité des deux tiers de son volume, moi tout le premier; j'entends *moralité* dans son acception philosophique; mais je me plais à être convaincu que l'œuvre a été consciencieusement écrite. Quelles que soient les raisons qui en aient fait hâter la publication, quelque frivoles que puissent être plu-

[1] Assurément j'applaudis au système adopté, paraît-il, par l'auteur des Wallonnades, s'il consiste à pointer des pages qui ne sauraient être mieux remplies. On devrait même l'étendre davantage. Je serais porté à douter que le public s'en plaignît jamais.

Digitized by Google

sieurs pièces qui la composent, je crois les élucubrations de l'auteur prématurées, il est vrai, émanant d'un esprit jeune et trop confiant dans ses forces, qui n'a fouillé que la surface des choses de la vie, mais je ne lui ferai pas l'injure de croire que ses vers aient été écrits sans conscience, sans conviction.

Ouvrez le plus grand nombre des livres de poésies, avec ou sans préface, et vous reconnaîtrez facilement au haut de chaque page, le *moi* du poète. Alors que ces messieurs en usent si cavalièrement avec le public, c'est mal tenir compte de l'humilité de celui qui, moins assuré ou plus adroit, veut bien prendre quelques précautions vis-à-vis du lecteur, et afin de favoriser sa complaisance, et pour ne pas froisser par trop sa modestie en le forçant d'entendre ce que le poète eût dû s'abstenir de lui raconter : ses promenades sentimentales, ses rêveries, ses amours, ses maîtresses, etc, etc.

C'est du reste, permettez-moi de vous le faire observer en passant, une chose commune à la plupart des poètes, d'immoler à leur amour-propre les plus beaux attraits de la femme, la pudeur, la chasteté de l'âme. J'ai, quant à moi, toujours fait la part de la vanité dans l'amour; mais je me suis souvent demandé quels sentiments extrêmes poussaient ces êtres privilégiés à révéler d'une façon si étonnamment présomptueuse les mystères d'un amour désordonné, à répéter avec une chaleur toute factice des paroles échappées aux transports des sens, et, déchirant d'une main brutale le voile qui recouvre des charmes profanés, à jeter au milieu de la foule insouciante un nom qu'ils devraient ensevelir dans le plus profond silence.

Sans doute, je comprends tout ce que ces tendresses emportées font naître d'émotions violentes dans un cœur ardent et jeune ; mais c'est une étrange illusion de croire que le public doive être le confident de ces passions brûlantes qui ne le sauraient toucher, car elles désennoblissent les personnes qui les inspirent. Que lui font les incursions amoureuses du poète dans ces régions intimes du cœur tant parcourues et surtout tant décrites? Que lui importent et Chloris et Juliette, et Sylvie? Ne sont-ce pas là des indiscrétions toutes gratuites et désobligeantes pour celles qui en sont l'objet? Dans ces détails de situations bizarres, de conversations impossibles, existe-t-il quelque attrait, quelque intérêt, quelque enseignement? Et si de pareils sujets peuvent offrir des tableaux dangereux à quelques esprits

Digitized by Google

vierges de corruption, que font, après tout, au plus grand nombre quelques roses fanées de plus dans la guirlande des amours banales, dans notre siècle où les passions se développent avec une ardeur fatale, où à vingt ans on trouve à peine dans son cœur une place immaculée pour y inscrire le nom pur d'une femme?

Je fais, ai-je dit, la part de la vanité dans l'amour, à plus forte raison ferai-je celle de la faillibilité du pauvre cœur humain. Il est, je le sais, des anges tombés qui, tout en perdant leur auréole de divinité, conservent leur céleste enveloppe; êtres déchus, êtres nuisibles qui, en s'échappant des phalanges saintes, passent des suprêmes vertus aux limites les plus reculées du mal, et dont l'influence est aussi grande que dangereuse. Eh bien! qu'on s'abandonne à leur puissante fascination; que l'on subisse leur joug; qu'on leur livre tout ce que la jeunesse a d'ardeurs déréglées; mais les laisser pénétrer dans le sanctuaire du cœur, et venir complaisamment étaler les désordres qu'ils y ont apportés, ah!! Pourquoi gaspiller ainsi les richesses d'une imagination à revêtir d'un semblant de poésie des images fallacieuses et extravagantes, s'efforcer de prêter vie à des chimères? Eh mon Dieu! qui de nous, jeunes hommes, ne pourrait évoquer dans son passé quelques-uns de ces fantômes amoureux? eh bien! où sont couchés les vestiges de ces passions éphémères? Dans les décombres de la mémoire. Demandez à chacun : personne ne vous désignera le cœur.

Je me sens profondément attristé lorsque je vois des hommes de force et de talent, enfants d'une génération qui promet tant à l'avenir, se livrer à de nonchalantes rêveries, à de frivoles délassements, en présence d'une société qui a besoin d'impulsion, dont la voix se perd dans les clameurs industrielles, et qui, par sa force d'inertie morale, neutralise les efforts les plus généreux.

O croyez-moi, poète! abandonnez, aujourd'hui qu'il est fait appel aux hommes de bonne volonté, ces régions élevées où l'esprit ne plane que pour s'égarer; ne cherchez pas à glaner ce qu'ont laissé après eux les poètes innombrables qui ont exploré avant vous la lune et les étoiles; et s'il venait à vous manquer des inspirations, jeune homme, prenez en main le rosaire des douleurs humaines, et vous trouverez à chaque grain mille chants pour votre lyre, mille émotions pour votre cœur.

Il y a trop de sensibilité dans quelques pages de votre livre pour

Digitized by Google

que mes paroles soient dédaignées ou demeurent infécondes. Je suis d'autant plus persuadé que votre pensée correspond à la mienne, que je vous ai entendu vous informer seulement des poésies qui terminent votre recueil; c'est qu'en effet, monsieur, ce sont les seules dont vous puissiez attendre des éloges, et c'est avec bonheur que je vous prie d'agréer les miens, comme un témoignage du plaisir que leur lecture m'a procuré. Je le répéterai donc : laissez les *nuits*, les *sérénades*, vos *pleurs* et vos *péchés de jeunesse*, toute cette poésie ou creuse ou boursouflée; ne courez plus après d'étiques pensées pour les recouvrir de splendides et lourdes parures, sous lesquelles elles étouffent; mais racontez-nous, comme vous l'avez déjà fait, dans un style simple, concis, accessible à toutes les intelligences, quelques-uns des épisodes touchants de la vie du pauvre; dites-nous comment à une époque corrompue et corruptrice, on en est arrivé à regarder comme une chose miraculeuse un acte de probité et de désintéressement.

Chantez, avec des larmes dans la voix, comme dit le poète, les grandes misères des peuples.

Parlez-nous encore de la triste et pauvre Italie qui, depuis tantôt deux mille ans, pleure sa grandeur et sa liberté.

Montrez-nous la Pologne en ruines, jonchée de cadavres et ruisselante de sang; accompagnez sur la terre de proscription et d'exil ces généreux enfants d'une noble patrie; et j'ajouterai, monsieur: travaillez pour votre pays, si fort, si beau, si jeune, et que ses ennemis cherchent à arrêter dans son essor; travaillez pour vos frères, pour le peuple; instruisez-le, éclairez-le; préparez-le à des temps meilleurs; faites pénétrer dans les régions les plus obscures et les plus infimes les rayons du foyer poétique que Dieu vous a mis au cœur;

Apportez l'éclat de votre esprit et la force de vos sentiments dans la lutte que se livrent aujourd'hui les éléments divers de la société;

Aidez à l'édification du temple où doit se consommer dans l'avenir le grand sacrifice des peuples, sur les autels de la liberté et de la fraternité;

Tendez une main secourable à qui chancelle au chemin de la vie;

Versez la consolation et l'espoir dans l'âme qui doute et qui souffre;

Telle est aujourd'hui la mission du poète, c'est-à-dire la vôtre, monsieur; alors on battra des mains, on applaudira à vos accents; alors des millions de cœurs palpiteront à l'unisson du vôtre.

Digitized by Google

Heureux, on vous pardonnera de parler de souffrances que vous ignorez, de misères que vous ne connaissez que par intuition et imparfaitement; car pour celui qui n'a pas arrosé de son sang les ronces de quelque Golgotha, pour celui-là, le malheur n'est qu'un symbole.

28 mars 1846. N. B.

NOTICE *sur l'octroi communal de la ville de Tournai, avant l'occupation française;* par FRÉD. HENNEBERT, *conservateur des archives de l'État à Tournai, archiviste de la ville, membre de plusieurs sociétés savantes et littéraires.*

La notice de Mr Fréd. Hennebert nous paraît remarquable sous plusieurs rapports. Elle est un monument précieux de l'histoire de la ville de Tournai, depuis une époque antérieure à 575 jusqu'au dix-huitième siècle : elle constate d'une manière précise l'état et les progrès du commerce et de l'industrie dans l'ancienne capitale des Francks : elle atteste successivement la puissance royale, les priviléges du clergé et les efforts des échevins. L'auteur nous montre dans l'ancien langage de Tournai, des étymologies très-intéressantes pour l'étude de la langue française, et qui, nous l'espérons, seront l'objet d'une publication spéciale. Il serait à désirer que la patience laborieuse de Mr Hennebert trouvât des imitateurs, et que chacune de nos villes possédât sur son histoire des documents aussi clairement coordonnés.

H. G.

Critique Musicale.

Notre programme. — De la Symphonie et du caractère de ses diverses parties. — Symphonie de M. A. STADTFELDT.

En acceptant la mission délicate d'analyser les œuvres musicales dignes d'être signalées à l'attention et au jugement du public, nous ne nous sommes pas dissimulé les difficultés de la tâche que nous devions accomplir ; en effet, ces essais de critique musicale peuvent

Digitized by Google

s'adresser à deux classes bien distinctes de lecteurs : le musicien plus ou moins savant, et l'homme du monde plus ou moins artiste. Dans un journal spécial l'analyse peut revêtir des formes sévères, emprunter aux traités d'harmonie et de composition leur langage technique, hérissé d'expressions classiques et presque barbares, mais dans cette *Revue*, la critique doit se faire moins altière et surtout moins savante ; ce qui, là bas, serait de la science ne serait ici que du pédantisme, et si nous ne sommes pas aussi grave, nous aurons du moins évité autant que possible un écueil bien plus dangereux : l'ennui. Donner à nos lecteurs une idée générale de l'œuvre, de son caractère, de sa facture, de ses qualités et de ses défauts ; signaler aux artistes les taches et les beautés qu'un examen consciencieux nous y aura fait découvrir ; nous tenir dans nos appréciations en dehors de tout système ; tel sera notre programme.

Nous sommes heureux d'avoir à nous occuper aujourd'hui d'une œuvre digne d'être étudiée avec soin et analysée avec attention ; la symphonie de M^r^ Stadtfeldt, exécutée à l'un des derniers concerts du Conservatoire, vient de révéler dans notre armée artistique un champion nouveau, jeune, aimant le travail, et étudiant son art avec passion. Le *Concerto* pour piano, qu'il nous a fait entendre l'année dernière, avait déjà marqué sa place dans cette pléïade de jeunes compositeurs, qui travaillent avec succès à conquérir leur part des couronnes accaparées jusqu'ici par nos instrumentistes ; ces efforts méritent des encouragements sérieux, et quelques mots sur les circonstances dans lesquelles se trouvent ces jeunes artistes feront comprendre combien ils en sont dignes. Le Conservatoire leur enseigne l'harmonie, la fugue, le contrepoint, — le contrepoint, l'harmonie, la fugue, et ainsi de suite ; mais quant au style, à la composition, à l'étude comparée et approfondie des grandes œuvres, quant à l'instrumentation, à ses effets et à ses ressources, néant ; — tout cela est abandonné à la grâce de Dieu et à la volonté bonne ou mauvaise des élèves. Quelques privilégiés, doués du véritable instinct que la nature semble avoir refusé à leurs maîtres, se lancent seuls et sans guides à la recherche de cet inconnu qu'ils pressentent et devinent, qu'ils trouvent, et qu'ils fécondent par le travail ; la symphonie de M^r^ Stadtfeldt est le résultat d'une de ces études laborieuses, entreprises sur Haydn, Mozart et Beethoven.

Haydn est le premier qui ait donné à la symphonie les proportions

Digitized by Google

larges et correctes que nous lui connaissons. Avant lui, le plan de ces compositions n'avait rien d'arrêté ; écrites d'abord pour le quatuor des instruments à cordes, deux violons, alto et basse, leurs partitions s'enrichirent peu à peu des hautbois, des cors, des clarinettes et des bassons, et enfin des cuivres plus bruyants, les trompettes et les trombones, mais employés avec un tact et une sagesse que nos compositeurs modernes n'ont pas toujours imités. La symphonie, créée par Haydn, empreinte de sa science, de sa grâce et de sa fraîcheur, de la passion de Mozart, de la fougue et de la hardiesse de Beethoven, nous a été transmise par ces trois maîtres comme le type le plus complet, comme le genre le plus élevé de la musique instrumentale ; son cadre est immense, plein de contrastes et d'oppositions heureuses. Une symphonie débute par une introduction dont le commencement est quelquefois un *largo*, auquel succède un *allegro* large et pompeux ; vient en second lieu un *adagio*, tour à tour calme, gracieux et passionné, où l'on reconnaît ce caractère mélancolique et rêveur qui distingue éminemment la poésie allemande. Un *scherzo* vif et bien rythmé forme la troisième partie, qui dans les premières symphonies était toujours un *menuet*, dont le nom seul fera comprendre, mieux que toutes les définitions, et le caractère et le mouvement. Beethoven sentant avec raison que ce mouvement était trop lent pour former un contraste marqué avec l'adagio, l'accrut insensiblement, en conserva la mesure de $^3/_4$, et transforma ainsi le *menuet* en *scherzo*, dénomination que l'on ne peut mieux traduire que par celle de *badinage*, appliquée, par les Français d'il y a quelque vingt ans, à des pièces de musique instrumentale d'un style vif et léger. C'est dans le *scherzo* que Beethoven a prodigué les fantaisies brillantes, les phrases originales, les développements bizarres, colorés par une instrumentation pleine de verve et de goût. La symphonie se termine par un *finale*, où le compositeur déploie toutes les richesses de l'orchestre ; le caractère général du *finale* pourrait rappeler dans son ensemble celui du premier *allegro*, mais il s'en distingue assez nettement par la fougue et l'éclat qu'un artiste habile et expérimenté réserve ordinairement pour la conclusion de son œuvre.

Tet est, en quelques mots, le champ vaste et fertile tracé par la main des vieux maîtres allemands. Des novateurs d'un talent incontestable, marchant sur les traces de Beethoven, mais se laissant

Digitized by Google

guider par leur imagination quelquefois aventureuse, ont tenté de reculer les limites classiques; telles sont les symphonies fantastiques et romantiques, où Hector Berlioz, souvent plus hardi qu'heureux, a rencontré des beautés de premier ordre, tout en tombant dans des excentricités bizarres que le goût des musiciens n'a pas encore sanctionnées.

M. Stadtfeldt, en disciple plus modeste, s'est contenté d'imiter les modèles qui font l'objet de ses études constantes et assidues. Mais nous devons, ici, lui faire remarquer dans son œuvre un défaut général, excusable dans un premier ouvrage, mais répréhensible, s'il se représentait dans de nouvelles productions; nous ne pourrions que louer M. Stadtfeldt d'avoir emprunté à Beethoven la forme et la facture de ses symphonies; mais quand cette imitation se fait sentir jusque dans les détails, les développements des phrases, les phrases elles-mêmes, les explosions de l'orchestre, les *tutti*, jusque dans les bizarreries que la fantaisie originale du grand maître s'est permises, nous devons lui signaler ce vice que nous n'oserions condamner chez un débutant, mais qu'un puriste trop exigeant jugerait avec plus de sévérité.

La symphonie de Mr Stadtfeldt est écrite en *Ut mineur*; elle débute par une introduction qui aurait pu être, à notre avis, d'un caractère plus grand et plus élevé; le mouvement donné par Mr Fétis à cet allegro était d'ailleurs trop lent, et imprimait de la lourdeur aux phrases musicales. Le motif en *Ut mineur* se dessine avec netteté sur un travail du quatuor parfaitement écrit; quant au chant en *Mi bémol*, il est très-gracieux, mais d'un style peut-être trop léger. Après la reprise, l'auteur module en *Mi naturel mineur* et développe la phrase du début dans une tonalité si éloignée de la première, qu'on le suit avec inquiétude, le voyant s'avancer hardiment dans ces parages nouveaux, et s'y complaire assez long-temps pour faire craindre que son retour au ton primitif ne soit brusque et heurté; et c'est ce qui n'arrive que trop malheureusement; car la rentrée en *Ut mineur* choque désagréablement les oreilles habituées au *La naturel*, qui se maintient jusque dans l'accord préparant la transition. Une tache du même genre dépare la fin de l'introduction; le chant principal, soutenu par des accompagnements syncopés imités de Beethoven, reparaît en *Ut majeur*, et quand cette tonalité est bien établie, des accords mineurs brusquement attaqués terminent la

Digitized by Google

première partie, d'une manière qui aurait pu être plus franche et plus complète.

Cette première partie, nous l'avouons, nous semble la moins heureuse des quatre ; l'*adagio*, par contre, est pour nous le morceau où l'inspiration et le travail se sont unis avec le plus de bonheur et de succès. Le style large et châtié, les phrases mélodiques, l'instrumentation sévère et soutenue, en font une composition extrêmement remarquable. Dans le *scherzo*, Mr Stadtfeldt a déployé beaucoup de verve et de feu ; l'idée première rappelle peut-être trop le *scherzo* de la septième symphonie de Beethoven, mais nous nous garderons d'insister sur une réminiscence sans doute involontaire, et qui est largement rachetée par un charmant *trio*, enrichi d'une instrumentation gracieuse et légère ; l'union des cors, trompettes, bassons et violes, est d'une originalité pleine de goût, et la réponse chantée par les flûtes, les hautbois et la clarinette, se développe sur un délicieux accompagnement, auquel le *staccato* du basson et le *pizzicato* du quatuor donnent une couleur très-piquante.

La quatrième partie est traitée avec beaucoup de talent ; l'orchestration est vigoureuse, la strette finale vive et animée; nous ne reprocherons à l'auteur que le peu d'originalité de ses motifs ; il y a dans ce *finale* du Bellini, de l'Herold et du Weber. L'attaque des fanfares qui préludent au chant principal, et les traits de violon qui le suivent, suffiraient pour nous convaincre que le Freichütz a particulièrement été l'objet de ses méditations.

Quoi qu'il en soit de ces critiques de détail, qui n'ôtent rien au mérite réel et incontestable de l'ouvrage, un succès chaleureux, franc et légitime, a salué le début de Mr Stadtfeldt ; que ce soit pour lui un encouragement efficace, un stimulant actif qui l'amène à nous donner bientôt une nouvelle production, où l'expérience et le savoir-faire viendront en aide au savoir ; un peu plus de sévérité dans le choix des idées, une imitation moins servile des modèles du genre, voilà ce que le travail aura bien vite donné à Mr Stadtfeldt ; il possède déjà des qualités développées d'une manière bien remarquable chez un débutant : le style, la science harmonique, l'instrumentation et le goût ; certes, un talent constitué sur de pareilles bases présente pour l'avenir des garanties brillantes et certaines.

L'exécution de cette symphonie, confiée à l'excellent orchestre du Conservatoire n'aurait rien laissé à désirer, si des études et des

Digitized by Google

répétitions plus nombreuses lui avaient donné ce *fini* que nous admirons dans l'exécution des symphonies de Beethoven. Mr Fétis, chez qui c'est d'ailleurs un parti pris dans les *adagio*, a considérablement ralenti le mouvement de l'introduction et surtout celui de la deuxième partie ; mais nous respectons trop son admirable talent et sa grande expérience, pour vouloir discuter ici la bonté ou le vice de ce système.

Un reproche plus grave pourrait être adressé à Mr Fétis : serait-il vrai que la mise à l'étude et l'exécution des œuvres nationales rencontreraient, chez le savant directeur, une inertie, pour ne pas dire une répugnance, que de hautes et puissantes influences ont seules le pouvoir de vaincre ? Cette indifférence n'aurait-elle pas été cause des taches nombreuses signalées dans l'exécution des symphonies de MM. Stadtfeldt et Busschop ; et, naguère encore, l'ouverture de Richard en Palestine, de Mr Soubre, n'aurait-elle pas rencontré de vives et opiniâtres résistances? Ce serait là, nous n'hésitons pas à le dire, une erreur bien déplorable chez un homme qui a la portée artistique de Mr Fétis, et nous ne comprendrions pas comment de tels actes pourraient se concilier avec des idées sérieuses et sincères sur l'encouragement et le développement de l'art musical en Belgique.

T. J.

3me CONCERT DU CONSERVATOIRE.

La composition du programme de cette séance était de nature à attirer l'attention de ceux qui aiment à suivre les progrès que fait l'art musical dans notre pays. Une symphonie d'un compositeur belge était annoncée, et le nom de Mr Jules Busschop, quoique peu répandu parmi nous, ne paraissait cependant pas pour la première fois sur les programmes des concerts donnés à Bruxelles. Mr Jules Busschop, on doit s'en souvenir, a remporté le prix dans un concours ouvert en 1834, dont le sujet était une cantate intitulée *Le Drapeau belge*. Si nous avons bonne mémoire, vingt à vingt-cinq concurrents envoyèrent leur travail. Sur ce nombre, le jury en distingua principalement sept, parmi lesquels on avait à choisir un premier et un second prix. Mr J. Busschop fut proclamé le premier, et Mr Ermel le second. La cantate couronnée fut exécutée au festival donné aux Augustins, pendant les fêtes de septembre 1834, et elle produisit certaine sensation. Si l'œuvre n'était pas de longue haleine, en revanche, elle

Digitized by Google

avait le mérite d'être claire et mélodique. Nous ne savons quelles sont les circonstances qui ont empêché depuis ce temps Mr Busschop de se produire de nouveau dans les différentes solennités musicales qui ont eu lieu à Bruxelles. Toujours est-il qu'on l'avait un peu perdu de vue. Après onze années de silence, il s'est enfin décidé à venir soumettre un de ses ouvrages au jugement du public qui fréquente habituellement les concerts du Conservatoire. L'épreuve a-t-elle été assez satisfaisante pour que Mr Busschop en tente de nouvelles? Nous le croyons, car son œuvre a été chaudement applaudie.

La symphonie de Mr Busschop se compose, comme la plupart de ces sortes d'ouvrages, de quatre morceaux de différents caractères. Chacun de ces morceaux renferme une idée principale développée, et quelques unes épisodiques. Les développements donnés aux idées premières accusent un talent remarquable chez le compositeur; on s'aperçoit que ce genre de travail lui est familier. Nous citerons de préférence ceux du 1er Allegro. Dans le final, qui nous paraît être le meilleur morceau, le passage fugué qui en commence la seconde partie manque de clarté; cela tient peut-être à l'exécution qui n'en était pas pure; peut-être aussi ces harmonies diverses, se succédant avec rapidité, doivent-elles devenir confuses dans un local aussi vaste que celui de la Grande-Harmonie.

Ce passage excepté, on suit facilement les idées de Mr Busschop. L'Adagio surtout est très-clair, et les dernières mesures en sont délicieuses. Nous regrettons que l'exécution de cette symphonie ait laissé à désirer comme justesse et comme sentiment. Les instruments à vent, que le compositeur semble affectionner, car il leur donne souvent la partie mélodique, ont un grand nombre de fausses notes à se reprocher.

Le reste du programme se composait, pour la partie symphonique, de l'ouverture d'Egmont de Beethoven, et de celle d'Obéron de Weber, qui toutes deux ont été dites avec chaleur, mais, malheureusement, pas toujours avec pureté.

Puis, un solo de violoncelle, exécuté par Mr Demunck, dans lequel il s'est montré grand artiste. Beau son, chant large et expressif, pureté dans tous les traits; staccatos faits avec grande habileté, justesse irréprochable, tout se trouve réuni chez cet artiste. Il est placé avec justice au premier rang parmi les exécutants dont la Belgique musicale est fière.

Ét. S.

Digitized by Google

THÉATRES.

Théatre de la monnaie. — Bénéfice de M^lle^ Rabut. — Le spectacle se composait de la reprise du *Château de ma nièce* et de la troisième représentation des *Mousquetaires de la Reine :* l'étendue de la critique musicale nous oblige à ajourner à notre prochaine livraison le compte rendu de ce dernier ouvrage.

Le talent de la bénéficiaire, à laquelle n'ont manqué ni les bravos ni les fleurs, a fait accueillir favorablement la reprise de la comédie de M^me^ Ancelot. Dans la scène VI, la présidente, que l'on prend pour une comédienne, s'écrie :

« Mais..... que suis-je donc?

— « Une charmante actrice... c'est connu! » répond le marquis; et en disant ces mots, M. Verdellet a mis dans l'expression de sa voix tout plein de galanterie; comme vous n'en doutez pas, les applaudissements ne se sont pas fait attendre, et ils n'ont cessé que pour recommencer de plus belle quelques instants après :

Le marquis. — Vous croyez encore être une grande dame?

La présidente. — Et je ne le suis plus?...

Le marquis. — Vous êtes toujours une jolie femme!

Il avait été question, pour ce bénéfice, du nouveau drame de M^r^ Édouard Wacken, dont les rôles étaient distribués. Les administrateurs des théâtres royaux ayant fait observer à l'auteur que les représentations seraient nécessairement arrêtées par le départ de notre premier rôle, on a suspendu les répétitions : l'intention de l'administration est, croyons-nous, de les reprendre aussitôt après les débuts de l'artiste appelée à succéder à M^lle^ Rabut.

—

Théatre du Parc. — On a donné presque en même temps au théâtre du Vaudeville et à celui du parc: *Gentil Bernard*, vaudeville en 5 tableaux, que les auteurs ont décoré du nom de comédie, en 5 actes, mêlée de couplets. C'est une de ces pièces à tiroir qu'on peut allonger indéfiniment, et l'on doit rendre grâce à MM. Dumanoir et Clairville d'être restés à peu près dans de justes bornes. Le rôle principal, le rôle unique, car les autres sont là comme l'ombre au tableau, est écrit pour Déjazet, qui doit être charmante de naturel sous l'habit de velours du poète chéri de Voltaire. S'il est un caractère qui sympathise avec les goûts et les tendances de la célèbre actrice, c'est celui de l'auteur de *l'Art d'aimer*, revu, (nous ne dirons pas corrigé) par MM. Dumanoir et Clairville. Bernard, au dire de ses contemporains, était d'humeur douce et discrète, mettant la considération bien au-dessus de la gloire littéraire ; il possédait le titre de secrétaire au régiment des Dragons de la Reine, celui de bibliothécaire de Choisy, et trente mille livres

Digitized by Google

de rentes, qui lui permettaient de suivre la pente de son siècle et ses goûts épicuriens. Nos vaudevillistes en ont fait un petit démon, un diable couleur de rose, contant fleurettes aux femmes de tous ses patrons, dans le but louable de s'instruire et d'achever son poëme de l'*Art d'aimer*. Car il est arrêté à chaque instant dans ce sujet inconnu ; il s'égare à chaque pas, sur ce terrain qu'il n'a pas encore exploré.

Petit clerc de procureur, il prend sa première leçon auprès de M^me^ Jaspin, la bourgeoise ; chassé par le mari, ce qui du reste doit lui arriver souvent, Bernard s'enrôle dans les Dragons de la Reine, et continue son éducation parmi les grisettes, aux Porcherons, au milieu des cantinières, sur les champs de bataille. Revenu de la guerre, toujours l'amour au cœur, et son poëme inachevé sous le bras, c'est à la grande dame, la marquise de Sombreuse, que le poète demande des inspirations. Surpris à ses genoux par un rival, le riche traitant chez lequel il vérifie, tout le jour, des comptes de chevaux et de mulets, le jeune amant est, cette fois, mis à la porte par la fenêtre... Mais ne nous effrayons pas, MM. Dumanoir et Clairville connaissent trop bien les genres pour mêler le drame à la comédie : heureux jusqu'au bout, Bernard tombe du premier étage sur une charrette de légumes, et son premier mouvement est d'embrasser la villageoise qu'il y rencontre; mouvement qui s'explique très-bien par la reconnaissance dont il est animé.

Quand nous le revoyons, son poëme est presque achevé : il n'y manque que la conclusion, le coup de tamtam de la fin, comme disent les modernes. C'est chez M^lle^ Sallé, joyeuse fille d'Opéra, c'est sur ses genoux qu'il veut écrire les dernières pages de son livre. Mais celle-ci a juré de se venger de l'indiscrétion du ci-devant clerc de maître Jaspin : elle convoque chez elle les quatre maris trompés par Gentil Bernard, et songe à le livrer à leur juste colère. L'horizon devient sombre : il y a de terribles coups de bâton dans l'air, mais le poète se tire de ce mauvais pas, par un tour à la Richelieu : les époux, tout à l'heure certains d'être outragés, se reconnaissent coupables, et Gentil Bernard, prenant par la main M^lle^ Sallé qui pardonne, vient saluer le public qui est bien tenté de faire comme elle et de pardonner aux auteurs.

La pièce manque d'intrigue; MM. Dumanoir et Clairville ont pensé que le caractère de Bernard, brillant et spirituel, saurait en remplir le vide et donner la vie à ce corps inanimé. Les incidents naissent et se multiplient sur les pas des acteurs, et le public distrait, ébloui, n'a pas le temps de se rappeler que toute œuvre théâtrale exige une action; que les scènes, quelque bien traitées qu'elles soient, concourent à cette action, mais ne peuvent la remplacer. Le dialogue toujours animé, semé de pointes d'esprit souvent heureuses, prouve de la part des auteurs une grande habileté, l'entente de la scène et l'étude de leur public. Toutes ces qualités assurent un succès, mais qu'il soit éclatant et durable, nous en

Digitized by Google

doutons. On se lassera bientôt de Gentil Bernard. Comme dans *l'Art d'aimer*, on y trouve de l'esprit, des pensées ingénieuses, mais le sentiment y fait défaut, et même à Paris, la pièce paraîtra longue.

Quant au côté moral de l'ouvrage, nous n'en parlerons pas, et pour cause. Les auteurs ont songé plutôt à peindre une époque qu'à corriger nos mœurs. Amour est le premier et le dernier mot de la pièce; mais ce n'est point cet amour qui épure l'âme et les sens, c'est celui qui va troublant les ménages et riant des maris.

Mme Varlet, chargée du rôle de Gentil Bernard, a fait preuve de tact et de talent. Elle a rendu avec une grande souplesse toutes les nuances du caractère si varié du jeune poète, et deviné en partie les secrets de ce Protée charmant qu'on nomme Déjazet. On lui doit compte aussi des efforts qu'elle fait pour améliorer son chant; malheureusement, sa voix y met de son côté fort peu de bonne volonté.

Les nombreux artistes qui ont paru dans l'ouvrage de MM. Dumanoir et Clairville, concourent de la meilleure grâce à mettre en relief le caractère de Gentil Bernard. Leurs rôles sont sacrifiés sans pitié au rôle principal; en les remplissant, acteurs et actrices font acte d'abnégation complète.

Le costume et le décor n'offrent rien de neuf ni de brillant. L'un est abandonné au caprice, sans respect pour le temps; l'autre, négligé comme toujours. Le public a revu, mais non pas avec un nouveau plaisir, ce salon gothique toujours en désaccord avec son ameublement, ces bosquets déteints, trop connus, et ce boudoir d'un rose fade, où la pimpante Sallé n'aurait certainement pas voulu mettre le bout de son soulier brodé.

Théatre du vaudeville. — Au vaudeville, on a confié, et pour mille raisons, le rôle de Gentil Bernard à Mlle Fargueil, actuellement en représentation dans notre ville. On retrouve chez cette actrice toutes les qualités qui manquent à Mme Varlet. Une figure charmante, un geste résolu que la grâce n'abandonne jamais, une voix exercée, expressive, suave, lui font partout d'un public indifférent un public d'adorateurs. On comprend que Gentil Bernard, tourné de cette façon, doit *traîner tous les cœurs après soi.* L'illusion est complète et lorsque Mlle Sallé tend sa blanche main au jeune poète, en disant au parterre : il est vraiment gentil! le parterre sanctionne l'avis de la danseuse par des battements de mains frénétiques. Mlle Fargueil a du reste puisé à bonne source et conservé les traditions du genre. Nous ne pensons pas qu'on puisse, à moins d'être Déjazet, remplir le rôle de Gentil Bernard avec plus de laisser-aller, d'intelligence, de talent.

L'orchestre du Vaudeville s'enfonce de plus en plus dans une voie rétrograde : il semble vouloir résoudre ce problème difficile d'accompagner juste avec des instruments qui ne sont pas d'accord entr'eux.

Z.

Digitized by Google

DES PASSIONS;[1]

Qu'il n'est pas indispensable de les éprouver actuellement ou de les avoir éprouvées, pour les communiquer ou les peindre, qu'il suffit de les comprendre; de leur étude en soi, dans les autres, et dans les livres; examen de la Phèdre de Racine sous le rapport de la passion. Comment cette étude contribue au développement des idées et donne de l'intérêt à un sujet. Des écueils à éviter en traitant les passions.

L'Invention, nous venons de l'établir, trouvera donc de grandes ressources dans l'observation des mœurs, c'est-à-dire, de l'individu considéré dans son état normal et habituel; elle n'en trouvera pas moins dans celle des passions, c'est-à-dire, de l'espèce considérée dans les accidents identiques qui l'affectent, en se modifiant d'après les circonstances individuelles.

Ne l'oublions pas, en effet, traiter des passions, ce n'est pas seulement, comme dans la Rhétorique des anciens, enseigner combien il est important d'émouvoir celles de l'auditeur, et comment on y parvient, mais encore et surtout y voir des sources d'idées, des auxiliaires pour l'invention. Peindre la passion, ou chercher à l'inspirer; voilà évidemment un des topiques de discours les plus féconds et les plus variés; l'ajouter à un sujet quelconque, *passionner* le sujet, pour ainsi dire, voilà un des plus puissants moyens de le développer et d'en exprimer tout ce qu'il contient. Or, ici, comme tout-à-l'heure à propos des mœurs, pour réussir, commencez par étudier profondément les passions, en vous-même, si vous les éprouvez, dans les autres, si vous ne les éprouvez pas.

Mais, à cette dernière assertion, presque tous les Rhéteurs m'arrêtent, et se récrient. Prétendre exprimer des passions qu'on

[1] Cet article est le neuvième chapitre d'un ouvrage inédit, intitulé : *De la Rhétorique ou de la Composition littéraire*; il fait suite au chapitre qui traite de l'*Invention*.

Digitized by Google

n'éprouve pas! n'est-ce point soutenir un paradoxe? n'est-ce point se mettre en opposition avec les maîtres de l'art? Tous ne sont-ils pas unanimes pour répéter le précepte d'Horace :

. . . . . Si vis me flere, dolendum est
Primùm ipsi tibi . . . . . .

Vérité si incontestable aux yeux de Boileau, qu'il se contente de la traduire :

Pour me tirer des pleurs, il faut que vous pleuriez ;

et qu'ailleurs, après avoir accordé à l'amour une place dominante dans les écrits, comme dans les sentiments et les actions des hommes, il ajoute :

Mais pour bien exprimer ces caprices heureux,
C'est peu d'être poète, il faut être amoureux.

Je réponds avec un ancien : *Et si omnes, ego non.* Et pour ma part je partage si peu l'avis de Boileau, que, si j'osais, je dirais en retournant son vers :

C'est tout d'être poète, et rien d'être amoureux.

Quoi! il faut que le poète, le romancier, l'orateur éprouvent ou aient éprouvé toutes les passions qu'ils veulent communiquer ou exprimer! Corneille, le plus pacifique des hommes, a dû ressentir la haine monstrueuse de Cléopâtre ; Molière, le plus généreux, les transes ridicules de l'avare ; Voltaire, le plus sceptique, le religieux enthousiasme de Lusignan ; Shakespeare enfin, toutes les passions, car en est-il une qui lui ait échappé? Mais on dira bientôt que, puisque Racine a rencontré une des idées les plus naïves et les plus profondes que puisse inspirer l'amour maternel :

Je ne l'ai point encore embrassé d'aujourd'hui,

c'est que Racine avait ressenti l'amour maternel! Le cœur jaloux de Molière lui a révélé, me dit-on, la scène de jalousie du *Misanthrope.* Je le veux bien. Mais, dites-moi, à votre tour, n'a-t-il pas aussi bien réussi dans le *Tartufe?* Et soutiendrez-vous que c'est à la même source qu'il a puisé l'abominable langage de l'hypocrisie?

Sans doute, la nature individuelle a d'admirables révélations, des

Digitized by Google

inspirations sublimes, mais pour être sûr de saisir et de conserver cette sublimité, il faut, en quelque sorte, l'arrêter au passage par la réflexion, la généraliser par l'abstraction, s'élancer au delà des bornes étroites de l'individu, contempler un modèle plus grand et plus haut placé, pressentir enfin d'imagination et de génie la nature universelle, et la rendre par la combinaison de l'enthousiasme idéal et du sang-froid personnel.

On me cite le *De Oratore* de Cicéron. « Il est impossible, dit Antoine à Crassus, que l'auditeur se livre à la douleur, à la haine, à l'indignation, à la crainte, à la pitié, si tous ces sentiments ne sont profondément imprimés dans l'âme de l'orateur. Pour moi, ajoute-t-il, je le proteste, je n'ai jamais essayé de les inspirer aux juges, que je n'aie personnellement ressenti les émotions que je voulais faire passer dans leur âme. *Non, me Hercule, unquàm apud judices aut dolorem, aut misericordiam, aut odium excitare dicendo volui, quin ipse, in commovendis judicibus, iis ipsis sensibus ad quos illos adducere vellem commoverer.* »

Malgré les protestations d'Antoine, je doute de sa véracité; et ces protestations elles-mêmes prouvent que Crassus en doutait comme moi. Mais songez donc, ô Antoine, que vous donnez des préceptes pour soulever toutes les passions, bonnes ou mauvaises, jusqu'à l'envie, la plus avilissante, la plus hideuse de toutes. Eh bien, nous protesterez-vous que toutes ces passions vous aient agité, que votre noble cœur ait aussi connu l'envie, l'envie de l'autorité et de la fortune, *potestatis atque fortunæ*, méritées même par des services réels et honorables, *tum si erunt honestiora merita atque graviora.* Mais je vais plus loin. L'avocat plaide, dans la même matinée, deux causes diverses; le poète, et remarquez que c'est là le ressort continuel de l'action scénique, introduit deux interlocuteurs opposés de sentiment comme d'intérêts; le romancier, d'une page à l'autre, peint avec une égale énergie deux passions rivales. Soutiendrez-vous que l'écrivain ressente au même degré ces affections contraires? qu'il soit à la fois misanthrope et philanthrope, Burrhus et Néron?

Digitized by Google

et cependant de deux choses l'une : ou vous croyez qu'il éprouve à la fois des passions exclusives l'une de l'autre, puisqu'il les exprime également bien, et alors vous admettez l'impossible ; ou vous ne croyez pas qu'il les éprouve, quoiqu'il les exprime également bien, et alors votre précepte est obscur ou vide.

Il existe dans les œuvres posthumes de Diderot un petit écrit intitulé : *Paradoxe sur le Comédien*, chaud et piquant, comme presque tout ce qui est sorti de sa plume ; une foule de pensées qu'il applique à l'acteur, s'appliqueraient également au poète, à l'orateur, à l'écrivain en général. « Est-ce au moment, dit-il, où vous venez de perdre votre ami que vous composerez un poëme sur sa mort ? Non, malheur à celui qui jouit alors de son talent ; c'est lorsque la grande douleur est passée, quand l'extrême sensibilité est amortie, lorsqu'on est loin de la catastrophe, que l'âme est calme, qu'on se rappelle son bonheur éclipsé, qu'on est capable d'apprécier la perte qu'on a faite, que la mémoire se réunit à l'imagination, l'une pour retracer, l'autre pour exagérer la douceur d'un temps passé ; qu'on se possède et qu'on parle bien. On dit qu'on pleure, mais on ne pleure pas lorsqu'on poursuit une épithète énergique qui se refuse ; on dit qu'on pleure, mais on ne pleure pas lorsqu'on s'occupe à rendre son vers harmonieux ; ou, si les larmes coulent, la plume tombe des mains, on se livre à son sentiment, et l'on cesse de composer. »

Je me rappelle avoir assisté un jour à une séance de la chambre des représentants. L'opposition avait poursuivi un ministre des plus graves reproches, des injures même les plus sanglantes. Emporté par une indignation véritable et sentie, celui-ci s'élance à la tribune. Il était rigoureusement alors dans les conditions exigées par Antoine : ses yeux étaient injectés, ses joues empourprées ; il veut parler, il balbutie, il pousse des cris confus, sa colère réelle le suffoque ; il touchait au ridicule. Mais en même temps, il ne manquait ni de talent, ni d'énergique volonté, il sentit qu'il s'égarait, il commanda à sa passion, l'homme fit place à l'orateur, et l'assemblée émue lui

Digitized by Google

prouva que, pour communiquer aux autres son indignation, il faut d'abord la dominer soi-même.

Non pas que je nie que, en certaines circonstances, la passion personnelle puisse inspirer une idée, un mouvement oratoire, un cri, un geste entraînant et irrésistible. Je l'ai dit plus haut; elle a parfois de soudaines illuminations, et révèle des rapports inaperçus dans l'état normal. Je soutiens seulement qu'elle n'est pas l'auxiliaire indispensable, la condition *sine quâ non* de l'expression; qu'il ne faut pas, de nécessité, être amoureux pour peindre l'amour, ni pleurer réellement pour arracher des larmes aux autres. Et grâces soient rendues à la nature, qui l'a permis ainsi; car on conçoit que s'il en était autrement, la vie de l'écrivain et de l'orateur serait la plus intolérable existence qu'on pût imaginer. [1]

[1] Il y a plus; il me semble qu'appeler d'une manière positive, matérielle, pour ainsi dire, les passions réelles de la nature en aide aux passions fictives de l'art, c'est dégrader les premières, même dans l'hypothèse de l'efficacité du moyen, pour l'expression des autres. Aulu-Gelle nous raconte que l'acteur Polus, dans le rôle d'Electre, substituait à l'urne qu'on supposait contenir les cendres d'Oreste, celle qui contenait réellement les cendres de son fils tirées par lui du tombeau. Talma nous apprend, dans les *Réflexions sur Le Kain*, que ce grand acteur devant épouser une dame Benoit qu'il aimait, la faisait placer dans la première coulisse, toutes les fois qu'il jouait, et lui adressait toutes les expressions de tendresse qu'il débitait à l'actrice en scène avec lui. Je ne conteste pas la vérité des deux anecdotes; mais la passion réelle me semble perdre toute sa puissance et son intérêt, quand la nature se prostitue ainsi aux caprices de la fiction. Talma le sent d'instinct, car en recommandant cette méthode, d'après son propre exemple, il en rougit naïvement lui-même. Voici ses paroles : « *A peine oserai-je dire* que moi-même, dans une circonstance de ma vie où j'éprouvais un chagrin profond, la passion du théâtre était telle en moi, qu'accablé d'une douleur bien réelle, au milieu des larmes que je versais, je fis *malgré moi* une observation rapide et fugitive sur l'altération de ma voix et sur une certaine vibration métallique qu'elle contractait dans les pleurs, et, *je le dis*, *non sans quelque honte*, je pensai *machinalement* à m'en servir au besoin; et en effet cette expérience sur moi-même m'a souvent été très-utile. » Conseillez donc aux autres ces expériences dont vous ne pouvez vous empêcher de rougir vous-même ! L'abbé Maury, à propos du passage des *Institutions oratoires* où Quintilien déplore la mort de son fils, dit avec justesse : « Quintilien était sans doute encore trop près, et trop préoccupé de sa douleur pour la bien peindre. J'ai souvent observé qu'il ne faut pas être malheureux soi-même, quand on veut présenter un tableau éloquent du malheur. Un poète fera mieux parler un père affligé qu'il ne parlerait lui-même. Il ne suffit pas toujours de pleurer pour attendrir. La verve de l'imagination inspire ordinairement mieux un orateur que le sentiment de ses angoisses; et il déplore avec plus d'éloquence les peines d'autrui que les siennes propres. » *Essai sur l'éloquence de la chaire*, C. 76.

Digitized by Google

La vérité, à mon avis, c'est que l'écrivain qui veut communiquer ou exprimer la passion, doit non pas la ressentir, mais *la comprendre*; ce qui est bien différent. Sa devise sera le vers de Térence :

Homo sum, humani nihil me alienum puto.

Homme, il n'est rien d'humain qui me soit étranger.

Il étudiera donc le cœur humain, non seulement en lui, mais dans les autres. Il cherchera à s'expliquer, à s'assimiler tout ce qu'il y rencontrera, même de plus excentrique, de plus antipathique à sa propre nature. Je recommande le mot profond d'un des plus habiles artistes du Théâtre Français : « pour savoir bien rire, il faut savoir pleurer, et pour savoir pleurer, il faut savoir rire. » Et cette seule nécessité d'observation, d'impartialité, de distraction de soi, en supposant une grande sensibilité théorique et générale, pour ainsi dire, détruit toute idée de sensibilité pratique et actuelle.

La passion comprise, l'écrivain saura la feindre lui-même ou la prêter aux autres. Et bien certainement cette idée de fiction est au fond du précepte des anciens. Dans le *Dolendum est* d'Horace, je ne vois point de larmes, mais plutôt cet air et ce langage triste qui doivent nous en arracher à nous spectateurs, auditeurs, lecteurs, *troupe de pleureurs*, comme les appelle Diderot, qu'il chasse de la scène pour les reléguer au parterre. Remarquez les mots suivants :

. . . . . malè si mandata loqueris,
Aut dormitabo, aut ridebo . . . . . .

Remplis mal ton mandat, je ris ou je m'endors.

C'est un *mandat* qu'ont accepté l'acteur et le poète; c'est une passion de *commande* dont ils doivent prendre le masque et les paroles, mais un masque d'une irréprochable fidélité, mais des paroles d'une rigoureuse convenance. Et n'est-ce pas Cicéron lui-même, ce grand champion de la passion réelle, qui a dit quelque part, en rapportant l'opinion des Péripatéticiens : *Etiam si non adsit iracundia, tamen verbis atque motu simulandam arbitrantur, ut auditoris iram oratoris incendat actio ?* pour allumer la colère dans

Digitized by Google

l'âme de l'auditeur, *quand même on ne la ressentirait pas,* il faut *la feindre* du moins par ses paroles et son action.

Au reste, vous concevez bien que cette intelligence de la passion portée jusqu'à l'illusion est le comble de l'art; vous concevez que pour peindre avec une certaine perfection, ou pour soulever et calmer à son gré ces fièvres de l'âme, il faut à l'écrivain des études presque aussi obstinées, presque aussi diverses qu'au médecin pour reconnaître et guérir les maladies du corps. Je serais infini si je voulais présenter ici cette pathologie intellectuelle, décrire successivement les causes, les phases, les résultats de toutes les passions, indiquer pour la reproduction de chacune d'elles les règles et les modèles à suivre. Je ne l'essaierai même pas. C'est au jeune écrivain à en rechercher les symptômes et les diagnostics dans les moralistes, les prédicateurs, les romanciers excellents, les dramatistes surtout; qu'il étudie avec soin la manière dont ces grands copistes de la nature les ont présentées et nuancées, dont ils les ont fait ressortir par les contrastes et les repoussoirs. Démosthène, Cicéron, Bossuet, Massillon, Bourdaloue, Mirabeau, les tragiques anciens et modernes, nos grands orateurs, nos grands poètes, nos grands romanciers, fourniraient mille modèles de la passion décrite, excitée ou calmée. Qu'on me permette seulement un exemple de la manière dont le professeur peut faire comprendre combien est féconde pour l'invention une passion saisie à son origine et suivie dans toutes ses phases. Je choisis la *Phèdre* de Racine. Que ces commentaires n'expriment jamais la centième partie de ce que renferme un chef-d'œuvre, je le sais mieux que personne. Aussi n'est-ce pas un modèle que je m'avise de présenter; c'est tout simplement un essai, un exercice, et c'est avec un profond respect que j'approche de Racine, pour lui prendre, comme disait une femme d'esprit, la mesure d'un commentaire.

Rien de plus utile pour l'étude des passions que celle de la scène française, d'après le système adopté au 17^{me} siècle, et dont Racine est la plus parfaite expression. Cette société digne et délicate exigeant

Digitized by Google

sur le théâtre sérieux une dignité et une délicatesse extrêmes, il s'ensuivit que le poète devait s'attacher presque exclusivement aux types abstraits. Rien, en effet, de plus contraire à la délicatesse et à la dignité que la peinture fidèle et complète des individus, rien qui lui soit plus favorable que les généralités. Or, les abstractions, une fois mises en actions avec art, permettent, mieux que tout autre mobile scénique, d'analyser profondément et de suivre, dans leurs développements les plus variés et les plus étendus, les passions qui appartiennent à la nature humaine tout entière, sans que le poète soit gêné dans sa marche par les caractères individuels et les faits spéciaux que donne l'histoire. Ici tout caractère est une création, toute crise de passion un événement. Comme cet ancien sculpteur qui ravissait à chacune des beautés de la Grèce sa perfection dominante pour les réunir dans une Vénus idéale, le poète peut fondre dans la série d'observations morales qui lui est propre, les traits offerts par les divers héros, pour en former le tableau de l'ambition, de l'orgueil, de l'amour, etc. Le spectateur se livre à cette contemplation passionnée de lui-même en autrui; le drame ne lui demande aucune érudition, et lui ne demande au drame ni spectacle, ni costume, ni fidélité historique; il s'inquiète non des différences et des singularités, mais des homogénéités et des ressemblances; il étudie non les vérités partielles de temps et de lieu, mais la vérité toujours et partout présente. Il est évident que dirigé d'après ce système, le théâtre réunit au plus haut degré les conditions favorables à l'entier développement de la passion comme étude.

A. Baron.

(La suite au prochain N°.)

Digitized by Google

LE NUAGE.

Air : J'ai pris goût à la république. (*De Béranger.*)

La gaîté vous semble indiscrète,
Et vous suspendez vos chansons,
Pour un vain orage qui jette
Son voile d'ombre sur vos fronts;
Il fuira sans laisser de trace
Loin de ces paisibles climats :
Ce n'est qu'un nuage qui passe,
Amis, ne vous attristez pas.

Ainsi, vous tous qui sur la terre
Entrez au chemin du malheur,
Pauvre, conduit par la misère,
Riche, éprouvé par la douleur;
Bientôt vous verrez la disgrâce
Perdre la trace de vos pas;
Ce n'est qu'un nuage qui passe,
Amis, ne vous attristez pas!

Parfois il est des jours moroses,
Le bonheur même peut lasser;
Lorsque nous marchons sur des roses,
Une épine peut nous blesser.
Si votre époux gronde et menace,
S'il fait sur vous tomber son bras...
Ce n'est qu'un nuage qui passe,
Femmes, ne vous attristez pas.

Et vous, jouets d'une coquette,
Assez plaisants pour trouver mal
Que d'autres fassent leur toilette
Dans votre miroir conjugal;
On prit un moment votre place,
On vous la rend.... point de fracas!...
Ce n'est qu'un nuage qui passe,
Maris, ne vous attristez pas!

Digitized by Google

Jeunes auteurs, souvent l'envie
Vous courbe sous d'injustes lois,
Et sur votre œuvre et votre vie
Émousse l'ongle de ses doigts.
Mais le public enfin se lasse,
La cabale gronde plus bas :
Ce n'est qu'un nuage qui passe,
Amis, ne vous attristez pas.

Voyez s'agiter dans nos villes
Ces nains à façons de géants,
Reconstruisant de leurs mains viles
Les priviléges du vieux temps.
En rêve, déjà leur audace
Jette nos libertés à bas....
Ce n'est qu'un nuage qui passe,
Amis, ne nous attristons pas.

Brisant nos corps sous les entraves,
Des rois peuvent, durant un jour,
Nous livrer parmi les esclaves
Au rire insolent d'une cour.
Mais le lendemain dans l'espace
S'éteint l'astre des potentats :
Ce n'est qu'un nuage qui passe,
Peuples, ne vous attristez pas.

Quoi! vos regards restent sévères!...
Ma voix peut-être vous déplait;
Vous préférez le bruit des verres
Au vain bruit que fait un couplet.
De vous pourtant j'espère grâce;
Ma chanson, à ce gai repas,
Ce n'est qu'un nuage qui passe,
Amis, ne vous irritez pas.

ALEX. WAUQUIER,

Digitized by Google

LES BORDS DE LA SAMBRE,

LÉGENDES NATIONALES.

Ire LÉGENDE. — LA PRAIRIE AUX QUARANTE-NEUF COINS.

—

I.

LE RÊVE.

Une vieille horloge qui orne mon escalier, venait de sonner lentement douze coups, et les vibrations du timbre, s'éteignant dans un majestueux largo, brisaient le silence de la nuit. Assis devant mon feu depuis huit heures du soir, j'avais allumé mon quatrième cigare et désespérant de pénétrer la sublime profondeur d'un philosophe allemand, je m'étais laissé aller à cet état d'ineffable douceur, à ce sommeil de la pensée qui doit, à mon sens, constituer la béatitude céleste. Ma lampe épuisée jetait autour d'elle une lueur incertaine. Les œuvres de Krause s'échappèrent de mes mains, et mes yeux appesantis se fixèrent machinalement sur le pied de la lampe carcel dont les formes bizarres se confondaient en grimaçant.

Tout-à-coup je crus voir un petit nuage serpenter autour de mon quinquet et s'étendre en tournoyant sur ma table. En moins d'une seconde il se dissipa. A sa place parut une griffe velue portant un petit falot odoriférant dont la lumière était assez semblable à celle d'un bol de punch enflammé. Cette griffe terminait un bras long, noir et maigre, et tout ce luminaire de nouvelle espèce n'éclairait de ma table qu'une partie sur laquelle étaient posées quelques feuilles de papier, une plume et une écritoire. Le reste de mon appartement était plongé dans l'ombre. A cinq pieds et quelques pouces du sol, deux yeux brillaient dans les ténèbres comme deux escarboucles.

— Écoute et regarde, me dit une voix qui me fit tressaillir et qui ne pouvait appartenir qu'à un être surnaturel.

Digitized by Google

Je portai les yeux vers le bout de ma table, et je vis devant moi se dérouler tous les lieux, agir tous les personnages du récit de mon interlocuteur.

— « En 1810... A ces mots, ma plume s'anima, se trempa dans l'encre et se mit à écrire avec la rapidité et l'exactitude d'un sténographe du Moniteur.

— « En 1810, dit la voix mystérieuse, un homme vint se fixer dans un village où tu te trouveras dans huit mois. Cet homme s'appelait Pierre, du moins il ne se fit connaître que sous ce nom. Il était de mes amis. Après avoir ruiné quelques cousins par des machinations que je lui aurais enviées si je ne les lui avais inspirées, et par suite de quelques démêlés avec la Justice, il avait dû quitter Saint-O..., sa ville natale, chargé de la haine et de la réprobation de ses concitoyens. Je fermai son cœur à tous les sentiments, à tous les remords et n'y laissai sensible encore qu'une seule fibre. Je préparais ainsi, à moi de nouvelles joies, à lui de nouveaux tourments et de nouveaux crimes.

« La probité, la bonté et la piété apparentes de maître Pierre lui gagnèrent tous les cœurs des habitants du village. Il trompa le curé lui-même, ce qui n'était pas le plus facile. On ne parla bientôt plus à Solre-sur-Sambre que des nombreuses vertus de l'étranger. Les pauvres bénissaient ses aumônes; les vieilles vantaient sa dévotion; les jeunes exaltaient sa galanterie et son esprit; le maître d'école et les érudits du village s'enthousiasmaient de la pureté de son langage, de l'affabilité de ses manières françaises; les jeunes gens se laissaient séduire par sa gaieté et sa rondeur; les hommes faits lui demandaient des conseils pour la culture des champs; les vieillards le chérissaient à cause du respect profond qu'il leur témoignait. Toutes les bouches chantaient les louanges d'un de ces hypocrites raffinés comme moi seul sais les faire. Le maire mourut un an après l'arrivée de Pierre qui fut désigné, par l'unanimité des habitants, comme le plus digne de remplacer le défunt. Mais il avait de trop bonnes raisons pour ne pas attirer l'attention sur lui. Il déclina l'honneur qu'on lui offrait. On déplora sa modestie. Mr le Curé, transporté d'admiration pour l'humilité de Pierre, devint curieux de connaître les vertus de son vin et s'invita sans façon à dîner.

« Cela me déplut. Mon plan fut aussitôt conçu et exécuté.

« Le lendemain de ce dîner, un valet de ferme blessa un cheval en

Digitized by Google

conduisant la charrue. Il fut chassé. Le soir, un paysan se présenta pour le remplacer. Ce paysan c'était moi.

« Le dimanche suivant deux fiancés traversaient la place du village qui s'étendait devant la demeure de Pierre. Le jeune homme, fils du notaire de l'endroit, s'appelait Louis Rufian. Il était grand, bien fait, ses traits nobles et réguliers indiquaient une âme élevée, c'est-à-dire un peu moins sordide et moins lâche que celle des autres hommes. La jeune fille, septième rejeton féminin du plus riche cultivateur du canton, était Emilie Thomassin, jeune et jolie blonde de dix-huit ans, fort dévote par tempérament et qui me tenait à distance avec ses doigts perpétuellement mouillés d'eau bénite. Ces amours duraient depuis l'enfance, et la noce devait se célébrer après le *Coq-d'Août*[1]. Mais on comptait sans son hôte. J'avais une vengeance à tirer du bonheur de ces deux amants; j'avais à mes ordres Pierre qui pouvait encore aimer. Je dressai mes batteries et battis en brèche.

« Le fermier vit Emilie deux jours après et conçut aussitôt pour elle un amour violent. Il la suivait partout. A sa vue, les yeux de Pierre lançaient des feux terribles, un tremblement nerveux agitait tous ses membres. Un jour, dans un accès de frénésie, il s'empara des mains de la fiancée de Louis et, les couvrant de baisers convulsifs: Je t'aime! je t'aime! lui dit-il, d'une voix creuse et tremblante qui fit frémir la jeune fille.

« Seul dans sa chambre, il l'appelait à grand cris. — Emilie! Emilie! s'écriait-il en s'agitant sur sa couche, Emilie! Je la veux! Il me la faut! s'ils ne me la donnent pas, je mets le feu aux quatre coins de la ferme des Thomassin et j'enlève leur fille de vive force! Emilie! Emilie!..... Et il se mettait à marcher à grands pas, versait d'abondantes larmes, puis retombait accablé, anéanti. Pierre était en proie à l'une de ces passions, toute de frénésie et de rage, qui tuent si elles ne sont assouvies.

« Huit jours s'étaient à peine écoulés que tout le village commentait de mille manières les grandes révolutions survenues à la *cense*[2] des Thomassin. Louis était éconduit, et Pierre accepté pour gendre. La jeune fille puisa dans sa piété la force de déchirer le cœur de son amant par sa vertueuse soumission à la volonté de ses

[1] On désigne ainsi dans le pays la fin de la moisson.

[2] Nom donné aux grandes fermes dans le pays wallon.

Digitized by Google

parents qui, pour quelques écus de plus, la livraient à un homme à peine connu d'eux.

« Louis, la mort dans l'âme, jura de se venger.

« Tout se préparait pour le bonheur de Pierre. Mais certains papiers étaient nécessaires à la célébration du mariage. Mon maître, trop épris pour se résoudre à quitter sa fiancée pendant quelques jours, résolut de me confier le soin d'accomplir ces formalités préliminaires.

« Le mystère dont le fermier entourait son véritable nom n'avait pas échappé au jeune Rufian. Tant qu'il ne fut pas offensé, il s'en soucia fort peu. La perte de sa fiancée, l'amour qu'il conservait encore pour cette tendre Emilie, l'intérêt de son bonheur futur, qu'il voulait défendre jusqu'au bout avant de le laisser détruire à jamais, le décidèrent à arracher le voile sous lequel son rival dérobait son existence passée. Je ne m'opposai pas à l'exécution de ce dessein qui rentrait dans mon plan, et Louis fut bientôt au courant de tout ce qu'il lui importait de savoir.

« Il avait fait ses études dans la ville que Pierre avait abandonnée par amour pour les plaisirs champêtres. Parmi ses camarades de classe, Louis s'était lié plus intimement avec un pauvre boursier dont il s'était fait presque un ami. Le jeune homme, tout chargé des palmes rhétoriciennes du lycée d'une ville qui ne comptait pas moins de cinq à six mille habitants, avait vu s'ouvrir devant lui les portes de la maison commune et le pupître du secrétaire municipal.

« Louis ignorait les particularités qui concernaient Pierre et la position sociale de son ancien camarade. Tout se sait bientôt au village, et les voisins de Pierre étaient parfaitement informés à l'avance et du jour et de l'objet de mon voyage. Le fils du notaire guetta mon départ et quitta l'étude de son père pour me suivre, lorsqu'il me vit franchir le seuil de la maison de Pierre. Dès que je fus dans la campagne, je ralentis le pas. Louis ne tarda point à me rejoindre. Nous fîmes route ensemble, sans nous parler de l'affaire qui le préoccupait le plus vivement, mais devisant avec tout l'esprit d'un clerc de notaire et d'un valet de charrue.

« Arrivés dans la ville de Saint-O..., je pénétrai par une porte basse et noircie par le temps, dans une masure blanchie à la chaux et ornée de volets d'un vert d'herbe, pour recueillir les papiers que j'étais venu chercher.

Digitized by Google

« Louis m'avait suivi au bureau de l'état-civil. Je m'y fis délivrer l'acte de naissance de Gaspard-Joseph Coutureau, fils de Jean-François et de Jeanne Salvé, en apprenant à monsieur le secrétaire le prochain mariage de mon maître. Cette nouvelle fit faire à l'employé communal un geste d'incrédulité et de surprise dont mon compagnon de route lui demanda l'explication, aussitôt après ma sortie de la bicoque, dont la façade portait en lettres d'or cette inscription pompeuse : HÔTEL-DE-VILLE.

« Zéphyrin Calvant, l'ex-condisciple de Louis, lui dit en substance que M. Gaspard-Joseph Coutureau avait quitté le pays pour avoir fait et signé, par obligeance, à la place d'un sien oncle, un testament par lequel le bonhomme laissait à ce cher neveu ses dix mille livres de rentes. La Justice, goûtant peu une complaisance de cette nature, mit la main sur Gaspard et ne l'en retira qu'en laissant les deux lettres T. F. empreintes sur son épaule droite. Elle le pria en outre d'aller voir si l'air de Toulon était aussi pur que celui de Saint-O.... Mais Gaspard (ou Pierre), peu curieux de faire cette expérience, s'évada pendant le transport de la chaîne, et depuis lors on n'en entendit plus parler.

« Louis, bavard comme l'est avec son ami intime tout amoureux contrarié, raconta longuement l'histoire de ses amours. Il termina son récit par le serment de révéler à Emilie, à M^r^ et à M^me^ Thomassin et à tout le village, la biographie de Gaspard Coutureau, caché sous le nom de Pierre.

« Il se mit en route le lendemain matin. Je pénétrai dans la chambre de Pierre, douze heures avant le retour de Louis.

« Le fermier était près d'une fenêtre qui avait jour sur le verger auquel sa forme bizarre a valu le nom de PRAIRIE AUX QUARANTE-NEUF COINS. Assis dans un vieux fauteuil, les deux coudes sur la table et la tête dans les mains, Pierre paraissait abîmé dans des réflexions pénibles. Le bruit que je fis en entrant le tira de sa rêverie, et levant brusquement la tête :

— Ah ! te voilà ! me dit-il ; tu n'es pas resté longtemps en route. Eh bien ! as-tu ce qu'il me faut ?

— Oui, maître. Voilà votre acte de naissance.

— Et mon extrait de baptême pour le curé ?

Je fis la grimace.

— Le voici, lui dis-je. Il était de ma façon.

Digitized by Google

— On ne t'a pas fait de sottes questions...

— Parbleu non, m'écriai-je. J'aurais bien voulu voir l'insolent qui se fût permis de me demander si M. Pierre n'est pas Gaspard-Joseph Coutureau, jadis condamné pour faux... « En disant ces mots, j'étendis la main vers son épaule droite. Le malheureux bondit comme un tigre réveillé par une balle, et, me fixant avec des yeux sanglants, il s'écria, d'une voix qui eût été terrible pour tout autre que moi :

— Et qui diable es-tu? D'où me connais-tu? Qui t'a dit ma vie?

— Tu as répondu toi-même à ces trois questions. Oui je suis le diable, puisque tel est le nom stupide dont m'ont affublé les hommes. Ne t'effraie pas. Tu as devant les yeux ton ami le plus ancien et le plus dévoué. Lorsque tu vins au monde, l'ange qui devait balancer mon pouvoir et veiller sur ta vie, ne fut pas présent à ta naissance, parce qu'il était allé porter aux pieds de Jéhova une douleur, une prière de ta mère. Tu m'appartins. Je t'accompagnai partout depuis lors et t'aimai à notre manière. C'est moi qui brisai l'anneau qui te rivait à la chaîne des forçats. Je dépistai les sbires envoyés à ta poursuite, protégeai ta retraite dans ce pays et tins éloignés les importuns. Enfin, si je te sers aujourd'hui en qualité de valet de ferme, c'est pour veiller encore à ta sûreté.

— A ma sûreté? dit-il.

— Oui. Malgré mes soins et ma diligence, on m'a suivi. Mon compagnon de route a pris des informations. Il sait tout. Il dira ce qu'il sait.

— C'est Louis, n'est-ce pas? s'écria-t-il, la figure bouleversée.

— En effet. Mais ton bonheur ou ton malheur est encore dans tes mains. Il faut vouloir, voilà tout.

— Que faire? Il est de retour sans doute. Déjà la moitié du village a tout appris... Je suis deshonoré!...

— Deshonoré! Tu dois être habitué maintenant au fardeau de la honte et de l'infamie.

— O Emilie!... Perdue!... Perdue!... à jamais!

— Non, te dis-je, si tu le veux.

— Si je le veux!... Mais ce Louis...

— Tu n'en auras plus rien à craindre et tu te vengeras.

— Ah! comment?... comment?

— Sois attentif. Louis n'est pas de retour...

— Ah! je respire!

Digitized by Google

— J'ai sur lui l'avance d'une nuit. Il n'arrivera donc que ce soir vers neuf heures; nous avons plus de temps qu'il n'en faut pour bien combiner nos mesures.

— Explique-toi.

— Il doit passer par le bois. Le taillis est touffu, ton gourdin de chêne flexible et pesant comme une massue.

— Après? après?

— Changeons d'habits. Je prends ta figure et, de cinq à onze heures du soir, je ne bouge point de chez le notaire. Toi, tu sors d'ici à huit heures, avec mes souliers, ma blouse, mon bonnet et ton gourdin. Tu attends ton rival, tu l'assommes au passage et tu épouses Emilie.

« Le fermier devint pensif. L'horreur du crime en lui-même l'arrêtait moins que la crainte des Cours d'Assises, nouvellement établies à cette époque et dont on avait conçu, dans les campagnes, des craintes mystérieuses. Il me fit part des pensées qui l'agitaient. J'accueillis sa confidence avec un ricanement qui le détermina.

« Un quart d'heure après cette scène, le sosie de Pierre était chez M. Rufian; il n'en sortit qu'à onze heures.

« A mon retour à la ferme, Pierre me dit avec terreur : — C'est fait... Mais une femme, je crois... J'ai été vu... Cette vieille sorcière, Mathurine est passée près de nous dans le bois... elle a dû tout apercevoir.

— Pourquoi ne l'as-tu pas rendue muette? lui dis-je en complétant le sens de cette phrase par un geste expressif.

— Je n'ai pas osé.

— Pour dérouter les limiers de la Justice, je pars cette nuit. Tu ne me reverras plus; mais sois sans crainte, tu n'es pas encore guillotiné.

« Bientôt messieurs du Parquet vinrent procéder à l'instruction du crime et à la recherche des coupables. Pierre accompagna les magistrats pour détourner les soupçons. Il resta assez calme jusqu'au moment où la vieille Mathurine l'accusa formellement. Une légère pâleur passa sur son front. Il se troubla, répondit en hésitant au Procureur-Impérial, fut arrêté et mis en jugement.

« Mais les débats établirent à toute évidence que Louis Rufian avait été assommé à coups de bâton en traversant le bois; qu'un valet de ferme de Pierre avait disparu le soir même de l'attentat,

Digitized by Google

vers huit heures ; que la femme Mathurine avait faussement et méchamment prétendu reconnaître le fermier, attendu que Mr le Curé, Mr le Notaire et Mr le Receveur avaient passé toute la soirée du crime à jouer au *mariage* avec l'accusé ; que celui-ci était resté avec eux depuis cinq heures jusqu'à onze ; que Mr le Receveur avait lui-même accompagné l'accusé jusqu'à sa ferme où il l'avait vu entrer. En conséquence, Pierre fut acquitté à l'unanimité. La vieille, poursuivie pour faux témoignage, fut condamnée, aussi à l'unanimité, aux travaux forcés et à l'exposition qu'elle subit, par exception et pour servir d'exemple, sur la place du village, devant la porte de maître Pierre. »

La voix mystérieuse se tut. Je voyais la pauvre femme attachée au poteau d'infamie. Tout à coup, le bourreau me distingua dans la foule des spectateurs. Il descendit de l'échafaud, vint à moi et étendit la main pour me saisir... Je voulais fuir, mes jambes paralysées me refusaient leur service. Je voulais crier, la voix expirait dans mon gosier. Un ricanement bruyant et métallique me réveilla en sursaut.

Je me frottai les yeux et restai tout ébahi à la vue de ma vieille gouvernante qui me secouait les épaules, riait de tout son cœur et m'apportait mon déjeuner.

Je regardai autour de moi. Il faisait grand jour, ma lampe était éteinte depuis longtemps, et la vieille riait encore des gestes désespérés qu'elle m'avait vu faire pendant mon sommeil.

Ma tête était lourde et brûlante comme après une nuit d'insomnie ; mes yeux, fatigués, à demi-clos ; mon pouls battait avec violence. Je jetai les regards sur ma table, et ce que je viens de transcrire, couché tout au long sur la couverture de mes cahiers de philosophie, me fit comprendre que j'avais éprouvé un accès de *somnambulisme naturel*. C'était la matière du chapitre dont mon intelligence avait en vain poursuivi le sens, pendant la soirée de la veille.

II.

LA RÉALITÉ.

Octobre dépouillait de leur parure nos campagnes et nos bois. Le soleil, après s'être fait longtemps désirer pendant les mois de juillet et d'août, semblait vouloir réparer sa paresse ou sa distraction intempestive, en prodiguant à l'automne ses rayons, sinon les

Digitized by Google

plus ardents, au moins les plus doux et les plus purs, et sécher sur les champs les traces d'un humide été.

Restez donc enfermé dans l'enceinte d'une ville, après un messidor tout larmoyant, quand vous avez conquis votre premier diplôme et que votre meilleur ami vous presse de passer avec lui quinze jours de trop courtes vacances, dans le pays le plus pittoresque dont vous brûlez depuis longtemps de faire la connaissance!

Je partis donc le quinze octobre 1841. Je séjournais depuis quelques jours chez mon ami, passant le temps à parcourir les environs, à admirer les beaux sites et les bords variés de la Sambre, fouillant les ruines, interrogeant les débris, demandant aux vieillards ces légendes tantôt naïves et touchantes, tantôt sombres et terribles, dont est rempli le pays de Solre-sur-Sambre, décoré en style administratif du nom de canton de Merbes-le-Château.

Un matin, selon ma coutume, je pris le cheval de Gustave. En deux bonds je fus hors de l'enclos. M'abandonnant au doux balancement du pas de ma monture, je lui laissai liberté entière, en véritable chevalier errant qui cherche des aventures. Un clocher qui s'élevait sur l'autre rive de la Sambre, du milieu d'un bouquet d'arbres encore couverts de feuilles jaunissantes, le souvenir d'une touchante histoire que cette vue réveillait en moi, me jetèrent dans une rêverie profonde. Cet état durait depuis je ne sais combien de temps, lorsque mon cheval, effrayé par un tronc d'arbre, fit un écart qui faillit me jeter à terre et me tira violemment de ma distraction. Un bruit sonore frappa mon oreille, je me retournai et vis à quelques pas un des fers de mon cheval qui brillait sur le pavé.

Il me fallait un maréchal et grand était mon embarras au milieu d'une vaste campagne, dont l'horizon borné par une vapeur brumeuse, n'offrait pour tout guide au touriste égaré qu'une masse d'un gris plus sombre. Je me dirigeai sur ce point et après quelques centaines de pas, je reconnus un village où je me fis conduire chez le disciple de saint Éloi.

Pendant que son père se livrait aux préparatifs de l'opération que je réclamais de son talent, le fils du maréchal m'expliqua la route qui devait me conduire chez mon ami, dont la demeure n'était pas bien éloignée. L'ouvrier forgeait encore. Pour me faire prendre patience, le jeune paysan me proposa de me montrer

Digitized by Google

une prairie ou verger appartenant à sa famille et qui offrait une particularité assez remarquable : On l'appelle la *Prairie aux Quarante-Neufs coins,* me dit-il.

Ce nom me frappa et me remit en mémoire la vision que je vous ai racontée tout à l'heure. Je suivis mon guide avec un empressement que l'on conçoit facilement. Toute vérification faite, la Prairie aux Quarante-Neufs coins n'en a que vingt-neuf, en comptant les angles tant rentrants que saillants, formés par les haies et les buissons qui la ferment de toutes parts.

Au bout de cet enclos, on voyait un bâtiment en ruines. Les murs en étaient formés de rocailles de silex et de morceaux de marbre fort commun dans ce pays. Un lierre immense couvrait toute la paroi extérieure de la ruine; celle qui regardait la prairie était abattue et de niveau avec le sol. Six pieds de décombres comblaient l'intervalle compris entre les trois autres murailles à moitié debout. Les plantes gracieuses des ruines, croissant çà et là, donnaient à ces débris un aspect d'antiquité assez respectable.

Jugez de ma stupéfaction! j'avais devant les yeux tout ce que j'avais vu huit mois auparavant dans mon rêve.

J'assaillis mon guide d'une foule de questions. L'émotion peinte sur mes traits, l'anxiété avec laquelle j'attendais ses paroles, la vivacité fébrile de mes discours, surprirent étrangement le jeune homme. Aussi ce ne fut pas sans concevoir de grandes appréhensions sur la rectitude de mon jugement, qu'il me renvoya à sa vieille grand'mère, laquelle, dit-il, satisferait complètement ma curiosité. Il ajouta, en me conduisant auprès d'elle, que l'existence de ces ruines ne remontait guère au delà d'une trentaine d'années, que sa grand'mère en avait connu le dernier habitant, *Pierre le mau fermier,* [1] et qu'elle connaissait au sujet de cet homme une terrible histoire.

Ces détails firent sur mon imagination une impression si profonde que je crois voir encore la mère du maréchal, et que ce souvenir me cause une émotion pénible, chaque fois qu'il revient à ma pensée.

J'étais arrivé auprès de la vieille. Son costume se composait, comme celui de toutes les femmes de ce pays, d'une jaquette, d'un jupon de siamoise rouge rayée d'indigo, d'un tablier augmenté de

[1] *Mau*, en patois, signifie *méchant, mauvais.*

Digitized by Google

deux énormes poches flottant sur les hanches. Ses cheveux étaient rassemblés sous un serre-tête noir couvert d'un bonnet bien blanc. Sa figure n'avait de remarquable que l'expression mystérieuse de deux petits yeux gris, ombragés par des sourcils épais. Toutes les circonstances de mon cauchemar se représentèrent en même temps à mon esprit : le nom du fermier, la situation et l'aspect des lieux, les dates, et surtout cette phrase qui retentissait encore à mes oreilles : *En* 1810 *un homme vint se fixer dans un village où tu te trouveras dans huit mois.*

Le jeune paysan avait appris le but de ma visite à son aïeule qui consentit sans peine à me raconter ce que vous savez déjà de mon rêve. Je ne rapporterai donc pas cette partie de son récit, mais je laisserai maintenant parler la bonne femme qui vous dira la fin de la légende.

« Le mariage de Pierre, continua-t-elle, n'eut point lieu. Après son acquittement, le *mau-fermier* ne se représenta plus chez les Thomassin. Peu à peu il s'éloigna de toute société, abandonna le cabaret et ne sortit de chez lui que lorsque la culture de ses terres l'exigeait.

« Il finit par s'isoler entièrement. Ce changement complet dans ses habitudes faisait jaser au village sur le compte de maître Pierre. Ses ennemis secrets commençaient à élever la voix en faveur de l'innocente qui subissait sa peine au bagne. L'imagination des hommes travaillait le soir au cabaret. A la veillée, les femmes racontaient de terribles histoires de revenants, remplies d'allusions à Pierre et à ses victimes. L'événement mystérieux qui mit alors fin aux jours du fermier, vint fixer toutes les incertitudes. Mais on ignorerait encore les causes de la disparition subite de Pierre et de la chute de sa ferme, si, en m'en rendant témoin, le bon Dieu ne m'avait donné la force de survivre à ma frayeur, pour annoncer ses vengeances et pour faire trembler ceux qui cachent, sous les dehors paisibles de la vertu, une âme criminelle et bourrelée de remords.

« Le soleil était aussi brillant qu'aujourd'hui, mais chaud comme il l'est ordinairement au mois de juin, dont nous saluions le vingtième jour. Ma mère m'envoya, dans l'après-midi, à la ferme Païaut dont vous pouvez apercevoir d'ici le toit bleu, à droite de ce chemin qui conduit à Hantes-Wihéries. J'étais l'intime amie de la fille de la fermière. Après être restées longtemps à causer sous le

Digitized by Google

grand noyer du verger, nous nous levâmes, toutes surprises de sentir sur nos épaules de larges gouttes de pluie, d'entendre gronder la foudre, de voir la nuit s'avancer rapidement et embrasser l'horizon en quelques secondes.

« L'orage était épouvantable. La pluie tombait par torrents. Un vent terrible courbait la cîme des ormes et des bouleaux. Impossible de songer au départ, et dix heures avaient sonné, lorsqu'il me fut permis de me hasarder au dehors. Un garçon de charrue m'accompagna jusqu'au bas du chemin que je vous ai montré tout à l'heure. Là, je lui dis de retourner chez ses maîtres. J'étais éloignée de la maison de mon père d'une minute de marche tout au plus.

« La demeure de Pierre se trouvait sur ma route. J'étais arrivée au pied d'un vieux chêne que l'on a abattu il y a cinq ans et qui croissait à vingt-cinq pas de la *cense* du *mau-fermier*, lorsque le tonnerre, que je croyais bien loin, retentit tout à coup avec fracas. Je m'arrêtai saisie de frayeur et regardai en frissonnant. Un feu follet sautillait sur le toit de la ferme, la terre tremblait, les arbres courbés avec violence, quoique je ne sentisse pas un souffle de vent, se penchaient tous du côté opposé à la maison de Pierre. Un éclair tomba sur l'habitation qui s'abîma avec un craquement terrible. Une effroyable malédiction, un cri de damné, accompagné d'affreux ricanements, s'éleva au milieu du tumulte, et je m'évanouis.

« Quand je repris mes sens, je me trouvai dans ma chambre. Inquiet de ma longue absence, mon père était sorti, un quart d'heure après l'événement dont je connaissais seule la cause, pour aller à ma recherche. Un gémissement l'arrêta au pied du chêne. Il me reconnut et m'emporta. Le lendemain matin, je n'avais pas encore recouvré la parole, et la *Prairie aux Quarante-Neuf coins* était dans l'état où vous l'avez vue aujourd'hui. Mon père l'acheta quelque temps après pour une somme très-modique. Il voulait bâtir une maison avec les débris de celle du fermier; mais il avait mal placé son argent. On ne put détacher une seule pierre des murailles, et ce que l'on tentait de reconstruire pendant le jour était renversé la nuit par une main invisible. »

Mon cheval piaffait à la porte. Je remerciai la bonne vieille et partis comme un trait.

H. Delmotte.

Digitized by Google

LA FIANCÉE.

—

Déjà vers l'Océan s'incline
Le roi du jour,
La nuit descend sur la colline,
Reine à son tour.
Que fais-tu seule sur la grève,
Où chaque soir,
Douce et plaintive Geneviève,
Tu viens t'asseoir ?

Sur ta joue, à vingt ans flétrie,
Coulent des pleurs,
Et ta bouche invoque Marie
Aux sept douleurs...
Ce bijou que ta lèvre presse
Est l'anneau d'or,
Gage sacré de la tendresse
De ton Victor.

Mais lui, sur la rive étrangère,
Bien loin de toi,
Enfant ! oublie amour, bergère,
Serments et foi.
Oublie aussi. La vie apporte
D'amers regrets,
Puis vient l'oubli qui les emporte
L'instant d'après.

Digitized by Google

Viens, la brise est âpre et glacée,
Le ciel est noir,
Retourne, pauvre délaissée,
Au vieux manoir.
Le pâtre dit, et la tempête
Se déchaîna ;
Mais seul, hélas ! baissant la tête,
Il s'éloigna.

Et quand l'aube blanchit la grève
Le lendemain,
Il y retrouva Geneviève,
Et prit sa main...
La mort déjà l'avait glacée,
Et l'anneau d'or,
Aux lèvres de la fiancée,
Brillait encor.

Auguste Pujol.

Digitized by Google

DE L'AVENIR DES HOMMES DE LETTRES

EN BELGIQUE.

(SUITE ET FIN.)

Il reste à examiner si la situation matérielle où se trouvent nos écrivains leur permet de consacrer à la patrie les fruits de leurs veilles et les créations de leur intelligence. Car enfin, qui oserait les blâmer de porter à l'étranger des talents qui nous honorent, si nous ne faisons rien pour les retenir parmi nous? Quoi donc! ils seraient déshérités de leur part aux droits communs, et nous exigerions d'eux un dévouement, une abnégation que le pays ne demande à aucun de ses enfants les mieux privilégiés?... Convenons-en, ce serait folie. Il y a en Belgique des lois protectrices pour chaque industrie, mais aucune loi ne protége les œuvres de l'esprit, ou s'il en existe, elles sont absolument illusoires. On a beau entasser sophismes sur sophismes, on ne détruira pas cette triste vérité, qu'un ostracisme injuste pèse sur nos écrivains. Ne m'objectez pas les sommes que l'État, dans son budget, accorde chaque année à la littérature. Il ne me serait pas difficile de prouver que ces sommes seront données à peu près en pure perte, tant que la loi elle-même n'en réglera pas l'usage, et que le système suivi jusqu'aujourd'hui dans la distribution des récompenses a été plutôt nuisible qu'utile à la dignité, à l'indépendance de notre littérature, et par conséquent à son développement, à sa richesse.

Il n'y a réellement aujourd'hui, en Belgique, qu'une carrière ouverte aux hommes de lettres, c'est celle du journalisme. Pourvu que l'écrivain soit doué à la fois de beaucoup de facilité et d'une

Digitized by Google

grande ardeur au travail, qu'il sache écrire vite et écrire sur tous les sujets, il peut parvenir à *gagner sa vie*, tant bien que mal; mais que devient alors l'inspiration? Demandez-le aux journalistes; ils vous le diront mieux que moi.

Quant à la plus sublime expression dont puisse se revêtir la pensée humaine, quant à la poésie, c'est parmi nous que les plaintes désespérées de Gilbert et de Chatterton deviennent d'accablantes réalités. — S'il surgissait en Belgique un grand poète, qui ne fût pas autre chose qu'un poète, il devrait *mourir de faim*, dans le sens le plus littéral et le plus horrible de ce mot.

L'approbation d'un public d'élite doit sans doute satisfaire l'amour-propre de nos écrivains; mais ce public n'est pas assez nombreux pour que ses suffrages se traduisent en richesses, pas assez nombreux même pour faire vivre modestement de leurs travaux les auteurs qu'il aime. Qu'arrive-t-il de là? que nous avons une littérature d'avocats, de médecins et de jurisconsultes : tous les états sont représentés dans notre société littéraire; il n'y manque que les littérateurs. Tout le monde en est tellement convaincu, que personne n'abordera un écrivain sans lui demander comment il occupe ses *loisirs*, et sans lui adresser quelques-uns de ces jolis compliments que savait faire Mr Jourdain... « Ah! montrez-nous donc votre petite drôlerie! » Un monsieur m'a demandé dernièrement si je caressais encore les Muses. — En fait d'art, les *amateurs* sont, en général, immédiatement au-dessous de rien : et cependant il y a ceci de remarquable qu'on parle rarement de leurs œuvres aux véritables artistes, tandis qu'on n'oublie jamais de féliciter l'*amateur* sur ses innocents triomphes.

Les plus grands talents s'amoindrissent et s'énervent, lorsqu'ils se résignent à jouer un rôle aussi mince. Ils se contentent, à la longue, des faciles succès de salons; ils se laissent aller peu à peu à ce triste mécanisme de la pensée qu'enseignent les jongleurs de la poésie, connus sous le nom d'improvisateurs. Elle est si agréable en effet, cette tranquille renommée, et elle coûte si peu! A quoi bon pâlir dans

Digitized by Google

les veilles laborieuses et dans les douleurs de l'inspiration, lorsqu'on peut briller tout doucement parmi les auteurs dorés sur tranche, et conserver des joues roses, un sommeil tranquille et les douces jouissances du monde! Être aimé, fêté, recherché, caressé partout : cette ambition n'en vaut-elle pas bien une autre? N'est-ce pas quelque chose de charmant que le génie confit et entouré de papier rose? Mettez donc des robes de gaze et des parures de brillants à la Vénus de Médicis!

Il serait temps cependant qu'on prît notre littérature au sérieux. Les premiers d'entre nos hommes d'état ne sont-ils pas des écrivains? Je pourrais citer à la fois nos plus beaux noms politiques et nos plus beaux noms littéraires; je citerais des écrivains qui sont ministres, ambassadeurs, députés : à la bonne heure. Mais puisqu'il s'agit de l'avenir de notre littérature, je dois m'occuper surtout des plus jeunes auteurs : or, parmi ces derniers, les uns ont à peine de quoi vivre, et les autres, en plus grand nombre, ont justement de quoi mourir honorablement. La plupart d'entre eux s'estimeraient fort heureux de trouver un éditeur qui voulût bien imprimer leurs ouvrages à ses frais, en empochant les bénéfices. Puisque nous voilà sur ce chapitre, disons un mot des éditeurs.

Il y a en Belgique, c'est chose connue, de grands citoyens qui font les plus énormes sacrifices pour éditer les œuvres indigènes. Je félicite sincèrement les écrivains qui ont rencontré ces Mécènes de la librairie; mais pour ma part, comme j'ai quelque expérience là-dessus, ils me permettront de douter qu'ils aient jamais tenu entre leurs doigts habiles cet être fantastique, éblouissant, insaisissable, qu'on nomme l'argent de l'éditeur. La raison en est fort simple : l'éditeur lui-même n'est qu'une création tout-à-fait idéale, une utopie, un rêve : on paye largement les frais d'impression, les frais de prospectus et les frais d'annonces, puis on autorise l'imprimeur ou le libraire à mettre sur le titre ces deux mots magiques :

***, ÉDITEUR.

Cela convient parfaitement au libraire, et cela flatte l'amour

Digitized by Google

propre de l'auteur : le premier devient un protecteur des lettres, un homme éclairé, un hardi spéculateur; le second passe pour avoir trouvé un véritable éditeur belge; c'est-à-dire qu'il a beaucoup de talent, ou, ce qui pose infiniment mieux un homme, beaucoup d'adresse. Il existe, à la vérité, trois ou quatre hommes généreux qui ont édité réellement les ouvrages dont ils croyaient le débit sûr : ceux-ci ont fait à leurs auteurs, dans l'excès de leur sollicitude toute paternelle, l'honneur de les imprimer *Pro Deo* en leur laissant une large part dans les bénéfices. J'avoue que cela est magnifique. Le malheur est que les auteurs attendent toujours cette part; car il n'y a jamais de bénéfices après les frais couverts, même pour les livres dont l'édition est épuisée. Tout est absorbé par les faux frais et les pertes de librairie. On ne peut en douter, puisque ce sont les éditeurs eux-mêmes qui l'assurent. Il faut que ces messieurs professent une abnégation bien rare pour renouveler de semblables entreprises !

Je ne veux pas faire ici la physiologie de l'éditeur belge; je me contenterai d'en esquisser un seul trait.

Un jeune homme se trouve dans l'impossibilité de se faire imprimer à ses frais, soit que sa fortune ne le lui permette point, ou que sa famille refuse de l'aider à se perdre,en le détournant d'occupations *sérieuses*, c'est-à-dire lucratives. L'éditeur entend dire partout que le jeune homme n'est pas un cuistre, et que son livre a du bon, c'est-à-dire qu'il peut se vendre. Il appelle donc l'auteur et lui tient à peu près ce langage : « Monsieur, ce serait un bonheur pour moi de publier votre excellent ouvrage; mais vous savez que *dans ce malheureux pays*, il nous est impossible de payer une œuvre comme la vôtre, et je rougirais de vous faire des offres ridicules. Mais je sais, monsieur, que vous ne faites pas de l'art une spéculation. A votre début dans la carrière, vous avez besoin d'une grande publicité : il vous faut un éditeur qui sache comprendre toutes les beautés de vos livres et qui puisse les répandre au loin. J'ai de puissants appuis dans la presse belge et

Digitized by Google

même dans la presse parisienne, et je me fais fort de vous procurer *des articles magnifiques* des principaux journalistes des deux royaumes; car vous êtes appelé, monsieur, à briller sur un plus grand théâtre... *où je vous promets d'avance les succès les plus heureux!* Je vous ferai une édition superbe, monsieur, et j'inonderai la ville d'affiches; les journaux, monsieur, seront pleins de réclames en votre honneur; je vous aurai, monsieur, de beaux feuilletons de mes amis *** et *** (car l'éditeur a pour amis les écrivains des deux mondes); je vous ferai lithographier, monsieur, je vous mettrai en taille-douce, en plâtre, en eaux-fortes, à toutes les vitrines de tous les marchands d'estampes!... Votre célébrité, monsieur, pourra me coûter cher; mais j'ai juré de vous rendre célèbre! — Le marchand de gloire continue sur ce ton, avec tout l'entrain d'un Fontanarose frotté de littérature; et le jeune homme, à la fois naïf et vaniteux comme un débutant, ne sachant d'ailleurs à quel saint se vouer, content de se voir imprimé tout vif et presque stéréotypé, accepte tout de confiance, et s'en va en fredonnant :

Ah! qu'il est beau de pressentir sa gloire!

Mais Fontanarose le retient par le pan de l'habit. — Monsieur, dans votre intérêt, je crois qu'il est bon d'entretenir les illusions du public; car enfin... croyez-vous que M. Sue serait un aussi grand homme, s'il ne vendait pas ses ouvrages au prix de cent mille francs?

L'Auteur. — Est-ce ce genre de célébrité que vous voulez me garantir?

L'Éditeur. — Ah! Monsieur, vous savez trop bien que tous mes bénéfices sont absorbés, et au-delà, par les frais énormes que je m'impose. Cependant, si vous vouliez bien signer la quittance que voici, on lirait demain dans tous les journaux : — « Nous apprenons que le libraire *** a acheté à M. **** l'autorisation d'imprimer son livre intitulé..., pour une somme de ... Ce prix, inouï jusqu'ici dans les fastes de notre littérature, fait autant d'honneur aux lumières de l'éditeur

Digitized by Google

qu'au talent de l'écrivain. » — Dites-moi : cela ne serait-il pas d'un bon effet?...

L'Auteur. — Ma foi, je n'en aurai ni plus ni moins, et cela ne peut me nuire.

Là dessus, le jeune homme signe et part pour la postérité.

Cela est absurde, me direz-vous. — Absurde, j'en conviens, et je vous répondrai comme la servante de Sganarelle : « Je ne sais pas si cela se peut, mais je sais bien que cela est. »

S'il y a ici quelque chose qui doive surprendre, c'est que des libraires, à qui on laisse le droit de réimprimer tous les livres français, se donnent ce mal pour s'approprier des œuvres indigènes dont le débit est toujours incertain. Cependant cela s'explique par la concurrence ruineuse que se font entre eux les contrefacteurs. C'est au point que quelques-uns ont cru trouver plus d'avantages à être tout simplement de vrais et loyaux éditeurs... de la façon que je viens de vous narrer. Viennent maintenant les belles éditions à bon marché que la France se met à produire, et vous verrez que ces infortunés libraires seront forcés d'acheter tout de bon nos ouvrages!

Ma foi, je plaisante et je n'en ai guère envie. Qu'on essaie tous les moyens possibles pour venir en aide à notre littérature, la question de la contrefaçon restera toujours pour elle une question de vie ou de mort. La contrefaçon inonde le pays d'une quantité de romans et de feuilletons exotiques, appartenant à cette littérature que le spirituel auteur de *Jérôme Paturot* appelle la littérature de ménage. Elle a ainsi le double tort de détourner l'attention publique des meilleurs ouvrages de nos compatriotes, et de pervertir entièrement le goût des lecteurs. Il est certain que les esprits accoutumés au style musqué et prétentieux de la *Bohême* ne peuvent goûter la noble simplicité des livres bien pensés et sérieusement écrits. Ajoutez à cela que notre littérature étant l'expression de notre nationalité, elle doit être aussi admise et reconnue à l'étranger; or, l'étranger se fait une idée au moins singulière de nous et de nos livres, et cela durera tant que la contrefaçon sera tolérée. Il n'est pas que

Digitized by Google

vous n'ayez lu quelqu'une des dissertations si profondes des journalistes parisiens sur la littérature de Belgique, représentée à leurs yeux par trois ou quatre étrangers qui sont venus s'établir dans nos provinces, et qui ont fait hommage à leur patrie adoptive de leurs œuvres écrites dans une langue qui n'existait pas avant eux. Les Français, en général, sont persuadés que les Belges ne peuvent écrire en français sans les voler. Vous serez peut-être curieux d'apprendre comment notre littérature est comprise par une classe de Français fort respectable, celle des douaniers. A l'exception des journaux, des revues et des autres écrits périodiques, ces messieurs ne laissent passer en France aucun livre imprimé en Belgique, sans le soumettre, au préalable, à un examen sérieux. Cet examen consiste à ouvrir une page au hazard et à en lire les deux premières lignes; s'ils n'ont pas cru y découvrir tout d'abord un flandricisme ou un wallonisme, l'ouvrage est déclaré contrefait et saisi impitoyablement. J'ai vu plusieurs fois faire cette opération sur mes propres œuvres, que j'ai eu le bonheur de sauver, grâce à mon passe-port... J'ai la prétention de croire que le résultat de l'examen fait par MM. les douaniers n'entrait pour rien dans leur détermination, car je fus moins heureux dans une autre circonstance. Il était question de représenter sur le théâtre de Lille mon drame intitulé *André Chénier*, qui venait d'être joué à Bruxelles et à Liége : en conséquence, j'envoyai à ce théâtre les brochures nécessaires. La saison d'hiver se passait sans que j'en eusse reçu aucunes nouvelles, quand l'acteur principal m'écrivit que la direction avait vainement attendu les brochures annoncées. La douane avait empêché l'importation de ces contrefaçons. Je n'avais pourtant pas oublié d'y joindre ma déclaration signée, mais ma signature semblait suspecte, sans doute, à MM. les douaniers. Quelque temps après je me rendis à Paris, et j'eus grand soin de dissimuler sur mes papiers ma qualité d'homme de lettres, de peur d'être saisi moi-même comme une odieuse contrefaçon.

On a pensé un moment à abolir entièrement la contrefaçon

Digitized by Google

littéraire ; ce projet a été bientôt abandonné. On s'est écrié qu'on réduirait à la misère toute une population d'ouvriers typographes. Je ne vois guère d'autres victimes que trois ou quatre gros éditeurs de Bruxelles, car la province contrefait peu ou point ; et je dis trois ou quatre, parce que les plus riches pourront seuls résister à la concurrence telle qu'elle est organisée, et que ce n'est que sur la ruine de leurs concurrents qu'ils peuvent baser leur prospérité future. Je conçois que les imprimeurs aient fini par se persuader à eux-mêmes qu'ils ne pouvaient vivre sans la contrefaçon ; mais c'est là une singulière erreur. Il en coûte moins de moitié pour se faire imprimer à Bruxelles qu'à Paris ; et dans les provinces, à Liége par exemple, l'impression coûte moins encore. Il est donc plus que probable que la contrefaçon étant abolie, les auteurs français se feraient imprimer de préférence à Bruxelles et à Liége ; par la même raison, nos libraires pourraient offrir aux écrivains des avantages plus considérables que ceux qu'ils trouvent à Paris. Ces spéculations-là vaudraient mieux peut-être que les opérations de la contrefaçon, qui ne pourra résister aux Charpentier, aux Gosselin, etc., puisque ceux-ci offrent déjà de plus belles éditions au même prix que les éditions belges. — Il n'en est pas moins vrai qu'en frappant la contrefaçon, l'état serait obligé de faire quelques sacrifices pour dédommager des industries menacées ; mais ces sacrifices seraient amplement rachetés par les avantages que la France procurerait à d'autres industries plus dignes et d'une plus grande importance.

On a dit qu'en ôtant à nos imprimeurs la faculté de reproduire les livres étrangers, le gouvernement avait un but caché, celui d'arrêter l'influence croissante des idées *françaises*. Si c'est des idées *libérales* qu'on a voulu parler, je crois qu'elles appartiennent à la Belgique autant qu'à la France, et que nous ne resterons pas en arrière dans le chemin du progrès. S'il fallait immoler l'avenir même de notre littérature à la propagation des lumières, j'ose dire que nos écrivains seraient les premiers à proposer ce sacrifice. Mais ils sauront aussi,

Digitized by Google

je le répète, contribuer de tout leur pouvoir à répandre les pensées civilisatrices. Faut-il donc mettre le progrès sous la protection d'une industrie immorale et réprouvée? il n'en a pas besoin. Les idées pénètrent partout où ne règne pas le despotisme; elles peuvent changer de forme, mais elles se reproduisent avec une nouvelle force dans des livres nouveaux. Pour rassurer le pays à cet égard le gouvernement aurait dû donner une impulsion puissante au mouvement des lettres, et les rendre tout à fait indépendantes : l'abolition de la contrefaçon eût été alors le signal de l'émancipation littéraire en Belgique. Si ce système avait été suivi, je ne pense pas que des chefs du parti libéral, défenseur naturel du progrès et de la dignité des lettres, eussent été les premiers à élever la voix pour défendre une industrie qui ne peut s'allier avec les droits de la propriété la plus sainte, de celle de la pensée.

J'abandonne ce sujet qui m'entraînerait trop loin. Examinons rapidement quel peut être le résultat des moyens employés jusqu'aujourd'hui pour encourager notre littérature. Il suffit de jeter un coup d'œil sur la liste des subsides donnés par l'état aux gens de lettres, pour se convaincre que ces subsides sont pour la plupart distribués au hazard, ou arrachés par les obsessions de toute espèce qui entourent le chef de cette branche de l'administration. Il est impossible en effet qu'il juge par lui-même du mérite de tous les livres publiés en Belgique; et n'est-il pas plus qu'un autre sujet à l'erreur, lui qui plus qu'un autre est assiégé par les conseils de l'intrigue ou de la coterie? Le système suivi est donc éminemment vicieux. J'ai entendu émettre une opinion analogue par deux anciens ministres qui se sont acquis la reconnaissance des littérateurs et l'estime de la nation, je parle de MM. Rogier et Van de Weyer. Je ne sais quelle est la pensée de ces hommes d'état quant à la contrefaçon littéraire; mais je crois pouvoir m'étayer de leur jugement en proposant d'abandonner un mode d'encouragements qui tend à mettre les écrivains à la merci d'un ministère.

La plus vaste arène ouverte à une littérature naissante, c'est sans

Digitized by Google

contredit le théâtre : là, l'auteur qui auparavant était à peine entendu et compris par quelques intelligences privilégiées, se trouve tout à coup transporté, seul avec son génie, en face de tout un peuple avide d'émotions, devant une foule émue et palpitante qui rit de sa gaieté, qui pleure de ses larmes, qui vit un moment de sa vie, et qui bat des mains à chaque cri de son cœur : c'est là que le succès a un retentissement immense, c'est là que l'écrivain belge peut espérer dès à présent la popularité et la gloire. Tout public se compose de spectateurs, longtemps avant de se former de lecteurs, c'est donc de la scène qu'une jeune littérature doit recevoir sa plus forte impulsion. M. Van de Weyer avait compris toute l'importance littéraire du théâtre. J'eus l'honneur d'être reçu par ce ministre, et il voulut bien me dire quelques mots d'un projet qu'il avait conçu en faveur des écrivains belges. Il se proposait de demander pour le théâtre un subside de l'État, subside devenu nécessaire pour maintenir notre première scène au rang qu'elle occupe aujourd'hui : Les droits des auteurs belges devaient être prélevés sur ce subside, ainsi que les prix qu'on décernerait aux meilleurs ouvrages, sur le rapport d'un jury nommé à cet effet, ou d'un comité institué par le gouvernement. — Les subsides laissés à la disposition du gouvernement auraient été remplacés par d'autres prix destinés d'avance à l'œuvre la plus remarquable dans chaque genre de littérature. — J'ignore comment devait se composer la commission des récompenses. Aurait-elle été choisie par le gouvernement, par l'Académie ou par les chambres législatives? Je ne sais; mais il me semble que les décisions d'une semblable commission seraient surtout justes et respectées, si elle se composait d'hommes éminemment littéraires pris dans le sein même des chambres. Elle présenterait ce double avantage, que ses jugements auraient à la fois une plus grande autorité et une publicité plus étendue. Notre littérature ne subirait plus alors l'injuste dédain qui a pesé sur elle, et l'attention des législateurs lui donnerait une importance qui la grandirait indubitablement; une noble ambition satisfaite donne de nouvelles forces

Digitized by Google

au génie. Les hommes de lettres sont avant tout affamés d'honneur, c'est en honorant le talent qu'on en double la puissance, et qu'on s'honore soi-même. Il est inutile d'ajouter que les membres de cette commission, dont les actes seraient rendus publics, agiraient avec beaucoup plus de circonspection qu'on ne le fait aujourd'hui; sans doute on encouragerait beaucoup moins la médiocrité, mais on récompenserait beaucoup mieux le talent. Deux bienfaits au lieu d'un.

M. Van de Weyer voulait enfin que l'État fît imprimer à ses frais les œuvres qu'il aurait jugées dignes de cette faveur. Je ne sais pas s'il entrait dans sa pensée de fonder un établissement spécial; mais il me semble qu'une imprimerie nationale rendrait de grands services, et pourrait même devenir fort utile à la population ouvrière, dans le cas où les circonstances nécessiteraient la suppression de la contrefaçon littéraire, — ce qui peut arriver quelque jour, et ce qui amènerait du moins un chômage momentané.

Voilà, si ma mémoire est fidèle, ce que j'ai pu entrevoir du plan de l'ancien ministre et de ses conséquences possibles. Je m'arrête à ces considérations générales, car je ne puis discuter un projet dont j'ai à peine connu les bases premières, et qui peut-être ne verra jamais le jour. Si j'ai osé aborder cette grave question, c'est uniquement dans l'espérance que ces pages seront lues par quelqu'un de ces écrivains que leur talent autant que leur position met bien au-dessus de moi, et dont la voix est entendue en haut lieu. C'est un devoir pour eux, ce me semble, d'engager les dépositaires du pouvoir à mettre à exécution la pensée généreuse d'un homme qui occupe lui-même une place si élevée dans notre littérature, qui accorda aux lettres une protection éclairée, et que les écrivains regrettent autant que le pays l'honore.

Éd. Wacken.

Digitized by Google

CE N'ÉTAIT QU'UN RÊVE.

Qu'un rêve est plein d'enchantement !
Qu'il abonde en heureux mensonges !
Cette nuit, j'ai su quels beaux songes
Se peuvent jouer d'un amant.
Tu m'apparus, et, sur la grève,
Dans l'herbe en fleur assis tous deux,
Je vis tes yeux chercher mes yeux :
Mais, hélas ! ce n'était qu'un rêve.

Je reconnus ta jeune voix,
Ta parole candide et sainte,
Alors plus tendre que la plainte
Du zéphyr à l'écho des bois.
Oui, dans mon âme, comme un glaive,
Un mot surtout a pénétré :
Je t'aime ! — avais-tu murmuré :
Mais, hélas ! ce n'était qu'un rêve.

De douces larmes de bonheur
Mouillaient ta prunelle embrasée ;
Pareil au lis sous la rosée,
Ton front se pencha sur mon cœur.
Ton sein, comme un flot qui s'élève,
Semblait tout près de se briser ;
J'osai te ravir un baiser :
Mais, hélas ! ce n'était qu'un rêve.

Qu'il m'en coûta de l'avoir pris !
Je m'éveillai, seul et morose.
Quoi ! tu ris !... Tes lèvres de rose
De ta gaîté paîront le prix.

Digitized by Google

Un baiser, ou guerre sans trève !...
M'abusé-je ? Non !... tu consens ;
Tu veux la paix !... Ah ! je le sens,
Cette nuit, ce n'était qu'un rêve.

EDOUARD DE L****.

CHACUN SON TOUR.

AIR : De la pipe de tabac.

La loi qui régit la lumière
Doit rendre l'espoir aux humains.
Bien sot celui qui désespère !
Comptons un peu sur les destins ! *(bis.)*
La Fortune a tourné sa roue...
Soudain les rois s'en vont sans cour.
Peuples, secouez votre boue !
Grands, descendez ! — Chacun son tour.

Un Corse sorti de la foule
Abaisse les trônes des rois :
Sous ses pieds un vieux monde croule,
Son glaive nivelle nos lois. *(bis.)*
On vit incruster ses abeilles
Sur des baguettes de tambour.
Au soldat l'homme des merveilles
A dit : « Sois roi, » — Chacun son tour.

Digitized by Google

Quatre mille ans, la Foi païenne
Dressa des autels à l'erreur.
Teinte de sang la Croix chrétienne
Révèle au monde un Saint Sauveur. *(bis.)*
Vénus se voile d'une guimpe,
Minos abdique au noir séjour,
Jupiter tombe de l'Olympe ;
Le Christ est Dieu. — Chacun son tour.

De nos maux pourquoi tant se plaindre ?
Qui devine un secret du sort ?
Bonheur demain peut nous atteindre :
Sur son fumier Job est-il mort ? *(bis.)*
Souvent le hazard nous le prouve,
Les yeux bandés, Fortune, Amour,
Suivent le premier qui les trouve...
Dieu nous guide ! — Chacun son tour.

L'homme enfanté par la faiblesse,
Dans son lange apprit à souffrir.
L'enfance fuit : vient la jeunesse :
Accourez, Amour et Plaisir ! *(bis.)*
La Raison grandit avec l'âge ;
La Liberté prend femme, un jour ;
Lisette même devient sage.
Naître et vieillir. — Chacun son tour.

Je crois, (est-ce péché de croire ?)
Que Dieu prend pitié du mortel ;
Que la terre est son purgatoire
Et que l'homme remonte au Ciel. *(bis.)*
Portant le sceptre ou la besace,
Morts, vous qui partez sans retour,
Serrez-vous bien ! faites-nous place !
— Tous nous mourrons ! — Chacun son tour.

A. D. L F.

Digitized by Google

Critique Littéraire.

Le Château de Wildenborg ou les Mutinés du siége d'Ostende. Roman historique, par le Baron Jules de Saint-Génois. — Bruxelles, Vandale. 1846. — « Je ne prétends pas.... mériter plus d'égards » que maint autre écrivain belge, dont les productions ont cent fois » plus de qualités que les miennes. — Il n'y a rien de personnel, » veuillez le croire, dans ce que je viens de dire. Grâce à Dieu ! je » ne suis pas assez aveuglé sur mes propres défauts, pour mé- » connaître mon impuissance à créer, ma stérilité d'invention, la » pauvreté de ma verve poétique. Je me soumets tout entier aux » arrêts de la critique consciencieuse qui daignera s'occuper de moi. » Je ne veux, je n'ambitionne qu'une faveur : c'est qu'on consente » à reconnaître que je suis constamment guidé par l'amour sincère » et désintéressé de ma patrie, par un enthousiasme vrai et senti » pour tout ce qui tend à glorifier notre Belgique.... C'est une voie » détournée, me direz-vous, pour mendier les suffrages et la bien- » veillance de mes lecteurs. Soit, je ne rougis point de m'adresser » au plus noble sentiment qui puisse animer une nation : LE » PATRIOTISME. »

Cette citation de la lettre d'envoi qui termine l'ouvrage de Mr de Saint-Génois, prouvera à celui-ci, que nous avons lu le *Château de Wildenborg* jusqu'au mot FIN ; à nos lecteurs, que nous nous empressons de mettre sous leurs yeux tout ce qui nous paraît digne de quelque éloge, lorsque nous examinons l'œuvre d'un compatriote. En effet, après une lecture attentive, malgré la bienveillance que nous professons pour les auteurs de notre pays, malgré le respect dont nous entourons les membres de l'Académie Royale de Belgique, nous ne pouvons, en conscience, louer que l'intention du roman historique qui fait le sujet de cet article.

Dix ans avant le commencement de l'histoire, une femme inconnue, suivie d'un petit garçon, s'avance dans l'allée de chênes qui conduit au château de Wildenborg. *Malgré la fatigue dont il semblait accablé, l'enfant riait, courait, sautillait encore ;* mais sa

Digitized by Google

mère, arrivée devant la porte du noble manoir, voit flotter des draperies de deuil sur l'écusson seigneurial et lit cette inscription funèbre : OBIIT 24 OCTOBRIS 15... A cette vue, l'étrangère tombe sans connaissance. Un paysan nommé Yserbyt la transporte dans sa chaumière où elle expire bientôt, en laissant pour tout héritage à son fils un médaillon et quelques papiers renfermés dans un sachet. — Nous sommes en plein vicomte d'Arlincourt.

Après ce préambule, l'auteur entame le roman et je vous en ferais volontiers l'analyse, si je trouvais un fil quelconque pour me guider dans ce labyrinthe. Mais Mr de Saint-Génois avoue lui-même ses défauts littéraires, et justifie ces aveux par le manque de physionomie de ses personnages, dessinés avec tant de mollesse et d'incertitude que le lecteur irrésolu reste dans l'ignorance complète de ceux qu'il doit aimer et de ceux qu'il doit haïr ; il montre ces défauts à l'évidence en ne nous offrant, dans les deux volumes du *Château de Wildenborg*, que des situations connues depuis longtemps, grâce à Walter-Scott et à ses innombrables imitateurs ; il les prouve par la gêne et la maladresse dont sont empreintes toutes ses descriptions ; par des images semblables à celle où Mr de Saint-Génois nomme le soleil la *grande lanterne de l'univers* ; et par des phrases comme celle-ci : « *Tout ce pays plat, nu, chauve, comme les crêtes* » *d'un volcan, a un aspect des plus mélancoliques ; il semble que tout* » *y trahisse la crainte d'être un jour envahi par la mer, et que chaque* » *chose s'efforce, en quelque sorte, de se courber bien bas, comme pour* » *mieux implorer la merci du terrible élément.* [1] » Nous regrettons de ne pouvoir témoigner à l'écrivain l'estime que la lettre d'envoi nous porte à concevoir pour l'homme, mais en présence de l'ouvrage, nous sommes forcé de nous ranger à l'avis de l'auteur et d'adopter l'opinion qu'il émet lui-même sur son talent.

En formulant contre un écrivain déjà connu un jugement sévère, il faut le motiver. Nous prenons au hazard dans le livre de Mr de Saint-Génois. Dans une attaque nocturne dirigée contre le Château de Wildenborg, Veldéjas, chef d'une réunion de déserteurs et de bandits espagnols, a échappé, comme par miracle, à une mort imminente. Après avoir passé dans la retraite le temps nécessaire

1 Phrase tout à fait dans le goût de ces vers fameux :

Le voilà ce poignard qui du sang de son maître
S'est souillé lâchement. Il en rougit, le traître !

Digitized by Google

pour faire croire à cette mort, dont il avait répandu le bruit, il envoie Hugues Millaud, lieutenant digne du capitaine, vers ses anciens subordonnés. Celui-ci revient annoncer à Veldéjas que les Espagnols fidèles ont profité de son absence pour ramener la plupart des déserteurs sous les drapeaux qu'ils avaient délaissés. Hugues Millaud lui-même semble tout disposé à suivre cet exemple, il va jusqu'à donner à Veldéjas le conseil d'abandonner son métier de brigand, répond aux objections de son chef, insiste, combat ses répugnances, et, tout à coup, change d'avis, déclare qu'il ne le quittera jamais, qu'il est prêt à le suivre et à partager tous les périls qui attendent Veldéjas. *Le Château de Wildenborg* offre plusieurs exemples de cette inconséquence. Voilà pour les caractères.

Le nouveau livre de Mr de Saint-Génois renferme les éléments historiques les plus féconds pour composer un roman neuf et d'un intérêt puissant : population semi-barbare du Buscampvelt, siége d'Ostende, déserteurs du camp espagnol où se trouvaient réunis des soldats venus de tous les points de l'Europe, guerre de religion et guerre civile, lutte des États-Généraux contre la domination des Archiducs et contre l'Aristocratie, enfin, contraste des deux grandes figures d'Albert et de Maurice de Nassau. Eh bien ! avec tout cela, l'auteur n'a pu inventer qu'une fable sans intérêt et dont toutes les situations sont démonétisées depuis long-temps par un usage trop fréquent. En outre, toutes les fois que les détails historiques, qui forment la partie la plus intéressante et la mieux écrite des deux volumes, se présentent sous sa plume, l'auteur impuissant à les dramatiser, à les mettre en action, pour ainsi dire, comme le fait Walter Scott, interrompt le fil de sa narration et le romancier s'efface devant l'archiviste.

Il nous reste une tâche plus pénible encore à accomplir et que nous voudrions en vain éviter. Mais Mr de Saint-Génois n'en est pas à son début ; il occupe dans notre pays une position littéraire qui lui impose avant tout l'obligation d'écrire correctement. Or la critique, sous ce point de vue, doit porter sur *Le Château de Wildenborg* un jugement dont on comprendra la nature par les citations suivantes, faites au hazard, en lisant ce livre.

« Plus de trèfles bien *fournies.* » — « Où *stagnent* de grandes flaques d'eau. » — « A l'époque *que nous traitons.* » — « Les haies avaient *récupéré* leur libre allure. » (*Récupérer* ne se dit qu'en

Digitized by Google

parlant d'argent.) — Les arbres deviennent de plus en plus *rare-semés.* » (Clair-semés, s'il vous plait Mr de Saint-Génois.) — « Les *têtards de peuplier.* » (Voyez le Dictionnaire de l'Académie au mot *têtard.*) — « Charles-Quint *avec les traits de qui les siens* avaient quelque ressemblance. » — « Je me range de l'avis du noble marquis, *intervint* l'ingénieur. » (Intervenir est un verbe neutre, Mr de Saint-Génois.) — « Trois vieilles femmes .... *ratatinées.* »

(. . . . . Affreuse compagnonne,
Dont la barbe fleurit et dont le nez trognonne.)

— « *C'est vous que j'ai résolu d'en aller faire* la proposition à Veldéjas. » — « *Wyts était un de ces caractères fougueux... tels qu'en trempent les époques de troubles et de guerres civiles.* » (Nous ne nous rendons pas compte d'une *époque* qui *trempe* un *caractère.*) — « Ma prière est restée *inexaucée.* » (Inexaucée n'est pas français.) — « Avec ma mère *et moi.* » (Cela se dit ainsi en Belgique, mais on écrit : avec ma mère et avec moi.) — « Sur une *dresse*.... première *prime-queue.* » (Nous avons vainement cherché ces mots dans le Dictionnaire.) — « On ne sait pas, Pierre ! ces sortes de choses se sont *encore* vues. » (Flandricisme traduit en français par : *déjà* vues.) — « Il serait difficile, *j'augure*, d'en trouver un plus agréable. » (Flandricisme et wallonisme.) — « Il suça *le venin* des fausses doctrines qui *bourdonnaient* autour de lui. » (Voyez les époques qui trempent des caractères.) — « *C'est une chose bien horrible que des hommes de la même famille se doivent vouer une haine éternelle.* » — « Avec nous il faut *déclaquer* ses noms et conditions. » — « *La sentinelle*.... et peut-être eût-il fait, etc. » (Mr de Saint-Génois emploie le pronom au masculin toutes les fois qu'il se rapporte à *une sentinelle.*) — « Un type qui *autrement* serait perdu. » (Flandricisme que l'on traduit par : sans cela.) — « Il y a des circonstances où l'adage .... *passe* une terrible vérité. » (Passer n'est pas synonyme de *devenir.*) — « Vous *mériteriez que je vous casse* le crâne. » — « Je *crains* fort *que* nous n'*en aurons* pas le temps. » — « Et *buvaient* toujours *comme s'ils n'auraient* jamais pu, etc. » — « *Craignant que cette circonstance pourrait faire soupçonner*, etc. » — « La *Marcheroute.* » (Voyez *dresse* et *prime-queue.*) — « *J'ai passé* ma parole » n'est pas synonyme de *j'ai donné.* — « Quelques minutes encore ! *sanglota* Marie éperdue. » (Sangloter est aussi un verbe neutre, Mr de Saint-Génois.) — « Baron, dit Schwarzenberg,

Digitized by Google

ce n'est pas toujours *celui qui* quitte le premier la barrière, *à qui il soit* donné, etc. » — « Bas de chausses à *crévures.* » (V. *dresse* et *prime-queue.*) — « *Il s'avançait d'un pas si décidé que si, n'eût été la fraîcheur de son teint,.... on l'aurait pris, sans hésiter.* » — etc., etc.

Cette critique est bien sévère sans doute, mais elle est consciencieuse ; et l'estime que nous avons pour les travaux de Mr de Saint-Génois, nous donne le courage de lui dire la vérité. C'est lui donner en même temps la plus haute preuve d'estime et d'intérêt. A nos yeux, il se trompe en poursuivant les succès du roman historique. La carrière de l'histoire proprement dite lui promet selon nous, un dédommagement plus complet de ses efforts. Il faut, et c'est une nécessité impérieuse, que nos littérateurs s'appliquent à écrire avec un goût très sévére, avec une correction des plus rigoureuses. C'est une condition de vie ou de mort pour eux en particulier, pour notre littérature en général. Mr de Saint-Génois, qui, dans sa lettre à Mr Dedecker, paraît s'être convaincu de la nécessité où nous sommes d'être Belges avant tout, comprendra, nous l'espérons, l'esprit qui nous a inspiré cet article, en nous voyant arborer le même drapeau et combattre pour les mêmes principes littéraires que les siens.

* * *

Quelques mots aux électeurs à propos de la situation actuelle. 22 *juin* 1845. — Radicalisme. *Pétition de François-Louis, jardinier-maraîcher, à la Chambre des Représentants, ornée de notes et éditée au profit des pauvres par un membre de l'Alliance, dans le but de bouleverser la société de fond en comble. — Brochures in-8°. Bruxelles.* 1845. — Le titre de ces deux pamphlets indique assez qu'ils sont exclusivement consacrés à l'examen de questions politiques, et par cela même en dehors du cadre de la Revue de Belgique : la date du premier, date qui à elle seule forme un titre, prouve que cet écrit manque aujourd'hui d'actualité. Nous nous bornerons par conséquent à louer la modération de l'auteur; il dit : « gloire aux vainqueurs » sans ajouter : « malheur aux vaincus. » Les forts sont généreux.

La pétition de *François-Louis* est écrite avec beaucoup de verve; le jardinier-maraîcher s'est fréquemment souvenu, et c'est là un très-bon souvenir, de son confrère Paul Louis, l'illustre vigneron. En dépit de ses prétentions à *bouleverser la société de fond en comble,*

Digitized by Google

nous préférons la *Pétition radicale* aux *Quelques mots aux électeurs*. Parmi ces *mots-là*, il y a parfois des négligences inconnues à M. François-Louis, auquel on ne peut refuser de l'esprit : qu'on partage ou non ses opinions, on se laisse entraîner par la magie d'un style toujours vif, toujours piquant, un peu rude, un peu libre peut-être; mais cela sied à François-Louis, vu la position qu'il occupe dans le monde.

A. V. V.

La Mare au Diable, par GEORGES SAND. — C'est une illusion peut-être, mais c'est l'illusion des cœurs généreux, qu'un jour l'on ne citera plus guère que comme le malheur d'un siècle barbare, cet étrange classement des hommes où les uns, placés au milieu de toutes les beautés de la nature, mais trop accablés sous le poids d'un incessant labeur, ne les sauraient voir ni comprendre, où les autres, avec toutes les conditions qui favorisent le développement intellectuel et moral, s'usent les sens et l'esprit dans les plaisirs ou les tracas d'une civilisation énervante et corrompue. Déjà il nous est permis à nous de taxer d'exagération, pour notre coin de l'Europe, le tableau qu'a laissé La Bruyère des paysans et des laboureurs de son temps. Nos campagnards ne se retirent plus dans des tanières; ils ne nous font plus l'effet d'animaux farouches; nous reconnaissons leur voix, et nous ne doutons plus que ce soient des hommes. Mais s'ils épargnent encore aux autres la peine de semer, de labourer et de recueillir pour vivre, ne leur arrive-t-il plus de manquer de ce grain qu'ils ont semé? — Le travail est pour eux d'une nécessité encore trop pressante et trop uniforme, ils sont trop peu certains de ce pain quotidien dont parle leur prière, leur existence est trop restreinte dans un cercle toujours le même, pour que rien de ce que l'oisif ou l'artiste admire dans les campagnes les frappe autrement que par son côté matériel et grossier. — Holbein, le peintre satirique, dans sa revue des conditions humaines, reproduite par la gravure et intitulée les *Simulachres de la Mort*, a montré à son tour le laboureur. Il le représente « conduisant sa charrue au milieu d'un champ. « Une vaste campagne s'étend au loin; on y voit de pauvres cabanes; « le soleil se couche derrière la colline. C'est la fin d'une rude « journée de travail. Le paysan est vieux, trapu, couvert de hail-

Digitized by Google

« lons. L'attelage de quatre chevaux qu'il pousse en avant est « maigre, exténué; le soc s'enfonce dans un sol raboteux et rebelle. « Un seul être est allègre et ingambe dans cette scène. C'est un « personnage fantastique, un squelette armé d'un fouet, qui court « dans le sillon à côté des chevaux effrayés et les frappe;... c'est « la Mort, — et un poète inconnu a placé au-dessous de cette « composition, ce quatrain en vieux français :

A la sueur de ton visaige
Tu gaigneras ta pauvre vie.
Après long travail et usaige
Voicy la Mort qui te convie. »

L'auteur du livre qui fait l'objet de notre article, venait de regarder longtemps et avec une profonde mélancolie le laboureur d'Holbein. Il se refusait cependant à chercher dans la pensée de la mort la rémunération de l'humanité présente, à l'invoquer comme le châtiment de l'injustice et le dédommagement de la souffrance. « Nous n'avons plus affaire à la mort, mais à la vie; nous ne croyons « plus au néant de la tombe, ni au salut acheté par un renoncement forcé... Il faut que Lazare quitte son fumier... Il faut que le « laboureur en semant son blé, sache qu'il travaille à l'œuvre de vie, « et non qu'il se réjouisse de ce que la mort marche à ses côtés. » Puis, s'écartant dans la campagne, tout en rêvant à la vie des champs et à la destinée du cultivateur, voici le tableau que dans sa promenade il trouva à opposer à la composition d'Holbein. « Des paysans « étaient en train de préparer un champ pour la semaille prochaine. « L'arène était vaste comme celle du tableau d'Holbein; le paysage « était vaste aussi et encadrait de grandes lignes de verdure, un « peu rougie aux approches de l'automne, ce large terrain d'un « brun vigoureux, où des pluies récentes avaient laissé, dans quelques sillons, des lignes d'eau que le soleil faisait briller comme « de minces filets d'argent. La journée était claire et tiède, et la « terre, fraîchement ouverte par le tranchant des charrues, exhalait « une vapeur légère. Dans le haut du champ un vieillard, dont le « dos large et la figure sévère rappelaient celui d'Holbein, mais « dont les vêtements n'annonçaient pas la misère, poussait gravement son *areau* de forme antique, traîné par deux bœufs tranquilles, à la robe d'un jaune pâle, véritables patriarches de la « prairie... A l'autre extrémité de la plaine labourable, un jeune

Digitized by Google

« homme de bonne mine conduisait un attelage magnifique : « quatre paires de jeunes animaux à robe sombre, mêlée de noir « et de fauve à reflets de feu, avec ces têtes courtes et frisées qui « sentent encore le taureau sauvage, ces gros yeux farouches, ces « mouvements brusques, ce travail nerveux et saccadé qui s'irrite « encore du joug et de l'aiguillon ... L'homme qui les gouvernait « avait à défricher un coin naguère abandonné au paturage et « rempli de souches séculaires, travail d'athlète auquel suffisaient « à peine son énergie, sa jeunesse et ses huit animaux quasi in- « domptés. Un enfant de six à sept ans, beau comme un ange et « les épaules couvertes, sur sa blouse, d'une peau d'agneau qui le « faisait ressembler au petit Saint Jean-Baptiste des peintres de la « renaissance, marchait dans le sillon parallèle à la charrue et « piquait le flanc des bœufs avec une gaule longue et légère, armée « d'un aiguillon peu acéré. Les fiers animaux frémissaient sous la « petite main de l'enfant et faisaient grincer les jougs et les cour- « roies liés à leur front, en imprimant au timon de violentes « secousses. Lorsqu'une racine arrêtait le soc, le laboureur criait « d'une voix puissante, appelant chaque bête par son nom, mais « plutôt pour calmer que pour exciter; car les bœufs, irrités par « cette brusque résistance, bondissaient, creusaient la terre de « leurs larges pieds fourchus, et se seraient jetés de côté, empor- « tant l'areau à travers champs, si, de la voix et de l'aiguillon, le « jeune homme n'eût maintenu les quatre premiers, tandis que « l'enfant gouvernait les quatre autres. Il criait aussi, le pauvret, « d'une voix qu'il voulait rendre terrible et qui restait douce comme « sa figure angélique. Tout cela était beau de force et de grâce, « le paysage, l'homme, l'enfant, les taureaux sous le joug ; et « malgré cette lutte puissante où la terre était vaincue, il y avait « un sentiment de douceur et de calme profond qui planait sur « toutes choses. Quand l'obstacle était surmonté et que l'attelage « reprenait sa marche égale et solennelle, le laboureur, dont la « feinte violence n'était qu'un exercice de vigueur et une dépense « d'activité, reprenait tout à coup la sérénité des âmes simples et « jetait un regard de contentement paternel sur son enfant qui se « retournait pour lui sourire. »

Certes, quoique la scène fût pareille, c'était là un tableau qui contrastait singulièrement avec celui d'Holbein. N'allez pas croire

Digitized by Google

cependant que l'auteur s'y soit trompé et qu'il ait pris argument de cette rencontre pour s'extasier sur la félicité du cultivateur. Non; — il a vu la grâce, la force, un travail plein de grandeur et de solennité; mais il ne trouve pas qu'il y ait lieu de s'écrier sans restriction, pas plus que du temps de Virgile, *heureux le laboureur!* — car cet homme, vous dit-il, ne voit ni ne comprend l'harmonie des couleurs et des sons, la finesse des tons et la grâce des contours, en un mot la beauté mystérieuse des choses; son cœur n'est pas en relation avec le sentiment divin qui a présidé à sa création immortelle et sublime. Le cultivateur n'a jamais compris le mystère du beau; cet enfant ne le comprendra jamais. Ils ont sur leurs nobles fronts le sceau du seigneur; ils sont nés rois de la terre. Le laboureur le sent; mais il n'a pas la connaissance de son sentiment. Condamné à la servitude dès le ventre de sa mère, si chez lui le sentiment n'a pas été étouffé, si par instants la rêverie charme sa fatigue et endort ses soucis, sa vie enchaînée au labeur a laissé son intelligence inculte et lui a ôté la réflexion. Mais l'auteur tient à nous prouver que tel qu'il est, incomplet et condamné à une éternelle enfance, ce laboureur est encore plus beau que celui chez qui la science a étouffé le sentiment; il connaît cet homme et ce bel enfant; il sait leur histoire, et c'est cette histoire qu'il nous raconte sous le titre de la *Mare au Diable;* car tout ce que nous vous avons dit jusqu'ici, ce n'est qu'à propos de la préface. Ce récit vous le lirez, et quand vous l'aurez lu, vous pardonnerez aisément à l'auteur de vous avoir fait croire, par le titre de son livre, à quelque légende infernale et fantastique, et de vous dire au contraire, dans le style le moins ténébreux du monde, une histoire simple et vraie, l'histoire de Germain le fin laboureur. Nous ne voulons point, par une sèche analyse du petit nombre de faits où se borne l'auteur, vous priver du plaisir de la nouveauté. Attendez-vous à d'heureux développements de caractères, à des scènes toujours naturelles, touchantes quelquefois et quelquefois comiques, mais d'un comique de bon aloi et dont la vérité fait tous les frais; — attendez-vous encore à de gracieux et intéressants détails, à plus d'un ravissant tableau comme en offre la vie rustique, et dont voici un seul exemple. Germain va quitter pour un jour la ferme de son beau-père. Marie, la fille à la Guillette, sa voisine, monte avec lui sur la même jument, la Grise. « La Grise « était jeune, belle et vigoureuse. Elle portait sans effort son

Digitized by Google

« double fardeau, couchant les oreilles et rongeant le frein comme « une fière et ardente jument qu'elle était. En passant devant le « pré-long, elle aperçut sa mère qui s'appelait la vieille Grise, et « elle hennit en signe d'adieu. La vieille Grise approcha de la haie « en faisant résonner ses enferges, essaya de galoper sur la marge « du pré, pour suivre sa fille; puis, la voyant prendre le grand « trot, elle hennit à son tour, et resta pensive, inquiète, le nez au « vent, la bouche pleine d'herbes qu'elle ne songeait plus à manger.» — Quel délicieux sujet pour un peintre, et que Verboekhoven ou l'un des frères Tschaggeny en tirerait bon parti! — Persuadez-vous donc que votre attente ne sera pas trompée, et que votre lecture ne vous donnera qu'un regret, celui de ne l'avoir plus à faire.

Ed. D. L.

Digitized by Google

DES PASSIONS.

(SUITE ET FIN.)

Les théories de Racine sont manifestes dans toutes ses pièces, mais Phèdre en est la plus éminente réalisation. C'est là surtout que Racine considère la passion comme un type abstrait. D'un côté on a reproché à Phèdre de n'être pas assez grecque, de l'autre on l'a louée d'être chrétienne et française. A mon sens, Phèdre n'est pas plus chrétienne et française que grecque et payenne; c'est la femme passionnée de tous les âges et de tous les lieux; c'est la plus parfaite personnification de l'amour, mais de l'amour criminel et puni par son propre excès, et c'est précisément là ce qui en constitue la moralité. Phèdre n'est pas, comme OEdipe, victime de la fatalité, elle est coupable parce qu'elle veut l'être, mais elle le veut comme toute nature faible et passionnée, qui voit et aime le bien et qui fait le mal.

..... Video meliora proboque,
Deteriora sequor .....
Je vois, je veux le bien; c'est le mal que je fais.

Suivons, en effet, dans toutes ses phases, cette passion si admirablement reproduite par le poète. Phèdre paraît, dès les premières scènes, souffrante, épuisée, résolue d'étouffer dans son sein le secret de son funeste amour, dont elle accuse les Dieux et les hommes, comme si elle pouvait égarer ainsi l'infaillible instinct de la conscience. Ce secret, elle veut l'emporter au tombeau :

Je meurs pour ne point faire un aveu si funeste,

ce qui ne l'empêche pourtant pas de tout avouer à sa nourrice. Et remarquez. Dans cette merveilleuse scène de l'aveu, comme dans celle de la déclaration, le poète n'a mis en relief, par son analyse, que la passion matérielle. Dans les causes comme dans les effets, il ne s'agit

Digitized by Google

jamais que des avantages extérieurs d'Hippolyte. Un tel amour ne pouvait avoir d'autre source et d'autre résultat que l'égarement des sens. Comparez-le sous ce rapport au sentiment chaste et gracieux qui anime Aricie. Cette observation révèle, ce me semble, dans Racine, une exquise intelligence de la moralité comme de la vérité.

Voilà donc le premier pas fait :

J'aime ..... de l'amour j'ai toutes les fureurs.

Elle n'en est pas moins déterminée à mourir,

A dérober au jour une flamme si noire.

Mais quand la nouvelle de la mort de Thésée fait prendre à tout une autre face, OEnone, qui a reçu les vœux de Phèdre, peut lui conseiller de vivre, de déclarer même son amour à Hippolyte, et Phèdre ne sait plus que lui répondre :

Eh bien, à tes conseils je me laisse entraîner.

Telle est cette marche si rapide des passions humaines : celle qui voulait mourir, il n'y a qu'un instant, plutôt que de déposer le mystère de son funeste amour, même dans le cœur désintéressé de sa nourrice, ne craint pas maintenant de le déclarer à celui qui en est l'objet. Non pas qu'elle suppose, avec OEnone, que, par la mort de Thésée, sa flamme devienne une flamme ordinaire. Elle sait fort bien que l'inceste n'a pas disparu avec l'adultère,

La veuve de Thésée ose aimer Hippolyte!

Mais ce bien qu'elle voit, elle ne veut pas le suivre. En vain est-elle repoussée avec mépris; sa passion s'accroît de sa honte même, elle dévore les rebuts, elle s'en fait des titres de gloire, et c'est à l'instant où elle a pu se convaincre de l'horreur et du dégoût qu'elle inspire, qu'elle ne rougit pas de dire à OEnone :

Et l'espoir malgré moi s'est glissé dans mon cœur!

En vain sa nourrice, changeant alors de rôle avec elle, lui conseille de fuir, ou de chercher son repos dans de plus nobles soins, elle ne veut plus rien écouter,

De l'austère pudeur les bornes sont passées;

Digitized by Google

rien ne peut arrêter désormais ce torrent débordé d'un indomptable délire,

Sers ma fureur, OEnone, et non pas ma raison.

Cette scène, la première du troisième acte, est un chef-d'œuvre de connaissance et d'analyse du cœur humain.

Cependant Thésée est de retour à la lumière, et par une excellente péripétie, la situation de tous les personnages va changer de nouveau. Il ne reste plus à Phèdre qu'à mourir, mais cette fois elle mourrait déshonorée; Hippolyte dénoncerait son forfait, et avant sa mort, elle n'aurait ni assouvi, ni vengé son amour méprisé! Il n'en sera pas ainsi. Il est vrai que c'est OEnone, dont cette pensée révolte la tendresse, qui ose alors lui conseiller d'accuser elle-même Hippolyte; il est vrai que le premier mouvement de Phèdre est un cri d'indignation :

Moi, que j'ose opprimer et noircir l'innocence!

mais bientôt elle se familiarise peu à peu avec cette affreuse idée, le crime perd à ses yeux sa noirceur; l'abîme appelle l'abîme, et Phèdre descendra dans toutes ses profondeurs :

Fais ce que tu voudras, je m'abandonne à toi.

Dès lors ballottée entre les remords et la passion, elle laisse accuser Hippolyte, puis elle court le défendre, elle veut, elle ne veut pas :

S'il en est temps encore, épargnez votre race,

mais c'est ici que l'attend le coup le plus terrible. Hippolyte aime Aricie; son éloignement pour Phèdre n'est plus de l'insensibilité, c'est du mépris. Cet épouvantable déchirement manquait au supplice de l'infortunée. C'est la jalousie avec toutes ses fureurs qui va mettre le comble aux tourments qu'elle endure. Aussi n'écoute-t-elle plus que sa rage. Il aime Aricie!

Et je me chargerais du soin de le défendre!

Non. C'est sa mort maintenant qu'elle demande; et non seulement la sienne, mais aussi celle de son amante, et c'est à Thésée qu'elle va s'adresser; c'est Thésée, outragé par elle, qu'elle veut rendre l'instrument de sa vengeance :

Digitized by Google

Il faut perdre Aricie, il faut de mon époux
Contre un sang odieux réveiller le courroux.

Et puis, comme si cet excès de la passion parvenue à son paroxysme et qui ramasse toutes ses fureurs en un seul point, en eût par là même présenté l'image sous de plus odieuses couleurs, c'est alors seulement qu'il n'est plus pour elle d'illusion possible, et que toute cette série de crimes lui apparaît dans sa hideuse nudité. Elle voulait dérober à tous son odieux amour, et elle l'a révélé d'abord à sa nourrice, puis à celui même qui en est l'objet; elle croyait son époux mort, et son époux est vivant; elle espérait fléchir Hippolyte, et Hippolyte l'a rejetée avec horreur ; elle a sacrifié l'intérêt de ses enfants, elle a outragé Thésée qui l'avait aimée, elle calomnie et tue, par la main même de son époux, son beau-fils qu'elle aime; à ce meurtre elle veut ajouter celui d'Aricie innocente!

Chaque mot sur son front fait dresser ses cheveux !

maintenant la mesure est comblée. La mort, son premier espoir, est devenu son seul asile. Qu'OEnone cherche à lui adresser encore ses conseils naguère si puissants,

Je ne t'écoute plus, va-t-en, monstre exécrable !

Le sang-froid d'un parti pris l'absorbe tout entière :
Disculper Hippolyte et puis mourir.

Il faut à votre fils rendre son innocence,
Il n'était point coupable.....
J'ai pris, j'ai fait couler dans mes brûlantes veines
Un poison que Médée apporta dans Athènes.

Telle est dans toutes ses phases la passion la plus tragique et la plus variée qui ait été exposée sur le théâtre. Chaque développement est surpassé par celui qui le suit, chaque morceau est plus beau que celui qui le précède, et le dernier :

. . . . . ils s'aimeront toujours . . .

est le plus admirable de tous. « Il n'existe chez aucun poète français, dit un critique, une peinture aussi vive, aussi éloquente, aussi pathétique de l'amour et de la jalousie parvenus peu à peu et par degrés au plus haut point de la rage et du délire. » Et ce sont là les modèles qu'il faut étudier pour apprendre à traiter la passion.

Digitized by Google

Mais ainsi que le praticien s'instruit principalement dans les hôpitaux et au lit des malades, c'est surtout dans les assemblées politiques ou religieuses, dans la place et la voie publiques, au parterre des théâtres, dans la société intime où l'a placé la nature ou le hazard, que l'écrivain étudiera les passions;

> Segniùs irritant animos demissa per aurem
> Quàm quæ sunt oculis subjecta fidelibus....

Un fait dont on a été témoin, un mot, un signe caractéristique, échappés d'instinct à la passion, que l'observation les recueille, que la méditation les mûrisse, et ce travail sera plus utile que tous les commentaires de la philosophie, que tous les modèles de la poésie et de l'éloquence.

J'ai dit qu'on fécondait un sujet en le passionnant. *Passionner* un sujet, précepte déjà touché au chapitre IV, c'est l'animer en s'y attachant, c'est en faire sa chose, c'est soutenir une thèse avec autant d'ardeur que si nos plus chers intérêts se trouvaient compromis par le triomphe de l'opinion contraire. Essayez d'en agir ainsi, même avec les sujets qui, au premier abord vous paraissent les plus indifférents; peu à peu cette animation fictive sous certains rapports, échauffe réellement; on s'enthousiasme pour son idée, la fiction devient une vérité ; et cela sans contradiction avec ce qui précède, car cette passion volontaire ne prend plus au cœur et aux entrailles, elle réside toute dans l'imagination.

Les natures impressionnables sont excellentes ici. Parcourez de ce point de vue La Fontaine, M^me^ de Sévigné, J. J. Rousseau et son école. Ces écrivains passionnent toute chose, et l'intérêt tout personnel qu'ils semblent prendre aux moindres événements qu'ils racontent, aux moindres principes qu'ils établissent, leur donne des ressources infinies pour les développer en y intéressant aussi le lecteur. Je reviendrai sur ce point à propos de l'amplification et de la description.

Un exemple de ce que j'appelle *passionner un sujet :* — Rien de plus avantageux à la poésie que l'emploi de la mythologie. — Voilà

Digitized by Google

une opinion, juste ou erronée, peu importe pour le moment, qu'ont soutenue, entre autres, six poètes de renom, J. B. Rousseau, Delille, Boileau, Corneille, Voltaire et M. De Fontanes. Les six morceaux sont réunis dans les *Leçons de Littérature* de Noël et de La Place. Comparez ces compositions l'une à l'autre, c'est un exercice que je recommande d'ailleurs aux jeunes gens. Vous remarquerez que cette matière, purement didactique pour les deux premiers, est animée par l'attendrissement dans M. De Fontanes, par l'enthousiasme dans Voltaire, par l'indignation contre l'opinion contraire dans Boileau, et beaucoup plus vivement encore dans Corneille. Eh bien, voyez, je ne dis pas précisément que d'idées neuves, mais quel art de rajeunir de vieilles idées ces quatre poètes doivent à l'introduction de la passion dans leurs vers.

Il serait difficile d'indiquer des sujets où il soit interdit à l'écrivain de l'introduire. C'est à peine si j'excepterais les plus sérieuses abstractions des sciences physiques et philosophiques. Tout dépend de la manière d'user et du soin de ne pas abuser. Les rhéteurs signalent ici quelques écueils, surtout dans les parages de l'éloquence.

D'abord toute matière oratoire ne comporte pas la passion. L'Intimé des *Plaideurs*, dépensant autant de mouvements pour son chien accusé de meurtre d'un chapon, que Cicéron contre Catilina, n'est plus qu'un personnage de comédie. C'est le dévôt demandant à Jupiter son tonnerre pour foudroyer un insecte; c'est l'enfant, dit Quintilien, qui veut chausser le cothurne et prendre le masque d'Hercule. Que l'orateur soit circonspect à l'endroit des passions; c'est ici surtout que du sublime au ridicule, il n'y a qu'un pas.

Autre observation. Dans un livre, vous pouvez préparer le lecteur, l'amener peu à peu à s'impressionner comme vous, l'échauffer insensiblement sur les sujets même les plus indifférents au premier coup d'œil. Et puis, que vous n'y parveniez pas, il vous quitte sans se plaindre; la faute n'en est pas à vous, mais à lui, qui, d'humeur triste, a pris un livre gai, ou d'humeur gaie, un livre triste. Il n'en

Digitized by Google

va pas ainsi de l'orateur. Le lecteur est l'homme lige de l'écrivain, dès qu'il met le pied sur son domaine; l'orateur est l'esclave de son auditoire; il doit en étudier les dispositions, les flatter, les caresser d'abord, s'il veut ensuite les gouverner à son gré. Qu'il n'aille pas se jeter brusquement avec ses passions vraies ou feintes, à la traverse des esprits. Cicéron le comparerait à l'homme ivre qui tombe inopinément au milieu d'une assemblée à jeun, *vinolentus inter sobrios.*

Enfin que pour maintenir son pouvoir, il n'en abuse pas; qu'il n'insiste pas trop sur le pathétique, surtout s'il s'agit des poignantes douleurs, des déchirements de la pitié, de toutes les passions tendres et énervantes. « Rien, dit Cicéron, qu'il faut toujours citer au chapitre des passions, rien ne sèche plus vite que les larmes, *nil lacrymâ citiùs arescit.* » Il répète deux fois cette sentence, dans le livre de *Herennius*, et dans le *De Inventione.* L'émotion prolongée devient une fatigue. L'économie et la variété, ces deux vertus toujours opportunes du style, sont surtout nécessaires ici. Et c'est encore une objection contre la passion réelle, que son égoïsme exclusif rend presque toujours si loquace et si monotone, quand l'art ne vient pas en aide à la nature.

A. Baron.

Digitized by Google

FEUILLETS D'ALBUM.

I.

Il est des jours maudits où l'âme est indocile,
Où le luth vibre en vain, où la Muse est stérile,
Où les accents du cœur ne peuvent s'épancher,
Où l'esprit n'a pas d'aile et ne peut que marcher.

Il est aussi des jours où la lyre est bénie,
Où l'âme se répand en longs flots d'harmonie,
Où ses instincts sont purs, éthérés, radieux,
Et suivent sans effort leur vol audacieux.

Levez-vous tous alors, montrez votre puissance,
Vous que le Ciel dota d'amour, d'intelligence ;
O poètes, qu'il fit les échos de ses lois,
Malgré les bruits du monde élevez votre voix.

Mais ne placez d'espoir que sur vos luths fidèles ;
Vous trouverez partout des sots, des envieux.
Comme l'oiseau des Dieux fiez-vous à vos ailes,
Regardez le soleil et mesurez les cieux !...

II.

A LA BIEN AIMÉE.

Sur l'Océan des jours en déployant ma voile
Je choisis pour mon guide une brillante étoile,
L'astre qu'on nomme Amour.
Il éclaira souvent un horizon bien sombre,
Et si parfois l'éclat s'en éteignait dans l'ombre,
J'espérais son retour.

Digitized by Google

J'ai vu les éléments qui luttaient de furie,
Et dans mon frêle esquif j'ai tremblé pour ma vie
En pressentant mon sort.
Alors les vents calmaient leur rage fugitive,
Le ciel s'éclaircissait, j'entrevoyais la rive....
Mais j'étais loin du port!...

Cependant le destin, non, c'est la providence,
Fit souffler vers ma nef le vent de l'espérance,
Vent si pur et si doux.
J'ai vogué, puis bientôt, jetant l'ancre au rivage,
Matelot fortuné j'ai défié l'orage,
Car j'étais près de vous!

III.

Riez, jouez, enfants, vous êtes à l'aurore,
Le chemin est semé de roses devant vous.
Pourquoi faut-il, hélas! que votre être s'ignore,
Et qu'il ne sente point le prix de biens si doux?

Vingt ans! c'est l'âge ardent où l'amour est la vie,
Où d'un monde inconnu l'on foule aux pieds les lois,
Où l'on doute du mal, des haines, de l'envie,
Où le cœur peut souffrir et chanter à la fois.

Mais des illusions la céleste cohorte
S'évanouit bientôt sous le souffle des ans;
D'égoïstes penchants frappent à notre porte
Et l'on ouvre à l'orgueil, à ses soucis brillants.

Puis l'homme s'aperçoit qu'une invisible chaine
Le liait au destin lorsqu'il quitta le port.
Il croit la rompre et dit: Pour oublier la peine
N'ai-je point l'avenir?... — Non, tu n'as que la mort!

Digitized by Google

IV.

« Il ne m'aime qu'un peu.... Car la fleurette blanche
« Maintenant dépouillée est là sur le gazon... »
Alors vous eussiez vu la trop naïve Blanche,
Saisie à cet aspect d'un douloureux frisson.

Je croyais qu'il m'aimait de l'amour le plus tendre,
Dit-elle, et cependant la pâle fleur des champs,
Bien clairement, hélas! vient de me faire entendre
Qu'il est d'autres amours plus grands et plus touchants.

La malheureuse enfant dans sa douce innocence
Croyait au préjugé qui fait parler les fleurs;
Elle avait pris pour loi, dès sa plus tendre enfance,
Le présage annonçant la joie ou les malheurs.

Un arrêt si fatal amena la tristesse
Sur son front d'où le calme à jamais disparut.
Quoique son fiancé l'entourât de tendresse,
(Qui le pourrait penser!) bientôt elle mourut....

C'est à vous maintenant, charmante jeune fille,
Que je vois attentive à ce triste récit,
A vous, qui regrettez une sœur si gentille,
Que je conseillerai ce que mon cœur me dit:

N'ayez point foi de grâce aux fleurs, à leur langage;
Sachez ce qu'il en coûte, et souvenez-vous bien
Que croire aux doux propos est toujours le plus sage,
Qu'en matière d'amour les fleurs ne savent rien.

Gustave Masset.

Digitized by Google

LES DERNIERS BÉNÉDICTINS

DE SAINT-HUBERT.

Rassurez-vous, lecteur; ce n'est pas des doctes travaux des moines de cet ordre que j'ai à vous entretenir. Ces simples causeries ne se feront point savantes; ces pages ne seront pas doublées de vieux parchemin. Les Bénédictins de Saint-Hubert n'avaient d'ailleurs rien de commun avec leurs frères de Saint-Maur; ils menaient joyeuse vie en ce monde et se souciaient peu des temps passés, encore moins des siècles à venir. Ils professaient pour les trésors de leur vieille bibliothèque un respect si profond, qu'ils n'osaient même en secouer la poussière. Ils étaient trop puissants pour être austères, trop riches pour être laborieux. La patience et la foi du moyen-âge étaient éteintes, même dans le cœur des disciples de Saint-Benoît. C'était peu de temps avant la grande Révolution, qui devait enseigner aux religieux l'humilité chrétienne en les frappant de sa verge de fer, et sauver peut-être la religion, en mettant un terme aux scandales de l'Église.

Il était passé, le règne des petits abbés de boudoir, poudrés, pimpés et musqués, langoureux comme des ménestrels et hardis comme des pages. Les mains blanches et parfumées ne caressaient plus leurs madrigaux mythologiques, oubliés pour les pastorales de messieurs les officiers de dragons. Les abbés qui pullulaient alors étaient d'assez pauvres diables. Les uns allaient de porte en porte, donnant des leçons au cachet; les autres, plus ignorants mais plus adroits, s'attachaient à quelque maison seigneuriale où ils disaient la messe, endoctrinaient les jeunes gens, chantaient avec les demoiselles la romance à la mode, faisaient sauter les marmots sur leurs genoux, entonnaient la chanson grivoise au dessert, jouaient du clavecin pour faire danser les convives, et célébraient sur tous les tons, tantôt en prose, tantôt en vers, les vertus de Monsieur et les

Digitized by Google

appas de Madame. — Les plus heureux ou les plus habiles, hommes de lettres de troisième ordre, mettant leur plume au service du clergé qui les nourrissait tant bien que mal, continuaient de leur mieux la guerre contre les philosophes. Ceux-ci étaient volontiers mariés et pères de famille, aux sacrements près. Leur place était dans le monde où ils ne faisaient plus qu'une triste figure, mais dont ils ne pouvaient se passer; car c'était lui qui faisait leurs succès d'un jour, lui qui leur donnait la vie avec le pain. Ils devaient subir le sort de la médiocrité; ils s'étaient résignés au rôle de parasites. Le costume d'abbé, l'habit noir avec l'épée, leur donnait entrée jusque chez les princes, dans tous ces cercles brillants où ils se cherchaient des protecteurs; cet habit, qui n'était pas sujet aux variations de la mode, offrait en outre une raison d'économie qui a tenu lieu de vocation à un grand nombre d'entre eux. C'était l'habit qui faisait l'abbé, et jamais le proverbe n'a autant menti. — Il n'est nullement question ici, comme vous pensez bien, d'une autre espèce d'*abbés* qui gouvernaient les abbayes; ceux-ci étaient des seigneurs, des princes : c'étaient des moines.

Oh! comme leur cœur devait battre de dépit et d'envie, à ces pauvres abbés minces et noirs, au moment où ils touchaient le seuil d'un vaste hôtel, où ils tiraient honteusement le cordon et pâlissaient au bruit de la sonnette; quand déjà leurs lèvres s'essayaient à sourire, quand leur dos se courbait d'avance devant le noble protecteur, plus noble encore à l'heure du dîner; qu'ils devaient souffrir, si tout à coup leurs regards tombaient sur un couvent voisin, sur un riche et gras couvent, silencieux comme le sommeil et comme le bonheur! Et lorsqu'une main de nonne entr'ouvrait la porte discrète, de quels yeux ils devaient suivre le bon Père qui s'en allait, la tête haute, le nez au vent, les lèvres chargées de confitures, la joue empourprée par le vin! Il faut avoir vu ces abbayes dont les moines étaient des châtelains, il faut avoir visité ces palais monastiques, pour comprendre comment le plus sûr moyen de s'enrichir était alors de faire vœu de pauvreté.

Le voyageur, en parcourant nos Ardennes, n'est pas peu surpris de trouver dans une pauvre petite ville, plus pauvre encore que certains villages du Brabant, un de ces superbes monuments dont l'art gothique a enrichi notre pays. L'église de *Saint-Hubert*, bien plus encore que sa vaste abbaye, atteste toute la puissance des

Digitized by Google

religieux qui l'ont fondée et bâtie, avec l'aide de Dieu et les ressources de la dîme. Beaucoup de vieillards ont connu les derniers de ces religieux ; et si vous passez par là, interrogez les hommes des anciens jours : ils vous donneront sans doute, sur les héros de ce récit, des détails piquants que je n'ai pas connus ou qui échappent à ma mémoire. Le peu que j'en sais m'a été conté par quelqu'un qui vivait autrefois dans l'intimité des bons Pères, et que nous appellerons, si vous le voulez bien, M. Werner.

En ce temps-là vivait un moine Bénédictin, d'esprit subtil et de mœurs austères, ingénieux dans ses plans, infatigable à l'œuvre, véritable moine politique, comme il s'en trouvait dans tous les ordres; et certes, *Dom Nicolas S***** ne le cédait pas, pour les ressources de l'imaginative, aux plus habiles de la Société de Jésus. On le nommait *l'âme damnée* de Cobenzl, et la riche abbaye de Saint-Hubert fut la récompense des services rendus par lui à ce ministre. Nouveau Rancé, Dom Nicolas entra à Saint-Hubert en réformateur, décidé à aimer beaucoup ses enfants et à les châtier davantage. En voulant courber sous le joug de la discipline ces indomptables soldats du cloître, il avait entrepris une rude tâche, et sa volonté de fer devait se briser contre la force d'inertie que lui opposaient des pêcheurs endurcis.

J'ai dit plus haut que les Bénédictins de Saint-Hubert n'avaient rien de commun avec ces infatigables chroniqueurs du moyen âge, avec ces doctes commentateurs dont la patience est passée en proverbe. Cependant, il faut le dire, on trouvait encore à cette règle d'honorables exceptions. Ce n'était qu'avec une sorte de vénération qu'on prononçait alors le nom de *Dom Robert*, le médecin de la communauté. Dom Robert était un puits de science. Il n'avait d'ailleurs du moine que l'habit, qu'il n'avait point revêtu par vocation. Onzième fils d'un pauvre et brave capitaine luxembourgeois, qui ne pouvait nourrir sa trop nombreuse famille que de pain de munition, Dom Robert avait embrassé la vie monastique par admiration pour l'embonpoint des moines, et le disait à qui voulait l'entendre. C'est là le secret de beaucoup de vocations religieuses de ce temps, et ce qui explique comment l'appétit des moines est passé en proverbe. — Ce n'est pas que Dom Robert fût le moins du monde gourmet et difficile; loin de là ! mais doué d'une constitution extrêmement robuste, le bon Père était affligé d'un appétit plus

Digitized by Google

robuste encore; il eût dévoré la ration de ses dix frères en un clin d'œil. Il mourut quelque temps avant la Révolution, et l'on fit l'autopsie de son cadavre, je ne sais ce qui donna lieu à cette autopsie, mais je sais qu'elle offrit une circonstance singulière..... Pardonnez-moi ce détail; je ne puis rien omettre de ce qui touche un homme aussi distingué que l'était Dom Robert. — Les médecins observèrent que les entrailles du Révérend avaient un diamètre double de celui des intestins de moine ordinaires.

A peine Dom Robert était-il entré au monastère, que ses supérieurs furent frappés de la vivacité de son intelligence et de la profondeur de ses observations; ils le destinèrent à remplir les fonctions de médecin de l'abbaye. Le jeune novice devint par la suite un savant naturaliste et un praticien renommé. On le dispensa de tout service religieux, afin qu'il pût donner son temps sans partage à l'exercice de son art. On le consultait par écrit du fond même de la France; sa correspondance scientifique ne l'empêchait pas de monter à cheval au point du jour, pour visiter les pauvres qui formaient la plus grande partie de sa clientèle. La nuit, il écrivait, et ne prenait presque point de sommeil.

Mr Werner, dont je vous ai parlé, était lié d'amitié avec *Dom Robert.* Un jour, celui-ci le conduisit dans sa cellule, et lui montra ses manuscrits.

Le savant praticien n'avait le temps ni de classer ses écrits, ni de polir son style. Il jetait pêle-mêle sur le papier ses consultations les plus curieuses, ses découvertes scientifiques, ses impressions de chaque jour, et aussi mainte observation indiscrète sur les mœurs monastiques, car il faut bien le dire, le Père *Robert* était quelque peu philosophe. Comme médecin, il excellait tout particulièrement à guérir les errements de l'esprit; il avait maint secret précieux pour rendre l'appétit et la gaieté aux religieuses malades d'amour, aux moines novices malades d'ennui. Mr Werner, en feuilletant le manuscrit du Père, jeta les yeux sur le passage suivant extrait de sa correspondance :

» Ce que vous éprouvez, ma sœur, nous l'éprouvons presque tous » pendant notre noviciat. Moi-même, mon enfant, j'ai eu à lutter » longtemps contre cette langueur de l'âme qu'on appelle la maladie » du cloître. Mais je n'avais pas à choisir, moi, entre le monastère » et le monde. Votre choix est fait, c'est bien. Mes condoléances

Digitized by Google

» seraient inutiles comme vos regrets. J'aime mieux vous donner » un remède dont je me suis fort bien trouvé en mon temps. » Transportez-vous en esprit dans les joies du monde qui vous sont » inconnues : faites un roman. Vous me direz que vous ne pouvez » peindre ce que vous n'avez point vu ; mais vous êtes femme, ma » sœur, et vous devinerez. Faites l'histoire d'un meuble, d'un voile, » d'un gant, d'une pantoufle, de ce que vous voudrez. Mr Crébillon, » le fils, a écrit les aventures d'un sopha... » — Ici, Mr Werner n'eut pas assez de ses yeux pour regarder le moine. « Vous avez lu » *Le Sopha* de Crébillon, mon Père !... » — « Mieux que cela, » repliqua Dom Robert. » Et du bout du doigt, il indiqua un gros manuscrit relégué dans un coin de la cellule, et déjà couvert d'une épaisse couche de poussière. Mr Werner l'ouvrit et lut sur le titre :

MÉMOIRES D'UN SINGE, écrits par un Moine.

Hélas ! le Roman du Singe a été anéanti comme le reste, à la mort de son auteur. L'abbé *Dom Nicolas* ouvrit une page au hazard dans le journal de son médecin, et le malheur voulut qu'il y trouvât son propre portrait à lui, au milieu de certaines révélations peu édifiantes pour la sainte communauté. Les écrits de Dom Robert furent jugés dangereux ; un auto-da-fé expiatoire sauva bien des réputations menacées. Les travaux du savant périrent avec les boutades du satirique. Ces Bénédictins-là aimaient mieux brûler que lire.

Malheureusement, si quelque chose pouvait égaler les travaux de *Dom Robert* et l'austérité de *Dom Nicolas*, c'était l'oisiveté, c'étaient les vices des autres religieux. Le révérend abbé, lorsqu'il tenta de réprimer leurs désordres, eut à lutter contre un adversaire redoutable ; il eut affaire à un homme aussi ardent à défendre ses plaisirs et sa liberté, qu'il l'était lui-même à satisfaire son besoin de domination : cet homme fut le drapeau du parti rebelle, et bientôt tous les moines récalcitrants se groupèrent autour du terrible *Dom Pierre*.

Dom Pierre était depuis longtemps la brebis galeuse du troupeau. C'était lui qui faisait naître les occasions de s'échapper du couvent, lui qui organisait ces parties de plaisir auxquelles se livraient parfois les moines, au grand scandale des bons habitants de Saint-

Digitized by Google

Hubert. C'était lui encore qui conservait quelque part, pour ces expéditions nocturnes, une véritable garde-robe d'amoureux de comédie : des perruques à ailes de pigeon, et de longues épées sous des manteaux mystérieux. Souvent, à la tombée de la nuit, on voyait se glisser comme des ombres, derrière les grands jardins de l'abbaye, des hommes à la mine à la fois réjouie et discrète, sautillant comme des oiseaux échappés de la cage ou comme de joyeux écoliers en vacances ; des hommes dont la poitrine gonflée semblait respirer à la fois tout l'air du ciel, et qui jetaient sur le monde un regard de souverain, parce que le monde était à eux, parce qu'ils étaient en bonne fortune : le bourgeois attardé se détournait à leur approche, et allait souffler à l'oreille de sa voisine qu'il avait rencontré *Dom Pierre* et sa bande.

Or, on ne gagne rien à vouloir forcer une nature comme celle de Dom Pierre. La sévérité de l'abbé ne le rendit que plus fougueux dans ses excès, que plus audacieux dans la révolte. A son exemple, les moines libertins jetèrent le masque, et ne mirent aucun frein à leurs débauches, dont ils souillèrent bientôt l'enceinte même du monastère. Le couvent et la ville furent alors témoins d'un grand scandale, à la suite duquel Dom Pierre et ses adhérents durent quitter le pays; à leur départ, tout rentra dans l'ordre. Les indignes religieux furent surpris dans le clocher, au milieu d'une orgie, et tous réussirent à s'échapper, à l'exception du seul Dom Pierre. Celui-ci attendit de pied ferme les moines qui venaient pour le saisir; mais on aurait dû remarquer qu'il cachait quelque chose sous sa robe, et qu'un méchant sourire contractait ses lèvres, comme s'il méditait encore quelque ruse diabolique.

Le Bénédictin avait soin d'être toujours armé dans ses expéditions amoureuses. L'objet qu'il avait caché sous sa robe était un pistolet d'arçon. Cependant, destiné à subir une punition exemplaire, il se laissa tranquillement enfermer dans un cachot bien noir : on devait lui porter chaque jour un morceau de pain bis et une cruche pleine d'eau, boisson qui pouvait avoir au moins pour lui l'attrait de la nouveauté. Les Bénédictins veillaient jour et nuit, chacun à son tour, à la porte de sa prison. — Mais à peine les moines furent-ils rentrés dans leurs cellules, que des cris affreux remplirent le couvent : « *Dom Pierre s'en-va! Dom Pierre s'en-va!* » hurlait le gardien. En un moment chacun fut sur pied, et vingt religieux

Digitized by Google

accoururent. Le frère gardien était pâle; il attesta qu'il n'avait pas ouvert la bouche, mais il avait entendu les mêmes cris; il aurait juré que c'était sa propre voix : cela tenait du prodige. Les moines s'en revinrent tout effrayés. La même voix s'éleva à plusieurs reprises, au milieu de la nuit, proférant les mêmes paroles. Personne ne ferma l'œil dans l'abbaye. Enfin, au point du jour, le frère gardien accourut en hâte auprès de l'abbé : il avait regardé dans le cachot, disait-il, et trouvé Dom Pierre criant de toutes ses forces : c'était lui qui, contrefaisant à merveille la voix de chaque religieux, s'amusait à troubler le sommeil de ses frères. — On se promit bien de le laisser crier tout son soûl, et de ne plus bouger.

La situation de Dom Pierre était néanmoins fort triste. Il était là depuis la veille, et ne voyait rien venir. Enfin la porte s'ouvrit et le gardien parut, tenant la cruche de grès et le morceau de pain sec. A cette vue, Pierre poussa un cri sauvage, saisit le pauvre homme par la nuque, le terrassa, et lui montra le bout de son grand pistolet en proférant ces redoutables paroles : — Frère, connais-tu le droit canon? Le pauvre gardien, tremblant de tous ses membres, lui demandait grâce; mais Dom Pierre l'interrompit : — « Si tu cries, si tu parles, si tu bouges, tu es mort. » Et dirigeant toujours sur lui le canon du pistolet, il sortit à reculons, puis referma la porte à double tour.

Les Bénédictins étaient au réfectoire. Tout à coup, la voix du gardien s'éleva de nouveau, si lamentable, si lugubre, que tous les convives se levèrent à la fois : mais un éclat de rire parcourut aussitôt les tables, et chacun de s'écrier avec une feinte compassion : Ce pauvre Dom Pierre!...

Le lendemain, on chercha vainement le frère gardien. Ne sachant que penser, l'abbé ouvrit lui-même le cachot du moine : quelle fut sa surprise de trouver à sa place le malheureux gardien tout en larmes, et pâle encore de sa terreur de la veille!

On ne revit jamais Dom Pierre. La Révolution l'aura trouvé peu disposé à jouer le rôle de martyr. Je gagerais qu'il a jeté le froc aux orties et pris le bonnet rouge. Mais ici finit l'histoire, et commence le roman. On écrirait un livre intéressant, je vous le jure, en suivant le moine à travers les grands événements qui se sont alors accomplis. Le premier chapitre contiendrait une description étendue

Digitized by Google

de la magnifique église de Saint-Hubert et de son abbaye, ce qui donnerait à l'ouvrage un air assez romantique; on pourrait refaire les manuscrits du médecin, et les mémoires d'un singe offriraient un épisode fort curieux ; quelques personnages dont je ne vous ai pas entretenu, faute de place, fourniraient des caractères heureux et très-variés. Vous voyez qu'il y a là matière à romans; et pour peu que vous soyez malade d'amour ou d'ennui, je vous engage à user de la recette du Révérend *Dom Robert.*

VAN ECK.

Digitized by Google

L'APOTHÉOSE DE NAPOLÉON.

(15 DÉCEMBRE 1840.)

ODE.[1]

I.

Paré comme l'autel aux jours de grande fête,
L'Arc de triomphe[2] élève un front majestueux
Où le laurier se mêle aux faisceaux glorieux
D'armes et de drapeaux ; sur le sublime faîte
L'aigle, prêt à reprendre un essor triomphal,
Abrite sous son vol le globe impérial.

Traîné par cent coursiers aussi blancs que la neige,
Voici qu'un char s'avance au pied du monument ;
Sous l'auguste portique il passe lentement,
Et derrière le char, un imposant cortége
De peuples recueillis, d'intrépides soldats
Sous leurs drapeaux vieillis par trente ans de combats.

Oh, chantons ! En un jour, dis-moi, ma noble France,
Vingt ans d'abaissement se sont-ils effacés ?
De l'insulte récente et des affronts passés
As-tu tiré, ma France, une digne vengeance ?
Ton front a-t-il repris ses immortels lauriers,
Qu'ont flétris trop longtemps tes ennemis altiers.

[1] Cette Ode est traduite de G. Multedo, Corse, l'un des poètes les plus remarquables de l'Italie moderne ; nous croyons plaire aux lecteurs de la *Revue de Belgique* en leur faisant connaître l'une des plus belles inspirations lyriques auxquelles ait donné lieu le retour des restes mortels de l'Empereur.

[2] L'Arc de triomphe de l'Étoile.

Digitized by Google

As-tu vu d'Albion la grandeur éclipsée ?
Son pavillon, jadis fier souverain des mers,
Vogue-t-il en lambeaux, jouet des flots amers ?
L'insolente Russie, avilie et brisée,
Rassemble-t-elle au fond de ses déserts glacés,
De ses soldats vaincus les débris dispersés ?

Hélas! le chant des morts s'élève
Autour des orgueilleux drapeaux,
Et sur l'acier poli du glaive
Brille le reflet des flambeaux !

Sur le char qui poursuit sa marche triomphale
Un funèbre velours s'étend,
Sur les abeilles d'or et l'aigle impériale
Resplendit une croix d'argent.

II.

Sublime monument, merveille de notre âge,
Ah ! quand il élevait ton arche vers les cieux,
Rêvant, pour y graver une nouvelle page,
Triomphe sur triomphe ; en ces jours glorieux
Quel prophète eût marqué la fin de son empire ?
A l'homme du destin quel prophète eût pu dire :
Ton astre s'obscurcit, ô puissant Empereur !
Tu ne reviendras pas sous l'arche de ta gloire,
L'œil fier et t'appuyant sur ton glaive vainqueur,
Après un grand combat, sur un char de victoire !
Le ciel t'a condamné.... De l'homicide écueil
Où tu vas succomber, un triste char de deuil
Te ramènera mort ; les ailes frémissantes
De tes aigles, en vain, couvriront tes drapeaux ;
En vain la noble Seine, éveillant ses échos,
Au loin répètera les salves triomphantes
De tes mille canons ; tes vieux braves en vain
Pleureront à genoux, rangés sur ton chemin.

Digitized by Google

Ni tes drapeaux vieillis aux sentiers de la guerre,
Ni le chant des clairons, ni l'appel des tambours,
Ni des canons tonnants les rugissements sourds,
Ne pourront t'éveiller sur ton lit funéraire.

Ah! quel œil prophétique alors vous eût scrutés,
Du Seigneur ou du sort insondables mystères?
Lorsque l'aigle voyait de ses ailes altières
L'ombre immense couvrir les royaumes domptés;

Le puissant roi des airs tomba, l'aile brisée
Et la serre émoussée, et, lâche et vil vainqueur,
Le léopard anglais vint dévorer le cœur
De l'aigle abandonné par la France épuisée.

Alors, le front courbé sous le poids des douleurs,
L'ange du ciel commis aux destins de la France
Vint s'abattre, appuyé sur le fer de sa lance,
Sur cet arc de triomphe et répandit des pleurs.

Vingt ans le chérubin sur l'arche de l'Empire,
En armes, menaçant, prolongea son séjour;
Il veillait, attendant jusqu'à ce que le jour
De l'expiation à l'horizon vînt luire.

Cependant sur l'écueil lointain
Languissait le proscrit sublime;
Il mourait, lentement tué par le venin
Que versait une main habituée au crime.
Il rêvait à ce jeune enfant
Pâle, à la chevelure blonde,
Sur les bords de l'Ister captif et languissant,
Puis à ce beau pays, jadis maître du monde,
Qu'entoure de ses forts le cercle menaçant,
Que deux mers baignent de leur onde.

Puis il rêvait à toi, pays béni des cieux,
Où, chétif, il passa son enfance ignorée,

Digitized by Google

Ajaccio, qui dors calme sur les flots bleus,
D'orangers aux fruits d'or et de fleurs couronnée.

Corse, il te revoyait souvent en souvenir; [1]
De son sein oppressé s'échappait un soupir!
Qu'il regrettait alors l'eau pure de tes sources,
Tes sapins verdoyants et leurs vives senteurs,
Et les aventureuses courses
Sur les neigeuses hauteurs
De tes montagnes azurées,
Ou dans les sombres profondeurs
De tes forêts inexplorées.

III.

Oh! quand, parfois, le soir vers l'horizon ardent,
Loin, bien loin, il voyait, sur les ailes du vent,
Fuir d'un vaisseau français la voile blanchissante,
Comme son âme en proie au vautour des douleurs
Suivait l'humble vaisseau! comme son œil en pleurs
Avide s'attachait sur la vague écumante!
Ah! qu'il désirait être, ardent mais vain espoir,
Le navire léger, le nuage du soir,
Le rayon expirant du soleil qui s'abaisse!
Au pauvre oiseau des mers, aux nuages flottants,
Le sublime exilé confiait des accents
D'amour et de tristesse.

Alors il revoyait sa grandeur d'autrefois;
Son regard s'animait d'une soudaine flamme,
Le passé tout entier revivait dans son âme:
Les lourds canons brisant les affûts sous leur poids,

[1] La Corse avait mille charmes; il en détaillait les grands traits, la coupe hardie de sa structure physique... Tout y était meilleur, disait-il, il n'était pas jusqu'à l'odeur du sol même qui ne lui eût suffi pour la deviner les yeux fermés; il ne l'avait retrouvée nulle part. Il s'y voyait dans ses premières années, à ses premières amours; il s'y trouvait dans sa jeunesse, au milieu des précipices, franchissant les sommets élevés, les vallées profondes, les gorges étroites, etc. *(Mémorial de Sainte-Hélène.)*

Digitized by Google

La diane joyeuse et les tentes errantes,
Les cités à ses pieds rampant obéissantes;
Là, sous un ciel toujours serein,
Les dômes d'or de l'Italie;
Plus loin la sombre Germanie,
Les noirs châteaux des bords du Rhin:
Ailleurs, l'Alhambra des rois mores,
L'Espagne aux souvenirs sanglants,
L'Égypte et ses sables brûlants,
Ses palmiers et ses sycomores!

Puis de la vaste plaine il voyait les sillons
Se hérisser de fer; au loin la grande Armée
Se déployait en ordre, et ses vieux bataillons
Paraissaient, s'éclipsaient sous l'ardente fumée!
Le géant commandait: aux accents de sa voix,
Les glaives par milliers, ainsi qu'un glaive unique,
Sortaient de leur fourreau! spectacle magnifique!
Le canon grondait bien comme aux jours d'autrefois,
La mêlée était belle et la lutte sanglante;
Sur des milliers de morts dans la plaine étendus,
Cavaliers, fantassins, s'étreignaient confondus:
Puis le clairon sonnait la fanfare éclatante,
Et lui, du grand combat tout haletant encor,
Recevait des vaincus courbant un front servile,
Les clefs de bronze de leur ville
Sur un coussin de pourpre et d'or.

Mais tout venait bientôt l'arracher à son rêve,
La morne sentinelle et la mer sur la grève,
Et du vent sur l'écueil l'éternelle rumeur.
Alors il se croisait les bras sur la poitrine,
Sa tête s'inclinait sous une main divine,
Et son front ruisselait d'une froide sueur!

Il invoquait la mort dans un sombre délire,
La mort, dernier espoir qui fît battre son cœur!
Il demandait à Dieu la fin de son martyre,
La tombe, seul asile où s'endort la douleur.

Digitized by Google

Dieu prit enfin pitié de cette âme souffrante.
Le proscrit succomba sous le bras du bourreau,
Et le suprême vœu de sa bouche expirante
Fut qu'aux bords de la Seine on creusât son tombeau.

IV.

O crime ! on le laissa sur la terre étrangère !
Comme du naufragé l'inutile prière
Meurt sous les flots creusés par les noirs ouragans,
Ainsi, pendant vingt ans, ressentiment infâme,
Ce suprême désir, ce dernier cri de l'âme,
Est resté sans écho dans le cœur des puissants

Nul roi n'a protesté contre l'horrible crime !
L'homicide a veillé vingt ans sur sa victime,
Et vingt ans l'Océan a bercé son cercueil;
Le saule de Longwood l'a couvert de son ombre,
L'oiseau de la tempête a, pendant la nuit sombre,
Sur la pierre sans nom jeté son cri de deuil !

Mais lorsqu'un peuple veut, toute puissance humaine
Ne saurait opposer qu'une barrière vaine
A cette volonté qui, tantôt fier torrent,
S'élance emportant tout dans sa course indomptable,
Tantôt ruisseau tranquille et perdu dans le sable,
Au sein des monts se creuse un chemin sûr et lent.

Si jusqu'ici la peur, les colères serviles
Et l'implacable haine, arme des âmes viles,
S'opposaient lâchement à son pieux désir,
Tous ne s'endormaient pas dans cet oubli coupable,
Au fond des nobles cœurs veillait impérissable
De l'Empereur trahi le profond souvenir.

Aujourd'hui d'un mourant s'accomplit la prière
Et le vœu qu'émettait la France tout entière.

Digitized by Google

Mais comment reviens-tu, grand Empereur, vers nous !
Et comment t'apparaît, ô sainte ombre attristée,
Cette France, jadis puissante et respectée,
A tes pieds aujourd'hui prosternée à genoux.

Jadis peuple et soldats n'avaient qu'une croyance,
Prêtres, magistrats, grands, n'avaient qu'une espérance ;
Dans la même pensée alors tout s'unissait ;
Toute bataille alors était une victoire,
Et l'on pouvait nommer le chemin de la gloire,
Toute voie où le pied de ton coursier passait.

Ah ! toute sainte chose est aujourd'hui flétrie !
Lois, mœurs, culte et drapeaux, religion, patrie :
O douleur ! tout s'en va dans un chaos affreux !
Sur l'autel profané, dans sa folle insolence,
L'homme a posé le pied, et, comble de démence,
Roi du néant s'adore en reniant les Dieux !

Plus de fleurs, plus d'encens, au temple solitaire,
Sur la tombe oubliée, hélas ! plus de prière.
Oui, l'homme foule aux pieds la sainte pauvreté,
Il ne reconnaît plus pour Dieu que la richesse,
Sans pitié, sans pudeur, insulte à la vieillesse,
Et pour un denier d'or trahit la liberté.

Une foule sans cœur, prophétesse menteuse,
Du crépuscule obscur prend la lueur douteuse
Pour l'aube qui présage un jour pur désormais,
Et, saluant d'avance un avenir splendide,
Jette au noble passé son injure stupide,
Dans l'espoir de ce jour qui ne luira jamais.

Foule de scélerats qui proclament le crime,
La rapine et le vol, d'une voix unanime,
Les Dieux dispensateurs de l'or et du pouvoir,
Et te font, Liberté, reine de l'injustice,
En osant t'invoquer comme la protectrice
Du mépris de l'honneur, des lois et du devoir.

Digitized by Google

Foule qui t'apporta son hommage servile,
Et le front dans la fange, ambitieuse et vile,
O sainte Liberté, trois lustres t'adora ;
Et qui maintenant riche, heureuse et d'or gorgée,
Te renie en crachant à ta face outragée,
Et lance l'anathème au Dieu qui la créa !

Ton glaive était jadis invincible, ô ma France,
Tu parlais... et le monde écoutait en silence,
Les peuples s'inclinaient devant ta volonté :
Maintenant on se rit de tes vaines menaces,
L'insolent étranger te honnit quand tu passes,
Et n'a que du mépris pour ton front insulté !

V.

Mais silence ! il est temps que les plaintes se taisent,
Qu'autour de ce tombeau nos discordes s'apaisent !
L'orgue remplit la nef de ses tristes accords,
Le clairon retentit, le canon au dehors
Tonne : au sublime chœur de ces voix solennelles,
Mes frères, répondons par de graves accents,
Et qu'à travers les flots embaumés de l'encens,
L'hymne de paix vers Dieu déploie enfin ses ailes !

HYMNE.

Tes décrets sont justes, Seigneur,
Et sainte est ta vengeance ;
Nous t'adorons dans ta clémence,
Nous t'adorons dans ta rigueur.

Le sein nu, la France égarée,
Dans sa poitrine déchirée
Fouillait, et de sa main elle s'ouvrait le cœur.
Dieu de bonté, dans ta clémence,
Tu pris pitié de sa démence
Et tu lui suscitas un glorieux sauveur.

Digitized by Google

Ainsi que le coursier docile
Obéit à la main habile
Du cavalier qui sut sous le frein l'enchaîner,
On vit la rebelle soumise,
Et de respect et d'amour prise,
Devant le jeune et frêle inconnu s'incliner.

Elle avait, la terrible mère,
Tué ses fils dans sa colère,
Profané les autels et renié les Dieux;
Sur sa robe, de sang souillée,
Lui, d'une gloire immaculée,
Jeta, comme un manteau, les reflets radieux.

De lauriers il ceignit sa tête,
Dans sa main, à commander prête,
Il mit un globe d'or, un glaive flamboyant.
L'exilé vint revoir ses frères,
Et sur la tombe de ses pères,
Il put verser des pleurs en te remerciant.

Dans les nouvelles catacombes
Où la prière sur les tombes
Avait ployé son aile, elle put s'éveiller,
Et sous la coupole embaumée,
D'encens et de fleurs parfumée,
Remonter sur l'autel et vers toi s'envoler.

Seigneur, sur la sainte colline,
Que couvre la pierre divine,
Sous laquelle, trois jours, ton Fils daigna dormir,
De son règne de mille ans fière,
Flottait l'insultante bannière
Des fils de Mahomet, du fanatique émir.

Mais de son glaive redoutable
Scintille l'éclair formidable;

Digitized by Google

Il brisa devant lui boucliers, yataghans,
L'Arabe fuit pris de vertige,
Et sur la terre du prodige
Se déploya vainqueur l'étendard des croyants.

Ni montagnes inaccessibles,
Ni fer, ni feu, ni ponts terribles,
Que sillonnaient la mort, n'arrêtaient ses élans.
Il brisait tout, fières armées,
Portes d'airain, villes fermées
Dont les murs protégeaient les vieux trônes croulants.

Ses fiers coursiers avaient des ailes;
De ses ardentes étincelles,
Ton souffle tout-puissant animait ses clairons;
Et ta foudre, de sang trempée,
Renversait avec son épée,
Éclatait dans la voix de ses mille canons.

Pourtant au jour de ta colère,
Seigneur, sur le roc solitaire,
Ta main, loin de son fils, l'emprisonna mourant;
Seuls, sur la tombe désolée,
Gémirent la source isolée
Et le saule pleureur agité par le vent.

Mais ta vengeance est apaisée,
La coupe amère est épuisée,
Tu donnes une tombe à l'exilé, Seigneur!
Que cette tombe glorieuse,
Où dort sa cendre généreuse,
Nous annonce la fin de ton courroux vengeur.

Accueille cette âme lassée,
Qu'une longue lutte a brisée;
Sainte par la douleur, triomphant dans la mort,
Ouvre lui ta demeure sainte,
Et que dans la céleste enceinte,
Au milieu des élus, elle ait son trône d'or.

Digitized by Google

Nous t'adorons dans ta clémence,
Nous t'adorons dans ta rigueur;
Tes décrêts sont justes, Seigneur,
Et sainte est ta vengeance!

VI.

Et toi, dans ta juste douleur,
Courbe la tête, noble France,
Sur la tombe de l'Empereur
Et mets en lui ton espérance.

Vois ces étrangers orgueilleux
Qui bavaient l'insulte envieuse,
Sur cette tombe glorieuse
Ils n'osent arrêter les yeux. [1]

Je comprends! la honte du crime
Au seuil a retenu vos pas:
Non, le bourreau ne devait pas
Venir prier sur sa victime!

Puis vous avez peur, ô guerriers!
Car les grands noms de ses batailles
De ce temple ornent les murailles
Et les arches et les piliers;

Car ces drapeaux sont ses conquêtes,
Ils vous furent ravis par lui;
O lâches, si fiers aujourd'hui,
Ces dates disent vos défaites!

1 Le corps diplomatique n'a pas assisté à la cérémonie funèbre du 15 décembre 1840, dans l'église des Invalides.

Digitized by Google

Il dort de son sommeil de fer,
Votre terreur est dissipée;
Mais sur sa tombe son épée
Jette encore un sinistre éclair.

Tremblez! si la France l'appelle,
Vous verrez la tombe s'ouvrir,
Et son ombre pâle en sortir,
Au jour d'une lutte nouvelle.

Sur ses pas, de ses vieux guerriers
Renaîtront les rangs invincibles,
Ils se relèveront terribles,
Et fantassins, et cavaliers

Accourront sauver la patrie,
Soit qu'ils dorment ensevelis
Sous les glaces de la Russie,
Ou sous les sables de Memphis.

VII.

Vous ne quitterez plus vos études austères,
O jeunes Allemands [1]; vous ne laisserez plus,
Près du foyer désert, vos malheureuses mères
Pleurer leurs fils perdus;

Vous ne reviendrez plus, ô Saxons et Suèves,
En répétant en chœur un belliqueux refrain, [2]
La haine dans le cœur et la main sur vos glaives,
Nous braver sur le Rhin.

1 Allusion aux étudiants des universités allemandes qui prirent les armes contre la France, dans les campagnes de 1813 et 1814.

2 Les hymnes guerriers de Théod. Kœrner.

Digitized by Google

Nous mettrons, en pleurant sur les fautes passées
Et le sang répandu, trève à nos désaccords
Dans les champs de Leipzick, et les mains enlacées,
Nous bénirons nos morts.

Et sur ce sang sacré l'Allemagne et la France,
De l'éternelle paix allumant le flambeau,
Rassembleront leurs fils, solennelle alliance,
Sous le même drapeau.

La guerre d'ici-bas sera dès lors bannie;
Les peuples s'uniront et se tendront la main;
Pour livrer ses trésors, la terre rajeunie
Entr'ouvrira son sein.

Comme une fleur renaît sous les pleurs de l'aurore,
Ainsi l'humanité, sous l'aube du bonheur,
Relèvera le front pour l'offrir pur encore
Au baiser de son Créateur.

Les peuples oubliant leurs débats sanguinaires,
Viendront se ranger sous ta croix;
Seule, elle guidera les hommes rendus frères,
Ton Verbe dictera leurs lois;
Et, se réunissant en un chœur magnifique,
Les mille voix des nations
T'adresseront, Seigneur, un sublime cantique,
D'amour, de bénédictions.

Alors tu poseras sur ta tombe, ô grande ombre,
Ton glaive saint et glorieux;
Tu te recoucheras sur ton oreiller sombre,
Sous le dôme silencieux...
Et là tu dormiras!... le signal de la guerre
Ne reviendra plus t'y troubler,
Jusqu'au jour qui verra, dans leur lit de poussière,
Les morts endormis s'éveiller.

Léon Wocquier.

Digitized by Google

FRAGMENT D'UN COURS

DE

LITTÉRATURES CHINOISE ET BELGE COMPARÉES.

PREMIER CHAPITRE.

SOURCES.

Un jeune littérateur belge, doué d'une imagination vive, d'un esprit assez juste et d'un estomac délabré, fit, il n'y a pas longtemps, un voyage en Chine, pour étudier les mœurs du pays, pour compléter ses notions de linguistique et pour rétablir sa santé. Animé d'un patriotisme sincère et désirant faire participer la Belgique aux fruits de son excursion, il eut soin surtout de recueillir les matériaux d'un *Cours de littératures chinoise et belge comparées*, qu'il se proposait de donner à la *Société Philharmonique* dès qu'il serait de retour à Bruxelles. Le hasard le servit à souhait dans ses projets. Un jour, ayant marché longtemps par la forte chaleur du midi, il fut bien aise de rencontrer un café à la porte d'une ville assez considérable, mais dont nous croyons devoir taire le nom. On sait, du reste, que, depuis que les Anglais ont forcé les Chinois d'acheter de nouveau de leur opium, le gouvernement du Céleste Empire a établi partout des cafés, afin de ne pas laisser endormir tout à fait ses sujets. Étant donc entré au salon du rez-de-chaussée, notre voyageur, — nous l'appellerons Raymond, — n'y vit que la dame de comptoir et un Monsieur d'un certain âge qui prenait son café et paraissait plongé dans une méditation profonde. Raymond, communicatif de sa nature, eut bientôt engagé la conversation avec la dame de comptoir chinoise. Il apprit d'elle, que le Monsieur pensif était le célèbre Yonhong, connu dans le pays et à l'étranger par de nombreux ouvrages très-remarquables par le fond et par la forme. Raymond comprit aussitôt quel profit il pouvait tirer de cette rencontre, et, s'étant approché de l'illustre auteur, il le salua à la

Digitized by Google

manière chinoise, en touchant le bout du nez de Yonhong de l'extrémité du sien et en poussant trois fois les pointes de ses genoux contre ceux du savant. Les premières phrases de politesse ayant ensuite été échangées, le dialogue suivant s'établit entre les deux écrivains :

RAYMOND. Tu me paraissais livré tout à l'heure à des réflexions graves ?

YONHONG. En effet, je songeais à la situation littéraire de mon pays, et cela m'attriste toujours.

RAYMOND. Cela t'attriste ? La littérature chinoise languit peut-être. Elle ne crée pas beaucoup, ni en prose ni en vers, j'imagine ?

YONHONG. Au contraire, elle fournit beaucoup de prose et pas mal de vers.

RAYMOND. Mais la prose est pâle et les vers n'ont que la rime...

YONHONG. Tu te trompes, jeune étranger, il y a d'excellents écrivains parmi nous et des poètes inspirés.

RAYMOND. Mais d'où vient donc ta patriotique tristesse ? Dis-le moi, ô Yonhong !

YONHONG. C'est leur tendance que je déplore, c'est le but dans lequel les livres sont conçus qui me remplit de chagrin.

RAYMOND. Et quelle est cette tendance ? Quel peut être ce but ? N'écrivez-vous pas comme chez nous en Belgique, pour exercer une sainte mission, pour améliorer l'espèce humaine, pour impressionner la foule ?

YONHONG. Non ! c'est pour impressionner l'empereur et les mandarins, ses ministres.

RAYMOND. Ah ! je comprends, ils voudraient toucher le cœur des puissants, afin de les faire entrer dans une meilleure voie....

YONHONG. O naïf Belge, on voit bien que tu es citoyen du pays le plus jeune et le plus pur de la terre. Hélas ! si nos auteurs composent leurs ouvrages en vue de l'empereur et des mandarins, ses ministres, c'est uniquement dans l'espoir d'obtenir d'eux un emploi ou une subvention.

RAYMOND. Mais où est le mal ? La production intellectuelle suppose la sérénité de l'esprit et la satisfaction des besoins matériels. Sans doute, voulant encourager les lettres et les sciences, l'empereur et les mandarins accordent des secours aux écrivains qui font preuve de talent et de zèle ?

Digitized by Google

YONHONG. Erreur!.. Lorsqu'un bon auteur se révèle, on lui donne un emploi pour le faire taire, pour le museler. Quand un de nos jeunes poètes a lancé deux ou trois volumes plus ou moins mélancoliques, il est sûr de pouvoir se reposer bientôt sur la chaise en cuir d'un des nombreux bureaux dont disposent les mandarins.

RAYMOND. Mais c'est ignoble.

YONHONG. Je ne sais si c'est ignoble, mais cela est certainement chinois.

RAYMOND. Et la critique, que fait-elle?

YONHONG. La critique n'existe point parmi nous. Tout livre est sûr de réussir, il suffit d'avoir un ami dans la presse, pour faire déposer de l'encens odoriférant sur toutes les feuilles du Céleste Empire.

RAYMOND. Malheureuse Chine! Mais, dis-moi, Yonhong, si les productions légères sont blâmables par les calculs égoïstes de ceux qui les donnent, l'histoire du moins est dignement représentée parmi vous....

YONHONG. L'histoire! L'histoire! As-tu vu la bibliothèque impériale à Pekin!

RAYMOND. Oui, Yonhong.

YONHONG. Eh bien! il y a là un conservateur qui ne manque pas d'esprit. Ce n'est pas lui qui mettrait le roman étranger d'*Indiana* parmi les *Ana*. Demande-lui comment font les historiens. Ils viennent chez lui s'informer des documents inédits. Le conservateur leur indique en souriant des rayons entiers. « Tout cela est inédit? » — Tout cela est inédit. — Et l'historien de se jeter dessus comme sur une proie, de faire imprimer ces documents, — aux frais du collége des mandarins, bien entendu, — et d'acquérir ainsi de la gloire et un emploi, comme toujours. C'est ainsi que l'on écrit l'histoire.... en Chine.

RAYMOND. Mais n'y a-t-il rien qui s'oppose à ces abus? N'avez-vous pas de Revues? Elles font tant de bien chez nous.

YONHONG. Sais-tu ce que c'est qu'une Revue chinoise?

RAYMOND. Non, je suis ici pour l'apprendre.

YONHONG. Une Revue chinoise, sauf quelques rares exceptions, est une association d'écrivains, dont chacun s'engage à louer son confrère, à la charge pour celui-ci de le louer à son tour.

RAYMOND. Tu me sembles bien sévère, Yonhong; je me souviens

Digitized by Google

maintenant avoir pourtant entendu dire du bien d'une publication de ce genre que viennent d'entreprendre de jeunes Chinois et qui a nom *Revue de Chine?* Penses-tu qu'il faudrait l'envelopper dans le blâme amer que tu viens de prononcer?

YONHONG. Il faut voir... Il faut voir....

RAYMOND. Et toi, Yonhong, comment as-tu fait? N'as-tu pas réussi à impressionner l'empereur et les mandarins ?

YONHONG. Hélas, non ! je manque de savoir-faire, et puis, on me trouve trop chagrin, trop misanthrope.

RAYMOND. (*A part.*) Il y a de quoi. (*Haut et en se levant.*) Je te remercie de tes excellents renseignements. Ils me seront d'un secours précieux pour le *Cours de littératures chinoise et belge comparées*, que je me propose de donner à la Société Philharmonique de Bruxelles. Mais avant de te quitter, je te ferai une demande sincère. Ne puis-je rien pour toi? dispose entièrement d'un confrère.

YONHONG. Si ce n'est pas te gêner, fais-moi le plaisir de payer ma demi-tasse....

Raymond s'empressa de satisfaire le désir du pauvre écrivain, puis, pour lui dire adieu, il toucha de nouveau le bout de son nez de l'extrémité du sien, poussa trois fois ses genoux contre ceux de Yonhong et partit en en se félicitant de ne pas être né en Chine...

VAN DEN RIESSER.

Digitized by Google

Critique Littéraire.

Galerie de portraits du XVIII^e siècle, par Arsène Houssaye. [1] — Aucun écrivain, que je sache, n'a sur sa personne et ses écrits des idées plus fausses que le rédacteur en chef de l'*Artiste*. Ouvrez son livre qui n'est autre chose qu'une réunion de feuilletons du *Constitutionnel* et d'articles publiés dans la *Revue de Paris*, dans la *Revue des Deux mondes* et nécessairement aussi dans l'*Artiste*, puis arrêtez vous à ce passage de la préface : « J'ai de bonne heure » aimé le dix-huitième siècle..... On m'a *accusé* d'un amour trop » vif pour cette époque. On avait abusé des Grecs et des Romains, » du moyen-âge et de la Renaissance, du génie anglais et du génie » allemand; le dix-huitième siècle était *inconnu* ou plutôt *méconnu*, » du moins sous diverses faces. Des écrivains brillants, comme » Nodier, Sainte-Beuve, Loëve Weimar, d'autres encore, qui » n'ont fait qu'y passer, ont jeté de vives lumières sur leur chemin.

[1] Paris. Bibliothèque Charpentier. Un vol. de 459 pages. — La *Bibliothèque Charpentier*, on l'a dit avant nous, est destinée à porter les coups les plus rudes à la contrefaçon. A quelques exceptions près, tous les ouvrages qui composent cette publication ont un mérite incontestable, et personne plus que M. Charpentier n'était en droit de dire :

« — Toutes ces éditions sont nouvelles et préférables aux précédentes, sous tous les rapports. Les ouvrages français dont les auteurs existent ont été revus, corrigés ou augmentés par eux; les autres ont été collationnés sur les meilleurs textes et, en grande partie, accompagnés de notes et préfaces par ceux de nos écrivains dont l'esprit et le jugement ont le plus d'autorité. Les traductions des ouvrages étrangers sont supérieures. Comme exécution typographique ces éditions ont aussi réuni tous les suffrages, en France et à l'étranger; et leur succès est tel qu'elles servent de type à presque toutes les publications littéraires qui se font aujourd'hui. »

Nous recommandons particulièrement à nos lecteurs la librairie de M. F. Michel qui, au moyen d'opérations faites sur une grande échelle, est parvenu à pouvoir donner aux prix de 2 fr. et 2 fr. 50 tous les volumes publiés par Charpentier et qui se vendent 3 fr. à Paris.

Digitized by Google

» *Mais il restait bien de l'espace dans l'ombre et je m'y suis aventuré.*
» *On m'a reproché d'être un disciple fervent de cette école littéraire;*
» *mais quoi qu'on ait dit, je suis bien de mon temps.* Je me suis d'abord
» passionné pour cet *âge d'or* de l'esprit. La poésie était là, comme
» elle est partout..... »

Du péristyle de la Galerie, entrons dans la Galerie elle-même. Si vous y consentez, nous nous arrêterons au portrait de Florian. Écoutez et daignez me dire ensuite si jamais vous avez entendu pareilles mignardises.

« Grâce à sa marraine, il se nommait Jean-Pierre, un vrai nom
» de berger; grâce à son père, il se nommait Claris de Florian, un
» vrai nom de poète bucolique; il vint au monde dans un joli châ-
» teau des Basses-Cévennes, que son grand-père avait vaniteuse-
» ment bâti, en dépit de la fortune patrimoniale; il vint au monde
» en 1755, dans le printemps, comme vous pensez bien. Le prin-
» temps qu'il a tant chanté fut toujours sa meilleure saison : il cueillit
» ses premières roses et ses premiers lauriers dans le printemps; il
» passa un printemps chez Voltaire, il entra à l'Académie française
» dans le printemps. Cependant la mort vint le prendre dans l'au-
» tomne; mais la mort s'est trompée ce jour-là, grâce à M. de
» Robespierre qui lui donnait tant de tracas; ou plutôt la mort est
» venue à propos dans l'automne. Mourir dans l'automne, quand
» les hirondelles s'en vont chercher des pays meilleurs, quand les
» fleurs répandent leur dernier parfum, quand les feuilles jaunies
» parsèment le sentier désert, n'est-ce pas le rêve des faiseurs
» d'églogues? »

En voilà, j'espère, bien assez!... Il y en a ainsi environ cinq cents pages.

Et c'est là, monsieur, ce que vous appelez *être de votre temps?* C'est ainsi que vous répondez à ces perfides accusations que dans votre préface vous mettez tant d'empressement à repousser? Comment! on a osé vous reprocher à vous, monsieur! *d'être un disciple fervent* des Marivaux, des Boufflers, des Gentil Bernard! car vous n'avez pas, je crois, la prétention d'avoir pour maîtres Voltaire, Diderot ou Jean-Jacques, qui eux aussi sont bien quelque chose dans le dix-huitième siècle, et pourraient par hasard se trouver les chefs d'écoles plus durables que celles des faiseurs de petits vers, de bergeries, de madrigaux et de contes honnêtement licencieux.

Digitized by Google

Ce n'est pas cependant que ces grands noms n'aient une place dans votre livre, mais ils sont là comme égarés, et qui sait si vous ne les y avez point placés par mégarde? Vous nous dites sur eux tout plein de charmantes anecdotes, de galantes aventures, mais de leur talent, de leur génie, néant; car vous même, monsieur, quand il s'agit de pareils hommes, vous ne pouvez prendre vos appréciations au sérieux.

La Galerie de M. Houssaye est divisée en trois parties; la première (*les poètes et les philosophes*) renferme douze portraits. J'ai d'abord été assez étonné d'y rencontrer Grétry, placé là sans doute en sa qualité de musicien, car ses *Mémoires* n'ont pu lui valoir le titre de philosophe; mais un style plus naturel, une douloureuse histoire racontée sans trop d'affectation, presque avec simplicité, font aisément excuser sa présence, si même ils n'y font applaudir en reposant l'esprit sans cesse poursuivi par les phrases les plus délicieusement musquées, par les périodes les plus galamment tournées. Dans le portrait du philosophe de Ferney, l'auteur dit quelque part : « L'esprit, quel qu'il soit, même celui de Voltaire, fatigue quand il tient trop de place. » On voit une paille dans l'œil de son voisin, on n'aperçoit pas une poutre dans le sien. *La Peinture* est représentée par Boucher dont l'apologie n'occupe pas moins de trente-cinq pages. La seconde partie, que je cite la dernière, est intitulée *la Cour et le Théâtre;* vous y rencontrerez Louis XV, la Camargo, M^lle^ Clairon, Sophie Arnould et enfin une pastorale en douze scènes intitulée : Marie-Antoinette et J. J. Rousseau. Jean-Jacques mis en pastorale!... Je ne puis résister à l'envie de vous mettre sous les yeux une scène de cette bergerie qui se passe à Trianon, et dans laquelle figurent, outre les deux acteurs principaux, le Roi, M^me^ de Polignac en rosière, M^mes^ de Coigny, d'Adhémar, la princesse de Lamballe en bergère, l'abbé de Vermont, le comte d'Artois et M. de Provence en berger, M. de Provence, le futur roi de France, qui vous chantonne ces couplets presque gaillards :

« Mon sceptre est une houlette;
« J'ai jeté les fleurs de lis
« Pour la fraîche violette
« Qui tremble au sein de Philis.

Digitized by Google

« Si vous voulez que je m'escrime
« Au jeu des vers, belle Suzon,
« Vous serez la fleur et la rime,
« Et moi, l'amour et la raison.

« Je vais, suivant ma bergère,
« Chanter son teint florissant ;
« Que ne suis-je la fougère
« Que son pied foule en passant. »

Rousseau paraît à peine un instant, (c'est plus qu'il n'en faut à M. Houssaye, semble-t-il, pour apprécier l'auteur d'Emile), instant d'ailleurs beaucoup trop long déjà de l'avis de la reine et, du vôtre peut-être, lecteur? jugez-en plutôt :

J.-J. — Est-ce la peine de lever la tête pour voir la folie des cours, quand on assiste de gré ou de force à la folie des villes? habillée de soie ou de lin, n'est-ce pas toujours la même folie?

La Reine. — Vous voyez le monde d'un regard désenchanté.

J.-J. — Je vois le monde tel qu'il est. N'est-ce pas notre folie qui nous fait tous aller au dénouement? Dieu a compté sur notre folie en créant le monde. Aussi que voit le monde? le spectacle de la folie.

La Reine. (*à part.*) — Il est fou.

Mais laissons Rousseau à ses tristes boutades, et arrivons à la scène que je vous ai promise.

Scène dernière.

Le Roi, La Reine, *cachée.*

Le Roi. — Je croyais qu'ils étaient là tous, les grands enfants. (*Ses frères, Mmes de Lamballe et de Polignac viennent de s'enfuir.*) (*Il s'assied.*) Qu'ai-je donc à faire ce soir?

La Reine, *bas.* — Rien.

Le Roi, — Qu'ai-je donc fait ce matin?

La Reine, *bas.* — Rien.

Le Roi. — J'ai bien faim; mais à Trianon il n'y a que du lait et du fromage, du beurre et des fraises; autant boire de l'eau. (*voyant les moutons éparpillés autour de lui.*) Il y a pourtant là de bonnes côtelettes qui se promènent.

La Reine, *s'éloignant.* Dieu protége la France! Ah! Jean-Jacques! Jean-Jacques! Je suis toute soucieuse aujourd'hui.

Digitized by Google

Le Roi. — Les ministres m'ont-ils parlé longtemps à ce dernier conseil! La France, la Prusse, l'Autriche... *(Un silence.)* La France, l'Espagne, l'Angleterre... *(Un silence.)* Pour bien gouverner ce beau royaume... (*Le roi s'endort.*)

Pour un homme qui prétend à peu près avoir découvert le dix-huitième siècle, *cet âge d'or de l'esprit*, ce n'est peut-être pas très-spirituel et ce n'est assurément ni vrai, ni généreux. Louis XVI, pour les hommes impartiaux c'est aujourd'hui un fait incontestable, Louis XVI a été l'un des meilleurs princes qui aient régné sur la France; il eut le malheur de venir dans un temps où une expiation des infamies, j'ai tort de ne pas dire des crimes de ses prédécesseurs, était devenue inévitable; il paya pour toute sa race. On reproche avec raison à Louis XVI beaucoup de faiblesse, mais, quoi qu'en pense le directeur de l'*Artiste*, il eut fort à cœur le bonheur de ses sujets, et la prospérité de la France le préoccupa *au moins* autant que les côtelettes de mouton et le métier de serrurier. Dites qu'il s'est trompé, mais ne nous le représentez pas indifférent au point de s'endormir quand il s'agit de questions d'où peut dépendre la destinée de son royaume.

L'appendice dont M. Houssaye a enrichi son livre, a bien aussi son mérite. Ce ne sont que des notes, nous dit-il; mais dans ces notes nous apprenons, entre autres choses remarquables, que Montesquieu « est un des écrivains dont l'œuvre est moins éclatant que le nom. » Ces notes vous donnent aussi en quinze lignes une appréciation de Fénélon, et en quatre pages une idée de Watteau; cela seul peint admirablement M. Houssaye. N'oubliez pas, je vous prie, un parallèle entre Gilbert et... Je vous le donnerais en mille avec plus de raison que ne le faisait Mme de Sévigné? — Entre Gilbert et..... Dorat!

Bernardin de St Pierre est le mieux partagé, M. Houssaye l'a presque oublié. Il ne me l'a pas gâté comme il a fait de ce pauvre abbé Prévost, par exemple. Pour retrouver mon abbé Prévost, il m'a fallu relire cette adorable Manon ; c'est là un service dont je rends mille grâces à l'auteur des portraits du XVIIIe siècle. Jamais je n'ai lu les infortunes de Des Grieux avec plus de bonheur, j'ai été tout fier d'y découvrir de nouvelles beautés que M. Houssaye n'a pas même pu soupçonner, et qui, je l'avoue, m'ont entièrement fait oublier son abbé Prévost à lui, son abbé si mal à l'aise dans cette

Digitized by Google

œuvre qui tient si fort à être de son temps, tout en se cachant sous les paillettes ternies de cette école littéraire que vous savez.

Parfois, cependant, il y a des passages on ne peut plus *Régence* dans la Galerie de M. le directeur de l'*Artiste*. Je ne donnerai qu'un exemple, mais il n'a pas son pareil, et je vous défie d'avance de me rien citer qui soit d'un débraillé plus charmant.

« *On peut dire de Dancourt qu'il avait l'esprit entre deux vins.* »

Et voilà un auteur jugé !... Dieu me pardonne ! mais j'affirme que M. Arsène a atteint le sublime du genre. Cela sent son roué d'une lieue et M. de Richelieu n'eût pas mieux dit.

Vous en croirez ce que vous voudrez, mais lorsque je lis M. Houssaye, je me figure toujours le voir, au moment de se mettre à écrire, passer dans son cabinet de toilette, se mettre sur les joues une imperceptible couche de rouge, puis sonner un valet-de-chambre pour se faire jeter dans les cheveux un œil de poudre, et revenir enfin s'asseoir à sa table de travail, les pieds dans de charmantes mules à talon rouge.

M. Houssaye semble avoir voué un culte, mais un culte consciencieux, à dire vrai, à l'afféterie, il est le grand prêtre du marivaudage perfectionné; pour moi, je ne sais rien au monde de plus apprêté, de plus quintescencié, que sa manière d'écrire; il me paraît impossible de rencontrer auteur plus fatigant à lire, et les belles dames du dix-huitième siècle elles-mêmes en gagneraient des vapeurs. Quant à ce siècle si cher à notre auteur, lorsqu'il me prend fantaisie de l'étudier, je préfère avoir recours à ses écrivains les plus merveilleux, écrivains riches en charmants défauts, dont vous apprécierez, je dirai presque le mérite, en vous plaçant au véritable point de vue de leur époque.

Du reste, je n'oblige personne à partager cette opinion et j'ai même à ce sujet le malheur d'être en opposition avec S. M. Louis-Philippe, qui désirant à l'occasion de sa fête, donner une preuve éclatante de la protection éclairée qu'il accorde aux lettres, a nommé M. Houssaye chevalier de la Légion d'honneur, en compagnie, à dire vrai, de M. Clairville, l'ancien acteur du théâtre Bobino [1], aujourd'hui le très-moral auteur de Gentil-Bernard.

1. M. Clairville était acteur et auteur au théâtre du Luxembourg ou théâtre Bobino; le directeur lui donnait deux écus par vaudeville, *à condition de ne pas lui en fournir plus de deux par semaine.*

Digitized by Google

Tous les journaux ont annoncé cette dernière nomination, mais n'ayant point vu le Moniteur, je me plais encore à en douter. Quant à M. Houssaye, je ne désespère pas de le voir un jour prendre place parmi les Immortels. Et M. Clairville lui-même.....

En tout cas il ne serait pas le premier.

A. V. V.

Un nouvel ouvrage historique de Mr Nothomb.

C'est un événement dans notre littérature que l'apparition d'un livre de Mr Nothomb, et nous ne voulons pas tarder à donner une aussi heureuse nouvelle à nos lecteurs. Notre ambassadeur à Berlin, utilisant les loisirs que lui laissent ses travaux politiques, est occupé en ce moment à écrire l'*Histoire de la Diplomatie européenne, depuis le XVe siècle jusqu'à nos jours.* Si nos informations sont exactes, ce vaste ouvrage, qui formera cinq ou six volumes in 8°, aura paru en grande partie dans le courant de l'année prochaine; déjà le premier volume est sous presse et il sera publié en novembre ou en décembre. — Pour traiter à fond un semblable sujet, il faut joindre aux qualités brillantes qui font l'écrivain la profondeur de l'historien et l'habileté du diplomate, et personne plus que Mr Nothomb n'est à même de remplir dignement cette tâche. Le nom seul de l'auteur est l'annonce d'un grand et légitime succès.

THÉATRE ROYAL. — Les Mousquetaires de la Reine.

Poëme de Mr De St Georges, musique de F. Halévy.

Depuis quelques années nous voyons se produire chez nos voisins d'outre-Quiévrain des œuvres dont le succès nous étonne. Leur apparition est toujours annoncée d'avance par des réclames où la bienveillance est poussée jusqu'à la faiblesse. On prépare peu à peu l'opinion pour le grand jour de la publicité, puis lorsque ce jour

Digitized by Google

arrive, la bienveillance devient de l'enthousiasme, et les éloges prennent une forme tellement affirmative que le bon provincial est en conscience tenu d'admirer l'ouvrage qu'on lui donne, à moins de passer pour un Béotien. Pareille expérience s'est reproduite plusieurs fois depuis dix ans, et malgré les déceptions qui en ont été le résultat, on s'y laisse prendre encore. Sur la foi des journaux *indépendants* de Paris, les théâtres étrangers s'empressent de monter tel opéra dont le succès fait époque dans l'histoire de l'art; en province une nouveauté à succès est toujours attendue impatiemment. On aspire vers le moment qui doit apporter de nouvelles jouissances, on s'y prépare en y pensant, et le jour de la première représentation on vient tout joyeux et tout disposé à applaudir. En quittant la salle on se dit cependant que l'ouvrage n'a point répondu à l'idée qu'on s'en était faite, et qu'il y a bien des passages faibles ou insignifiants; mais comme on n'ose pas trop douter du mérite d'une œuvre tant louée par la presse parisienne, on croit qu'on n'a pas compris à une première audition toutes les beautés qu'elle renferme; on revient à une seconde, à une troisième représentation, et l'on finit par découvrir que l'ouvrage contient quelques motifs gracieux, qu'il y a du mérite dans la forme, que cela est convenablement fait, et que, grâce au libretto, on peut écouter la musique avec un certain plaisir. Mais ce qu'on nous avait annoncé, mais la spontanéité, la chaleur, l'originalité, la verve, l'inspiration jointe au talent, ces grandes qualités qui seules peuvent concourir à faire éclore des œuvres durables, à leur donner ce cachet de force qui les distingue des œuvres *estimables*, où les découvre-t-on dans les opéras qu'on a tant prônés depuis quelque temps? Hélas! il faut bien le reconnnaître, elles sont absentes. C'est vainement que vous attendez une de ces inspirations qui vous émeuvent et dont le souvenir vous reste, c'est vainement que les morceaux s'accumulent, rien et toujours rien. Partout un *convenable* désespérant; l'émotion est sans cesse refoulée, et vous sortez glacé du lieu où vous alliez chercher de nouvelles sensations, un surcroît de vie intellectuelle. Ce qui précède n'est-il pas un peu l'histoire de la musique des Mousquetaires et de beaucoup d'autres opéras? Trouve-t-on que nous soyons sévère en refusant à cet ouvrage les grandes qualités que nous avons indiquées plus haut? nous dira-t-on que d'un opéra-comique ou soi-disant tel, on ne doit peut-être pas

Digitized by Google

tant exiger. Nous ne le croyons pas, car nous répondrions en citant *Zampa, Le Pré-aux-Clercs, Le Domino noir, L'Éclair,* comme des opéras-comiques où le talent et l'inspiration s'allient à différents degrés et dont le nom seul rappelle à ceux qui les connaissent le souvenir de succès mérités et *durables.* Nous doutons que les *Mousquetaires* fournissent une carrière aussi longue. Nous concevons que, vu la disette de bons ouvrages nouveaux, la musique des *Mousquetaires* obtienne quelque faveur. Elle a de la clarté, mais cette clarté dégénère souvent en pâleur. L'expérience que le compositeur a acquise lui sert, non à créer de belles et nouvelles mélodies, mais à présenter celles qu'il produit sous le jour le plus favorable. C'est certes là une qualité fort louable, mais cela suffit-il, et devons-nous accepter et ratifier ce que certain journaliste a dit de cet opéra, *qu'il plaçait incontestablement Halévy à la tête de l'école musicale en France.* Non certes, et si Halévy se présentait à la postérité... Quel mot viens-je d'écrire ? la postérité... mot bien vieux, bien usé et bien ridiculisé en France, mot bien vide de sens.... Nous le maintenons cependant faute d'un autre, et nous répétons que si Halévy se présentait à la postérité avec des opéras tels que *les Mousquetaires, le Lazarrone, le Drapier, le Shérif* et peut-être quelques autres, la postérité le rejetterait dans l'oubli et son nom figurerait seulement pour mémoire dans quelque Biographie musicale. Mais non, Halévy paraîtra devant elle, tenant *l'Éclair* dans une main et *la Juive* dans l'autre ; avec ces deux titres de gloire on ne meurt point complètement.

Ét. S.

VILLE DE MONS.

EXPOSITION TRIENNALE DES BEAUX-ARTS.

Le salon sera ouvert le lundi, 8 juin 1846, deuxième jour de la fête communale de Mons, à dix heures du matin. Le public sera admis à le visiter pendant un mois.

Digitized by Google

Bulletin Bibliographique.

BELLES-LETTRES.

POÉSIE. — 1. *Fleurs poétiques et parlementaires.* In-32 de 12 pages. Mons.

2. 30 *juillet et* 30 *mars — Longue complainte sur un court ministère.* In-32 de 10 pages. Bruxelles.

ROMANS. — 3. *Gzana*, histoire algérienne, par Joseph Coomans, peintre d'histoire. In-8°. Anvers.

4. *Le monde invisible*, par Mme Gatti de Gamond. In-18 de 323 pages. Bruxelles.

TRADUCTIONS. — 5. *Ambiorix*, poëme, traduit du flamand par P. Lebrocquy (le texte en regard de la traduction). In-8° de 117 pag Bruxelles.

HISTOIRE.

6. *Histoire chronologique de la République et de l'Empire* (1789-1815), *suivie des Annales Napoléoniennes, depuis* 1815 *jusqu'à ce jour*, par Félix Wouters. Gr. in-8° à 2 col. de 900 pag. Bruxelles.

7. *Précis de l'histoire du moyen âge, depuis la chute de l'Empire Romain d'Occident jusqu'à la naissance du Protestantisme*, par J. Mœller. In-8°. Louvain.

8. *Histoire de la Révolution belge de* 1790, *précédée d'un Tableau du règne de l'empereur Joseph II, et suivie d'un Coup d'œil sur la Révolution de* 1830, par Th. Juste. 3 vol. petit in-8°. Bruxelles.

BIOGRAPHIE. — 9. *Léopold I, Roi des Belges, sa vie militaire et politique*, par Rastoul de Mongeot. In-8° de 192 pages. Bruxelles.

10. *Les Rois contemporains. Biographie des Souverains en* 1845, par l'élite des écrivains belges et français. Gr. in-8° de 500 à 600 p. avec portraits, publié en 50 livr. (23 sont en vente). Bruxelles.

11. *Rega, sa vie et ses écrits*, par le Dr F. J. Malcorps. In-8°. Louvain.

Digitized by Google

SCIENCES NATURELLES.

12. *La nature considérée comme force instinctive des organes*, par J. Guislain. In-8° de 204 pages. Gand.

MÉDECINE. — 13. *De l'Acrodynie, et quelques mots sur une épidémie qui règne actuellement dans plusieurs localités de la Belgique, notamment dans les maisons de détention de St-Bernard et de Gand.* n° 1. In-8° Bruxelles.

POLITIQUE.

ÉCONOMIE SOCIALE. — 14. *Courte observation sur la Revue Democratique au sujet de son article « Coup d'œil sur quelques doctrines sociales »* par un ancien élève de l'Université Catholique de Louvain, brochure In-8°. Bruxelles.

15. *Recherches sur la situation des émigrants aux États-Unis de l'Amérique du Nord*, par le baron A. Van der Straeten de Ponthoz. In-8° de 158 pages. Bruxelles.

DROIT, JURISPRUDENCE. — 16. *Histoire de la législation nobiliaire de Belgique*, par P. A. F. Gérard. Tome 1. In-8° de 314 p. Brux.

17. *Des collectes et de la nécessité d'une autorisation pour faire des quêtes soit à l'église, soit à domicile*, par Walter, frère. In-8° de 51 pages. Liége.

18. *Traité de l'administration des fabriques d'Église*, par C. Delcour. Tome 1 : *Des Autorités chargées de l'administration temporelle des Fabriques et de leurs attributions générales.* In-8°. Louvain.

19. *Ancien Droit Belgique ou précis analytique des lois et coutumes observées en Belgique avant le code civil*, par Eugène Defacqz. 1re livr. In-8° de 228 pages. Bruxelles.

20. *Règlement organique de la principauté de Moldavie.* grand In-8° de 370 pages. New-York. (imprimé à Bruxelles par Delevingne et Callewaert).

21. *Bulletin usuel des lois et arrêtés concernant l'administration générale avec notes de concordance et de jurisprudence administrative et judiciaire.* Tome. II. 2e partie (1830-1843). In-8° de 363 pages Bruxelles.

GUERRE. — 22. *Anvers et la Nationalité belge*, par le lieutenant-colonel A. Eenens. In-8° de 16 pages. Liége.

Digitized by Google

BEAUX-ARTS.

23. *Quelques mots sur la Gravure au millésime de* 1418, par E. D. B. In-4° de 18 pages avec 7 planches. Bruxelles.

24. *Histoire de la Peinture flamande et hollandaise*, par Alfred Michiels. 4 vol. In-8°. Les tomes I (418 p.) et II (423 p.) ont paru. Bruxelles.

ANTIQUITÉS. — 25. *Recherches sur les sépultures des ducs de Brabant à Louvain*, par l'abbé P. L. X. De Ram. In 4° de 48 pages avec 7 planches. Bruxelles.

CURIOSITÉS. — 26. *Recueil d'autographes, fac-similés, lettres, extraits de manuscrits, signatures, etc., tirés la plupart de la collection* de M^r F. Bogaerts. In-4°. Anvers.

27. *Collection d'Initiales alphabétiques moyen-âge, ou recueil de fragments intéressants de l'histoire générale avec titre, fleurons et armoiries, émaillés et rehaussés d'or, tirés des plus beaux monuments des XIV^e et XV^e siècles*, par J. Midolle. Les 3 premières livraisons sont en vente. In-folio. Bruxelles.

MUSIQUE. — 28. *Recueil de quatre chœurs à trois et quatre voix* composé par Ch. Bosselet, prof. d'harmonie au conservatoire royal de Bruxelles. — Bruxelles.

29. *Les Feux Follets, grande valse brillante pour le piano, composée* par Th. Solvay, pianiste de S. A. R. M^gr le duc de Brabant. Bruxelles.

30. *Benedictus pour soprano, Ténor et Basse (sans accompagnement)* par B. Constant Fauconnier. Bruxelles.

31. *Fantaisie concertante*, par le même. Bruxelles.

32. *Amour perdu*, mélodie de Limnander, paroles de Victor Corbisier. Bruxelles.

33. *La fiancée*, romance par M^lle Martine Van der Haert, paroles d'Aug. Pujol. Bruxelles.

GÉNIE CIVIL.

CARTES ET PLANS. — 34. *Carte itinéraire, historique et statistique des chemins de fer et des autres voies de communication à vapeur de l'Europe centrale*, dressée par G. Potenti de Pistoia, ingénieur et docteur en sciences physiques et mathématiques, et publiée par Ph. Vandermaelen. Bruxelles.

Digitized by Google

PUBLICATIONS PÉRIODIQUES.

35. *Bibliothèque Nationale.* 48 vol. petit In-8° illustrés. 1 vol. par mois. 1 vol. a paru : Les Belges aux croisades par A. Van Hasselt. Tome I (220 p.). Bruxelles.

36. *Revue Nationale de Belgique.* Tome XIV. 12 liv. In-8° par an. Bruxelles.

37. *Revue de Bruxelles.* Recueil périodique paraissant le 10 et le 25 de chaque mois. Tome IV. In-8°. Bruxelles.

38. *Revue Démocratique.* 1 livr. In-8° par mois. Tome 1. Brux.

39. *Revue de Liége.* Recueil publié sous la direction de M^r F. Van Hulst. 1 livr. In-8° le 15 de chaque mois. Liége.

40. *Bulletin de l'Académie Royale de médecine de Belgique.* 1845-1846. Tome V. 1 cahier In-8° de 4 à 5 feuilles par mois. Bruxelles.

41. *Annales de la Société Royale d'Agriculture et de Botanique de Gand, journal d'Horticulture et des sciences accessoires,* rédigé par Ch. Morren. 1 livr. par mois, gr. In-8° d'environ 80 pages avec planches coloriées. Gand.

OUVRAGES FLAMANDS.

42. *Gedichten en Balladen* P. F. Van Kerchoven. Antwerpen. In-8° de 304 pages.

43. *Avondstonden Verhalen, Zedeschetsen en Zinnebeelden* door Hendrick Conscience. Antwerpen. In-8° de 322 pages.

44. *Over den nadruk van fransche boeken in Belgien, synen schadelyken invloed, en de gemakkelykheid synen afschaffing* door eenen liberaal. Brussel. In-8° de 19 pages.

OUVRAGES ÉTRANGERS ÉDITÉS EN BELGIQUE.

45. *Prolegomeni del Primato Morale e civile degli italiani scritti dall'autore,* V. Gioberti. gr. In-18 de 560 p. (2^me^ édit.) Brux.

46. *La Commedia di Dante Alighieri con illustrazioni antiche e moderne* publicata da M. Aurelio Zani de' Ferranti. Paris (imprimé à Bruxelles chez Meline). In-8° de 230 pages.

47. *Die polnische Frage, mit Bezug auf die letzten Ereignisse* von einem Krakauer. Brüssel. In-18.

Digitized by Google

LA DÉMOCRATIE.

Place, place au torrent! il grossit, il s'avance!
Pour arrêter sa marche et dompter sa puissance
En vain les grands du siècle ont uni leurs efforts:
Encore un jour, une heure, et le lit séculaire,
Le lit étroit, obscur, où gronde sa colère,
Il va l'abandonner pour engloutir ses bords.

Riches trop indolents, qui craignez ses ravages,
Au lieu de l'insulter du haut de ses rivages,
Ouvrez-lui donc un lit plus large et plus profond,
Où puissent librement à travers nos vallées
Rouler au grand soleil ses vagues nivelées,
Sans ébranler la digue ou menacer le pont.

Nouveaux rois de la glèbe, encor surpris de l'être,
Vous tremblez en songeant qu'il vous faudra peut-être,
Pour lui frayer sa route au milieu des guérets,
Faire tomber un mur gardien de vos domaines,
Ravir au soc jaloux un sillon de vos plaines,
Ou porter la cognée au cœur de vos forêts.

Mais songez donc aussi qu'au jour de la tempête,
S'il vous trouvait jamais à vos banquets de fête,
Chantant, la coupe en main, les douceurs du repos,
Avant que la nuit vînt disperser votre troupe,
Avant que votre lèvre eût pu vider la coupe,
Vous-mêmes, vous seriez emportés par ses flots.

Digitized by Google

Riches, faites mentir ce sinistre présage.
Grâce aux lâches terreurs d'un homme d'un autre âge,
Le ruisseau d'autrefois est torrent de nos jours.
Instruits par leurs revers, montrez plus de prudence.
Que l'hostile torrent, trompé dans sa vengeance,
Passe, se change en fleuve, et poursuive son cours.

Alors s'abaissera la fierté de ses ondes,
Pour livrer un chemin aux vaisseaux des deux mondes,
Pour inonder nos ports de trésors ignorés ;
Alors se pareront de moissons toujours mûres
Ses bords qui maintenant n'étalent pour parures
Que des halliers épais et des rocs déchirés.

Debout ! riches faucheurs, qui, couchés sur vos gerbes,
Répondez à sa voix par des rires superbes :
Place, place au torrent qui s'avance en courroux !
Trop faibles désormais pour garder ses barrières,
Laissez-lui dévorer quelques stériles terres
Pour conserver les champs fertilisés par vous.

Th. Weustenraad.

Digitized by Google

CE QUE PEUT SOUFFRIR

UNE MÈRE.

(Traduit du Flamand de H. CONSCIENCE.)

I.

Il faisait un froid cuisant dans les derniers jours du mois de janvier 1841. Les rues de la ville d'Anvers avaient repris leur vêtement d'hiver et brillaient d'une blancheur éblouissante. La neige ne tombait pas cependant par muets et larges flocons, ni ne récréait l'œil des mille tourbillons de son léger duvet ; elle se précipitait au contraire comme la grêle contre les vitres des maisons, tandis que le souffle glacial du nord chassait du seuil de leur porte les bourgeois qui s'y étaient hasardés et les renvoyait bientôt au coin du feu.

C'était un vendredi. Malgré la rigueur du froid, et quoiqu'il fut à peine neuf heures du matin, déjà l'on voyait circuler beaucoup de monde. Les jeunes gens cherchaient à se réchauffer par la rapidité de leur marche, les graves citoyens soufflaient en grommelant dans leurs doigts, et les ouvriers se frappaient bruyamment le corps à grands tours de bras.

En ce moment, une jeune femme parcourait lentement la rue de la Boutique. Elle en paraissait connaître parfaitement les habitants, entrant d'une maison de pauvres dans une autre, et n'en quittant aucune sans que son visage exprimât une douce satisfaction. — Un manteau de satin, chaudement ouaté sans doute, dérobait sa taille élégante ; le velours de son chapeau encadrait un front gracieux et deux joues légèrement empourprées par la fraîcheur de l'air ; autour de son col était roulé un épais boa et ses mains disparaissaient tout entières dans un ravissant manchon. La jeune dame dont la mise annonçait une condition aisée, se trouvait sur le seuil d'une maison et au

Digitized by Google

moment d'y pénétrer, lorsqu'elle aperçut à l'extrémité de la rue une autre dame de sa connaissance. Elle attendit son amie, se porta de quelques pas à sa rencontre, et, l'abordant le sourire sur les lèvres, elle entama ainsi la conversation :

« Bonjour, Adèle, comment allez-vous ?

« Passablement bien, et vous?

« Dieu merci, je vais le mieux du monde et me sens si parfaite-» ment contente qu'à peine je le pourrais dire.

« Pourquoi donc? — Le temps, ce me semble, n'est guère à » la joie.

« Pour moi bien, Adèle. Me voici levée depuis une heure au » plus, et j'ai visité déjà vingt maisons de pauvres. Mais que j'ai vu » de misère, Adèle, de la misère à fendre le cœur! La faim, le » froid, le dénûment, la maladie, — c'est à ne pas y croire! — » Oh! je m'estime heureuse de n'être pas sans fortune : il y a tant » de plaisir à faire le bien!

« Vraiment, Anna! mais à vous voir l'on dirait que l'envie vous » prend de pleurer. J'aperçois des larmes dans vos yeux. — Ne soyez » donc pas si sensible. Les pauvres ne sont pas déjà tant à plaindre » cet hiver. Songez donc, que de distributions et d'aumônes! On ne » cesse de donner et de donner en abondance. Hier encore j'ai » souscrit pour cinquante francs, et je vous avoue que je préfère » infiniment laisser distribuer mon argent à me risquer moi-même » dans ces vilaines habitations.

« Adèle, vous ne connaissez pas les pauvres. Il n'en faut point » juger par ces affreux mendiants qui regardent la chasse à l'aumône » comme un fort bon métier, qui se déchirent et se salissent les » vêtements avec intention, et dans l'espoir d'exciter la commisé-» ration ou l'horreur. Je vous ferai connaître, moi, des ouvriers dont » les habits sont loin d'être en lambeaux, dont la demeure n'est pas » sans propreté et de qui la bouche est prête bien moins à mendier » qu'à remercier et à bénir. Vous verrez l'horrible famine peinte » sur leur visage, — un morceau d'un pain noir et glacé entre les » doigts engourdis des enfants, — la mère tout en pleurs, le sombre » désespoir du père... Oui! que vous veniez jeter les yeux sur cette » scène muette de désolation et de souffrance, et quelle céleste joie vous » ressentirez à tout changer avec un peu de monnaie! Vous verrez » les petits enfants se cramponner, en sautillant, à votre robe; la

Digitized by Google

» mère joindre les mains et vous sourire ; le père en extase et tout » à coup consolé, presser votre douce main dans sa main osseuse, et » la mouiller de larmes brûlantes. Et alors, vous aussi alors, mon » amie, vous verserez des larmes, mais des larmes de bonheur, » Adèle, et vous ne déroberez pas vos mains à ces mains si rudes » qu'elles soient !... En vérité, le souvenir de pareils instants me » remue trop, Adèle. »

Tandis qu'Anna, avec une profonde sensibilité et d'une voix émouvante, esquissait ce tableau, son amie n'avait pas proféré une parole ; il ne lui était pas même échappé un seul de ces mots, une seule de ces exclamations qui trahissent la sympathie chez celui qui vous écoute. L'émotion de son amie avait tout entière passé en elle, et lorsque Anna la regarda plus attentivement, elle la vit qui venait de tirer son mouchoir et qui en essuyait deux larmes près de rouler sur ses joues.

« Anna, s'écria-t-elle, oui, je le veux ; nous visiterons ensemble » les pauvres. Ma bourse est suffisamment fournie. Allons et » consacrons la matinée entière à de bonnes œuvres. Oh ! que je » suis heureuse de vous avoir rencontrée ! »

La compatissante Anna contempla son amie avec attendrissement. Ses yeux disaient assez la joie qu'elle éprouvait d'avoir gagné une nouvelle bienfaitrice aux indigents. Suivie d'Adèle elle entra, à quelques pas de là, dans une maison où d'avance elle savait devoir trouver des malheureux.

La demeure auprès de laquelle l'avait retenue l'approche de son amie, fut délaissée. Cet oubli néanmoins méritait le pardon. Anna jamais n'y avait pénétré ; seulement elle se proposait de la visiter dans le doute qu'elle n'abritât quelque pauvre ménage qui aurait pu lui rester inconnu.

II.

Dans une chambre de la maison d'où nous avons vu s'éloigner les deux amies, habitait en effet un malheureux ménage. Quatre murs affreusement nus étaient là les seuls témoins et les témoins muets de tous les maux que traînent après soi la pauvreté et la souffrance. La vue n'y découvrait que désolation et misère, et ce douloureux spectacle, s'il remplissait le cœur d'une profonde pitié, y réveillait

Digitized by Google

aussi une répulsion secrète, une sourde haine contre la société. L'air, dans cette chambre, était aussi froid que dans la rue et l'humidité y pénétrait les vêtements. Un feu chétif qu'alimentait quelques tristes débris de meubles, fumait misérablement dans l'âtre et laissait par intervalle trembloter sur la cendre une flamme éphémère. Dans un lit, placé au milieu de l'appartement, reposait une petite fille malade, à peine âgée d'un an. La pâleur de son visage, ses petits bras amaigris, ses yeux profondément creusés, ne permettaient guère de douter que l'innocente pauvrette n'occupât bientôt sa place au Steuvenberg [1]. A côté de l'enfant, sur une lourde pierre, était assise une femme jeune encore, la tête baissée et les yeux cachés sous ses mains. Ses vêtements, d'une étoffe dont le temps avait terni les couleurs, ne dénotaient pas cette indigence qui implore ouvertement le secours ; — une propreté parfaite, de nombreuses et presque imperceptibles reprises, trahissaient, au contraire, les efforts d'une pauvreté qui fuit la honte et s'entoure de mystère.

Par instants un soupir étouffé s'échappait de sa poitrine et quelques larmes dégouttaient d'entre ses doigts pressés convulsivement sur son visage. Mais au moindre mouvement de l'enfant, elle levait la tête en tremblant, considérait en sanglotant les joues desséchées de la petite malade, couvrait de plus près ses membres glacés, puis, retombait, désespérée, sur le bloc de pierre.

Le plus profond silence régnait. On n'entendait que le grésillement de la neige contre les vitres, et la bise qui gémissait dans la cheminée.

Déjà la pauvre femme était comme assoupie. L'enfant ne l'avait plus attirée par aucun mouvement. Elle paraissait même ne plus pleurer; la dernière larme avait cessé de briller entre ses doigts. Il semblait que la chambre fut une tombe d'où les morts ne se relèvent plus.

Tout-à-coup une faible voix se fit ouïr du côté de l'âtre.

« Mère, bonne mère, j'ai faim ! »

Celui qui proférait cette plainte était un petit garçon de cinq à six ans. Il s'était blotti dans un coin du foyer, et tellement ramassé sur lui-même auprès du feu, qu'on aurait eu quelque peine à le

1 Cimetière près d'Anvers.

Digitized by Google

découvrir. Il tremblait et grelottait comme si la fièvre lui eût couru par tout le corps. En prêtant une oreille plus attentive, on aurait pu entendre claquer de froid les dents du petit malheureux.

Soit que la femme n'eût pas ouï sa plainte ou qu'il lui fût impossible d'y satisfaire, elle ne répondit pas et demeura immobile. Un moment s'écoula d'un silence de mort. Mais bientôt le pauvret élevant de nouveau la voix :

« Mère, cria-t-il, j'ai faim! je t'en prie, un peu de pain, bonne mère! »

La femme alors dressa la tête, car la voix de l'enfant avait pris un accent si déchirant que l'infortunée en avait senti comme un coup de couteau dans son cœur de mère. Un feu sombre s'alluma dans ses yeux ; le désespoir s'y laissait lire. La déplorable créature répondit en versant un torrent de larmes :

« Jean, mon chéri, tais-toi, pour l'amour de Dieu! Moi-même, je meurs de faim, et nous n'avons rien à la maison. »

« Oh! mère, j'ai bien mal!... Un morceau de pain, bonne mère, un seul morceau, veux-tu ? »

Le petit garçon avait en ce moment un air si suppliant, la faim, hâve et blême, était si fortement empreinte sur ses traits, que la mère se leva, éperdue et comme entraînée à quelque fatale extrémité. D'une main convulsive elle fouilla sous la couverture du lit, en retira un petit pain qu'elle tendit aussitôt à l'enfant :

« Tiens, lui dit-elle; voici ce que j'avais gardé pour ta pauvre petite sœur. Mais, hélas! je le crains bien, il n'en aura guère besoin, l'innocent agneau !... »

Sa voix se brisa; — c'était trop de douleurs pour la malheureuse mère : son cœur débordait.

Lorsque le petit garçon vit, comme une étoile de salut, briller le pain devant ses yeux, la gourmandise lui fit couler la salive des lèvres, et les muscles de ses joues se mirent à trembler de désir. Les deux mains étendues, il se précipita vers sa mère et saisit le pain comme le loup saisit sa proie.

La femme cependant se détourna vers le lit, y plongea un regard inquiet, et bientôt retomba, épuisée et faiblissante, sur le bloc de pierre.

Poussé par une faim aveugle et transporté d'une indicible joie, le petit garçon, entamant aussitôt le pain, y mordit avec fureur,

Digitized by Google

à plusieurs reprises. Quand il l'eut dévoré plus d'à moitié, il s'arrêta tout à coup. Il couvait bien encore d'un œil d'envie le morceau demeuré intact, le porta même plus d'une fois à sa bouche; mais il sut se retenir et n'en mangea pas davantage. Se levant enfin, il approcha lentement de sa mère, la secoua par le bras comme pour la tirer du sommeil où elle semblait ensevelie, et lui tendant le reste du pain, il lui dit d'une voix caressante :

« Chère petite mère, tiens! j'ai gardé ceci pour notre Mariette. J'ai grand'faim encore et bien du mal, bonne mère, mais quand petit père rentrera, j'aurai bien sûr du pain, n'est-ce pas?..

La pauvre mère entoura de ses deux bras cet enfant qui se montrait si tendre, et le pressa avec amour contre son sein. Mais bientôt elle le laissa glisser de ses genoux et retomba dans son premier abattement. Le petit garçon alors avança tout doucement vers sa sœur, déposa un baiser sur sa joue amaigrie, disant : « Reste dormir, chère Mariette! » — et regagna sans bruit le foyer où il s'accroupit de nouveau tout près du feu.

C'était en ce moment que la bienfaisante Anna se trouvait sur le seuil de la pauvre demeure et qu'elle avait vu approcher son amie.

Il se passa toute une heure encore avant que la malheureuse femme sortît de son anéantissement. Elle aussi avait faim; elle aussi entendait crier ses entrailles et y ressentait les tiraillements d'une horrible souffrance. Mais elle était assise au chevet d'un lit de mort; elle attendait avec angoisse cet épouvantable moment, où elle, pauvre mère, verrait son enfant râler et mourir. Comment aurait elle songé à ses propres douleurs? Non! une mère est toujours mère, heureuse ou misérable, riche ou pauvre. Il n'est point de sentiment plus profond, de plus vaste amour que celui que porte une mère à son enfant, et cet amour est plus vaste encore et ce sentiment plus profond chez celles qui savent quels soins leur ont coûté leurs enfants, ce qu'ils leur ont valu de tribulations et d'angoisse.

Et c'est là ce que les pauvres savent plus que personne.

Dix heures sonnaient, lorsque la femme et le petit garçon, comme frappés tous deux à la fois d'un même coup mystérieux, se levèrent, l'une du bloc de pierre, l'autre du pavé de l'âtre, et s'écrièrent ensemble :

« Jean, mon enfant, voilà ton père! »

Digitized by Google

« Mère, bonne mère, voilà mon père ! »

Un sourire de joie prêta une expression nouvelle à leur visage. Ils avaient entendu le bruit d'une charrette devant la maison et couraient à la rencontre de celui qu'ils s'attendaient à voir paraître, lorsqu'un homme pénétra tout à coup dans la chambre avant qu'ils eussent atteint la porte.

Tandis qu'il secouait la neige de ses épaules, le petit garçon s'était emparé de l'une de ses mains et semblait le vouloir attirer plus avant dans la chambre. L'homme cependant avait tendu l'autre main à la mère, et la regardait avec une profonde tristesse. Enfin il dit en soupirant : « Thérèse, nous ne sommes pas heureux, femme ! Toute la matinée je me suis tenu avec la charrette près du chemin de-fer; mais rien, femme, rien à gagner. Qu'allons-nous devenir?... Vois-tu, Thérèse, tu m'en croiras si tu veux, mais je voudrais en avoir fini avec la vie. »

Quelque impuissantes que fussent ces paroles à rendre sa peine, celle-ci n'en était pas moindre. Dans son découragement il tenait la tête penchée sur l'épaule et les yeux obstinément tournés vers la terre. Malgré le calme apparent de son attitude, à voir la contraction de ses poings, à entendre le craquement de ses doigts, on ne pouvait douter que l'angoisse du désespoir n'agitât violemment ses nerfs.

La femme, qui mettait en oubli ses propres souffrances pour compatir aux tortures qu'endurait son mari, lui jeta ses deux bras autour du cou, et répondit en sanglotant : « Oh ! Franz, tais-toi ; cela ne peut durer toujours. Nous savons bien qu'il n'y a pas de ta faute si nous sommes malheureux. »

« Père, père, cria le petit garçon, j'ai faim. Vais-je avoir ma tartine maintenant ? »

Ces paroles firent naître chez l'ouvrier un trouble effrayant. Il se mit à trembler de tous ses membres ; ses regards tombèrent avec une sorte de rage sur le malheureux garçon, et il le fixa un moment d'un air si sauvage et si égaré, que l'enfant, plein d'épouvante, se refugia tout en pleurs dans un coin du foyer. « Père, petit père, s'écria-t-il d'une voix suppliante, je ne le ferai plus jamais. »

Sans qu'il fut entièrement remis de l'affreuse agitation qu'il venait de subir dans l'âme et dans le corps, l'ouvrier se dirigea vers le lit et jeta des regards encore plus perçants sur la petite malade.

Digitized by Google

La faible enfant entr'ouvrit une fois encore et leva vers son père un œil vague et mourant.

« Thérèse, s'écria-t-il, non, je ne puis plus l'endurer. C'est fini ! et il fallait bien qu'à la fin cela fût ainsi. »

« Qu'est-ce, ô mon Dieu, qu'as-tu donc? »

Il semblait qu'un grand combat venait de se décider dans le cœur de l'ouvrier. En voyant quelle terreur son exclamation avait éveillée chez sa femme, il se calma promptement, lui prit la main, et lui parla d'une voix triste et résignée.

« Thérèse, dit-il, tu le sais, femme ; depuis que nous sommes mariés, je n'ai cessé de travailler ; jamais je n'ai laissé passer un jour sans m'efforcer de vous procurer le nécessaire, à toi et à nos enfants. Devrai-je donc, après dix années de soins et de labeurs, aller courir les rues et mendier ? Ce pain que j'ai toujours mérité par mon travail, faudra-t-il que j'en vienne à le demander de porte en porte. Thérèse, je ne le pourrai jamais, quand nous devrions mourir tous de besoin et de misère ! Vois-tu, femme, rien que d'y songer le rouge me monte au visage. Mendier ! non, il nous reste une dernière ressource et nous aurons encore de quoi manger pendant quelque temps. C'est pénible, Thérèse, mais il le faut ; je vais vendre le bac à moules au Marché du Vendredi. Le travail me viendra peut-être avant que ce peu d'argent soit épuisé, et nous épargnerons alors le prix d'une autre charette. Attends-moi ; dans une demi-heure je vous apporte du pain. »

Le bac à moules était entre les mains de l'honnête ouvrier l'unique instrument qui l'aidât à gagner sa vie ; rien d'étonnant à ce qu'il prît avec tant de douleur la résolution de s'en séparer. La femme n'entendit pas avec moins de tristesse ce projet extrême ; mais le cœur de la pauvre mère la pressait vivement de venir en aide à ses enfants. Elle approuva donc la proposition de son mari et répondit : « Oui, Va-t'en au marché, et n'hésite pas à vendre la charrette. Notre pauvre Jean se tord dans les angoisses de la faim ; moi-même c'est à peine si je me soutiens sur mes genoux ; et cette innocente petite qui souffre et gémit.... Ah ! que n'es-tu déjà un ange dans le ciel, chère enfant ! »

Ici ses larmes recommencèrent à couler ; un trouble pareil à celui qu'il venait d'éprouver s'empara de l'ouvrier, et ses poings se crispèrent à lui briser les doigts. Cependant il sut se contraindre et se

Digitized by Google

précipita, désespéré, vers la porte. Le bruit d'une charrette rapidement poussée en avant se fit entendre dans la rue, et bientôt s'évanouit.

III.

Sur le Marché du Vendredi, du côté de la ruelle du Faucon, parmi d'autres objets étalés en vente, on pouvait distinguer une petite charrette à deux roues, de l'espèce qu'on désigne à Anvers sous le nom de bac-à-moules. A quelques pas de là, un homme, les bras croisés sur la poitrine, portait sans cesse ses yeux humides de la charrette au crieur qui, plus loin, vendait à l'encan les meubles et les ustensiles dispersés sur la place. Le malheureux, de temps à autre, frappait la terre du pied comme s'il avait été en butte à quelque peine cuisante; mais il retombait bientôt dans une morne tristesse quand ses regards venaient à rencontrer l'objet qui lui avait servi si longtemps à mériter, en honnête ouvrier, son pain de chaque jour.

Tandis qu'il était livré ainsi à son désespoir, deux jeunes dames traversèrent d'un pas rapide le Marché du Vendredi; l'une d'elles avait été touchée sans doute de l'expression qu'elle avait remarqué sur le visage de l'ouvrier, car, arrivée au coin de la rue du Faucon, elle arrêta son amie et lui demanda si comme elle la tristesse de cet homme ne l'avait pas émue.

« Quel homme, ma chère? »

« Là-bas, celui qui frappe du pied en ce moment. Voyez comme il tient les coudes serrés contre le corps. N'en doutez pas, Adèle, c'est quelque malheureux. »

« Peut-être, Anna, Dieu sait si ce ne sont pas là des marques de colère. »

« Non, Adèle; je connais cela trop bien. La véritable infortune porte avec soi un cachet qu'on ne peut méconnaître. Elle attire les cœurs compatissants et les remplit d'une douce commisération. La colère et la méchanceté au contraire les éloignent et les repoussent. Je ne crois pas me tromper, chère amie; cet ouvrier est une victime de ce rude hiver. Regardez; ses habits ne sont ni mal propres ni déguenillés. Approchons! j'oserai bien lui demander le motif de sa peine. »

Digitized by Google

Les deux dames retournèrent sur leurs pas; mais au moment d'approcher de l'ouvrier, un individu qui semblait appartenir comme lui à la classe ouvrière, l'aborda et lui frappant joyeusement sur l'épaule : « Franz, mon ami, fit-il, que dis-tu de ce petit temps. Allons, mon vieux, suis-moi! Je paie la goutte. »

Franz secoua vivement de son épaule la main qui s'y était appuyée; mais il ne répondit pas. L'autre étonné, le regarda en face, et remarquant alors l'expression égarée de ses yeux : « Eh bien! Franz, dit-il, qu'as-tu, mon ami? »

La réponse encore ne suivit pas immédiatement la demande; les deux dames eurent le temps de s'avancer de plus près, et de se placer de façon à mieux entendre ce qu'allait répliquer celui qu'elle présumait malheureux.

Une sourde voix qui se dégageait avec peine d'une poitrine oppressée, répondit enfin d'un accent qui trahissait une émotion profonde : « Vois-tu, Grégoire; tu me parles de me payer la goutte, n'est-ce pas? Eh bien! j'aimerais mieux mourir que d'avaler le moindre verre de genièvre. Si tu savais, camarade, quelle peine j'ai!... »

Ces paroles furent dites d'une voix si poignante que Grégoire s'en trouva tout ému, et qu'il laissa son langage étourdi pour un ton plus sérieux. Il saisit la main de son malheureux compagnon et lui demanda, les yeux quasi mouillés de larmes : « Franz, qu'est-ce donc, mon ami? Tu me fais l'effet d'un homme qui va mourir. Dis-moi, Thérèse serait-elle morte?

« Non, non, Grégoire, ce n'est pas ça. Mais, vois-tu, je peux t'en parler à toi, car tu es notre ami, n'est-ce pas? Tu le sais bien, Grégoire; jamais on ne m'a vu paresseux à chercher mon pain, et jusqu'à présent, Dieu merci, je l'avais su gagner. Mais maintenant, Grégoire, maintenant c'est fini. Ma Thérèse, la malheureuse femme, ô mon Dieu! Voici deux jours qu'elle n'a rien mangé; notre Jean, le pauvret, se tord de faim; et la petite Mariette est morte peut-être à l'heure qu'il est... le sein de sa mère s'est tari de froid et de besoin. Vois-tu, Grégoire, quand j'y pense, l'idée me vient de me détruire. Pourrais-tu aller mendier, Grégoire? »

« Mendier! jamais de la vie. Il me reste encore deux mains au bout des bras. »

« Sans doute et à moi aussi! Mais nous en sommes au point qu'il

Digitized by Google

a fallu tout vendre, tout mettre en gage, et que nous n'avons plus que la charrette que voici. Nous nous étions privés de tant de choses pour l'acheter et longtemps nous avons mangé un pain bien amer. Mais puisque après tout c'est la volonté de Dieu, qu'il en soit donc ainsi! — Pourvu que le crieur maintenant vienne bientôt de ce côté, que je puisse au plus vite porter du pain à ma femme et à mes enfants! »

« Le voici! — Dis-moi donc, Franz, demeures-tu toujours rue de la Boutique.

« Oui. »

En ce moment, survint le crieur avec sa chaise; il l'installa, monta dessus et tout aussitôt se mit à crier d'une voir retentissante : Par ici les acheteurs, par ici! »

Un éclair de joie passa sur le visage de l'ouvrier.

Les deux jeunes femmes s'entretinrent un instant à voix basse d'un sujet qui les semblait réjouir.

Le crieur reprit :

« Trente francs, le bac à moules; trente francs! — Vingt-cinq francs, c'est pour rien; il est aussi bon que neuf; vingt-cinq francs, vingt francs!.. personne! »

L'une des deux dames fit un signe de la tête, et le crieur continua :

« Vingt francs, marchand! vingt francs, personne de mieux! »

Quelques assistants firent signe à leur tour; mais la jeune femme ne cessa de hausser. Le crieur se tournait de coté et d'autre, cherchant à saisir chaque signe des enchérisseurs. »

« Vingt et un francs! — Vingt-deux, vingt-trois, vingt-quatre francs, vingt-cinq, vingt-six francs, vingt-six francs, personne, personne de mieux, personne! — A vous, madame. Bonne chance! »

La jeune femme glissa quelques mots au servant du crieur, et celui-ci, se tournant du côté de sa maison, clama à tue-tête : « On va payer! »

Déjà l'ouvrier était dans la demeure du crieur, et il pensait, avec l'argent qu'on venait de lui compter, retourner chez lui à la hâte, lorsque l'une des deux dames lui dit :

« Brave homme, voulez-vous mériter un salaire? »

L'ouvrier réfléchit un instant et demanda :

« Qu'y a-t-il à votre service, Madame? »

« Nous voudrions voir conduite chez nous la charrette qui est là. »

Digitized by Google

« J'en ai bien du regret, madame, mais il m'est impossible de vous satisfaire : j'ai une commission fort pressée. »

Anna, qui, plus compatissante que son amie, comprenait mieux les pauvres gens, se hâta de dire à l'ouvrier près de s'en aller :

« C'est rue de la Boutique que nous devons nous rendre. »

« En ce cas, c'est bien, madame ; je vais précisément de ce côté. »

Il saisit la charrette, la dégagea d'entre les meubles qui l'encombraient et suivit les deux jeunes femmes qui pressaient fort le pas. En se voyant pousser pour d'autres sa propre charrette, une amère souffrance lui serra le cœur. Mais la persuasion que bientôt, du produit de la vente, il pourrait sécher les larmes de sa bonne femme, mêlait quelque douceur à sa tristesse. Impatient comme il l'était, ce fut avec peine qu'il reçut l'ordre d'arrêter devant une boutique. Bientôt cependant il put se remettre en route, car les deux amies étaient entrées tout au plus quelques instants, lorsqu'on chargea la charrette d'un sac de pommes de terre, de deux ou trois pains, et qu'Anna elle même y vint placer soigneusement un pot de beurre contre le sac.

Arrivé rue de la Boutique, l'ouvrier demanda où il fallait conduire le bac-à-moules. « Allez toujours, c'est plus loin, » répondit Anna avec intention.

En dépit de l'ordre qu'il venait de recevoir, il s'arrêta devant une petite porte qu'Anna reconnut pour être celle où elle avait cru entrer le matin.

L'ouvrier ôta son bonnet et dit poliment : « Mesdames, il faudrait, s'il vous plait, me permettre d'entrer ici un moment. Volontiers ! fut-il répondu, et aussitôt, poussant la porte, il entra, suivi de près, sans le savoir, par les deux jeunes dames qui pénétrèrent avec lui dans la chambre.

Un frisson d'épouvante saisit à la fois Anna et son amie. C'était en effet un spectacle effrayant et lugubre que celui qui s'offrit à leurs regards. La femme, assise tantôt au chevet du lit, était étendue sans connaissance sur la pierre, la face livide, les yeux fermés, les lèvres bleuïes, la tête renversée contre le bois du lit, — engourdie et glacée comme un cadavre. Le petit garçon, au moment de l'entrée des deux dames et du père, venait de saisir le bras inanimé de la pauvre créature, et l'appelait et criait : « Mère, petite mère, j'ai faim !... un morceau de pain, petite mère ! »

Digitized by Google

Le mari, sans prendre garde à la présence d'Anna et de son amie, se précipita vers sa femme, l'appela à son tour d'une voix désespérée, s'arrachant les cheveux et ne proférant que des paroles entrecoupées de sanglots : « Thérèse, oh, Thérèse!... malheureuse femme!... Seigneur, mon Dieu, est-ce possible!... — Morte, — morte de faim et de froid!... Mon Dieu, mon Dieu, avions nous mérité ceci? »

Tout à coup, il courut vers la table, et s'empara d'un couteau. Mais Anna qui avait suivi ses mouvements, se jeta sur lui avec un cri d'effroi, le saisit aux bras, et lui arrache des mains l'arme meurtrière.

« Votre femme n'est pas morte, s'écria-t-elle; tenez et courez vite chercher du vin! » et, montrant la porte, elle lui remit une pièce de monnaie.

Il s'enfuit de la chambre et disparut comme une flèche.

Anna prit la malheureuse mère dans ses bras, froissant et chiffonnant le satin et le velours de sa toilette aux rudes vêtements de l'infortunée, qu'elle traita et soigna comme elle eut fait d'une sœur. Et véritablement, dans la ferveur de son zèle, selon le précepte du divin Jésus, elle regardait la déplorable créature comme sa propre sœur.

Cependant elle avait tiré de sa poche une orange et en pressait le jus sur les lèvres bleuâtres de la femme. Ensuite, elle se mit à lui frapper dans les mains, épiant avec angoisse le moindre signe de vie. Un cri d'allégresse lui soulagea le cœur lorsqu'enfin elle vit s'entr'ouvrir les yeux de l'infortunée.

Adèle de son côté ne s'en était pas tenue à contempler cette scène de famine et de misère. A peine avait-elle entendu la plainte du petit garçon, qu'elle avait couru vers la charrette et en avait rapporté le pot de beurre et un pain, laissant à l'enfant le soin d'alimenter le feu. Du moment que ce dernier avait aperçu le pain, ses yeux ne s'en étaient plus détachés, et bientôt il renouvela sa prière. Adèle qui le matin encore avait si grande horreur des indigents, se sentit émue de nouveau à l'aspect de tant de besoin et de souffrance. Elle prit le couteau, appuya le pain contre la soie de sa robe et coupa une tartine à l'enfant : « Tiens, pauvre petit, dit-elle, mange à ton aise. Tu ne souffriras plus la faim. »

L'enfant, transporté de joie, d'une main saisit la tartine, et, se baisant l'autre en signe de reconnaissance, fixa sur Adèle un regard

Digitized by Google

si doux que celle-ci, touchée jusqu'aux larmes, dut se détourner pour cacher ses pleurs.

La mère cependant avait rouvert les yeux et voyait avec bonheur son enfant pourvu de pain. Elle allait remercier ses bienfaitrices, mais l'arrivée de son mari l'en empêcha. Celui-ci voyant contre toute attente sa femme en vie, déposa à la hâte un flacon sur la table, se précipita, dans le transport de sa joie, au cou de Thérèse et la couvrit de larmes et de baisers. Il la tenait étroitement embrassée, comme s'il eût redouté de la perdre de nouveau, et ne cessait de crier : « Thérèse, chère Thérèse, tu vis encore, ma bonne femme ? alors ce n'est rien. La charrette m'a procuré de l'argent, Thérèse ; maintenant nous aurons à manger. Sois tranquille, Thérèse, tout ira bien. O mon Dieu ! dans tout mon malheur me voici plus heureux qu'un saint du paradis ; car tu vis, Thérèse, et je ne croyais plus en vérité te trouver de ce monde. »

Il parlait encore qu'Anna s'était approchée de nouveau. Elle tenait une tasse remplie de vin qu'elle porta doucement aux lèvres de la faible femme. Tandis que celle-ci avalait la liqueur fortifiante, le mari jetait des regards étonnés sur Anna et sur son amie, qui de son coté s'occupait du petit garçon. Elle l'aidait à tenir ses mains devant le feu et lui disait : « Mon petit homme chauffe bien tes menottes. Tu vas achever ta tartine, et tu en auras une autre tantôt. »

L'ouvrier semblait se réveiller d'un songe. On eût dit que de ce moment seulement il s'apercevait de la présence des deux amies. « Mesdames, fit-il en hésitant à chaque mot, pardonnez-moi si je ne vous ai pas remerciées déjà du secours que vous avez prêté à ma femme. Vous êtes vraiment bien bonnes de venir ainsi chez d'aussi pauvres gens, et je vous remercie un millier de fois. »

« Braves gens, répondit Anna en élevant la voix, nous savons ce que vous avez souffert du froid et de la faim et quelle peine vous auriez s'il vous fallait aller tendre la main aux passants. Vous préférez, comme d'honnêtes ouvriers, gagner votre vie à la sueur de votre front. De pareils sentiments méritent leur récompense. Le besoin ne vous atteindra plus. »

Elle jeta une poignée de monnaie sur la table et poursuivit :

« Voilà de l'argent ; — à votre porte il y a du pain, du bois et des pommes de terre ; tout cela vous appartient. Quant à la

Digitized by Google

charrette, elle n'a pas été vendue; qu'elle vous serve encore à gagner votre nourriture de chaque jour. Persévérez à vivre comme d'honnêtes gens et ne mendiez jamais. Si cependant la faim ou le froid devaient de nouveau vous assaillir, voici sur ce papier mon nom et ma demeure; n'hésitez pas à m'avertir; vous trouverez en moi, n'en doutez point, une amie toujours prête à vous venir en aide. »

Pendant qu'Anna s'exprimait ainsi, on n'entendit pas un soupir, tant était profond le calme qui régnait dans la chambre. Des larmes silencieuses coulaient lentement des yeux de l'ouvrier et de sa femme. Après les paroles d'Anna, le mari essaya vainement de lui répondre. Il ne put que regarder les deux amies avec un étonnement qui dénotait assez qu'à peine il en croyait ses oreilles. La mère, attendrie et suffoquée, se laissa tomber du bloc de pierre, et, se traînant tout en pleurs sur ses genoux, elle saisit la main d'Anna, la baigna de larmes et s'écria enfin : « Oh! mes chères dames, vous mourrez d'une sainte mort. Le ciel vous récompensera d'être ainsi venues à nous comme deux anges du bon Dieu, et de m'avoir sauvée de la mort. »

« Mère, êtes-vous satisfaite maintenant, » — lui dit Anna.

« Oh oui! chère dame; maintenant nous sommes heureux. Voyez là-bas notre petit garçon, comme il saute autour du feu, ce pauvre Jean! — et si cet innocent agneau, ma petite Mariette que voici mourante dans ce lit, pouvait parler, madame, elle aussi vous bénirait et remercierait à son tour. »

A ces mots Anna courut vers le lit, et, soupçonnant que le besoin aussi avait conduit l'enfant si près de la tombe, elle fit signe à son amie de hâter le départ. Celle-ci qui prenait plaisir à la joie du petit garçon, le souleva de terre, le baisa sur la joue et joignit ensuite son amie. Anna, dans l'instant qu'elle franchissait le seuil de la chambre : « Soyez tranquilles, braves gens, dit-elle; un médecin viendra tout à l'heure visiter la petite, et j'ai la conviction, bonne mère, qu'elle aussi vous la verrez femme un jour. »

Un vrai sourire de félicité épanouit le visage de la mère et de l'ouvrier. Tous deux à la fois coururent vers la porte, et des bénédictions sans nombre mêlées à de vives exclamations de reconnaissance, ne cessèrent de tomber de leurs lèvres tant qu'ils purent suivre des yeux les deux amies.

Digitized by Google

Anna et Adèle arrivèrent au bout de la rue sans s'être dit un seul mot. L'une et l'autre avaient été trop touchées, et leur âme à toutes deux était trop attendrie, pour que la parole eût pu rendre leurs sensations.

Parvenues sur le marché aux bœufs : « Eh bien! dit Anna, la première, dites-moi, Adèle, trouvez-vous toujours les pauvres gens si malpropres et si repoussants qu'on le pense d'ordinaire ? »

« Oh! non, répondit Adèle, et je ne saurais vous exprimer combien votre rencontre m'a causé de plaisir. J'éprouve je ne sais quoi de divin qui m'élève l'âme et me remplit d'une émotion qui m'était inconnue. Je n'ai plus horreur des indigents. N'avez-vous pas vu comme j'ai pris dans mes bras le petit garçon et de quel cœur je l'ai baisé! Quel charmant et joyeux enfant! Je l'aime déjà, ce petit espiègle! »

« Le pauvret! les larmes lui ont jailli des yeux quand il vous a vue partir. Eh bien, chère amie, croyez-vous qu'il y ait au monde un bonheur plus parfait que le nôtre?.. Ces braves gens mouraient de faim ; ils levaient les mains au ciel et criaient vers le Seigneur, implorant son assistance. Nous leur avons apparu comme deux messagers de la miséricorde divine. Ils se sont agenouillés devant nous, comme devant deux anges qui venaient leur annoncer que leur prière avait été entendue, et ils ont béni et remercié en nous l'Être-Suprême... O Adèle, la vie du monde peut n'être que vanité et inconstance... les larmes de bonheur de ces pauvres gens rachèteront plus d'une de nos fautes! »

« Ne me dites plus rien, interrompit Adèle toute troublée. Je vous ai comprise. Oui! chaque jour j'irai avec vous; nous visiterons ensemble les pauvres, et je prendrai part à vos œuvres de charité. Oh oui! d'aujourd'hui seulement j'aurai appris à goûter sur la terre une joie céleste, une sorte de béatitude.... Sainte bienfaisance, malheureux sont les riches qui vous ignorent! quel attendrissement plein de délices, quelle douce émotion, ils ne connaîtront jamais! »

. . . . . .

En ce moment, les deux amies touchaient à l'autre extrémité de la place et disparurent derrière l'angle des maisons.

Ed. D. L.

Digitized by Google

LES RUINES DE LIMBOURG.

A ÉTIENNE HENAUX.

I.

« Partez, m'aviez-vous dit en savant médecin,
Partez, n'attendez pas le retour de l'aurore,
Et votre teint pâli peut refleurir encore :
L'étude est dangereuse et l'amour est malsain. »

J'écoutai ces conseils d'un compagnon d'enfance :
Lui, qui connaît mes maux ainsi que mes travers,
Il avait ajouté : je vous défends les vers....
Mais depuis le départ j'oubliais sa défense !

Poète pélerin, de nouveau je courais
Saluer les châteaux de la mère-patrie :
J'en aime les détours,... mais le docteur me crie :
Jusqu'à ta guérison fais taire tes regrets.

Ainsi seul, pâle encor, soumis aux réprimandes,
J'allais... bien différent de ces temps plein d'amour,
Où gais, insouciants, mes compagnons par bandes,
Pour voir le sol wallon prirent leur vol un jour !

Ils sont passés, ces jours de saint pélerinage !
Ah ! le cœur s'est épris de hochets bien moins beaux.
Nous n'allons plus vous voir, restes du moyen âge !
Et la mode a passé d'admirer des tombeaux.

Digitized by Google

Ils ne sont plus, ces temps d'ivresse poétique !
Tu t'es éteint comme eux, au quart de ton chemin,
Toi, qui depuis Montfort jusqu'à la mer Baltique,
Frère aîné, frère ami, m'as tenu par la main.

O pieux ménestrel, ô dernier des trouvères,
Viens encor près de moi, comme tu fus partout :
Car pour chanter ces lieux, doux, charmants et sévères,
Les ruines n'ont plus leur poète debout !

II.

Sites majestueux de l'Ourthe et de l'Amblève,
Je suis indifférent même à votre beauté :
Est-ce donc qu'aujourd'hui la lune qui se lève
Brille avec moins d'éclat et moins de majesté ?

Ou ma jeunesse est-elle à ce point épuisée,
Que le souvenir même en soit désenchanté ?
Répondez, compagnons d'étude et de pensée,
Votre cœur croule-t-il aussi de vétusté ?

O toi qui de mes jours pris la part la plus belle,
O jeune fille aimée, ô toi qui m'as ouvert
Ce cœur impatient, capricieux, rebelle,
Où la folle herbe étouffe un seul grain de blé vert ;

Répondez ! — Amour pur, était-ce ta folie
Qui m'ouvrait ce beau ciel désormais obscurci ?
Cintres, arceaux, débris, ô gloires que j'oublie,
Était-ce son regard qui vous dorait ainsi ?

Et, côte à côte, entrant dans la rustique église,
Quand, sur le marbre saint, je te voyais prier,
Céleste illusion ! dans cette ombre indécise,
J'ai cru voir de l'autel l'ange s'agenouiller....

Digitized by Google

Mais aujourd'hui, marchant sur des débris superbes,
Nul regard enivré ne les signale au mien,
Et je vais, ô Limbourg, au milieu de tes herbes,
Pensant à ta splendeur, sans en regretter rien.

III.

Oui, vous aviez l'œil sûr, vaillants hommes d'épée :
Vous saviez bien choisir une roche escarpée ;
Nos pays montagneux offrent de toutes parts
De hauts sommets perdus où bâtir des remparts :
Peut-être il n'en est qu'un qui dépasse leurs cimes,
Un seul dont les fossés sont de profonds abîmes,
Lieu sombre où le vertige est prêt à nous saisir,
Eh bien ! c'est ce rocher que vous irez choisir,
Et vous lui donnerez votre fière attitude
En faisant un manoir de cette solitude.

Le manoir vous fait ducs. Ducs de Limbourg, marchez !
D'héroïsme et de sang blasonnez vos duchés.
Et pour que votre nom vive et s'immortalise,
Si vous voulez aussi, château, palais, église,
Sur vos rocs désolés remontant en vautours,
Portez-y, pierre à pierre, une ville et des tours.
— Une ville y naîtra, riche, puissante et forte,
Ceinte de fiers créneaux, fermée à triple porte,
Inaccessible, ayant, contre tous les assauts,
Les remparts que lui fait la Vesdre de ses eaux !

Ainsi tu grandiras. — Peut-être un monastère
Au pied de la montagne obtiendra quelque terre :
Quelques serfs paysans, encor ceints du collier,
A l'ombre de ce cloître y viendront travailler ;
Mais il ignorera, ce bourg plein de souffrance,
Long-temps la liberté, même comme espérance.

Digitized by Google

IV.

Chevrier, aux remparts!... — En sais-tu le chemin?
Enfant né sur ces lieux, en sais-tu les légendes?
Quel est ce mur croulant sur ce portail romain?
L'enfant siffle et s'enfuit et rit de mes demandes.

Moi, je reste. Pourquoi ne pas partir aussi?
Que venons-nous chercher, artistes que nous sommes?..
Rien. Le temps a mieux fait que n'eussent fait les hommes.
Et jusqu'aux souvenirs, tout est ruine ici.

Rien n'a pu résister au noir torrent des âges:
Les créneaux sont rasés, les murs sont en débris;
Où l'on cherche des tours, on voit des paysages,
Cette gloire est éteinte et l'herbe a tout repris.

L'herbe! c'est l'ennemi qu'il te reste à combattre,
Limbourg! Et de ta cime en proie au vert gazon,
Le regard désœuvré s'égare et va s'abattre
Sur les vives splendeurs de ton large horizon!

Et l'esprit que remplit ta sombre destinée,
Suit le vol du regard et retombe en rêvant
Sur le village obscur qu'abritait un couvent:
Le village a grandi, la ville est ruinée!

V.

La nuit tombe... Oublieux des gloires du passé,
Celles de l'avenir enfin m'ont embrasé.
Le village grandit... Oui, l'humble bourg servile
Avance et pas à pas vient détrôner la ville!...

Digitized by Google

Heure charmante et calme ! — Il va me revenir,
Ce battement du cœur qu'on nomme souvenir !
Je marche : à chaque pas, un mot, un nom, un rêve,
Du fond de mon passé lentement se relève.
Je marche. — Mais un cri vient de percer les airs.
Minuit a-t-il sonné sur ces rochers déserts ?
Minuit, heure propice où la fée attentive
Descend ?... C'est le sifflet d'une locomotive !
Et j'admire, à mes pieds, du regard et du cœur,
Le pont où siffle encor *Grétry* le remorqueur !
Pont merveilleux ! Travaux gigantesques, sublimes !
Arc jeté dans les airs pour marier deux cimes !...

VI.

O Limbourg, ô Limbourg, que font sur ton rocher
Ces touffes de rosiers dont le parfum m'énivre ?
La désolation t'habite, et tu veux vivre !
Le mort dans son tombeau ne veut pas se coucher.

Un soleil éclatant dore la matinée.....
O docteur, un seul jour d'air pur m'aura guéri ;
Je pars et près de toi ce soir j'aurai souri ;
— Mais ne m'ordonne plus l'air pur pour cette année !

Si tu le veux, reprends avec moi le bâton,
Vide avec moi la gourde au seuil de la cabane,
Marche en avant, embrasse encor la paysanne,
Et chante le premier pour me donner le ton.

N'oses-tu plus les faire, ô toi qui les ordonnes,
Ces voyages charmants si doux au cœur transi ?
Sont-ils mauvais pour toi, les avis que tu donnes,
Et n'as-tu pas besoin de te guérir aussi ?

Digitized by Google

Dans la salle d'attente, au rêveur solitaire,
Ainsi le doux passé revient plus solennel,
Quand soudain la vapeur comme un lointain tonnerre
Au flanc du remorqueur mugit sous le tunnel.

Debout sur le wagon, ô Limbourg, je t'admire !
Tu disparais au loin perdu dans le ciel bleu.
Magnifique ruine, adieu ! trois fois adieu !
Que ce dernier regard aille encor te le dire.

Verviers paraît au loin. — Triste, silencieux,
A peine si j'entends le bruit de ses machines ;
Et plein du souvenir évoqué des ruines,
Je me réveille au cri : la douane, messieurs !

VICTOR HENAUX.

26 août 1844.

Digitized by Google

ARCHITECTURE.

Sur les changements que subissent les monuments, à l'occasion d'un mémoire de Mr Vander Rit, relatif à la crypte d'Anderlecht.

Dans quelques travaux sur l'architecture du moyen âge, j'ai signalé un fait qui sans doute avait déjà frappé les regards de beaucoup d'observateurs; c'est une tendance à conserver les anciens monuments, mais en les modifiant, en les amplifiant, en les faisant en quelque sorte disparaître sous de nouvelles constructions.

Cette remarque peut se vérifier facilement à Bruxelles. Le chœur de l'église de la Chapelle est d'une architecture purement romane; on reconnaît qu'on y a annexé une nef principale et des nefs latérales de style ogival. Le chœur de Ste Gudule est de longtemps antérieur au reste de l'édifice. N'a-t-on pas, de nos jours, agrandi la chapelle de Waterloo de manière à la transformer en église? C'est ainsi que les choses se sont toujours passées; mais souvent on faisait subir à la partie conservée et agrandie des modifications essentielles, des mutilations même, pour la mettre mieux en rapport avec la partie ajoutée. Il eût été peut-être plus facile de reconstruire tout l'ancien édifice que de le modifier de cette manière, en le continuant sur un nouveau plan qui laissait dans sa grandeur, reconnaître l'exiguité du premier.

Mais ce n'eût pas été sans une imprudence fatale à la renommée du temple nouveau que l'on eût supprimé totalement l'ancienne chapelle. Une vénération antique était acquise au vieil édifice; de nombreux pélerins s'y rendaient de toutes parts, il attirait dans la bourgade ou la ville qui le possédait une affluence toujours désirée et toujours profitable.

Cette adjonction de bâtiments beaucoup plus amples à d'humbles chapelles, n'a rien d'étonnant, on pouvait la prévoir. Et il est à

Digitized by Google

remarquer que le style d'architecture employé chez les peuples occidentaux, s'y prête beaucoup mieux que le style grec ou celui que s'est fait l'ancienne Rome, en assujettissant l'architecture grecque à de nouvelles lois.

Ainsi pour certains peuples anciens, un édifice était un tout complet et fini; pour nos peuples d'occident, un édifice attendait toujours une continuation et un nouveau développement. Nous n'avons pas de palais, d'hôtel de ville, qui n'ait reçu une aile nouvelle et souvent plus ample que le bâtiment primitif. Était-ce dans le pressentiment de leurs destinées que les peuples trouvaient d'instinct ce mode de construction, ce besoin de donner pour ainsi dire à chaque pierre ajoutée le caractère d'une pierre d'attente.

Les maisons de nos paysans sont faites de manière que la famille venant à s'accroître, le toit paternel croît avec elle. Il s'étend sur de nouvelles constructions qu'un système de juxta-position unit aux premières. On peut toujours dans un groupe de maisons élevées par nos campagnards voir l'édifice qui fut le noyau du groupe. Les accroissements continuent que déjà le bâtiment primitif tombe en ruines. Mais il laisse au bourg qui se forme, son nom et des souvenirs et des légendes qui s'y rattachent.

Si j'étais chargé d'élever les murs et les colonnes d'un temple, ce que je voudrais lui attirer avant tout, ce serait un sentiment de vénération. Je chercherais donc une de ces petites chapelles saluées par les cultivateurs, décorées de fleurs nouvelles au printemps, recueillant et donnant de modiques aumônes au moyen d'un tronc que sa pauvreté rend inviolable, et c'est autour de ce petit monument dont je conserverais les pierres, les clochettes, les dalles funéraires, que j'élèverais mon temple, honoré déjà avant d'être consacré.

Des hommes d'une position élevée, les rois de la finance en Belgique, ont ordonné la construction d'un temple dans un nouveau quartier de Bruxelles; ils ont probablement recommandé à leur architecte d'être magnifique et économe. La nouvelle architecture

Digitized by Google

réclame ces deux qualités. L'architecte a fait plus qu'on ne lui demandait, il a été grand, élevé, sublime, chaud; et par l'emploi du plâtre en chapiteaux et en moulures il a obtenu une économie considérable. Je ne sais si on lui avait recommandé de faire un monument de longue durée.

Maintenant, baissez la tête, fiers Sycambres; allez humblement chercher quelque pauvre hameau qui vous livre pour votre argent quelques restes vénérés, quelques débris honorés, quelque chose qui inspire quelque sentiment, et transportez-le dans votre temple, ou bien, vous n'y verrez jamais le pieux recueillement; la mère éplorée n'ira pas y prier pour le salut de son enfant; on verra les chiffres des traitements de vos prêtres écrits sur leurs vêtements sacerdotaux, et vous pourrez bientôt donner des festins et des concerts dans un lieu où le respect religieux n'attirera personne.

La première cause des changements survenus dans la forme de nos édifices religieux est le besoin de les agrandir; mais deux autres causes doivent encore être signalées, et présentent une assez grande importance pour l'histoire de l'art.

L'une, c'est que les architectes qui pour couvrir de grands espaces ont employé les voûtes antérieurement au XI^me^ siècle, n'ont su construire ce membre d'architecture que très-imparfaitement. C'est un fait noté par M^r^ Violet le Duc, dans un mémoire inséré dans les annales archéologiques dirigées par M^r^ Didron, que presque toutes les voûtes cylindriques établies sur les nefs des églises avant l'époque que je viens de désigner, s'écroulaient après peu de temps d'existence. Ces voûtes étaient empruntées aux romains; mais on ne leur avait pas emprunté leurs matériaux, et une foule d'églises récemment construites s'écroulaient de tous côtés. On fut alors obligé de couvrir les nefs de plafonds en charpente; et il nous en reste encore de ce genre. Telle est l'église de S^te^ Catherine à Bruxelles.

La cause la plus puissante des changements survenus à nos temples tient à des événements qui jouent un grand rôle dans l'histoire.

Digitized by Google

Ce fut dans le X^me^ siècle que l'autorité des souverains pontifes s'établit sur toute l'Europe chrétienne, avec un tel ascendant que les pouvoirs des rois se trouvèrent tous soumis à celui de l'Église. Ce fut alors qu'une grande uniformité dut s'établir dans les constructions religieuses. Alors tous les édifices, de romans qu'ils étaient, devinrent gothiques. Tous acquirent en même temps qu'une autre forme, une plus grande solidité. Le même pouvoir qui dicta la forme fit naître ou autorisa des sociétés de bâtisseurs qui partout à la fois, ou presque à la fois, établirent de nouveaux édifices et modifièrent les anciens. Le style ogival fut déclaré le seul convenable à la majesté de la religion et fut partout et tout seul en honneur.

A Bruxelles, les églises de la Chapelle et de S^te^ Gudule ont évidemment subi ce changement. Il est clair pour quiconque parcourt les collatéraux du chœur de S^te^ Gudule que des piliers romans, jadis carrés, ont été arrondis et dépouillés de leurs colonnettes dont les chapiteaux et une partie du fût sont restés comme suspendus aux voûtes gothiques. On peut remarquer la même transformation à Liége, dans les temples de S^t^ Martin, de S^te^ Croix, de S^t^ Paul, et dans une multitude d'autres édifices antérieurs au XI^me^ siècle.

Ce style gothique qui succéda au style roman a reçu, de nos jours, la dénomination de style ogival; et on a nommé ogive la courbe qui dessine à la fois l'arcature des fenêtres, des portes, et les arêtes des voûtes. Cette dénomination est assez mal trouvée; le mot ogive ou augive avait une autre signification; il s'appliquait au croisement des arcs des voûtes. Mais il serait maintenant trop tard pour revenir sur ce point. Nous dirons donc avec tous les autres, courbe augive pour dire celle des fenêtres gothiques. Cependant, comme on n'est pas tombé d'accord sur l'origine de ce mot, nous pensons qu'il ne sera pas déplacé ici d'en présenter une étymologie qui nous paraît avoir échappé aux archéologues.

S'il est admis de tout le monde que le nom de Tudor, donné à la courbure de certaines portes, est celui d'une famille anglaise, on peut supposer aussi que le nom d'augive ait été emprunté à

Digitized by Google

quelque célèbre personnage. Il s'en trouve plusieurs de ce nom ; d'abord, une femme de Charles le Simple, sœur d'Edouard roi d'Angleterre, mère de Louis d'Outremer, qui fut célèbre par sa beauté et par la direction qu'elle donna à quelques-uns des grands événements de son siècle, le X^me^. Au commencement du XI^me^ siècle, Emma, fille de Guillaume de Normandie, veuve d'Ethelred, épousa le Danois Knut qui régnait sur l'Angleterre. Lorsqu'elle arriva dans cette contrée, ses sujets saxons changèrent son nom en celui d'Alfghive qui signifiait *présent des génies*. Il nous paraît que ce nom d'Alfghive a pu donner naissance à celui d'Augive antérieur d'ailleurs à celui du dernier personnage que nous venons de citer, et que ce même nom a pu être appliqué à une nouvelle méthode architectonique qui paraissait plutôt inspirée que déduite de principes connus. Les changements opérés dans nos édifices du moyen âge furent si fréquents et quelquefois si profonds qu'on ne peut maintenant qu'avec peine prononcer sur l'âge d'un monument.

Un jeune savant, notre compatriote, M. Van der Rit, a publié dernièrement un mémoire fort intéressant sur la crypte d'Anderlecht. Ce genre de constructions est assez rare en Belgique. Les cryptes ont été bâties dans les premiers temps du christianisme pour dérober aux profanes les mystères et les assemblées des fidèles. Elles furent ensuite établies dans des temps plus heureux comme de pieux souvenirs des temps de souffrance.

Le mémoire de M^r^ Van der Rit a pour but de démontrer que cette crypte est antérieure au X^me^ siècle et du temps de Charlemagne. Son argument principal est que les dimensions de ce monument, mesurées en pieds romains, mesure en usage au IX^me^ siècle, donnent des nombres entiers, tandis que ces mêmes dimensions ne peuvent être exprimées qu'au moyen de fractions ou de nombres fractionnaires, si on veut les évaluer au moyen des mesures qui ont remplacé le pied romain.

Un autre argument résulte de recherches historiques qui semblent prouver que le tombeau de Saint Guidon fut placé dans l'église

Digitized by Google

d'Anderlecht en 1012, et que, par conséquent, l'érection de cette église souterraine était antérieure à cette époque.

Ce second argument est contesté par quelques historiens, le premier n'est pas sans réplique ; car l'usage d'une mesure (nous en savons quelque chose) peut durer longtemps après que cette mesure est légalement abolie.

L'académie de Bruxelles a reçu favorablement le mémoire du jeune savant, ne se montrant pas cependant persuadée comme lui de l'antiquité reculée qu'il attribue à la crypte.

M^r^ Didron rendant compte de ce mémoire dans les annales archéologiques, tout en témoignant son estime pour le curieux et consciencieux travail de M^r^ Van der Rit, adopte le sentiment de l'académie belge et regarde le monument comme du XII^me^ siècle.

Comme les auteurs de ces deux jugements ne les ont point motivés sur une inspection des lieux faite par eux mêmes, je crus pouvoir douter, et désirant me former une idée aussi exacte que possible sur ce monument qui est à nos portes, je suis descendu dans cette église souterraine, et je l'ai trouvée entièrement conforme à la description qu'en fait le mémoire. Cependant, M^r^ Van der Rit n'a pas parlé d'une jolie petite crédence ou niche gothique en style du XV^e^ siècle comme l'église supérieure, qui se trouve dans un mur au moyen duquel on a fermé une fenêtre de l'ancien monument. Cette petite ogive prouve nettement que des travailleurs du XV^me^ siècle ont pénétré dans l'église aujourd'hui souterraine.

Mais M^r^ Van der Rit établit lui-même que cette église était jadis de plain pied avec le terrain environnant qui depuis a été relevé. Les fenêtres bouchées aujourd'hui, mais dont l'existence n'est pas douteuse, sont une preuve sans réplique de ce fait.

Si on mesure l'épaisseur des murs qui entourent l'église souterraine et l'église nouvelle, on ne trouve plus ces nombres entiers qui mesurent les dimensions intérieures et qui font un des principaux arguments de l'auteur du mémoire. Accoutumé à voir des changements opérés par les différentes causes que j'ai exposées en commençant

Digitized by Google

cet article, j'ai été amené à penser qu'on peut reconnaître nettement : 1° Que l'église aujourd'hui souterraine ne l'a pas toujours été. Elle ne fut pas construite comme une véritable crypte, puisqu'elle avait des fenêtres au-dessus du sol et admettant le grand jour.

2° Que cette église est une ancienne chapelle englobée dans un édifice beaucoup plus vaste, et conservée à la vénération des fidèles.

3° Que les murs extérieurs de l'ancien édifice ont reçu une augmentation d'épaisseur pour qu'ils devinssent capables de supporter des maçonneries plus élevées.

4° Qu'à l'époque où on a bâti l'église supérieure, on a retouché quelque chose aux piliers de l'église inférieure, sans en changer les places ni les hauteurs. Les voûtes qui sont de plein cintre sont probablement contemporaines de la première fondation, et il me semble que les arguments de Mr Van der Rit sont de la plus grande force, dès qu'il veut bien admettre les légers changements dont je viens de parler. Je suis bien persuadé que tout ce que l'académie de Bruxelles posséde d'archéologues, s'ils voyaient les lieux avec les mesures de Mr Van der Rit sous les yeux, tomberaient d'accord que l'église basse est d'une antiquité bien antérieure à celle de l'église du XVme siècle qui recouvre la première. Ils reconnaîtraient qu'elle a été retouchée, et alors rien ne les empêcherait d'en reporter la fondation au Xme ou au IXme siècle.

L'objet le plus curieux que renferme l'église souterraine d'Anderlecht est le tombeau de St Guidon. C'est une grande pierre bleue, posée sur deux massifs de maçonnerie qui laissent entre eux un espace assez large et assez haut pour qu'un homme y puisse passer en marchant sur les mains et sur les genoux. L'auteur du mémoire pense que les pélerins qui venaient invoquer St Guidon pour leurs troupeaux, passaient ainsi sous son tombeau. La pierre, dit-il, est usée par le frottement de leurs épaules. Cela est vrai, la pierre est usée et polie; mais je ne pense pas que ce soit par les épaules des pélerins; je crois plutôt que c'étaient leurs moutons qui passaient sous cette pierre; et les dimensions du vide répondent

Digitized by Google

parfaitement à la taille commune de ces animaux. Les portes de l'église, alors de plain pied avec le terrain environnant, étaient parfaitement disposées pour que ce passage se fît avec ordre. L'usage n'est pas encore aboli dans nos populations agricoles de conduire les animaux aux lieux où l'on espère trouver une protection pour eux; et de Bruxelles même, partent chaque année une grande quantité de chevaux auxquels on fait faire le pélerinage d'Anderlecht. On conçoit que des moutons, en grand nombre, passant tous les jours sous une pierre, pendant des siècles, aient pu lui donner le poli qu'on remarque à la pierre tumulaire de S^{t} Guidon.

M^{r} Van der Rit me paraît porter trop haut l'épaisseur des murs de l'ancienne chapelle. Le rapport qu'il établit entre le plein et le vide de cette construction se trouve donc inexact. Il est tel que l'auteur du mémoire a lui même peine à s'en rendre compte. A l'appui de mon opinion qui est que l'épaisseur des murs a été augmentée, j'appellerai les plans publiés par l'auteur qui font voir que les carnaux par lesquels on obtient aujourd'hui un peu de jour dans ce souterrain sont brisés vers le milieu de leur longueur, et changent ainsi de direction probablement à l'endroit où le nouveau mur est venu s'appliquer contre l'ancien.

Le sujet traité par M^{r} Van der Rit est intéressant et le talent de l'auteur n'a pas manqué à la matière. Il mérite certainement gain de cause sur l'objet principal. La recherche de l'ancienne mesure employée par les bâtisseurs, recherche dont M^{r} Dumortier a si heureusement fait usage pour prouver l'antiquité de la cathédrale de Tournay, nous paraît devoir donner la même valeur aux assertions de M^{r} Van der Rit.

Ce jeune savant a rendu un service à son pays en lui faisant connaître la valeur d'un trésor qui n'est pas assez apprécié, nous ambitionnons le même honneur en recommandant l'ouvrage de M^{r} Van der Rit.

C. E. Guillery.
professeur à l'Université de Bruxelles.

Digitized by Google

PRÈS D'UN BERCEAU.

Une mère a besoin de verser son amour
Sur une frêle fleur à peine ouverte au jour,
Sur un fragile enfant que tue une secousse
Et qui se flétrirait sous une main moins douce.
Le Serment de Wallace, drame inédit.

Enfant, tandis que tu reposes,
La vie à ton berceau se penche, et tu souris.
Elle effeuille sur toi sa couronne de roses
Et t'appelle en chantant dans ses jardins fleuris.

La vie est pour toi sans alarmes :
Quand sur d'autres berceaux elle répand des larmes,
Son chant joyeux répond à ton rire naissant.
C'est que sur toi le bon ange sans cesse
Laisse tomber des trésors de tendresse
En étendant les mains sur ton front innocent !
As-tu vu, quand tes yeux s'ouvraient à la lumière,
Un doux rayon tomber de sa paupière
Et te baigner dans un céleste jour,
Puis retourner à Dieu, source de tout amour ?
En voyant cet éclair d'un bonheur sans mélange,
Cette félicité qui n'appartient qu'aux cieux,
Tu l'as cru, n'est-ce pas, que c'était ton bon ange ?
Tu ne te trompais pas ! Et pourtant c'est bien mieux
Qu'un ange et qu'une fée, enfant ! C'est une mère.

Digitized by Google

Un jour, tu connaîtras cette liqueur amère
Que la coupe de vie enferme dans son or.
Puisses-tu l'ignorer longtemps, longtemps encor!
Mais une mère seule, une mère sait dire
Ces mots dont on guérit les blessures du cœur;
Et ses yeux ont alors, dit-on, tant de douceur
Que le plus noir chagrin se fond à leur sourire.

Il est d'autres enfants restés seuls ici bas,
Tandis qu'auprès de lui Dieu rappela leurs mères.
Oh ! plains du fond du cœur ces enfants solitaires
Et chéris ce trésor qu'ils ne connaissent pas....

Enfant, ouvre les yeux : la vie
Sur toi se penche, et tu souris.
A la suivre elle te convie
En montrant ses jardins fleuris
Où la lumière à flots ruisselle.
Elle prend tes mains dans ses doigts,
Et te dit de sa douce voix
Que le bonheur est avec elle.
Oh! qu'elle doit te sembler belle!
Car c'est ta mère que tu vois.

ÉDOUARD WACKEN.

Digitized by Google

Critique Littéraire.

Anvers et la Nationalité belge, par M. A. Eenens, lieutenant-colonel.

« L'Empereur voulait rendre Anvers une ressource » certaine en cas de grands désastres, un vrai point » de salut national ; il voulait le rendre capable de » recueillir une armée entière dans sa défaite, et de » résister à une année de tranchée ouverte. »

Mémorial de Sainte-Hélène.

La Nationalité belge a eu le sort des idées nouvelles. Elle a été l'objet d'une incrédulité obstinée de la part d'une grande partie du peuple qui n'accorde pas facilement sa confiance aux choses dont l'existence n'est pas encore consacrée par le temps ; elle a été combattue par tous ceux qui ont plus de sympathie pour les avantages matériels d'un ordre de choses bien établi que pour les essais et les espérances d'une révolution ; elle excite maintenant un enthousiasme sinon unanime, du moins assez général. Nous ne doutons pas de la sincérité de cet enthousiasme, mais nous craignons qu'il ne soit chez le plus grand nombre aussi irréfléchi, que l'étaient auparavant l'apathie et la répugnance ; nous craignons qu'il ne s'évanouisse au moment même où il devrait animer la nation pour la défense de son indépendance.

Cette crainte nous est inspirée par la considération que ce sentiment nouveau n'est pas encore fortifié par des convictions inébranlables, fruits de sérieuses méditations.

Certes, poètes, orateurs, hommes d'état, ont dit de belles et nobles paroles sur le patriotisme belge ; tous les partis politiques croient posséder, dans leurs principes, une base solide et une

Digitized by Google

garantie complète de nationalité, mais il se trouve qu'au milieu de tant d'idées émises sur ce grave sujet, on a oublié la chose la plus importante, celle à laquelle on eût dû penser avant tout.

Personne n'avait encore posé d'une manière complète et sérieuse cette question: Comment défendra-t-on la jeune Belgique indépendante contre les attaques d'un de ses puissants voisins? Comment empêchera-t-on qu'elle ne disparaisse encore une fois, au milieu d'une lutte des grands peuples de l'Europe?

Mr le lieutenant-colonel Eenens soumet enfin au pays une solution de ce problème.

Il appartenait à un des officiers les plus distingués de l'armée d'attirer l'attention publique sur une question qui, par son intérêt général, devrait dominer toutes les autres discussions.

L'auteur n'a pas dans les traités cette naïve confiance, qui fait trouver à tant d'autres, dans la promesse d'une neutralité perpétuelle, une garantie suffisante de l'indépendance du pays. Son patriotisme ne le laisse pas endormir par les douces paroles de la diplomatie, et il ne craint pas de troubler le quiétisme inhérent à notre nature pacifique.

Il ouvre l'histoire du passé pour montrer au pays les nombreuses violations de neutralité qui ont eu lieu depuis un siècle, et il adresse à ses concitoyens, trop confiants dans l'avenir, cette grave parole: « Respecter une neutralité est l'exception, la violer est la règle. »

La Belgique surtout doit se méfier d'une garantie qui ne repose que sur la générosité de ses voisins.

Sept fois depuis Louis XIV les Français l'ont envahie en conquérants, et si elle ne fait pas partie de la monarchie française, elle le doit à l'opposition de l'Allemagne et de l'Angleterre.

Mais, pourrait-on dire, puisque les intérêts de ces deux nations sont contraires à la réunion de notre pays à la France, pourquoi devrions-nous, peuple faible, faire de vains efforts pour défendre une indépendance qui trouve sa meilleure garantie dans la politique de deux grandes puissances?

A l'appui de cette objection on citera peut-être le passage où l'auteur déclare « qu'il est permis d'admettre qu'une nouvelle inva» sion française attirerait de nouveau ces puissances pour repousser » l'aggression. » Et on voudra en conclure qu'il prouve lui-même par là l'inutilité de sa proposition.

Digitized by Google

Mais qu'on n'oublie pas que Mr Eenens montre en même temps ce qu'il en a coûté à la Belgique d'être défendue par des étrangers. Depuis Louis XIV treize batailles ont été livrées sur son territoire.

D'ailleurs la confiance de l'auteur dans l'Angleterre et l'Allemagne n'est pas absolue. Il prévoit que des dangers pourraient aussi venir de ce côté.

Qu'il nous soit permis d'appuyer ses conclusions par une considération qui prouvera combien la Belgique doit se méfier de ses voisins. Jusqu'ici la France seule a menacé l'indépendance de la Belgique. Principalement occupée de sa politique continentale, elle désirait posséder ce pays pour fortifier sa position. L'Allemagne, divisée et sans ambition nationale, se contentait d'empêcher l'agrandissement de son dangereux voisin : elle était donc le défenseur naturel de la Belgique. Mais du jour où l'Allemagne aura achevé sa régénération politique, du jour où il y aura de l'autre côté du Rhin un vaste empire germanique, de ce jour la Belgique devra craindre l'Allemagne, car elle aussi aura l'ambition des grandes nations. Elle voudra être puissante ; mais, dans les temps modernes surtout, un état n'est réellement puissant que lorsqu'il possède une marine imposante. L'Allemagne n'a qu'une petite étendue de côtes sur la mer du Nord ; les ports de Hambourg et de Brême offrent de grandes difficultés à la navigation. Anvers, ce beau port, dont Napoléon devina l'avenir, est si près du Rhin, le fleuve allemand.

Pourra-t-on s'étonner que les Allemands demandent un jour Anvers pour les besoins de leur puissance maritime, comme les Français demandent les frontières du Rhin pour la sûreté de leur situation.

Tôt ou tard la lutte éclatera entre l'Angleterre et la France, car la première veut conserver la domination des mers, tandis que l'autre voudrait la partager ; la France aura aussitôt un intérêt immense à créer à côté d'elle une autre puissance maritime. L'Allemagne deviendra son alliée. Pourquoi ne lui désignerait-elle pas Anvers, tandis que l'Allemagne lui permettrait en échange d'arrondir ses frontières et de prendre surtout ce qu'il y a de français en dehors de la France ?

Dans cette situation, la Belgique sera obligée de s'unir à l'Angleterre pour soutenir avec elle la grande lutte, de l'issue de laquelle dépendra son sort.

Digitized by Google

On ne pourra donc pas reprocher à Mr le Colonel de vouloir jeter son pays dans une politique aventureuse et pleine de dangers, en lui conseillant d'abandonner l'idée chimérique d'une neutralité inviolable, puisque la force des circonstances rendra celle-ci impossible. Au contraire, tout Belge attaché à l'indépendance de son pays lui saura gré d'avoir détruit une erreur fatale, et cela d'autant plus que l'auteur propose deux idées dont la réalisation offrirait à la Belgique plus de sûreté que la protection intéressée de ses voisins.

L'auteur veut que le pays se prépare, pendant la paix, contre les dangers de l'avenir; il veut que, fort et respectable par une armée bien organisée, il puisse un jour choisir l'allié qui lui offrira les plus grands avantages, la plus grande garantie de son indépendance.

« Retarder le moment de prendre part à la guerre, si la neutra-
« lité n'est pas respectée, est tout l'avantage de la Belgique. Im-
« passible entre les deux parties belligérantes, ni l'une ni l'autre
« ne doit pouvoir compter sur la coopération de ses forces. Tant
« qu'elle reste à même de jeter à propos dans la balance l'apport
« de 150,000 hommes et l'appui de ses forteresses, elle reste à
« même aussi de décider les événements dans l'occident de l'Eu-
« rope, en y rompant complétement l'équilibre des forces. C'est là
« le grand avantage de la position politique de la Belgique, *si elle*
« *sait en profiter.* »

Mais pour que la Belgique puisse retirer de cette pensée politique tout l'avantage possible, il faut qu'un système de défense approprié à la situation du pays et aux forces de la nation lui donne le temps d'attendre les événements et d'en profiter.

« Il faut, dit l'auteur, qu'à la moindre apparence de guerre, le
« gouvernement soit immédiatement tansféré dans une grande
« forteresse, centralisant tous les moyens de défense pour les pré-
« server des atteintes d'une armée d'invasion qui aurait acquis la
« supériorité en campagne. »

Anvers est, dans la pensée de M. le Colonel, cette citadelle du pays, et l'épigraphe qu'il a choisie, prouve que son opinion s'appuie sur la plus haute autorité militaire des temps modernes. En présence de la parole de Napoléon, il nous paraît impossible de se refuser à l'évidence : il faut reconnaître que l'auteur a

Digitized by Google

raison de proposer Anvers comme centre de toutes les opérations militaires.

Nous ne nous permettrons pas d'entrer dans l'appréciation du système stratégique que popose M. Eenens ; — nous abandonnons cet examen aux hommes spéciaux, mais nous croyons pouvoir répondre à deux objections que nous avons entendu faire aux idées de l'auteur.

On a prétendu que la translation du gouvernement de Bruxelles à Anvers anéantirait le point d'union qui existe entre les provinces, détruirait toute l'action du pouvoir central; on craint que cette mesure ne devienne une véritable renonciation morale à l'indépendance du pays, ou qu'au moins elle ne jette le trouble, le découragement dans la population.

Ces craintes ne sont évidemment que des illusions produites par des idées françaises. Sans le vouloir, les Belges qui raisonnent de cette manière pensent comme des Français; pour eux Bruxelles est le Paris de la Belgique. Mais est-il nécessaire d'entreprendre une longue démonstration pour prouver que c'est une erreur née d'une confusion d'idées? Quelle que soit la prépondérance réelle et salutaire de la capitale de la Belgique, elle n'est pas, comme Paris, le cœur du pays. La vie politique et nationale des provinces ne s'éteindrait pas, si Bruxelles cessait momentanément d'être le siége du gouvernement. Si, pendant la paix, le Belge s'habituait à l'idée que, dans un grand danger national, Anvers deviendrait la capitale; s'il commençait dès aujourd'hui à regarder cette ville comme un fort dans lequel se retirerait le gouvernement, cette translation, loin d'étonner, d'inquiéter la population, lui inspirerait plus de confiance dans la force de son indépendance, et par conséquent plus d'enthousiasme pour sa défense.

Et qu'on ne dise pas qu'un gouvernement relégué à une extrémité du pays cesse d'être le représentant de la nation.

Les Cortès à Cadix n'étaient-ils pas le centre moral de l'Espagne?

Serait-il donc si difficile de prouver au bon sens du pays qu'Anvers n'est que la citadelle de Bruxelles?

Nous ne le pensons pas. — On a aussi exprimé la crainte qu'en se retirant à Anvers le gouvernement ne perdît son autorité sur les provinces wallonnes qui, exposées les premières à l'invasion francise

Digitized by Google

et ayant le plus d'analogie avec cette nation, pourraient facilement accepter une réunion à leurs voisins du midi.

Mais l'auteur a-t-il donc proposé l'abandon des forteresses qui défendent ces contrées et sont pour elles des centres où le gouvernement national est représenté? Le drapeau belge cessera-t-il de flotter sur les remparts de Mons, de Charleroi, de Philippeville, de Namur, etc. ?

Eh non! M. Eenens veut un centre fort, un point d'appui, mais il ne rétrécit pas le cercle de défense.

Bruxelles, ville ouverte, donnerait-elle par hasard au gouvernement des garanties de sûreté que ne pourrait offrir Anvers avec sa citadelle ? Le pouvoir central, établi dans cette dernière ville, n'inspirera-t-il pas plus de confiance aux défenseurs des places de la frontière que s'il restait dans une capitale incapable de soutenir l'attaque d'une armée ?

La pensée de M. le Colonel nous paraît donc à l'abri de toute objection sérieuse.

Avec cet esprit d'organisation qui est une qualité particulière du militaire intelligent, il complète la théorie de son système par un exposé succinct des moyens d'exécution. Il s'occupe de la formation d'une armée qui pourrait s'élever à 200,000 hommes par l'adjonction bien entendue d'une partie de la garde civique; il démontre qu'il est possible d'entretenir une armée aussi nombreuse sans demander au pays des sacrifices au-dessus de ses forces.

Les hommes spéciaux, nous en sommes convaincu, apprécieront dans l'auteur les talents du militaire; pour notre part, nous sommes heureux de trouver en lui la pensée élevée de l'homme politique qui comprend la mission du gouvernement. M. Eenens ne veut pas qu'on abandonne l'entretien de l'armée aux spéculations des financiers et des entrepreneurs; il prouve que l'État peut nourrir les troupes sans que le pays voie dévorer une partie de ses sacrifices par ces hommes qui, pareils à des corbeaux flairant une proie, se trouvent toujours à la suite des armées.

Nous nous arrêtons : déjà notre analyse est bien longue; mais il est difficile d'analyser brièvement un écrit dans lequel chaque mot renferme une idée, où l'auteur parle comme le militaire agira au moment du danger, avec énergie et simplicité.

On a exprimé le regret que M. Eenens n'ait pas cru devoir

Digitized by Google

donner plus de développement à sa pensée. Nous partageons le désir de voir souvent la plume dans la main du colonel, mais nous pensons que la manière claire et succincte avec laquelle il a exposé à ses concitoyens la grande idée de la défense du pays, était la plus convenable au but qu'il s'est proposé.

Il a voulu parler à la nation tout entière; il sera compris d'elle.

Espérons que le gouvernement, de son côté, comprendra et agira!

FR. S.

---

*Fleurs poétiques et parlementaires, par M^r^ ** — Mons, 1846.

L'abondance des matières nous a empêché jusqu'ici de rendre compte d'une satire qui a paru à Mons avec les premiers jours du printemps. L'auteur n'a point signé son œuvre. Nous n'osons trop lui en faire un crime, car il ne s'est pas dissimulé un instant, nous en sommes certain, que ses vers pleins de chaleur, sa verve et sa causticité, le feraient facilement reconnaître. Nous comptons peu de plumes aussi fermes que celle à laquelle on doit les *Fleurs poétiques et parlementaires.* La pièce n'a pas moins de trois cents vers et le poète s'y tient toujours à la même hauteur. Bien qu'il le fasse résonner avec force sous ses doigts crispés, son luth ne se détend pas un moment, il y a loin de sa voix, toujours pleine et sonore, à la voix si tôt fatiguée de la plupart de nos jeunes poètes. Aussi croyons-nous que, dans le genre satirique, personne ne songera à disputer la palme à l'auteur des *Fleurs poétiques et parlementaires.*

A sa façon d'entrer en matière, à l'art avec lequel il dispose ses moyens et ses effets, on reconnaît la longue habitude du métier et la maturité du talent. Chez lui, pas d'écarts, pas de divagations; il domine sa muse, et fait entrer l'inspiration dans le cadre qu'il s'est tracé; il sait d'avance par quel trait il commencera, par quel trait il finira, et sa satire sera justement ce qu'il a voulu qu'elle fût. A l'appui de nos éloges nous désirerions citer tout entière la pièce dont il s'agit. Mais deux choses nous arrêtent: l'espace restreint réservé à nos articles de critique et la crudité de certaines épithètes accolées à des noms honorables. Nous nous contenterons de faire une rapide analyse de cette mordante satire, et d'en reproduire les passages les moins virulents.

Séduit *par une belle matinée de printemps*, le poète se refuse à pousser désormais la charrue sur le terrain ingrat de la politique.

Digitized by Google

Il veut enfin détourner ses yeux de la lutte honteuse où quelques hommes se disputent des lambeaux de pouvoir, pour les reporter sur les champs, les guérêts verts, sur cette nature toujours grande, toujours auguste. Du reste, il a fait ses preuves et son temps. Il songe à remplacer sa couronne d'épines par une couronne de fleurs.

Déjà dans les buissons a souri l'aubépine ;
Le printemps nous revient, et le lilas éclos
Aux jaunes corcorus se mêle en mon enclos.
Les beaux rhododendrums, les marguerites blanches,
L'ébénier dont le vent a secoué les branches,
La douce primevère aux prunelles d'azur,
Le muguet qui se plait au bord d'un ruisseau pur,
L'iris au frais duvet dont les fleurs violettes
Semblent dans nos jardins autant de cassolettes,
Tout ce qu'ont de concerts, de perles, de saphirs,
Les ondes dans les prés, dans les bois les zéphyrs,
Et tout ce qu'en avril, à nos cœurs sympathique,
Condense de trésors le monde aromatique,
Nous charme, nous ravit dans un rêve enchanté,
Efflorescent d'amour, de soleil, de beauté ;
Prisme aux mille couleurs, doux parfums dont s'embaume
Au sortir de l'hiver mon paisible royaume !
Et j'irais, quand tout rit et chante sous nos cieux,
En distraire à ce point mon oreille et mes yeux
De ne pas préférer, renégat poétique,
Le myrte printanier au lierre politique ;
Les oiseaux dans les airs entremêlant leurs chants,
Aux discours filandreux de Haerne et de Dechamps ;
De bourgeons en bourgeons l'insecte vert qui rôde,
A l'immobilité faite homme dans Mérode .....

Le poète oppose ainsi aux beautés de la campagne les défauts et les ridicules de nos hommes politiques. L'idée est heureuse, mais l'écrivain en abuse peut-être : la même figure se reproduit durant une soixantaine de vers ; tous nos honorables sont forcés de comparaître devant cette antithèse accusatrice ; il n'est pas jusqu'aux innocents sténographes qui ne soient mis sur la sellette. On leur préfère les coquelicots rouges !....

Le satirique passe ensuite aux promesses de nos ministres, qui lui inspirent moins de confiance que nos blés en herbe.

. . . . . là haut, là bas, de tous côtés,
L'astre brillant du jour m'inonde de clartés,
De la ville aux hameaux, des châteaux à la ferme,
Des fruits qu'il nous promet ces fleurs portent le germe,

Digitized by Google

Et mon esprit borné dans un étroit compas
Y croit plus aisément qu'à ce qu'il ne voit pas.
Laissez-moi, mes amis, admirer leurs corolles,
Car les faits après tout valent bien les paroles ;
C'est en eux que j'ai foi. Depuis tantôt vingt ans
Qu'aux beaux discours séduit, d'heure en heure j'attends,
Sans vouloir, croyez-moi, les taxer d'imposture,
J'ai fait d'attendre encor ma seconde nature ;
Ces jours que l'avenir nous montre à leur matin
Ont pour mes faibles yeux un éclat trop lointain,
Trop de brouillards, hélas ! nous en cachent l'aurore.
Je leur veux, loin du bruit, laisser le temps d'éclore,
Et perdu jusqu'alors sous mes ormes chenus,
— Adieu ; — je reviendrai quand ils seront venus.

C'est très-bien, lui dit-on ; mais en agir ainsi, c'est désespérer de la bonne cause, trahir les intérêts populaires, méconnaître la sainte mission du poète, et fuir au moment du danger. Il répond à cette objection, il repousse ce reproche ;

— Quand un monde s'effondre et craque et se disloque,
Qu'importe à ses destins l'Iambe d'Archiloque,
Le fouet de Juvenal, de Perse ou de Gilbert?
Dans sa chute sans fin au gouffre où tout se perd
Rien ne l'arrêtera ; nul souffle de Cassandre
De ce feu qui s'éteint ne ravive la cendre.
Il ira sans y voir, il ira son chemin
Jusqu'à ce jour fatal, pour lui sans lendemain,
Où des maîtres nouveaux, une nouvelle race
Des premiers occupants disperseront la trace ;
Trombe humaine rasant au contact de son vol
Tours, dômes et châteaux, déracinés du sol,
Par la flamme et le fer, le meurtre et l'incendie,
Purifiant d'Adam la souche abâtardie,
Suivant par tous sentiers la voix qui lui dit : va !
Forte à briser sa foudre aux mains de Jéhova
Et menaçant au loin d'une nuit éternelle
Tout ce qui tombera sous le vent de son aile,
Tout ce qui de nos lois sera resté debout
Sur la fournaise ardente où la vengeance bout.

Ici le poète se laisse séduire par les faux brillants de l'exagération : il va trop loin, nous ne le suivrons pas ; nous refusons formellement de le croire, et lui-même, dans le fond, n'ajoute pas foi à ses paroles. Nous glissons vers le progrès, sur une pente insensible ; les idées nous y poussent, lentement, mais d'une manière irrésistible. *Un grand cataclysme, une invasion de Cosaques, la dispersion de la*

Digitized by Google

race présente, ne pourraient que retarder la marche de l'intelligence. Nous réclamons de toutes nos forces contre les désolantes prophéties du poète. Non ; nous n'aurons pas à traverser une *ère immense de douleur, un fleuve de sang*, pour arriver à cette heureuse époque qu'il appelle et décrit en si beaux vers.

Nous passons à la fin de la pièce, car nous sommes pressé d'en venir à la charmante tirade qui la termine.

Alors comme aujourd'hui, noble cœur, âme douce,
Parmi les blés en fleurs, sur des tapis de mousse,
Quelque poète encor, de soi-même oublieux,
Comme moi reviendra, solitaire en ces lieux,
Saluer du printemps la pompe rajeunie,
Bénir du Dieu vivant la clémence infinie
Et dans un hymne saint par l'écho répété
Risquer, avec amour, un peu de liberté ;
Ame sœur de la mienne, aimante et dédaignée,
Faisant et refaisant sa toile d'araignée
A l'ombre, dans un coin bien petit, bien obscur,
Sans craindre que la main qui glisse sur le mur
Ne se prenne au hasard dans la trame rompue
Et ne brise en jouant son œuvre interrompue ;
Car tel est ici-bas à tous votre destin,
Poètes ! et vos vers ne vivent qu'un matin... .

Lorsqu'un homme nous fait lire des vers comme ceux-là, on peut, on doit lui passer bien des choses. Aussi nous garderons-nous de relever quelques hémistiches raboteux ou obscurs. Seulement, il est un défaut dont nous désirons voir se corriger l'auteur des *Fleurs poétiques et parlementaires*. Nous voulons parler de la manie de forger des mots nouveaux, qui nous mène droit à la confusion des langues. Quatre néologismes en huit pages, c'est passer les bornes permises : *crepitus* est latin, *replâtreurs* n'est pas français ; *loyoliste* nous semble barbare, *germinateur* ne se trouve dans aucun dictionnaire. Nous avons remarqué aussi avec peine une certaine affectation de la rime riche, qui oblige parfois l'auteur à unir des épithètes dures et prosaïques ou des mots étonnés de se trouver ensemble. Les vers suivants prouveront que nos critiques ne portent pas à faux :

— Qui dissimulant mal quelque argument *faulif*,
De plus d'une éloquence est le trait *distinctif*.

Ta mission est sainte, accomplis-la ; qu'était-ce
Que la muse autrefois, sinon la prophétesse....

Digitized by Google

Qui, moi ! que reprenant mon ancienne *charrue*,
Je laisse encor mes pas descendre dans *la rue*.

(A quoi servirait une charrue sur le pavé de nos villes?)

En enlevant ces taches légères, l'auteur ferait de sa pièce, une pièce irréprochable, au point de vue de l'art. Quant à l'esprit qui l'a dictée, le juger n'est pas notre affaire. Nous comprenons que ce qui se passe aux chambres est bien propre à faire perdre patience à un poète irritable ; mais il aurait dû traiter d'une façon moins cavalière certains noms respectés. Nous aurions demandé grâce surtout pour les représentants montois, enfants de la même cité que lui. — La rime est une mauvaise conseillère.

A. W.

Histoire de la Maison de Saxe-Cobourg-Gotha, traduction libre, augmentée et annotée par M. Auguste SCHELER. — Bruxelles, grand in-8°, pp. 344.

Ce n'est point un de ces ouvrages, trop nombreux aujourd'hui, inspirés par une basse flagornerie ou une ignoble spéculation, et nous louons vivement l'auteur d'avoir su éviter les dangereux écueils que lui présentaient et son sujet et sa position. L'introduction et les six premiers chapitres (Depuis l'origine du margraviat de Bosnie jusqu'à l'avènement du feu Duc régnant de Saxe-Cobourg, 1123-1806) sont la traduction de l'ouvrage allemand intitulé : *Das herzogliche Haus Sachsen-Coburg-Gotha, seine Geschichte und gegenwartige stellung in Europa, von Dr Wilderich Weick, professor an dez Universität Freiburg.* — Carlsruhe, 1842, in-8°, pp. 269. — De savants commentaires et des notes judicieuses relèvent les inexactitudes de l'original, expliquent et rectifient plusieurs faits, en indiquent de nouveaux, et donnent à ce livre, quelquefois obscur et d'un style embrouillé, de la précision et de la clarté. Quant à l'époque contemporaine elle a été exclusivement traitée par M. Scheler, et ce n'est point la partie la moins importante, ni la moins consciencieuse de cet ouvrage.

La Maison de Saxe et ses nombreuses branches prétendent remonter à l'établissement du margraviat de Misnie, *Meissen*, et

Digitized by Google

descendre du célèbre Witikind, le plus redoutable des adversaires de Charlemagne. Ce ne fut cependant que dans les premières années du douzième siècle que Conrad le Grand fonda, par un heureux concours de circonstances, la grandeur de la Maison de Wettin et en assura l'hérédité à sa famille. Rien de plus confus que l'histoire des premiers siècles de cette Maison, dans laquelle se perpétua jusqu'aux temps modernes le funeste principe de la division des États entre les fils du prince régnant. De là d'incessantes subdivisions que cherchent à réunir, à grands travaux, des princes sages ou ambitieux, employant pour y parvenir, les uns l'or ou des alliances, les autres la violence ou le crime. Aussi les premières époques de cette histoire sont-elles remplies de guerres, d'assassinats, d'empoisonnements, de parricides. Les notes de M. Scheler sont un fil précieux, grâce auquel on peut sortir de ce sombre dédale et suivre la filiation de cette famille, qui a vu ses membres figurer sur tous les trônes de l'Europe.

Le chapitre traitant de la lutte des princes protestants contre Charles-Quint est fort intéressant ; le caractère des chefs de la ligue, tracé sans prétention, explique mieux que ne le feraient de longues dissertations, leurs succès et leurs revers. Mais, à notre avis, la partie réellement remarquable de cet ouvrage, et la plus digne des méditations du penseur, c'est l'histoire de l'origine et de l'accroissement des nombreuses cités de la Saxe. Fatigué des agitations politiques qui envahissent trop souvent la scène, l'esprit se repose avec délices sur des objets moins bruyants et surtout plus empreints d'humanité. On aime à suivre ces villes naissantes dans leurs premiers progrès, à étudier les sources de leur prospérité actuelle, à voir se développer leur richesse industrielle, se former et se consolider leurs grandes institutions, foyers de civilisation dont les rayons bienfaisants ont vivifié la vieille Germanie. Dans ce récit l'auteur a fait preuve d'une vaste érudition, et l'on y retrouve en son entier cet esprit d'observation qui rend l'école allemande si distinguée. Arrivé à la partie la plus épineuse de son travail, à la vie du roi des Belges, dont il est le bibliothécaire-adjoint, M. Auguste Scheler a su se dégager de tout sentiment personnel, et rester historien dans la véritable acception du mot. Qu'on ne s'attende donc point à trouver là un panégyrique, mais des faits, une biographie sage et exacte.

Digitized by Google

M. Scheler a joint à son livre des tableaux généalogiques d'une grande exactitude, et plusieurs lettres adressées par le Grand Frédéric et par Voltaire à la duchesse Louise-Dorothée de Saxe-Gotha, lettres dont il a facilité l'intelligence par de nombreuses notes.

L'histoire de Saxe, n'est certes pas un de ces livres dont l'apparition fait époque. Le cadre en est restreint par le sujet même et le style de M. Scheler accuse son origine tudesque. Mais la modestie du jeune écrivain le met à cet égard à l'abri de nos reproches. Nous saurons toujours faire la part du vrai mérite, nous montrant aussi indulgent pour lui que nous serons impitoyable pour ces réputations usurpées qui ont failli perdre chez nous tout esprit littéraire.

A. H.

Essai sur l'Histoire parlementaire de la Grande-Bretagne au XVIII^me^ siècle, *par M. Altmeyer.*

Nous avons parlé dans notre dernière livraison de la prochaine publication d'un ouvrage historique de M. Nothomb ; nous avons aujourd'hui à annoncer à nos lecteurs une nouvelle qui, nous en sommes certains, ne leur sera pas moins agréable ; M. Altmeyer achève une œuvre de la plus haute importance, œuvre à laquelle cependant il a modestement donné le titre d'*Essai*. Faire l'éloge de l'écrivain, c'est chose inutile; *l'Histoire des relations commerciales et diplomatiques des Pays-Bas avec le nord de l'Europe au XVI^e^ siècle*, *Marguerite d'Autriche*, *le Cours de philosophie de l'Histoire*, etc, ont placé M. Altmeyer au premier rang entre tous. Quant au succès qui attend l'*Histoire parlementaire de la Grande-Bretagne*, il sera brillant et mérité, si nous en jugeons par les fragments publiés depuis le 31 mai, par le Débat Social. Nous nous permettrons de reproduire une appréciation de la nation anglaise, morceau d'une grande concision et d'une rare puissance de style.

Digitized by Google

« Tous les regards sont aujourd'hui fixés sur la nation anglaise, « nation vraiment grande malgré ses erreurs, ses préventions, ses « travers, son orgueil et ses vices ; nation active et vigoureuse qui, « en peu d'années, sans secousses et sans bouleversements, aura « obtenu l'émancipation des catholiques et des nègres, la réforme « parlementaire et celle de l'impôt, et probablement aussi la « destruction des préjugés, des restrictions et des monopoles « commerciaux qui pèsent sur elle. Terre marquée d'un sceau « fatal et respecté, dont la constitution, à une époque où presque « tous les États de l'Europe gémissaient sous un joug de fer, avait « établi le pouvoir royal comme une simple délégation de la volonté « nationale et garanti les droits du peuple par le jury, la liberté de « la presse et de l'association et même par l'intérêt de l'aristocratie « à combattre l'arbitraire. Race d'élite qui a initié le monde aux « deux plus grandes puissances des temps modernes ; la presse et « l'industrie. »

Digitized by Google

DU ROMAN EN ANGLETERRE,

AVANT WALTER SCOTT.

C'est une magnifique histoire que celle du roman en Angleterre avant Walter Scott. Malgré son immense talent, ce grand écrivain n'a pu faire oublier ceux qui lui ont frayé la route, et il suffit d'une esquisse rapide de ses devanciers pour se convaincre que l'illustre Écossais compte parmi eux, sinon des maîtres, du moins de puissants rivaux.

Dès le commencement du dix-huitième siècle l'Angleterre nous offre deux productions immortelles, le *Gulliver* de Swift,[1] conte de fée pour les enfants, triste et amère parodie pour les hommes; et *Robinson Crusoë*,[2] ce livre si original et si vrai, ce livre de tous les âges et de tous les pays, ce livre que Rousseau voulait mettre entre les mains de son *Emile*, comme le plus heureux traité d'éducation; ce livre que tout le monde a lu et dont il serait superflu de faire ici l'éloge. Ce qu'on ignore généralement c'est que De Foe, l'auteur de cet admirable ouvrage, écrivit plusieurs autres romans dans lesquels se retrouve quelquefois le peintre du naufragé solitaire.[3]

Telles avaient été les productions de la littérature anglaise dans ce genre, lorsque parut en 1740, sans nom d'auteur, un roman en forme de lettres intitulé *Paméla*. La publication de ce livre fait époque dans l'histoire littéraire, car elle annonçait qu'un homme de génie avait entrevu l'idéal du roman. Cet homme s'appelait Samuel Richardson.

[1] Publié en 1727.

[2] Publié en 1719.

[3] Ces romans sont: *La Vie et les Aventures du Capitaine Singleton*, *l'Histoire de Moll Flanders*, celle *du Colonel Jack*, etc.

Digitized by Google

« Avant lui, dit M. Villemain, le roman profondément moral, « le roman qui prend l'âme et la suit dans toutes ses nuances, le « roman qui peint la vie dans toutes les conditions, qui laisse à « chaque condition son caractère, son intérêt, sa passion, son lan- « gage, le roman qui est un immense drame, n'existait pas. »

Richardson avait exercé longtemps à Londres la profession d'imprimeur, et ce ne fut qu'après avoir atteint sa cinquante-troisième année, qu'il fit paraître son premier ouvrage, dans lequel, sous la forme d'une histoire très-simple en elle-même, il développa une profonde connaissance du cœur humain, fruit d'une observation attentive et de longues méditations.

La vogue de ce livre fut telle, qu'il eut cinq éditions dans la même année : succès presque sans exemple dans les annales littéraires. C'était le premier roman qui avait pris spécialement pour tâche d'inspirer des principes de vertu ; aussi, par une distinction dont n'avait encore joui aucun ouvrage de ce genre, les prédicateurs même recommandèrent du haut de leurs chaires la lecture de *Paméla*. Déjà cependant un rival redoutable, dont il sera question plus tard, entreprit de jeter du ridicule sur l'ouvrage de Richardson.

Celui-ci, après huit ans de silence, fit paraître les deux premiers volumes de son chef-d'œuvre, *Clarisse-Harlowe*. Qui ne connaît les deux personnages de ce roman, Clarisse, cette âme si noble et si pure, Lovelace, cette prodigieuse création qui suffirait à elle seule à la gloire d'une littérature ?

Malgré la grosseur des volumes, l'ouvrage était encore peu avancé. De toutes parts on écrivait à Richardson pour le prier de modifier le caractère de son héros, et de donner à son histoire un dénouement heureux ; mais la résolution de l'auteur fut inébranlable ; et six nouveaux volumes, aussi longs que les premiers, amenèrent la lugubre conclusion.

Le dernier ouvrage de l'auteur de *Clarisse* fut l'*Histoire du Chevalier Grandison*, en sept volumes. Le personnage principal de ce livre rappelle par sa fastidieuse perfection les héros quintessenciés de M^lle^ de Scudéry.

Digitized by Google

Le succès de Richardson fut plus éclatant peut-être à l'étranger que dans sa patrie. En France surtout, quoique traduits d'une manière très-diffuse par l'abbé Prévost et par Le Tourneur, ses ouvrages obtinrent une immense célébrité. Écoutons Diderot, la tête échauffée par la lecture des fictions du romancier anglais, s'écrier dans son enthousiasme :

« Tout ce que Montaigne, Charron, La Rochefoucauld et Nicole « ont mis en maximes, Richardson l'a mis en action. O Richardson! « on prend, malgré qu'on en ait, un rôle dans tes ouvrages. On se « mêle à la conversation, on approuve, on blâme, on admire, on « s'irrite, on s'indigne. Ce grand peintre des passions ne vous trans- « porte point dans des contrées lointaines, il ne vous égare point « dans des forêts, il ne vous expose point à être dévoré par des « sauvages; il ne fait point couler le sang par flots; il ne se jette « jamais dans les régions de la féerie. Le monde où nous vivons est « le lieu de la scène. Le fond de son drame est vrai; ses personnages « ont toute la réalité possible; ses incidents sont dans les mœurs de « toutes les nations policées. Que de fécondité dans la création des « personnages! que de variété dans la peinture des caractères! mais « ce qui confond d'étonnement, c'est que chacun a ses idées, ses « expressions, son ton; et que ces idées, ces expressions, ce ton, « varient selon les circonstances, les intérêts, les passions, comme « on voit sur un même visage les physionomies diverses des passions « se succéder. Dans ces tableaux immortels, comme dans la nature « au printemps, on ne trouve point deux feuilles qui soient du « même vert... »

Après cet éloge passionné, voyons la critique calme et judicieuse de M. Villemain.

« Richardson, dit-il, a puissamment agi sur la littérature fran- « çaise du dix-huitième siècle, il a excité l'enthousiasme de plusieurs « écrivains célèbres, et son influence se retrouve dans toutes les « innovations dramatiques méditées alors et heureusement accomplies « aujourd'hui.... Préoccupé des êtres qu'il a créés, il leur conserve,

Digitized by Google

« il leur trouve une foule de nuances vraies qui ne ressemblent pas « seulement à ce qu'on voit dans telle ou telle société, dans telle ou « telle époque, mais qui ressemblent à l'homme en général. Ces « nuances, il les voit d'autant mieux qu'il s'est passionné pour les « personnages qu'il imagine, que ces personnages sont devenus une « des formes de sa propre existence ; que c'est lui-même qui sent « en eux.... Un autre attribut de son génie, c'est la puissance et la « variété des inventions secondaires qui doivent faire ressortir une « pensée principale..... Cette foule de personnages qu'il a rassemblés, « tous ces acteurs qu'il fait concourir à son but ont tous des phy- « sionomies distinctes et des traits qui s'accordent. Leurs paroles, « leurs actions, leurs passions, leurs intérêts, sont dans une étroite « correspondance ; vous reconnaissez chacun d'eux lorsqu'il parle ; « vous le devinez lorsqu'il ment. »

Nous ne pouvons quitter l'auteur de *Paméla* et de *Clarisse*, sans dire un mot du spectacle que vient de nous offrir la littérature mercantile de Paris. Il y a quelques années, nous avions déjà vu M. Alexandre Dumas signer de son nom les lettres de *Jacques Ortis*, d'Ugo Foscolo. Aujourd'hui c'est M. Jules Janin qui s'avise de refaire le chef-d'œuvre de Richardson.

Nous avons dit que peu de temps après la publication du premier roman de Richardson, il avait paru un ouvrage destiné à le tourner en ridicule.

Ce fut le *Joseph Andrews*, de Fielding, ouvrage de peu d'étendue, mais qui annonçait déjà un écrivain de premier ordre. Ce roman, qui consiste dans le récit des aventures de personnages d'une position sociale assez humble, offre un des caractères les mieux tracés qui soient sortis de la plume d'aucun romancier, celui d'un ministre protestant, type de vertus patriarcales et de rustique naïveté. *Joseph Andrews* fut suivi de *Tom Jones*, le chef-d'œuvre des romans anglais, et peut-être de toutes les productions de ce genre de littérature. Il n'est pas de forme d'éloge qui n'ait été épuisée sur cette admirable composition, que des critiques, dans leur enthousiasme, ont appelée

Digitized by Google

une véritable épopée, digne d'être mise à côté des plus sublimes productions de l'esprit humain. Il n'est pas jusqu'à La Harpe, si dédaigneux envers les littératures étrangères, qui n'ait proclamé *Tom Jones* le premier roman du monde, bien qu'il ignorât la langue de Fielding, et qu'il ne connût son ouvrage que par une traduction très-imparfaite. C'est que jamais l'auteur de *Tom Jones* n'a été égalé pour l'art avec lequel il développe un plan et pour l'admirable enchaînement des détails qui doivent amener le dénouement du récit. Chez lui point de coups de théâtre, point de péripéties improbables et extravagantes, tout s'enchaîne, tout se suit, tout se déroule de la manière la plus vraisemblable et la plus naturelle. Qu'on y ajoute, et c'est ici que le talent de Fielding a encore droit à toute notre admiration, la peinture la plus fidèle des mœurs de son époque, une connaissance approfondie de la nature humaine, et des différents mobiles de nos actions, développées tour-à-tour dans des scènes du pathétique le plus élevé, de la plus fine plaisanterie ou du comique le plus bouffon. Mais est-il nécessaire de s'étendre ici sur le mérite d'un écrivain que Walter Scott, Byron et Goëthe ont placé au premier rang ?

Fielding mourut à Lisbonne en 1754, âgé seulement de quarante-sept ans, après avoir publié son dernier roman, *Amélie*, ouvrage où l'on ne trouve plus, il est vrai, le haut mérite de *Tom Jones*, mais qui n'en est pas moins une composition qui eût suffi pour faire la réputation de tout autre écrivain.

C'est un spectacle rare que l'apparition simultanée de tant de chefs-d'œuvre dans le même genre littéraire. Au moment où les productions si différentes de Richardson et de Fielding faisaient l'admiration de leurs contemporains, un autre écrivain, plus jeune, plein de verve et d'originalité, Smollett, entrait dans la même carrière.

Doué d'une imagination inépuisable et d'une merveilleuse facilité, Smollett peut sous plusieurs rapports être comparé à Lesage. Il possède la même habileté à peindre les ridicules des hommes et à

Digitized by Google

nous faire passer successivement sous les yeux les caractères de toutes les classes de la société. Son premier et son meilleur ouvrage, *Les Aventures de Roderick Random*,[1] retrace en grande partie les événements de sa jeunesse ; presque tous les personnages sont des portraits réels. Il est difficile de se figurer une lecture plus attachante que celle de cet ouvrage. Comme *Gil Blas*, le héros traverse mille vicissitudes, est exposé à d'innombrables dangers, se trouve en contact avec une foule de personnages dont la plupart ne font que paraître un instant sur la scène. Dans ses tableaux, Smollett déploie une fécondité prodigieuse ; chacun de ses chapitres pourrait presque fournir la matière d'un roman ou d'un ouvrage dramatique. Une composition du même genre, *Peregrine Pickle*, publiée trois années plus tard, se fait remarquer par la même richesse de faits, la même variété de caractères, et surtout par une verve comique qui n'est peut-être pas toujours du meilleur goût, mais dans lequel nul écrivain n'a depuis surpassé l'auteur de *Roderick Random*.

De tous les romanciers, Smollett est celui qui a le mieux dépeint les marins, classe d'hommes dont il avait étudié les mœurs et le langage, en assistant, en qualité d'aide-chirurgien, à la mémorable expédition contre Carthagène ; les noms de ses personnages nautiques sont devenus proverbiaux.

Les autres romans de Smollett sont l'*Histoire du Comte Fathom*, *Les Aventures de Lancelot Greaves*, faible imitation de la manière de Cervantes, et *Humphrey Clinker*, digne pendant de *Roderick Random*. Auteur d'une quantité d'ouvrages de poésie, d'histoire, de critique, et d'un grand nombre de traductions, Smollett mourut, comme Fielding, sous un ciel étranger. Ce fut à Livourne qu'il termina, en 1771, à l'âge de cinquante ans, une vie épuisée par ses travaux littéraires et des tracasseries continuelles.

Walter Scott croit devoir mettre Smollett sur la même ligne que Fielding ; mais en dépit d'une aussi haute autorité, on ne saurait

[1] Publié en 1748.

Digitized by Google

refuser la supériorité à l'auteur de *Tom Jones*. Malgré la fécondité de son imagination, la variété de ses tableaux, et le plaisir que nous procure la lecture de ses écrits, Smollett est plutôt habile coloriste qu'observateur profond ; ses portraits sont très-souvent exagérés : il s'attache trop aux choses extérieures, et ne nous fait pas assez voir, comme dit Shakspeare, l'étoffe dont nous sommes faits.

N'oublions pas de parler ici d'un ouvrage qui ne peut guère être classé avec les productions que nous venons d'énumérer, mais qu'il est impossible de passer sous silence : le *Rasselas* de Johnson. Sous le voile d'une ingénieuse fiction orientale, l'auteur s'attache à nous montrer que toutes les jouissances terrestres sont incapables de donner le vrai bonheur, et que la parfaite félicité ne se réalisera que dans une existence future. On aura peine à croire que cet ouvrage, remarquable par l'élévation des pensées et du style, fut composé par Johnson, dans l'espace d'une semaine, pour couvrir les frais d'enterrement de sa mère !

L'année même que Johnson écrivait son *Rasselas*, Laurent Sterne, Irlandais comme Swift, publia les premiers volumes de *Tristram Shandy*, cette composition si bizarre et si unique dans son genre, dont il est presque impossible de faire l'analyse, et qui est peut-être l'ouvrage de cette époque dont on parle le plus et que l'on comprend le moins.

On a fait bien des appréciations de Sterne, mais nul ne nous semble avoir mieux saisi son caractère que M^r^ Walckenaer dans la *Biographie Universelle*, « Sterne, dit-il, est du petit nombre de ces « écrivains qui ont su intéresser et plaire en nous initiant aux diva- « gations de leur esprit, aux caprices de leur imagination, aux « singularités de leur caractère. Sterne peint l'homme en ayant « l'air de ne chercher qu'à amuser ses lecteurs, qu'à se jouer d'eux « et de lui-même, en paraissant uniquement occupé à étudier ses « sensations, ses goûts, ses penchants particuliers ; à se rendre un « compte exact et minutieux des émotions qu'il éprouve et des « hasards qui les font naître. Moraliste d'autant plus persuasif qu'il

Digitized by Google

« raconte et n'enseigne pas ; satirique d'autant plus malin que c'est « en agitant les grelots de la folie qu'il décoche ses traits les plus « acérés ; narrateur d'autant plus pathétique qu'il met plus de sim- « plicité dans ses paroles et semble contenir davantage sa pénétrante « sensibilité, qui se trahit par des réticences ; bouffon d'autant plus « divertissant qu'il l'est sans le vouloir et qu'il ne fait que céder à « l'humeur joviale dont il est animé ; enfin auteur d'autant plus « aimable qu'il cause toujours, et ne compose jamais ; tel est « Sterne, qui n'a point eu de modèle, et ne doit point en servir, « parce que le genre dans lequel il a excellé est à la fois réprouvé « par la raison et par le goût ; qu'il ne convient qu'au génie qui l'a « créé, et que celui-là même n'a pu nous en montrer les avantages « sans en produire en même temps les inconvénients et les vices. »

Walter Scott, souvent panégyriste et toujours indulgent pour ses devanciers, s'est montré à l'égard de Sterne d'une sévérité impitoyable. L'auteur de *Tristram Shandy* n'est, suivant lui, qu'un plagiaire effronté, qui a néanmoins eu le mérite de voiler habilement ses larcins en y donnant une forme rajeunie.

Au reste, quel que soit le jugement que l'on porte sur le premier ouvrage de Sterne, il n'y a qu'une opinion à l'égard de son *Voyage Sentimental*, délicieuse composition qu'on ne se lassera jamais d'admirer. Quoi de plus original, de plus touchant, de plus gracieux que les épisodes du Moine, de l'Épée, du Captif, de Marie ?

Après les productions de ces auteurs illustres, faut-il parler du roman anglais dont la renommée est peut-être la plus populaire et la plus répandue, du *Vicaire de Wakefield*, par Goldsmith ? [1] Cet ouvrage, qui présente des tableaux si naturels et si intéressants, des détails d'une sensibilité si exquise, et auquel on ne saurait reprocher qu'un peu d'invraisemblance dans le dénouement, est devenu un des livres types de la langue dans laquelle il est écrit. C'est en effet la prose anglaise dans sa perfection ; on

[1] Publié en 1766.

Digitized by Google

n'y trouve ni les phrases enflées et sonores du style de Johnson, ni les mignardises qui déparent souvent celui de Sterne. La poésie de Goldsmith a presque droit au même éloge, mais ce serait sortir de notre sujet que de considérer ici cet écrivain autrement que comme romancier.

Vers le même temps, un jeune Écossais, Mackenzie, faisait paraître son *Homme Sensible (Man of Feeling)*. Ce livre, comme tous ceux du même auteur, est moins un récit qu'une analyse de caractère, un tableau du cœur.

Quelques critiques n'hésitent pas à placer Mackenzie, comme écrivain, sur la même ligne que Richardson et Fielding. La littérature anglaise n'offre rien de plus dramatique que certains passages de l'*Homme Sensible*, de l'*Homme du Monde*, et de *Julie de Roubigné*. Contemporain, dans sa jeunesse, de Hume, de Robertson, de Smith, de Ferguson, de Blair, de cette pléïade qui faisait alors la gloire de l'Écosse; Mackenzie ne termina sa carrière qu'en 1831, l'année avant la mort de Walter Scott, qui avait fait à son vénérable confrère l'hommage de son premier roman.

Pendant plusieurs années il ne parut guère que des imitations plus ou moins heureuses des divers genres dont nous avons parlé. Nous citerons l'*Evelina* et la *Cécile* de miss Burney, composés, dit-on, par l'auteur avant l'âge de vingt ans, et qui jouissent encore d'une certaine renommée; les romans de Charlotte Smith,[1] écrits dans un style passionné et qui révèlent un rare talent d'observation; ceux du docteur Moore,[2] ami et biographe de Smollett; et surtout *Simple Histoire*, par M^me^ Inchbald. Mais une nouvelle classe de romans s'élevait, celle des romans mystérieux, récits sombres et terribles, dont la scène se passe ordinairement dans les donjons d'un château sicilien, au fond de quelque forêt, ou sous les sombres ogives d'un monastère d'Italie. Ce genre,

[1] *Emmeline, Célestine, le Vieux Manoir Anglais*, etc.
[2] *Zeluco, Édouard, Mordaunt*, etc.

Digitized by Google

préparé déjà par Horace Walpole [1] et Clara Reeve,[2] fut porté à sa perfection par Anne Radcliffe, dans le *Roman Sicilien*, dans l'*Italien*, et surtout dans les *Mystères d'Udolphe*.

Anne Radcliffe trouva de nombreux imitateurs. On vit paraître une foule de romans à titres mystérieux et terribles, condamnés depuis longtemps à un oubli mérité. Tel n'a cependant pas été le sort du *Moine*, par Lewis, ce bizarre et épouvantable mélange de mystère, d'horreur et de volupté. Le célèbre Broussais, qu'on ne s'attendrait peut-être pas à voir citer ici, a dit de ce livre : « *Le Moine* est un chef-d'œuvre d'invention et d'esprit, dans lequel, « avec un ton de philosophie et sans aucune expression d'enthou- « siasme, l'auteur vous fait passer sous les yeux les merveilles les « plus extraordinaires en démonomanie, possession, abcession, « magie, sortilèges, etc. ; c'est une association de raisonnements et « de logique avec le merveilleux tout-à-fait étonnante. L'auteur « de ce roman est pour moi un homme extraordinaire en ce genre « et qui n'a pas été égalé. Si vous n'êtes pas trop affectible par « la diablerie et la sorcellerie, lisez-le ; si vous y êtes trop sensible, « ne le lisez pas. »

Le *Caleb Williams* du démocrate Godwin, ouvrage puissant de style et d'intérêt, sanglante critique des institutions sociales, termine dignement la liste des romans anglais du dix-huitième siècle. Le dix-neuvième s'annonça par la publication de quelques livres écrits par des femmes, dont plusieurs vivent encore aujourd'hui. Parmi ces ouvrages il en est qui obtinrent un succès mérité ; mais nous ne pouvons en faire l'appréciation sans dépasser les limites que nous nous sommes imposées, en commençant cette esquisse.

Au reste l'éclat dont ils brillèrent ne tarda pas à s'éclipser devant la gloire de l'illustre auteur *d'Ivanhoë*, des *Puritains d'Écosse* et de la *Fiancée de Lammermoor*.

E. J.

[1] Dans le *Château d'Otrante*.
[2] Dans le *Vieux Baron Anglais*.

Digitized by Google

LES LARMES.

—

Lorsque, d'un pas distrait, nous poursuivons nos rêves
Sous l'ombrage doré des grands bois murmurants,
Par les plaines de trèfle et les doux champs de fèves,
Ou sur les rocs hardis qui bordent les torrents;

Et que, par intervalle, arrêtés sous un chêne,
Nous sentons lentement pénétrer dans l'esprit
Le calme harmonieux et la douceur sereine
De la terre qui chante et du ciel qui sourit;

D'où vient que malgré nous, une vague tristesse
Qu'on ne peut définir et qu'on craint de montrer,
Monte de l'âme au front qui s'incline et s'affaisse,
Et que sans le savoir, on se prend à pleurer?

D'où vient que dans un bal, quand l'orchestre déchaîne
Le galop bondissant en tourbillons fougueux,
Ou par degrés s'apaise, et mollement ramène
La valse échevelée au quadrille amoureux;

En voyant tous ces fronts étinceler, reluire
Dans un air saturé de parfums enivrants,
Ces regards se chercher, ces lèvres se sourire,
Et ces mains s'égarer sous des seins haletans;

Digitized by Google

D'où vient que de ces flots de joie et de lumière
On sent se dégager un nuage de deuil,
Et que, le cœur troublé par cette ombre sévère,
On s'enfuit brusquement, une larme dans l'œil?

D'où vient que dans un temple, à genoux sur les dalles,
Quand l'orgue vespéral a cessé de gémir,
Et que le dernier bruit qui s'élève des stalles
Expire, au fond du cloître, en un vague soupir;

En contemplant la nef déserte et solitaire,
Les reflets incertains qui tombent d'un tableau,
Le Christ pâle et glacé qui surmonte la chaire,
Et l'autel morne, noir, et froid comme un tombeau;

D'où vient donc qu'à l'aspect de ces sombres images,
Ne pouvant ni prier ni bénir le Seigneur,
L'homme, par des sanglots, adresse ses hommages
A l'Être tout-puissant qui règne sur son cœur?

D'où vient que, dans ces jours si chers à la mémoire,
Quand une Artiste-Reine apparaît à nos yeux,
Et du haut d'un théâtre étoilé de sa gloire
Nous ouvre les palais d'un monde merveilleux;

Quand de l'âme et des sens sa voix tendre ou hautaine
Parcourt en triomphant le sonore clavier,
En fait jaillir l'amour, la colère, la haine,
Et tient courbé sous elle un peuple tout entier;

D'où vient donc que ce peuple, en relevant la tête
Pour saluer l'artiste au moment du départ,
Ne trouve pour ses vœux de plus digne interprète
Que les pleurs éloquents qui mouillent son regard?

Digitized by Google

Ainsi que nous l'avons appris de notre mère,
Et que les livres saints le disent à leur tour,
L'homme, errant ou captif, n'est-il donc sur la terre
Qu'un sublime exilé du céleste séjour ?

Lorsque son œil se voile et que son front s'incline
Devant un grand spectacle admiré de nous tous,
Qu'il sent frémir son cœur au fond de sa poitrine
Et qu'insensiblement il fléchit les genoux ;

Est-ce le souvenir de sa grandeur déchue,
Un retour sympathique aux splendeurs du passé,
Le songe éblouissant d'une gloire perdue,
Qui fait tomber des pleurs sur son sein oppressé ?

TH. WEUSTENRAAD.

Digitized by Google

MAITRE HERMANN.

LÉGENDE INÉDITE.

Vers l'an 1320, près de Cologne, vivait un vieil alchimiste n'ayant pour toute compagnie que sa fille et ses livres. Tous les moments qu'il pouvait dérober à la science, maître Hermann les consacrait à son enfant, douce et frêle créature qu'un poète n'eût pas manqué de comparer à quelque fleur virginale et solitaire. La vie retirée du vieillard, le bruit étrange qu'on entendait parfois dans son laboratoire, faisaient concevoir de lui l'idée la plus défavorable. Le peuple grossier des campagnes était persuadé que le bonhomme entretenait des intelligences avec l'enfer, et l'imagination allemande ne s'arrêtant pas en aussi beau chemin, on assurait que l'alchimiste, en retour de quelque recette merveilleuse, avait promis l'âme de sa fille à son maître Satan. Un jour on devait voir cette pauvre enfant disparaître tout à coup, et Dieu sait ce que le diable en ferait.

Maître Hermann n'en vivait pas moins tranquille au fond de sa demeure. Comme il sortait rarement, toujours préoccupé, la tête basse et les mains dans ses larges manches, il ne remarquait pas les regards sombres et méfiants que lui jetaient les groupes formés sur son passage. Il était heureux, autant qu'un alchimiste peut l'être, quand après de longues journées de travail, il venait, dans le simple mais coquet appartement de sa fille, reposer sa tête en feu et s'asseoir auprès de sa Johanne chérie. Il l'aimait à l'égal de la science, et il eût voulu la cacher à tous les yeux, comme il cachait les secrets de son laboratoire. Il craignait pour elle le monde et surtout les amants, qui la lui enlèveraient de bonne heure : elle était si jolie !...

Digitized by Google

— Mon Dieu, que deviendrais-je si tu me quittais? lui disait souvent le vieillard; la science est pour la tête, pour le cœur, je n'ai que toi. — Vous quitter! répondait la jeune fille, en enlaçant ses bras roses au bras du bon Hermann, comme si elle eût craint qu'on ne l'en séparât; comment y songerais-je? quelle affection remplacerait la vôtre? Mes instants de bonheur sont ceux que je passe près de vous. Si parfois je sors de notre demeure, personne n'a pour l'inconnue ni vos regards pleins de bonté, ni vos paroles affectueuses. Rien ne me tente au dehors. — Rien ne te tente, c'est bien, reprenait l'Alchimiste souriant; mais toi, avec ton front pur, tes grands yeux bleus, tes joues à peine nuancées de carmin, — Et le vieillard baisait le front, les yeux et les joues de la jeune fille, — n'es-tu pas un trésor qu'on m'envie? Tu vas compter seize ans, et la seizième année qui sonne appelle les amants autour de nous... — Mon père, s'écriait la jeune fille, confuse sans savoir pourquoi, je veux n'aimer que vous et rester loin du monde. — Oui, demeure loin du monde, continuait le vieillard, comme en se parlant à lui-même, la moindre émotion te fait rougir et trembler : tu ne supporterais pas la douleur. Ta mère était comme toi : faible fleur, le monde l'a brisée....

Quelque profonde que fût la retraite où vivait Johanne, un de ces pages toujours à la recherche de jolis minois avait découvert la jeune fille. Il l'avait aperçue à l'église, derrière le rideau de sa fenêtre, mais sans jamais pouvoir être remarqué par elle. Ce n'était rien moins qu'Arnold de Reinberg, le brillant neveu de l'archevêque de Cologne, déjà connu par de nombreuses fredaines, quoique sa lèvre fut encore imberbe. Il se mit à roder autour de la demeure de l'alchimiste, avec la patience du renard. Il connut bientôt les occupations de maître Hermann, et son projet fut incontinent arrêté. Il se procura à prix d'or quelques manuscrits sur la science hermétique, y apprit le jargon des alchimistes, et se présenta hardiment devant le vieillard, comme un adepte enthousiaste, ne jurant que par Cham, le dieu de la chimie, et par Hermès, son prophète.

Digitized by Google

— Entrez, dit maître Hermann en entendant frapper d'une manière particulière à la porte de son laboratoire. Les alchimistes d'alors avaient des signes convenus pour se reconnaître et s'aider au besoin. Ce qui ne les empêchait pas de se détester entr'eux et de se cacher soigneusement leurs secrets. Entrez, répéta le vieillard qui jeta un voile épais sur ses creusets et ses cornues. Mais entrez donc! s'écria-t-il impatienté. Il se retourna et vit un jeune homme arrêté sur le seuil de la porte entr'ouverte. Le nouveau venu paraissait évidemment interdit : à demi courbé, les mains croisées sur sa ceinture, il levait timidement les yeux vers le père de Johanne et n'osait ni parler ni faire un pas..... C'était Arnold de Reinberg qui jouait son rôle et imprimait autant de gravité qu'il pouvait à sa figure d'espiègle. Il s'était vêtu d'une étoffe sombre et cherchait à donner à son front la couleur de son habit. — Que voulez-vous, frère, lui demanda Hermann, prévenu favorablement par l'embarras et le maintien modeste du jeune homme. — M'incliner devant la science, maître, et m'abreuver aux sources pures... Initié à *l'art spagyrique, l'art des arts*, par un ami, un père vénéré, mort trop tôt pour la science et pour moi... Ici le page travesti se frotta l'œil droit avec le pan de sa jaquette... je viens, dans mon isolement et ma douleur, vous demander l'hospitalité de l'atelier, un coin de votre laboratoire où je puisse écouter vos conseils et vous suivre... de loin, dans la recherche de l'arcane mystérieux... Mon fils, me disait souvent mon noble maître, Antonio Bartholoméi, si je fermais les yeux pour jamais, prends ta route vers Cologne, va trouver le grand Hermann : lui seul peut achever l'éducation que j'ai commencée et te guider, vers les colonnes d'Hermès, dans l'*art spagyrique, l'art des arts*... Vous connaissez Antonio Bartholoméi? demanda le page, avec cette effronterie qui était passée en proverbe parmi ses camarades.

Le vieillard fit un signe de tête équivoque. Il ignorait complètement le nom inventé par Arnold. Mais il voulut avoir l'air de le connaître, pour ne pas affliger un disciple qui paraissait si dévoué.

Digitized by Google

Il était aussi intérieurement flatté de voir sa réputation d'alchimiste si bien établie chez des personnages aussi considérables qu'Antonio Bartholoméi.

— Jeune homme, dit-il, l'estime de votre maître m'honore et me surprend ; je vis très-retiré ; j'ignore comment mon nom est parvenu jusqu'à lui.... Je suis le plus humble de tous et le moins habile à vous faciliter les accès de la science, les abords d'une carrière bien rude... — d'une carrière semée d'épines, je le sais, maître, interrompit Arnold qui tremblait de se voir éconduit. Mes cheveux vont blanchir, mon front va se rider avant l'âge ; mais je suis préparé à tout. Famille, considération de fortune, rien ne peut étouffer la noble passion que j'ai conçue pour le grand œuvre. Pur de cœur et de corps, *je sépare et je réunis* ; chrysopée, argyropée, j'ai tout approfondi, et l'on m'a vu remonter jusqu'aux sources arabes. Rhasez, Albucasis me sont connus ; j'ai pâli sur Geber et Mésué..... Mais c'est sur le papyrus, maître, c'est sur les pierres chargées de hiéroglyphes, que nous trouverons le mot sacramentel : l'Égypte, l'Égypte, la terre de Cham, Chemia sive Chamia !...

Le page suait sang et eau : jamais il n'avait fait de semblables efforts de mémoire.

L'alchimiste, distrait comme tous ses pareils, l'écoutait à demi, se contentant de baisser la tête, en manière d'approbation, chaque fois qu'Arnold citait un nom de connaissance, célèbre dans la science hermétique. Le bon Hermann tenait conseil en lui-même et n'était pas trop disposé à introduire chez lui un adepte de l'âge du neveu de l'archevêque. Cependant il ne pouvait s'empêcher d'admirer tant d'ardeur pour l'étude dans un aussi jeune homme. A l'appui de sa demande, le solliciteur avait une de ces figures douces et angéliques qui éloignent le soupçon. Quand il eut décliné, avec une modestie feinte, un nom, un rang, une parenté imaginaires, le vieillard consentit enfin à le prendre pour apprenti dans *l'art spagyrique, l'art des arts.* Mais le page n'était pas encore où

Digitized by Google

il croyait être ; maître Hermann n'accordait jamais que la moitié de sa confiance.

Attenant à son laboratoire se trouvait un cabinet dont les fenêtres à demi murées ne permettaient pas de plonger la vue dans le jardin. C'est là que l'alchimiste consigna le jeune homme, en posant devant lui quelques ouvrages élémentaires dont l'adepte devait se nourrir. Le page ne s'attendait pas à ce mécompte. Cette vie toute intellectuelle dura cependant huit jours. Arnold tenta bien, au moyen de sa table et de son escabeau, de se hisser jusqu'à la partie vitrée de la fenêtre, afin d'apercevoir sa Johanne adorée ; mais, par malheur, maître Hermann le surprit dans cette position ridicule. Le vieillard fronça les sourcils d'une façon toute particulière et balança la tête en signe de mécontentement. Les affaires du page allaient décidément fort mal ; c'était à mourir de dépit et d'ennui. Faire chaque jour deux lieues à cheval pour venir s'enterrer vivant dans ce sombre cabinet, n'ayant devant les yeux que d'indéchiffrables manuscrits ; puis, le soir venu, s'en retourner à la ville sans avoir pu entrevoir le pied de celle à laquelle il rêvait sans cesse, c'était une existence insupportable pour Arnold de Reinberg. Aussi songeait-il à abandonner cette malheureuse intrigue, quand le hasard vint le servir au delà de ses vœux.

Après la peccadille que nous avons rapportée, le jeune apprenti était devenu suspect à l'alchimiste. Depuis ce temps, le page ne pouvait entrer dans le laboratoire qu'avec la permission expresse du maître. Le vieillard se servait pour l'y appeler d'un cercle d'acier qu'il frappait d'une verge de même métal. A ce bruit Arnold comprenait qu'il était autorisé à franchir le seuil du cabinet. Un soir il pensait à quitter, pour toujours peut-être, la demeure de l'alchimiste et à aller retrouver son cheval, qui l'attendait dans l'auberge voisine, quand il entendit retentir le bienheureux cercle d'acier. Il se précipita dans le laboratoire.... Que devint-il quand il vit devant lui Johanne interdite et confuse. — Tu m'appelles ?... lui dit-il, en saisissant les mains fluettes et blanches de la jeune

Digitized by Google

fille. Mais celle-ci ne lui répondit pas. Trop faible pour supporter son émotion, elle chancela et tomba évanouie dans les bras du page... Enlever Johanne, gagner l'écurie de l'auberge voisine, déposer la jeune fille sur son cheval et fuir avec elle, fut pour Arnold l'affaire d'un instant. Il eut bientôt atteint le faubourg de Cologne où il possédait une maison isolée.

Ce qui se passa sous le toit du jeune homme resta toujours un mystère. Le vieux manuscrit que nous avons sous les yeux se contente de nous apprendre qu'Arnold employa tous les moyens, prière, serments, ruse, contrainte même, pour retenir la jeune fille près de lui, et qu'elle ne put de longtemps retourner chez son père. Sans en dire davantage, nous nous hâterons d'expliquer la présence de Johanne dans le laboratoire du vieil alchimiste, et comment il se fit qu'elle appela le page auprès d'elle.

De tout temps, dit notre chronique, la curiosité a été le défaut des femmes. Johanne était bien une fille d'Ève. Plus d'une fois s'approchant du laboratoire avec la légèreté d'un oiseau, elle était venue coller son œil bleu à la serrure ou aux ais mal joints de la porte; et plus d'une fois, elle avait vu son père frapper sur un anneau d'acier dont le bruit métallique faisait sortir, elle ne savait d'où, un lutin attentif aux ordres de l'alchimiste. Elle ne pouvait douter que ce ne fût un être surnaturel, un ange, car il en avait la beauté. La nourrice de Johanne l'avait endormie avec de merveilleuses légendes où les génies de l'air, les bagues mystérieuses, jouaient un grand rôle. La jeune fille dont la retraite exaltait l'imagination, crut facilement que son père avait retrouvé un de ces anneaux magiques... Combien elle était heureuse quand elle avait pu apercevoir la douce figure d'Arnold. Pour longtemps alors la jeune fille n'était plus seule : l'image du bien-aimé venait charmer ses ennuis: elle le voyait, il était près d'elle et venait poser sa tête d'ange sur ses genoux tremblants. C'étaient alors des rêveries sans fin. Emportée dans un monde imaginaire, où tout était pur et beau comme son âme pure et belle, Johanne habitait des palais enchantés, glissait, sylphide légère, sur

Digitized by Google

les gazons émaillés de saphirs, sous les arbres aux fruits d'or ou parmi les gais nuages, toujours auprès du génie qu'elle aimait..... Puis quelque bruit s'élevant du monde réel la rappelait soudain à elle-même et mettait en fuite ses beaux rêves d'enfant.

Un jour, à une heure assez avancée, maître Hermann reçut la visite d'un moine qui s'occupait aussi d'alchimie : c'était Berthold Schwartz. Le vieillard se hâta d'emmener son ami loin de son laboratoire ; il y avait là, dans maintes préparations, des secrets qu'il tenait à cacher, surtout à l'œil pénétrant du cordelier Berthold. Il l'entraîna vers le jardin ; mais dans sa précipitation, il oublia de fermer sa porte. Johanne tira parti de cette distraction. Le soir était venu et la conversation des deux alchimistes se prolongeait toujours. Elle descendit de sa chambre, entra dans le laboratoire et se dirigea vers l'endroit où elle avait vu son père déposer le cercle d'acier. Sa main tremblait lorsqu'elle le prit : c'était un anneau en tous points comme un autre ; cependant la jeune fille lui trouva un aspect singulier. Elle s'empressa de le remettre en sa place ; mais le cercle de métal glissa et tomba avec bruit sur le pavé..... Tout aussitôt le génie qu'elle avait déjà aperçu par le trou de la serrure, se montra devant elle. A moitié morte d'effroi, Johanne ne comprit pas ce que lui dit Arnold : elle se sentait mourir...

Ce soir-là, quand Hermann débarrassé du moine Berthold chercha sa fille, après avoir donné un coup d'œil à son laboratoire, il ne la trouva plus. Inquiet, il l'appela, courut chez ses voisins ; mais personne ne put le mettre sur les traces de Johanne. Il l'attendit toute la nuit dans une anxiété affreuse ; toute la nuit se passa sans que l'enfant revînt. Le lendemain mêmes recherches, même résultat. Le vieillard alla jusqu'à Cologne. Sur sa route, ceux qu'il interrogeait se détournaient de lui ou riaient de ses vêtements en désordre et de ses gestes désolés : aucun ne comprenait sa douleur. Ce fut pis encore quand il eut gagné la ville. Le prévôt et le grand-officier auxquels il s'adressa le congédièrent brusquement. Le pauvre Hermann, en proie au désespoir, mettait tant d'incohérence dans

Digitized by Google

ses paroles que l'un et l'autre le prirent pour un insensé. Alors il tourna ses pas vers le palais épiscopal : l'archevêque lui devait aide et protection ; il l'écouterait et lui ferait rendre justice.

— Arrière, manant, à la longue barbe, s'écria rudement le soldat qui veillait sur le seuil. On n'entre point ici dans un pareil équipage. — Brave compagnon, dit le vieillard en joignant les mains, ne puis-je implorer la pitié du prince? lui seul peut me venir en aide et me faire retrouver l'enfant que j'ai perdue. — Oh hé ! le vieux hibou qui poursuit des colombes jusque chez l'archevêque, répliqua le soudart scandalisé ; et il barra de sa hallebarde l'entrée du palais. — Qu'est-ce donc ? cria de loin un piquier à brillante livrée qui, pour charmer ses loisirs, tourmentait un levrier à collier d'or. — Le seigneur *Abracadabra* qui veut obtenir une audience de votre maître, répondit l'homme de guerre. — Le seigneur de Reinberg est absent, continua nonchalamment le valet à la veste bigarrée, et il ne fait pas bon parler de ses folies à monseigneur son oncle.... Puis s'adressant au soldat : ne vois-tu pas, lui dit-il, que c'est un de ces vieux Lombards qui prêtent à usure et qui finiront par ruiner sire Arnold : il en vient tout le jour sous des prétextes différents, et s'il fallait les entendre, le temps nous manquerait. Cela posé, il se remit à tourmenter le noble animal à collier d'or. — Dehors, dehors ! grommela le soldat en donnant plus de rudesse encore à son accent guttural.

L'alchimiste reprit le chemin de sa demeure, découragé, abattu, désespéré. Non seulement sa fille restait introuvable ; mais il avait remarqué enfin combien il était haï ou méprisé par un peuple ignorant. Tout le village était déjà informé de la disparition de Johanne. A l'aspect d'Hermann les petits enfants se retranchaient derrière leurs mères, et celles-ci rentraient en grondant au fond de leurs masures, quand il faisait mine de s'approcher d'elles. Sur son passage c'était un feu roulant d'invectives, un concert continuel de malédictions. Les bonnes femmes levaient les mains audessus de leurs têtes en s'écriant : ne l'avions-nous pas dit que cette malheureuse

Digitized by Google

Johanne aurait un sort pareil, et paierait de sa vie le crime de son père?.. — Mais voyez donc, reprenait une voisine, qui ne se méprendrait à la feinte douleur du vieux sorcier?... quelles courses empressées, quelles plaintes à fendre le cœur! — Bah! répondait une autre, ce sont là des ruses diaboliques, d'adroits moyens d'éloigner le soupçon....

Et l'indignation et la clameur publiques allaient croissant contre le pauvre Hermann.

Messieurs de la Justice et du Clergé s'émurent au récit de cette étrange aventure. L'alchimiste fut mandé, emprisonné, jugé, et condamné à être brûlé vif sur la place de Cologne. Depuis longtemps l'autorité ecclésiastique avait les yeux sur lui, et l'on savait qu'il n'approchait pas de l'église. La Justice d'alors n'y mettait pas autant de politesse et de formes qu'aujourd'hui.

Le jour du supplice d'Hermann arriva. Le grand marché de Cologne était couvert d'une population impatiente de voir flamber le vieux drôle qui avait vendu sa fille à messire Satanas. Le vieillard parut et monta sur le bûcher; Berthold Schwartz soutenait ses pas chancelants. Le malheur avait courbé le père de Johanne: une douleur profonde, sans espoir, était empreinte sur ses traits, dans tous ses mouvements. Souvent il passait la main sur son front et sur ses yeux humides, comme pour en éloigner une idée accablante, un rêve horrible: car il ne pouvait croire à la réalité. La foule le supposait en proie aux terreurs de la mort; mais, ce n'était pas pour lui qu'il tremblait, ce n'était pas sur lui que le vieillard pleurait. Sa fille occupait seule sa pensée, sa fille qu'il laissait dans le monde sans appui, sans fortune.

— Berthold, répétait-il au cordelier qui l'assistait dans ses derniers moments, soyez le soutien de mon enfant; secourez, protégez-la... d'horribles machinations l'ont éloignée de mon toit... Elle reviendra, Berthold; peut-être elle m'attend à cette heure et s'effraie de se trouver seule dans ma demeure abandonnée.

Berthold Schwartz protestait de son dévouement, mais il était

Digitized by Google

évidemment désappointé. Depuis longtemps l'alchimiste lui parlait de secrets admirables trouvés au fond de ses creusets ; il espérait qu'à ce moment suprême le vieillard lui confierait sa précieuse découverte ; mais quand le moine au cœur froid voulait ramener la pensée d'Hermann sur l'alchimie, le malheureux père lui parlait de sa pauvre Johanne qu'il ne pourrait embrasser avant de mourir.

L'heure fatale sonna. Berthold était descendu du bûcher, et le valet du prévôt venait d'y jeter la torche enflammée, quand la foule s'ouvrit soudain devant une jeune fille qui criait à travers ses sanglots : Grâce, grâce ! sauvez mon père, il est innocent !... Bientôt Johanne, car c'était elle, fut au pied du bûcher ; l'échelle s'y trouvait encore : elle y monta rapidement et se jeta dans les bras de maître Hermann....

Elle était enfin parvenue à s'échapper de la retraite où Arnold de Reinberg la tenait captive. Arrivée à la demeure de son père, elle avait appris le malheur qui le menaçait : ce jour-là même il devait mourir sur la place de Cologne. La jeune fille vola au lieu du supplice : son cœur lui disait que si elle perdait un instant, elle arriverait trop tard.

Rien n'est inconstant et mobile comme le peuple. Il était venu plein de haine contre Hermann ; maintenant, il voulait le sauver sans plus attendre. Mais des groupes nombreux composés de catholiques éprouvés et de soudarts endurcis s'opposaient au vœu général. Ils prétendaient qu'on laissât brûler le vieux sorcier. Cette jeune fille, à leur avis, n'était qu'un fantôme, une dernière ruse de l'enfer pour sauver un de ses suppôts.

— C'est chose jugée, s'écria un routier qui avait laissé un œil à la bataille de Woeringen ; Dame Justice ne peut se tromper : cet homme doit mourir. — Mais, si sa fille est retrouvée, il n'y a plus de corps de délit, objecta un homme de loi. — C'est parler comme un clerc. — C'est parler comme un sot : la jeune fille n'est qu'une ombre. — Elle est de chair et d'os, je la reconnais bien, répondit

Digitized by Google

timidement une bonne vieille. — Par Dieu ! fit un plaisant, la sorcière l'a rencontrée au sabbat....

La pauvre femme effrayée, rabattit sa coiffe sur ses yeux et se perdit dans la foule. Au XIV^e^ siècle ces sortes d'accusations faisaient moins rire que trembler.

— Mes maîtres, se prit à dire un marchand forain ; j'ai assisté à un cas parfaitement identique, c'était en Hongrie : un père était accusé d'avoir changé en or le pur sang de sa fille... — Mais ce n'est pas le lieu de conter des histoires, murmura-t-on de toutes parts : la flamme gagne le bûcher et la fumée enveloppe déjà les pieds des victimes. — Le cas est identique, reprit l'orateur, le père... — Mais c'est une horreur ! s'écrièrent quelques voix douces, tremblantes de terreur. — Ce sont des actions et non des paroles qu'il faut ici, continuèrent les jeunes gens, toujours prêts à donner raison aux jeunes femmes : abattons le bûcher ! — Force à la Justice ! — A bas les sergents !...

Les sergents impassibles attendaient un signe du prévôt ; le prévôt attendait l'ordre du grand-officier. Le grand-officier était absent.

Cependant le bruit augmentait au pied de l'échafaud : les cris répondaient aux cris, les injures aux injures ; les bâtons ferrés se levaient, les couteaux tremblaient dans leurs gaînes : un combat allait s'engager et le pauvre Hermann et sa fille devaient mourir avant que la victoire fût décidée, quand l'arrivée d'une vingtaine de cavaliers, précédés par le neveu de l'archevêque, mit fin à ces horribles débats. Le jeune page criait : grâce ! et agitait au dessus de la foule un parchemin aux armes épiscopales. On se hâta d'arracher à la mort l'alchimiste et son enfant.

Quelques heures après cette rude épreuve, ils étaient introduits par Arnold devant l'archevêque, qui voulait les connaître et leur faire oublier les torts de son grand-officier.

— Dieu soit loué ! s'écria le prince en s'avançant au devant d'eux : encore deux innocents arrachés à la justice prévôtale toujours trop prompte à condamner. — Mon seigneur et mon oncle,

Digitized by Google

s'empressa de dire Arnold de Reinberg qui paraissait tout à fait changé et vieilli de dix ans en un jour ; il en est presque toujours ainsi : le glaive des lois frappe rarement juste ; le coupable ici, c'était moi. Vous connaissez ma faute et ses terribles conséquences. En trompant un vieillard, en lui ravissant sa fille, j'ai appelé sur l'un et sur l'autre le malheur et la honte. Grâce à vous, j'ai pu sauver maître Hermann du bûcher ; mais le déshonneur pèse encore sur Johanne innocente et pure. Un seul moyen me reste pour tout réparer, si Johanne qui a le droit de me haïr, consent à me pardonner.....

En achevant ces mots le jeune homme s'était rapproché de la fille d'Hermann, afin d'implorer sa grâce. La pauvre enfant troublée se réfugia dans les bras de son père et leva sur lui ses yeux encore remplis de larmes, comme pour lui demander ce qu'elle devait décider. Le vieillard échappé à un péril imminent, tout au bonheur de retrouver sa fille chérie, n'était pas trop disposé à se montrer rigoureux.

L'archevêque s'empressa de mettre fin à cette scène muette.

— Tout beau ! mon gentil page, reprit-il ; il est de toute justice que vous expiiez votre inqualifiable conduite, mais il m'est avis que s'unir à cette charmante enfant est moins un châtiment qu'un bonheur... Mieux vaudrait prendre le temps de faire pénitence dans quelque bonne cellule et de réfléchir sur les graves considérations qui s'opposent à vos beaux projets.

— Mais il faut une réparation à cette noble jeune fille, objecta Arnold de Reinberg. — Mon neveu, mon neveu, répondit le prince, attentif à éloigner ce grave sujet ; la vertu est contagieuse, je le vois : jamais vous n'avez montré de pareils scrupules. — Mais, mon oncle, ce mariage... — Se conclura quand nous verrons les collines s'animer et bondir, dit le prince en riant. Il employait d'habitude ce tour de phrase original et biblique pour exprimer qu'une chose était impossible, et qu'on devait cesser de lui en parler.

— Et si j'avais trouvé le moyen de remuer les rochers, s'écria

Digitized by Google

Hermann qui prit l'archevêque au mot et vint au secours d'Arnold désespéré ; si je possédais le secret de renverser les forteresses et de briser comme verre l'épaisse cuirasse des hommes d'armes ; croyez-vous que ce secret livré à vos ennemis ne me permettrait pas de donner à ma fille des monceaux d'or pour dot ? — Je céderais la moitié de mon fief pour connaître un pareil secret, répondit l'Archevêque qui, sans doute, craignait ses voisins ou songeait à porter la guerre chez eux. — Eh bien ! je demande un mois pour vous donner la preuve de ce que j'avance, poursuivit le vieillard dont le front se releva noble et fier. Venez, mes enfants, ajouta-t-il en se retirant, dans un mois vous serez unis : le sang des Reinberg peut s'allier sans honte à celui des Walstein.

L'archevêque resta longtemps pensif après le départ de l'alchimiste. Il avait entendu parler jadis d'un Walstein, espèce d'illuminé qui avait dissipé sa fortune en fumée, tandis qu'il prétendait s'enrichir. Les Walstein étaient d'excellente noblesse hongroise. Le prélat s'en applaudissait pour son neveu qui s'était étourdiment emmouraché de Johanne ; il n'en était pas trop fâché pour lui-même, qui, plus étourdiment encore, avait pris l'engagement de consentir à leur mariage, si maître Hermann tenait sa promesse.

— Mais l'alchimiste a-t-il le pouvoir qu'il s'attribue ? se répétait-il sans cesse. Non ; Dieu ne peut mettre aux mains d'un mortel un secret si redoutable. Non, non ; cet homme est fou !

Maître Hermann n'était pas fou. En cherchant le moyen de faire de l'or, il avait trouvé une combinaison chimique dont les effets paraissaient aussi prompts que terribles : c'était LA POUDRE, et le vieillard avait deviné le parti qu'on en pouvait tirer.

La roche de Saint-Max s'élevait sur le bord du Rhin. C'était une masse énorme qui de loin semblait un saint de taille gigantesque, les bras croisés sur la poitrine, dans l'attitude de la méditation. Maître Hermann s'était engagé à renverser ce roc inébranlable. Le délai accordé par le prince s'étant écoulé, le peuple de Cologne vint en foule sur la rive opposée du grand fleuve, pour assister au

Digitized by Google

spectacle promis ou à la confusion de l'habile alchimiste. L'archevêque y parut aussi, entouré de sa cour. Maître Hermann, Johanne et Arnold de Reinberg étaient auprès de lui.

— Eh bien! dit-il en riant au père de la jeune fille, les collines vont-elles s'animer et bondir? — Elles attendent votre ordre, répondit le vieillard, sur le même ton. — Et je le donne, poursuivit l'archevêque, redevenu sérieux malgré lui.

L'alchimiste monta dans une barque, se transporta auprès du rocher et mit le feu à la mèche qui devait faire jouer les mines profondes creusées au bas du monolithe. Dix minutes s'étaient à peine écoulées depuis le retour d'Hermann qu'une détonation effroyable se fit entendre : le sol trembla sous les pieds de la foule. Un nuage blanchâtre, mêlé de poussière, s'éleva de la base du rocher, puis on vit le colosse de pierre se balancer un moment, comme un homme pris d'ivresse, s'incliner tout à coup et rouler dans les flots du Rhin.

Tous les spectateurs de cette scène avaient pâli, et l'archevêque plus que tous les autres, car il comprenait quelle puissance le secret de l'alchimiste mettait aux mains d'un homme. Il voulut que le vieillard l'accompagnât jusqu'à son palais, et dès que les importuns se furent éloignés : Maître Hermann, dit-il, êtes-vous sûr de posséder seul le secret qui vous permet de remuer des montagnes? — J'en suis sûr, répondit l'alchimiste. — Vous avez promis de me le livrer, si je consentais à l'hymen de mon neveu avec votre enfant... Je vous adresse une autre prière aujourd'hui, continua le prince en prenant les mains du vieillard dans les siennes; je vous supplie de garder au fond de votre cœur cet horrible secret; jurez-moi que jamais vous n'en ferez usage, jurez-moi que vous ne le confierez à nul être vivant. — Monseigneur, dit l'alchimiste ébranlé, cette découverte devait récompenser mes longs travaux et jeter un peu de gloire sur mes derniers jours; c'était mon seul espoir. — Au nom de votre enfant, reprit l'archevêque, au nom de l'humanité, écoutez la voix du prêtre, cachez dans les entrailles de la terre un secret que

Digitized by Google

l'enfer vous a révélé en haine des hommes. Eh ! n'ont-ils pas déjà assez de moyens de se détruire ; voulez-vous multiplier la mort dans leurs mains ? — Assez, de grâce, je vous obéirai, s'écria le père de Johanne, en s'empressant de relever son prince, son seigneur, qui s'apprêtait à plier le genou devant lui....

Ces deux hommes étaient dignes de se comprendre.

Johanne et Arnold furent bientôt unis, et ne voulurent point se séparer de leur père.

L'invention de la poudre resta ensevelie dans le laboratoire de l'alchimiste. Mais quelque dix ans après, Berthold Schwartz, connu aussi sous le nom de Constantin Angliksen, le moine ami de maître Hermann, dont nous avons déjà parlé, découvrit la poudre à son tour, et l'archevêque ne put obtenir de lui qu'il anéantît son terrible secret.

Alex. Wauquier.

Digitized by Google

LE CHANT DES TRAVAILLEURS.

—

A EUGÈNE SUE.

—

Eh quoi ! c'était donc là ce qui devait éclore
Des jours où nous jouions nos têtes et nos droits !
Le travail et la faim !!.. On nous trompait encore,
Nous qui pourtant faisons et défaisons les rois !
Le travail, nul de nous ne cherche à s'y soustraire,
Mais la faim, oh ! la faim ! c'est un mal bien cruel !
C'est un puissant levier dans la main populaire
Au jour où l'artisan veut briser un autel !

Le travail, nous l'aimons ; il n'a rien qui rebute,
Il est notre noblesse et notre royauté.
Mais nous ne voulons pas pour travail une lutte
Où l'on ose oublier nos droits, la liberté ;
Une lutte où, guidé par l'or, ce roi du monde,
Le maître voudrait bien monnayer notre sang ;
Où nous serions vaincus si la terre féconde
Ne pouvait plus servir de tombe à tout tyran !

Nous foulons un sol libre, et nous sommes esclaves,
Nous qui naissons pourtant vos frères, vos égaux !
Pour prix de nos labeurs on nous met des entraves,
Et quand nous nous plaignons on se rit de nos maux.

Digitized by Google

L'humanité pour nous veut-elle être marâtre,
Pour nous qui demandons si peu pour être heureux ?
Un abri tutélaire, un peu de feu dans l'âtre ;
Le pain, nous le devrons à nos bras vigoureux !

Oh ! nous ne demandons qu'un toit pour nos familles ;
Pour nous tous un air pur qu'on puisse respirer.
Alors pour vous bénir refleuriront nos filles,
Nos filles que la faim au vice va livrer !
Nos fils vous défendront, car l'humble prolétaire
Toujours a combattu quand le canon gronda.
Certe, il ne s'en plaint pas ; pauvre fils de la terre,
Il doit défendre un sol que sa main féconda.

Nous demandons surtout, et c'est un droit des hommes,
Un travail moins ingrat, des jours moins meurtriers,
Et nous n'envîrons plus, malheureux que nous sommes,
Le sort bien plus heureux de vos nobles coursiers !!..
Donnez-nous un salaire en raison de nos peines,
Alors nous nous croirons fils de la liberté....
Sans être criminels, nous ployons sous des chaînes,
Et l'on nous parle encor de droits, d'égalité !

Égalité ! mot vide ! accablante ironie
Pour un peuple qui souffre et qu'on n'écoute pas !
Égalité ! comment ! mais c'est une utopie,
Dans un pays qui compte encore des parias !
Pourtant quand vous criez, dans votre orgueil extrême :
« Allez à vos sillons, c'est nous qui sommes rois ! »
Savez-vous qui de nous aurait le rang suprême
Si Dieu faisait les parts, ou s'il créait les lois ?...

Digitized by Google

Vous avez fait la part du lion pour vos castes ;
Le peuple travailleur n'a pu rien obtenir.
Et cependant, ô grands, on compte dans vos fastes
Plus d'un nom plébéien planant sur l'avenir.
Riches, ne croyez pas que l'esprit, le génie,
Soit l'attribut de l'or ; oh ! non, c'est une erreur.
Que de trésors conquis si quelque main bénie
Rassérénait nos fronts courbés par le malheur !

Que de nobles pensers, que de projets augustes
Auraient dès aujourd'hui leur accomplissement,
Si le maître, laissant des doctrines injustes,
Ne prenait l'ouvrier pour un vil instrument !
Si notre intelligence aujourd'hui refoulée
Pouvait prendre son vol et suivre le progrès !..
Hélas ! que pouvons nous ? Chaque veille est troublée
Par les mêmes douleurs, par les mêmes regrets !

Oh ! prenez en pitié nos poignantes misères,
Il nous faudrait si peu pour nous croire des rois !
De grâce, écoutez-nous ! car Dieu, qui nous fit frères,
Nous créa tous égaux, avec les mêmes droits.
Prévenez le réveil du tocsin et du glaive ;
De vos félicités donnez-nous une part.....
Souvenez-vous qu'un jour le peuple se relève,
Qu'il venge ses affronts... Alors il est trop tard !

17 août 1845. ADOLPHE STAPPERS.

Digitized by Google

BONJOUR.

Depuis que le monde est monde, quand deux individus, hommes ou femmes, se rencontrent, il est d'invariable usage, qu'ils s'adressent l'un à l'autre une manière de compliment ou de vœu soutenu d'ordinaire d'un geste quelconque; les uns s'embrassent, les autres se donnent la main, ceux-ci se touchent le nez, ceux-là portent la main à leur tête ou à leur cœur, croisent ou étendent les bras, baissent la tête, plient le corps, etc. Et tout cela veut dire en français : *bonjour, comment vous portez-vous?* Bien entendu que les trois quarts du temps, votre santé et la manière dont vous vous portez ou comportez est la chose du monde dont celui qui vous parle s'inquiète le moins. Qu'importe? puisque l'on veut bien se payer de cette monnaie; au fait, personne n'y est pris; c'est un papier qui, bien que la valeur nominale y soit toujours écrite, n'a pourtant dans la circulation que sa valeur réelle.

J'ai un peu voyagé, et je me suis toujours plu à observer, chez les diverses nations, les idiotismes de langage consacrés à ces tromperies innocentes, et les simagrées multiformes qui les accompagnent. Ce passe-temps n'est pas sans utilité; il contribue parfois à jeter une certaine lumière sur les mœurs et les habitudes d'un peuple.

En Arabie, en Perse, et en général dans tous les pays mahométans, on se salue en s'adressant ces paroles, *salam al aikoom*, dont nous avons fait *salamalec*, ce qui signifie, *salut à vous;* et pour peu qu'on soit bien élevé, on répond, *al aik oossalam*, à vous soit salut. Seulement ce mot *salut* ne doit pas être pris dans le sens latin, c'est le salut éternel assuré par la foi à tout fidèle croyant en Mahomet. Les mots Sélim, Soliman, Suleyman, Mooslim, Moosulman, Musulman, viennent de la même racine, *salam*, et signifient ceux qui seront sauvés. On fait aussi dans les deux pays un fréquent usage

Digitized by Google

des formes suivantes : *Khoosh aumudee*, vous êtes bien venu ; ou encore, *sufa awurdee*, vous avez apporté l'éclat et la splendeur. Mais souvent, surtout quand on s'adresse à un infidèle, à vous ou à moi, par exemple, on ajoute une question qui pourrait bien ne pas vous paraître excessivement polie : *duncaugh chauk ast*, votre cerveau, votre intellect est-il en bon état ?

J'ai appris à l'Opéra Comique, quand le magique *Ilbondocani* résonnait à mon oreille, que la forme extérieure du salut des Mahométans est de pencher la tête en avant en la touchant avec la paume de la main. C'est une règle, il est vrai, mais, comme toute autre règle, elle a ses exceptions. Les habitants de l'Inde septentrionale, surtout les Mahrattes et toutes les tribus guerrières, se tiennent parfaitement droits, lorsqu'ils saluent, et en vous regardant, ils touchent avec la paume de la main le haut de la tête. C'est l'usage de la classe militaire chez presque tous les peuples de l'Europe, sinon que nos soldats touchent le bonnet ou le chapeau de la partie extérieure des doigts, et non point de l'intérieur de la main. Je souhaiterais fort que cette habitude pût passer au civil, car se découvrir la tête est une des *civilités* les plus incomfortables que je connaisse.

Les mots dont les Indous accompagnent leur salutation sont ceux-ci : *ram*, *ram*, le nom du Tout-Puissant répété ; ce ram dont Fabre d'Olivet, érudit aujourd'hui oublié, a tiré un si grand parti dans son *Histoire philosophique du genre humain*, ce *ram* qui est encore dans les langues du Nord, le *bélier* mystique, le Grand-Tout, le Pan des Grecs, aux pieds de bouc, symbole de la reproduction universelle. Cette espèce de salutation religieuse a été commune à plusieurs peuples ; c'était celle des Juifs, celle des premiers Chrétiens, lorsqu'ils se disaient, *Salut en Christ*, ou la formule conservée dans la liturgie de la messe, *le Seigneur avec toi*, à laquelle on répondait, *et avec ton esprit*. Presque tous les ordres religieux ont des formes analogues, et souvent en Espagne, on se dit en se rencontrant, *Viva Dios*, vive Dieu ; vœu, par parenthèse, assez singulier, car il est plaisant que celui qui a reçu la vie en souhaite autant à l'être immortel qui la lui a donnée. Le salut turc est aussi quelquefois : Dieu est Dieu, et Mahomet est son prophète.

D'après les formules de salutation, on peut conjecturer le dégré de politesse ou, si l'on veut, de servilité d'un peuple. Quand un

Digitized by Google

ancien Grec en rencontrait un autre, eût-ce été Périclès ou Agésilas, il lui disait en l'abordant : χαιρε, πως εχεις ; réjouis-toi, comment es-tu ? Un grec moderne vous dit : προσκυνω, ταπεινος δουλος διαπαντος, δουλος της εκλαμπροτητος σου... je me prosterne ; humble esclave en tout, esclave de ton illustration..... etc.

La politesse des nations modernes ne s'est pas contentée de travailler les mots, elle a tourmenté les nombres et les personnes. Un Romain se servait avec les Consuls et l'Empereur lui-même de la seconde personne du singulier, *salve*, sois sain. Depuis lors, le tutoiement a été banni. En vain 93 voulut le rétablir, l'habitude fut plus forte que la terreur, témoin la phrase classique : « Ici on se tutoie ; *fermez* la porte, s'il *vous* plaît. » Les quakers ont été plus constants que les républicains, mais ce sont de singulières gens que les quakers ; en tutoyant eux-mêmes tout le monde, ils trouvent fort mauvais que tout autre qu'un quaker leur adresse le *tu*. Les Grands d'Espagne, du moins, ne se tutoyent qu'entr'eux. Au reste, les quakers et le bon Dieu exceptés, on ne s'avise jamais de tutoyer qui que ce soit en anglais.

Pourquoi dois-je parler à une seule personne comme si elle était plusieurs ? N'est-ce pas que, en supposant que je sois deux, j'aurai l'air de tenir plus de place, et que ma vanité s'enflera comme celle du bambin qui se croit plus grand, monté sur une table. *Comment vous portez-vous ?* dit un Français à un autre. Ne dirait-on pas que la personne à qui l'on parle est d'un si grand poids dans sa pluralité qu'elle doit avoir peine à se porter. J'aime encore mieux l'Anglais, homme d'action et tout pratique, qui vous demande, *How do you do ?* Comment faites-vous ? ou le Hollandais qui ne rêve que canaux, digues, embarcations, et qui vous dit : *Hoe vaart gy ?* Comment naviguez-vous ?

Les Anglais et même les Anglaises se prennent la main et la secouent assez violemment en se saluant ; s'il y a là de la brusquerie, il y a aussi de la franchise. Jadis, deux fashionables qui se rencontraient en courant dans *Régent street*, s'écriaient : *How are you ?* comment êtes-vous ? phrase dont leur prononciation faisait une espèce, d'aboiement que l'on peut figurer ainsi *aoâyé*.

Du temps de Louis XIV, on s'embrassait à s'étouffer,
Ces affables donneurs d'embrassades frivoles...
. . . . . .

Digitized by Google

De protestations, d'offres et de sermens
Vous chargez la fureur de vos embrassements.

On se tutoyait à la Cour sans se connaître.

C'est de ce temps que date ce petit dialogue :

Bonjour, mon cher ami, comment te portes-tu ?
Fort bien, mon cher ami. Comment t'appelles-tu ?

Comment se salue-t-on maintenant à Paris ? Quand j'y passai, il y a quelque dix ans, il était d'excellent ton d'élever le chapeau à la hauteur de la cravate, puis de baisser la tête par une inclinaison légère, brusque et oblique; si l'on pouvait avec cela cligner de l'œil, la salutation était parfaite.

Les Italiens et les Espagnols n'ont pas cru qu'il suffit de supposer que vous renfermiez en vous plusieurs individus ; ils emploient la troisième personne du singulier féminin, en exprimant ou sous-entendant quelque titre d'honneur, *vuesa merced*, *la sua signoria*, comme on fait en français aux majestés ou aux altesses. *Come sta?* disent-ils, comment se tient-elle ? — *Como esta vm?*

Enfin tout cela n'était pas encore assez pour le cérémonieux Allemand. Cette langue de chancellerie, si prodigieusement riche en composés, en superlatifs et en augmentatifs, renchérit sur toutes les autres en se servant de la troisième personne du pluriel, *Wie befinden sie sich?* Comment se trouvent-ils? Au lieu de dire tout bonnement, comment te trouves-tu ?

Je ne connais que les Chinois qui pourraient aller plus loin, mais alors quelle personne leur resterait-il ? Au reste, tout ceci n'est qu'affaire d'habitude, on n'y fait pas attention, on ne vous en demande ni ne vous en sait gré, on ne croit ni faire ni recevoir un compliment ; enfin c'est simple comme *bonjour*.

A. B.

Digitized by Google

VIVRE CACHÉ.

—

*A M. S****.*

Air :

Ami, dérobons notre vie
Au méchant qui la suit de l'œil;
Les traits de la maligne envie
Viendront mourir à notre seuil.
Le limaçon dans sa coquille
Fuit des ennemis dangereux ;
De méchants le monde fourmille,
Vivre caché, c'est vivre heureux.

Autour d'un trône qui s'écroule,
Pressez-vous, braves défenseurs;
Entendez-vous gronder la foule :
Haine et mort à nos oppresseurs !
Moi, que l'on rie ou que l'on glose,
Je le dis net, je suis peureux ;
La crainte est bonne à quelque chose,
Vivre caché, c'est vivre heureux.

Quand Liége, aux remparts de Bruxelle,
Luttait sans plier le genou,
Maint bourgeois, d'humeur peu rebelle,
Disait, blotti je sais bien où :
« Que m'importent Belge et Batave ?
« Le ciel, ma foi, décide entre eux !
« Je suis citoyen de ma cave...
« Vivre caché, c'est vivre heureux. »

Digitized by Google

A qui prendra femme jolie
Un sort bien doux est réservé:
Plus d'un ami qui nous oublie
Après la messe est retrouvé.
Maris... trompés, c'est vous qu'on blâme,
Sous l'ami flairez l'amoureux;
Le diable est fin, l'épouse est femme,
Vivre caché, c'est vivre heureux.

Les ministres ont carte blanche
Pour apprêter *la glu des rois;*
Aussi, voyez, quelle avalanche
D'honneurs, de places et de croix!
Même aux talents plus que modestes
Tombent des rubans onéreux;
Présents des Grecs, présents funestes...
Vivre caché, c'est vivre heureux.

Dieu! que de sots sur notre globe!
Sots chamarrés petits et grands,
Sots en soutane et sots en robe,
Sots érudits, sots ignorants!
Moi, pour fuir cette engeance immonde,
Dès demain je me fais chartreux;
Les sots m'ont dégoûté du monde,
Vivre caché, c'est vivre heureux.

A. Pujol.

Digitized by Google

Critique Littéraire.

SOUVENIRS D'ANGLETERRE, *par Alfred Michiels*, 1846.

Nos illustres voyageurs nous ont donné si souvent les rêves de leur imagination pour la réalité, les écarts de la passion injuste pour les vérités de l'observation, que leurs tablettes sont tombées dans un profond discrédit. Nous posons en fait que le titre d'*Impressions de voyage*, mis au front d'un livre, suffit pour nous le faire fermer avec une espèce d'effroi. Un doux nom nous prévient favorablement, a dit André Chénier, le poète; cette remarque est applicable aux hommes comme aux choses. Un sage qui se ferait annoncer sous le nom de Barnabé ne manquerait pas d'exciter le rire dans nos salons enclins à la raillerie. Choisir un bon titre est le plus grand souci de nos auteurs modernes; le justifier, en est le moindre. Mr Michiels a fait preuve de tact en intitulant modestement son volume : *Souvenirs d'Angleterre*. C'est un ouvrage plus profond et plus érudit qu'il n'en a l'air de prime abord. Recherches laborieuses, fins aperçus, sentiment, tout recommande ce livre. C'est une courte excursion dans la Grande Bretagne, c'est un coup d'œil rapide sur un coin de la riche Albion, mais qui la fait deviner tout entière. Au poète seul appartient la faculté de peindre les objets en nous les offrant sous leur brillant côté. Mr Michiels s'est montré poète dans *ses Souvenirs*. Il est des hommes qui portent leur cœur sur la main; notre écrivain a mis le sien dans son livre. On n'y trouve rien de sec, rien de froid. Des détails nombreux dont aucun n'est vulgaire, une habile variété, font lire sans fatigue les 500 pages dont il se compose. On s'aperçoit que l'auteur n'est point encore membre de notre Académie royale.[1]

Le premier chapitre des *Souvenirs d'Angleterre* nous a semblé un peu diffus, un peu verbeux. L'auteur tâtonne et hésite avant d'entamer son sujet. Mais bientôt, dès qu'il a affermi son pied sur le sol, il marche et vous entraîne après lui. Le commencement de son

[1] Nous dirons peut-être un jour comment il se fait que Mr Michiels n'est point de l'Académie. L'histoire est fort curieuse.

Digitized by Google

œuvre, dirons-nous, en employant le style figuré familier à Mr Michiels, c'est comme un léger brouillard qui estompe et noie les objets ; mais bientôt la vapeur se dissipe, la lumière se fait, le soleil brille et nul nuage ne vient plus jeter son ombre sur le tableau qui se déroule sous nos yeux.

Arrivé à Londres, l'auteur, aussitôt après le débotté, ne se met point à nous décrire les rues, les squares, les places publiques et les monuments, choses tant de fois décrites ; il ne nous dit rien du Strand, de Piccadilly, de Hyde-Park ou de Temple-Bar. Il remarque en courant la beauté des Anglaises, la laideur des fils de John Bull, le progrès du mauvais goût, la décadence des théâtres, le paupérisme qui ronge sourdement la nation britannique, et il se sauve de la grande ville. A peine si Westminster attire un moment son attention. Il a hâte de quitter cette atmosphère de fumée qui enveloppe la cité de Londres, pour voir un coin du ciel bleu, la verte campagne et les flots de la Tamise cachés à ses regards par de longues files de maisons. Il ne reviendra dans la Sodôme que pour lui dire adieu et prendre le pyroscaphe.

Heureux de retrouver l'air pur et les vastes horizons, l'auteur commence alors un de ces voyages de touriste, qui ont autant de charme pour lui que pour son lecteur. On accuse généralement les écrivains d'amour propre et d'égoïsme ; s'ils alignent des vers ou de la prose, c'est, dit-on, pour leur satisfaction personnelle. Une telle assertion prouve plus d'ingratitude que de coup-d'œil. S'il est des écrivains guidés par la vanité seule, il en est d'autres, et ce sont les plus nombreux, qui ont un but plus louable, des préoccupations moins personnelles. Les douces émotions qu'ils ont éprouvées, ils veulent les faire partager au lecteur ; l'aspect du beau a élevé, épuré leur âme, ils veulent que leur livre, interprète fidèle de ce qu'ils ont senti, aille réveiller chez les autres d'aussi généreuses sympathies. C'est pour cela qu'ils affrontent la poussière des bibliothèques et celle des grands chemins ; c'est pour cela qu'ils s'enferment des mois entiers dans leur cabinet de travail. Et quand l'amour de la louange serait pour quelque chose dans cette noble ardeur, ce n'est pas le lecteur indolent qui devrait en faire la remarque, lui qui a tout le plaisir sans la peine, lui qui, les pieds posés sur ses chenêts, voyage avec l'écrivain morfondu.

Mr Michiels nous conduit d'abord à Chiswick, auprès des restes

Digitized by Google

d'Ugo Foscolo et du spirituel Hogarth, ces *vieux morts* dont la fille du fossoyeur ne s'occupe guère : elle tresse une couronne d'immortelles, mais c'est pour un obscur villageois, dont l'histoire racontée en quelques lignes est, à la vérité, bien autrement touchante que celle de Foscolo ou d'Hogarth.

De là nous traversons le parc de Richmond et Twickenham pour arriver à Hampton-Court, royal séjour qui éveille tant de tristes souvenirs. En franchissant le seuil de ces vastes salles, il semble, selon la belle expression de l'auteur, qu'on *entre tout vivant dans l'histoire*. Catherine d'Aragon, Anna Boleyn, Jane Seymour, Catherine Howard, reviennent habiter sous ces riches lambris ; nous les voyons passer mélancoliquement au fond des galeries à demi éclairées....

Lorsque nous avons visité Hampton-Court, Windsor, avec sa merveilleuse chapelle consacrée à saint Georges, sa forêt et son lac, peut seul encore nous inspirer quelque intérêt. Aussi est-ce là que l'auteur nous emporte, en nous faisant remarquer en passant Esther-Palace, retraite froide et nue où fut exilé Wolsey, ce ministre orgueilleux comme Aman, abaissé comme lui.

Le donjon de Windsor garda plus d'un illustre captif. Jean-le-Bon et David Bruce s'y trouvèrent en même temps, tous deux rois, tous deux trahis par la fortune. Deux poètes y furent ensuite enfermés, Jacques 1^er^ et le comte de Surrey. M^r^ Michiels a le secret de les faire revivre : nous assistons aux entretiens des deux monarques dépossédés ; nous écoutons les chants plaintifs des deux bardes pleurant la liberté perdue.

L'auteur a décrit ce que l'Angleterre possède en monuments magnifiques ; il a raconté la vie de ses hommes célèbres ; Westminster, Hampton-Court, Esther, Windsor, ont passé sous nos yeux : Shakspeare, Johnson et Garrick, Thomson et Reynolds, Pope et Horace Walpole nous sont connus ; la tâche de l'écrivain semble terminée, il ferme ses tablettes et va remettre son crayon dans l'étui, quand au retour, à la porte du collége d'Eton, il rencontre Punch, le héros populaire, le polichinelle anglais. L'occasion tente M^r^ Michiels, il ne finira pas son livre sans nous conter la vie du Don Juan en sabots. Après nous avoir mené dans les palais, il nous fait descendre dans la rue. Du reste, du trône aux marionnettes il n'y a souvent qu'un pas. Punch et Henri VIII ont plus d'un

Digitized by Google

trait de ressemblance : difformes tous deux, également cruels, tous deux impunis. L'un frappe avec un ignoble bâton, l'autre avec la hache du bourreau. De cette dernière scène, habilement tracée, ressort d'ailleurs une haute leçon de morale. L'histoire du professeur noir, si attentif au débit de James l'histrion, c'est l'histoire de plus d'un de nous. Il consacre sa vie à d'importants travaux, il met au jour la *Théorie du développement de l'humanité*, il compose un volume sur *l'Essence et les attributs de Dieu ;* hélas! il perd son temps et sa peine, il reste inconnu et sollicite en vain. Un beau jour, il lui vient l'idée décrire la joyeuse biographie de sir Punch, et le voilà sorti de son obscurité ! Littérateurs, savants, chacun le complimente : feu Guillaume IV veut le voir, et son couvert est mis à la table de Sa Majesté....

En somme, *Les Souvenirs d'Angleterre* sont un de ces bons livres qu'on lit avec plaisir et qu'on veut faire lire à tous ses amis. Le style toujours soutenu est en parfaite harmonie avec le sujet. C'est ce qu'on ne peut pas dire de beaucoup d'ouvrages modernes. Nos auteurs confondent singulièrement les *convenances*. Les uns écrivent l'histoire comme des épitres familières ; les autres, les épitres familières comme l'histoire : plus de règles, l'anarchie est complète. Que dirait l'abbé Girard s'il revenait parmi nous ? il fulminerait l'anathème et se voilerait la face avec sa *Rhétorique*. Le livre de Mr Michiels parviendrait sans doute à calmer sa douleur. Il est purement et brillamment écrit. Nulle part l'auteur ne se livre aux excentricités qu'un de nos devanciers a remarquées dans Mr Jules de St-Génois. Il est vrai, et nous l'avons déjà fait observer, que Mr Michiels n'est pas encore de l'Académie.

Le singulier temps que celui où nous vivons! disait dernièrement un critique : on donne des éloges au citoyen qui reste honnête homme! Nous ajouterons : le singulier pays que le nôtre : un auteur écrit-il correctement le français? on lui jette des couronnes... Le beau mérite! pour celui qui monte à la tribune, parler purement sa langue n'est-ce pas une condition obligée, n'est pas un devoir ?

A. W.

Digitized by Google

Mr M. L. POLAIN et HENRI DE DINANT.

Les savants se partagent généralement en deux catégories bien distinctes : les uns vont furetant les bibliotèques, cherchant les vieux livres et les vieux manuscrits rongés par les vers, ces ennemis-nés du bibliophile ; chaque jour ils font de nouvelles découvertes, mais ils les cachent avec une espèce d'avarice : c'est à peine s'ils en font part à un petit cercle d'amis. Les autres montrent la même ardeur : ils déchiffrent avec une patience de moine les parchemins jaunis, les chroniques inédites, mais ils ont un but plus louable, moins égoïste que les premiers. S'ils fatiguent ainsi leur poitrine et leurs yeux par un travail incessant, c'est dans l'espoir de tirer de la poussière et de l'oubli quelque monument littéraire qui fasse honneur à notre pays, quelque noble nom à ajouter aux noms glorieux dont la patrie peut s'enorgueillir.

Mr Polain vient d'emblée se ranger dans cette seconde catégorie. Lui seul pourrait nous dire les veilles qu'il a consacrées aux nombreux ouvrages dont il est l'auteur. Combien de manuscrits sont passés par les mains de l'infatigable archiviste, comme par un creuset, pour venir se fondre dans ses livres ! Si l'histoire du pays de Liége est si bien connue aujourd'hui, c'est à lui que nous le devons : c'est lui qui, pour ainsi dire, l'a mise en lumière. Toutes les gloires de sa patrie, il les a ressuscitées ; tous ses souvenirs historiques, ils les a réveillés. Faire connaître, faire aimer cette belle province où se sont passés tant d'événements dramatiques, c'est la tâche de Mr Polain. Voilà seize ans qu'il y travaille sans l'abandonner un moment. Ses nombreuses publications sont là pour l'attester. Ses *recherches sur la souveraineté indivise des évêques de Liége et des états généraux de Maestricht*, *sur la vie et les ouvrages de Jean d'Outremeuse* ; sa *collection de chroniques originales*, ses *mélanges historiques et littéraires*, ses *récits*, son *histoire de l'ancien pays de Liége*, *etc.* ont paru à des intervalles fort rapprochés.

Parmi les ouvrages de Mr Polain, nous aimons surtout son *histoire de la révolution communale de Liége au XIIIe siècle* ; non pas que ce soit le plus important de ses écrits ; il n'a qu'une centaine de pages. Mais le sujet est heureux entre tous les sujets. Cette

Digitized by Google

grande et mélancolique figure de Henri de Dinant, jetée au milieu des agitations de la commune, donne un grand intérêt à cette courte brochure. On est transporté, sans pouvoir s'en défendre, à ces rudes époques où les bourgeois de la cité défendaient courageusement leurs franchises, frappant des deux mains et sur les nobles et sur les gens de l'Évêque. L'habileté de l'écrivain est sans doute pour beaucoup dans cette illusion, mais la matière, les faits intéressants puisés dans les vieilles chroniques y contribuent plus encore. Ce qu'on ne peut refuser à l'auteur, c'est le talent de la mise en scène et la couleur locale. On voit qu'il possède à fond le moyen-âge et qu'il a consciencieusement étudié les mœurs du temps.

Il est un écrivain français avec lequel Mr Polain a plus d'une analogie : c'est d'Augustin Thierry que nous voulons parler. Comme lui, l'archiviste liégeois se complait à retracer l'époque des luttes et de l'affranchissement des communes ; il a la même indépendance de caractère, le même amour de la liberté et de la patrie. Tous deux ont un grand talent dramatique, tous deux un style chaleureux et coloré. Nous ne voulons pas dire que Mr Polain soit sur la même ligne que l'historien français; loin de là. La réputation différente dont ils jouissent l'un et l'autre, viendrait d'ailleurs nous donner un éclatant démenti. L'auteur de *l'histoire de l'ancien pays de Liége* et *de Henri de Dinant* n'est pas connu autant qu'il devrait l'être, eu égard au mérite et au nombre de ses productions. C'est un de nos écrivains les plus féconds et les plus laborieux. Et cependant combien d'autres, sans avoir son talent et sa facilité, reçoivent de nous plus d'accueil! C'est en partie pour protester contre cette injustice que nous avons tracé ces lignes.

Bon nombre de ceux qui écrivent aujourd'hui l'histoire et les biographies de nos hommes célèbres, ne se sont pas fait faute de puiser à pleines mains dans les ouvrages de Mr Polain. Nous ne les en blâmerions pas, si la plupart n'avaient *oublié* de citer l'auteur dont les travaux leur étaient d'un si grand secours. Mais, nous y réfléchissons, c'est peut-être là, avec la spécialité de ses travaux, la cause qui s'est opposée jusqu'ici au succès mérité de Mr Polain : les littérateurs ne parlent pas volontiers de ceux qu'ils pillent; ils ont intérêt à ce que ces derniers restent longtemps obscurs. Hélas il est donc vrai, les frélons vivront toujours aux dépens des abeilles.

A. W.

Digitized by Google

BEAUX-ARTS.

Histoire populaire et métallique des Grands Hommes de la Belgique, ou collection de médailles représentant leurs portraits, exécutés d'après les monuments les plus authentiques, et enrichies d'inscriptions historiques sur leur vie, leur caractère, leurs actions ou leurs ouvrages, gravées par Ad. Jouvenel, graveur en médailles du Roi. — Abd-el-Kader. — La médaille de l'émigration polonaise.

« La numismatique, si vous la retenez captive dans les cabinets « de quelques amateurs, n'est qu'un délassement de grand seigneur. « Une collection de médailles, est-ce autre chose, pour ainsi dire, « que des catacombes, formées à grands frais, où les savants et les « archéologues vont rechercher la suite des monarques grecs et « assyriens, des consuls ou des empereurs romains, des chefs gau- « lois, etc.? Nous nous inclinons avec respect devant la science, « mais nous croyons qu'elle doit être vulgarisée davantage. » Voilà le but que l'artiste s'est proposé d'atteindre, lui-même nous l'apprend; « son *Histoire métallique des Grands Hommes* n'est qu'un « auxiliaire de plus pour accomplir l'œuvre à laquelle travaille « depuis quinze ans la Belgique contemporaine, œuvre immense « à laquelle il a voulu, lui aussi, coopérer pour sa part et selon la « mesure de ses forces. »

Faire revivre par le bronze ces hommes auquels le pays doit sa gloire, c'est là une noble entreprise; aussi le succès n'a-t-il pas été douteux un seul instant. La mode, chose éphémère et presque toujours en opposition avec l'art, s'est cependant emparée de la publication de Mr Jouvenel, et il n'a pas été peu surpris de s'entendre commander des réductions de ses médailles pour jetons de jeu.

La collection se compose aujourd'hui de dix médailles,[1] dont les premières ne sont pas entièrement à l'abri de la critique; on peut en effet leur reprocher de manquer de relief, et la Marguerite d'Autriche pèche particulièrement par la raideur des draperies; mais il ne faut pas oublier que, dans les commencements, l'artiste eut à surmonter des difficultés imprévues, — difficultés très-grandes, — pour l'établissement de balanciers indispensables à une entreprise de cette importance. Examinez d'ailleurs ces dix médailles dans l'ordre de leur publication et vous reconnaîtrez dans chacune d'elles

[1] Charles-Quint, Marguerite d'Autriche, Juste-Lipse, Philippe-le-Bon, Jean-sans-Peur, Vésale, Dodoens, Rubens, Van Dyck, Simon Stevin.

Digitized by Google

une exécution qui tend de plus en plus à approcher de la perfection. Le Van Dyck, le Simon Stevin, dont Mr S. Van de Weyer a demandé un dessin, et le Philippe-le-Bon sont très-remarquables; nous aimons surtout le Van Dyck, — non pas qu'il se distingue par une extrême ressemblance, — mais Mr Jouvenel l'a pour ainsi dire exécuté d'inspiration, c'est bien Van Dyck, mais Van Dyck idéalisé; c'est le type du beau animé par le sentiment de l'art le plus élevé.

Nous reviendrons sur cette collection, dont le succès a déjà fait naître deux entreprises du même genre, lorsque la première série [1] sera complète. Toutefois nous ne quitterons pas l'atelier d'un de de nos plus habiles graveurs sans vous parler de sa dernière œuvre. C'est une médaille en l'honneur du héros de l'Algérie. Il est, à notre avis, impossible de mieux comprendre un portrait et Mr Jouvenel nous semble s'être surpassé lui-même. Le front haut et calme, Abd-el-Kader abaisse sur ses ennemis des regards victorieux; tout en lui respire l'amour de la patrie et la conscience de son génie; il y a dans cette tête je ne sais quoi qui vous saisit et vous force à l'admirer. Sur le revers de la médaille se lit une inscription rappelant les principaux exploits de l'adversaire du maréchal Bugeaud.

La Grande Bretagne a été une des premières à apprécier le talent de Mr Jouvenel, et l'on travaille en ce moment à une nouvelle matrice pour pouvoir frapper des épreuves avec l'inscription traduite en anglais.

Nous ne disons rien de la médaille de l'émigration polonaise, car nous faisons des vœux — et l'artiste les partage — pour qu'elle ne soit jamais exécutée; à moins cependant qu'au lieu de :

PRO NOSTRA ET VESTRA LIBERTATE.
Exules Martyribus. — M. DCCC. XLVI.
« RESURGAM. »

On y lise : *Exules Victoribus.* — M. DCCC. XLVI.
« RESURGO. »

L.

THÉATRES.

THÉATRES ROYAUX. — Il y a longtemps que nous n'avons parlé de nos théâtres royaux et pour cause. MM. les administrateurs, après avoir complété le personnel de l'opéra par deux bonnes acquisitions, ont cru sans doute pouvoir se reposer sur leurs lauriers. M. Boulo, le successeur de M. Tisserant, n'a pas eu grand'peine à faire oublier ce dernier; une voix pure et étendue, passant aisément de la voix de poitrine à la voix de tête, ce qu'on est convenu d'appeler un joli physique, de l'aisance dans le geste, voilà les qualités de M. Boulo,

[1] Vingt-cinq médailles.

Digitized by Google

auquel on peut reprocher parfois de la froideur. M. Barielle a débuté dans le rôle de S^t^ Bris que, depuis le départ d'Alizard, on avait l'habitude de confier à un choriste ou à un acteur recruté parmi les troupes de province, et tout d'abord il s'est acquis les sympathies du public. Sa voix a du timbre, de la puissance; chanteur intelligent, il est appelé à de véritables succès dans le grand opéra, si toutefois il sait se renfermer dans les bornes de son emploi. Car il faut bien le dire, l'administration abuse singulièrement de M. Barielle; après l'avoir chargé du rôle de Moncenigo, créé par Couderc notre 1^er^ ténor d'opéra comique, elle a imaginé de lui faire jouer celui de Bertram, et dans la Reine de Chypre comme dans Robert, M. Barielle a succombé sous le fardeau. A propos de ce dernier ouvrage, nous ferons remarquer que le pas de la Nonne n'a pu être exécuté à défaut d'une première danseuse dont on semble vouloir supprimer l'emploi. Dans l'opéra comique M. Barielle n'a pu nous empêcher de regretter parfois M. Bellecour, qui ne chantait pas, il est vrai, mais qui jouait en artiste consciencieux et brillait souvent par un comique de bon aloi. Pourquoi en engageant le premier n'avoir pas conservé le second, qui était aimé du public et toujours bien placé dans les rôles secondaires?

MM. les directeurs qui voient augmenter chaque jour le déficit de leur caisse, demandent au Conseil communal l'autorisation de se rendre à Londres avec nos artistes lyriques et d'abandonner pendant ce temps notre scène à la troupe allemande de M. Lachner. Selon toutes prévisions, le Conseil repoussera cette proposition, et il fera bien. Il trouvera suffisante l'école que ces messieurs ont faite l'an dernier et fort injuste le reproche d'indifférence qu'ils adressent au public, quand la monotonie constante du répertoire est la véritable cause du mal.

Si l'opéra se traîne péniblement, le ballet ne marche guère mieux et la comédie et le drame ne marchent pas du tout. M. et M^lle^ Honoré ont été remplacés par M. Murat et par M^lle^ Prévost, engagée pour tenir *à la fois* l'emploi de seconde et de troisième danseuse, et l'on continue à jouer Marco Bomba et la Danse involontaire!

M^lle^ Restout qui devait succéder à M^lle^ Rabut ne nous viendra pas, et M^me^ Naptal-Arnauld, qui s'annonce comme premier rôle du théâtre royal de l'Odéon, a été appelée en représentation, c'est-à-dire, qu'on va essayer de l'imposer au public à la faveur de son titre.

M^lle^ Lebrun, chacun le sait, était une charmante soubrette, une artiste d'élite qui avait conservé les véritables traditions et ne consentait pas à jouer le vaudeville. M^me^ Varlet qui ne valait pas M^lle^ Lebrun, consentit à jouer les Déjazet, en partage avec M^lle^ Guichard. Aujourd'hui M^me^ Varlet ayant résilié son engagement, on a découvert M^lle^ Georgina, cette grosse rieuse que nous avons vue aux Nouveautés et qu'on avait assez heureusement baptisée: *une actrice pour tout faire.* Dans quel genre de pièce en effet M^lle^ Georgina n'a-t-elle pas consenti

Digitized by Google

à se produire? Eh bien, c'est Mlle Georgina qui est appelée à remplacer Mlle Lebrun et Mme Varlet, c'est Mlle Georgina qui va nous jouer Molière! elle qui, aux Nouveautés, s'étant avisée une seule fois de paraître dans une comédie de Scribe, *la Calomnie*, nous donna ce soir là, on s'en souvient, un charmant échantillon de son savoir-faire. Mlle Georgina et la distinction, ce sont là deux extrêmes, si jamais il en fut. A dire vrai, il y a des gens qui répondront que les extrêmes se touchent. Pour faciliter les débuts de Mlle Georgina, on a envoyé à tous les journaux une note qui apprenait au public que cette actrice *avait* MANQUÉ *d'être engagée au Théâtre Français.*

Mr Geniès nous a quittés et on ne peut parvenir à lui trouver un successeur. Quant à Mr Davelouis qui nous a abandonnés d'une façon peu délicate, l'administration a eu le bonheur de trouver, aussitôt après la fugue de notre premier rôle, un Mr Brésil, dont nous nous réservons de parler après ses débuts. Protestons toutefois contre l'apathie des Directeurs qui, ne tenant aucun compte des observations de la presse, nous présentent M. Brésil comme *premier rôle en tous genres*, c'est-à-dire que nous verrons aujourd'hui cet artiste dans le Misanthrope, demain dans le Proscrit, ou dans les Mousquetaires de M. Dumas, une autre fois dans le Capitaine Roquefinette, et qui sait, un jour peut-être dans une parade quelconque, les Saltimbanques, par exemple, car il y a aussi un premier rôle à remplir dans ce genre-là.

Grâce à tous ces beaux arrangements, nous n'avons plus eu, depuis le *Mari à la campagne*, une seule première représentation de comédie ou de drame. Il serait temps cependant de nous débarrasser du *Roman d'une heure*, de *Valérie*, de *Brueys et Palaprat*, etc. A-t-on jamais songé à nous donner le *Diogène*, de M. Pyat, la *Famille Poisson*, de M. Samson, le *Michel Brémont*, de M. Viennet, et *la Ciguë*, ce charmant acte de M. E. Augier?

Et sans aller si loin, l'administration n'a-t-elle pas dans ses cartons des pièces dues à des auteurs du pays, pièces qui attendent depuis longtemps? n'a-t-elle pas *Biribiche ou le Singe de la marquise*, qu'on disait en répétition, et le *Serment de Wallace*, que Mlle Rabut avait d'abord choisi pour son bénéfice. Puisque nous parlons de ce dernier ouvrage qui intéresse surtout les lecteurs de la Revue de Belgique, auxquels il sera donné après la première représentation, nous croyons devoir les prévenir que la mise en scène de ce drame est de nouveau ajournée. Les principaux rôles avaient été donnés à Mlle Rabut, MM. Davelouis, Geniès et Verdellet; trois de ces artistes ne sont pas remplacés, il est donc tout à fait impossible de monter le *Serment de Wallace*, par la raison fort simple qu'il n'y a plus de comédiens. Puisse la troupe être complétée avant l'hiver! puissions-nous voir jouer sur nos théâtres royaux autre chose que le vaudeville!

Z.

Digitized by Google

COURS DE DÉCLAMATION SPÉCIALE ET LYRIQUE.

Paris possède plusieurs cours de déclamation dont les principaux professeurs appartiennent au théâtre; plusieurs d'entre eux, tels que MM. Saint-Aulaire, Samson, etc. ont déjà fait école. De tels établissements ont manqué jusqu'ici parmi nous. Nous apprenons que M. Verdellet, artiste dont le talent naturel s'étaye d'études consciencieuses et que Bruxelles s'est attaché pour longtemps, vient de combler cette lacune. Nous ne pouvons que féliciter M. Verdellet d'avoir mis à exécution une idée aussi utile, et nous ne doutons pas que sa tentative ne soit couronnée d'un plein succès.

La nécessité de bien dire se fait sentir de plus en plus

« Dans cette époque où règne la parole,
« Où chacun parle et veut être écouté. *

Combien de nos députés, j'entends de ceux qui ont sur certaines branches des connaissances spéciales et qui pourraient jeter un jour nouveau sur les discussions de la chambre, se taisent trop souvent faute d'une élocution facile, ou de peur de prêter à rire par quelqu'un de ces vices de prononciation qu'on néglige dans l'enfance et dont plus tard il est si difficile de se défaire? Et parmi ceux qui parlent le plus correctement, combien ne peuvent convaincre et impressionner leur auditoire dans les débats politiques, parce qu'il leur manque un débit chaleureux, un geste éloquent, tout ce qui émeut la foule? Nous en dirons autant des jeunes gens qui se destinent au barreau; le débit oratoire n'est pas la moindre partie de l'éloquence, et c'est assurément un puissant moyen de faire pénétrer la vérité dans les cœurs. Mais il n'est personne à qui l'étude de cet art soit plus nécessaire qu'aux élèves de nos conservatoires, aux jeunes artistes qui se destinent au théâtre lyrique : la nature a eu beau les douer d'une belle voix que l'étude a assouplie; c'est en vain qu'ils possèdent toutes les qualités qui font l'artiste, la sensibilité, l'énergie, l'inspiration même; ils resteront au moins incomplets, si leur geste manque d'aisance et de noblesse, si leur parole est traînante ou saccadée, s'ils conservent surtout ce cachet de leur province, cet *accent* rebelle dont on ne peut triompher entièrement que sous la direction d'un maître habile.

Les leçons de déclamation sont nécessaires à l'orateur, à l'artiste; elles sont utiles à tout le monde, ne fût-ce que pour procurer un passe-temps agréable : en famille, dans l'intimité, la lecture est une des plus fécondes ressources contre l'ennui; l'art de bien lire n'est donc pas plus à négliger que d'autres arts d'agrément d'un usage moins général et d'un abord plus difficile. M. Verdellet donne depuis long-temps des leçons particulières, et nous nous sommes convaincus des bons effets de sa méthode. Il est du nombre infiniment petit des véritables comédiens qui nous restent, de ceux qui savent encore dire de beaux vers et de bonne prose. Tout nous permet donc de lui prédire de nombreux élèves.

* Chansons de M. Clesse.

Digitized by Google

CURIOSITÉS LITTÉRAIRES.[1]

LA VIE ET LA MORT

DU

PETIT CHAPERON ROUGE,

TRAGÉDIE DE LUDWIG TIECK,

TRADUITE

Par ALFRED MICHIELS.

PERSONNAGES :

LA GRAND'MÈRE.
LE PETIT CHAPERON ROUGE.
ANNA, jeune paysanne.
UN CHASSEUR.
DEUX ROUGES-GORGES.
UN LOUP.
UN CHIEN.
UN PAYSAN.
PIERRE.
SA FIANCÉE.
UN ROSSIGNOL.
UN COUCOU.

SCÈNE PREMIÈRE.

Une Chambre.

LA GRAND'MÈRE, Elle est assise et occupée à lire.

Voici une bien belle journée, une journée où l'on a du plaisir à prier le Seigneur. Le temps est clair ; le soleil rayonne. Le cœur deviendrait pieux malgré lui. J'entends les cloches sonner dans le lointain. C'est un agréable dimanche, par ma foi. Les arbres s'inclinent en bruissant devant la fenêtre, comme s'ils voulaient adorer Dieu. Il y a trop loin d'ici au village, sans cela je serais bientôt à l'église : mais je suis vieille et je relève de maladie. Je m'occupe à

[1] Sous ce titre, Mr Alfred Michiels a réuni une série de traductions d'ouvrages peu connus, et en a commencé la publication dans la Revue Indépendante. Ce recueil a donné, dans sa livraison du 25 avril 1844, *le Nouveau Pâris*, conte fantastique, composé par Gœthe à l'âge de huit ans. La traduction de l'œuvre de Tieck, que nous offrons à nos lecteurs, n'a pas encore vu le jour.

Digitized by Google

lire ici mes cantiques bien-aimés. Le Seigneur doit se contenter de cela : une pauvre femme ne peut pas en faire davantage. *(Elle baille et ferme le livre.)* Ah mon Dieu, ainsi va le monde, oui, oui, c'est bien mal arrangé.... Ma fille Lisbeth fait cuire aujourd'hui de la galette, le petit Chaperon Rouge viendra sans doute me rendre visite. La porte s'ébranle... c'est peut-être le vent... non, je crois que c'est la petite qui arrive.

(Le Petit Chaperon entre dans la chambre.)

LE PETIT CHAPERON.

Bonjour, chère grand'mère, comment te portes-tu ?

LA GRAND'MÈRE.

Merci, mon enfant ; cela va couci-couci..... avec un peu de faiblesse.

LE PETIT CHAPERON.

Je me suis approchée tout doucement de la porte. Je me disais : si elle n'a pas bien dormi, elle peut sommeiller légèrement; garde-toi de troubler son repos.

LA GRAND'MÉRE.

Je me suis éveillée ce matin de bonne heure et j'ai lu la parole de Dieu.

LE PETIT CHAPERON.

Tu as raison d'être pieuse. Ma mère a fait cuire aujourd'hui une galette énorme et magnifique ; elle t'en envoie un morceau.

LA GRAND'MÈRE.

A la bonne heure ! Grand'merci, mon enfant. Voilà qui a bonne mine. Où sont donc tes chers parents ?

LE PETIT CHAPERON.

Ils doivent être à l'église. J'y ai passé. L'orgue résonnait joyeusement, les chantres criaient de toutes leurs forces. Il y a aujourd'hui du nouveau à la paroisse. C'est le vicaire qui prêche. Le pasteur est encore malade. Cela fait qu'il y a foule aujourd'hui. On prétend qu'il est très capable d'expliquer le texte. — Tu as répandu ici du sable frais.

LA GRAND'MÈRE.

Il faut bien aussi montrer que c'est dimanche. Autrement on vivrait comme des païens, et non comme des chrétiens.

LE PETIT CHAPERON.

On m'a habillée tout en blanc aujourd'hui. Vois quel beau bouquet ! Regarde un peu ma robe neuve ! J'aime surtout ce chaperon

Digitized by Google

que tu m'as donné le jour de Noël. Ils disent tous qu'il faudrait quitter mon chaperon et ne pas le porter tous les jours, et cependant il n'y a pas de plus belle couleur que le rouge.

LA GRAND'MÈRE.

Va ! ma chère enfant, porte-le sans crainte : je te l'ai donné au saint Nom de Jésus. Il te coiffe à merveille... et depuis ce temps-là, tu le sais, on t'appelle le Petit Chaperon Rouge. Quand il sera usé, nous trouverons bien moyen de t'en procurer un neuf.

LE PETIT CHAPERON.

Comme je serais contente, si je pouvais faire ma première communion ! il faudrait alors que tu me *donnes* un autre chaperon.

LA GRAND'MÈRE.

Quant à présent, tu ne dois pas y songer. Tu n'as pas encore sept ans, et on n'admet pas les bambins à la table du Seigneur, parce qu'ils ne comprennent encore rien à la religion. Tu ne pourrais pas non plus te présenter coiffée de rouge, mais habillée modestement en noir, avec un manchon et une guimpe montante. Le bon Dieu ne saurait permettre qu'on entrât chez lui comme dans une salle de danse, ni qu'on chantât sa parole avec une coiffure rouge.

LE PETIT CHAPERON.

J'ai pourtant déjà été ainsi à l'église et on ne m'a point punie.

LA GRAND'MÈRE.

On passe là-dessus parce que tu n'es encore qu'une enfant. On ne regarde pas avec tant de soin les petites filles.

LE PETIT CHAPERON.

Mais comment de si belles coiffures rouges peuvent-elles offenser le bon Dieu ?

LA GRAND'MÈRE.

Ah ! tais-toi, méchante enfant ! Pour l'heure tu ne peux encore rien comprendre à cela. Quiconque veut entrer dans son paradis doit croire des choses plus difficiles encore. Veuille le ciel m'accorder une vie assez longue pour que je puisse te donner un petit manchon à ta première communion ! Cependant il n'y faut pas songer, car bientôt je dirai adieu à l'existence.

LE PETIT CHAPERON,

Non, mère-grand, cela n'est pas nécessaire.

Digitized by Google

LA GRAND'MÈRE.

Quand l'âge est venu, la mort se présente. Je me remets entre tes mains, toi qui sais quand ma fin doit venir !

LE PETIT CHAPERON.

Si tu m'aimes, ma petite mère-grand, il ne faut pas me chagriner. Tu devrait te montrer gaie avec moi, et nous pourrions passer agréablement le temps. Une autre fois j'apporterai ma poupée et sans doute alors tu te divertiras beaucoup.

LA GRAND'MÈRE.

Ah ! chère fille, souvent sur cette terre on n'est qu'à deux pas de la tombe et on s'imagine encore qu'on ne doit pas de longtemps y descendre. Regarde, comme la galette est bien levée ! Que fait donc ton père ? Pourquoi ne vient-il pas me voir ?

LE PETIT CHAPERON.

Il a mal aux jambes, la marche le fatigue. Il a un genou tout enflé.

LA GRAND'MÈRE.

Il aurait dû y faire faire quelque chose.

LE PETIT CHAPERON.

Il a déjà essayé de plusieurs remèdes, et il ne s'en trouve pas mieux. Le chantre prétend que cela vient de ce qu'il boit trop. Il dit qu'il devrait laisser le vin pour les médecines. Cependant il ne veut pas en entendre parler : il assure que le chantre veut le vexer, qu'il boit trois fois plus que lui, et que, malgré cela, il n'a pas mal aux jambes.

LA GRAND'MÈRE.

Les méchantes gens ! Le brandevin, voilà toujours leur première joie.

LE PETIT CHAPERON.

Oui, cela a causé plus d'une dispute. Ma mère n'a pas tort, quand elle lui dit que l'amour de la boisson nuit à ses travaux. Mon père est devenu tout grondeur et tout bizarre.

LA GRAND'MÈRE.

Tais-toi, ma fille. Les enfants ne doivent pas faire de telles remarques, ni tenir de semblables propos.

LE PETIT CHAPERON.

Mais ce qui chagrine surtout ma mère, c'est qu'il ne se gêne pas du tout devant moi, le soir, lorsqu'il rentre au logis, échauffé par la boisson, qu'il querelle sans cause et fait du tapage. Je me suis

Digitized by Google

cueilli un beau bouquet et je n'y ai bientôt plus pensé. Le bois est tout couvert de belles fleurs rouges. Le chant de mille oiseaux résonne sous le feuillage vert.

LA GRAND'MÈRE.

Vois un peu! Tu as presqu'entièrement fané tes chères fleurettes dans ta poche. Tu seras toujours une petite étourdie.

LE PETIT CHAPERON.

Elles s'épanouissaient à mes pieds, sur mon chemin, comme pour m'inviter à les cueillir, J'ai pensé que tu pourrais les mettre sur ta fenêtre. Écoute! Pourquoi le chien aboie-t-il donc si fort?

LA GRAND'MÈRE.

On dit que depuis quelques jours un loup rôde par ici; il est bien possible qu'on le poursuive.

LE PETIT CHAPERON.

C'est très-gai devant ta maison. Le bois est si touffu près de ta fenêtre! Les oiseaux sautillent et gazouillent sans cesse. Ils volent joyeusement de branche en branche. Aimes-tu les petits oiseaux?

LA GRAND'MÈRE.

Je les regarde avec bien du plaisir. Ils sont toujours éveillés de très-grand matin et chantent sous le feuillage. Leur petit orchestre a tant d'harmonie qu'il fait bondir de joie le cœur dans la poitrine.

LE PETIT CHAPERON.

Quel est donc cet arbre dont les feuilles chuchotent si vivement et tremblent comme si elles avaient peur?

LA GRAND'MÈRE.

C'est l'arbre qu'on nomme peuplier.

LE PETIT CHAPERON.

Ah! ah! je connais le proverbe: Il tremble comme un peuplier. En voilà l'origine. Mais pourquoi donc cet arbre tremble-t-il si fort?

LA GRAND'MÈRE.

Je suis prête à t'expliquer cela, mon enfant, mais ne va pas aussitôt oublier mes paroles. Quand Notre Seigneur Jésus-Christ habitait ce monde sous une forme humaine, il marchait souvent par les monts et les forêts.

LE PETIT CHAPERON.

Il est allé aussi dans le désert et il y a nourri cinq mille hommes, puis après avoir enduré mille tourments, il est enfin monté dans le ciel.

Digitized by Google

LA GRAND'MÈRE.

Très-bien! C'est fort beau à ton âge de connaître ainsi l'Évangile.

LE PETIT CHAPERON.

Cela se trouve mot pour mot dans le catéchisme.

LA GRAND'MÈRE.

Notre Seigneur allait d'un endroit dans un autre, prêchant sa doctrine, guérissant les malades et publiant son Évangile. Un jour qu'il traversait une forêt, les arbres, l'ayant reconnu tout de suite, commencèrent à s'agiter et à s'incliner jusqu'à terre, puis ils chuchotaient comme s'ils eussent voulu le saluer en baisant la trace sainte de ses pas. Les chênes, les hêtres et tous les autres firent au Sauveur leur gracieux compliment. Tandis que tous ces arbres fléchissaient, le Christ s'aperçut que le peuplier seul restait droit dans son absurde orgueil ; comme s'il n'eût voulu lui témoigner aucune révérence, son dos inflexible ne s'humiliait point. Le Seigneur lui dit : Puisque tu ne veux pas me saluer et que tu fais semblant de ne pas me voir, désormais tu bruiras continuellement, tous tes rameaux seront sans cesse agités et ton vert feuillage tremblera, même par le temps le plus calme. Dès qu'il eut dit ces mots, la peur s'empara du peuplier. Depuis lors il tremble, et ne cessera de trembler qu'au jour du jugement.

LE PETIT CHAPERON.

Oui, oui, quiconque n'obéit pas mérite une punition. Adieu. Je m'en retourne, il fait encore frais.

LA GRAND'MÈRE.

Avant de partir, mon enfant, chante-moi la chanson que tu as apprise.

LE PETIT CHAPERON *chante.*

Quand les chats se promènent
Sur les toits, en plein jour,
C'est qu'ils vont à la volière
Pour attraper un pigeon.
Miaou! Miaou!

Ils se glissent par l'ouverture,
Mais à peine sont-ils entrés
Que leur appétit se passe.
Un piège, vois-tu, s'abat,

Digitized by Google

Un piège dressé pour les fouines.
Il faut que les chats s'y prennent
Et qu'ils se résignent à mourir.
Garde-toi bien du larcin.
Miaou!

LA GRAND'MÈRE.

Voilà une belle chanson. Fais-y bien attention, le vice perd les vicieux. Dis le bonjour de ma part à ta mère; remercie-la pour moi de ce qu'elle n'oublie pas les vieilles gens qui sont malades.

LE PETIT CHAPERON.

Adieu, mère-grand. Je reviendrai bientôt t'apporter à dîner.

(Elle sort.)

LA GRAND'MÈRE.

Elle a laissé la porte ouverte; on pourrait entrer chez moi par la cour. Elle est toujours aussi étourdie et pourtant elle commence à devenir grande fille. Mais cela ne fait rien, personne ne viendra me voir aujourd'hui. Du reste, comme elle est jolie, cette enfant! Et comme son chaperon rouge lui va bien!

SCÈNE II.

Le Bois.

Entre un Chasseur.

LE CHASSEUR.

Rester toute ma vie chasseur, voilà qui ne peut m'entrer dans la tête. Battre la forêt jour et nuit, pendant que les autres peuvent rester chez eux, par la neige, par le froid et par le chaud. Le corps le plus robuste ne résisterait point à ce métier. Il n'y a pas aujourd'hui dans le village si pauvre diable qui ne fasse sa partie de quilles et qui ne prenne ce soir un jeu de cartes. Et moi, il faut que je coure le bois pour découvrir la trace d'un loup, et cela encore sans indemnité. Si tu n'existais pas, ô tabac, ma vie serait complètement misérable. Ce ne serait pour moi qu'un vil paquet de guenilles. *(Il bat le briquet pour allumer sa pipe.)* C'est singulier qu'il y ait du feu caché dans les pierres et dans l'acier. L'esprit humain n'y saurait rien comprendre. Comme les arts ont tous une origine étrange, que de choses l'homme possède, et comme il sait tout faire tourner à son profit. Et chaque jour on fait des progrès. Nos enfants seront encore plus instruits que nous. Les têtes deviennent par trop

Digitized by Google

pleines. On ne conçoit pas, vraiment, où doit nous mener tant d'intelligence.

Entre le Chaperon.

LE CHASSEUR.

Ah! Chaperon Rouge, sois mille fois le bienvenu. Tu sors de bonne heure.

LE PETIT CHAPERON.

Je reviens de chez ma grand'mère. Vous chassez donc aujourd'hui?

LE CHASSEUR.

Oui. On en veut au loup qui se tient dans ce bois et dévore maint agnelet.

LE PETIT CHAPERON.

Ainsi ce que dit le monde serait donc vrai? Se peut-il qu'un loup rôde de ce côté?

LE CHASSEUR.

Ce sont d'impudents compagnons, qui s'installent volontiers en tous lieux.

LE PETIT CHAPERON.

Ne craignez-vous pas d'en approcher de trop près?

LE CHASSEUR.

Il y a déjà longtemps que je l'ai ajusté. — Moi, le craindre? Je serais un beau garçon, ma foi! Je ne craindrais pas le diable en personne.

LE PETIT CHAPERON.

Oh! ne parlez pas ainsi. Il n'aurait qu'à venir à l'instant et vous prendre au dépourvu.

LE CHASSEUR.

Un chasseur doit posséder un courage à l'épreuve, un grand cœur, un sang valeureux : il ne doit reculer devant aucun péril, ne redouter aucune tempête. Il ferait mieux sans cela de ne pas quitter le tuyau de son poële.

LE PETIT CHAPERON.

Vous avez une blouse neuve aujourd'hui, et un beau couteau de chasse bien luisant.

LE CHASSEUR.

Si j'attrape monsieur le loup, il pourra bien en tâter. Cette blouse neuve ne me va-t-elle pas bien?

LE PETIT CHAPERON.

Elle ne va pas trop mal.

LE CHASSEUR.

Voyons, qu'y trouves-tu à redire?

Digitized by Google

LE PETIT CHAPERON.

Cette jacque vous irait encore mieux, si elle était rouge comme mon chaperon.

LE CHASSEUR.

Tout l'univers ne peut pas être de la couleur de ton chaperon : il en existe encore beaucoup d'autres. La couleur verte est, par ma foi, la plus agréable.

LE PETIT CHAPERON.

Le vert est fort gentil et va bien avec le rouge ; cependant nulle couleur ne l'emporte sur le rouge.

LE CHASSEUR.

Le bois est vert, vert est le gazon.... quelque part que s'arrête ta vue... Cette couleur a un aspect... un éclat... comprends-tu bien... un certain charme...

LE PETIT CHAPERON.

Le vert est comme les petites gens : on le trouve en tous lieux, il colore tous les buissons et tous les parcs. Ah! mon Dieu, il y a encore bien loin de là jusqu'au rouge. Le rouge saute aux yeux dès le premier abord. — Combien de coups ne donne-t-on pas à un enfant pour le faire repentir de sa gourmandise! Dès que le rouge brille quelque part, la lèvre rouge s'y porte aussitôt, serait-ce même une cerise qui ne fût pas mûre. Qu'il serait heureux celui qui aurait, comme moi, le plaisir d'avoir sur sa tête un chaperon rouge!

LE CHASSEUR.

Tu es une petite folle. Embrasse-moi.

LE PETIT CHAPERON.

Oh! ne m'approchez pas. Le tabac me fait mal au cœur.

LE CHASSEUR.

Ah! friponne! si tu n'aimes pas l'odeur du tabac, tu ne trouveras jamais de mari. *(Il sort.)*

LE PETIT CHAPERON.

Ces gens-là croient toujours, quand on ne veut pas d'eux, qu'on ne pourra pas trouver d'autre mari. Celui-ci se figure, parce qu'il a une blouse neuve, que tout le monde est amoureux de lui.

Deux rouges-gorges descendent d'un arbre et sautillent autour d'elle.

LES OISEAUX.

Petit Chaperon-Rouge! Petit Chaperon-Rouge!

LE PETIT CHAPERON.

Que me veulent ces oiseaux ?

Digitized by Google

LES OISEAUX.

Bonjour ! où vas-tu par ici ?

LE PETIT CHAPERON.

Je vais à la maison. Mais voyez donc les jolis petits ! comme ils sautent avec leurs petites pattes ! Ils ont du rouge sur la gorge et sur la poitrine. Ces petits oiseaux sont des êtres charmants.

LES OISEAUX.

Tu es un rouge-gorge,
Nous sommes comme des chaperons rouges;
Cela nous fait plaisir,
Nous te chérissons;
Gracieuse parente,
Veux-tu nous aimer?

LE PETIT CHAPERON.

Ah ! chers compagnons, le bon Dieu ne vous a-t-il pas aussi donné des bonnets rouges? Qui oserait dire que les couleurs brillantes, claires, bariolées et la vie sans souci ne procurent pas autant de plaisir que les choses lugubres? Moi, j'envoie promener le chagrin et je crois fermement que je pourrai toujours le faire. Quand je serai grande et que je m'habillerai comme il me plaira, je porterai encore un chaperon rouge. *(Elle sort.)*

LES ROUGES-GORGES.

Chaperon-Rouge, Chaperon-Rouge est notre amie. Comme le soleil brille et que sa chaleur est douce !

SCÈNE III.

Un taillis épais dans le bois.

LE LOUP.

Il faut que je me traîne et me glisse comme un proscrit dans ces broussailles épaisses, car on me poursuit et l'on me donne la chasse. Pas un être qui veuille m'aimer, pas un qui m'approche, pas un qui songe à moi ! je leur semble à tous un objet d'horreur. Et pourquoi me traitent-ils ainsi ? Parce que je ne sais ni feindre, ni flatter. Parce que je ne veux pas m'abaisser au rôle de valet, ils ont mauvaise opinion de mon caractère. Que de fois n'ai-je pas été mortifié, méconnu, relancé de pays en pays, cherchant en vain de l'affection, et ne trouvant jamais que des coups ! On se jette sur

Digitized by Google

moi ; on me tire des coups de fusil, on me dresse des piéges, on me fait mille autres mauvais tours. Dès que je paraîs à la lumière, on s'écrie : Voilà le loup ! Prenez-le par la peau ! Et cela fait des discours sur la tolérance, et il n'y a pas de niais qui ne se croie plein d'affabilité, lorsque, sortant le dimanche avec sa redingote de tous les jours, il daigne jaser avec de plus pauvres que lui ! Ah ! mon cousin le chien est plus philanthrope que les hommes, et pourtant il fait alliance avec nos ennemis communs. J'apperçois le brave Spitz ; il se dirige de ce côté. (*Entre un chien.*)

LE CHIEN.

Tiens ! c'est ici ta résidence champêtre ? Moi, je fais un petit tour afin d'attraper, s'il est possible, quelque lapin ou quelque lièvre. Je ne redoute qu'une chose ; c'est le fusil du chasseur, car c'est un drôle qui n'entend pas la plaisanterie, lorsqu'il s'agit de chasse.

LE LOUP.

Ne sers-tu pas le père du Chaperon-Rouge ?

LE CHIEN.

Oui, certes ! et j'ai chez lui de bons profits. Le ménage est considérable, il se fait beaucoup de restes qu'on me donne de préférence. L'enfant de la maison me porte aussi beaucoup d'amitié ; elle me jette en secret maint bon morceau, ce qui ne laisse pas de vexer le chat. Je vais chercher des petits bâtons dans la rivière et je fais le mort en me couchant sur le dos. Grâce à Dieu ! Je ne manque de rien pour le moment.

LE LOUP.

Vous avez là de beaux secrets pour gagner votre vie !

LE CHIEN.

Depuis quinze ou vingt jours, on porte beaucoup de nourriture dans le bois. La grand'mère est malade : on la soigne, et l'on met les os de côté pour moi. Si elle vient à mourir, son gendre, pour prix de ses attentions, héritera de ses biens. Il est possible qu'il ait besoin de cela, car il aime beaucoup à boire, et il perd tout son argent au jeu. — J'ai dans le caractère un certain penchant à la philosophie que je trouve agréable. — Par moments la petite traîne une pierre trois fois plus lourde qu'elle, et me la roule devant les pattes. Je fais semblant de croire qu'il faut la rapporter. Je ne pourrais seulement la bouger, ni la saisir, et, dans tous les cas, je la laisserais tomber par terre ; n'importe ! je m'en approche toujours,

Digitized by Google

comme si cela m'était possible : je m'efforce de la pousser, de la soulever, jusqu'à en perdre haleine. J'essaie tantôt d'une manière, tantôt de l'autre de la saisir avec mes crocs : le vieux rit de mes efforts, et comme de sa nature il ne comprend absolument rien, il s'écrie : « Voyez donc le stupide animal ! »

LE LOUP.

Je ne voudrais pas être à ta place. Tu coules des jours pitoyables. Il ne t'est pas permis d'avoir une volonté : tu n'es pas libre, et on te roue de coups à tort et à travers. Pardonne-moi si je te dégoûte de tes jouissances et de ta noble condition.

LE CHIEN.

Parle toujours ; je te connais bien. Mais je sais aussi que les spéculations même les plus brillantes ne doivent pas se mêler à la pratique de la vie.

LE LOUP.

Vois un peu ! tu te consoles de tout. Tu es comme un rôti grillé des deux côtés. Tu cours à ta perte et c'est toi qui m'en informes.

LE CHIEN.

Non pas ; sache que je suis un garçon d'honneur. Je te considère depuis longtemps comme un cher camarade. Si tu voulais t'humaniser quelque peu et abandonner tes sentiments sauvages, on pourrait à la longue faire quelque chose de toi.

LE LOUP.

Non ; l'ami, je m'épargnerai ce soin. Lorsque j'étais enfant (jours d'innocence auxquels je ne pense jamais sans verser des larmes !) quelle intime aspiration je ressentais, comme je souhaitais me rendre utile ! comme je brûlais de m'immortaliser par de nobles actions ! L'esprit le plus vif ne saurait comprendre avec quel zèle je voulais consacrer tous mes talents et toute mon énergie au service de l'humanité, au glorieux avancement de mon siècle. Je me promettais cent miracles de mes efforts ! et tout s'est terminé de la manière la plus bouffonne. Je crois te l'avoir déjà raconté.

LE CHIEN.

Redis-le moi encore ; je t'écoute. Aussi bien on jouit ici d'un calme profond.

LE LOUP.

Tu sais qu'à l'époque où je fis ta connaissance chez Jean, le rustre que tu servais alors, j'abandonnai les bois et me mis à apprendre tous les talents des chiens ; je reniai ma propre race afin

Digitized by Google

de mieux atteindre mon but. Je donnais la chasse aux voleurs, je faisais la garde dans la cour. Je m'exposais à la pluie, jusqu'à me faire traverser la fourrure. J'avais souvent à supporter la faim et des coups non moins souvent. Eh! bien, je me trouvais heureux comme un roi, je me rendais utile ; et j'étais content, et mon lot me semblait magnifique.

LE CHIEN.

Paix! je crois que je sens un lièvre.

LE LOUP.

Écoute-moi tranquillement, fou que tu es, et ne trouble pas le récit tragique de mes douleurs par ce plat égoïsme. Apprends donc comment l'expérience me fit arriver enfin à détester les hommes, que je chérissais comme des frères et que j'aimais à nommer mes amis. A présent je les hais à la mort. — Oh! que ne puis-je les déchirer tous avec mes dents! — Jadis, quand mon imagination était en sa fleur et que mon âme était candide et pure, si par hasard j'allais me promener au bois, le bonheur m'amenait une louve. O mon ami! ce fut alors que pour la première fois j'appris à connaître une taille d'une grâce ineffable, un esprit qu'aucun mot ne pourrait exprimer, une intelligence plus précieuse que l'or, un être sur lequel on aurait écrit tout un livre, Elisa enfin, ou la louve telle qu'elle devrait être.

LE CHIEN.

Épargne-toi ces transports, mon ami. Tu me prends aussi pour un amoureux, à ce qu'il paraît.

LE LOUP.

Que te dirai-je? J'aimai, je fus aimé. Notre lune de miel fut délicieuse. Je l'allais voir au bois, elle venait me visiter en cachette; tous nos vœux étaient de nous unir inséparablement. Un beau matin, ma douce amie s'attarda. Des paysans venus dans la grange pour y battre du blé y trouvèrent l'incomparable créature, et frappèrent son corps délicat à grands coups de fléau... Et mon cœur ne s'est pas brisé, en voyant cette amante indignement assommée dans la cour!

LE CHIEN.

Cela t'a donc bien ému....

LE LOUP.

« Ah! voilà comme vous traitez l'amour, vous autres humains! » pensai-je en moi-même. Pourtant je crus à propos de dissimuler

Digitized by Google

ma rage. Me soumettant à mon triste sort, j'étouffai la passion dans mon cœur. On ne tarda pas à s'apercevoir au village que je n'étais pas un chien, mais un loup. Voyez l'importance d'un nom! Ne me connaissaient-ils pas? Ne leur avais-je pas rendu de fidèles services? Depuis ce temps, je fus perdu, car ils ne pouvaient s'affranchir de ce préjugé. On se défiait de moi. On me mit à la chaîne, comme si j'avais commis un forfait. J'endurai ce nouvel affront en poussant des oh! et des ah! Cependant aux heures de la nuit, je conçus le projet de me délivrer, fut-ce au prix de tout mon sang. On serrait si bien mes fers que je ne pouvais remuer ni bras ni jambes. — Ensuite je les entendis comploter entr'eux. Il ne s'agissait de rien moins que de m'arracher les dents, afin de pouvoir faire de moi ce que bon leur semblerait, quand même ils voudraient m'écorcher. Ils pourraient encore me vendre, disaient-ils, à quelque meneur d'ours, qui me promènerait comme un bouffon dans les foires, et lorsqu'enfin on serait las de moi, on pourrait me tuer sur le champ. O Spitz, que mon cœur endurait de tortures!

LE CHIEN.

Vous piquez ma curiosité.

LE LOUP.

Dans ma fureur, j'eus bientôt brisé ma chaîne. Je courus alors au bois le plus voisin. Je ne te dirai pas tout ce que j'ai souffert depuis ce moment, car cette peinture révolterait le plus doux caractère. Mainte fois j'entendis les balles siffler l'une après l'autre à mes oreilles; on me dressait des pièges meurtriers: les chiens m'attrapaient souvent par la peau. Nulle créature dans l'univers, ô mon ami, n'est plus misérablement tourmentée qu'un pauvre loup! Mais aussi, depuis lors, j'ai pris la ferme résolution de faire tout le mal que je pourrais. Depuis lors, rien ne m'est plus agréable que l'aspect du sang. Partout où je rencontre le bonheur, je m'efforce de l'anéantir. Arracher par le meurtre sa fiancée à l'amant, aux parents leur progéniture, voilà le but où j'aspire, et s'il est encore d'autres méfaits, je les rêve. On m'a tellement exaspéré que j'en suis venu au point de vouloir les manger parce qu'ils ne m'aiment pas. Toi-même, si tu n'étais pas mon ami intime, il y a longtemps déjà que je t'aurais donné ton reste.

LE CHIEN.

Très-humble serviteur pour la gracieuse exception! Mais es-tu

Digitized by Google

donc étranger à toute pudeur, pour ne pas rougir d'un semblable dessein ? Tu ne crois donc pas à l'immortalité de l'âme ? au châtiment par delà la vie terrestre ?

LE LOUP.

Non, mon cher. Tout cela n'est, selon moi, que superstition. Les joies célestes sont des grappes trop haut nichées, mon stupide ami ; elles se perdent dans un trop vaste lointain. Ce que je me mets ici-bas dans la panse m'appartient sûrement et réellement. Les autres doctrines n'existent pas pour moi.

LE CHIEN.

Ah ! fi donc ! J'en rougis pour vous. Je n'entretiendrai pas avec vous de plus longs rapports. Je pars afin de me soustraire à la contagion. *(Il s'éloigne.)*

LE LOUP.

Voilà les craintes et les vertiges de ces sèches et lourdes têtes. Elles n'ont pas la moindre notion de l'énergie et de l'indépendance. Que je l'aurais taillé de bon cœur en morceaux ! Mais c'est égal ! j'attraperai toujours son cher petit Chaperon-Rouge. Il y a déjà bien long-temps que cette idée me trotte dans la tête. Son père est un homme et de plus il m'a fait mille affronts, je vais me dépêcher de gagner la route. Oh ! qu'il me tarde de la sentir dans mon gosier !

SCÈNE IV.

Un sentier dans le bois.

LE PETIT CHAPERON, ANNA, paysanne.

ANNA.

Il fait déjà nuit. Je n'irai pas plus loin.

LE PETIT CHAPERON.

Mais non, pourtant ! le soleil brille encore.

ANNA.

La nuit sera tout à fait noire avant que je sois de retour.

Entre Pierre avec sa Fiancée.

LA FIANCÉE.

Ah ! le Chaperon-Rouge ! Est-ce que tu vas encore te promener ?

PIERRE.

Je ne peux jamais m'empêcher de taquiner cette petite. C'est une charmante enfant. Es-tu toujours du même avis, Chaperon-Rouge ; veux-tu encore être ma femme ?

Digitized by Google

LE PETIT CHAPERON.

Tais-toi! tu en as déjà une.

PIERRE.

Nous n'y regarderons pas de si près. Tu seras ma deuxième.

LA FIANCÉE

N'en crois rien. Il parle comme un imbécile. Pierre, ne mets donc pas de ces idées-là dans la tête de cette enfant.

LE PETIT CHAPERON.

Laisse-le dire, Marie-Anne. Je ne prendrai jamais Pierre. Il ne me plaît pas déjà tant à présent; que sera-ce donc, lorsqu'il sera vieux et rechigné? Il me semble d'ailleurs que sans me pendre après lui, je pourrai bien avoir un plus beau fiancé.

LA FIANCÉE.

Vois-tu! Ce sont tes plaisanteries qui te valent cela. Elle sait éconduire son monde. Elle est aussi sage que nous, à notre âge; et pourtant ce n'est encore qu'une toute petite enfant.

Ils sortent tous les deux.

ANNA.

Elle a dit que tu es une petite morveuse.

LE PETIT CHAPERON.

Laisse-les donc! Ce sont deux niais, elle aussi bien que lui, et c'est pour cela qu'elle a fait une remarque aussi misérable. Lui, n'aurait jamais pu trouver une autre fiancée; elle, n'aurait jamais osé espérer un autre amant. Ils ont donc bien raison de se soutenir l'un l'autre, car, selon moi, ils ne sont pas trop mal rassemblés.

ANNA.

Tiens! voilà un pissenlit. Je vais souffler dessus pour savoir combien de temps j'ai encore à vivre.

UN PAYSAN *passe près d'elles.*

Je suis étonné qu'on laisse jouer ainsi des enfants à cette heure. Ils viennent se présenter tout droit devant la gueule du loup. Va-t'en chez toi, ma fille; il fait déjà nuit. Rentre, il est temps.

LE PETIT CHAPERON.

Je vais chez ma grand'mère lui porter son souper. Vous m'ennuyez avec vos loups, il n'y a pas de danger.

LE PAYSAN.

Quand il viendra te dévorer, tu tiendras un tout autre langage. Les enfants aujourd'hui prennent de sottes manières. Ils deviennent par trop impertinents. *(Il sort.)*

Digitized by Google

ANNA.

Tiens ! j'ai encore cent ans à vivre.

LE COUCOU *derrière le théâtre.*

Coucou ! coucou ! coucou !

LE PETIT CHAPERON.

Cela serait un peu trop long.

ANNA.

Maintenant je n'ai plus peur du loup.

LE PETIT CHAPERON.

Je veux connaître aussi ma destinée. *(Elle souffle sur un pissenlit.)* Vois donc ! tout le duvet s'est envolé !

ANNA.

Ah ! malheureuse enfant ! Déjà mourir !

LE PETIT CHAPERON.

Tu hériteras alors de mon chaperon rouge. Mais, va ! je vivrai plus longtemps que toi, car si tous les poils se sont envolés, c'est une preuve que j'ai une meilleure poitrine. Ma mère m'a trop bien élevée pour que je puisse croire que cette fleur connaît ce que j'ignore. Jaune dans le principe, plus tard elle devint grise : elle est pareille à un vieillard en enfance, qui n'ayant pas le sentiment de lui-même, se tient au milieu de la route : vienne alors un coup de vent, et tous ses cheveux sont arrachés.

LE COUCOU.

Coucou ! Coucou ! Coucou !

ANNA.

Ainsi tu n'y crois pas ? Mais je sais encore un autre présage. Le coucou nous dit combien de temps il nous reste à vivre. Si celui-ci ne le sait pas, nul autre alors ne peut le savoir.

LE PETIT CHAPERON.

S'il y a des personnes qui ajoutent foi au chant de cet oiseau, cela prouve seulement qu'elles marchent dans les ténèbres de l'ignorance. Coucou ! combien ai-je encore de temps à vivre ?

ANNA.

Vois-tu, il ne te donne pas de réponse. Ah ! pauvre enfant ! Adieu donc ! Et si je ne dois plus te revoir, pense à moi quelquefois lorsque tu seras morte, afin que je ne t'oublie pas non plus dans cette vie.

Elle sort.

LE PETIT CHAPERON.

Cette petite fille n'est pas trop avisée ; elle est même encore assez

Digitized by Google

stupide pour son âge. *(Le coucou s'avance sur la scène.)* Que me veut cet oiseau ?

LE COUCOU.

Garde à toi ! Cou ! cou ! Prends bien garde ! Cou !... Je ne puis pas te dire ce que je voudrais. Cou ! cou !.. garde à toi !.. Le loup !.. Coucou ! *(Il s'envole.)*

LE PETIT CHAPERON.

Cou ! cou ! il ne m'en a pas dit beaucoup plus que cela : ce bouffon m'a presque donné envie de rire. *(Entre le Chien.)* Ah ! c'est toi, mon chien ! Où vas-tu ainsi ? Comme il me flatte ! comme il me caresse du côté où je tiens quelque chose de bon !

LE CHIEN.

Vois ! vois si le danger ne te suit pas. Ne te laisse pas trop aller à la sécurité.

LE PETIT CHAPERON.

Tu pourras me demander un morceau, quand nous serons à la maison : alors il sera temps.

LE CHIEN.

Vois ! vois si le danger ne te suit pas ! Ne te fie pas trop à ton courage. Vois ! vois ! je viens au-devant de toi, et je m'agenouille. Je ne sais pas bien parler. Vois ! vois ! ne sois pas trop confiante : le loup pourrait te manger.

LE PETIT CHAPERON.

Va-t'en, chien trop naïf ! il est temps de partir. Tu es une bien pauvre tête ! *(Il s'éloigne.)*

LE CHIEN.

Vois ! vois si le danger ne te suit pas. Ne sois pas trop confiante.

LE COUCOU.

Cou ! cou ! Prends garde ! Prends garde de plus en plus.

UN ROSSIGNOL, *derrière le Théâtre.*

Tirili !... Les oiseaux chantent sur tous les arbres des airs graves et sonores : ils bégaient en mille idiomes. Tous chanteront, quoique nul ne le sache aussi bien que moi ; pour réjouir les honnêtes et braves gens, tous s'égosilleront.

LE COUCOU.

Coucou ! malheur à l'orgueil.

Digitized by Google

SCÈNE V.

Une Chambre.

LE LOUP, *dans le lit.*

J'ai bien fait de venir par ici, car j'ai expédié la grand'mère. La porte de la cour et celle de la maison étaient ouvertes, contre mon espérance. La vieille s'est mise en fureur et a cherché à se défendre.... Cependant je n'ose pas tourner les yeux de ce côté. Elle est étendue à cette heure, étranglée, sous le lit... Je voudrais bien seulement que le Petit Chaperon-Rouge arrivât... Il faut que j'apprête mes batteries. - Je vais m'arranger comme la vieille. Affublons-nous de sa coiffe... il fait déjà sombre... aucune clarté ne pénètre par la croisée... je suis couchée dans ce lit comme si j'étais malade. - Je l'entends déjà venir. Elle s'avance toute pensive.

LE PETIT CHAPERON, *entrant.*

Est-ce que tu es déjà couchée, mère-grand?

LE LOUP.

Oui, depuis une heure. Il me tardait de te revoir, mon enfant. Je me sens bien malade.

LE PETIT CHAPERON.

Ma mère te fait des compliments. Elle t'envoie un poulet rôti qui sera très-bon pour ta maladie. Mon père était de mauvaise humeur. Je me suis sauvée bien vite, car il me frappe assez souvent. Il ne veut jamais que je vienne chez toi, ni que je t'assiste dans tes besoins. Tiens! tu es couchée à rebours. Ah! tu as les mains bien drôles, ma mère grand!

LE LOUP.

C'est pour mieux t'embrasser mon enfant!

LE PETIT CHAPERON.

Ma mère veut que je passe la nuit avec toi.

LE LOUP.

C'est ce que je voulais aussi moi-même.

LE PETIT CHAPERON.

Mes parents disent qu'il ne fait pas bon marcher dans l'ombre: il n'y aurait là personne pour me défendre. Ah! mère grand, que tu as de grandes oreilles!

LE LOUP.

C'est pour te mieux entendre, mon enfant!

LE PETIT CHAPERON.

La croisée est ouverte et le froid pénètre dans la chambre.

LE LOUP.

Laisse-la. Tu te réchaufferas dans le lit.

Digitized by Google

LE PETIT CHAPERON.

Il me tardait de revenir auprès de toi... J'ai peur à présent dans cette chambre. — Ah ! mère grand, que tu as de grands yeux !

LE LOUP.

C'est pour mieux te voir, mon enfant !

LE PETIT CHAPERON.

Tu n'as jamais eu non plus le nez comme à cette heure.

LE LOUP.

C'est le crépuscule qui le fait paraître ainsi, mon enfant !

LE PETIT CHAPERON.

Ah ! Seigneur Jésus ! que tu as une grande bouche.

LE LOUP.

C'est pour mieux te manger.

LE PETIT CHAPERON.

Ah ! du secours ! du secours ! venez !... venez à mon secours.

LE LOUP.

Les cris sont inutiles : tu es déjà morte. *(Les rideaux du lit se referment : les deux Rouges-Gorges viennent se poser sur la fenêtre.)*

PREMIER OISEAU.

Viens, entrons par la fenêtre.

SECOND OISEAU.

Notre ami le Petit Chaperon-Rouge est là.

PREMIER OISEAU.

Elle est dans le lit ; je l'aperçois. *[Il saute derrière le rideau.]*

SECOND OISEAU.

L'air entre doucement par la fenêtre et par la porte.

PREMIER OISEAU, *rentrant.*

Oh ! malheur ! malheur ! O douleur et misère !

SECOND OISEAU.

Que se passe-t-il ?

PREMIER OISEAU.

Le loup est là. Le Petit Chaperon-Rouge est mort.

TOUS DEUX.

O malheur ! malheur ! O douleur sans bornes !

LE CHASSEUR, *regarde par la fenêtre.*

Pourquoi donc poussez-vous ces cris lamentables ?

LES OISEAUX.

Miséricorde divine ! Le Petit Chaperon est mort ! Le loup féroce l'a tué ; il l'a déjà mangé en partie.

LE CHASSEUR.

Pitié de Dieu ! Je vais tirer par la fenêtre. *[Il tire un coup de fusil dans la chambre.]* Le loup est mort à son tour. - Il y a une punition pour tous les crimes. - Le voilà qui nage dans son sang. - On peut commettre une mauvaise action, mais le châtiment vous frappe tôt ou tard.

Digitized by Google

LE RENDEZ-VOUS.

I.

« Gente pucelle, à l'heure du mystère,
Où t'en vas-tu, si simple en tes atours ?
Gente pucelle, où vas-tu, sans ta mère,
Quand les follets rôdent sur la bruyère
Et veillent seuls dans les noirs carrefours ?
Toi qui ne crains ni lutin, ni sorcière,
La belle enfant, dis-moi donc où tu cours.

Pour qui dans l'ombre expose-t-on sa joue,
Son jeune sein au froid mortel du nord ?
Est-ce à l'amour qu'ainsi l'on se dévoue,
Pour lui qu'ainsi du danger l'on se joue ?..
Pourquoi trembler ?.. As-tu quelque remord ?
Oui, je le vois ; — ta rougeur me l'avoue :
Déjà l'amour est maître de ton sort.

Pourquoi rougir d'une attache pudique ?
Un pur amour te saurait-il ternir ?
Laisse la honte à celle qui trafique
De ce trésor, — notre bonheur unique
Le seul que Dieu voulut nous départir ; —
Celle qu'on voit, sous la chaste tunique,
Peser l'aveu, calculer le soupir.

Digitized by Google

Laisse la honte à l'hypocrite impure
Qui porte au front un mensonge éternel ;
Laisse, crois-moi, la honte à la parjure
Dont l'âme sèche emprunte à l'imposture
Les mots trompeurs d'un langage de miel ;
A celle encor qui n'a de feu qui dure
Que jusqu'au jour où se pare l'autel.

Pourquoi rougir ? Ne vas-tu pas sans feinte
Livrer ton âme à qui l'a su toucher ?
Ne cours-tu pas, sans soupçon et sans crainte,
Au rendez-vous où ta foi t'a contrainte,
Et maintenant qui peut t'en empêcher ?
Va, noble enfant ! ta promesse fut sainte,
Si l'amour seul a su te l'arracher.

Va, gente fille, où ton cœur te convie.
Là-bas, sans doute, attend le bien-aimé.
Si la pudeur à mes yeux t'a trahie,
Oh ! ne crains pas de froide raillerie :
Jamais ainsi ma voix n'a blasphémé.
Le doux secret, le tourment de ta vie,
Dort dans mon sein à jamais enfermé. »

II.

Elle partit ; et, des yeux, dans la plaine,
Je la suivis comme on suit un oiseau.
Le jour tombait ; — c'était l'heure incertaine,
Où près d'entrer dans sa route lointaine

Digitized by Google

La lune hésite au sommet du coteau;
Où le zéphyr sent mourir son haleine,
Et pleure au loin sur son lit de roseau.

Plus vague enfin dans la brume grisâtre
S'évanouit la blonde vision.
La nuit croissait, et l'étoile du pâtre
Montrait déjà sa couronne d'albâtre,
Et souriait au loin sur l'horizon;
Les feux naissants de la voûte bleuâtre
D'un pur reflet argentaient le gazon.

Le vent du soir qui soufflait par bouffées
S'embaumait l'aile au calice des fleurs;
On entendait des rumeurs étouffées,
Des bruits plus doux que le doux chant des fées,
Flotter épars sous les rameaux en pleurs;
Et du couchant les vapeurs échauffées
Sillonaient l'air de rapides lueurs.

III.

Un soir, ainsi de la gente pucelle
Le ciel parut protéger le bonheur.
Heureuse un soir!... mais depuis que fut-elle? —
Heureuse encor si d'un amour fidèle
Le sort paya sa divine candeur;
Heureuse encor si d'une nuit si belle
L'image au moins est présente à son cœur.

EDOUARD D. L.

Digitized by Google

VICTOIRES ET CONQUÊTES D'UN POMPIER.

ANECDOTE CONTEMPORAINE.

Rien, ce qu'on appelle rien.
MOLIÈRE.

I.

Réflexions philosophiques et autres du Pompier.

L'Aurore aux doigts de rose entrebâillait les portes de l'Orient. C'est-à-dire qu'il était cinq heures du matin ou à peu près, heure où les verdurières des environs arrivent portant leurs paniers pittoresquement étagés sur la tête, où les boutiques commencent à s'ouvrir, où les bourgeoises, avant de se transformer en grandes dames, vont faire leurs provisions; où la ville de Liége enfin s'éveille et se met au travail.

Napoléon-Oscar Frisquet était de garde devant l'Hôtel-de-Ville. C'était un charmant pompier que Napoléon : cinq pieds six pouces, taille requise ; figure avenante, militairement ombragée de belliqueuses moustaches, le bonnet de police coquettement incliné sur l'oreille droite; enfin tenue *ficelée* qui faisait l'admiration des ouvrières de fabrique et autres.

Dans les vingt-cinq pas où sa course était bornée, Napoléon se promenait en veillant au repos public. Il est assez difficile de se promener tout seul sans rêver. Napoléon rêvait donc.

— Oui, se disait-il, c'est un état charmant que celui de pompier : partie intégrante du pouvoir, soutien du gouvernement, on est une autorité, on a un rang, de la considération et une solde ! Et puis un uniforme, un brillant uniforme, qui tourne la tête à toutes les filles du quartier. Dans la promenade, au bal, aux processions, à l'entrée du spectacle et autres lieux connus, on entend les femmes

Digitized by Google

se dire : le charmant pompier ! quel homme ! quoiqu'on le sache, on est toujours flatté de l'entendre dire. Il est vrai que l'uniforme donne furieusement dans l'œil du sexe, il faut le reconnaître. Avec ça qu'on a mille occasions de s'en faire remarquer, et l'expérience suffisante pour en profiter.

En disant ces mots, Napoléon passa à plusieurs reprises la main sur ses moustaches, hasarda plus avant son bonnet de police sur l'oreille, et épousseta légèrement sa veste et son pantalon ; après quoi il releva la tête avec fierté, de l'air d'un homme complètement satisfait. En effet, que manquait-il à son bonheur ? Toutes les passions les plus désordonnées du cœur humain, ne les avait-il pas assouvies ? l'ambition ? il était pompier ; la célébrité ? il était bel homme ; la fortune ? il vivait à l'aise ; l'amour ?... L'amour seul lui était inconnu ; mais, comme on le pense bien, si Napoléon était resté jusqu'à ce jour étranger à ce sentiment divin, ce n'était faute de femmes qui n'eussent pas demandé mieux que de le lui inspirer. Au contraire, c'était un de ses grands plaisirs d'allumer de pareils incendies dans des âmes naïves et tendres ; mais il ne s'enflammait pas pour cela, et comme il le disait lui-même très-galamment, en sa qualité de pompier il n'était pas homme à se laisser prendre au feu. On ne s'étonnera donc pas de le voir continuer son monologue avec une fatuité de mousquetaire, pleine d'indifférence et de morgue, spirituelle comme un mot de Champfort, ou sceptique comme un compliment de Richelieu. — Oui mais, reprit-il en dirigeant ses regards vers une maison dont la croisée venait de s'entr'ouvrir ; à propos de beau sexe, Dieu ! comme en voilà *une* qui perd à être vue le matin, sans cornette ni tour de cheveux ! C'est la quincaillère du coin. Pauvre femme ! quand elle sort de chez elle, elle ne devrait jamais oublier sa beauté. Bon ! voilà la mercière qui vient ouvrir ses volets et apprêter son étalage. Celle-là aussi ne devrait sortir que quand elle est sous les armes. Sous les armes !... Ah ! ah !... Fameux ce bon mot-là. Peut-être devrait-on ordonner aux femmes de ne se montrer qu'en grande tenue... En grande tenue !... Sapristi, de mieux en mieux ! Tiens, voilà une modiste maintenant : elle ne paraît pas tout à fait aussi laide que la marchande de cigares... C'est bon à savoir.... Quand le soleil sera au *Cénit*, comme dit le sergent-major, on ira faire un tour par là. Mais à propos de tour, n'oublions pas de faire le nôtre.

Digitized by Google

Et Napoléon de se congratuler de nouveau sur la fécondité et la finesse de ses aperçus et surtout de ses jeux de mots : comme il venait de le dire, il retourna vers sa guérite, et reprit le cours de ses réflexions.

— Après tout, la femme, c'est un rien : belle le soir, laide le matin. La meilleure ne vaut pas la peine d'en dire du mal. Ça vous a des airs, des tours, des malices pour cacher ses défauts. Je veux que.....

Le pompier allait peut-être proférer un serment. Il s'en abstint, car son attention venait d'être distraite par l'arrivée d'un couple charmant, qui s'avançait, babillant, jasant, se regardant.

Napoléon, pour mieux le contempler, se mit au repos. Seulement, au lieu d'avoir la main sur la couture de son pantalon, il l'avait placée sur un bouton de sa veste, presque sur le cœur...

La jeune fille et son compagnon avaient l'air si occupés, qu'ils n'aperçurent pas notre héros, qui par contre se chargea de ne plus les perdre de vue et se mit à les poursuivre de son regard profond.

Après que nos deux jeunes gens se furent pendant quelque temps encore promenés sur le marché, ils s'arrêtèrent, se donnèrent la main et disparurent. La jeune fille entra dans un atelier de couture et le jeune homme portant à sa boutonnière un bouquet de violettes que lui avait donné sa compagne, se dirigea d'un pas leste vers la place S^{t} Lambert. Après quoi, Napoléon retomba dans sa rêverie, mais ses idées avaient changé de nature.

— Oh! oh! dit-il en remettant son fusil au bras et en redressant sa giberne; oh! ceux-là sont heureux! Ils s'aiment, oui, ils s'aiment. Toi, Napoléon, toutes les femmes t'adorent, mais aucune ne t'aime..... On est fière de danser avec toi, mais on n'en est pas heureuse. Et pourquoi toi aussi ne t'aimerait-on pas ? Que te manque-t-il ?...

Notre pompier, comme on voit, avait subi l'influence qu'exerce en général deux cœurs qui paraissent s'entendre. La première explication qu'en pareil cas nous nous donnons de cette félicité qui nous fait envie, nous allons toujours la chercher dans l'amour. Napoléon fit donc comme tout le monde : à voir la tendre démarche, les délicates attentions de nos jeunes gens, il en avait conclu qu'ils étaient amoureux. Son cœur de bronze s'en émut. Il reprit : — Ah si l'on pouvait trouver des femmes comme on en désire! Sans doute, elles

Digitized by Google

ne sont pas parfaites, mais nous, valons-nous mieux ? Napoléon, réponds-toi ; n'as-tu rien à te reprocher ? Ah grand scélérat ! tu rougis des forfaits que tu as commis envers le sexe... Mais au moins, cela t'a-t-il rendu heureux ?.... — Et dire qu'il n'y a que l'amour que je n'aie pas encore éprouvé ! Et cependant, moi aussi je sens là que j'aimerais bien ? quoi ! Je passerais dans le feu pour celle qui m'accorderait son cœur ! Comme je la défendrais, et comme cette arme guerrière ne battrait plus inutilement peut-être sur mes lâches mollets !

Et Napoléon, joignant le geste à la parole, serrait son sabre dans sa main d'homme. Ce grand cœur venait de s'humaniser enfin ; cette âme farouche, invulnérable et dure comme un casque, venait de s'attendrir. Napoléon baissa la tête, posa les deux mains sur la bayonnette de son fusil, et s'enfonça dans de profondes méditations.

Quelque temps après, six heures sonnèrent à S^t^ Paul ; on vint le relever, et l'on ne put rien entendre de la suite de ce mémorable monologue, qui sera perdu pour la postérité. Tout ce qu'on en sait, c'est que ce jour-là le beau pompier Napoléon-Oscar Frisquet se décida à aimer.

II.

L'étoile de Napoléon commence à pâlir.

En homme actif, ardent et fougueux, il résolut de mettre à l'instant même son projet à exécution. Ce n'est déjà plus ce pompier mou, délicat, aimant ses aises, partisan du sommeil et des petits verres ; c'est un homme nouveau qui vient d'éclore, nerveux, sensible, capable de tout sacrifier pour remplir le vide immense qu'il vient de découvrir dans sa destinée. Aussi, n'allez pas croire qu'il alla se jeter sur les planches inclinées du corps de garde qu'on appelle un lit de camp : la fatigue n'existe plus pour lui. Napoléon vient d'entrer dans la deuxième ère de sa vie.

Le voyez-vous, les mains croisées sur le dos, les yeux à quinze pas de distance, comme dit le sergent instructeur, se diriger vers la fontaine du marché ?

Le marché ! Napoléon connaissait les bons endroits. Il savait que c'est là le rendez-vous obligé de la ville tout entière. On peut aller

Digitized by Google

à la messe le dimanche, et au spectacle trois fois par semaine, mais au marché, il faut qu'on y aille tous les jours. Il y a deux villes à Liége, la ville du soir et la ville du matin; mais celle-ci est de beaucoup la plus gaie, la plus animée, la plus charmante à voir, même pour tout autre que pour un pompier. Quand les servantes sont-elles le mieux pimpées, les bonnes le plus appétissantes? Le matin, quand elles suivent madame au marché. Quand les cuisinières sont-elles le moins rouges? Le matin, quand elles vont au marché. Ce n'est pas tout : le marché à cette heure-là offre des variétés de l'espèce féminine qu'on ne rencontre nulle part ailleurs : Les poissardes d'abord, que notre pompier n'aimait pas, mais qu'il craignait, et pour cause; les revendeuses, ensuite, qui certes ont leurs charmes; puis les marchandes de fleurs, que notre pompier avait en estime particulière; enfin les verdurières..... Les verdurières! vous savez? avec leurs grands chapeaux, leurs petits souliers, leurs jupons courts, et leurs fraîches couleurs; les verdurières, filles de la campagne, belles, vives, légères, agaçantes comme une parisienne et naïves comme une rosière. Ah! pourquoi le style du Cardinal de Bernis n'est-il plus de mode? Il serait si doux et si coulant de s'écrier : le marché est un jardin, dont les verdurières sont les fleurs!

Napoléon fut bientôt décidé : à peine avait-il fait quelques pas, qu'il se trouva face à face avec l'une de ces charmantes filles au teint vermeil, au moment où elle arrondissait ses bras blancs pour reprendre sa corbeille. L'eau lui en vint à la bouche. Il se troubla et voulut fuir : le sort en est jeté, s'écria-t-il, Dieu le veut. Parlons.

— Je vais vous aider, mademoiselle.

— Je vous remercie, pompier, répondit d'une voix douce celle à qui il s'adressait.

— Sans façon, mamselle, fit le pompier, qui appela à son aide son ancienne assurance de Lovelace, laquelle consistait à ne pas se laisser rebuter par les premières difficultés. Là-dessus, prenant une des oreilles du panier plat qu'elle soulevait, il l'aida bon gré mal gré à le placer sur sa tête.

— Sapristi! se dit Napoléon, quelle femme! Est-elle bien! Quel poignet, quelle force, et puis quelle démarche! Elle porte la robe un peu courte, mais elle en a bien le droit : elle est assez jolie pour ça.

Digitized by Google

En la voyant partir, pour la première fois de sa vie Napoléon soupira. Ne sachant ce que cela voulait dire, il crut que c'était l'haleine qui lui manquait. Il reprit de l'air à trois reprises; après quoi il suivit sa conquête.

Quand Lucie, c'est le nom de la belle, sortit de l'hôtel de Danemarck, où elle avait été porter sa provision, Napoléon l'attendait.

— Vous avez bien tardé, mamselle.

— Je ne vous avais pas dit de m'attendre.

— Excusez, mamselle, c'est que... Voyez-vous.... Est-ce que ça vous gêne que je vous accompagne *un petit peu?*

Napoléon soupira pour la seconde fois; il faillit suffoquer. Tiens, se dit-il en lui-même, est-ce que je serais court d'haleine? Je ne me connaissais pas ce mal-là. Puis il regarda la jeune fille : elle souriait. Cela lui rendit un peu de courage, et il reprit la conversation, plus brûlante qu'auparavant.

— Est-ce que vous n'avez-pas un amoureux qui vienne ainsi avec vous à la ville, et qui vous reconduise?

— Nenni-dà ! répondit Lucie en riant.

— Bien sûr? demanda Napoléon reprenant un peu d'assurance, persuadé qu'une femme qui rit à certains propos n'est pas fâchée de les entendre.

— Aussi sûr qu'il n'y a qu'un Dieu au ciel ! répondit Lucie.

— Écoutez, fit Napoléon à mi-voix, d'un air calin, et en faisant les petits yeux; savez-vous qu'il y a du danger à venir ainsi seule de si grand matin de..... D'où venez-vous, mamselle, sans vous commander?

— De Sur-Cointe.

— A venir ainsi seule de Sur-Cointe, ajouta Napoléon, heureux et fier de la tournure que prenait l'entretien.

— Il n'y a plus de loups, répondit sur le champ Lucie avec malice.

— C'est possible, mamselle, mais la route est longue; est-ce que vous ne vous ennuyez pas en chemin de n'avoir personne auprès de vous pour dire le petit mot pour rire?

— Pour rire? Ah ! par exemple, est-ce qu'il y a besoin d'un homme pour ça.

— Ce n'est pas là ce que je veux dire, reprit le pompier quelque peu mortifié, s'apercevant enfin qu'il y avait longtemps qu'on ne voulait pas le comprendre. Je veux dire.... Vous savez bien.... Je

Digitized by Google

voudrais... balbutia-t-il en s'enfonçant avec dépit le bonnet de police sur la tête.

Lucie le regardait avec ses yeux brillants, et, jouissant sans doute de l'embarras où elle voyait son interlocuteur, gardait le silence de peur de lui fournir par une parole l'occasion de se tirer du mauvais pas où il se trouvait. Le pompier ne tarda pas à sentir le ridicule de sa position, il fit un effort sur lui-même pour se rendre du courage. Il releva la buffleterie de sa giberne et s'exprima en ces termes :

— Mamselle, je vous trouve si gentille *qu'il n'est pas de dire.*[1] Je donnerais de bon cœur, pour que vous ne fussiez pas amoureuse, dix francs et même quinze. Quand je dis amoureuse, vous comprenez. C'est pour que vous n'eussiez pas d'amoureux que je veux dire. Parce qu'alors, voyez-vous, moi, n'est-ce pas, eh ! bien, je voudrais bien devenir votre amoureux. Vrai, je me sens déjà *tout chose* pour vous. Et si ça vous allait, répondez .. Moi, je suis tout prêt... Je le dirais au premier venu, oui je le dirais que je vous aime, moi !

Au même instant, un bruit infernal se fit entendre.

— Ah ! il l'aime ! dit un jeune homme en blouse qui depuis quelque temps suivait le pompier et la verdurière. Il n'est pas difficile le pompier. On t'en donnera des Lucie, canonnier de la pompe à incendie !...

Napoléon était demeuré comme foudroyé. Au moment où il touchait au bonheur, un revers de fortune l'abattait subitement. Il était scellé à sa place, tout hébété et regardant stupidement l'enlèvement de la verdurière.

Oh ! oh ! le municipal ! Enfoncé le municipal ! — Éteint le pompier !... — Pompeux pompier, qu'est devenue ta belle ?... — Disparue ! quel pied de nez ! ohé ! vive la verdurière !

C'était un groupe d'étudiants qui se rendaient au cours. Du moins Napoléon le conjectura en voyant les cahiers qu'ils tenaient sous le bras.

Il remarqua aussi que l'un d'entre eux portait à sa boutonnière un bouquet de violettes.

[1] Expression liégeoise.

Digitized by Google

III.

Comment le pompier se mit en grande tenue pour prendre le café en tête-à-tête avec lui-même.

Napoléon n'était pas habitué aux échecs : celui qu'il venait d'essuyer le peinait donc cruellement. A la rigueur, il est vrai, on ne pouvait dire qu'il avait échoué auprès de Lucie : car la jeune fille l'avait reçu, écouté, elle s'était même laissé suivre, le tout avec une bienveillance qui aurait donné de l'espoir à un gaillard moins présomptueux que notre héros. Malgré cela il n'avait pu s'empêcher de remarquer que cet accueil, en l'interprétant de la manière même la plus flatteuse, différait encore de beaucoup de tous ceux qu'on lui avait faits jusque là. Lui qui, comme César, était accoutumé à venir, à voir et à vaincre, le tout presque sans frais, avait dû naturellement trouver quelque peu étrange qu'on eût fait mine, dès l'abord, de ne lui vouloir pas répondre. Cependant il faisait encore bon marché de cette résistance, qui, d'ailleurs, devait lui donner d'autant plus de gloire qu'elle serait plus difficile à surmonter. Ce qui le *vexait* profondément, ce qui le chagrinait, ce qui surtout lui faisait mettre en doute sa supériorité de bel homme, c'était que Lucie, à l'arrivée des jeunes gens, n'avait paru nullement contrariée de ce surcroît de société; qu'au contraire, elle avait eu l'air d'encourager leurs démonstrations par ses sourires, et qu'enfin elle ne s'était pas même retournée une seule fois vers lui pour le consoler ou lui dire adieu.

Peu à peu, pourtant, le dépit que lui avait causé cette mésaventure se dissipa; un petit verre, joint à une œillade agaçante que lui lança en passant une revendeuse, lui rendit son assurance première, et il regagna son corps de garde, presqu'entièrement remis de sa défaite.

Ce furent là toutes les réflexions qu'il fit sur cet événement considéré seulement au point de vue de son uniforme et de sa fatuité à l'égard des femmes. Quant à supposer que les jeunes gens qui avaient interrompu son tendre tête-à-tête, d'une manière assez brutale, il faut le dire, avaient eu l'intention de montrer leur peu de respect pour le corps auquel il appartenait, il en était aussi éloigné que de

Digitized by Google

renoncer à son grade : sa conviction sur l'importance qu'il attachait à ses fonctions était trop profondément enracinée dans son âme pour ne pas le mettre au-dessus de toutes les plaisanteries du monde. Si même sa pensée s'arrêta sur le jeune homme au bouquet, ce ne fut qu'un instant ; il ne chercha pas même à se rendre compte du motif qui amenait ce dernier sur le théâtre de son malheur.

Toutefois il sut mettre à profit la leçon que la froideur de Lucie venait de lui donner. Décidé à la revoir une seconde fois, il ne voulut lui apparaître qu'armé de pied en cap, avec toutes ses forces, c'est-à-dire avec tous ses attraits. Le lendemain donc, quand vint l'heure du marché, il commença sa toilette avec tous les soins qu'y mettrait une petite maîtresse. Il redoubla d'attentions pour sa barbe et ses moustaches ; il brossa son uniforme avec une délicatesse sans pareille, et s'arrangea une touffe de cheveux sur l'oreille, ce qui lui donnait un air tout à fait martial. Ses buffleteries surpassaient la neige en blancheur ; ses souliers, peints naturellement *à l'œuf*, brillaient d'un lustre tout à fait inusité, et ses boutons de cuivre avaient un tel éclat qu'il eût été dangereux de les regarder fixement. Bref, Napoléon était endimanché, ou mieux, pour nous servir d'une de ses expressions, *il était mis sur ses quatre filets.*[1] Que ne pouvait-il pas espérer d'une tenue aussi pleine de magnificence ?

Après avoir jeté un dernier coup d'œil sur son miroir, il se dirigea, plein de confiance, vers la fontaine des Trois-Grâces, sur la place du marché, l'endroit de prédilection de Lucie. Ne l'y voyant pas, il se promena, en l'attendant, au milieu des marchandes.

Celles-ci ne tardèrent pas à remarquer la mise extraordinaire du pompier ; elles se demandèrent d'abord ce qui pouvait la motiver, et ne purent y répondre. En effet, on était un vendredi, et ce jour-là est bien certainement de toute la semaine celui qui est le moins fêté. Elles chuchotèrent à ce sujet, et à bon droit. Les poissardes, leurs voisines, se communiquèrent à leur tour leurs observations là-dessus ; mais celles-là, comme on sait, dès qu'il s'agit de la langue, n'y vont pas de main morte ; bien loin de chuchoter, elles interpellèrent notre pompier de leur voix la plus stridente, et ne tardèrent pas à lui lancer une foule de quolibets, le tout avec cette absence de circonlocutions qui fait le fond de leur idiome, et qui, en fait de mots pour désigner une chose, ne connaît que le mot cru.

[1] Expression liégeoise.

Digitized by Google

— Holà ! mon prince ! dit l'une d'elles, venez un peu ici, qu'on vous toise ! Seigneur Dieu ! qu'on est beau ! on est tout luisant. Est-ce pour ça peut-être qu'on ne vient plus dire bon jour aux voisines ? Faut-il qu'on vous appelle maintenant ?

— Bien-aimé saint Joseph, reprit un autre ; pour l'amour du bon Dieu, où va-t-on ? entendez-vous, où va-t-on ? Dites-le, cher, pour qu'on ne pense pas à mal. Voyons, ne faisons pas le fier. A qui veut-on donner dans l'œil ? Est-ce la reine qui passe aujourd'hui ? Répondez donc aux braves gens : les voisins ne sont pas des chiens.

— Avez-vous vu, Tatine ? beuglait une troisième. Tout reluit sur lui. Écoutez donc, si on ne répond pas, on sait bien pourquoi. On est de pauvres femmes, on ne se donne pas des airs ; mais allez, on est encore la première à se moquer de ceux qui se moquent de nous. On est le fils de quelqu'un, ce qu'il y a de sûr. Parce qu'il a un bel habit, n'avise-t-il pas !...

— On ne veut plus de nous autres, ma fille !

— Voyez-vous les pompiers ! Taisons-nous : on vient de faire un héritage.

— Tiens, on a hérité ? De qui donc, Tatine ? Il faut bien le croire pourtant. Est-ce de son père ; mais d'abord a-t-il un père ?...

Une fois sur ce ton, on ne pouvait plus qu'aller crescendo. On n'y manqua pas.

Un concert d'éloges ironiques s'éleva bientôt de partout, et Napoléon fut obligé, pour trouver un abri contre ce déluge de gros mots et de plaisanteries auxquels il n'eût pu riposter avec la verve convenable, de s'éloigner de la fontaine et d'aller attendre Lucie dans un asile plus propice à ses intentions et plus conforme à l'état de son cœur.

Après trois quarts d'heure d'une attente pénible, il vit enfin arriver la belle verdurière ; il s'avança au devant d'elle. A peine l'avait-il regardée qu'il remarqua un profond changement dans ses traits. Elle d'ordinaire si vive, si joyeuse, si fraîche, semblait n'être plus la même ; un sourire triste errait sur ses lèvres ; ses yeux rouges annonçaient qu'elle avait pleuré ; il n'y avait pas jusqu'à son chapeau aux larges bords qu'elle n'eût arrangé d'une façon moins coquette et moins agaçante. Cet air d'angoisse était encore rendu plus sensible par sa démarche paresseuse et nonchalante. Un grand événe-

Digitized by Google

ment seul avait pu la changer ainsi. Napoléon se donna pour mission d'en deviner le secret.

— Ah ! vous voilà, mamselle, vous venez bien tard au marché aujourd'hui. Avez-vous été empêchée en route ?

— Non, pompier.

— On dirait que vous êtes fatiguée... Vous aviez peut-être une charge plus forte qu'à l'ordinaire ? Si vous me l'aviez dit, j'aurais été vous aider. Une autre fois, il ne faut pas vous gêner. Ça me ferait plaisir à moi de vous être utile, oh ! bien plaisir.

— Merci, pompier.

— Est-ce que vous ne voulez pas vous asseoir ? Voulez-vous que j'aille chercher une chaise ? Votre cousine Tonton en a deux. Elle vous en donnera bien une.

— Non, pompier ; merci de vos obligeances.

Napoléon était quelque peu décontenancé. Il venait de montrer pour la belle Lucie jusqu'où pouvait aller son dévouement, et on lui répondait à peine. Il était à bout de galanterie et d'offres de service. Il n'en connaissait plus. Cependant, de toute nécessité, il fallait qu'il en inventât encore, sinon pour donner une assurance nouvelle de sa complète soumission à ses ordres, au moins pour tenir la conversation en haleine et pour se procurer le prétexte de rester auprès d'elle. Il reprit :

— Il me semble, mamselle, à votre air qui est *tout chose*, que vous avez un petit mal qui vous tourne le cœur. Si nous prenions, là, quelque chose de salé, de sur, comme qui dirait un *hareng ou une poire de coing ?* Ça ragaillardit l'estomac... Ça vous remettrait tout de suite... J'en suis certain... voulez-vous que j'aille vous chercher tout ça ?..

— Non, non, restez. Ne vous dérangez pas pour moi. Je n'ai rien, rien du tout.

— On me dit de rester, pensa Napoléon. Ça commence déjà à aller un peu mieux. Ce que c'est que la politesse et la manière de s'y prendre ! Je suis sûr qu'elle accepterait si elle n'était pas si honteuse, et si nous nous connaissions seulement depuis deux jours de plus. Mais ça viendra. Ce n'est pas la première fois qu'une belle fait la difficile : Connu !... Mamselle Lucie, ajouta-t-il tout haut en se rapprochant de la jeune fille, je vois bien ce qu'il vous faut. Vous avez eu trop chaud en venant, et vous avez une faiblesse... J'ai le

Digitized by Google

remède pour ça, un petit verre de doux, et gloub! vous voilà comme avant, aussi vive qu'un pinson qui chante. Permettez seulement.,.

— Encore une fois, je n'ai besoin de rien, reprit Lucie avec un petit geste d'impatience, que Napoléon interpréta en faveur de sa proposition.

— Elle n'ose pas l'avouer, se dit-il; au fait, boire un petit verre, c'est un peu drôle pour une femme et surtout pour une belle jeune fille. Ce n'est pas ça qu'on présente. Sot que je suis! — Ah! pour le coup, manselle Lucie, vous accepterez bien certainement, reprit tout haut Napoléon; j'ai trouvé ce qui vous convient. Voici : une tasse de café! Hein! qu'en pensez-vous? Du *gras* café! Je cours le chercher.

— Vous vous donnez bien des peines, pompier. Je n'ai ni faim ni soif. Dieu merci! ce n'est pas ce qui me manque.

En prononçant ces paroles d'une voix languissante, Lucie laissait échapper de sa poitrine un gros soupir, qui retentit avec force aux oreilles de Napoléon. Celui-ci la regarda avec étonnement :

Tiens, se dit-il, il paraît qu'elle est courte d'haleine aussi! Juste comme moi. puis se tournant vers Lucie :

— Dites ce que vous voulez, ajouta-t-il, vous avez besoin de quelque chose, et je m'en vais vous le chercher.

Et il se mit à courir dans la direction d'un de ces milles petits établissements qui se trouvent aux abords des marchés. Là, pour être certain d'être mieux obéi, il caressa le menton de son hotesse et dit :

— Holà! dépêchons, une portion de votre meilleur café ; du sucre à volonté; du lait qui n'est pas baptisé, et un *golza* tout chaud. Vite, vite, la mère.

— Sans vous questionner, dit celle-ci, pour qui est-ce? C'est peut-être pour une de mes pratiques? Quoi!

— C'est pour moi, dit le pompier, afin de dérouter la curiosité de la bonne femme.

— Ah! Ah! fit celle-ci avec malice; vous allez donc le prendre ici? J'avais compris autre chose.

— Non, c'est pour prendre avec un de mes amis, au corps de garde...

Bien, bien, je vais vous servir tout de suite. Allez toujours, on va vous le porter à la minute...

Digitized by Google

— Non pas, non pas, fit Napoléon vivement, avec embarras. Je le porterai avec moi. On m'attend... J'ai dit que je reviendrai avec... Ne me faites pas manquer ma promesse, la mère. Allons vite et taisons-nous.

L'hôtesse se tut, mais n'alla pas fort vite, et pensa beaucoup. Napoléon, que ce retard impatientait, soufflait sur les bûches du feu pour le raviver, ôtait à chaque moment le couvercle de la grosse bouilloire de cuivre pour voir si l'eau n'était pas encore à l'état d'ébullition suffisante; allait dans la boutique pour choisir le *golza* qui lui semblait le plus appétissant, apprêtait les tasses et versait le lait. Enfin, après un quart d'heure, tout fut prêt; il prit d'une main son coquemar, de l'autre une tasse et le lait, et mit sous son bras son *golza*, soigneusement enveloppé dans la feuille d'un journal bien connu, et dignement apprécié, comme on voit, par le pompier. Ainsi chargé de cet agréable fardeau, il s'élança de la maison, léger, sautillant, heureux. Arrivé près de l'endroit où il avait laissé Lucie, il ne trouva personne... Il regarda tout autour de lui avec inquiétude : rien ; il se retourna, rien encore. Sa surprise était pleine d'angoisses.

— Tonton, dit-il d'une voix éteinte à la voisine; Tonton!

— Que voulez-vous, mon gros?

— Lucie!

— Voilà qu'elle s'en va... voulez-vous lui parler?..

A cette parole désolante, Napoléon resta immobile et faillit, dans sa stupeur, laisser tomber à terre le *golza*, les tasses et le café. Il poussa un soupir tel, que son uniforme en souffrit et se dilata sous la pression. Eperdu, il se laissa choir enfin sur un des paniers pleins de fruits que Lucie venait d'apporter; puis se mit à réfléchir sur le nouveau malheur qui l'accablait. Ce qu'il fit d'autant mieux qu'il eut soin auparavant de se verser une bonne tasse de café, qu'il tint sur les deux doigts avec un art infini qui eût fait honneur à une *botresse*[1].

VICTOR H.

La suite à la prochaine livraison.

[1] Nom des femmes de peine à Liége.

Digitized by Google

FLEURS D'ALLEMAGNE.

I.

LE PARTAGE DE LA TERRE.

D'APRÈS SCHILLER.

« Le monde est à vous! » à la tourbe humaine
Ainsi dit Jupin des hauteurs du ciel:
« Il est votre fief et votre domaine;
Que chacun s'y trace un lot fraternel. »

Tous, jeunes et vieux, divisent, dévorent,
Tous à pleines mains prennent à la fois:
Le manant parcourt les champs qui se dorent,
Le noble poursuit les hôtes des bois;

Sur tout ce qu'il voit le marchand se rue;
L'abbé prend le clos où mûrit le vin;
Le roi dit, fermant le fleuve et la rue;
« La dîme est à moi, par le droit divin. »

Bien tard, bien longtemps après le partage,
Parut le poète: inutile soin!
Tout avait son maître, et de plage en plage
Son regard perdu ne vit rien au loin.

— « Oh! malheur! l'enfant que ton cœur préfère
Est seul oublié, chassé de tout lieu! »
Ainsi retentit sa douleur amère
Lorsqu'il se prosterne au trône du dieu.

— « Dans les champs du rêve, âme vagabonde,
Tu t'es oubliée, et t'en prends à moi!
Lorsque d'autres mains partageaient le monde,
Où donc étais-tu? » — « J'étais près de toi;

Digitized by Google

« Mon œil contemplait ton visage austère,
Ma voix se mêlait au chœur éternel :
Pardonne à l'esprit qui perdit la terre
Pour s'être enivré des splendeurs du ciel ! »

— « Prends donc, dit le dieu, tout ce qui me reste;
J'ai donné le bois, le champ, le pré vert :
Veux-tu pour séjour mon palais céleste ?
Viens quand tu voudras, le ciel t'est ouvert.

II.

LA SÉRÉNADE.

D'APRÈS UHLAND.

— Ma mère ! entends-tu ces accords,
La sérénade qui m'éveille ?
Mère, oh ! va voir ! qu'elles voix au dehors
Chantent pendant que je sommeille ?

— Dors, mon enfant, c'est une erreur,
Je n'entends pas la sérénade.
Je n'ai rien vu ; dors en paix sur mon cœur,
Pauvre enfant, pauvre enfant malade !

— Ce qui me rendait si joyeux
N'était pas un chaut de la terre.
Des harpes d'or m'appellent dans les cieux :
Ma mère, adieu ! bonsoir, ma mère.

ÉDOUARD WACKEN.

Digitized by Google

Critique Littéraire.

Théorie de l'Infini, par Guillaume Tiberghien, docteur en philosophie et lettres. [1]

A bien des personnes le titre seul suffira pour les empêcher d'ouvrir ce livre. De la philosophie ! — s'écrieront-ils. — De la philosophie ! Et les uns repousseront, les autres fuiront l'ouvrage de Mr Tiberghien. Ceux-là le rejetteront dédaigneusement comme une élucubration fastidieuse et inutile ; pour eux la philosophie est la science des songe-creux, un tohu-bohu de chimères contradictoires et sans importance pour l'humanité ; ceux-ci le déclareront dangereux et pernicieux au premier chef : pour eux la philosophie est encore l'ennemie de la religion ; les efforts de l'esprit humain cherchant dans l'univers les grands principes de toute existence, les lois suprêmes de toute action, sont, à leurs yeux, des tentatives impies. Ils condamnent la philosophie comme une révolte sacrilége contre la révélation.

Nous ne partageons ni le dédain outrecuidant des uns, ni la sainte horreur des autres ; nous accueillons au contraire, avec empressement, le travail de l'auteur, et nous le louons de ne pas se laisser gagner par l'esprit d'un siècle qui n'estime les travaux de l'intelligence que s'ils produisent au bout de l'année des revenus bien palpables. Que Mr Tiberghien continue à tracer son sillon dans le domaine de la science, sans se demander si les fruits qui s'en élèveront peuvent se vendre au marché ou à la bourse : parmi les travailleurs au grand œuvre de l'avenir, il ne sera pas un des moins utiles.

Gardez-vous de rire du philosophe, s'il vous abandonne la terre productive pour s'élever dans les régions de la pensée, si au lieu de vous aider à conclure des traités de commerce, il cherche à mettre son pays en rapport intellectuel avec des peuples qui peuvent lui accorder une large part des richesses amassées par tant d'illustres penseurs.

[1] *Bruxelles, Wouters frères, 8, rue d'Assaut. 1 vol. in-8° de 156 pages.*

Digitized by Google

La Belgique a besoin d'être initiée aux travaux d'une philosophie élevée ; cet élément manque à son organisation et il lui est d'autant plus nécessaire que deux principes exclusifs, *le positivisme* et *l'absolutisme clérical*, cherchent à étendre leur domination sur l'esprit national.

Il serait à souhaiter que la Belgique comprît le rôle important que lui assigne l'auteur ; il serait heureux et glorieux pour elle que le génie national se montrât un jour assez puissant pour tenter, pour exécuter l'œuvre de conciliation entre les diverses doctrines philosophiques.

« La Belgique, dit l'auteur dans sa préface, est le lieu d'épreuve « pour les vérités nouvelles, le centre où viennent se fondre et s'har- « moniser les tendances exclusives de l'Allemagne, de la France et « de l'Angleterre. »

Mais bien des études doivent être faites, bien des efforts être tentés, avant qu'une école philosophique puisse prendre naissance dans un pays où longtemps encore on suivra les différentes routes que tracent, dans le domaine de la philosophie, des nations dont le génie vigoureux a conquis une forte personnalité.

Mr Tiberghien, tout en prédisant à son pays la gloire de devenir ce centre de conciliation, reconnaît cependant la nécessité de chercher un maître ; il se déclare disciple du philosophe allemand Krause, et l'ouvrage dont nous allons nous occuper, part du principe, et contient les idées de ce chef d'école.

L'auteur se propose de développer scientifiquement la *Théorie de l'Infini* dans son principe, dans ses rapports généraux avec le fini et dans ses applications principales aux mathématiques, aux ordres des êtres, à l'univers, à l'individualité, enfin à Dieu conçu comme l'Être absolument infini.

Le problème ainsi posé semble extrêmement complexe, mais l'auteur procède avec ordre dans le développement de sa pensée, il simplifie par une méthode heureuse les questions difficiles qu'il rencontre ; sa logique conserve l'unité de la démonstration, son style simple et concis évite, autant qu'il est possible, les obscurités du langage philosophique.

Après avoir considéré la nature de l'infini et du fini, leurs rapports, leur origine, leurs caractères principaux, il fait l'application de l'infini aux mathématiques.

Digitized by Google

L'esquisse de l'histoire de l'infini dans les mathématiques, depuis Archimède jusqu'à Leibnitz et Newton, jusqu'à nos jours, est une partie remarquable de l'ouvrage.

Le cadre dans lequel nous sommes obligé de nous renfermer, ne nous permet pas de discuter l'existence *des infiniment petits*, base de la doctrine suivie par l'auteur; mais il nous semble que la démonstration empruntée à Mr Poisson peut donner lieu à de graves objections.

En vertu de la continuité, dit l'auteur, on ne peut assigner aucune distance, aussi petite qu'elle soit, entre deux positions successives occupées par un corps en mouvement; car si les deux points étaient séparés par un intervalle quelconque, par un instant absolu, le mouvement aurait lieu par bond et par saut, sans continuité. D'un autre côté, les deux points ne se confondent pas tellement qu'ils n'en forment qu'un seul; car dans ce cas le mouvement serait impossible. Entre ces deux hypothèses également fausses il n'y a de place que pour *les infiniment petits*.

Par les mots « *aucune distance* » l'existence *des infiniment petits* est évidemment niée, car quelque petit que soit l'infiniment petit, il doit occuper une place dans l'espace; il formerait donc une distance entre les deux positions occupées par le corps en mouvement, et cela est d'autant plus évident que l'auteur nous dit, à la fin de sa démonstration, qu'entre ces deux points il y a place pour les infiniment petits. N'y a-t-il pas contradiction entre les deux termes de cette proposition?

Nous ne pouvons pas admettre non plus la proposition dans laquelle Mr Tiberghien déclare que les infiniment petits, dans des dimensions différentes, conservent l'égalité de nombre au prix de l'inégalité de leur grandeur.

En admettant les infiniment petits et en les appliquant à l'espace parcouru par un corps en mouvement, nous pourrons dire : le corps parcourant la ligne A passe par un certain nombre d'infiniment petits. Supposons maintenant la ligne A doublée, il s'en suivra que ce corps doit passer par une nouvelle série d'infiniment petits, égaux en nombre et en grandeur aux premiers, puisque ni le mouvement, ni l'espace parcouru ne changent de nature et que la prolongation de la ligne n'est que l'hypothèse de la continuation du même mouvement. Ce n'est donc pas l'égalité de nombre au prix de l'inégalité de grandeur qu'il faut admettre, mais bien le contraire.

Digitized by Google

En examinant l'infini, envisagé sous le rapport de la *qualité* ou de la perfection, l'auteur constate l'ordre des êtres et les diversités qui leur appartiennent. Il démontre que c'est la grande loi de l'harmonie qui gouverne le monde, que l'unité est la base de la création et il arrive à cette conclusion d'une si grande importance pour l'avenir de l'humanité : toutes les essences qui ont une source commune sont de qualité égale. Ainsi l'intelligence et le sentiment dans l'esprit, l'esprit et le corps dans l'homme, l'homme et la femme dans l'humanité, le monde physique et le monde spirituel en Dieu, constituant à divers degrés les deux faces complémentaires d'une même essence, sont coordonnés entre eux.

En déduisant de son principe la définition de l'univers, l'auteur résout à son point de vue les graves questions de l'immortalité de l'âme, de la création et de l'optimisme. Nous nous bornerons à mentionner les principaux points de sa doctrine. La discussion ne serait possible que sur l'ensemble, et nous croyons être à la fois plus juste envers l'auteur en nous abstenant d'une critique partielle, et remplir mieux le but de notre travail, en donnant à nos lecteurs un aperçu général du système suivi par Mr Tiberghien.

Cette doctrine déclare erronées et l'opinion de ceux qui bornent la vie des êtres à l'astre qu'ils occupent, et celle qui admet le passage des âmes d'un globe à un autre, mais en regardant la terre comme le centre et le théâtre principal de ces transmigrations; elle déclare contraire aux notions les plus élémentaires la conviction de ceux qui n'accordent à l'homme que deux vies, l'une terrestre et temporelle, l'autre éternelle, soit céleste, soit sidérale. Krause et avec lui Mr Tiberghien admettent la possibilité de la transmigration des âmes dans leur vie infinie à travers l'infinité des globes de l'univers.

En ce qui regarde la création du monde, il résume ainsi sa doctrine : « L'univers est absolument infini dans son genre, il est essen-
« tiellement un, éternel et nécessaire. Il n'a donc pas dépendu de
« Dieu de créer ou de ne pas créer le monde. Une infinité de mondes
« sont donc possibles, sont même nécessaires dans le développement
« et les combinaisons infinies des êtres qui forment le monde. Et
« comme chacun de ces mondes se développe sous la direction de
« la sagesse suprême, il faut admettre qu'il est toujours, dans ses
« conditions déterminées, *le meilleur monde possible*. L'univers est
« parfait dans son essence infinie; sans être la perfection absolue,

Digitized by Google

« *il est absolument parfait dans son genre.* Mais quand on parle de la « perfection du monde, il faut élever les yeux plus haut que notre « terre ; il faut savoir tenir compte des conditions possibles des vies « futures de l'humanité terrestre et de ses rapports avec les huma- « nités des autres globes, qui toutes ne forment qu'une seule famille « humaine. »

En appliquant l'infini à la question de l'individualité, Mr Tiberghien démontre l'existence des individus physiques et spirituels, le principe éternel d'individualité. Dans cette partie de sa démonstration, l'auteur combat également le panthéisme, qui est la doctrine de l'unité absolue ne posant pas un principe d'individualité, et le dualisme, qui se fonde sur la distinction absolue du fini et de l'infini, sous la forme plus ou moins voilée du néant et de l'être.

De l'univers l'auteur s'élève jusqu'à Dieu, conséquence nécessaire de tout le travail analytique de son système, et il dit : « Agiter la « question de l'existence de Dieu, c'est supposer qu'il pourrait ne « pas exister. Or il est impossible qu'il n'existe pas, parce que rien « n'est possible que par lui. »

Il définit ensuite l'Être-Suprême comme la raison dernière de tout ce qui est, de toute essence, soit physique, soit spirituelle ; c'est-à-dire que tout ce qui est, est de lui, en lui et par lui, que lui seul ne dépend que de lui, qu'il est absolu.

Ses attributs sont l'unité, l'infini, qui le représente comme embrassant tout ce qui existe, l'absolu, comme ne dépendant que de lui et produisant de lui tout ce qui existe.

En examinant les rapports de Dieu avec l'univers, l'auteur dit : Dieu est dans le monde et dans les êtres finis d'une manière essentiellement infinie et non d'une manière relative. C'est ce qu'il appelle l'*immanence* de Dieu dans le monde. Mais Dieu n'est pas seulement dans le monde, il est encore au-dessus et infiniment au-dessus du monde ; c'est la *transcendance* de Dieu.

Comme une des conséquences de sa doctrine, l'auteur n'admet pas le dogme de la création du néant ; si les êtres sont de l'essence divine, dit-il, ils ne peuvent être tirés du néant à moins d'introduire le néant en Dieu.

Tout en s'éloignant si complétement du dogme catholique, Mr Tiberghien montre que sa doctrine se rattache au christianisme des premiers siècles, et il cite principalement saint Paul et saint Anselme.

Digitized by Google

L'auteur, en exposant la doctrine du rationalisme allemand, rencontrera sans doute de nombreux adversaires. Mais la lutte ne peut qu'être utile à un esprit qui se présente fortifié par des études consciencieuses ; elle développera son talent et si, en ce moment il ne défend encore que le système du maître, il nous donnera un jour, nous n'en doutons pas, sa propre pensée.

FR. S.

THÉATRES.

THÉATRES ROYAUX. — *Bénéfice de M. Couderc.* L'appel fait au public par un de ses artistes favoris avait été entendu et le 1er juillet, la foule, en dépit d'une température torride, envahissait la salle de la Monnaie. A son entrée en scène, M. Couderc a été reçu par une triple salve d'applaudissements, et au milieu des bravos, une véritable pluie de *fleurs* est venue tomber à ses pieds. Jamais nous n'avons assisté à une ovation plus bruyante : d'admirables petites mains applaudissaient à tout rompre et nous avons vu aux stalles une de nos voisines mettre en pièces, au plus fort de son enthousiasme, une paire de gants tout parfumés qu'un de ses soupirants, elle est trop charmante pour en manquer, se fût estimé heureux d'obtenir au prix d'un empire. Le calme rétabli, M. Couderc s'est avancé vers Mmes Charton et Guichard qui étaient en scène, et d'une voix encore émue : Mesdames, a-t-il dit, daignez m'excuser; la gracieuseté du public a pu seule m'empêcher de vous présenter mes hommages. » Et la représentation d'être interrompue de plus belle ! — *Un bon garçon*, le seul ouvrage dans lequel ait paru le bénéficiaire, est un détestable petit opéra-comique de M. E. Prévost. Le *poème* est de M. Anicet Bourgeois; ce n'est autre chose que la vieille histoire de Bertrand et Raton; seulement Raton finit par se fatiguer de son rôle et par croquer lui-même un des marrons que Bertrand lui a fait tirer du feu. Grâce à M. Couderc qui a joué le rôle de Raton avec tout plein de verve et de distinction, le public n'a pas sifflé, mais aussi il n'a pas applaudi. Il va sans dire que M. Couderc a été rappelé à grands cris par les spectateurs de l'un et de l'autre sexe.

Digitized by Google

M. Massol, de l'Académie royale de musique, faisait *son premier début* ce soir-là. Nous disons *premier début*, car personne n'ignore que M. Massol est engagé pour deux ans, et le public a trouvé de fort mauvais goût l'idée de l'administration qui, pour exploiter cet artiste, l'annonce seulement comme étant en représentations; aussi a-t-il d'abord montré à notre nouveau baryton un visage fort sévère, mais le talent incontestable de M. Massol, son admirable voix et l'excellence de sa méthode ont bientôt déridé tous les fronts. Nous laisserons à plus habile que nous le soin de vous parler, dans une de nos prochaines livraisons, des grandes qualités du chanteur, et nous ne nous occuperons que du comédien. Avec un homme du mérite de M. Massol, la vérité ne doit point chercher de détours; nous dirons donc très-franchement que M. Massol n'est pas acteur et que sous ce rapport-là nous sommes persuadé qu'il ne parviendra pas à nous faire oublier M. Laurent. Nous engageons beaucoup M. Massol à être sobre de gestes; il s'est, dans *Lucie* surtout, laissé aller à des mouvements de mélodrame déplacés dans l'opéra. Nous n'avons que des éloges à adresser à M. Massol pour l'exactitude et les soins minutieux qu'il apporte à ses costumes; nous ne saurions assez désirer voir M. Laborde le prendre pour modèle. A ce sujet, qu'on nous permette une seule observation; tout le monde sait que l'arme nationale des Écossais est la claymore; c'est pour ce motif sans doute qu'au premier acte de *Lucie*, M. Laborde a jugé convenable de s'armer d'une rapière qui rivalise dignement avec *la bonne lame d'Azincourt* du Raymond de *Charles VI*. Nous trouvons aussi assez originale la chaussure écossaise de M. Laborde : des bottes vernies recouvertes de guêtres. On a trop souvent fait observer à notre premier ténor qu'il ne ferait pas mal de se dispenser de crier, pour que nous jugions nécessaire de lui donner de nouveau ce conseil dont le public d'ailleurs vient de se charger lui-même : la seconde fois que M. Massol a chanté *Lucie*, M. Laborde a été vigoureusement *chuté* à la scène de l'anathème.

M^me^ Laborde se fait toujours applaudir au premier acte de l'opéra de Donizetti, c'est-à-dire là où elle peut faire ces trilles qu'elle aime tant et qu'elle exécute si merveilleusement, mais elle est très-mal placée dans l'acte de la folie. Il faudrait une autre actrice pour cette seconde partie du rôle; tout le monde se souvient de M^lle^ Julian et surtout de M^me^ Treillet-Nathan qui serait aujourd'hui au premier

Digitized by Google

rang à l'Opéra, si Mme Stolz n'y était toute puissante et n'opposait son inflexible veto devant lequel M. Massol lui-même a dû se retirer.

Avant de finir, nous adresserons une question aux directeurs, question à laquelle nous sommes très-curieux de les voir répondre. Comment ces messieurs se proposent-ils de faire jouer à l'avenir le *Barbier de Séville*, *le Maître de Chapelle*, la *Pie voleuse*, etc? Ils ne peuvent compter sur M. Massol; cet artiste refuse net et il a raison. Cette partie de la succession de M. Laurent est en opposition complète avec le talent de M. Massol qui n'a rien de comique et qui prétend fort justement rester dans son emploi, c'est-à-dire se consacrer *exclusivement* au grand opéra. On nous a bien parlé d'une combinaison d'un genre tout particulier, mais nous préférons garder le silence jusqu'à plus ample information, comme on dit au palais.

Au Parc, on annonce les représentations de M. Lafont; nous en sommes enchanté pour ce théâtre qui depuis longtemps n'est plus habitué à voir grand monde.

Contrairement à nos prévisions, le conseil communal a consenti, après une vive discussion, à permettre le départ pour Londres. On prétend que des bénéfices considérables sont garantis à notre troupe lyrique, nous le désirons vivement et ne demandons pas mieux que de les voir rapporter autre chose que des bravos.

L'opéra français est remplacé par une troupe allemande qui possède des artistes d'élite. Nous rendrons compte de leurs représentations.

P. S. Nous venons de voir M. Massol dans Charles VI, et, comme acteur, nous l'y avons trouvé bien supérieur à ce qu'il était dans Lucie.

A. V. V.

THÉATRE DES NOUVEAUTÉS.

Ce théâtre a été longtemps fermé. Les amateurs de pièces nouvelles, de féeries et de brillants décors, passaient le cœur gros devant le péristyle silencieux. Les amis de l'art dramatique regrettaient ces soirées auxquelles donnaient tant de charmes les talents réunis de MM. Montdidier et Breton, de Mademoiselle Montluc, et de Mlle Georgina qui depuis... mais alors elle était dans sa sphère. M. Delacroix a mis un terme à tous ces regrets; il a rendu au boulevard son agitation, son bruit accoutumés. Il a r'ouvert son

Digitized by Google

théâtre et la foule s'y est portée. Deux motifs la guidaient selon nous : l'attrait du plaisir et le désir de prouver à l'habile directeur jusqu'à quel point il avait ses sympathies. Le parquet et le parterre étaient bien garnis. C'est tout ce que nos administrations théâtrales peuvent espérer dans cette saison de l'année, où les beaux jours appellent à la campagne tous ceux qui y possèdent un coin de terre à l'ombre.

Nous ne ferons pas le parallèle de la troupe actuelle et de celle qui l'a précédée. L'avantage resterait aux absents. Nous attendrons que M. Delacroix ait complété le personnel de son théâtre. L'absence de deux premiers rôles doit nécessairement se faire remarquer et ralentir la marche des représentations. Aussi l'administration s'occupe-t-elle activement à combler ce vide et, en vérité, en songeant aux obstacles, aux embarras de tous genres que lui a suscités le mauvais vouloir, nous devons nous étonner encore de l'ensemble offert par les artistes des Nouveautés.

On donnait pour la réouverture de ce théâtre *Bertrand et Raton* et *Caliste ou le Geolier*. *Bertrand et Raton* n'est point une nouveauté, mais ceux qui ont suivi les longs débats engagés entre la direction et son propriétaire, y verront sans doute une pièce de circonstance, une épigramme à certaine adresse. Quoi qu'il en soit, cette haute comédie de Scribe, qui semble hors du domaine d'un théâtre de boulevard, a été jouée d'une manière fort satisfaisante. M. Gros seul est venu se jeter à la traverse et nous donner un moment de mauvaise humeur. Heureusement le fin et spirituel acteur chargé du rôle de Bertrand de Rantzau nous l'a fait facilement oublier. Ce n'est pas d'aujourd'hui que M. Delacroix tient son emploi et déjà sans doute on a épuisé pour lui les formules apologétiques. Mais cependant ne point donner un mot d'éloge à un talent qui nous a fait tant de plaisir, serait de notre part une ingratitude noire. Il est impossible de rendre avec plus de naturel un de ces délicieux caractères de diplomate tracés par Scribe. Masque, gestes, intonations; tout est irréprochable chez lui; l'acteur est oublié, l'illusion est complète : c'est le comte de Rantzau qu'on a devant les yeux. Personne à Bruxelles ne rendra ce rôle avec la même habileté; quelqu'un pourrait-t-il le mieux rendre à Paris? nous en doutons.

Caliste ou le Geolier est une de ces petites pièces comme on en voit tant au Théâtre du Gymnase. Un brave garçon, un cœur d'or, sacrifiant son amour au bonheur de deux jeunes gens qui s'aiment, cela n'est pas neuf depuis Michel et Christine. Qu'il porte l'habit militaire ou la veste du geolier, le héros est le même. Les détails changent, le fond reste. Et cependant toutes les bluettes de ce genre réussissent auprès du public : un acte de dévouement lui plaît et l'émeut toujours; au cœur de la foule il y a toujours de généreux instincts.

M. Aimé remplissait le rôle de Pierre, le geolier; il s'est assez bien identifié avec ce personnage brusque, violent, mais généreux. De nombreux applaudissements lui ont prouvé que le parterre aimait son entrain. Il a été habilement secondé par Mme Aimé. Quant à M. Gros, il a le triple talent d'être gêné, de gêner les acteurs qui l'entourent et de faire rire dans les moments pathétiques. Nous ne croyons pas que sa vocation l'appelle au Théâtre.

13 Juillet. — *La Tour de Nesle.* — M. Delacroix que nous avions applaudi hier dans la comédie, nous a montré aujourd'hui son talent dans le drame, et nous avons admiré l'habileté avec laquelle il passe d'un extrême à l'autre. Un jour diplomate fin et rusé, cachant ses moindres sensations, le lendemain capitaine aux Gardes, franc, emporté jusqu'au paroxysme de la passion, M. Delacroix est un acteur complet, et nous ne savons

Digitized by Google

sur quel point la critique pourrait le trouver en défaut. Dans la scène de la prison et dans celle de la mort, il a été au-dessus de tout éloge. Nous ne sommes pas les seuls à apprécier les belles qualités de cet artiste et à chacune de ses apparitions, la salle retentissait d'applaudissements. A ce propos nous conseillons aux amis du directeur, à ces amis dont l'enthousiasme est du reste bien excusable, de ne point l'interrompre, par leurs acclamations, dans ses plus beaux moments. Qu'ils attendent au moins la fin des tirades: nous aimons mieux entendre la voix impressionnante de l'acteur que leurs battements de mains frénétiques.

» *Buridan* a été rappelé, comme *le comte de Rantzau.*

M. Bernel n'est pas aussi heureux dans ses métamorphoses : *Raton* a eu plus de succès que *Enguerrand de Marigny.*

Clairon, Aimé, Nevers, Drappier ont été très-convenables dans *la tour de Nesle.* M. Gros, (pourquoi faut-il que nous reparlions de M. Gros?) ne nous a pas fait revenir de l'opinion que nous avions conçue de lui. Dans l'œuvre d'Alexandre Dumas, nous avons vivement regretté qu'il n'eut pas pris la place de son frère (Nevers) et ne fût mort au premier acte.

Mais pardonnons lui, — il va partir. — Il n'a servi qu'à remplacer momentanément un acteur qui a manqué à ses engagements. Mr Delacroix est trop artiste pour ne pas compléter convenablement sa troupe.

Mme Poncelet, a eu d'assez beaux moments dans le rôle de Marguerite. Elle ne manque pas de chaleur; mais, nous sommes fachés de le lui dire, cette chaleur a quelque chose de factice.

La *Tour de Nesle* était suivie de 99 *moutons et un champenois.* Tous les artistes qui ont paru dans ce vaudeville plein de gaîeté et d'intérêt, ont rivalisé de zèle et joué avec beaucoup d'ensemble. Mme Frédéric, M. Bernel, qui était là sur son terrain, Drappier et Aimé ont bien mérité du public. Aimé surtout; il a rendu dans la perfection le type du troupier français.

Les quatre chanteurs méridionaux sont restés, croyons-nous, au-dessous de la brillante réputation qu'on leur avait faite. On en disait des merveilles avant de les avoir entendus, le public ne s'en est pas montré enthousiaste, bien qu'il les ait applaudis. Nous sommes loin de leur contester du talent, de l'ensemble, de la justesse dans la voix, mais nous n'avons remarqué chez eux rien de transcendant. Le *Chant national de Charles VI* a été redemandé, nous ne savons trop pourquoi. Ce chœur brille surtout par l'instrumentation; chanté à quatre voix, sans accompagnement, il produit un effet assez maigre.... mais, nous nous trompons peut-être : *Vox populi, vox Dei.*

S. V.

Digitized by Google

LE TRAITÉ DE L'INFINI CRÉÉ.

Je viens de prendre connaissance d'un petit écrit intitulé *Traité de l'infini créé*, publié à Amsterdam, en 1769. Cet ouvrage n'est guère connu que des bibliophiles; et cependant il est de la plus haute importance en philosophie; il continue avec éclat la rénovation cartésienne; il soulève des questions théologiques entièrement neuves, élargit le dogme et facilite sa transformation; il appartient à un siècle littéraire; il porte enfin le nom du plus profond métaphysicien que la France ait produit, le nom du Père Malebranche. Il est vrai qu'on en conteste l'authenticité; mais cette contestation ne lui ôte aucun de ses mérites.

Je crois donc rendre service à la science et à la littérature, en recherchant l'auteur de ce livre, et même en le tirant purement et simplement de l'oubli dans lequel il est tombé.

Une autre considération me guide encore. J'ignorais, en publiant ma *Théorie de l'infini*, que j'avais une autorité de plus à ajouter à toutes celles que j'ai signalées; j'ignorais que le principe fondamental de ma doctrine avait été posé déjà d'une manière très-précise, et développé dans ses principales conséquences, surtout dans son application à l'univers. Je me hâte de réparer ma faute.

Je ne craignais pas cependant, je l'avoue en toute confiance, qu'on m'accusât d'injustice. Je ne cherche qu'à faire prévaloir la vérité, peu importe de quelle source elle émane, et ne demande pas mieux que de me trouver d'accord avec tout le monde.

Et qui donc m'eût reproché d'avoir passé sous silence le *Traité de l'infini créé?* Qui l'eût trouvé dans la poussière des bibliothèques? Où l'a-t-on cité dans les livres modernes? Il fallait toute la science de M. Van Meenen, l'homme de la Belgique qui a le plus et le mieux lu, pour connaître cet ouvrage.

Je diviserai mon travail en trois parties, la question littéraire, l'analyse, et l'examen critique du livre.

Digitized by Google

I

QUEL EST L'AUTEUR DU TRAITÉ DE L'INFINI CRÉÉ?

Voici d'abord les pièces et l'historique du procès.

L'ouvrage demeura fort longtemps en manuscrit, et se répandit au moyen de copies. En 1746, deux lettres, insérées dans la *Bibliothèque française, ou histoire littéraire de la France* de Du Sauzet, t. XLII, p. 162 et 283, édit. d'Amsterdam, appelèrent sur lui l'attention publique. Ces lettres contiennent une analyse assez étendue, faite avec les plus grands ménagements, mais ne parlent pas de l'auteur. En 1762, un libraire français acheta un manuscrit, portant le nom de Malebranche; il le fit examiner par des gens de lettres et par des théologiens qui s'accordèrent à lui dire que « l'ouvrage était à coup sûr du Père de l'Oratoire, qu'on y rencontrait son style et ses idées, et qu'il serait dommage de le ravir plus longtemps au public. » On commença l'impression ; le directeur général de la librairie de France, De Sartine, donna l'ordre de la suspendre. Le libraire présenta un mémoire; on nomma de nouveaux censeurs; tout fut inutile. Force était donc de recourir à la presse étrangère. L'ouvrage fut imprimé à Amsterdam, 1769, in-12. Il en parut deux éditions la même année. Elles ne diffèrent que par un seul point : l'une porte le nom de Malebranche; l'autre, celui de Maleranche. Ce sont les seules qui existent. J'en ai extrait les détails qui précèdent.

Mais l'éditeur d'Amsterdam ne connaissait pas, sans doute, *La Philosophie applicable à tous les objets de l'esprit et de la raison*, ouvrage de l'abbé Terrasson, publié à Paris, en 1754. Car il eût vu dans la préface de ce livre, Lettre de Monsieur *** à l'éditeur, p. 63, qu'on attribue le traité de l'*Infini créé* au même abbé, et il se fût probablement donné la peine de répondre à cette assertion, du reste dénuée de toute preuve.

Au mois de juin 1772, le *Journal de Verdun*, p. 43, prétend avoir découvert que le Traité de l'infini créé n'est qu'un persifflage de la doctrine de Malebranche, et l'attribue, avec beaucoup de logique, à un auteur connu pour ce genre d'esprit, à Faydit, prêtre de la congrégation de l'Oratoire.

Enfin, M. Adry, ancien bibliothécaire de l'Oratoire, suppose, dans le *Dictionnaire des ouvrages anonymes et pseudonymes* de Barbier,

Digitized by Google

2e édit. n° 18114, que ce traité est du comte de Boulainvilliers, historien et philosophe. M. Tabaraud, dans la *Biographie universelle* de Michaud, article Malebranche, penche pour la même opinion.

Voilà les sources que j'ai pu découvrir. Il me reste à les discuter.

J'écarterai tout d'abord l'abbé Terrasson, par la meilleure de toutes les raisons, par l'examen de son livre. Je ne parle pas de sa *Dissertation critique sur l'Iliade d'Homère*, ni du roman de *Séthos*, mais de son ouvrage sur la philosophie. Ce livre est médiocre; il est mal conçu et faiblement écrit. Il dénote un esprit honnête, méditatif même, mais peu élevé. Terrasson est un philosophe pratique, superficiel, incapable de se lancer de gaieté de cœur dans les spéculations de l'infini et dans les hautes questions de la théologie. Il se montre partisan de la réforme cartésienne, mais repousse toute innovation dans le dogme; il admet l'infini dans le temps et dans l'espace, mais comme un principe sans fécondité et sans conséquence. Quelques réflexions détachées sur la vie et sur les mœurs sont la partie la plus saine de son livre. Ce n'est pas un tel homme qui a fait le Traité de l'infini créé. Du reste, on n'allègue aucune preuve en sa faveur, si ce n'est peut-être qu'il a fait ses études à l'Oratoire. M. Verger, dans la Biographie Universelle, a eu le bon esprit de ne pas reproduire cette maladroite assertion.

J'opposerai le même argument contre Faydit, auteur de différents ouvrages de théologie, de littérature, d'histoire et d'un traité *De mente humana, juxta placita neotericorum*. Voici le portrait qu'en trace Charles Nodier, dans la Biographie de Michaud : « La bizarrerie de son esprit, l'inégalité de ses opinions, l'habitude invincible de dénigrer les grands noms, les grandes pensées et les grands succès, lui procurèrent une célébrité peu honorable, qui suit toujours l'originalité, mais qui survit rarement aux circonstances. » C'est à Faydit qu'on doit ce vers :

Lui qui voit tout en Dieu, n'y voit pas qu'il est fou.

Il suffit. Ce n'est pas là l'auteur que nous cherchons. Il faut n'avoir jamais ouvert le Traité de l'infini créé, pour prétendre que ce livre est une satire, et une satire de Malebranche.

Restent donc Malebranche et Boulainvilliers. Ici, je l'avoue, j'ai des scrupules; sans prétendre trancher la question, je dirai ce qui me paraît le plus probable. M. Adry se prononce pour Boulainvilliers; je penche pour Malebranche.

Digitized by Google

Voici les arguments du savant bibliothécaire: 1. Le Traité de l'infini créé n'est pas de Malebranche, parce qu'on n'y reconnaît ni ses sentiments, ni son style.

Cette assertion manque de preuves. M. Adry convient que l'ouvrage paraît d'abord n'être qu'une extension de l'opinion de Malebranche sur le meilleur monde possible; mais cette extension lui semble peu logique. De ce qu'un homme aurait avancé, dit-il, que Dieu est tout-puissant, pourrait-on lui attribuer la conséquence extravagante, donc il peut faire ce qui implique contradiction? Il convient encore que ce traité renferme une métaphysique profonde, et cependant très-claire; mais il n'aperçoit cette clarté que dans la suite fort bien développée de corollaires tirés de faux principes.

Pour moi, j'en juge autrement. Non pas que j'adopte toutes les propositions du Traité de l'infini créé; mais les principes m'en paraissent incontestables et entièrement conformes à la doctrine de Malebranche. Il existe, je vais en fournir la preuve, une complète communauté de vérités et d'erreurs entre l'infini créé et les ouvrages du Père de l'Oratoire, avec cette seule différence que le premier semble être, en effet, une extension, un développement des autres, et constituer la partie secrète de la doctrine. De là le mystère. On a souvent remarqué les rapports qui existent entre Malebranche et Spinoza. Eh bien! ces rapports ne sont nulle part aussi saillants que dans le Traité de l'infini créé. Cet ouvrage est le point de contact des deux systèmes élevés sur la base commune du cartésianisme. Cependant, il ne sort pas de la sphère de la théologie chrétienne; il appartient plutôt à l'école de Malebranche qu'à celle de Spinoza.

L'auteur prend son point de départ dans la philosophie de Descartes, et raisonne en libre penseur sur toutes les questions du domaine philosophique; il se soumet pour la théologie à la décision de l'Église, mais ne craint pas d'étendre le dogme et de le mettre en harmonie avec sa doctrine de Dieu et de l'univers. Il se fonde principalement sur l'idée de l'infini, qu'il distingue, dans la création, en ordres et en genres. Il résout l'optimisme, à la manière de Leibnitz, et le développe, conformément à la doctrine de Spinoza, sur la base de l'infinité et de l'éternité du monde. Il établit en toutes choses des vérités éternelles et nécessaires, des principes qui découlent de la nature divine, et que Dieu même doit suivre,

Digitized by Google

pour ne point se démentir. Il admet, enfin, du moins en principe, la théorie de la vision en Dieu et par Dieu, celle des causes occasionnelles, de l'animal-machine, etc.

Ceux qui connaissent la doctrine de Malebranche ne peuvent se méprendre sur la signification de ces différents points. Ils verront aisément que les uns sont communs à Malebranche et à Sipinoza, tandis que les autres sont exclusivement propres au premier, mais reçoivent une plus grande extension, un cachet plus décidément rationaliste. J'aurai l'occasion d'y revenir.

Je considère donc comme certain, dès ce moment, en renvoyant du reste à l'analyse de l'ouvrage, que la doctrine de Malebranche conduit inévitablement à la doctrine de l'Infini créé, et que le Père de l'Oratoire aurait pu écrire ce traité, sans déroger à ses principes philosophiques. Aurait-il pu le faire également au point de vue de la théologie? C'est ce qu'il ne m'appartient pas de décider. Mais il est facile de voir, en supposant qu'il l'ait fait, et quoi qu'il dise, qu'il eut lui-même des scrupules à ce sujet. Les précautions oratoires qu'il prend, et ses protestations réitérées de soumission à l'Église, le démontrent assez.

On conçoit dès lors que, dans sa position, avec la réputation un peu suspecte dont il jouissait parmi les théologiens, Malebranche n'ait pas voulu s'indiquer formellement dans un livre qui peut-être l'eût séparé de l'Église. Le moment n'était pas venu de conclure. La philosophie de Descartes gagnait insensiblement du terrain dans les esprits; les théologiens la préféraient en général à la Scolastique. La défiance n'était pas née encore; on ne comprenait que vaguement la valeur de Spinoza. Dans cette disposition, trop de précipitation pouvait tout perdre. C'est ce qu'on sentait fort bien à cette époque. On publiait toutes sortes de livres sous des titres déguisés, dans un intérêt de propagande philosophique. J'en donnerai tout à l'heure un exemple curieux.

Quant au style du Traité de l'infini créé, j'y découvre, contrairement à M. Adry, tous les mérites de Malebranche : la clarté, l'élégance, la rapidité, la richesse et la puissance de l'imagination. Je ne veux pas dire qu'il n'y ait point de taches; mais on ne les remarque pas dans l'ensemble. D'ailleurs, l'ouvrage est resté manuscrit; il est fort probable que l'auteur n'y a point mis la dernière main.

Digitized by Google

Les autres arguments de M. Adry sont moins généraux. Il prétend

2. Que l'ouvrage renferme des expressions qui n'ont commencé à être connues que depuis la régence.

Pour établir une discussion sur ce point, il faudrait citer les expressions et déterminer l'époque précise où elles furent employées pour la première fois. C'est ce qu'il n'est pas aisé de faire. Je doute fort, pour ma part, qu'on trouve dans le Traité de l'infini créé un seul mot qui ne fût connu du temps de Malebranche. Les mots nouveaux, d'ailleurs, séjournent d'ordinaire dans le langage, avant qu'on songe ou qu'on ose les écrire. Enfin, Malebranche n'est mort que sept ans avant le comte de Boulainvilliers.

3. Le P. Malebranche n'aurait jamais répondu à des objections de la manière dont on le fait dans ce livre : *on m'objectera*, etc; et sa réponse consiste à apprendre un nouveau principe qui entre dans son système.

J'ai déjà dit que l'ouvrage pouvait n'être pas entièrement achevé. J'ajoute que le vice de méthode dont se plaint M. Adry, si toutefois c'est un défaut dans la circonstance, ne se présente qu'une fois, et qu'il est suffisamment amené et justifié par l'auteur. Le principe nouveau entre dans le système, au moment même où il doit jouer son rôle; avant, il n'eût pas été compris, il n'eût fait que jeter la confusion dans l'esprit du lecteur.

4. Malebranche n'aurait jamais cité à l'appui de ce qu'il disait un auteur très-moderne et très-inconnu.

Ceci pourrait être plus grave. Il s'agit probablement du *Traité du naturel*, sur lequel s'appuie à différentes reprises l'auteur du Traité de l'infini créé. J'ai vainement cherché ce livre dans tous les recueils bibliographiques que j'ai eus à ma disposition; mais j'avoue que si l'on peut établir qu'il a été publié dans l'intervalle de 1715 à 1722, c'est-à-dire qu'il n'a pu être connu de Malebranche et qu'il a pu l'être de Boulainvilliers, l'opinion de M. Adry devient plus probable que la mienne. Cependant, j'aurais encore de la peine à m'y rendre, par les considérations que je développerai tout à l'heure. Ne serait-il pas possible que Malebranche eût connu le manuscrit de ce traité, qui n'est jamais cité que d'une manière générale, sans indication de chapitre ou de page? Ne serait-il pas possible encore que ces citations eussent été introduites dans le Traité de l'infini créé par

Digitized by Google

quelque homme de lettres, possesseur d'une copie, et enthousiaste du Traité du naturel? Car toutes les suppositions sont permises sur un ouvrage qui se répand au moyen de copies, et circule de main en main pendant plus de vingt ans. Pour juger de l'authenticité d'un tel livre, c'est l'ensemble et l'esprit général qu'il faut interroger, et non quelque circonstance fortuite dont la raison nous échappe.

5. M. Adry atteste qu'ayant lu tous les manuscrits de Malebranche, il n'y a point trouvé l'ouvrage de l'Infini créé.

Il ne faut pas de grands efforts d'imagination pour s'expliquer ce fait. Ce qui est certain, c'est que le manuscrit a existé, et qu'on en a tiré des copies, les unes, sous le nom de Malebranche, les autres, sans nom d'auteur.

6. « Comment n'a-t-on pas plutôt reconnu ici la main du comte de Boulainvilliers, grand métaphysicien, écrivant très-bien, d'abord élève du P. Malebranche, et ensuite voulant se donner lui-même pour maître, mais élevant des édifices dont certainement le P. Malebranche ne lui avait point donné le plan? »

A la bonne heure! voilà un concurrent sérieux. Boulainvilliers est, en effet, un profond métaphysicien, et s'il était encore profond théologien, je le croirais le plus capable, après Malebranche, d'avoir écrit le Traité de l'infini créé. Outre ses ouvrages historiques, très-estimés de Montesquieu, il a fait une *Analyse théologico-politique de Spinoza*, imprimée à la suite des *Doutes sur la religion*, Londres, 1767, in-12, et un *Essai de métaphysique dans les principes de B. de Spinosa*, qui parut dans la *Réfutation des erreurs de B. de Spinoza*, par M. de Fénélon, par le P. Lami, bénédictin, et par M. le comte de Boulainvilliers, 1731, in-12. Michaud fait un seul livre de l'Analyse et de l'Essai de métaphysique, dont il distingue la Réfutation. Le *Dictionnaire des sciences philosophiques* a rétabli la vérité des faits, dans un article, du reste, peu bienveillant.

Qu'on ne s'y trompe pas : la prétendue Réfutation de Boulainvilliers n'a rien de commun avec le *Nouvel Athéisme renversé* du P. Lami. Celui-ci peut être jugé d'après son titre : c'est une méchante diatribe, inspirée par l'ignorance et par la peur; celle-là est un exposé raisonné, méthodique et très-étendu de l'Éthique. L'auteur fait preuve, dans la discussion, d'une rare pénétration et d'un sens métaphysique très-élevé. Seulement, dans la préface, il déclare qu'il est prévenu contre la doctrine de Spinoza ; qu'il n'a entrepris de la

Digitized by Google

dépouiller de cette sécheresse mathématique qui en rend la lecture insupportable, que dans le but d'engager un plus habile métaphysicien que lui à la réfuter ; que, du reste, il n'a rien appréhendé davantage que d'affaiblir ses démonstrations. En effet, un apologiste n'eût pas mieux fait. Aussi a-t-on découvert la fraude. Le livre a été condamné, comme étant plus favorable que contraire au Spinosisme. On peut s'en convaincre dans le *Dictionnaire des livres condamnés au feu*, par G. Peignot, Paris, 1806, t. 2, p. 133.

Mais, je le répète, il ne suffit pas d'être métaphysicien pour revendiquer le Traité de l'infini créé ; il faut encore avoir fait une étude spéciale de la Théologie. Or, je ne connais pas ce mérite à Boulainvilliers. Il se peut qu'il ait été élève de Malebranche ; l'*Encyclopédie des gens du monde* rapporte qu'il a fait ses premières études au collége de Juilli, dirigé par les Pères de l'Oratoire ; mais cela ne veut pas dire qu'il ait été initié à tous les mystères de la Scolastique. D'ailleurs, la direction de son esprit l'emporte plutôt vers Spinoza que vers Malebranche.

Il est digne de remarque que les arguments par lesquels M. Adry se prononce en faveur de Boulainvilliers ne sont pas aussi solides que ceux par lesquels il cherche à écarter Malebranche. L'esprit de sa critique, si je l'ai bien comprise, consiste à montrer que l'ouvrage est médiocre et indigne du célèbre Père. Mais, en admettant les prémisses, on pourrait prétendre, avec autant de raison, qu'il n'est pas digne de Boulainvilliers. Car les fautes qu'on y trouve sont précisément de celles que le noble comte eût évitées avec le plus de soin.

Je persiste donc à maintenir la vérité de la tradition. Je reconnais une conformité parfaite entre la *Recherche de la vérité* et le Traité de l'infini créé. Je trouve dans ce traité les expressions mêmes de Malebranche ; par exemple, lorsqu'il appelle Dieu l'*Être infiniment infini*, auquel *participent* les créatures ; lorsqu'il parle de l'*étendue intelligible*, etc. Mais il y a deux points surtout qui me paraissent décisifs, parce qu'ils constituent l'originalité de la doctrine de ce Père : c'est la théorie des ordres de l'infini et celle de l'optimisme, telles qu'elles sont exposées dans les *Méditations chrétiennes* et dans les *Entretiens sur la métaphysique*. La première n'appartient qu'à Malebranche dans le développement de la philosophie cartésienne ; la seconde lui est commune avec Leibnitz. Or, ces deux théories sont la base de tout le Traité de l'infini créé. Le titre exact et

Digitized by Google

complet de l'ouvrage serait : Théorie des ordres de l'infini, appliquée au monde, et combinée avec la théologie chrétienne. — C'est le développement d'un chapitre de ma théorie de l'infini.

II.

ANALYSE DE L'OUVRAGE.

Descartes a reconnu une profonde vérité, en niant le vide au-dessus des cieux, en portant la matière au-delà de toutes bornes. Cette vérité implique un *infini créé*. Mais, au lieu de trancher clairement le terme d'infini, Descartes a introduit celui d'indéfini. Pour nous, dit l'auteur, bâtissant sur ses principes, nous allons donner l'accomplissement à son ouvrage.

« Nous disons donc hardiment que tout ce qu'il y a dans la nature, matière, esprit, nombre, durée, est actuellement et positivement infini. »

Il en faut tirer la preuve et de la grandeur du Créateur, et de la nature de la chose créée.

En effet, Dieu étant infiniment sage et infiniment puissant, n'a jamais qu'une manière de faire les choses, qui est infailliblement la plus parfaite. Or, on cherchera inutilement cette manière plus parfaite, tant qu'on n'ira pas tout d'un coup jusqu'à l'infini. Si Dieu n'a pas fait le monde infini, quelle mesure lui a-t-il donnée, et quelle raison de s'en tenir à cette mesure ? Dira-t-on qu'il ne peut concevoir un monde infini, ou qu'il ne peut exécuter tout ce qu'il conçoit ? De pareilles impiétés ne sont pas permises. Soutiendra-t-on encore que Dieu est infiniment puissant, parce qu'il peut augmenter le monde à l'infini ? Mais alors Dieu a besoin de temps pour augmenter son ouvrage ; il ne peut faire en un moment ce qu'il pourrait faire à la longue. C'est la puissance des hommes qui est infinie dans ce sens-là. La puissance divine consiste à faire tout d'un coup un ouvrage auquel on ne puisse rien ajouter.

La sagesse et la puissance de Dieu demandent donc que le monde soit infini. L'idée du monde nous conduit à la même créance. C'est ce que nous allons démontrer.

1. *De la Matière.*

La matière n'est autre chose que l'étendue ; et qu'est-ce que l'étendue, sinon l'infinité ?

Digitized by Google

En effet, si le monde est borné, il ne peut l'être que par rapport à quelque chose de plus étendu que lui. La terre n'est bornée que parce qu'elle ne s'étend pas dans l'air qui l'environne. Le monde n'est borné, selon les anciens philosophes, que parce qu'il n'est pas aussi grand qu'il pourrait l'être. Or, cette possibilité d'étendue n'est qu'un espace capable de recevoir la matière, ou plutôt la matière même.

On croit n'avoir pas l'idée de l'infini, parce que l'imagination ne l'enferme pas dans des bornes; et c'est cela même qui s'appelle avoir l'idée de l'infini. Bien plus, l'esprit de l'homme, en fait de matière ne conçoit que l'infini. « Qu'on y fasse réflexion, c'est le fini qu'il ne conçoit pas, parce qu'une étendue finie prise en général est inconcevable. » Mais ce qu'il y a de surprenant est que les hommes appliquent cette idée de l'infini, si digne des ouvrages de Dieu, au néant, dont Dieu n'est point auteur. Il y a, selon eux, un rien infini autour du monde, pendant que le monde n'est qu'un atome.

Quelles belles réflexions naissent de notre système aux questions sur l'acte de Dieu, sur son immensité, sur sa connaissance si bien établie par les Thomistes, et si mal poussées par eux-mêmes, lorsqu'ils interrompent la chaîne de leurs principes, qui les conduit, malgré leurs distinctions frivoles, à reconnaître un Dieu agissant infiniment, connaissant et remplissant un infini! Pourquoi remplir son esprit de chimères, pour résister à l'infini qui lui est naturel? Les philosophes se sont tourmentés pour mettre des bornes à l'univers, et nous n'avons qu'à nous laisser aller, pour comprendre qu'il n'en a point.

La divisibilité de la matière est un autre article de la physique, dont la grande difficulté s'évanouit par l'hypothèse de l'infini actuel: car il faut l'admettre non seulement en grandeur, mais encore en petitesse.

En voilà assez sur ce sujet, en attendant les objections. La grande réponse que nous faisons par avance sur les contradictions prétendues qu'on nous formera sur l'infini, est que « nous admettons des infinis plus grands les uns que les autres, et surtout différents les uns des autres. »

Car, premièrement, l'infinité de Dieu est toute autre que l'infinité des créatures, lesquelles ne sont infinies que dans un certain ordre

Digitized by Google

de perfections. Mais Dieu est infiniment infini. Il doit être infiniment puissant, selon les anciens philosophes, pour faire le monde atome qu'ils conçoivent. Que doit-il être, selon nous, pour faire le monde infini ?

Admettre l'infinité dans les créatures, c'est donc augmenter infiniment l'infinité de Dieu : préjugé admirable d'une bonne philosophie, de donner des idées de Dieu plus parfaites. C'est par là que les Cartésiens se sont si fort élevés au-dessus des anciens philosophes, en attribuant à Dieu une infinité d'opérations, dont ces derniers croyaient mal à propos la créature cause efficiente, au lieu qu'elle n'en est que cause occasionnelle.

En second lieu, l'infinité des créatures mêmes est différente ; car si les esprits sont infinis, comme nous allons l'examiner, leur infinité est d'une autre espèce que celle de la matière.

Enfin, dans l'ordre seul de la matière, la matière en général a toutes ses dimensions infinies. La moitié de la matière du côté de l'Orient n'est infinie que de ce côté-là, et celle de l'Occident de l'autre. « La plus petite partie de la matière est infinie en divisibilité, et cependant est plus grande ou plus petite qu'une autre qui contiendra comme elle une infinité de parties. C'est même une propriété de l'infini de pouvoir être éternellement diminué sans cesser d'être infini dans ce qui lui restera. »

A cette conception de l'infini de la matière, déduite de la notion de l'étendue, se rapporte le sacrement de l'Eucharistie. L'auteur en donne la démonstration, à la fin de l'ouvrage, dans le *Traité de la Transsubstantiation*. Il pose en principe que l'étendue est l'essence du corps en général, mais non d'un corps en particulier. En effet, dit-il, l'étendue est la même dans le corps le plus différent. Toute étendue intelligible est partout la même. Donc, ce qui fait la différence essentielle d'un corps en particulier d'avec un autre, n'est point l'étendue, puisque toutes les parties de l'étendue ne sont que la même reproduite autant qu'il a été nécessaire pour faire le monde. Or, cela supposé, il est clair qu'il n'est nullement impossible que le corps de Jésus-Christ, selon toute son essence, de quelque manière qu'on l'étende, soit réduit en un point insensible : car toute l'essence de l'étendue peut être réduite en un point.

Digitized by Google

2. *Des esprits créés.*

Si la matière est infinie, l'esprit le doit être aussi; parce que Dieu, étant un agent égal dans ses opérations, et d'ailleurs ayant mis tant de rapports entre l'esprit et la matière, ne saurait avoir manqué de lui donner celui-ci, qui est le plus important de tous. Ainsi, les preuves que nous avons données de l'infinité de la matière, ont prouvé par avance l'infinité de l'esprit; et les preuves que nous alléguerons de l'infinité de l'esprit, achèveront de prouver l'infinité de la matière.

En effet, si la matière est infinie, comme Dieu ne l'a créée que pour sa gloire, par rapport à la connaissance qu'il en a voulu donner aux esprits, il faut que ces esprits soient capables de concevoir une matière infinie. Or, nous avons déjà fait voir qu'ils en sont tellement capables, qu'ils ne peuvent concevoir autre chose.

Ensuite, il faut faire réflexion que la matière est infiniment au-dessous de l'esprit, et que, par conséquent, il serait indigne du Créateur d'avoir donné un avantage à celle-là, qu'il n'eût pas donné à celui-ci.

En troisième lieu, l'esprit est une essence. Or, d'après un bel axiome des anciens, auquel nous reviendrons, les essences des choses sont infinies.

Notre système enfin, vrai ou faux, prouve l'infinité de l'esprit. Nous le concevons, nous le proposons, il n'en faut pas davantage.

Mais pourquoi nous arrêter à faire voir l'infinité de l'esprit par l'infinité de la matière qu'il comprend, lorsque nous pouvons la prouver bien plus pleinement par l'infinité de Dieu même, qu'il connaît comme être infini, et qu'il aime comme bien infini? Car enfin, voilà les deux facultés de l'esprit, la connaissance et la volonté, infinies, quant à leur objet, ayant par conséquent une disposition et une puissance infinie pour s'y attacher.

Notre thèse ainsi établie, il faut passer aux objections, qui se réduisent à deux.

D'abord, dit-on, la créature est bornée dans la plupart de ses conceptions; elle ne voit les choses que les unes après les autres; elle n'est donc pas infinie. Ensuite, si l'âme est infinie, quelle différence d'elle à son créateur!

Nous répétons que les essences des choses sont infinies : l'esprit

Digitized by Google

et la matière sont infinis ; mais aussi n'y a-t-il que les essences qui aient cette propriété; toute configuration est bornée. C'est ce qui fait l'ordre du monde. Le tout est immense; mais chaque chose à sa proportion par rapport aux autres choses qui l'environnent. Ainsi, « l'âme de l'homme est infinie, parce que son essence est une en soi, et séparée de tout le reste des autres substances, et qu'un seul esprit équivaut à toute la matière. » Mais le corps de l'homme n'étant point une substance unique, et ne faisant qu'une partie de toute la matière, est déterminé par sa configuration à un certain volume.

Cela posé, il faut dire que « l'homme a deux sortes de conceptions, les unes générales, et les autres particulières. » Les premières, par exemple, les notions de l'être en général, de Dieu, de l'étendue, sont infinies, parce que l'âme les a par sa nature et par son essence; de telle sorte que l'âme hors du corps, et sans lumière surnaturelle, connaîtrait toutes ces choses. Les secondes, qui consistent dans la connaissance de tout le détail de la nature et des sciences, sont bornées, et dépendent des configurations du corps.

Cependant, « comme les choses particulières sont absolument nécessaires pour perfectionner les notions générales, l'âme est incomparablement plus parfaite dans le corps, que hors du corps, à moins que hors du corps, elle ne soit soutenue par une lumière surnaturelle, comme le sont les saints dans le ciel, en attendant la Résurrection, qu'ils souhaitent néanmoins, parce qu'ils seront encore plus parfaits dans le ciel avec le corps, que sans leurs corps. »

La seconde objection est résolue par les mêmes principes. Dieu, voyant toutes choses dans sa puissance et dans sa volonté, enfin dans son essence, comme pouvant être participées par diverses créatures, voit tout d'une manière infinie, et n'est point borné comme nous par les configurations d'un corps. De là vient encore que Dieu n'a pas besoin de succession de temps pour comprendre aucune chose. « Ce qui fait donc la supériorité infinie de l'esprit incréé sur l'esprit créé, outre la dépendance de la création, consiste en ce que l'esprit créé ne conçoit d'abord dans Dieu, qui est le premier objet de sa connaissance infinie, qu'un être nécessaire, dont il n'embrasse point les perfections, qu'il ne peut comprendre que par des effets. » Il n'atteindra jamais à concevoir les perfections de Dieu tout entières.

Digitized by Google

« En un mot, notre esprit est infini, mais il ne l'est qu'en un certain ordre; et Dieu est infini en tout ordre; il est infiniment infini. » Et il ne faut pas dire que cette différence ne regarde pas l'essence; car l'essence de l'esprit étant la pensée, une diverse faculté de penser fait une essence très-diverse.

3. *Du nombre.*

« Il serait inutile que la matière fût infinie, si dans toutes ses parties elle n'était à l'usage des créatures intelligentes, pour lesquelles seules Dieu peut faire tout ce qu'il fait, parce que, ne travaillant que pour sa gloire, il n'y a qu'elles qui puissent véritablement le louer de ses ouvrages. Aussi tous les hommes sont-ils destinés à connaître Dieu ou en ce monde ou en l'autre. Il manquerait quelque chose en un certain sens à la gloire du Créateur, si un seul esprit était dispensé de le connaître tôt ou tard. »

« Mais, non-seulement Dieu sera un jour connu de toutes ses créatures, la beauté de ses ouvrages sera aussi manifestée à toutes, selon divers degrés qui seront réglés par sa sagesse, et même par sa justice, qui fera de cette connaissance, qu'elle rendra plus ou moins grande dans les uns que dans les autres, une partie de la récompense due et proportionnée à leur mérite. Quelques lueurs de cette connaissance donnée aux réprouvés, feront aussi une partie de leurs peines, parce qu'ils se verront privés d'en savoir le détail. »

Maintenant, si tout est à l'usage des créatures intelligentes et que les hommes de cette terre ne puissent profiter que d'un espace fort borné de l'univers, « il faut nécessairement qu'il y ait d'autres créatures intelligentes qui profitent du reste. Or, le reste étant infini, il doit y avoir une infinité de terres parsemées dans l'univers, et dans chacune, des hommes qui profitent de l'espace où ils se rencontrent. En un mot, nous admettons les tourbillons de Descartes. » Nous ne disons pas que le nombre des planètes est indéfini, mais qu'il est infini; parce que Dieu n'est pas indéfiniment, mais infiniment sage et puissant.

« Nous disons, outre cela, que les habitants des planètes sont des hommes, ce que l'auteur de *la Pluralité des mondes* n'a pas voulu dire. » En effet, « le créateur n'a mis dans l'univers tant de planètes habitées, qu'afin que les créatures le glorifiassent de son ouvrage, et qu'elles en profitassent. Or, il n'y a que des esprits qui

Digitized by Google

puissent le glorifier; par conséquent les esprits ont des corps, car un esprit pur n'aurait que faire de la matière; ce sont donc des hommes, puisque l'homme est défini un composé de corps et d'âme.»

Fontenelle ne veut pas que les habitants des planètes soient des hommes, pour deux raisons. La première est la variété de la nature; la seconde, la difficulté de la rédemption.

Mais « la variété de la nature ne tombe jamais que sur des choses accidentelles. La nature a deux lois égales, l'uniformité et la variété. » En vertu de la première, il y a des soleils et des planètes dans une infinité de tourbillons; en vertu de la seconde, ces soleils et ces planètes ont quelque différence de disposition, de propriétés, de grandeur. L'uniformité veut que leurs habitants soient des hommes; la variété, que ces hommes soient plus ou moins grands, plus ou moins forts que nous.

La seconde objection nous va donner lieu de proposer un article important et fort nouveau de notre système. Nous déclarons d'avance que nous ne nous écartons en rien de la foi catholique. Ce n'est pas que l'Écriture ou l'Église ait jamais dit ce que nous allons dire; mais elles n'ont rien dit de contraire.

On demande dans la théologie si le Verbe éternel peut s'unir hypostatiquement à plusieurs hommes; et l'on répond, sans balancer, que oui. Mais cette question est absolument inutile et frivole dans l'ancien système, qui n'admet qu'une terre. Elle reçoit son application dans notre système, « et l'on peut avancer sans rien dire de contraire à la foi, que dans chaque planète le Verbe éternel s'est uni hypostatiquement à un homme, qui par là est devenu le Chef, et même le Rédempteur des hommes de cette planète, s'ils ont besoin de Rédempteur. »

On demande encore si Jésus-Christ se serait incarné, supposé qu'Adam n'eût point péché. Les sentiments sont partagés là-dessus; mais notre parti est l'affirmative. Cela posé, nous disons que toutes les planètes n'étaient pas sans doute dans le péché, qui est une position accidentelle et malheureuse; et que cependant le Verbe s'est incarné dans toutes.

En effet, lors même que l'homme dans l'innocence serait digne de Dieu, ce dont il est permis de douter, « il suffit qu'il y ait quelque chose encore de plus digne que lui, pour dire que Dieu, qui va toujours à la plus grande perfection, s'en est servi. » « D'ailleurs,

Digitized by Google

qui peut concevoir que le plus grand bienfait que Dieu ait jamais pu faire aux hommes, eût été refusé à ceux qui auraient persisté dans l'obéissance et dans la vertu, et n'eût été accordé qu'à ceux qui s'en seraient rendus indignes par leurs crimes ? »

« Nous inférons de tout cela, non-seulement que le Verbe s'est incarné dans toutes les planètes ; mais que dans celles où le péché n'est point entré, il est né comme les autres hommes. » En d'autres termes, il existe une incarnation universelle. La loi de la variété ne peut tomber sur ce fait, qui est nécessaire à la sanctification de l'homme ; mais sur le temps où l'homme-Dieu sera né dans les diverses planètes.

On nous objectera que l'Écriture n'a aucune trace de cette incarnation multipliée. Nous répondons que nous n'ajoutons rien à la religion, ni à la théologie ; nous ne donnons pas une explication nouvelle de l'Incarnation ; nous disons seulement que le Verbe a pu s'incarner et s'est apparemment incarné dans toutes les planètes ; c'est là une idée purement philosophique, fondée sur un fait que la foi nous apprend, à savoir que le Verbe s'est incarné dans notre terre.

Jésus-Christ ne s'est occupé que d'apprendre aux hommes la voie de leur salut ; il les a laissés volontiers dans toutes les erreurs qui ne regardent que l'histoire ou la physique.

On objectera encore que l'Écriture semble assurer que le Verbe ne s'est incarné que dans notre terre, par exemple, lorsqu'elle dit que Jésus-Christ est le seul maître et le seul Seigneur. Mais cela s'entend de Jésus-Christ comme Dieu, et seulement par rapport à nous. Du reste, tous les hommes-Dieu ont solidairement le règne du monde. Ils sont comme Jésus-Christ, lequel « a sanctifié en quelque sorte la matière, par l'union hypostatique, que son corps, qui était une partie de la matière, a eue avec le Verbe. » Ce qui revient au principe établi plus haut, qu'il était convenable à la sainteté de Dieu que toutes les créatures fussent rendues dignes de lui, « non-seulement les intelligentes, mais même les insensibles. »

Sans doute un seul homme-Dieu suffirait à toutes les planètes, par rapport à la sanctification du monde. Mais la seule fonction de Verbe incarné n'est pas d'être chef ou rédempteur ; il doit encore être le docteur et le maître ; à cet effet, il est nécessaire qu'il habite parmi ses frères, et qu'il ait un rapport particulier à la

Digitized by Google

planète qui lui est destinée. D'ailleurs, ne voyons-nous pas qu'en matière de grâce, Dieu agit toujours surabondamment?

« Quel spectacle admirable de se représenter par avance ce nombre infini d'hommes-Dieu, qui, au dernier jour de leurs planètes, présenteront au Père éternel ce nombre infini de troupeaux d'élus! *Cœli enarrant gloriam Dei.* Si la variété des mérites des seuls hommes de notre terre fait, selon l'Écriture et l'Église, le plus bel ornement de la céleste Jérusalem, que doit-on penser de la variété qui naîtra de ce nombre innombrable de différentes armées de saints? En vérité, je demande si tout cela est indigne de Dieu, et si l'on se doit révolter contre ce principe de religion? Bien au contraire, nous aurons affaire à des esprits qui se sont rendus si bornés par leurs préventions, qu'ils trouveront cela trop beau pour Dieu, selon l'idée qu'ils s'en sont formée. »

4. *De la Durée.*

Pour entrer dans les idées que nous allons proposer, poursuit l'auteur, il faut écarter tout préjugé, et avoir accoutumé son esprit à la vaste étendue que Descartes et ses disciples ont donnée à l'univers. Les esprits timides ou prévenus, qui ne sauraient se persuader qu'il y ait autre chose au monde que leur terre, trouveront ici partout des épines. Il faut considérer que Dieu habite visiblement et corporellement dans toutes les planètes, et que sa providence s'étend sur chacune d'une manière particulière.

Les choses ainsi préparées, « nous disons que tout ce qu'il y a de matière au monde (car il faut commencer par la matière), doit toujours durer; mais que chaque configuration de la matière en particulier doit finir. »

En effet, les tourbillons et leurs planètes étant abandonnés aux lois générales du mouvement, il doit nécessairement y arriver du changement, qui aboutira à la destruction de chacun de ces tourbillons. Mais comme le monde ne doit pas pour cela tomber dans le chaos, et la matière dans le néant ou l'inutilité, les mêmes lois du mouvement assembleront les parties de la matière d'un ou de plusieurs tourbillons détruits, pour en construire de nouveaux. Voilà ce que nous appellerons la génération des tourbillons et des planètes, qui entretiendra éternellement l'univers dans une disposition semblable à celle qu'il a aujourd'hui.

Digitized by Google

« Mais si, dans ce système, aucun tourbillon ne subsistera pendant toute l'éternité, et n'est subsistant depuis toute l'éternité, il ne faut pas dissimuler que la génération de ces tourbillons, ne paraisse avoir été, selon nous, de toute éternité. » Or, cela est-il conforme à la foi? C'est ce qu'il faut examiner.

« Saint Thomas demande s'il est possible qu'il y ait des générations d'hommes depuis toute l'éternité, sans intéresser l'infinité de Dieu même, dont on pourrait dire que la créature égalerait par-là l'indépendance. Il répond affirmativement, quant à la possibilité; et pour prouver que cela n'intéresserait en aucune manière l'excellence de Dieu, il cite une comparaison de saint Augustin, qui fait voir que l'effet peut être aussi ancien que la cause, sans que la cause perde rien de sa supériorité sur l'effet. »

« Voilà, disent les saints docteurs, comment il faudrait raisonner du monde, s'il était de toute éternité. Il serait toujours une créature de Dieu, et son éternité contribuerait à faire voir la puissance éternelle du Créateur, et non l'indépendance de la créature. Mais, ajoute saint Thomas, la foi nous apprend que le monde a commencé dans le temps. »

« Nous nous en tenons à cette décision. » Mais nous ferons remarquer que saint Thomas n'a connu d'autre monde que notre tourbillon, et qu'il a combattu l'opinion d'Aristote sur l'éternité de la terre ; que l'Église dans ses décisions est toujours l'interprète de l'Écriture, si bien que, quand l'Écriture n'a point parlé, il n'y a plus de décisions : témoin le pape Vigile, qui avait défendu d'admettre des antipodes; et qu'ainsi l'Église n'a jamais décidé du temps que la terre a été créée, que selon le sens de l'Écriture, qu'il nous est permis de chercher, dans les choses historiques ou physiques.

Or, l'Écriture parle de la création en ces termes : *In principio creavit Deus cœlum et terram.* Ces mots *in principio* ne disent pas que le monde ne soit point de toute éternité ; car saint Jean les emploie également pour exprimer la génération éternelle du Verbe. C'est une priorité de nature et de puissance, non de temps. Du reste, les paroles de Moïse respirent l'allégorie. Quelques-uns ont expliqué les six jours par six moments; ces moments peuvent être des années, des siècles, etc. Les Pères, de leur côté, ont entendu les mots *cœlum* et *terram*, des corps et des esprits. Enfin, on peut dire que *creavit* désigne un simple arrangement qui s'est fait dans le temps.

Digitized by Google

« Si donc l'on nous accorde que la foi n'est pas contraire au sentiment que le monde, pris dans notre sens, est de toute éternité, voici comme nous poussons notre système, ou plutôt comme il faut concevoir cette formation de tourbillons infinis, qui se fait, qui se fera, et qui s'est faite à tous les moments de l'éternité. »

Nous en concluons d'abord que « Dieu crée à tous les moments une infinité d'esprits. En chaque moment il en a créé une infinité; parce qu'il ne peut agir qu'infiniment. Il en crée une infinité à tous les moments, parce que sa puissance est inépuisable. »

Quels sont ces esprits, et d'où viennent-ils? Il faut remarquer « qu'une planète n'est détruite qu'à la résurrection des hommes qui l'habitaient. Or, ces hommes sont ou justes, ou criminels. Les justes jouissent de Dieu, et c'est là leur paradis; car ils n'en ont pas besoin d'autre. Leur âme est maîtresse de leur corps, au point qu'elle n'a besoin d'aucune résidence particulière; et qu'au lieu que, pendant leur première vie, ils étaient bornés à une seule planète pour leur habitation, tout l'univers devient la leur. Or, comme il y a eu, selon nous, de toute éternité des hommes de cette nature, et l'Écriture Sainte ne nous parlant point en particulier de la création des anges, je me persuade fortement que les anges ne sont autres que les habitants ressuscités des planètes détruites. »

Tout le monde sait que, jusqu'à Saint-Augustin et par delà, on a cru que les anges avaient des corps. L'Écriture l'insinue partout.

D'où il suit que les habitants de toutes les planètes sont faits comme nous pour la figure.

Et les méchants, que deviennent-ils, quand leurs tourbillons sont détruits? « Ils passent dans les planètes d'un nouveau tourbillon, et là ils sont les démons qui tourmentent les âmes de ceux qui meurent dans les planètes en état de péché, jusqu'à ce que ces âmes se rejoignant à leurs corps à la résurrection, deviennent elles-mêmes des démons, et ainsi à l'infini. »

Cette création d'esprits de toute éternité ne laisse pas que de présenter quelques difficultés. Y a-t-il effectivement des esprits créés depuis toute l'éternité, par conséquent, aussi anciens que Dieu? « Notre système suppose tout le contraire. Car pourquoi admettons-nous des créations d'esprits depuis toute l'éternité, si ce n'est parce que les nôtres sont créés dans le temps, et que Dieu fait toujours la même chose qu'il a faite une fois, selon notre grand principe

Digitized by Google

d'uniformité? Or, nous ne sommes pas de toute éternité; donc aucun des esprits, à l'uniformité desquels nous sommes créés, n'est de toute éternité. Ainsi, quoiqu'il y ait eu des esprits de toute éternité, aucun esprit n'est de toute éternité, parce que, quelque esprit que vous me puissiez indiquer, je dirai toujours qu'il y en a eu une infinité avant lui... La succession des esprits est infinie, et par conséquent il est aussi ridicule d'en chercher les premiers, qu'il serait ridicule de chercher les derniers, supposé qu'on admette avec nous que Dieu en créera pendant toute l'éternité. »

La seconde difficulté consiste à demander pourquoi la matière serait de toute éternité, pendant que les esprits en particulier ne le sont pas. N'est-ce point là une supériorité mal entendue donnée à la matière sur l'esprit? Non; car « la matière n'est pas plus ancienne que les esprits en général, puisqu'il y a eu des esprits de toute éternité; » elle n'a même été faite que pour eux. De plus, « la matière n'est éternelle que par voie de succession, comme les esprits; aucune de ses parties en particulier n'a été créée de toute éternité; Dieu l'étend infiniment à tous les moments, et l'étendra pendant toute l'éternité. » La création de la matière a lieu dans la même proportion que celle des esprits, pour leurs besoins, et en vue de la résurrection des corps. Or, Dieu crée à chaque moment une infinité d'esprits; à chaque moment aussi une infinité de corps ressuscitent. Il faut donc que la matière augmente à l'infini pendant toute l'éternité.

Nous devons donc compléter l'axiome exposé dans la première partie, à savoir que la puissance de Dieu ne consiste pas à pouvoir augmenter son ouvrage à l'infini, mais à faire un ouvrage qu'on ne puisse pas augmenter. « On doit dire maintenant que la puissance de Dieu consiste également à faire tout d'un coup un ouvrage infini, et à pouvoir l'augmenter infiniment. »

Ce monde infini est vraiment digne du Créateur, et par conséquent infaillible de la part d'un ouvrier qui veut nécessairement sa gloire.

Dieu n'est donc pas libre dans la création? Fausse conséquence. « Dieu, à la vérité, veut nécessairement sa gloire; mais le moyen de se la procurer ne lui est point nécessaire de nécessité de nature; sa sagesse seule la détermine. Or, ce qui détermine la sagesse peut être infaillible, mais n'est point naturellement nécessaire; et cela,

Digitized by Google

bien loin d'ôter la liberté de Dieu, la fait paraître plus grande, selon ce bel axiome des Thomistes, que moins une volonté est suspendue, plus elle est libre. »

« Voilà tout notre système, que nous soumettons pleinement à ce que l'Église en décidera... Il respire la puissance, la sagesse, la grandeur de Dieu, ce qui est le caractère de la vérité; et dans les circonstances un peu hardies, nous prenons tant de précautions, qu'on voit bien que nous sommes plus jaloux de notre foi que de notre philosophie; mais au fond nous ne croyons pas devoir ensevelir tant de grandes idées, parce qu'il y a dans le monde des esprits sots et ignorants qui pourront en être choqués. »

G. TIBERGHIEN.

(*La fin au prochain numéro.*)

L'ÉVÊQUE ENGLEBERT A LA BATAILLE DE WALLEFFE.

CRI DE GUERRE.

« Nous avons avec nous d'illustres chevaliers,
Le comte de Namur, le marquis de Julliers,
Qui saccagea Tourinne;
Les fils du vieux La Marck, qui vit le Mont-Tabor;
Et le duc de Brabant, qui porte un lion d'or
Sur sa noble poitrine. »

« Qu'importe, chevaliers, que le roi des Romains
Nous retire l'appui de ses soldats Germains,
Nous avons du courage.
C'est en tuant beaucoup que l'on devient puissant:
Pour recouvrer la force, il faut boire le sang
Versé dans le carnage! »

Digitized by Google

« Écrasez, chevaliers, les vainqueurs de Vottem,
Pour que je puisse encore, au lieu d'un requiem,
Chanter l'hymne de gloire!
La colombe du Christ, autour de nos drapeaux,
En promenant son vol en cercles inégaux,
Nous promet la victoire. »

« Du peuple révolté le dernier jour a lui :
Par des rayons sanglants, le soleil d'aujourd'hui
Éclaire la vengeance !
Aux bruits retentissants de vos clairons guerriers,
Précipitez les pas de vos nobles coursiers
Sur cette vile engeance ! »

« Allons ! la charge sonne : aux tridents des vachers,
Aux pieux des noirs houilleurs, aux haches des bouchers,
Vite, opposez vos glaives !
D'Arnoul de Hautepenne et de Radus Des Prez,
Que les noirs bataillons périssent dans ces prés,
Courez, ô duc de Clèves ! »

« Si dans ma ville, amis, je rentre triomphant,
Si je vois, à mes pieds, trembler comme un enfant
Tout ce peuple rebelle,
Pour prix de vos travaux, avec dévotion,
Vous recevrez, ce soir, la bénédiction
De ma main paternelle. »

LA CRIÉE DE L'OST.

Au pied du perron séculaire,
Symbole de la liberté,
Se presse le flot populaire
De la courageuse cité.
Au son bruyant de la trompette,
Un bruit pareil à la tempête

Digitized by Google

A déjà répondu trois fois.
Allons, Liégeois, faites silence ;
Voici l'échevin qui s'avance,
Et que tout se taise à sa voix.

« Écoutez, bonnes gens de Liége,
Gens des métiers et hauts barons,
Vous tous que saint Lambert protége,
Nobles enfants des Éburons ;
Nous venons déclarer la guerre
Au duc de Brabant, qui naguère
Dans ces lieux apporta la mort ;
Il vient ! Il vient ! Et son armée,
Au carnage encore animée,
Nous prépare le même sort. »

« Partout la terreur le devance,
La Hesbaie est au désespoir ;
Malgré sa noble résistance,
Tongre est tombée en son pouvoir ;
Le feu maintenant la dévore,
Et comme une sanglante aurore,
Jusqu'ici jette sa clarté.
Et le duc a réduit en poudre
Le Crucifix, sans que la foudre
Ait puni son impiété. »

« Rappelez-vous ces jours de crime,
Où, sous le poignard brabançon,
Notre cité tomba victime
De la plus noire trahison ;
Où nos églises saccagées,
Pleines de femmes égorgées,
Étaient comme un vaste tombeau ;
Où le sang coulait dans les rues ;
Où l'on voyait des femmes nues
Implorer en vain leur bourreau. »

Digitized by Google

« Que chacun prépare ses armes,
Et songe à venger son affront,
Et suive au milieu des alarmes
Le grand Hugues de Pierrepont.
Armons-nous tous d'un grand courage ;
Portons la mort et le ravage
Jusque dans les murs de Louvain ;
Alors en sanglants caractères
Nous écrirons sur nos frontières :
Que nul ne passe le Hesbain. »

« Ceux qui mourront dans les batailles
Sans fuir les glaives ennemis,
Auront de belles funérailles,
Et tous péchés leur sont remis.
Le duc est frappé d'anathème :
C'est pour la cause du Ciel même
Qu'il faut armer nos bras vengeurs.
Par la voix d'un vieux cénobite,
La victoire nous est prédite :
Nous sommes à moitié vainqueurs. »

« Demain au lever de l'aurore,
Au son de la cloche du ban,
Nous nous assemblerons encore
Pour marcher contre le Brabant ;
Vingt barons des plus héroïques
Porteront les saintes reliques
Et l'étendard de la cité ;
Nous chanterons les litanies ;
Et nos armes seront bénies,
Et nous aurons la liberté. »

J. J. Radoux.

Digitized by Google

LES POÈTES POLITIQUES

DE

L'ALLEMAGNE.[1]

La critique d'outre-Rhin, méticuleuse de sa nature, a pendant longtemps prétendu, que le poète véritable devait oublier la société et les débats qui l'agitent, pour rechercher cette mélancolie rêveuse, ce somnambulisme intellectuel, ces songes infinis, qu'à l'étranger aussi on a souvent regardés comme les traits distinctifs de la littérature allemande.

Cette doctrine exclusive prévalut surtout sous la restauration. Alors bien des conseillers intimes, bien des fonctionnaires publics, bien des employés supérieurs de la police tenaient la plume, jugeaient, censuraient. D'après leurs règlements littéraires, ce qu'il fallait célébrer, c'étaient les femmes, le vin et les beaux clairs de lune. Ils tâchaient de déconsidérer et de proscrire la poésie politiquement libérale. Les *romantiques* qui murmuraient leurs chants voluptueux dans les bocages touffus et sur les bords des lacs, furent seuls choyés et récompensés. On ne reconnut, on n'encouragea que la poésie innocente et bien pensante.

Ce qu'il y eut de plus curieux, c'est que tous les partis secondèrent le *statu quo* dans le combat qu'il avait engagé contre l'opposition lyrique. La presse libérale, de son côté, désavoua ses confrères du Parnasse, en qualifiant d'inutile et d'intempestif leur patriotisme. Les journalistes comme les bureaucrates prétendirent, *que ce n'était pas là l'affaire des poètes.* Ils conseillèrent à ces derniers de rechercher des sources d'inspiration plus fraîches, plus pures, et d'abandonner aux hommes d'état les brûlantes questions du jour.

1 Cet article est extrait d'un ouvrage de Mr Emile Frensdorff, qui paraîtra vers la fin du mois prochain, à Bruxelles et à Leipzig, chez C. Muquardt. Ce livre sera intitulé: DE L'ALLEMAGNE MODERNE. POLITIQUE, RELIGION, LITTÉRATURE.

Digitized by Google

Evidemment, il y eut là une déplorable confusion des idées. On oublia, que si la *politique* répugne à la poésie, la *liberté* lui est chère. On oublia, que nul ne saurait enchaîner le poète dans des plans tracés d'avance, dans des sujets déterminés, dans des rubriques et des catégories arbitraires; que tout ce qui est *humain* et universel, est du domaine poétique; que tout ce qui enflamme et fait battre un cœur généreux est digne d'être chanté et immortalisé....

Aussi, qu'arriva-t-il? Les pensées d'avenir n'en prirent pas moins leur essor. Les professeurs eurent beau aligner leurs paragraphes, prescrire leurs règles, vanter leur méthode : les Lenau, les Grün, les Charles Beck, n'en arrivèrent pas moins comme des messagers inattendus, annonçant la bonne nouvelle de la délivrance. Et le public aussitôt de quitter les cours d'esthétique pour suivre les nouveaux rapsodes. Le public se mit à penser, que si ces admirables strophes manquaient de poésie, ainsi que le soutenaient les savants, elles étaient néanmoins bien belles et bien enivrantes.

Tout, d'ailleurs, favorisa l'avénement de la bonne et saine poésie guerrière. La semence jetée à pleines mains par les jeunes prophètes, tomba sur un sol fraîchement labouré. Avant 1830 déjà, une autre ère était apparue comme une aurore boréale avec les combats heroïques des Grecs, avec le poëme de *Childe Harold*, interprété à l'Allemagne par Zedlitz, avec le *Livre des Chansons* de Henri Heine. Puis, éclata la révolution de juillet. La Pologne et l'Italie entraînèrent l'Allemagne. La *Nouvelle École* (das junge Deutschland), égarée sur le champ d'une fausse philosophie, servit néanmoins à remuer la masse inerte. Ce fut, pour nous servir d'une expression alors consacrée, ce fut un véritable printemps des peuples. Le rêve d'une sainte alliance des nations semblait vouloir se réaliser. Les doctrines étroitement nationales des corps universitaires firent place aux idées plus larges du cosmopolitisme. On eut honte des exagérations de 1815 qui avaient favorisé les tendances romantiques et réactionnaires. On comprit enfin, qu'il n'était point impossible d'aimer avec la patrie, et ceux qui parlent une autre langue et les libérateurs étrangers et l'humanité tout entière.

C'est ainsi que les accents des Grün et des Lenau trouvèrent de l'écho dans le cœur des Allemands. Et comme toujours, le revirement du goût convertit la critique. Les plus obstinés *systématiseurs*

Digitized by Google

durent reconnaître, que cette aspiration vers une grande union des peuples affranchis était merveilleusement propre à faire fleurir la poésie lyrique, sinon l'épopée qui se déroule dans les faits accomplis, sinon le drame qui demande l'action et ne se contente guère de généreux désirs. Tout d'un coup la critique allemande se souvint, que souvent Schiller aussi avait quitté les nuages pour descendre dans l'arène sociale. En effet, l'auteur de *Guillaume Tell* et de *Carlos* n'avait-il pas pris en main la cause du peuple et de ses droits imprescriptibles? N'avait-il pas, dans *Intrigue et Amour*, dénoncé comme un misérable marchand de chair humaine l'électeur de Hesse? Et en dehors de l'Allemagne, le Dante avait bien écrasé les tyrans guelfes par ses menaces et ses anathèmes. Byron avait salué le réveil d'une nation bien autrement que le réveil de la nature. A l'avenir la sphère de l'action orageuse, de la lutte sacrée ne pouvait plus s'interdire à la poésie. Il n'était plus permis de bannir les Tyrtée de la cité poétique pour y couronner les Properce. Tous les bons esprits rappelèrent de nouveau et avec une gratitude enthousiaste la colère patriotique d'Alfieri, les manifestes réformateurs de Mickiewitz, les cris d'alarme de Béranger.

Mais si la société était bien préparée à recevoir une impulsion énergique, si la situation était propice aux courageux enfants du lyrisme, ceux qui secouèrent la bourgeoisie somnolente, rompirent la glace et entonnèrent les vrais chants nationaux, étaient, il faut le reconnaître, des hommes doués de qualités tellement supérieures, de dispositions poétiques tellement hors ligne, que des idées moins populaires, moins conformes à la préoccupation générale, auraient fini, entre leurs heureuses mains, par captiver la faveur du public. C'est pourquoi en racontant l'accueil incomparable que fit l'Allemagne aux poètes politiques d'après 1830, accueil qui forme contraste avec la chute de leurs successeurs actuels et dont nous nous occuperons tout à l'heure, il est nécessaire de nous arrêter quelque peu devant cette belle trinité militante de Lenau, de Grün et de Charles Beck, de dire le sort romanesque et le caractère individuel de leurs meilleures productions.

C'est de l'Autriche, du pays de l'Allemagne où la tyrannie est la plus lourde, qu'est parti le premier appel à une rénovation politique, bien doux toutefois et empreint de je ne sais quel charme de romantisme. Anastase Grün (le comte Alexandre d'Auersperg) le fit

Digitized by Google

entendre. Né le 11 avril 1806 et ayant perdu de bonne heure son père, il hérita du comté de Thurn sur le Hart. C'est là qu'aujourd'hui encore il séjourne de préférence, et c'est de là qu'il nous a envoyé ses plus beaux poëmes.

Cependant ce n'est pas en Autriche que le frère d'armes de Lenau put songer à publier ses protestations. Vers le milieu de l'année 1830, M. Campe, libraire-éditeur à Hambourg, reçut par la poste un paquet portant le timbre autrichien et renfermant un recueil de vers. L'auteur ne s'était point nommé. M. Campe aime à s'entendre appeler la providence des écrivains libéraux de l'Allemagne. Il parle volontiers de ses *amis intimes*, MM. Boerne et Heine. Il se souciait d'autant moins d'imprimer des élucubrations autrichiennes. C'est à peine s'il honora d'un coup d'œil le manuscrit qui fut jeté pêle-mêle avec d'autres nouveaux-nés dans un coin du magasin. Six mois s'écoulèrent ainsi. Après cet intervalle, le hasard veut qu'un ami de M. Campe, que celui-ci avait consulté souvent avec fruit sur ses affaires, fouille un jour parmi les papiers dédaignés. Rencontrant l'œuvre de notre poète, il s'informe du contenu auprès de M. Campe. Le libraire répond : « Parcourez-moi cela, de grâce, « et dites-m'en votre opinion. Franchement, j'imagine que c'est « peu de chose, car c'est de l'Autriche que le paquet m'est par- « venu. » L'autre rentre chez lui et consacre la soirée à cette lecture. A minuit, on sonne chez M. Campe qui ouvre sa fenêtre pour demander la cause de cette visite nocturne. C'est l'ami qui vient l'apostropher en lui reprochant de ne pas avoir imprimé plus tôt ce qu'il appelle un chef-d'œuvre. Peu après paraissent, aux applaudissements de l'Allemagne, les *Promenades d'un poète viennois*.

Malgré le pseudonyme de Grün — substitué à l'anonyme du premier manuscrit — on devina bientôt le noble auteur, et, chose triste à dire, cette circonstance contribua à assurer le succès du livre. Car les Allemands, tout démocrates qu'ils sont, affectionnent fort les hochets de l'aristocratie. Heureux si, comme dans le comte autrichien, leurs suffrages accueillent à la fois les titres héréditaires et le mérite personnel; si une illustre origine ne couvre et ne protége pas, à leurs yeux, l'affectation du langage, des talents d'emprunt et une médiocrité pleine de présomption.

Les *Promenades* sont des pétitions pour ainsi dire, adressées à ceux qui sont au pouvoir et demandant des améliorations politiques.

Digitized by Google

Faut-il ajouter que ces pétitions sont revêtues du rhythme le plus mélodieux ? Parcourant son beau pays, le poète viennois est partout réveillé de ses songes par la présence des surveillants officiels, des mouchards, puisque la prose nous permet d'écrire cet exécrable nom. Il s'en plaint avec amertume. Cependant un sort meilleur lui semble réservé à l'empire. Le salut de l'Autriche, pour Anastase Grün, réside dans un autre Joseph II. Déjà un poëme antérieur, le *Dernier chevalier*, avait célébré Maximilien I. Maintenant, dans les *Promenades*, laissant là le moyen âge, Grün admire les idées réformatrices du fils de Marie-Thérèse. [1] Il a la confiance, que l'époque favorise le retour de ces idées. Un chant dédié à l'empereur François ne désespère pas de voir réaliser par celui-ci les rêves des patriotes. En un mot, les *Promenades* offrent une lutte des plus vives entre la colère et le pardon, la tristesse et l'espérance.

Mais lorsqu'elles n'eurent d'autre résultat que de rendre célèbre leur auteur, Grün se découragea et écrivit les *Décombres* [2], poésies mélancoliques et que les frontières de l'empire n'étouffent plus dans leur cercle de fer. Il abandonne l'Autriche et, en prêtant sa voix aux plaintes de l'humanité, il pleure les ruines d'un monde. Mais sur ces ruines même viennent les fleurs de l'avenir. C'est là ce qui distingue partout notre Anastase. A travers ses sombres pensées et son dur langage républicain brillent, toujours fraîches et limpides, des images éternellement belles. Il y a, dans Grün, une fantaisie si luxuriante, une force si indestructible, une gaieté si franche, que le deuil de ses déceptions politiques ne parvient pas à ternir ces richesses. Le soldat cosmopolite ne fait jamais oublier le joyeux enfant du Danube. Aussi, avons-nous eu tort peut-être d'appeler romantisme ce qui nous ravit dans ses poèmes. C'est

[1] Qu'en Autriche le libéralisme glorifie Joseph II, on le comprend. Mieux vaut peu que rien. Puis, on ne saurait s'inscrire en faux contre sa propre épitaphe : « Ici repose un « prince dont les intentions étaient pures, mais qui eut le malheur de voir la ruine de tous « ses projets. » Mais quant à la Belgique, M. Altmeyer, qui avait déjà énergiquement démontré l'influence désastreuse de la Maison de Bourgogne, a bien mérité, ce nous semble, de son pays, en signalant les conséquences de l'ordonnance du 18 juin 1789, à savoir : « l'ancienne constitution annullée sans remplacement, le tribunal suprême de « la nation brisé, le droit de consentir l'impôt enlevé au peuple, les citoyens soustraits à « leurs juges naturels, enfin tous les symptômes qui présageaient la réunion de tous les « pouvoirs en une seule main et un despotisme effrayant. »

[2] Leipsig, 1831 et 1832.

Digitized by Google

plutôt un reflet de la délicieuse poésie provençale que révèlent ses créations.

La rose surtout lui a dit tous les secrets de sa beauté. A elle il emprunte avec prédilection ses plus chaudes couleurs. Un critique en sourit un jour, et le poète alors dédia à sa fleur chérie un poëme entier, offrant un tissu d'*images rosées*, toutes sublimes de douceur, de vérité et de suave rêverie.

Le comte d'Auersperg, amis et ennemis s'accordent à le reconnaître, est un caractère plein de noblesse et de loyauté. La police autrichienne a essayé de répandre des bruits calomnieux sur les traitements barbares, qu'il ferait subir à ses paysans : mais une popularité universelle a fait justice de ces sourdes attaques et dont l'ignominie retombe sur la tête de ceux qui espéraient en profiter.

Moins vigoureux, mais plus purs et plus émouvants sont les poëmes de celui que nous rencontrons après Grün, du gentilhomme hongrois Niembsch de Strehlenau, connu en Allemagne et à l'étranger sous le nom de Nicolas Lenau. Quant à lui, il a été à bonne école, à celle du malheur. Tout jeune, il perdit ses parents, puis un ami, puis sa fiancée. Au lieu de mourir, il songea à consoler les autres, en se vouant au martyre de l'écrivain. Doué de cette adorable pudeur de débutant qui se perd de jour en jour, il envoie tout craintif un premier morceau de vers, intitulé le *Prisonnier*, à la *Feuille du matin* (Morgenblatt) de Stuttgard, rédigée alors par Schwab, le poète. Le journal, comme d'habitude, ne répond pas. Plusieurs mois après, Lenau exécute un projet que depuis longtemps il a conçu : il part pour l'Amérique. Il veut fuir l'Europe, pour retrouver ailleurs le calme et le bonheur. En passant par Stuttgard, il se rappelle son envoi et, curieux d'apprendre ce qu'est devenu le poëme adressé au *Morgenblatt*, il se rend chez Schwab, qui le reçoit au milieu d'une sorte de cercle littéraire. Pfizer et Menzel ont dû se trouver là et les autres coryphées et partisans de l'école de Souabe. Lorsque Lenau se présente, Schwab demande la permission d'aller chercher le *Prisonnier* au cabinet de rédaction. Le fait est, que Schwab n'a pas lu les vers et il répare cet oubli en les parcourant à la hâte et à part lui, afin de pouvoir expliquer la non-insertion. Mais en les lisant, le rédacteur est frappé de leur beauté, et comme c'est une bonne nature, il rentre au salon et récite avec enthousiasme les strophes du jeune étranger. On entoure celui-ci, on l'applaudit,

Digitized by Google

on lui promet de grand succès. Le lendemain les nouveaux amis viennent le voir en sa demeure, pour lui demander, pour lui arracher tout ce qu'il a de vers en portefeuille. Ils veulent les publier, d'abord dans la *Feuille du matin*, puis, réunis en volume, chez un éditeur qui se trouvera sans peine.

Cependant à peine l'ont-ils quitté que Lenau se repent d'avoir cédé à leurs instances et d'avoir permis l'impression. Il a peur d'une chûte. En outre, comme il est poète et non *chasseur de succès*, ces ovations inattendues le fatiguent singulièrement. Voulant échapper à tout cela, il hâte son départ et s'embarque pour l'Amérique. Là il traverse les forêts que la présence de l'homme n'a point souillées. Il respire la brise du matin, oubliant l'Europe, sa patrie, la perte de sa fiancée et tout ce qui lui a meurtri le cœur. Oh! qu'il est heureux d'échapper à ce monde vulgaire, fade et vain, *stale, flat and unprofitable*, comme dit une page immortelle; à ce monde où tout conspire à nous faire perdre notre idéal; où nous avançons, laissant sur notre route, jour par jour, heure par heure, notre foi, notre amour et nos plus chères espérances.

Ce qu'il a trouvé de chants de liberté sur le sol vierge de l'Amérique, les patriotes allemands vous le diront avec des larmes dans la voix. On assure même, qu'il a acquis des terres dans le Nouveau-Monde, afin de s'y réserver un asyle futur. Après un an de pérégrinations lointaines, il revient lentement en Europe sur un vaisseau à voiles. Ayant débarqué à Brême, fatigué et malade, il s'enferme dans l'appartement de l'hôtel où il est descendu, avec des journaux allemands dont il n'a vu aucun depuis le moment de son départ. Or, à mesure qu'il les ouvre, il les voit tous remplis de l'immense succès que viennent d'obtenir les poésies de Nicolas Lenau, imprimées à Stuttgard. Pendant qu'il parcourait les savanes de l'Amérique, l'Allemagne apprit à connaître et à bénir son nom. A son insu, il était devenu grand, célèbre et l'un des poètes les mieux aimés de son pays.

Quoiqu'en puissent dire des esprits prévenus, Lenau est le véritable poète politique, en ce qu'il consacre le plus pur de son âme à l'affranchissement de l'univers opprimé. Quand il célèbre la nature, et nul ne sait la célébrer ni surtout l'animer comme lui, c'est pour s'y réfugier devant les fantômes du monde social. Mais jamais ne le quitte le souvenir des malheureux foulés aux pieds par les tyrans.

Digitized by Google

Il adore la liberté comme Byron. Il a de Byron la profondeur de la pensée, la mélancolie, le ton élégiaque, sinon la force et l'élan passionné.

Des mystères entourent la situation actuelle de Lenau. On dit qu'il s'est fiancé de nouveau à une jeune, belle et bonne personne, qu'il s'est souvenu trop tard d'un serment prêté entre les mains de sa première amante, de ne jamais se remarier si elle devait mourir, qu'il est devenu fou d'amour et de remords..... La providence aurait donc eu pitié de ses douleurs, en couvrant des ténèbres de l'oubli sa pauvre âme agonisante.

ÉMILE FRENSDORFF.

(*La fin au prochain numéro.*)

Digitized by Google

LE CAVEAU DE FAMILLE.

D'APRÈS UHLAND.

Un vieux guerrier dans la nuit brune
Vers les tombeaux de ses ayeux
S'en allait, regardant la lune,
Aussi blanche que ses cheveux.

Sous sa lourde cotte de mailles
Battait un grand et noble cœur,
Et son glaive dans les batailles
Était la lame du faucheur.

En murmurant des mots étranges,
Il pénétra dans le caveau,
Et des chants, comme ceux des anges,
Saluèrent l'hôte nouveau.

Le long de la muraille humide
Étaient rangés treize cercueils
Qui s'ouvrirent, — l'un était vide...
Les morts agitaient leurs linceuls.

« O mânes, dont la destinée
« Laissa plus d'un grand souvenir,
« Soyez fiers, que notre lignée
« Puisse en moi s'éteindre et mourir. »

Il dit, et dans la froide bière,
Les mains jointes, il s'étendit,
En bon chrétien, dit sa prière,
Et pour toujours il s'endormit.

CH. RAHL...

Digitized by Google

VICTOIRES ET CONQUÊTES D'UN POMPIER.

(SUITE)*

IV.

Napoléon essaie de redevenir Bonaparte.

La fatalité, qui atteint tous les hommes, ne respecte pas davantage les pompiers. Nous allons le voir tout à l'heure.

C'était par une soirée charmante, par une de ces nuits pures, calmes, resplendissantes d'étoiles, qui rappellent le printemps à ceux qui se souviennent que nous avions jadis un printemps. Aux parfums odorants que la brise allait cueillir elle-même sur les arbres, sur les haies et les fleurs, pour les offrir aux sens enivrés, se mêlaient les sons animés de l'orchestre et ces mille bourdonnements confus qui s'élèvent d'une salle de bal. C'était la fête du quartier d'Avroy, qui avait convié à son nouveau Casino tous les amateurs des bals de faubourg; de leur côté les indifférents et les vieillards s'étaient laissés séduire par la beauté du ciel. Les allées du jardin regorgeaient de promeneurs; ils avaient envahi jusqu'à l'enceinte réservée aux tables des buveurs, qui, toujours philosophes, ne s'étaient pas trop fâchés de cette atteinte portée à leurs droits acquis. Selon que les instrument donnaient le signal d'une valse, ou qu'ils en annonçaient la fin, on voyait les danseurs se précipiter du côté de l'orchestre, ou revenir haletants respirer un peu d'air frais sous les ombrages. La foule alors plus pressée foulait aux pieds les pauvres fleurs des plates-bandes et témoignait fort peu de respect pour les haies. C'est dans ces moments de flux et de reflux que les connaisseurs arrivent, et choisissent un poste d'observation d'où ils puissent voir, sans se gêner, défiler devant eux toute la joyeuse société accourue à la fête. Une espèce de terrain libre, si utile en pareil cas, se trouve précisément en face de la porte de sortie qui

* *Voyez page* 310.

Digitized by Google

donne sur la grand'route. Mais à cause de ce voisinage même c'est là aussi que stationnent les agents de police et les pompiers, dont la présence sert tout à la fois à embellir la fête et à maintenir le bon ordre.

Or, ce soir là, Napoléon *était de planton* au nouveau Casino d'Avroy. Il était en proie à de sombres pensées; il songeait aux deux échecs survenus coup sur coup en deux jours, échecs qui lui faisaient perdre de sa valeur, même à ses propres yeux. A le voir nonchalamment étendu sur une chaise, la tête inclinée sur la poitrine, les bras ballants, son sabre sur les genoux, on n'eût pu reconnaître le trop fameux Napoléon-Oscar Frisquet. *Quantùm mutatus ab illo!* Au reste, si son attitude n'avait pas suffi à révéler ce changement, un autre indice l'eût à lui seul démontré péremptoirement : Napoléon avait à ses côtés la bouteille de vin de pourboire, et il n'y avait pas encore touché! Que dis-je! il ne l'avait pas même remarquée. Ainsi disparaissaient une à une pour notre héros, toutes les plus douces joies de l'existence. Hélas! il était destiné à vider tout entière la coupe amère de la vie!

Sa position était bien propre à faire naître de pareilles idées : là, à côté de lui, la joie, les rires, les folies, la musique dans tout ce qu'elle a de plus animé! mille couples tournoyants qui ne lui jetaient pas même un regard et qui l'insultaient de leur bonheur! Quel contraste pour lui, pompier! — « Qui l'aurait dit? moi, Napoléon, me faire *enfoncer* par une bégueule de cette espèce, une paysanne de Sur-Cointe! une petite, qui n'a pas reçu assez d'éducation pour savoir distinguer ce que c'est que le bon ton et le bon air! — Que diable ai-je été faire auprès d'elle? Pourquoi ne pas me contenter de ces mille autres femmes qu'un seul de mes regards rend heureuses? Pourquoi? Ah! voilà la question! Je me connais : le danger me plaît, la difficulté m'exalte, l'imprévu me séduit; l'impétuosité, c'est mon fait. Et je me suis laissé prendre comme un conscrit, moi le fin des fins, la perle du corps, de l'avis de tout le monde, y compris le sergent-major! C'est vexant, il faut en convenir. Encore, si je pouvais la laisser là; mais bah! Son souvenir est *collé* à ma personne, comme le petit doigt au reste du corps. Là, sans rire, je suis amoureux tout de bon; je sens que je ferais des sottises pour Lucie, comme j'en ai tant vu faire pour moi. Lucie! Lucie! Est-elle gentille! est-elle agaçante! Si je m'y étais

Digitized by Google

bien pris..... Voyons, est-il trop tard?... Mais à propos, qui peut être ce petit jeune homme au bouquet, qui rôde si souvent à l'entour de ma guérite? Hier en faisant ma faction sur le marché, je l'ai vu passer : il s'est retourné vers moi d'un air qui ne m'a pas plu du tout. Aujourd'hui, matin, sur la place de l'Université, alors que *j'étais de planton* auprès de la statue Grétry, il est encore passé; j'ai cru l'entendre rire. Il est fort heureux que je n'en sois pas certain, sinon, morbleu! je..... »

Napoléon n'en put dire davantage : la parole s'éteignit soudainement dans son gosier à la vue de l'objet de sa colère. Ses regards, qui flottaient çà et là sur la foule étendue devant lui, venaient de rencontrer deux regards moqueurs attachés sur sa personne. C'était lui, le jeune homme au bouquet; il donnait le bras à la couturière avec laquelle Napoléon l'avait un jour aperçu.

Napoléon se leva, prompt comme l'éclair.

Le jeune homme, continuant sa marche nonchalante, parut un instant, quand il fut devant notre héros, être arrêté par la foule compacte qui le précédait. Il fit une halte, alluma un cigare et lança en l'air une bouffée de fumée, avec un geste plein d'affectation.

Malheureusement, ce geste n'ayant en lui-même rien de répréhensible, n'était pas prévu par le code pénal. Napoléon n'avait jamais vu *empoigner* personne pour un fait pareil. En conséquence, il déclara le code pénal incomplet.

— Mais, ajouta-t-il philosophiquement en fiche de consolition, que ce gaillard-là ne me tombe jamais sous la main! *Qu'on aurait bon* [1] de lui faire voir ce qu'on est, et avec quel plaisir je vous le fourrerais au violon!

Ayant perdu le jeune homme de vue, il se rassit, prêt à s'enfoncer plus que jamais dans ses rêveries. Un nouveau venu, qui lui frappait légèrement sur l'épaule, l'en empêcha. C'était un sergent de ville, un des intimes de Napoléon.

V.

Ce qui se disait un beau soir dans une des allées du casino d'Avroy.

Reconnaissez-vous dans ce quadrille ces deux jeunes gens? Nous les avons déjà rencontrés au marché. Vous n'avez pu oublier la

[1] Expression liégeoise.

Digitized by Google

gentille couturière et l'ouvrier au bouquet de violettes?... Ce sont eux. Examinez-les et pour peu que vous ayez jamais été amoureux, — je ne vous fais pas l'injure d'en douter, — vous ne tarderez pas à être au courant de leur conversation.

A ces visages maussades, il n'est pas très-difficile de supposer quelque orage. Notre couple en effet se boude. Fifine refuse un nouvel engagement à Gustave, sous prétexte qu'elle les a tous accordés. Gustave se fâche; cela enchante Fifine qui entame un sermon et se met à faire de la morale à damner l'être le plus pacifique. Tout à coup, pour ne pas donner un démenti au proverbe, après la pluie vient le beau temps. Fifine a déclaré à son amant qu'elle va le soumettre à un interrogatoire en règle, c'est-à-dire qu'elle est fatiguée d'avoir joué la comédie, et la voilà qui hasarde une à une mille folles agaceries, puis voyant Gustave se dérider :

— Allons, n'y pensons plus, s'écrie-t-elle, nous sommes deux cerveaux brûlés, mais toi, ça t'apprendra. Je veux qu'on m'aime *pour de bon*, et toute seule. Ce n'est pas à moi qu'on conte fleurette, entends-tu, monsieur Gustave?

Puis les deux jeunes gens s'éloignèrent, bras dessus bras dessous, gais, heureux, et plus convaincus que jamais de l'éternité de leurs amours, résultat le plus ordinaire des querelles d'amants. C'est là le bon côté des bouderies. Or, c'est dans cet état de parfait contentement de lui-même qu'était apparu à Napoléon le jeune homme au bouquet, fier, goguenard et radieux.

Nos amoureux se promenèrent beaucoup et dansèrent peu. Une chose digne de remarque c'est qu'on ne vint pas une seule fois réclamer de Fifine les nombreux engagements qu'elle prétendait avoir donnés. Il paraît que Gustave savait que penser de ce fait étrange, car il ne songea pas même à en demander l'explication; ce qui nous oblige, bien malgré nous, à laisser le lecteur dans une profonde incertitude sur un point digne à tous égards d'éveiller sa sagacité, puisque nous avons dit, si nous ne l'avons pas dit c'est un oubli impardonnable, que Fifine était une jeune fille incapable de mensonge, comme toutes les jeunes filles.

Affirmer que le jeune homme avait aperçu le pompier serait assez hasardé : il avait bien autre chose à faire, vraiment! C'est à peine s'il pouvait se conduire au milieu de la foule ondoyante et compacte.

Digitized by Google

Il y eut même un moment où, arrivé près de l'orchestre lorsque les quadrilles se dispersaient, il ne put résister au torrent et fut emporté bon gré malgré à travers les tables, dans le préau réservé aux buveurs. Là, il cherchait à s'orienter, peu soucieux, du reste, de regagner la côte que le naufrage lui avait fait perdre. Il allait escaladant les bancs, sautant les chaises, toujours accompagné de Fifine qui riait aux éclats, lorsqu'il s'arrêta subitement, et porta la main à son front, comme un homme qui veut protéger sa vue contre les éblouissements du soleil. Il avança de quelques pas encore, se frotta les yeux, puis laissa tomber son cigare. Il restait immobile, la surprise et l'embarras étaient peints sur ses traits.

Tout à coup il se hâta de retourner sur ses pas, fendant la foule sans s'inquiéter des murmures que sa marche rapide soulevait autour de lui, donnant et recevant des coups de coude, et traînant à sa suite la pauvre Fifine, aux questions pressantes de laquelle il oubliait de répondre. Enfin il s'arrêta, et se dégageant du bras de sa danseuse :

— Je suis à toi dans un instant, dit-il.

Et sans s'expliquer davantage, il disparut. Une seconde après, il était de nouveau auprès de l'endroit d'où il venait de se sauver d'une façon si extraordinaire. Devant lui, était une jeune fille assise sur un banc. Il se dirigea vers elle, et d'une voix émue :

— C'est vous, Lucie !

— Joseph !

— Vous ici !

— Sans doute, Joseph ! Il faut bien venir vous trouver, puisque vous manquez à vos rendez-vous.

— Ce reproche-là m'est précieux, répliqua le jeune homme, et celle qui me l'adresse doit me donner les moyens de m'en disculper.

— Que signifie Joseph.....

— Cela signifie qu'il me faut une valse, si ce n'est deux, si ce n'est trois, si ce n'est la soirée tout entière ! Donnez-moi votre bras, Lucie, voici la musique qui commence.

Elle hésita, et jeta sur le jeune homme un regard profond que celui-ci ne put soutenir. Il se tut. Déjà il avait remarqué la pâleur de Lucie, ses traits défaits, ses couleurs éteintes ; Il comprit tout ce que ces indices muets contenaient de reproches et il les avait sans

Digitized by Google

doute mérités, à en juger du moins par son attitude humble et soumise. La jeune fille parut réfléchir quelques instants encore, puis rompant enfin le silence :

— Vous avez raison, dit-elle; donnez-moi votre bras et promenons-nous : ici, on pourrait nous entendre. Et puis, c'est la dernière entrevue, peut-être!

En entendant ces froides paroles, celui que Fifine nommait Gustave et que Lucie appelait Joseph, eût bien voulu à son tour refuser cette promenade dont le motif détruisait tout le charme : il n'osa pas, et force lui fut de se résigner à un bonheur qu'il avait demandé avec instances et qu'il regardait déjà comme un supplice.

— Joseph, dit Lucie, jeudi, selon mon habitude, j'étais à cinq heures du matin au marché. Vous ne vous y trouviez pas.

— Non; mais vous savez...

— Oui, je sais que vous êtes un ouvrier diligent et que vous n'aimez pas à déplaire à votre maître. Ce jour-là vous avez dû être de bonne heure à l'atelier, n'est-ce pas? A tel point qu'à six heures vous étiez déjà en route pour votre service, sur la place du spectacle...

— Moi?...

— Ne mentez pas, je vous y ai vu. A votre boutonnière vous aviez un bouquet de violettes. Peut-être l'avez vous encore chez vous. Qui sait? Vous avez la mémoire si fidèle.... Dès qu'il ne s'agit plus de moi.

— Le chagrin vous emporte, Lucie. Laissez-moi vous expliquer...

— Oh! j'expliquerai cela mieux que vous! Ce bouquet, vous me le destiniez.

— Oui, dit le jeune homme en se pinçant les lèvres avec dépit.

— Je m'y attendais!... Ce n'est pas tout. Le lendemain, le vendredi, c'était encore un jour de marché. Vos nombreuses occupations, je le suppose, vous ont retenu car vous n'étiez pas au rendez-vous habituel. J'y étais, moi; je vous ai attendu une heure entière. J'étais folle ce jour-là. J'ai eu tort de rester si longtemps. J'aurais dû aller à l'instant même sur la place du spectacle. J'ai fini par m'y décider; mais il était trop tard. Vous veniez de partir! Et *elle*, *elle* aussi!...

— Lucie! s'écria le jeune homme suppliant et lui pressant le bras.

— Ce n'est pas tout, vous dis-je...

Digitized by Google

La jeune fille allait continuer quand Joseph, lui mettant la main sur la bouche, l'empêcha d'achever.

— Ecoutez, dit-il avec emportement, écoutez enfin.....

Mais une pensée, rapide comme l'éclair, lui traversa l'esprit, et il se tut. Il avait réfléchi. En garçon pourvu de plus d'intelligence que de cœur, il avait compris que des deux partis qui s'offraient à lui pour se tirer d'affaire, et qui consistaient ou à tout nier ou à s'expliquer d'une manière plus ou moins mensongère, aucun n'avait la chance d'une réussite complète. Il entrevit aussitôt, au-dessus de ces expédients communs, un moyen héroïque, qui, satisfaisant tout à la fois à sa conscience et au péril du moment, semblait devoir le sauver. C'était de se fier à l'indulgence et à la bonté de Lucie. Il se rappela le mot de Danton : « de l'audace, de l'audace et toujours de l'audace! » et se reprenant avec un aplomb imperturbable :

— Mais à quoi bon? dit-il, si même vous m'écoutiez, vous refuseriez de me croire.

— J'écoute et ne demande qu'à vous croire.

— Tout ce que vous m'avez dit, est vrai. Pendant deux jours de ma vie j'ai pu vous oublier.

— Oh ! dit Lucie pâle et déçue de la dernière espérance qui l'avait soutenue jusqu'alors; la pauvre enfant espérait encore s'être trompée. — Oh! c'est donc vrai?

— Aussi vrai que vous me pardonnerez! ajouta Joseph d'une voix tremblante et avec l'apparence du plus sincère repentir.

Le visage de Lucie rayonna. Ce seul mot l'avait consolée de toutes ses souffrances. Les femmes sont ainsi ! Ce qui les blesse, ce qui les révolte, ce n'est pas la certitude d'avoir été trompées, c'est le soupçon qu'on a pu en aimer une autre autant qu'elles. Leur cœur léger a besoin de croire qu'une infidélité est une erreur passagère, qu'on leur reviendra toujours, qu'une rivale enfin est impossible.

Reconnaissez humblement avec elles que votre égarement n'eût pu être de longue durée, et votre pardon est certain, et ce retour qui est une nouvelle victoire, les flatte plus encore que le premier aveu de votre amour. Trompez-les ensuite mais qu'elles l'ignorent : c'est surtout en amour que les apparences suffisent.

Ainsi fit Lucie. Loin de s'irriter, elle se calma et remercia Joseph du fond de son cœur. Ce petit triomphe la fit aimer davantage encore son infidèle, ce qui, hélas! ne manque jamais d'arriver.

Digitized by Google

Heureuse, elle se penchait avec abandon au bras du jeune homme ; elle lui souriait, tout en ayant l'air d'être quelque peu courroucée et en lui adressant par intervalle une question railleuse sur son amour inconstant et fragile; charmantes taquineries, incrédulités feintes, qui sont le comble de la tendresse! Aussi Lucie n'avait-elle jamais été si belle, si fraîche, si pétulante. Tout à coup, elle s'arrêta :

— Bonjour, pompier! dit-elle en inclinant la tête avec un geste charmant. Bonjour..... Tiens, il ne me répond pas : il est sans doute fâché de ce que je lui ai fait vendredi. Une bagatelle! C'était pour vous, Joseph,... Allons donc, pompier, saluez-moi. Dépêchez-vous... Il est trop tard... Adieu!

Et Lucie s'éloigna avec son cavalier, insouciante, croyant avoir été charitable et bonne! Napoléon, en entendant sa voix, avait vu s'ouvrir le ciel, mais en reconnaissant son cavalier, il était presque tombé en défaillance. Il ne voyait plus que lui et voulait s'enfoncer jusqu'au fond du cœur la douloureuse certitude d'avoir, lui, Napoléon-Oscar Frisquet, un rival préféré! Il n'y pouvait croire cependant : tout en lui se révoltait à cette idée monstrueuse. Alors, mû par une force invisible, il se leva pour s'élancer vers Lucie et apprendre d'elle-même s'il avait à vivre ou à mourir.

Mais à peine debout, il retomba sur sa chaise avec découragement, les bras pendants, les yeux fermés, et la rage dans l'âme ; il venait de se rappeler son rang, sa position, son grade, non plus avec cet orgueil, avec cette superbe assurance qui l'avait rendu jusque là le plus heureux des hommes, mais avec désespoir, avec remords, avec cette infernale idée enfin, dont il venait de faire la découverte, qu'un pompier n'oserait pas danser.

VI.

Du néant des grandeurs humaines.

Il n'y a chose, si belle qu'elle soit, qui n'ait son vilain côté. Ainsi les fonctions publiques ont leurs inconvénients ; elles vous forcent souvent à tenir un rang qui contraste avec vos affections. Tous les regards sont attachés sur vous ; rien dans votre vie n'est secret, il faut vous sacrifier corps et âme à la chose publique. Il faut changer d'habitudes, de goûts, et d'uniforme Tout cela ne laisse pas d'être

Digitized by Google

fort gênant, et tel qui a accepté avec joie un ministère, s'estime bientôt heureux d'abandonner son portefeuille pour vivre à sa guise et n'avoir de compte à rendre à personne.

Ainsi Napoléon maudissait le jour où il s'était fait pompier.

— Voilà donc cet état qu'on envie, se disait-il l'âme remplie d'amertume. Par respect pour le poste qu'on occupe dans le monde, il faut se sévrer des plus purs plaisirs de la vie ! Qui l'aurait cru ? moi ! en être réduit à envier ces gens qui n'ont ni feu, ni lieu, mais qui sont libres. Libres ! La canaille est libre et un pompier ne l'est pas ! Les dignités dont il est revêtu l'empêchent de se mêler au commun des hommes ; car il leur doit l'exemple de l'austérité, de l'ordre et de la bonne tenue ! Les jours de garde, bien entendu ; aujourd'hui, par exemple. Malheureusement nous ne sommes jamais de garde que dans ces jours brillants où les femmes sont partout. Hélas ! défense est faite d'y toucher, de se promener, de danser avec elles. Que dis-je ! l'honneur est là qui nous ordonne de ne pas bouger de notre poste, même d'une semelle. Et dire qu'à deux pas de moi est Lucie, la belle Lucie ! que, si je lui parlais, cela seul suffirait pour me compromettre. Oh ! je sens que mon uniforme me pèse, et je donnerais volontiers deux jours de solde pour ressembler un instant à tout le monde, endosser un habit bourgeois et un chapeau rond, et me débarrasser du casque, du sabre et de la giberne !...

Napoléon eût sans doute continué longtemps encore ces récriminations contre les exigences auxquelles est soumis l'homme public, s'il n'eût été tiré de sa rêverie par son ami le sergent de ville, dont la marche chancelante laissait assez voir qu'il avait profité du peu de dispositions de Napoléon pour la bouteille. A ce spectacle, Napoléon poussa plusieurs soupirs, et dans son désespoir se permit ces amères réflexions :

— Au moins si je n'étais qu'un sergent de ville ! Ça n'attire les yeux de personne, et ça n'en fait qu'à sa tête ! Ambition, qu'as-tu fait de moi ?

— Mais le sergent de ville l'interrompit en chantant avec un à-propos désespérant :

Je ne saurais danser,
Ma pantoufle est trop étroite,
Je ne saurais danser,
Car j'ai trop grand mal au pied !

Digitized by Google

Couplet qui redoubla la mauvaise humeur de Napoléon, en lui rappelant son mécompte.

— Va-t'en, laisse moi tranquille, dit-il d'un ton bourru et soldatesque, au sergent de ville. Tu es ivre comme cent mille hommes. Tu ne tiens pas sur tes jambes.

— Pardon, excuse, pompier; je ne dis pas non. Je venais vous proposer d'en faire autant. Je suis là-bas à une table du fond, avec quelques anciens comme moi. Nous nous amusons comme de petits saints. Êtes-vous de la partie?

— Non, je me trouve bien ici.

— Pompier, mon ami, je ne vous reconnais plus. Vous, le coq des coqs! vous voulez rire. Farceur, je parie qu'il a encore ici une petite à enjôler. Une fois, deux fois, venez-vous, oui ou non?

— Non, mille fois non, morbleu!

— Je vois ce que c'est, dit le sergent de ville en s'éloignant, je vois ce que c'est. J'ai mis le doigt dessus. Scélérat! va! Est-il heureux, le gaillard! Toutes les femmes l'aiment comme leurs yeux! Ce que c'est que d'être du corps!

— Hélas! voilà comme on me juge, pensa Napoléon quand il fut seul. Ces bonnes gens, dans leur simplicité, ne se doutent guère du feu qui me dévore. Heureux, moi!....

Ainsi tout se liguait pour lui faire sentir plus profondément l'immensité de sa défaite. Il se pencha sur sa chaise, et se laissa aller au cours de ses tristes réflexions.

Peu à peu le bruit du bal diminua. Les lampions s'éteignaient. Les musiciens attaquaient avec moins de vigueur les airs de danse; des couples moins nombreux accouraient à leur appel. Le bal était à sa fin. Le jour commençait à paraître. Bientôt tout fut désert, tout rentra dans ce lugubre silence qui succède à une nuit de gaîté et de folie. Le pompier, désormais inutile, se leva et prit lentement le chemin qui conduisait à sa demeure. Là, il se jeta sur son lit, et tâcha d'échapper par le sommeil aux pensées pénibles qui l'avaient obsédé. Il y réussit à grand'peine : il voyait partout Lucie, son cavalier, et le sergent de ville qui le félicitait sur ses conquêtes. Pour la première fois il fut en proie à l'insomnie.

Quand il se leva, il était onze heures. Il se hâta de se vêtir, avec moins de recherche qu'autrefois cependant; il sortit, mais sans intention décidée de se rendre dans un endroit plutôt que dans un

Digitized by Google

autre. Cependant, soit habitude, soit désir d'apprendre ce qui se passait sur le marché, vers lequel la foule se dirigeait, il prit le chemin de l'hôtel-de-ville. Là, il entendit les roulements sourds d'un tambour voilé. C'était un convoi funèbre qui passait, précédé de deux de ses camarades, travestis en sapeurs, avec leur longue barbe, leur immense colback, leur hache et leur tablier de peau blanche; ils marchaient gravement, d'un air martial, écartant avec bienveillance les ouvriers et les enfants qui se précipitaient sur leurs pas pour admirer leurs costumes.

Bien qu'absorbé par sa mélancolie, Napoléon ne l'était pas assez pour rester complètement indifférent à ce qui se fait et se dit sur notre pauvre monde sublunaire. En ce moment, au-dessus de sa tête, appuyées sur la balustrade en pierre qui sert de perron à l'hôtel-de-ville, trois femmes s'entretenaient; il les reconnut sans peine à leurs voix. Il les écouta d'abord sans ajouter aucune importance à leurs paroles, mais bientôt il eut l'air de prêter à l'entretien une attention extrême.

— « Dis donc, Dadide, tu ne sais pas pour qui est ce bel enterrement-là? »

— Nenni, ma fille, répondit une des poissardes qui avait deux jours auparavant interpellé Napoléon d'une si vigoureuse manière. Nenni, mais ce doit être pour quelqu'un de huppé. Pauvre fils, va! on dit qu'il est jeune! ajouta-t-elle avec un accent de pitié profonde. Car ces femmes du peuple, si rudes dans leurs façons de parler et d'agir, ont le cœur compatissant; il faut les voir quand un malheureux réclame leur aide; avec quelle abnégation et quelle générosité ne le prennent-elles pas sous leur protection!

— Que ce doit être un huppé, je le crois bien! reprit la troisième. Compte donc un peu les voitures, et les pompiers qui sont en tête, avec deux tambours, et les gens qui suivent! Ce n'est pas ainsi qu'on nous enterre, nous, Tonton! mais que portent dans leurs mains tous ces beaux fils qui marchent en rang, ajouta-t-elle en désignant les branches de cyprès.

— Ah! dame! va le demander; je ne l'ai pas vendu pour le savoir; je ne vends pas des fleurs de mort, moi. Mais regarde donc devant nous, ce petit jeune homme qui tourne la tête de notre côté. Il me semble que j'ai déjà vu cette figure-là.

— Un petit jeune homme! reprit à son tour la poissarde. Ah! je

Digitized by Google

le vois maintenant. N'est-ce pas celui qui vient tous les jours au matin...

— C'est lui-même, dit Tonton ; c'est l'ouvrier qui vient tourner autour de Lucie. Jésus Maria ! comme il est pimpé. Il n'y a plus moyen aujourd'hui de distinguer un ouvrier d'un monsieur!

— Oui-da, ma fille, c'est bien lui. Ça s'habille comme un prince et se donne des airs de monseigneur, gros comme le bras. Dirait-on à le voir le matin, avec une casquette, et....

Napoléon ne voulut pas en entendre davantage. Il s'était convaincu par un regard rapide que les femmes avaient dit vrai; il avait reconnu dans celui qu'elles désignaient son heureux rival. Mettant aussitôt à profit les renseignements que lui donnait le hasard, il réfléchit pour la première fois sur la nature des relations qui pouvaient exister entre Lucie et ce jeune homme qui, ouvrier le matin, était admis à cette heure à faire partie d'un convoi du grand monde. Il sut bien vite à quoi s'en tenir sur cette anomalie ; mais pour plus de certitude, il courut auprès de son ami, le sergent de ville, et l'amena sur le marché.

— Sergent, mon cher, connais-tu ce mort-là ?

— Oui, répondit l'autre. C'est un étudiant de l'Université.

— Et les jeunes gens qui suivent ?

— Ce sont des étudiants.

— Et celui-là, vois-tu, à l'avant dernier rang, cheveux blonds et moustaches ? Tu ne sais pas son nom, sa profession ?...

— Son nom ?... Je ne le connais pas, mais.... Mais on pourrait le savoir. Hein ? a-t-il fait quelque chose ? Faut-il l'empoigner ?...

— Non, pas pour le moment, répondit Napoléon en prenant familièrement le bras du sergent et en l'emmenant dans un cabaret voisin.

Après avoir parlé quelque temps à voix basse, les deux amis se séparèrent.

Ce jour même, la cousine de Lucie, Tonton, apprit, grâce à notre héros, le nom et la condition véritables du jeune homme qui voulait faire la cour à la gentille verdurière.

H.

(*La fin au prochain numéro.)*

Digitized by Google

LA DEMOISELLE.

O folâtre demoiselle,
Toi qui voles dans les champs,
En laissant guider ton aile
Par les brises du printemps :
Sur la rose et la pensée,
Et sur les feuilles du thym,
Tu vas puiser la rosée
A l'approche du matin.
Dans les touffes d'aubépine,
Et les sveltes ébéniers,
Au front de la capucine,
Au milieu des églantiers :
Sans cesse l'on voit reluire
Ton œil qui jette du feu,
Et ton corps que l'on admire,
Ton corps, ce joyau de Dieu !

Tu t'élances de la plage
Au roseau se balançant,
Pour voir ton joli corsage
Briller dans le flot mouvant.
Ta plus grande jouissance
Réside en ces chauds rayons,
Qu'anime la vive danse
De milliers de moucherons.

Digitized by Google

Rien ne vient troubler ta vie
Libre d'orgueilleux désirs ;
Les herbes de la prairie
Embellissent tes loisirs.
Quand le vent menace ou pleure,
Elles te servent d'abri ;
Et dans son cours jamais l'heure
Vers toi n'amène l'ennui.
Tu vis bien loin de la ville,
Loin de ce monde souffrant,
Dont l'âme devient servile,
Dont le cœur devient méchant :
Loin du monde plein d'envie
Où l'égoïsme est seul roi,
Loin du monde où nul ne prie,
Où n'existe plus la foi.

O folâtre demoiselle
Que ton sort me paraît doux,
Et que la vie est plus belle
Hélas ! pour toi que pour nous.

LOUÏSA STAPPAERTS.

Digitized by Google

THÉATRES.

THÉATRE ROYAL DE LA MONNAIE. - Nous nous proposions d'étudier aujourd'hui l'ensemble de la troupe lyrique et les individualités musicales qui la composent, mais au moment d'esquisser ce sujet ingrat et difficile, le modèle nous fait ses adieux et s'enfuit vers les prés fleuris qu'arrose la Tamise, nous forçant ainsi à ajourner notre examen, car nous pourrions mêler de justes reproches à de justes éloges, et les convenances aussi bien que la délicatesse nous défendent de médire des absents. En attendant le retour des pèlerins de Drury-Lane, nous ne pouvons cependant passer sous silence le succès qui a couronné les dernières représentations de Massol.

Massol est un de ces artistes dont on ne comprend guère la fortune, j'entends parler de la mauvaise fortune, de l'étoile malicieuse qui semble avoir toujours eu une fatale influence sur le libre développement de ses belles et puissantes facultés. Doué d'une voix splendide, étendue et sonore, une de ces voix franches et timbrées qui mettent le chanteur et l'auditeur à l'aise, Massol est resté à l'Opéra dans une position secondaire, sans avoir jamais pu s'élever au rang que lui assignaient ses moyens naturels et son intelligence dramatique. Revêtu d'abord de la casaque et du heaume des coryphées, il chante le vin, le jeu, les belles, bat le rataplan, boit à tous les membres du concile de Constance, aspire à s'élever en créant successivement *Forte-Braccio* de *Guido*, *Moncenigo* de la *Reine de Chypre*, *Abayaldos* de *Don Sébastien* et retombe bientôt au second dessous sur la trappe mystérieuse de *l'homme de la forêt du Mans;* mais un beau jour, l'artiste s'est réveillé, l'esclave a rejeté la livrée que lui imposait le despotisme d'une camarilla jalouse et envieuse, et, fort de son talent, riche de sa voix pleine et vibrante, il laissera désormais la toge du décemvir pour la couronne de Lusignan, les haillons du spectre pour la robe fleurdelisée de Charles VI, et ne conservera de l'humble défroque de l'Académie de Musique que l'habit du condottiere témoin de son premier et brillant succès.

Justement applaudi à sa première apparition dans *Lucie*, Massol a conquis les suffrages unanimes du public accouru aux représentations de *Charles VI*, et certes, ce n'était pas une tâche facile que de succéder à Laurent, dont les brillantes qualités avaient été hautement appréciées depuis trois ans. Dès son entrée, Massol a fait pressentir que sa manière de dire serait toute différente de celle de son prédécesseur. Laurent dont la voix n'avait pas le volume nécessaire pour remplir la vaste salle de la Monnaie, remédiait à

Digitized by Google

cette insuffisance par des contrastes hardis, sinon heurtés, qui faisaient ressortir ses belles notes du médium et les sons doux et voilés de sa voix mixte ; Massol n'a pas recours à ces artifices et il n'en a pas besoin, sa manière est large et noble, le son est posé nettement et reste pur surtout dans les *piano* et les *cantabile*. Mais nous devons signaler un défaut contre lequel vient quelquefois se heurter notre nouveau baryton ; dans les situations dramatiques et dans les élans passionnés, sa voix l'emporte, l'attaque n'est plus franche, la note est prise en dessous, et, ce qui arrive inévitablement dans ce cas, remonte peu à peu au diapason pour le dépasser bientôt et se maintenir ainsi jusqu'au moment où l'orchestre peut dominer l'émotion de l'artiste et lui faire entendre la tonalité dont il s'est momentanément écarté. Qu'on ne se méprenne pas sur le sens de nos observations et qu'on n'y voie pas un reproche à l'organisation ou à l'intelligence musicale de Massol; c'est dans les rôles *à poumons* et à contorsions qu'il s'est habitué à ces exagérations mélodramatiques dans le chant et dans le jeu ; nous le répétons, ces écarts se font surtout remarquer dans les moments de passion et d'énergie, et il ne faut à cet excellent chanteur qu'un frein puissant à opposer à la fougue qui entraîne sa voix retentissante. Nous devons d'ailleurs le remercier d'avoir restitué au duo des cartes le mouvement décidé et l'allure fière que les *à piacere* de M^lle^ Julien avaient quelque peu altérés. Des coupures maladroites et ridicules ont été faites au 4^e^ acte de *Charles VI*, nous ne voulons pas en parler ici, mais nous attendrons le retour des coupables ponr les signaler en cas de récidive à la bonne et prompte justice du juge suprême et sans appel.

Pendant que nos artistes traversaient la Manche emportant avec eux Auber, Halevy, Donizetti et Meyerbeer, une compagnie allemande franchissait la frontière et nous ramenait Mozart, Weber et Beethoven; migrations musicales qui portent aux Anglais les œuvres des écoles française et italienne et nous initient plus complètement à l'étude de cette école allemande, admirable pas les formes hardies et puissantes que ses grands maîtres ont données à la pensée sombre ou joyeuse, mélancolique ou bouffonne, terrible ou fantastique, à cette pensée qui marque d'un cachet net et tranché l'Allemagne, ses rêveurs, ses poètes et ses artistes.

En débutant par le *Freychütz* l'opéra allemand a fait preuve de tact et d'habileté et a su ménager une transition nécessaire pour ne point surprendre trop vivement les habitudes de notre public, qui se serait trouvé légèrement dépaysé en abandonnant *Les Huguenots* pour *La Flûte enchantée*, *Robert* pour *les Noces de Figaro*. Le *Freychütz* de Weber, orchestré avec toute la vigueur et la richesse de l'instrumentation moderne, a été accueilli avec beaucoup de faveur. Cette œuvre fantastique où le génie sombre et mélancolique de Weber a prodigué les beautés du premier ordre, n'est connu parmi nous que par une pauvre traduction d'un pauvre musicien; si les

Digitized by Google

traductions italiennes de Castil-Blaze ne sont que médiocres, son *Robin des Bois* peut sans exagération être qualifié de détestable; poëme et musique, tout a été morcelé, déchiqueté, coupé et tailladé par *l'habile* arrangeur du théâtre de l'Odéon, aussi le public étonné et ravi s'est-il empressé d'applaudir à la resurrection de Weber et de son *franc-archer*.

Le *Fidelio*, cette conception magique où Beethoven s'est révélé sous une face nouvelle, a obtenu un véritable succès d'enthousiasme. La passion, la terreur, le drame en un mot n'ont jamais été peints d'une manière plus vraie, plus grande et plus saisissante; jamais on ne se lassera d'entendre et d'applaudir l'introduction, le quatuor du 1^er^ acte, le chœur des prisonniers, le magnifique quatuor du cachot et le finale admirable qui couronne cette œuvre sublime.

Les partitions de Mozart nous réservent des émotions plus douces mais non moins profondes; ici l'âme se repose des rudes combats que le drame lui a livrés, l'imagination s'agrandit au murmure de ces tendres ou joyeuses mélodies, l'esprit se plaît à suivre ces fraîches et piquantes combinaisons instrumentales dont Mozart semble avoir emporté le secret. Nous ne sachions pas qu'on puisse citer un opéra bourré de musique — c'est le mot — comme cette œuvre leste et fringante qu'on appelle le *Mariage de Figaro*; rien que dans ce gigantesque finale du second acte on devine Rossini, son école et ses productions brillantes. En vérité je vous le dis, rendons grâce au ciel de nous avoir donné Mozart avant Rossini, remercions Mozart d'avoir fait les *Noces de Figaro* avant la naissance d'*Il Barbiere;* Mozart — mais c'est le biberon de Rossini, le pain quotidien qui fortifie le jeune maëstro, soutient et développe la virilité puissante qui nous a donné *Othello, Semiramide, Mose* et *Guillaume Tell.*

Styles noble, bouffe, religieux, fantastique, *La Flûte enchantée* réunit ces genres divers, traités avec une supériorité et une vérité qu'on apprécie de mieux en mieux à chaque audition; cet opéra, où à côté de chants religieux d'une admirable sévérité on trouve des traits d'une gaîté franche et naïve, a cependant été écrit par Mozart sur un lit de douleur et d'angoisses; il avait 35 ans; six mois plus tard il s'éteignait après avoir donné son Requiem et sa charmante partition de la *Clémence de Titus* écrite en 18 jours. Telle était la facilité de Mozart que l'ouverture d'*Il flauto magico* a été faite, répétée et exécutée le même jour; épuisé, malade, presque moribond, il écrivait, tout en surveillant les dernières répétitions de l'opéra, cette admirable fugue libre où la sécheresse du cadre disparaît sous les développements gracieux et les combinaisons heureuses qui le remplissent.

L'exécution des opéras allemands laisse peu à désirer sous le rapport de l'ensemble. Un maëstro renommé, F. Lachner, musicien instruit et habile, dirige l'orchestre avec beaucoup de talent; le public applaudit chaque soir, et ce n'est que justice, M^mes^ Pircher et

Digitized by Google

Weixelbaum, MM. Reichel et Biberhoefer; les *contr'ut* et les *contre-si* bas que le premier de ces artistes fait entendre dans les deux prières de *la Flûte enchantée*. ne sont pas heureusement les seules qualités que l'on apprécie chez lui; quant à Biberhoefer il dit merveilleusement la musique bouffe et surtout le joyeux rôle de *Papageno*. Nous reviendrons probablement sur l'exécution des artistes allemands en complétant la revue de leur répertoire, et nous espérons que d'ici là l'empressement des artistes et des amateurs ne fera pas défaut à l'appel que lui fait la belle et bonne musique. Hélas! nous allions nous écrier douloureusement avec un illustre et profond personnage : *on n'en fait plus comme cela!*

T. J.

Si nous sommes bien informés le Théâtre de la Monnaie songerait à compléter sa troupe, mais seulement pour le mois de septembre. On assure que les débuts de Mlle Restout, premier rôle, auront lieu prochainement. De plus M. Quélus, de l'Odéon, serait engagé pour tenir l'emploi des pères nobles.

Théatre des Nouveautés. — Avoir, de par son parrain, été baptisé Jean-Baptiste, et n'être pas un excellent enfant, ce serait, convenez-en, une monstrueuse anomalie. Cette idée frappa un beau jour Mr Michel Masson et il en résulta un roman; il y a quelques mois, un Mr de Villeneuve découvrit que dans le roman il ne serait pas impossible de découper un drame et aussitôt cinq actes furent charpentés pour le plus grand attendrissement des impressionnables habitués de l'Ambigu-Comique ou de la Gaîté. La chose s'appela *Jean-Baptiste ou un Cœur d'Or*, et vient d'être représentée aux Nouveautés.

Un grand innocent qui partage, avec les chats, le goût des promenades dans les gouttières, soupire pour une demoiselle Marie, si je ne me trompe, et lui apporte toutes les nuits un bouquet dans sa mansarde. Marie de son côté soupire pour un inconnu qui chaque soir la fournit de fleurs; pour ne pas ressembler à Rose et Blanche du *Juif Errant*, elle appelle le mystérieux personnage que tout fait supposer être un jardinier (fleuriste,) « *Son bon ange Gabriel* » et elle nous chante *ses vertus* et *ses grâces* dans trop de couplets. Comme de raison elle déteste le grand niais, mais tout à coup un heureux hasard lui fait connaître son véritable fournisseur nocturne et la voilà qui adore Mr Jean-Baptiste, juste au moment où son père, un marchand de faïences, le lui défend et chasse l'audacieux apprenti qui aspire à la main de sa fille. Un autre hasard, toujours heureux, amène un marquis, frère de lait du « *bon ange Gabriel* ». Le marquis est mousquetaire ou chevau-léger et promet d'arranger les affaires à la satisfaction générale, mais un troisième hasard, malheureux cette fois, veut que notre marquis ait précisément un rendez-vous avec une marquise déguisée en paysanne. Or, le mousquetaire en attendant sa belle, a passablement sablé de champagne, il se trompe et Marie, acte III, se trouve mère et déshonorée, ce qui fait que Jean-Baptiste prétend l'épouser plus que jamais, mais les compagnons faïenciers s'opposent à la cérémonie et chassent honteusement les fiancés de leur ville de St-Germain. Grâce à un avant-dernier hasard, le marquis survient fort à propos, reconnaissance, promesse d'une réparation solennelle, etc. Enfin par un dernier hasard, acte V, un vicomte dont le marquis devait épouser la sœur, se coupe la gorge avec lui, et le blesse mortellement. Le séducteur de Marie est rapporté en scène expirant, mais il lui reste

Digitized by Google

encore assez de forces pour épouser et léguer sa fortune, sa femme et son enfant à l'ange Gabriel. Et le crime succombe au milieu du triomphe de la vertu : le public applaudit à tout rompre.

Du reste *l'ouvrage* est *émaillé* de la mort du père faïencier, d'une malédiction qui est bien le digne pendant de la bénédiction de Robert-Macaire, de l'inévitable ronde des ouvriers faïenciers et des torrents de pleurs de toutes les femmes qui assistent à cet intéressant spectacle.

Les acteurs ont joué avec beaucoup plus de talent que ne le méritait la pièce. Mr Drappier, qui est un comique très-amusant, est seul déplacé dans la partie sentimentale de son rôle, Cœur d'Or.

Les Nouveautés préparent *Gaspardo* de l'illustre M. Bouchardy.

Il est une pièce, Mr Delacroix, une pièce toute remplie de défauts et de grandes beautés dans laquelle vous trouveriez un rôle digne de vous et qui vous procurerait de brillantes recettes, tandis que Jean-Baptiste.....

A. V. V.

— *Première représentation de Cathérine Howard, drame en 5 actes et en prose de M. Alexandre Dumas.* Nous espérions applaudir, ce soir-là, M. Delacroix dans le beau rôle de Henri VIII. Cependant, quelque désir que nous ayons de voir souvent cet excellent acteur, nous comprenons parfaitement que M. Delacroix ne peut pas jouer tous les premiers rôles de toutes les pièces qu'il nous offre. Disons aussi que M. Clairon, qui le remplaçait, a été plus que convenable dans le personnage du terrible Barbe-Bleue couronné. M. Aimé, de son côté, a eu de beaux moments dans le rôle d'Éthelwood : il y a mis de l'intelligence, de la chaleur, mais il va trop souvent au delà du but ; il exagère ses moyens. Ce penchant à l'exagération est, du reste, ce dont les artistes de M. Delacroix doivent le plus se méfier : et il faut avouer que les cris auxquels s'est livré dès son entrée en scène l'ambassadeur sir John Scott de Thirlstane (M. Bernel) étaient faits pour entraîner les acteurs qui se trouvaient à ses côtés, et que ceux-ci ont dû faire des efforts surnaturels pour se mettre au même diapason. Quant à M. Barbou, il a parfaitement réussi, s'il a voulu répandre un peu de gaîté sur ce sombre et terrible canevas : à plusieurs reprises, il a excité l'hilarité générale. Nous regrettons que l'administration ait été forcée de couper la plus belle partie du rôle de Sussex. Nous sommes fâchés de dire à Mme Poncelet qu'elle n'a nullement compris le rôle de Catherine Howard : elle déclame beaucoup trop, elle vise trop à l'effet pour l'atteindre. Lorsque Catherine jette la clef dans le torrent, c'est se méprendre étrangement sur la situation que de crier, de toutes ses forces, ces mots d'un effet saisissant : « *je me fais reine !* » Nous n'avons que des éloges à donner à Mlle Maria : elle seule s'est défendue de l'exagération qui était à l'ordre du jour.

En somme, et malgré ces défauts dont les artistes pourront se corriger sous la direction d'un chef habile, la troupe des Nouveautés offre de notables éléments de succès, et nul doute que lorsqu'elle sera complétée, le public ne reprenne le chemin du boulevard.

On a donné aussi, à ce théâtre, *Madame et Monsieur Pinchon*, vaudeville plein d'esprit et de gaîté, brodé sur un thème bien vieux et cependant fécond. Nous aimerions à voir M. Drappier mettre quelque variété dans ses types de niais de vaudeville.

Digitized by Google

AUX CONQUÉRANTS PARISIENS.*

Non, non ! nous n'avons pas chassé le vieux Guillaume
Après quinze ans de lutte et trois jours de combats,
Pour voir, libre et vivant, notre jeune royaume
S'engloutir et se perdre au sein de vos États,
Et nous faire atteler au char d'une Euménide
Qui, par de menaçants et d'odieux dédains,
Prélude, en plein forum, au plus vaste homicide
Qui puisse d'un despote ensanglanter les mains.

Forêts ni défilés, montagnes ni rivières,
Ne défendent l'accès de nos libres frontières ;
Tout regard peut plonger au cœur de nos cités ;
Mais nous n'envions pas aux nations lointaines
Qui dominent nos fronts de leurs têtes hautaines,
Ces boulevards trompeurs souvent trop redoutés.

L'amour de la patrie et de l'indépendance,
La ferme volonté de maintenir nos droits,
Nos droits de citoyens, conquis par la vaillance
Et payés par le sang des martyrs de nos lois,
Voilà nos monts gardiens, voilà notre barrière,
Le rempart qui résiste aux assauts du plus fort,
Le rocher qui vaut bien le bras d'une rivière
Pour arrêter au vol la tempête et la mort.

Ne nous traitez donc pas avec tant d'arrogance,
Respectez davantage un peuple brave et fier ;
Si nous ne comptons pas vingt siècles d'existence,
Si le Belge, à vos yeux, ne date que d'hier,

* Ces strophes furent écrites il y a quelque dix ans pour répondre à un article du National. On sait de quel ton les journaux français de cette époque parlaient de la Belgique, et l'on comprendra la véhémence de cette réponse.

Digitized by Google

Rappelez-vous du moins que déjà nos provinces
Trônaient, par leurs élus, au sommet des pouvoirs,
Quand vous rampiez encor sous le joug de vos princes,
Dans un oubli complet de vos plus saints devoirs.

Nous sommes vos aînés dans la triple carrière
Des arts, de l'industrie et de la liberté ;
Du sein de la Belgique émane la lumière
Dont brille maintenant votre grande cité ;
C'est chez elle, messieurs, que jadis vos ancêtres
Ont puisé les leçons fatales à vos rois,
D'elle qu'ils ont appris comme on chasse des maîtres
Qui pressurent le peuple et violent ses droits.

Pour regagner son lustre et redevenir forte,
Accordez-lui le temps de croître et de grandir ;
Que le spectre irrité d'une royauté morte
Ne vienne plus troubler ses rêves d'avenir ;
Que la patrie arbore un étendard unique
Au pied duquel ses fils viennent tous se ranger,
Et vous verrez alors si la libre Belgique
Sait faire respecter ses droits par l'étranger.

Triste aberration de la justice humaine !
Si demain l'Angleterre armait ses galions,
Guidant son léopard vers son ancien domaine
Pour ressaisir la proie échappée à ses bonds,
Vous vous lèveriez tous, haletants de vengeance,
Pour arrêter au seuil son gigantesque élan,
Et l'étendard sauveur des enfants de la France
Reparaîtrait peut-être aux bords de l'Horican.

Mais un tel attentat, mais un semblable crime
Qui flétrirait l'Anglais aux yeux du monde entier,
Serait, de vous à nous, un acte légitime,
Une palme de plus à votre front guerrier !
Vous pourriez, sans rougir, tracer sur nos murailles
La sentence de mort d'un peuple généreux

Digitized by Google

Dont le sang a coulé dans toutes vos batailles
Pour propager au loin le culte de vos Dieux !

De quel droit donc, messieurs, prétendez-vous soumettre
Le peuple belge au joug façonné de vos mains ?
Vous a-t-il appelés, dites, pour vous remettre
Le fardeau trop pesant de ses nouveaux destins ?
Signa-t-il avec vous un pacte obligatoire
Dont il a lâchement déchiré les feuillets ?
Vous a-t-il confié le dépôt de sa gloire,
De ses lois, de ses mœurs et de ses intérêts ?

Rien de semblable, non ; non, jamais la Belgique
N'a sous le sceptre altier de princes étrangers
Abdiqué sa puissance et sa grandeur civique,
Même au milieu du choc des plus sanglants dangers ;
Et soit qu'il fût venu des rives de la Seine,
Soit des bords du Danube ou du Guadalquivir,
Poursuivi jusqu'au bout par toute notre haine,
Jamais un étranger n'a pu nous asservir.

Défiant les arrêts de l'inflexible histoire,
Si vous voulez pourtant, sous vos coups de canon,
Nous faire remonter les marches du prétoire
Où le Belge s'est vu dépouiller de son nom,
Avant de vous poser les suprêmes arbitres
Du sort de ma patrie et de sa liberté,
Les pieds sur vos drapeaux, reniez tous vos titres
Au respect de l'Europe et de l'humanité ;

Osez justifier le meurtre politique
Qui vient de replonger la Pologne au tombeau ;
Sanctionnez les droits de l'Aigle germanique
Sur l'Italie en deuil, veuve de son drapeau ;
Mais quand, chargés du poids de ce double parjure,
Vos bataillons armés s'élanceront sur nous,
Puisse de Waterloo la vaste sépulture
S'ouvrir comme un volcan pour les engloutir tous !

Digitized by Google

Nos pères ont vingt ans vécu sous votre empire,
Et nous n'ignorons pas les maux qu'ils ont soufferts ;
S'ils ont de vos succès partagé le délire,
N'ont-ils pas eu leur part aussi dans vos revers ?
Quels trésors ont-ils donc glanés sur votre trace
Parmi les ossements des peuples massacrés ?
Et nous consentirions à reprendre leur place
Sous l'astre saturnien qui les a dévorés !

En vain promettez-vous que vos mains bienfaisantes
Répareront les maux causés par vos ayeux,
Que nos champs ressemés à l'ombre de vos tentes
De plus riches moissons éblouiront nos yeux ;
Que la fraternité descendra sur nos villes
Pour ne plus remonter à son divin séjour,
Et qu'égales pour tous, sans jamais être hostiles,
Vos lois nous uniront par des liens d'amour.

Tous les usurpateurs ont parlé ce langage,
Tous, avant de réduire un peuple en esclavage,
Jurent de restaurer et les lois et les arts ;
Mais le peuple crédule accueille-t-il ces traîtres,
Il tombe sous le fouet d'impitoyables maîtres,
Et nous ne voulons plus courir de tels hasards.

Nos lois, sans nous vanter, valent mieux que les vôtres ;
La liberté chez nous résiste aux ouragans ;
Elle y fleurit en paix, tandis que chez vous autres
Son arbre mutilé s'effeuille à tous les vents.
Mieux que Juillet, Septembre a tenu sa parole ;
Les Belges dans leurs vœux n'ont pas été déçus ;
Les ineffables biens promis par votre idole,
Sachez que dès longtemps ils les ont obtenus.

Et cependant, messieurs, vous prétendez sans cesse
Que vous possédez seuls l'art de bien gouverner,
Que vous représentez la suprême sagesse,
Et que sous vos pieds seuls le monde doit tourner ;

Digitized by Google

Quels sont donc ces trésors, ces bienfaits politiques
Conquis par vos exploits dans les siècles passés,
Que vous apporterez aux peuples pacifiques
En échange des biens que vous méconnaissez ?

Des querelles sans but, dignes du Bas-Empire,
L'oubli de tout respect pour les droits les plus saints,
Le désordre des mœurs poussé jusqu'au délire,
La Révolte toujours suspendue aux tocsins,
Le Meurtre en permanence au seuil des Tuileries,
L'Anarchie érigée en pouvoir de l'état,
Et sur le piédestal de vos lois avilies
La Terreur aiguisant la hache de Marat.

Au lieu de vous bercer du rêve des conquêtes,
Appliquez votre force à d'utiles travaux,
Et, conviés par nous à de plus nobles fêtes,
Cherchez la gloire et l'or sur des chemins nouveaux !
Mais si, dans votre orgueil, vous vous croyez peut-être
Trop grands pour partager les travaux des petits,
Permettez-nous aussi de ne pas vous admettre
A l'honneur dangereux de partager nos lits.

Au pied mal affermi du plus jeune des trônes
Rampent sans doute encor des abus trop nombreux ;
Plus d'un vieux privilége enlace ses colonnes
De tortueux replis et de multiples nœuds ;
Mais laissez à nous seuls le soin de les combattre ;
Malgré leur résistance et leurs subtils détours,
Notre Charte à la main, nous saurons les abattre
Sans bruit, sans coup d'état, et sans votre secours.

Th. Weustenraad.

Digitized by Google

LE TRAITÉ DE L'INFINI CRÉÉ.

III.

EXAMEN CRITIQUE.

L'analyse qui précède [1] est, je pense, aussi fidèle et aussi complète que possible : je n'ai rien ajouté à la pensée de l'auteur; j'ai conservé sa méthode, son style, sa physionomie; je n'ai rien retranché d'essentiel à l'ouvrage.

On peut juger par là de l'importance de ce Traité, que je ne crains pas de nommer un des livres de métaphysique qui honorent le plus la France; de ses rapports avec la doctrine de Malebranche; enfin, de l'extension remarquable que cette doctrine y reçoit, en se combinant, d'une part, avec la théologie chrétienne la plus orthodoxe, et d'une autre, avec le système philosophique le plus radical.

Ainsi se trouve confirmé le jugement que j'en portais au début de cet article.

Le principe fondamental de l'ouvrage est la théorie des ordres de l'infini. Cette théorie est appliquée à l'univers, dans ses deux faces principales, l'esprit et la matière, considérés chacun en soi et tous deux au point de vue du nombre et de la durée. Le but, au moins indirect, de l'auteur semble être la rénovation du dogme chrétien, et sa mise en harmonie avec la conception de l'infinité du monde, inaugurée par Copernic et Galilée, poursuivie sur une autre base par Descartes et son école.

Je traiterai d'abord la question philosophique; ensuite, son application au dogme.

J'ai indiqué ailleurs les principaux passages de la Recherche de la vérité, des Entretiens sur la métaphysique, et surtout des Méditations chrétiennes, qui se rapportent à la doctrine des ordres de l'infini; et j'ai montré comment cette doctrine, qui devait surgir

[1] Voir la dernière livraison, page 335 et suiv.

Digitized by Google

dans le sein du cartésianisme, a été particulièrement développée par Malebranche. En effet, si l'on admet, avec Descartes, que Dieu est pleinement et complètement infini, et qu'il y a aussi de l'infini dans le monde, dans le temps, dans l'espace, dans la matière, dans l'esprit humain, on obtient aussitôt, à moins d'égaler Dieu avec le monde, deux catégories d'infinis, l'un absolu, incréé, l'autre créé ou relatif. On voit de plus que l'infini absolu ou l'Être infiniment infini est un, tandis qu'il y a plusieurs infinis relatifs, dont chacun n'est infini qu'en un genre : le temps, par exemple, est infini dans la succession des choses, mais non autrement; l'espace, dans l'extension, mais seulement de cette manière; de sorte que les infinis relatifs ou créés, étant multiples, peuvent présenter divers degrés de l'infinité, être plus infinis les uns que les autres : ainsi, chacune des dimensions de l'espace est infinie en elle-même, et cependant moindre que l'espace tout entier, compris dans ses trois dimensions. Enfin, si l'on considère que l'infini absolu ou Dieu, étant infini en tous sens, doit embrasser tous les ordres et tous les genres d'infinis, de telle sorte que rien ne lui soit extérieur, on comprend encore qu'aucun être, aucun objet, ne peut échapper à l'infinité de l'essence divine, en d'autres termes, que tout ce qui est, est marqué du sceau de l'infinité, et qu'il n'existe rien qui soit absolument fini.

Dès lors, la face des choses doit changer. Le grand problème des rapports du fini avec l'infini, dont la solution est impossible, par la contradiction des termes, se transforme en un problème simple, facile, presque géométrique, celui des rapports de l'infini absolu avec les infinis relatifs.

Voilà les principes fondamentaux de la théorie des ordres de l'infini : point de fini absolu; distinction des infinis relatifs entre eux, d'après la loi de la subordination et de la coordination; distinction des infinis relatifs et de l'infini absolu, qui, les enveloppant tous en soi, est infiniment au-dessus de chacun en particulier et de tous pris ensemble.

Malebranche a reconnu ces principes dans le Traité de l'infini créé, mieux encore que dans ses Méditations, sous les formes suivantes ;

« Tout ce qu'il y a dans la nature, matière, esprit, nombre, durée, est actuellement et positivement infini; » ou plus simplement :

« Les essences des choses sont infinies; »

Digitized by Google

« L'esprit de l'homme en fait de matière ne conçoit que l'infini; une étendue finie prise en général est inconcevable; »

« Nous admettons des infinis plus grands les uns que les autres, et surtout différents les uns des autres; les créatures ne sont infinies que dans un certain ordre de perfections; mais Dieu est infiniment infini; de sorte que l'infinité des créatures augmente infiniment l'infinité de Dieu. »

Malebranche en donne deux genres de preuves, l'une, prise de Dieu, de sa grandeur, de sa puissance; l'autre, prise de son œuvre; qui doit être, qui est, en effet, digne de lui.

Le Traité de l'infini créé, sous ce rapport, est parfaitement distribué dans ses diverses parties, et respire un profond sentiment religieux.

Mais ce sentiment n'est pas toujours compris dans sa plénitude. Malebranche s'attache d'une manière trop exclusive à l'*infini*, et perd de vue le côté *absolu* des choses. Cette faute, du reste, est commune à toute l'école cartésienne, et signale même la direction particulière de l'esprit français, en opposition avec le génie de l'Allemagne.

Un des plus grands faits philosophiques qui le démontrent, c'est la théorie des causes occasionnelles, complétée par celle de l'animal-machine.

Cette théorie, exposée dans les Entretiens et dans les Méditations, prend sa source dans une conception matérialiste et mécanique du corps, et, par suite, dans l'impossibilité d'une communication directe entre le corps et l'esprit. Elle établit que les êtres finis ne sont pas la cause efficiente, mais seulement l'occasion de leurs actes physiques, que Dieu seul opère en eux. Le corps est un mécanisme sur lequel l'âme n'a point de prise. Et comme les animaux sont supposés n'avoir point d'âme, ils sont de pures machines, obéissant aux lois du mouvement.

Ces deux théories s'accordent donc à priver les êtres finis de toute initiative efficace, de tout principe de causalité et de liberté. Elles considèrent Dieu comme la cause infinie, produisant à chaque instant une infinité d'opérations, vulgairement attribuées aux créatures. C'est ce que le Traité de l'infini créé enseigne formellement.

Or, ce principe de causalité et de liberté, dénié aux êtres finis, procède de l'absolu. De même que l'infini exprime l'essence divine

Digitized by Google

sous le caractère de la totalité, comme embrassant tout ce qui est, de même l'absolu l'exprime sous le caractère de la spontanéité, comme ne dépendant que de soi et produisant de soi le monde et tout ce qu'il renferme. Dieu est l'être absolument infini et infiniment absolu, duquel, dans lequel, et par lequel sont toutes choses. C'est par cette raison que toutes choses sont marquées, comme je l'ai dit, du sceau de l'attribut divin de l'infini. Mais Dieu est une essence simple, indivisible. Si donc il est en toutes choses sous le caractère de l'infini, il doit y être aussi sous le caractère de l'absolu. Il y a donc dans les êtres finis un principe divin de causalité et de spontanéité, qui les constitue libres dans leur sphère, comme ils sont infinis dans leur ordre. Ce n'est qu'à ce titre qu'on peut reconnaître des individus dans le monde.

Leibnitz a parfaitement saisi cette vérité dans la *Monadologie*, et par là il s'est tout d'abord séparé du cartésianisme : il a ouvert à la philosophie une direction toute nouvelle.

Nous verrons la même erreur se reproduire sous une nouvelle forme dans le Traité de l'infini créé. Signalons auparavant une autre aberration du sentiment religieux, dans l'application du principe que les essences des choses sont infinies.

On sait par l'histoire de l'Église, que le christianisme, surtout depuis saint Augustin, a commencé à réagir contre l'antiquité, et s'est dès lors engagé de plus en plus dans la voie d'un spiritualisme exclusif, qui extolle l'esprit en rabaissant la matière. Ce spiritualisme intolérant, si l'on peut ainsi dire, implique un dualisme insoluble, et se traduit dans la doctrine du sacrifice, de la sanctification de la douleur. Les plus grands théologiens, suivant la tradition des Paul et des Anselme, ont vainement cherché à s'en affranchir; la doctrine s'est imprimée dans la chair et dans la pierre ; les institutions subsistent. Descartes, à son tour, par sa conception matérialiste du corps, n'a pu s'en dégager entièrement : il n'y avait pas d'égalité possible entre l'esprit et la matière inerte, passive, privée de vie. Spinoza, en proclamant l'égalité sous cette forme, s'est exposé au mépris des théologiens. Avant de rien entreprendre, il fallait réformer la notion de la matière, il fallait concevoir la nature sous un aspect plus élevé, plus vivant, plus absolu. Ici encore nous trouvons le grand nom de Leibnitz.

Comme tous les théologiens, Malebranche a subi l'influence de

Digitized by Google

ce préjugé philosophique et religieux. Cependant il en a senti l'injustice; il a voulu y porter remède. Il déclare, dans la Recherche de la vérité, que la matière a rapport à quelque perfection qui est en Dieu, et qu'on ne doit pas tant appeler Dieu un esprit pour montrer positivement ce qu'il est, que pour montrer qu'il n'est pas matériel. C'est aussi le sentiment de Fénelon. La doctrine de l'infini y conduit nécessairement. Mais pour légitimer cette conclusion, il fallait relever la nature de sa déchéance. Tel est, selon Malebranche, l'objet de l'incarnation. Une personne divine s'est unie à l'univers pour le tirer de son état profane, pour le rendre divin. Le Verbe s'est fait homme, pour sanctifier les deux substances, l'esprit et la matière. C'est ainsi que s'exprime l'auteur des Entretiens sur la métaphysique; il y revient avec des développements nouveaux dans le Traité de l'infini créé.

Mais les préjugés s'extirpent rarement jusqu'à la racine. Ils se maintiennent d'autant mieux qu'on les a crus détruits. La logique est la chose du monde la plus difficile à observer. Conçoit-on qu'à côté de ce grand principe de la sanctification de la matière par l'union du Verbe, Malebranche avance, à l'exemple de Pascal, qu'un seul esprit équivaut, en un certain sens, à toute la matière, ou, que la matière est infiniment au-dessous de l'esprit? Et pourquoi? Parce que l'esprit est une essence, et que la matière n'en est pas une.

Qu'est-ce donc que l'essence, si ce n'est ce qu'un être ou un objet est en soi? L'essence de l'esprit, c'est d'être esprit et d'en avoir les propriétés; l'essence de la matière, c'est d'être matière, matière physique, pour la distinguer de la matière spirituelle. La matière apparemment est quelque chose : les cartésiens disent qu'elle est l'étendue, manifestation de l'infini; Leibnitz répond qu'elle est une force, manifestation de l'absolu; Cousin et d'autres ajoutent qu'elle est à la fois force et étendue, qualité et quantité, unité et nombre. Mais, quoi qu'elle puisse être, elle est quelque chose, et ce quelque chose est son essence.

Or, si les essences des choses sont infinies; en d'autres termes, si l'infini est l'essence conçue dans sa totalité, la matière est donc infinie, comme l'esprit, c'est-à-dire dans son genre. Et cela est vrai, non-seulement de la matière en général, mais de chaque corps, de chaque configuration de matière en particulier. Car la matière n'est pas une chose abstraite et séparée des corps; elle est tout

Digitized by Google

entière dans chaque être physique, avec son essence, ses propriétés, ses forces, son étendue.

Malebranche a donc fait une fausse application du principe de l'infinité des essences, en prétendant que l'esprit seul est infini, parce qu'il est une essence. Le corps aussi est une essence; et, dans son essence, il est simple, éternel, indestructible, comme l'esprit. C'est ce que confirme, du reste, le principe général établi plus haut, que tout ce qu'il y a dans la nature est actuellement et positivement infini, principe que notre auteur combine avec la doctrine de la résurrection des corps.

Mon intention n'est pas d'examiner tous les détails du système. Je passe immédiatement à ce qui concerne le nombre et la durée.

On remarquera d'abord que Malebranche ne donne aucune preuve, ni directe, ni indirecte, de l'infinité des tourbillons ou des astres. Cependant la chose était facile. Si l'on admet, avec lui, l'infinité de la matière en général, et si l'on observe que la matière ne se montre jamais que dans des corps particuliers et finis, il faut bien conclure que ces corps sont infinis en nombre, car un nombre déterminé de corps, quelque immense qu'il puisse être, n'épuiserait pas l'infinité de la matière. C'est un principe fondamental de la théorie des ordres de l'infini; le calcul infinitésimal ou différentiel n'a pas d'autre base, comme Euler l'a démontré. D'un autre côté, si l'on admet que Dieu crée à chaque instant une infinité d'esprits unis à des corps, ou seulement qu'il en existe actuellement une infinité et qu'ils doivent persister dans l'existence, il faut encore supposer une infinité de globes célestes qui leur servent d'habitation.

Malebranche s'accorde en ce point avec Fontenelle et avec Descartes. La théorie des tourbillons devait amener ce résultat. L'auteur veut de plus que les habitants des planètes soient des hommes, et qu'ils aient la même figure que nous.

Cette dernière opinion est contestable; la première, probable, au plus haut degré; mais elle n'exclut pas des êtres appartenant aux autres règnes de la nature. C'est ici le cas d'appliquer les lois de l'unité et de la variété.

Le système des tourbillons n'offre plus qu'un intérêt historique. Il est condamné comme conception matérialiste et mécanique. La génération des planètes et des soleils, par les seules lois du mouvement imprimé à la matière, est impossible en soi. Elle substitue le

Digitized by Google

hasard à la Providence, et le mécanisme à la vie. Elle manque, comme toutes les théories cartésiennes, du principe de la virtualité, de la force, c'est-à-dire de l'absolu.

Mais du moins la génération des planètes, ainsi conçue, n'est pas une création du néant; c'est simplement une disposition nouvelle que prennent les éléments de la matière. La matière elle-même ne s'engendre pas ; elle doit durer toujours, dit Malebranche ; en d'autres termes, elle est éternelle.

Malebranche a entrevu de profondes vérités sur la doctrine de la création. Il rejette la création du néant; il admet une création, ou plutôt une génération, dans le temps, en l'appliquant, non pas à l'univers compris dans sa totalité, mais à la terre en particulier, ou généralement à toute configuration finie de la matière ; il conçoit enfin, d'accord avec S^t^ Thomas et S^t^ Augustin, la possibilité d'une création éternelle du monde. Mais son explication repose sur une fausse conception de l'éternité.

Il confond l'éternité avec la durée, avec le temps infini ; il déclare expressément que la matière est éternelle par voie de succession, comme les esprits. C'est une erreur ; S^t^ Augustin l'avait condamnée déjà dans le onzième livre des *Confessions*, et Spinoza, dans la cinquième partie de l'*Ethique*. Il n'y a point de succession, point de changement dans l'éternité. Tout ce qui change est dans le temps, même si le changement doit se prolonger à l'infini. L'éternité est la manière d'être de ce qui ne change pas, de ce qui n'est soumis à aucune loi de développement ou de succession, soit dans un moment donné, soit dans l'infinité du temps. L'essence est dans ce cas. L'essence des choses n'éprouve aucune modification, comme telle ; elle est aujourd'hui ce qu'elle a toujours été, ce qu'elle sera toujours. Car toute essence est divine; et Dieu n'est pas dans le temps. L'éternité est donc un mode d'existence en dehors du temps, bien qu'elle soit la source ou la raison du temps. Et c'est parce qu'elle est en dehors du temps, c'est-à-dire parce qu'elle n'a point commencé à être la source du temps, et qu'elle ne peut cesser de l'être, que le temps est infini.

Malebranche s'engage dans des difficultés inextricables en concevant la création éternelle sous le mode de la succession. Toute cette partie de son Traité est une suite de paradoxes, par exemple, lorsqu'il dit : quoiqu'il y ait eu des esprits de toute éternité, aucun

Digitized by Google

esprit n'est de toute éternité. Cela est logique à son point de vue ; mais cela est absurde en soi. Je dis, au contraire, que tout esprit, considéré dans son essence, est éternel, par conséquent en dehors du temps. Je dis qu'une création dans le temps, d'une matière, d'une substance, soit physique, soit spirituelle, est impossible, et qu'en conséquence, toute substance repose dans l'éternité. D'où je conclus qu'on ne peut pas demander si, parmi les substances, quelles qu'elles soient, les unes sont plus anciennes que les autres, ou si toutes sont contemporaines de Dieu.

Cette erreur est d'autant plus déplorable chez Malebranche, qu'elle l'oblige à revenir sur son premier principe de l'infinité du monde. Il prétend que la puissance de Dieu consiste également à faire tout d'un coup un ouvrage infini, et à pouvoir l'augmenter infiniment.

Prenons garde de jouer avec des mots. Il y a sans doute des infinis plus grands les uns que les autres dans un genre déterminé, par exemple, dans le temps ou dans l'espace : il y a des gradations dans l'infini, comme le prouvent le calcul différentiel et la considération des lignes dans la géométrie. Mais est-ce à dire qu'on puisse augmenter ou diminuer l'infinité du genre même, conçu dans sa totalité ? Nullement. Cela est contraire à tous les principes. Le calcul repose sur la comparaison des grandeurs ; quand il n'y a plus de comparaison possible, le calcul doit cesser. Or, tel est précisément le cas pour les infinis considérés chacun dans son genre propre. Chaque infini est seul, par conséquent sans comparaison, dans son genre. Le temps, par exemple, est unique en son espèce, et dans son espèce, il est aussi infini, aussi complet que possible ; en d'autres termes, il y est absolument infini, et comme tel, susceptible ni d'augmentation ni de diminution. On ne pourrait ajouter au temps infini qu'en le prolongeant dans le passé ou dans l'avenir ; mais alors il ne serait pas infini. De même l'espace est absolument infini dans son genre. Il serait impossible de concevoir un espace plus grand que l'espace infini. Il n'y a qu'un seul espace, il n'y a qu'un seul temps, qui embrassent tous les temps et tous les espaces imaginables. Il en est de même du monde. Le monde est l'infini relatif de l'ordre le plus élevé, puisqu'il présente en soi la combinaison de toutes les infinités relatives de la matière, de l'esprit, de l'espace, du temps, etc. Comme tel, il est seul, sans comparaison, absolument

Digitized by Google

infini dans son espèce, par conséquent au-dessus de toute possibilité d'extension.

Ici encore Malebranche a perdu de vue le caractère absolu de l'infini. C'est là son erreur fondamentale, ou plutôt la source de toutes ses erreurs.

J'arrive maintenant à la question des dogmes.

Il est incontestable à mes yeux que les dogmes du christianisme, élaborés par les Pères de l'Église, ne sont plus en harmonie avec la science moderne. Tous ces dogmes reposent, en effet, sur l'idée de l'incarnation du Verbe dans la personne de Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme tout à la fois, consubstantiel au Père. La révélation elle-même ne me semble pas aussi importante, au point de vue chrétien. Car d'abord la révélation, envisagée dans son principe, n'est pas exclusivement propre à la religion chrétienne, et dans sa forme, elle se rattache encore au symbole de l'incarnation. Ensuite, il est moins essentiel de savoir la manière dont un culte s'est formé que les objets qui le constituent. La révélation n'a de valeur que par ce qu'elle enseigne. « La divinité de Jésus, dit l'abbé Bergier, dans son *Dictionnaire de théologie*, est tellement la base de toute la religion chrétienne, qu'après avoir une fois supprimé cet article, les Ariens et les Sociniens ont successivement attaqué et détruit tous les autres. Aucun des dogmes du christianisme n'ayant plus de support, il leur a fallu les renverser tous : la trinité, l'incarnation, la rédemption des hommes par Jésus-Christ, le péché originel, la nécessité du baptême pour les enfants, l'efficacité des sacrements, les œuvres satisfactoires, etc. »

Il ne peut pas entrer dans mon plan de discuter la doctrine platonicienne du Verbe, que les Pères ont combinée avec la religion payenne populaire, en résumant toutes les incarnations divines en une seule et dernière incarnation. Je renvoie à cet égard aux savants articles de Pierre Leroux dans l'*Encyclopédie nouvelle*. Mais je ferai remarquer, en me plaçant au point de vue chrétien, que si l'on accepte ce dogme, et si l'on ne veut pas qu'il reste à l'état de lettre morte, il faut le transformer, le vivifier par la science; et retremper dans la même source tous les dogmes du christianisme.

Tout ce qui reste en dehors du mouvement de la science et de la vie est destiné à périr.

L'Église se plaint amèrement de l'indifférence publique. Qu'elle

Digitized by Google

ne s'en prenne qu'à elle-même : qu'elle n'isole pas ses intérêts des intérêts de l'humanité. C'est à elle à marcher avec les peuples, et non pas aux peuples à s'arrêter avec elle. Le progrès est un fait; quiconque le nie est renversé dans la poussière. Aussi longtemps que l'Église a compris sa mission, elle a été entourée de respect et d'amour; aussitôt qu'elle s'est enfermée dans l'infaillibilité de sa parole et dans l'immobilité de ses dogmes, elle a vu déserter sa cause; la société a grandi sans elle, malgré elle et contre elle, et en élargissant sa propre sphère d'action, elle a de plus en plus resserré celle de l'Église. Aujourd'hui l'Église, je ne dis pas la doctrine chrétienne. ne règne plus guère que sur des populations abruties par l'ignorance et par la misère.

Voilà sa position en présence de la société moderne. Cette position, c'est elle seule qui l'a faite et qui pouvait la faire. Je désire qu'il dépende encore d'elle de la changer. Mais alors qu'elle se hâte. Qu'elle mette ses institutions à la hauteur des institutions civiles, en recrutant ses membres, comme dans les temps primitifs, par la voie de l'élection populaire, et en leur permettant les affections de la famille; qu'elle rejette à jamais de son sein les sociétés qui corrompent les cœurs, pervertissent les intelligences, et réduisent la religion à une grossière idolâtrie; qu'elle proscrive encore les ordres qui érigent en vertu religieuse le fléau social de la mendicité et le vice de la fainéantise; qu'elle épure et simplifie le culte, en cherchant plutôt à sonder l'intérieur de l'homme qu'à frapper ses sens et son imagination; qu'elle féconde son enseignement, en quittant les méthodes et les formules usées de la scolastique; qu'elle refasse son catéchisme; qu'elle cesse de regretter le passé, et fonde son espoir sur l'avenir, en se pénétrant des besoins moraux et matériels de la société présente, en s'élevant à une plus haute conception des destinées de l'humanité terrestre; qu'elle se réforme enfin, et qu'elle porte tout d'abord la lumière dans ses dogmes et dans ses mystères. Le temps est venu de déchirer le voile; sinon, les dogmes vont se pétrifier dans leurs langes. Le vulgaire ne les entend plus; la science n'en tient plus compte. Le mystère, en présence de la science, c'est l'esprit de mort. Il faut que cet esprit disparaisse dans l'humanité vivante.

Si l'Église ne comprend pas ces enseignements de la logique, appuyée sur l'histoire, alors elle est perdue. Elle s'engloutit, et

Digitized by Google

cette fois peut-être sans retour, dans une prochaine tourmente révolutionnaire, qu'elle aura provoquée par sa résistance.

Telle est, selon moi, et je ne fais ici que commenter Quinet et tous les esprits sérieux de la France, telle est l'importance de la question de la rénovation des dogmes si hardiment soulevée par un homme de l'Église, par le Père Malebranche, dans le Traité de l'infini créé.

Le dogme de l'incarnation, base du christianisme, est parfaitement en harmonie avec l'ancienne conception du monde. En effet, d'après cette conception le monde se bornait à la terre. Au-dessus de la terre était la voûte céleste, dans le sens littéral du mot, que Dieu avait parsemée d'étoiles pour la récréation de nos yeux. Au delà était le vide. C'est dans ces régions inabordables qu'on plaçait le ciel et l'enfer.

Conformément à cette doctrine du monde, tous les mystères des religions antiques devaient s'accomplir sur la terre. La terre était le séjour favori des dieux de l'Olympe. Ils s'y montraient sous toutes les formes; ils avaient leur symbole dans toutes les productions de la nature; leurs incarnations n'avaient point de terme. Le dieu même des Juifs se manifestait volontiers à l'humanité terrestre. Il était apparu à Abraham, à Moïse, aux prophètes; il devait apparaître une dernière fois pour le salut de son peuple, et s'incarner dans un homme de ce monde. Cet homme, qui résumait en sa personne toute la tradition juive, qui se présentait, sous une forme sensible et populaire, comme le Verbe incarné des Platoniciens, devenait ainsi le centre où les cultes antiques, en voie de décadence, venaient se fondre pour former une religion nouvelle. Cet homme était de droit le chef de l'Église catholique, universelle, selon l'ancienne conception du monde.

Mais supposé maintenant que cette conception soit fausse, que Ptolémée ait tort contre Copernic et Galilée, que la terre, lancée autour de son soleil, ne soit qu'un des moindres astres roulant dans l'immensité des cieux : que devient dès lors la formule de l'incarnation du Verbe dans la personne de Jésus-Christ? Si elle n'est pas une des phases de l'incarnation universelle, elle constitue un miracle nouveau ajouté à tant d'autres; elle est le sacrifice du monde infini à un atome du monde, sacrifice absurde, impossible, comme la doctrine de Ptolémée. Malebranche a donc raison. Pour se rendre

Digitized by Google

au vœu de la science, tout en demeurant chrétien, il faut agrandir la sphère de l'incarnation divine, dans la même proportion qu'on a agrandi la sphère du monde, c'est-à-dire dans la proportion du fini à l'infini. Il existe donc une infinité d'hommes-Dieu, chefs d'une infinité d'Églises, unies dans une même pensée et dans un sentiment commun d'amour envers le Créateur. Voilà l'Église universelle de l'humanité universelle.

Cette solution, du reste, se laisse parfaitement justifier par les autorités de l'Église. Il est vrai qu'en l'adoptant, on modifie profondément le christianisme, sinon dans son essence, du moins dans sa forme, dans les rapports du dogme de l'incarnation avec les autres dogmes. Mais en revanche, on lui imprime le mouvement et la vie. — Je regrette que Malebranche n'ait examiné ces rapports que d'une manière très-secondaire, au point de vue du péché originel et de la vie future.

Suivons-le, pour terminer, sur ce terrain.

En admettant une infinité de globes célestes, dans des conditions diverses de bien ou de mal, ayant tous leur homme-Dieu, on affranchit, par cela même, le dogme de l'incarnation, de la doctrine du péché originel. En effet, toutes les planètes, d'après Malebranche, ont un Rédempteur, bien qu'elles ne se trouvent pas toutes, comme la terre, en état de péché. La rédemption n'est donc pas une conséquence nécessaire du péché originel. Elle porte sa nécessité en elle-même. D'où il suit que le péché originel, isolé de la rédemption, peut recevoir une explication toute philosophique : c'est une première faute commise par l'homme, excité par le sentiment de sa force et de sa liberté; l'orgueil, en exaltant la spontanéité de l'homme, a rompu les rapports de vérité, de justice et d'amour qui l'unissaient à Dieu et à tous les ordres des choses. L'humanité, depuis lors, est sortie des conditions normales de son développement. Le désordre a commencé, et a successivement envahi les divers domaines de la vie. Toutes les passions humaines, inspirées par l'orgueil, jusque-là contenues dans leur cours naturel et dirigées vers un but utile, ont violemment débordé sur la société et l'ont minée dans ses fondements. L'homme est devenu l'ennemi de l'homme; la guerre a renversé les derniers vestiges de la civilisation primitive. Alors il a fallu reprendre l'œuvre de plusieurs siècles, sous l'empire des plus funestes condi-

Digitized by Google

tions d'intelligence et de moralité. L'histoire sait le reste; elle a enrégistré un à un les progrès accomplis dans ce but.

Il faut l'avouer, l'homme a rudement expié sa faute; il l'expie encore tous les jours; il l'expiera jusqu'à ce qu'il se soit replacé dans les conditions rationnelles de son développement.

C'est ainsi que j'entends le péché originel. Dans ce sens, la rédemption doit perdre le caractère d'une immolation divine pour revêtir le caractère plus auguste d'une intervention supérieure ou d'une inspiration particulière de Dieu, destinée à rappeler l'humanité à la conscience d'elle-même. Dès lors, il n'y a plus de séparation entre les époques de l'histoire; la tradition se poursuit sans interruption depuis Adam jusqu'à nous. L'humanité n'est pas divisée en deux catégories, l'une de réprouvés, l'autre d'élus, qui ont précédé ou suivi la venue du Messie. Les conséquences barbares de la doctrine du péché originel disparaissent, pour ne laisser de traces que de ses conséquences philosophiques et naturelles.

Voilà, me semble-t-il, comment on pourrait appliquer la nouvelle conception de l'incarnation au péché originel. Malebranche ne va pas aussi loin; mais sa doctrine doit conduire à ce résultat.

L'application de cette conception à la vie future n'est pas moins heureuse. En effet, si le monde est positivement infini, s'il existe une infinité d'astres qui remplissent l'infinité de l'espace, il ne peut plus être question de ciel ni d'enfer. La voûte céleste, qui les cachait aux yeux du vulgaire, est percée de toutes parts; les cieux sont descendus sur la terre, et la terre est montée dans les cieux. L'unité, l'ordre et l'harmonie règnent dans l'immensité des airs, comme ils doivent régner sur notre globe. Cet ordre exige le contraste du bien et du mal, de la vérité et de l'erreur, et non leur séparation absolue. La distance qui existe entre les bons et les méchants, quelque grande qu'elle soit, n'est jamais que temporaire. Isoler le mal du bien, c'est lui ôter sa raison d'être, sa justification, en interdisant à l'homme l'occasion de triompher du mal et de montrer son héroïsme.

Malebranche a donc raison d'exclure du monde de la réalité le séjour des élus et des réprouvés, avec leurs délices ineffables et leurs supplices éternels. Si le dogmatisme chrétien avait conservé quelque vitalité, il eût, depuis des siècles, abandonné à l'Orient ces symboles du fatalisme et du matérialisme antiques.

Digitized by Google

Cependant, Malebranche s'est encore laissé trop dominer par la doctrine persane des anges et des démons, dont les Écritures saintes sont remplies, et que les Juifs ont sans doute rapportée de la captivité de Babylone. Que les anges soient les habitants ressuscités des planètes détruites, qui vont habiter un autre globe, je le veux bien; l'ange est un juste, aimé de Dieu, et placé, en raison de son mérite, dans des conditions favorables à son développement ultérieur. Mais, en aucun cas, on ne peut admettre des démons, même en dehors de l'enfer, c'est-à-dire des esprits de mal, destinés à tourmenter ceux qui meurent en état de péché, surtout si cette destination est éternelle, comme notre auteur semble le croire.

La destination de l'homme, je veux dire de tous les hommes, sans aucune exception, est de se développer d'une manière rationnelle et complète, en vue de ce qui est divin, c'est-à-dire de connaître et d'aimer Dieu. Ce principe de la doctrine chrétienne est inconciliable avec une prédestination pour le mal. S'il est des hommes qui s'écartent de leur mission divine, ils y seront ramenés dans une autre vie, après l'expiation de leurs fautes. La justice divine, comme la justice humaine, ne peut vouloir que le bien, que l'amendement du coupable; toute peine au delà de cet amendement est un abus de la force. La justice est pour l'âme, disait Platon, ce que la médecine est pour le corps; elle doit délivrer l'âme du mal, en agissant par la douleur.

Tels sont les points principaux que j'ai cru devoir toucher dans ma critique. Je ne parle pas de l'explication relative à l'Eucharistie. Elle ne vaut pas mieux que toutes les autres. L'Eucharistie est le symbole de la fraternité des hommes dans la communion, de leur union dans une doctrine commune. Vouloir entendre ce symbole à la lettre, c'est en méconnaître l'esprit.

Pour me résumer, je crois avoir établi que, sous le rapport philosophique, la doctrine enseignée dans le Traité de l'infini créé est entièrement conforme, sauf quelques développements particuliers, à la doctrine connue de Malebranche, qu'elle en reflète les vérités et les erreurs, qu'elle est inspirée par toute la direction de l'esprit français vers l'idée de l'infini, au préjudice de l'idée de l'absolu, ou comme le dit M. Cousin, à propos du cartésianisme, qu'elle exprime la prédominance de la notion de la substance sur la notion de la cause. Au point de vue théologique, les mêmes rapports éclatent

Digitized by Google

avec une égale évidence et appellent la même conclusion. Seulement ici Malebranche, parvenu au terme de sa carrière, plus profondément pénétré de l'esprit philosophique, par ses propres méditations et par l'étude des autres systèmes élevés sur les principes cartésiens, sent plus vivement la nécessité de renouveler le dogme, en le replaçant dans la voie du rationalisme qu'il avait quittée depuis des siècles. C'est un homme de l'Église qui nous lègue cet enseignement comme sa volonté dernière. Que l'Église en fasse son profit.

G. Tiberghien.

Digitized by Google

NOTICE

SUR

LA COLLÉGIALE DE NIVELLES.

Je viens de passer quelques jours à Nivelles, où j'avais pour mission de surveiller les exercices du concours annuel auxquels prenaient part les élèves du collége. Pendant les intervalles que me laissaient mes occupations, je cherchai quelque monument à examiner, et peut-être aucune ville ne me convenait autant sous ce rapport. L'église de Ste Gertrude attira toute mon attention. C'est un bâtiment de dimensions peu communes; il est composé de trois nefs, d'un chœur sans collatéraux et de deux transsepts. Vers l'extrémité occidentale se trouvent des chapelles qui forment des appendices parallèles aux transsepts, comme cela a lieu dans plusieurs églises de Liége et ailleurs. Une tour très-élevée et du plus bel effet a été placée au-dessus du portail principal. Cette tour moderne s'élève du centre d'un corps de bâtiments très-anciens et terminés aux deux extrémités latérales par deux tours de même antiquité. La tour moderne est bâtie en pierres de taille bien appareillées; la construction qu'elle surmonte est en petites pierres taillées et le reste de l'église est en moëllons.

C'est à l'extérieur d'abord, qu'il faut considérer ce monument. On conçoit à peine comment, à l'aide de pierres irrégulières, on a pu élever des murs si hauts et si solides. Il semble que jamais les murs des nefs n'aient exigé de réparations. Le mortier qui lie les moëllons est d'une qualité particulière; il compose une sorte de pierre factice, poreuse, légère et extrêmement tenace. Des voûtes sont entièrement formées de ce mortier, les escaliers des tours en sont construits.

Les fenêtres de la nef principale et celles des nefs latérales sont

Digitized by Google

de plein cintre ; elles sont percées dans de fausses fenêtres beaucoup plus grandes et de même forme. Le chœur est terminé par un mur plat, et ne forme pas d'abside visible à l'extérieur. Il n'y a nulle part ni arc-boutans ni contre-forts.

Ces murs en moëllons paraissent remonter au onzième siècle. Rien à l'extérieur n'annonce une de ces retouches si fréquentes au XII^me^ ; aucune des anciennes fenêtres n'a été taillée en ogive ; le cordon qui règne sous le toit est composé de denticules sculptés. Le portail, du coté du midi, est une porte Tudor ornée de quatre colonnes annelées en leur milieu, avec de petits chapiteaux romans, et d'une archivolte composée de deux baguettes rondes de même grosseur que les colonnes.

Au nord se trouve un cloître qui est une des antiquités les plus remarquables de la Belgique. Il était, il est encore dans un état déplorable de délabrement. La régence en a entrepris une restauration complète, dans laquelle on fait entrer toutes les anciennes parties qui ne sont pas broyées par le temps, et quant aux matériaux nouveaux, on a voulu qu'ils fussent de même nature que ceux qu'ils remplacent et qu'ils n'eussent d'autre usage que de se substituer aux parties manquantes. Nous espérons bien que ce monument réparé, qui continuera l'ancien par sa position identique, par la forme exacte conservée, sera regardé comme étant toujours le même.

La partie la plus remarquable de l'église qui nous occupe, celle qui a un caractère architectonique bien marqué, est la partie occidentale. Elle se compose d'une travée surmontée d'une coupole de style byzantin. C'est à l'intérieur seulement que l'on voit cette coupole, au-dessus de laquelle s'élève la grande tour. Deux corps de bâtiments placés sur les côtés renferment aussi chacun une chapelle couverte d'une coupole, et ces trois chapelles ou plutôt ces trois salles sont un premier étage surmonté de deux autres semblables. On monte à ces étages supérieurs par des escaliers renfermés dans deux tours rondes à l'intérieur et presque rondes au dehors. Ces escaliers ont une pente très-douce ; les marches en sont fort usées, et néanmoins on n'éprouve ni difficulté ni inquiétude pour monter ou descendre. Ces deux tours sont inégales en hauteur, elles sont chacune couvertes d'un toit conique, celle du midi porte l'homme de cuivre connu sous le nom de Jean de Nivelles et l'horloge.

Digitized by Google

Les salles vraiment orientales qui composent cet édifice, situé en avant de l'église, n'avaient de fenêtres que vers l'orient, c'est-à-dire du côté de l'église; on pourrait donc supposer que les plus basses ont servi de tribunes.

Qu'on examine attentivement ces constructions où tout rappelle le style byzantin; on les verra établies avec une solidité extraordinaire, et ce ne sera pas sans douleur qu'on les reconnaîtra sous le coup d'une ruine prochaine. C'est qu'en 1743 on a surchargé la partie du milieu d'une tour énorme. Bientôt on a vu la régularité des coupoles s'altérer; on a reconnu des crevasses et des affaissements. Un architecte très-habile, Mr Carlier, qui connaît parfaitement ce monument, qui a mesuré les tassements, et observé leur marche croissante, annonce, mais comme la fille de Priam, une chute prochaine de la tour. Aucune réparation ne peut retarder cette chute. Si on abattait la tour, il serait possible que les constructions inférieures durassent encore bien des siècles, malgré les détériorations qu'elles ont éprouvées; mais qu'on n'en vienne pas promptement à ce remède extrême, bientôt elles seront avec la tour entraînées dans une ruine commune.

Le style renaissance, ou plutôt celui que les architectes appellent style Louis XV, s'est emparé de l'intérieur de l'église. Sans le juger en lui-même, nous lui trouvons ici le grand tort de s'être établi sur les ruines d'un autre. Messieurs les architectes, vous avez donc bien peur de jetter des fondements. Pourquoi faut-il que si souvent vous détruisiez pour refaire à votre mode? Pourquoi ce défaut-là a-t-il toujours existé? bien des parties gothiques ont été ajoutées, ou superposées à un noyau ou à des fondements romans. La renaissance a fait de même à l'égard du gothique. etc. La terre n'est pas si bornée, les pierres ne sont pas si rares. Vous aimez le neuf; eh bien, faites nous donc du neuf, et non du replâtrage. Laisser subsister le vieux, à côté de votre neuf, et nous pourrons comparer. Ici vous avez rendu carrés les piliers qui étaient ronds; vous les avez réunis par des arcades en plein cintre. Les nefs, le cœur et les transsepts sont voûtés sur des croisées d'ogives. Le chœur, au moyen des arêtes qui s'écartent des murs, paraît former une abside. Il y a là un anachronisme avec l'entablement qui règne au-dessus des arcades de la nef principale.

Les seules chapelles qui sont vers l'entrée de l'église à droite et

Digitized by Google

à gauche, sont voûtées en style du XIII^me^ siècle, non équivoque, avec arcades gothiques, liernes et tiercerons.

Ce qui produit une beauté bien remarquable dans ce temple vraiment majestueux, c'est l'élévation du sanctuaire au-dessus du chœur élevé lui-même au-dessus de la nef. La célébration des offices tire de là un caractère vraiment imposant.

Cette surélévation est due à une crypte ou église souterraine qui s'étendait autrefois sous toute la longueur du chœur; elle subsiste encore sous le sanctuaire; mais sous le chœur elle a été détruite, ou plutôt on s'est borné à en détruire les voûtes, les débris en sont tombés entre les piliers, et sur ces piliers raccourcis on a établi un nouveau sol.

Ce ne serait que la pioche à la main qu'on pourrait pénétrer sous le chœur; sous le sanctuaire, on descend facilement dans une salle, assez élevée, assez grande, éclairée d'un jour assez faible par des fenêtres qui s'ouvrent à l'extérieur. Les piliers qui portent la voûte de cette crypte, sont carrés et d'une construction singulière : de leurs sommets partent quatre voussures qui, si elles se continuaient, formeraient des arcades assez basses; mais tout d'un coup, cette courbure s'arrête, et de l'intérieur des quatre arcs commencés partent quatre nouveaux arcs de plein cintre donnant lieu à des voûtes d'arêtes. Il est bien évident que cette construction est antérieure à celle de l'église qui la recouvre, et certes on peut la faire remonter au VII^me^ siècle.

Au-dessus de la crypte se trouve le sanctuaire; il est terminé par une estrade assez élevée qui porte la châsse de sainte Gertrude. Nous reviendrons plus tard sur la description de ce monument curieux; attachons-nous à terminer celle de l'église. Elle est terminée du côté du chœur par un mur plat formant un *gable* plat. Cette disposition est rare, très-rare, presque toujours cette partie présente une abside ronde ou polygonale. Il est bien vrai que derrière ce chevet plat se trouve une tour demi-cylindrique; mais elle ne s'élève que très-peu et n'a d'autre objet que de contenir l'escalier qui monte à l'estrade sur laquelle est posée la châsse. Cette tour n'a été mise là qu'après coup et par application.

Nous l'avons déjà dit, la maçonnerie du corps de l'église est en moëllons très-gros et très-irréguliers. Aucun contrefort, aucun arc-boutant ne vient soutenir cette maçonnerie et s'opposer à la poussée

Digitized by Google

des voûtes. L'explication de ce fait m'a été donnée par mes amis, MM. Lebon frères qui, natifs de Nivelles, habitant cette ville depuis leur enfance et s'étant adonnés à l'archéologie, ont recueilli tout ce qu'on peut savoir sur l'antique collégiale de leur ville. Ils m'ont appris que l'église n'a été voûtée en maçonnerie qu'en 1743, et qu'auparavant c'étaient de petites planchettes qui figuraient une voûte de plein cintre. J'ai vu détruire, il y a quelques années, à Charleroi, l'ancien chœur des capucins qui présentait ce genre de voûte. Maintenant l'église de Nivelles est voûtée au moyen d'arcades qui, par leur arêtes saillantes en nervures et non par leur courbure, imitent le gothique. Cette forme exerçant peu de poussée, on a cru pouvoir la contrebalancer par des poutres ancrées qui relient les murs au-dessus des voûtes. La charpente est d'une grande simplicité, mais peu remarquable.

Les voûtes prennent naissance au-dessus d'un entablement qui peut-être a remplacé un triforium dont il est bien loin de produire l'effet, et dont j'ai vainement cherché des traces. Les arcades plein cintre qui relient les piliers carrés, rappelleut un peu S^t^-Pierre de Rome. Il est facile de s'assurer, en frappant sur ces piliers avec un corps dur, qu'ils ont été ronds jadis et qu'on a ajouté à leur masse pour leur donner leur forme actuelle. Ce déguisement de l'ancienne architecture a été exécuté avec un soin extrême jusque dans les plus sombres recoins. Ainsi, on a déployé au XVIII^me^ siècle une ardeur de moderniser semblable à celle qui aux XI^me^ et XII^me^ siècles faisait changer le style roman en style ogival. Mais c'est précisément sous ce rapport que l'église de Nivelles est digne d'observation. Ce qui en existait en 645, c'est probablement la crypte actuelle, bâtiment établi jadis au niveau du sol qui s'est exhaussé partout dans la ville, comme l'attestent une foule de constructions que l'on retrouve tous les jours à plusieurs mètres sous terre. C'est probablement aussi le corps de bâtiment occidental, composé de trois étages de salles à coupoles, flanqué de deux tours et portant à son milieu la grande tour ou clocher. Là, point d'ogives; rien qui rappelle le style ogival. C'est du gothique primaire, c'est du roman c'est du byzantin. Ces trois genres de style ne sont pas assez bien différenciés pour que nous ne puissions appliquer ces trois dénominations à la même construction; et ce n'est pas la déterminer d'avantage que de la placer dans le style de transition. La coupole

Digitized by Google

pourtant, et surtout la coupole elliptique me paraît caractériser le genre byzantin. Ce bâtiment qui sert aujourd'hui à l'église de portail, ou plutôt de porche, mais qui contient des membres évidemment inutiles à cette église, ne faisait probablement pas partie de l'édifice primitif.

C'est en 1048 que l'église, incendiée peu de temps auparavant, fut reconstruite. C'est de cette époque aussi que date le cloître, sans aucun doute. Il me paraît évident qu'on a voulu conserver, lors de la reconstruction, ce que l'incendie avait épargné. La crypte qui est aujourd'hui sous le sanctuaire fut conservée ; la partie de l'ancienne église qui s'étendait au-dessous du chœur actuel, fut rasée à la hauteur que le sol présente aujourd'hui, et toutes ces anciennes constructions furent enveloppées dans les constructions actuelles en moëllons. C'est de cette même manière que la crypte d'Anderlecht, près de Bruxelles, a d'abord été une chapelle isolée et de plain pied avec le sol environnant, et qu'aujourd'hui elle est crypte, c'est-à-dire église souterraine et enveloppée d'un temple plus grand et plus splendide. C'est une idée touchante et pieuse que celle de conserver au centre d'un bâtiment superbe l'humble *sacelle* qui lui donna naissance. Cela ne nous porte-t-il pas à espérer que, si nos enfants sont plus grands et plus puissants que nous, nous resterons du moins encore leur centre et leur cœur ?

Voilà notre église rétablie vers le milieu du XI^me^ siècle ; c'était le siége d'un riche chapitre de chanoinesses, auxquelles se joignirent plus tard des chanoines. Dans cette petite ville entourée de bois épais, où l'air est si pur, l'eau si claire, il semble qu'une longue paix a du régner. Aujourd'hui même, rien n'égale le calme de la population qui vit autour de ce monument. Nous le répétons, il a échappé à la transformation commune qui introduisait partout le style ogival. Aurait-on trouvé chez des chanoinesses plus de résistance que dans tout le reste de l'Église ? Nous sommes tentés de le croire ; ces dames n'étaient point liées au reste des gens d'église par des vœux éternels, par le serment de renoncer au monde pour toujours. Elles avaient, dans leur chapitre, de grands priviléges, et tenaient toutes à une classe privilégiée.

Ce n'était probablement pas dans un tel corps que devait se trouver toute la docilité possible. Ajoutez à cela que les chanoines avaient peu à dire ; ils avaient seulement à chanter au chœur.

Digitized by Google

L'abbesse était maîtresse souveraine, Dame de Nivelles, *Princeps Imperii*, présidait les chapitres réunis. Elle recevait une épée, et même l'accolade, trois coups d'épée sur le col et le titre de chevalière le jour de son élection. Cette princesse ne relevait que de l'Empereur et non des Ducs de Brabant.

Cette douce quiétude fut pourant troublée sous Joseph II. Le costume blanc des religieuses était très-dispendieux, on l'appelait le blanc souplis. Elles demandèrent à l'Empereur d'augmenter leur revenu en diminuant leur nombre, afin de pouvoir subvenir à la dépense de leur costume. L'Empereur jugea convenable de conserver le même nombre de chanoinesses, mais de diminuer la dépense des habits en ordonnant qu'à l'avenir ils fussent noirs. Cela fut exécuté; mais qui pourrait dire si ce fut sans chagrin et sans rancune?

Durant ces âges de piété et de bonheur dont jouit le Pays-Roman, les populations religieuses affluaient dans les murs de Nivelles, et quelques coutumes singulières s'y étaient impatronisées. Par exemple : dans l'une des salles à coupole qui se trouvent en avant de l'église, et qu'on nomme chambre de sainte Gertrude, une petite colonne romane en pierre noire est séparée du mur par un espace assez étroit. C'était un usage pour les pèlerins de passer, quand ils le pouvaient faire, entre le mur et cette colonne. Et on déclarait en état de grâce celui qui ne trouvait pas à ce passage un obstacle dans son obésité. On y faisait passer les enfants pour obtenir qu'ils eussent une belle taille. C'est un de ces anciens usages antérieurs au christianisme, et que le christianisme a longtemps toléré chez des peuples dont les yeux recevaient lentement sa lumière. [1]

La châsse de sainte Gertrude renferme les reliques de cette illustre princesse. C'est une grande boite qui a la forme d'une église gothique; elle est d'argent avec une multitude d'ornements dorés. Des pierres plus ou moins précieuses garnissent tous les clochetons, les pinacles, les crochets de ce temple en miniature. On y a encore

[1] Je lis dans le vieux roman intitulé *Livre de Baudoyn, comte de Flandres*, dont MM. Serrure et Voisin ont donné une édition, Bruxelles, Berthot, 1836, qu'un démon qui avait pris la forme d'une belle princesse sarrasine, morte depuis peu, pour se faire épouser par Baudoyn, ayant été chassée au bout de treize ans par les exorcismes d'un hermite, *se partit sans grever nulle personne, fors qu'elle emporta ung petit pilier*. Ne serait-ce pas un pilier miraculeux de cette espèce que le démon emporta du palais de *Vymandable* en Flandres.

Digitized by Google

appendu une multitude de croix, de chapelets, d'agnus Dei. Il est vraiment bon d'étudier cette châsse comme modèle d'architecture gothique. Mais elle est entourée d'une custode ou armoire, qui s'ouvre au moyen de plusieurs portes. Cette enveloppe en bois est recouverte d'ornements gothiques en baguettes de cuivre aussi du style le plus pur. La châsse est élevée derrière le maître-autel : celui-ci avec le sanctuaire est entouré d'une balustrade en cuivre du même style que les ornements de la châsse. On monte à ce sanctuaire par deux escaliers en marbre, et rien n'est plus majestueux que cette disposition. C'est un goût parfait qui a présidé à cette architecture. Le chœur est d'une grande beauté, garni de stalles bien sculptées; mais destiné à un grand nombre de personnes, il s'avance de manière à intercepter les transsepts; ce qui dérobe à l'église une de ses beautés principales, chacun de ces transsepts devenant ainsi une chapelle séparée du reste. L'entrée du chœur est ornée de belles statues; et deux chaires de vérité dues au ciseau du célèbre Delvaux, méritent et attirent tous les éloges. [1]

Chaque année on tire la châsse de l'estrade qu'elle occupe, on la place sur un char et on la traîne en procession, autour de la ville, dans un circuit de plusieurs lieues. C'est une cérémonie qui attire les pèlerins de bien loin à la ronde. On fait halte en route; on dîne en plein air. Le char qui reçoit le véneré fardeau remise, pendant tout le reste de l'année, sous un hangar de l'hôtel de ville. Les roues en sont grossières ainsi que le timon, et aucun ressort ne vient rappeler l'art du carrossier. Mais la caisse est couverte de peintures assez remarquables, d'une grande délicatesse, et qui autoriseraient à remiser le char tout entier dans un musée.

Si nous sommes forcés de reconnaître que pour l'église restaurée en 1048, on a retenu le style roman, probablement par un grand attachement aux anciennes coutumes; nous serons portés aussi à trouver, dans le même monument, un caractère de haute antiquité aux parties qui n'ont point été retouchées alors. Et le corps de bâtiment qui couvre le porche et dont l'architecture est toute byzantine, ce corps de logis qui renferme ce que la tradition regarde comme la chambre de S^te^ Gertrude, qui est tout entier bâti

[1] Voir l'article sur *Laurent Delvaux*, par M^r^ Baron, dans le 2^d^ volume des *Belges illustres*. Cet article contient sur la biographie du célèbre sculpteur des détails neufs et authentiques dont plusieurs ont été communiqués par M^r^ Delvaux de Saive, son petit fils.

Digitized by Google

en petites pierres appareillées, tandis que la tour qu'on lui a superposée est en grosses pierres, et le reste de l'église en moëllons, ce corps de logis, disons-nous, pourrait bien être beaucoup plus ancien que tout le reste. Si l'on considère que ce bâtiment est beaucoup trop large et trop haut pour l'office de porche qu'il remplit, puisque les fenêtres qui l'éclairent et qui sont du côté de l'église s'ouvrent pour la plupart hors de l'église ; si l'on songe en même temps que l'église actuelle est d'une longueur peu commune, et que probablement l'église primitive dont le chevet est recouvert par celui de l'église actuelle avait des dimensions beaucoup moindres; que cette ancienne église pouvait bien, en conséquence, ou plutôt devait certainement, ne pas s'étendre jusqu'au porche actuel, on admettra facilement que notre édifice byzantin était isolé, séparé de l'église par un assez grand intervalle, et qu'alors il formait un palais. De ce palais on a peut-être retranché une grande partie, probablement on a supprimé une façade qui s'étendait sur la face, nue aujourd'hui, qui forme la devanture de l'église. On voit sur cette devanture d'anciennes baies bouchées qui ont pu être des portes et non des fenêtres, puisque, lorsqu'on a muré quelques-unes de ces dernières, on a laissé subsister la colonette qui sépare les deux lobes de ces ouvertures toutes bilobées.

Eh bien, ce palais isolé, si solidement bâti, d'une structure si antique, ne sera-t-on pas en quelque sorte autorisé à le regarder comme ayant été habité par Pépin de Landen, père de Ste-Gertrude. Tel est l'avis d'hommes instruits qui ont profondément réfléchi sur les antiquités de Nivelles. Sans doute, ce palais a perdu une partie de sa forme et de sa grandeur; mais on ne peut supposer qu'il ait été élevé pour autre chose que pour une habitation princière. On sent d'ailleurs que ceux qui ont rétabli l'église en 1048, ont dû désirer y adjoindre des lieux devenus vénérables par le séjour de deux saintes princesses, Ste Gertrude et sa mère Itta. Je ne puis présenter cette identité que comme une hypothèse; mais elle n'est certes pas sans vraisemblance. C'est à Nivelles que vécut la veuve de Pépin, c'est à Nivelles qu'il a été inhumé. Ce qui me paraît évident, c'est la haute antiquité de cette partie du monument actuel, et le peu d'analogie de son architecture avec le style des autres monuments belges.

Sans la fatale idée de poser une tour gigantesque sur ce monu-

Digitized by Google

ment si ancien, on ne voit pas ce qui eût pu en altérer la solidité. Il n'entre point de bois dans sa construction; les pierres en sont entières dans un grand nombre de parties; mais disjointes en quelques endroits par l'énorme poids dont on les a surchargées. On aurait pu, en effet, couper le monument dans son milieu, et baser la tour sur des fondements à elle. Mais pas du tout, on a établi cette tour sur le monument tel qu'il existait. De là résultent des tassemente inégaux qui augmentent tous les jours. Une ruine est imminents. Réparer, restaurer, appuyer tout cela serait inutile. Le seul remède serait de démolir la tour. J'ai entendu dire que ce parti avait été proposé et qu'on l'a trouvé trop coûteux. Il est en effet beaucoup moins dispendieux de la laisser tomber d'elle-même; mais rien ne nous rendra les beaux et vénérables restes d'antiquité qu'elle aura détruits dans sa chute.

J'ai à peine regardé une sorte de porche accolé au bâtiment dont je viens de vous entretenir. Il est d'un style insignifiant et beaucoup trop petit pour masquer la nudité de la devanture, qui se trouve aujourd'hui percée d'une grande fenêtre ogivale pratiquée dans la tour, contemporaine de la tour, et ne donnant de jour que dans l'intérieur de la tour et non dans le vaisseau principal.

Toute l'église ainsi que le croître sont entourés de petites demeures soignées qui dérobent aux yeux la nudité des murs extérieurs à leurs parties basses. Elle produisent le meilleur effet, et l'œil qui les compare avec l'édifice qui les abrite, tire de cette comparaison une haute idée des dimensions colossales de l'église.

C. E. Guillery,

Professeur à l'Université de Bruxelles.

Laeken, le 19 juillet 1846.

Digitized by Google

LA FEMME.

COLOMBE.

Avez-vous vu parfois doucement se blottir
La timide colombe? Elle semble dormir!.....
Oh non! elle est ardeur et flamme.
Je t'aime ainsi tranquille; oui, j'aime ton repos;
J'aime aussi tes soupirs, des miens les doux échos...
O colombe, n'es-tu pas femme?

CYGNE.

Comme j'aime à te voir avec tes blancs appas!
L'eau te caresse au lac et ne te mouille pas.
Ce lac est le corps, et toi, l'âme.....
Ce lac est beau, le ciel est encore plus beau;
Mais je ne vois que toi, rien que toi sur cette eau.
Mon cygne au lac est une femme.

ROSE.

Avez-vous vu la rose à l'aube du matin?
De suaves parfums elle embaume un jardin.
Quelle fraîcheur! à peine éclose,
Et déjà son calice est humide de pleurs.
O rose, n'es-tu pas la plus belle des fleurs?
O femme, n'es-tu pas la rose?

Digitized by Google

ANGE.

A ces contours si fins, ces tons harmonieux,
A cette âme, à ce cœur, à ce tout gracieux,
Je reconnais ton origine;
Ange du ciel, pour nous tu quittas ton séjour;
Tu répands ici-bas ton doux parfum d'amour.
O femme, n'es-tu pas divine?

DÉMON.

Avez-vous quelquefois aperçu mon démon?
Sous les traits d'une femme il cache son vrai nom.
Eh bien! pour lui seul on oublie,
Méchant, mutin qu'il est, tout, la terre et les cieux,
On aime son caprice, on aime ses beaux yeux,
On l'aime enfin à la folie.

Depuis l'humble artisan, jusqu'au plus grand des rois,
Tous tombent à tes pieds, au doux son de ta voix.
Oui... mais ta plus belle conquête,
Ce sont ces cœurs élus qui ressemblent au tien;
O femme, du talent n'es-tu pas le soutien?
N'es-tu pas l'âme du poète?

GOMEZ DE LA FUENTE.

Digitized by Google

LES POÈTES POLITIQUES

DE

L'ALLEMAGNE.[1]

(SUITE ET FIN.)

Ceux qui, dans les poètes, aiment la passion et la force, doivent lire Charles Beck. A l'âge de vingt-cinq ans déjà, il a remué l'Allemagne par ses *Nuits* à demi-mystiques, mais conçues avec une rare énergie. Leur mâle et beau caractère fait pardonner l'imagination un peu sauvage de l'auteur. Charles Beck n'a point donné d'abord de compositions nationales : cette tristesse universelle appelée *Weltschmerz* par ceux qui l'ont ressentie, est répandue surtout dans ses premiers poèmes, que tout le monde se mit bientôt à imiter. La jeunesse des Universités surtout en fut électrisée. Charles Beck, du reste, comme Lenau dont il fut l'ami, est né en Hongrie. Dans ses veines coule un sang aussi chaudement oriental que peut l'être celui des Magyares. Après ses déchirantes *Nuits*, que pouvait-il créer encore si ce n'est le *Poète errant*, glorification exaltée de la Hongrie, de son vin, de ses enfants, puis de l'Allemagne, et qui, parfois, rappelle de *Childe Harold* autre chose encore que le titre aventureux.

Il serait difficile de dire avec précision, ce que Charles Beck attend de l'Allemagne. Il voudrait y voir éclater un mouvement de patriotisme. Quels doivent être, selon lui, le but et la portée de ce mouvement? Il ne saurait vous le dire lui-même. Mais faut-il tant de certitude à la poésie? Elle espère, elle lutte, elle entraîne, ne lui en demandez pas davantage.

Ainsi les poètes libéraux de l'Allemagne, par leurs aspirations sublimes, par leurs larges idées, par cette absence de tout calcul

[1] Voyez page 359.

Digitized by Google

égoïste qui distinguait leurs allures, n'avaient certes point rompu avec la tradition lyrique. Malheureusement, comme il arrive presque toujours en pareil cas, la médiocrité se méprit sur l'avidité du public à lire ces hommes célèbres, et crut découvrir dans l'irritation politique produite par leurs écrits l'unique secret de leurs succès. Qu'y a-t-il de plus facile et de plus séduisant qu'un triomphe remporté sur les passions populaires? Arrivèrent donc en foule les imitateurs, les copistes. Bientôt les voix supérieures se turent devant les articles de fond rimés des gazettes. On mit en vers les discours de l'opposition tels qu'ils se prononcent dans les quelques chambres législatives de l'Allemagne. La muse prostituée à la politique eut la vogue. Ce fut la mort de la poésie véritablement et saintement libérale.

Mais des œuvres pures que nous avons essayé de caractériser aux productions équivoques des Dingelstedt, des Freiligrath, des Fallersleben, la distance est grande au point de nécessiter pour ainsi dire une transition. Elle est formée par les *Poésies d'un vivant* de George Herwegh. Herwegh naquit à Stuttgard le 31 mai 1817. Destiné à la carrière de ministre protestant, il entra au séminaire de Tubingen que la méthode orthodoxe des professeurs lui fit quitter bientôt pour le jeter dans l'agitation du journalisme. Il retourna à Stuttgard et rédigea l'*Europe* avec A. Lewald [1]. Vers cette époque, en sa qualité de citoyen wurtembergeois, il fut inscrit sur les listes de conscription, mais par une faveur spéciale on lui accorda, après quelques semaines, un congé illimité. Est-il vrai, ce que prétend un de ses biographes, que la commission militaire lui aurait délivré cette exemption en vue du talent incontestable qu'Herwegh déploya dans ses travaux littéraires? Nous ne saurions affirmer ce fait qui ferait bien augurer du bon goût et des poétiques sympathies de l'état-major du Wurtemberg. Toujours est-il que, si le gouvernement retira le congé peu de temps après, l'esprit bouillant et impatient d'Herwegh y fut pour quelque chose. Il se prit de querelle avec un officier et se vit appeler sérieusement au service. Alors dans la crainte d'une punition sévère, le jeune soldat déserta les rangs de sa pacifique

[1] Les journaux allemands nous apportent la bonne nouvelle, que M. Kuhne dont nous aurons encore à nous occuper, est sur le point de prendre la direction de l'*Europe*, transportée à Leipzig.

Digitized by Google

armée, se réfugia dans le canton de Thurgovie en Suisse et, comme la fièvre littéraire ne l'avait point quitté encore, il s'associa au radical Wirth pour la rédaction de la *Volkshalle* (halle du peuple.)

Cependant les excellentes choses fournies par Herwegh au journal républicain, ne suffisaient point pour faire sortir celui-ci de l'isolement où le plaçait la froideur des Suisses envers une publication dûe à des plumes étrangères. Herwegh se sentait mal à l'aise dans un cercle aussi restreint de lecteurs que pouvaient l'offrir les abonnés de la *Volkshalle*. Comme tout véritable artiste, comme tout écrivain sérieux, il avait besoin de la foule pour s'inspirer. D'ailleurs, depuis son arrivée en Suisse on l'avait engagé à venir habiter Zurich. Il se rendit maintenant à cette invitation et trouva dans la ville natale de Gessner des amis et des admirateurs. Ranimé par leurs encouragements, il publia, en 1841, chez Froehbel, ses *Poésies d'un vivant* qui eurent sept éditions dans un espace de temps fort rapproché.

Quand on lit avec attention les poésies d'Herwegh, on se rappelle ces jeunes Allemands à l'organisation forte, à l'abord franc sinon facile, au regard un peu vague, mais plein de pensées idéales. La Souabe, la patrie de Schiller, en a tant vu naître! En eux réside l'espoir de la patrie. Ils peuvent se tromper, s'égarer, manquer de mesure, de tact et de prudence, ils sont toujours vrais, toujours convaincus.

Mais ce n'est pas, d'un autre côté, dans le Midi de l'Allemagne, ce n'est pas surtout dans le charmant petit coin de la Souabe qu'il faut chercher le désespoir politique. Aussi Herwegh a-t-il le cœur tout rempli de généreuses espérances. Pour lui, il n'est pas douteux que le chef de l'état le plus protestant d'outre-Rhin ne soit prêt à se mettre à la tête du mouvement libéral, à devenir le premier démocrate de son pays, à se proclamer empereur d'Allemagne. Comme cela est touchant de naïveté et de jeunesse! Il ne va pas, ainsi que l'ont fait ses prédécesseurs, chercher au dehors, dans une opposition européenne, les sauveurs de la patrie: écoutez-le, il saura vous dire que l'Allemagne renferme en elle-même des forces suffisantes. Le *parti national-libéral* a trouvé en lui son meilleur organe, sa plus chaleureuse expression. De là les applaudissements frénétiques qui accueillirent partout les harangues rimées du jeune O' Connel allemand. La nationalité germanique,

Digitized by Google

voilà son drapeau. Rarement des souvenirs de cosmopolitisme, puisés dans Grün et dans Lenau, lui dictent des poèmes comme celui dont Béranger est le héros, un de ses plus beaux du reste, mais qui produit toutefois l'impression d'un hors-d'œuvre au milieu des poésies essentiellement allemandes de George Herwegh.

Ce noble et beau poète, que pouvait-il gagner à être porté en triomphe par le grand nombre, à se voir recherché par les puissants? Lorsqu'après un court séjour à Paris il traversa, en 1842, l'Allemagne, ce fut en tous lieux un accueil étourdissant. A Berlin, il lui fut permis d'approcher d'un auguste personnage. Peut-être Herwegh s'en laissa-t-il trop éblouir. Peut-être sa lettre au roi de Prusse, publiée, à son insu, paraît-il, à Kœnigsberg, aurait-elle pu suivre davantage les exigences de l'étiquette. Quoi qu'il en soit, ses partisans même blamèrent sa conduite et comprirent, s'ils ne se chargèrent point de justifier, l'arrêt d'exil qui le frappa aussitôt. Herwegh se consola dans son mariage avec la fille d'un riche négociant de Berlin, que la police prussienne ne put l'empêcher d'emmener dans une excursion vers le Midi de la France et en Italie. A l'heure qu'il est, il s'est fixé avec sa jeune femme à Paris où il a fait suivre ses *Vingt-et-une feuilles de la Suisse*, publiées antérieurement à Zurich, du second volume des *Poésies d'un Vivant*, dont quelques unes rappellent dignement les sœurs aînées, tant chéries par le parti *national-libéral* de l'Allemagne.

George Herwegh, bien qu'il n'ait égalé aucun des poètes politiques antérieurs qui auraient dû lui servir de modèles, s'élève cependant, nous l'avons dit, au-dessus des rimeurs libéraux actuels, par la noblesse inaltérable de sa pensée et par le besoin intime, réel qu'il éprouve de jeter ses idées dans le moule du vers. La poésie est une nécessité de sa nature. Il ne fait nul effort pour chanter : l'image et le rhythme viennent le trouver d'eux-mêmes. Mais avec lui est brisée la chaîne d'or de la bonne poésie lyrique contemporaine. Désormais au lieu de rapsodes, nous rencontrons des journalistes. Toutes les publications quotidiennes accueillent, au pied de leurs colonnes, des strophes se distinguant par la forme cadencée seule, des diatribes indigestes et hâtives qui les surplombent d'en haut. Tout se rétrécit, s'amoindrit et s'étiole. L'horizon naguère infini trouve ses limites dans le bureau du président et dans les tribunes publiques d'une chambre de représentants. Des mains qui maniaient

Digitized by Google

les plumes acérées de la polémique journalière, accordent la lyre. Et l'antique muse, que devient-elle? Devant la voix aigre et chevrotante des avocats, la fille des Dieux voile son visage, retourne dans sa demeure céleste et renie ses faux adorateurs. La source divine s'emplit de limon et ses eaux limpides s'égarent dans le sable desséchant.

Avez-vous jamais observé l'intérieur d'une de ces boites d'araignées appelées *athénées* ou *colléges* en langage vulgaire? De mesquines passions, de misérables intrigues, des luttes éhontées pour le morceau de pain qu'ils mangent à la sueur de leur front et qu'ils s'envient cordialement; des espionnages, des roueries, des dénonciations, voilà, et ce n'est pas tout dire, les éléments constitutifs de ces phalanstères d'instruction publique, où l'on envoie de pauvres êtres, pour qu'ils apprennent avec d'incroyables peines ce qui ne servira qu'à entraver à jamais leur carrière. Représentez-vous maintenant, condamné aux travaux forcés dans une de ces fournaises immondes, un jeune homme riche de connaissances et de talent, lisant en secret Grün et Lenau, traduisant la *douleur humanitaire* de ces héros en ses petites souffrances quotidiennes, poursuivi, traqué comme une bête fauve pour sa supériorité relative, et vous aurez devant les yeux le portrait suffisamment exact de François Dingelstedt, ancien professeur au *Gymnase* de Fulde, connu par ses *Chansons d'un veilleur de nuit cosmopolite*. Est-ce un poète? De grâce, ne m'interrogez point là-dessus! Ce que personne ne saurait lui contester, c'est une prose pleine d'aperçus ingénieux, de coquetterie et de pensées aimables. M. Dingelstedt a écrit, dans cette prose étincelante et sémillante, de jolies, de fort jolies nouvelles et de très-bons articles de critique. En outre, on a de lui des poésies originales, malicieuses, piquantes et spirituelles, d'autres qui imitent à merveille Charles Beck et Anastase Grün. Il y en a de radicales, de libérales et d'à demi libérales. Vrai caméléon littéraire, Dingelstedt s'est essayé en tout, en tout il a réussi. On l'a beaucoup goûté. Quant à ses idées politiques, il n'y a pas lieu de s'effaroucher outre mesure du danger qu'elles présentent. Ses principes n'ont rien de pervertissant, de subversif ou d'incendiaire. Il ne veut pas la mort des rois-pécheurs, mais qu'ils se corrigent et vivent. N'est-il pas des princes excellents, populaires, libéraux même? Le roi de Wurtemberg entr'autres, n'a-t-il pas fait preuve d'indépendance, en faisant offrir à M. Dingelstedt une charge de conseiller aulique à sa cour? Aussi, le *veilleur*

Digitized by Google

de nuit cosmopolite s'est-il empressé d'accepter une distinction qui, loin d'être honorifique, est venue si bien récompenser son patriotisme.

Quelqu'un a dit que l'absurde est infini. On sait en effet, jusqu'où, à peu près, peut être portée la perfection, peut s'élever le sublime. Mais ce qui est sans limite aucune, ce qui est incalculable, inépuisable, c'est la sottise humaine. Les jugements de la critique allemande en face de la poésie libérale de nos jours fournissent une preuve nouvelle à l'appui de cette incontestable vérité. Décerner des éloges excessifs aux interpellations des députés opposants alignés en hémistiches, on le pardonne, en faisant la part du fanatisme politique. Tous les moyens sont bons entre les mains d'un parti : pourquoi refuserait-il des auxiliaires dont le plus grand défaut consiste dans le choix malheureusement ridicule des armes? Mais les Aristarques accrédités parmi nos voisins allèrent plus loin. Après avoir applaudi à tout rompre le libéralisme douteux de MM. Dingelstedt et consors, ils déclarèrent servile et vendu au pouvoir quiconque, sachant composer des vers, en ferait d'autres que de politico-libéraux. Jadis on avait passé condamnation sur la poésie militante et ce n'est que de celle-là dont on voulût désormais. Tant est grande la fragilité des convictions humaines! Mais ce n'est pas tout pourtant. Non contents de mépriser comme aristocratique, ministérielle et gouvernementale, toute œuvre purement poétique et qui se tiendrait éloignée des débats du jour, les chefs de file de la critique allemande ne laissèrent aux poètes, une fois proclamés tels, ni repos ni trève. Se taire trois mois durant, s'abstenir d'adresser aux journaux pendant ce laps de temps des plaintes, des protestations, des manifestes, c'était s'exposer à être aussitôt et par cela même soupçonné d'apostasie. Sous peine de perdre une popularité chèrement acquise, il fallait donc produire, produire toujours et ne produire absolument que ce qui pouvait flatter l'esprit de parti le plus exigeant.

Il y avait alors, dans la modeste et calme province de Westphalie, un jeune homme voué aux soins du négoce et qui charmait ses loisirs en exerçant le talent poétique dont la nature l'avait généreusement doté. Nul comme lui ne savait peindre les contrées flamboyantes de l'Est, l'Arabie aux chevaux magnifiques, aux hommes passionnés, aux femmes faites pour l'amour. C'étaient

Digitized by Google

sur sa palette une richesse de couleurs, une exubérance de chair, une force de muscles et de nerfs que personne n'a égalées. Il fallait le lire pendant une chaude journée d'été, lorsqu'étendu sur le gazon vous oubliez volontiers vos labeurs et vos peines dans une somnolence douce et pleine de langueur. Ces étranges et voluptueuses poésies, conçues dans le milieu si froid d'ordinaire de la Westphalie, avaient bientôt rendu célèbre leur auteur, M. Ferdinand Freiligrath de Detmold. Celui-là du moins, la politique ne parviendra pas à l'entraîner dans son cercle dévorant! On aurait dû l'espérer, en le voyant attaquer Herwegh, en le voyant se retirer tranquillement à S^{t} Goar sur le Rhin avec une pension du roi de Prusse. Mais la presse *nationale-libérale* ne l'entendit point ainsi. Elle harcela sans relâche le pauvre poète qui ne demandait qu'un peu de repos et de soleil. A la fin, il n'y tint plus. Il renvoya sa pension à Berlin, se jeta dans la mêlée à son tour et se vit élever alors comme tant d'autres sur le pavois des gazettes. Depuis, il a parcouru la Belgique, la Suisse, cherchant vainement partout un abri durable [1]. Aujourd'hui, un journal prétend que, pressé d'assurer un sort à sa famille, il aurait accepté à Londres une place d'administrateur dans une grande maison de banque. Puisse-t-il, en retournant à ses premières occupations, retrouver son ancienne verve et ses premières poésies.

Si l'on demandait les noms des intrus du Parnasse qui, à cette époque, faisaient le métier facile d'orateurs de place publique et de Brutus au petit pied, il faudrait reconnaître que leur nombre est légion. Tout ce qui avait appris à faire suivre une syllabe brève d'une autre plus longue, se mit à forger, à limer, à rimer de plus belle. On heurtait les grands hommes dans la rue. La gloire se vendait aux carrefours et au prix le plus modéré. Le chemin de la postérité était encombré d'une foule joyeuse, et si compacte qu'elle fût, l'espace ne manquait jamais à ceux qui se présentaient plus tard, pour suivre la même route unie, semée de roses et de lauriers.

De cette cohue cependant une figure se détache, vigoureusement

[1] On assure qu'en quittant Bruxelles, M. Freiligrath aurait exprimé l'opinion, que l'atmosphère de la Belgique est peu favorable aux écrivains allemands. M. Freiligrath peut-il croire que ses confrères indigènes s'en accomodent davantage ?

Digitized by Google

accusée. Regardez ces formes d'athlète, ces puissantes épaules, cette marche ferme, assurée, cet accoutrement tudesque, ce bâton noueux : auriez-vous jamais deviné, que c'est là le professeur Hoffmann von Fallersleben, le savant von Fallersleben, le malheureux, l'heureux von Fallersleben, destitué pour ses affiliations radicales, voyageant, quêtant des amis et de la gloire, soutenu par des souscriptions populaires, couvrant de son mépris l'Italie et la France, Allemand, Germain, Ultra-Germain, en un mot le symbole incarné du libéralisme généreux sans doute, mais un peu superficiel, un peu étroit, un peu borné, un peu oublié aujourd'hui, des *Burschenschaften* d'autrefois, des anciens corps d'étudiants universitaires!

On sait ce que le mot *politique* signifie souvent en allemand : souvent il est synonyme de prudence, de ruse, de tactique, etc. Les *Chansons non politiques* d'Hoffmann von Fallersleben insinuaient donc par ce titre plein d'allégories dangereuses, que leur père spirituel, en les publiant, avait le courage de l'imprudence. Et en effet, n'était-ce pas exciter les plus vives haines en attaquant, comme le fit Hoffmann, des philologues, des conseillers auliques, des censeurs, des scribes, des bureaucrates, des bibliothécaires, des gazetiers? Ne devait-il pas s'attendre alors à perdre sa place de professeur à Breslau, à subir l'exil en Hanovre et dans le petit duché de Brunswick? Au fait, quand on se déclare audacieux et *non politique*, il faut bien accepter les conséquences de son héroïsme.

On ne peut reprocher aux chansons d'Hoffmann ni affectation ni enflure. Pour en offrir, elles sont trop justes, trop naturelles, trop prosaïques, pourquoi ne pas le dire? Vous y chercherez vainement aussi de la colère. C'est la petite vexation du bourgeois frustré dans ses droits politiques que distillent ces vers on ne peut plus imprudents. M. Hoffmann ne vous émeut pas : vous trouvez simplement qu'il a raison. A tout prendre, si M. Hoffmann a peu de poésie réelle, la faute en est peut-être aux sujets qu'il choisit de préférence. Comment, nous ne cesserons de le répéter, comment les luttes constitutionnelles pourraient-elles jamais inspirer le poète lyrique? Elles feront tout au plus naître la satire. Mais Hoffmann n'est pas un Barbier.

Cependant la politique seule n'est pas venue paralyser les dispositions peut-être heureuses du professeur de Breslau. Il a rencontré d'autres écueils encore, car, pour son malheur, ni dans ses morceaux

Digitized by Google

lyriques ni dans ses chansons, il n'a reculé devant les pensées les plus vulgaires, devant les anecdotes les plus berlinoises, devant les jeux de mots du plus mauvais goût. Avec de telles données, qu'y a-t-il d'étonnant que l'inspiration fasse défaut? Certes, elle s'enfuirait à moins.

La forme des *Chansons*, il faut le dire, est assez négligée. Depuis que M. Heine s'est affranchi de la sévérité du rhythme allemand, tout le monde a voulu faire comme lui. Mais n'a pas la grâce qui veut. Deux gros bâtons frappant lourdement l'un sur l'autre, voilà l'effet généralement produit par les imitateurs du léger, du gracieux Henri Heine. Est-ce pour ce motif que les Allemands appellent *Knuttelverse* cet assemblage discordant[1]?

Nous en demandons pardon à M. Hoffmann, mais il nous semble, que le *sans-gêne* de son vers trahit parfois le vague désir de suivre les traces d'un illustre chansonnier français. Cette préoccupation, au reste, serait assez étrange dans un ennemi déclaré des races romanes. M. Hoffmann porte même très-loin ses sentiments antigaulois. On prétend que, félicité de ses succès dans un banquet donné en son honneur et désigné comme le *Béranger allemand*, il aurait répondu : Je ne connais pas Béranger! — Si le mot est vrai, et nous le croyons sans peine, une réflexion qu'il nous inspire, c'est qu'Hoffmann n'a réellement jamais bien connu, jamais bien compris une des gloires les plus pures des temps modernes. Quel rapprochement y aurait-il à établir entre l'auteur du *Dieu des bonnes gens* et celui des *Chansons non politiques?* Hoffmann soupçonne-t-il la grâce chevaleresque, la douce élevation, la délicatesse, le courage civil le mieux éprouvé et toutes les qualités éminentes qui distinguent celui que la France a tort de revendiquer : car n'est-il pas vrai de dire qu'il appartient à nous tous, qu'il est le poète de l'humanité, qu'aujourd'hui, comme il y a quinze ans, les yeux de l'Europe sont tournés vers lui? Dans les poèmes de Béranger le tonnerre gronde, l'éclair sillonne les nues et la foudre atteint les positions élevées. Dans les productions d'Hoffmann, c'est un ciel gris, plombé, versant sur nos têtes quelques rares gouttes de pluie, produisant du marasme, de l'ennui, souvent même du dégoût. Béranger, et ici nous adoptons l'expression heureuse d'un journaliste allemand, Béranger

[1] *Knuttel* se traduit par gourdin.

Digitized by Google

frappe au visage des puissants avec des épines dont les roses s'envolent et nous apportent leurs parfums : Hoffmann s'avance, la férule de professeur à la main, distribuant des coups plats, secs, impuissants en dernier lieu.

Mais pour rendre à chacun ce qui lui est dû, nous nous empressons de reconnaître, ainsi qu'on nous l'assure, que la science n'a eu qu'à s'applaudir des efforts faits en sa faveur par Hoffmann von Fallersleben. Elle est longue la liste des ouvrages de philologie allemande, qu'il nous a légués avant de poursuivre une réputation de chansonnier. Les érudits de la Belgique, de leur côté. sont unanimes à louer ses *Horæ Belgicæ,* véritable trésor, paraît-il, pour ceux qui prennent intérêt à l'ancienne littérature néerlandaise.

Il nous reste à dire un mot du succès obtenu, dans une certaine sphère, par les chansons d'Hoffmann, malgré ou peut-être à cause des défauts qui les déparent. Ce succès, nous aurons la franchise de l'avouer, vient en tout point confirmer notre appréciation. Il prouve que les *Chansons non politiques* ne dépassaient guère le niveau des raisonneurs, des batailleurs, des criailleurs, des petits bourgeois, des *philistins* enfin, comme les appellent leurs compatriotes. Sous ce rapport, la position d'Hoffmann, dans la littérature allemande, ne manque même pas d'une certaine importance. Elle pourrait servir de criterium, s'il s'agissait de juger le degré de progrès intellectuel et politique où une classe nombreuse de la société allemande est arrivée à l'heure qu'il est. C'est aussi en vue de cette considération que nous avons cru devoir nous arrêter devant un fait littéraire qui, dans des temps plus heureux, aurait peut-être moins mérité de fixer notre attention.

Tandis que le Nord de l'Allemagne, de tout temps ami de l'abstraction, de la théorie, de la logique, se complaisait ainsi dans une tendance qui n'avait de la poésie que le nom, un asile resta toutefois aux âmes élevées, dans le Midi, en Autriche, en Bohême et à l'étranger, quelque singulier que puisse paraître ce dernier phénomène. Grün et Beck d'abord s'étaient détournés de la voie commune : ils reparurent plus tard comme socialistes. Ils se laissèrent entraîner par le torrent qui avait déjà reçu dans ses ondes, où le ciel se reflète, et Georges Sand et tant d'autres belles intelligences. Nous fûmes dotés ensuite des œuvres pleines d'avenir d'Alfred Meissner et de Maurice Hartmann, tous deux fils de la Bohême. Meissner,

Digitized by Google

dont nous regrettons le scepticisme religieux, appartient aussi à la noble pléïade radicale. Il faut signaler en lui une fantaisie agréable et un grand charme de diction. Enfin les *Calice et Épée* d'Hartmann, respirant un esprit de Hussite et une haine de l'Autriche, devenus rares de nos jours, nous permettent, grâce aux pensées énergiquement rendues qu'elles renferment en abondance, de prédire de grands succès à ce riche et généreux poète.

Cependant, Meissner et Hartmann, malgré les promesses de leur talent, étaient trop jeunes encore pour provoquer une réaction victorieuse contre les rhéteurs libéraux. Les patriotes croyaient indéfiniment ajourné le triomphe des bons principes. Personne n'osait se bercer de l'espérance de voir revenir bientôt, pour l'emporter sur le mauvais goût, la poésie lyrique disparue avec Herwegh. Cela eut lieu pourtant. Le salut vint à paraître à une époque où l'on s'y attendait le moins, et amené par un homme que l'on croyait perdu pour l'Allemagne. C'est Henri Heine, le vieux poète, le gai soldat de 1830, qui confondit ses ennemis et ses détracteurs par ses *Nouveaux Chants*, aussi frais, aussi vifs, aussi redoutables que l'avaient été les anciens, s'il est permis de les appeler ainsi, eux qui n'ont point vieilli, qui ne veilliront jamais [1].

C'était en Allemagne une stupéfaction générale. On avait cru Heine malade à Paris, fatigué, épuisé. Les *Philistins*, les bourgeois s'étaient frotté les mains. « Il ne sait plus, avaient-ils dit entr'eux, il ne veut plus rien savoir de l'Allemagne. Il nous a oubliés dans les enivrements de la Capoue moderne. Il ne viendra plus nous frapper avec sa hache entourée de fleurs. Il ne viendra plus nous faire monter le rouge au visage par ses railleries si douces en apparence, si innocentes, mais où l'absinthe se cache sous le miel. Il est mort, que les femmes séduisantes des bords de la Seine aient son âme ! »

Mais ils avaient compté sans leur hôte. Henri Heine avait laissé passer les escarmouches d'une opposition stérile, comme si le malicieux poète avait voulu les convaincre de leur infériorité dans le maniement des armes. Maintenant il vint relever l'arc d'Ulysse dont

[1] Ailleurs, tout en exprimant notre admiration pour le poète, nous avons signalé avec franchise ce que les principes philosophiques de Henri Heine contiennent, à notre avis, de faux et de dangereux.

Digitized by Google

les vaniteux prétendants de la liberté, cette reine délaissée, avaient vainement voulu tendre la corde paresseuse. Comme autrefois, il décocha des traits acérés et qui frappent juste au cœur des sots et des méchants. Comme autrefois, il avait cette joie révolutionnaire, sûre du but et de la victoire. Lui pouvait aborder la politique, puisqu'il connaissait les secrets de la satire. En lui nous retrouvons, non l'aigreur des gazettes, mais la colère de l'histoire. Et comme il épuise les questions! Après ses attaques, que reste-t-il à faire, après ses arrêts, que reste-t-il à dire? Et comme il connaît bien encore les faiblesses de l'Allemagne! Comme il est toujours le meilleur juge de son pays! Ah! ne regardez pas la dernière œuvre de Heine comme un des symptômes de l'éducation politique et du développement intellectuel de la nation, ainsi que nous étions amenés à le faire pour Hoffmann. Les *Nouveaux Chants* ne sont point sortis du milieu social qu'ils fustigent sans pitié; ils n'en forment point partie, ils n'en subissent point l'influence délétère : Heine est en dehors, est au-dessus des choses comme le critique doit l'être, quant à l'objet de ses investigations.

Tels sont les poètes politiques actuels de l'Allemagne. Nous avons dit, sans passion ni déguisement, les impressions qu'ils nous ont laissées. Que ceux auxquels s'adresse ce livre les lisent à leur tour, qu'ils ratifient ou infirment nos jugements : nous emporterons la récompense d'avoir provoqué la discussion qui, en littérature comme partout, constitue la lutte, c'est-à-dire la vie.

Émile Frensdorff.

Digitized by Google

VICTOIRES ET CONQUÊTES D'UN POMPIER.

(SUITE ET FIN.)*

VII.

Le vaisseau de Napoléon essuie de nouvelles tempêtes.

Ce qui, bien plus que le nom, le costume et la solde, distingue le pompier de l'agent de police, c'est la manière dont il exerce ses fonctions. Le pompier y met du laisser-aller et de la bonhomie; ce n'est qu'âpreté et rigueur chez l'agent de police. On dirait que celui-ci ressent un secret plaisir à constater des contraventions, à verbaliser, à empoigner : surpris par lui, il n'y a ni raison ni excuse qui puisse vous tirer de ses mains. L'autre se souvient davantage qu'il est né d'un homme et d'une femme, et qu'il est comme eux, un être faible avant tout : c'est pour lui une objection sérieuse que l'entraînement du petit verre, et son oreille s'ouvre à la pitié, invoquée par un ivrogne repentant. Suivez-les devant le tribunal correctionnel; là encore leurs rôles diffèrent : témoin inflexible et dur, l'agent de police dit officieusement tout ce qu'il sait, et donne au besoin, sur vos antécédents, des renseignements qui sont des charges accablantes : que si, par exemple, vous avez refusé l'obéissance à ses premières injonctions, il a le malheureux penchant de voir dans ce fait si simple le délit qualifié par le code pénal de rébellion à la force publique. Mais le pompier! Ecoutez son témoignage : vous aviez la tête montée; — vous êtes un excellent enfant, quand vous n'avez pas bu; — vous lui avez porté un coup? — c'est en vous débattant et sans le vouloir; — vous l'avez désarmé? — Erreur! c'est le sabre qui est tombé de lui-même du fourreau; et ainsi de tout ce qu'on nous reproche. Pour lui, tout est accident, et personne n'est coupable. Enfin, remarquez la nonchalance de ses gestes

* *Voyez page* 368.

Digitized by Google

et de sa voix : il n'a pas de parti pris dans ses dépositions, il n'a pas réfléchi sur ce qu'il avait à dire, il faut lui arracher ses réponses : il atteste par là du peu d'importance d'une affaire qui mérite à peine qu'on en parle. L'agent de police au contraire a une réponse à tout; il va même au-devant de la question : il n'hésite jamais sur la désignation du coupable, c'est lui, et non un autre : il le reconnaît, il l'affirme : il ne lui a pas échappé le moindre détail de l'action criminelle dont la société outragée doit tirer vengeance.

Il nous serait difficile de donner exactement les causes de cette différence : il nous suffit de constater qu'elle existe et qu'elle porte ses fruits. En effet, l'agent de police ne jouit que d'une très-minime considération : toute son autorité repose sur la crainte. Le pompier, lui, est bien vu; il est aimé, estimé, respecté; on trinque avec lui, et dans les bals de faubourg, les jeunes gens l'appellent à leurs tables et causent avec lui. Ses mœurs et ses habitudes sont celles de tout le monde, et l'influence qu'il en retire est toute en faveur du bon ordre; sont intervention est paternelle, il apaise sans bruit une querelle, et grâce à ses allures pacifiques et bourgeoises, il distrait d'une bataille. Citoyen avant tout, il ne devient qu'à regret agent de la force publique; et alors même qu'il est poussé à cette extrémité, il ne montre ni haine ni fiel. Il n'est pas rare non plus de voir le pompier à la promenade, en grande tenue, un enfant sur les bras, accompagné de sa femme, suivi du reste de sa progéniture, et flanquée de deux ou trois amis; il se mêle au peuple, qui ne s'effraie pas de sa présence et qui n'y attache aucune espèce de signification. L'agent, lui, n'apparaît jamais sans motif; il n'a jamais avec lui sa famille, et a toujours et partout le maintien sévère : il repousse la familiarité. Aussi son arrivée dans un groupe est-elle le signal de la gêne et du refroidissement dans les plaisirs populaires; *voici l'agent*, est une expression proverbiale qui signifie : *tenons-nous coi;* sa seule présence fait croire à une arrestation.

Notre héros avait été jusqu'à présent un de ces pompiers bons enfants dans toute la force du terme, gai, jovial, affable et toujours prêt à rendre service. Mais, aujourd'hui, regardez-le : il est sombre et mécontent à faire peur.

Le peu de soin qu'il a pris de son costume indique l'inquiétude à laquelle il est en proie. Il est dans une toilette négligée, ce qui, on

Digitized by Google

le sait, est extraordinaire chez lui. Il est enveloppé dans une vaste houppelande bleue, sans forme et sans grâce, aussi ample à la taille qu'aux épaules; il a les mains rentrées dans les manches, et son bonnet de police s'élève raide et droit sur sa tête, comme un bonnet de coton.

Il est de service sur le quai, et grâce à sa mauvaise humeur, il est prêt à se montrer, dans l'exercice de ses fonctions, aussi violent, aussi intraitable que le sergent de ville le plus féroce. A *ses peines de cœur* est venu se joindre le remords de s'être abaissé au rôle d'espion, de dénonciateur, en donnant à Tonton des renseignements peu favorables sur l'intéressant jeune homme au bouquet de violettes. Le sentimental pompier, poussé par le plus affreux désespoir, supplie le ciel de lui envoyer quelqu'un sur qui il puisse se venger de ses infortunes amoureuses; au même instant il aperçoit un cavalier qui caracolait sur l'accotement réservé aux piétons; il y a contravention flagrante des règlements, le barbare Napoléon va s'élancer et déjà il calcule avec quel bonheur il fera dresser procès-verbal, lorsqu'il entend retentir derrière lui quelques-unes de ces épithètes sonores qu'on ne lâche que dans une querelle. Une querelle, cela rentrait bien mieux encore dans ces attributions : il se retourna.

Le rassemblement était composé de quatre femmes et d'un jeune homme. Le jeune homme, c'était celui que nous avons entendu appeler, selon les circonstances, tantôt Joseph, tantôt Gustave. Les femmes, c'étaient Tonton, Lucie, la couturière et une amie de celle-ci. Cette réunion des partis rivaux eût paru inexplicable à tout autre qu'à Napoléon; mais lui, il n'en voyait que trop la cause et il ne se dissimulait point qu'il était question, sinon de lui, au moins de ce qu'il avait révélé à Tonton. Les divers personnages étaient si préoccupés qu'on ne s'aperçut pas de sa présence, ou, si on s'en aperçut, ou n'y fit pas attention.

Lucie et Tonton étaient à la droite du jeune homme ; la couturière et son amie, à sa gauche. Lucie tenait d'une main son tablier, avec lequel elle essuyait, de temps en temps, les grosses larmes qui lui descendaient sur les joues.

La couturière ne pleurait pas, elle ; elle n'était qu'en colère : son chignon dénoué et ses yeux brillants l'indiquaient assez. Mais la conversation, qui durait depuis un quart d'heure, se termina tout à coup d'une manière imprévue.

Digitized by Google

— Ah ! ha ! cria Tonton, qui s'était mise devant le jeune homme, les poings aux hanches ; je vous le dis et je vous le répète, vous êtes un câlin.

— Gustave, tu es un monstre ! ajouta la couturière.

— Monsieur le pacha ! continua Tonton, où croyez-vous donc vivre ? Ah ! je n'avais jamais eu bonne opinion de votre air sournois. C'est trop beau un ouvrier qui met un faux col tous les jours : j'aurais dû me douter qu'il y avait de l'oignon là-dessous ! Et puis, monsieur n'avait jamais le temps que le matin ! Où donc alliez-vous tous les soirs, mon prince ? Je le sais maintenant, et le pompier me l'a dit.

Napoléon trembla.

— Et toi, Gustave, dit la couturière, où donc allais-tu tous les matins ? Tu ne venais jamais que le soir ? Si, tu es venu une fois le matin, tu sais, le premier de mai, le jour où tu m'as donné un bouquet de violettes ! Et encore a-t-il fallu te prier !...

— Comment, dit vivement Tonton à la couturière ; c'était vous, sa maîtresse du soir.

— Apparemment, tout comme madmoiselle que voilà était sa maîtresse du matin, répondit la couturière en désignant Lucie.

— Un instant, s'il vous plaît ! fit Tonton d'un air hautain. Apprenez mamselle que ma nièce n'a jamais été la maîtresse de personne.

— Apprenez, madame, reprit la couturière avec non moins de hauteur, que c'est vous qui m'avez donné la première ce nom-là !

Qu'est-ce que ça fait ? dit le prudent pompier, voyant que la conversation était sur le point de tourner au tragique. Qu'est-ce que ça fait ? La question n'est pas là.

— Pardon, M^r^ le président avec vos beaux mots ; si fait, la question est là, répliqua Tonton. La demoiselle qu'on épouse n'est pas une maîtresse, et monsieur que voilà doit épouser Lucie...

— Tonton, ma bonne Tonton, tais-toi pour l'amour de Dieu, et allons-nous-en, dit Lucie en couvrant son visage de son tablier.

— Hé ! ne te cache pas, ma fille ! Qu'il s'avise de ne pas t'épouser ! . Ce doit être un bon garçon. C'est-il pas vrai, là, monsieur que vous l'épouserez ? Je n'y vais pas par quatre chemins, moi ?

Le jeune homme garda le silence.

— Hein ! qu'est-ce que ça veut dire ? reprit Tonton en se mettant

Digitized by Google

plus près de lui et en le regardant dans les yeux. Une fois, deux fois, vous ne voulez pas? ajouta-t-elle d'une voix tremblante

Tonton était femme du peuple, et à ce titre n'était guères initiée aux mœurs des jeunes gens du jour. Or, la conscience et la générosité ne sont pas les sentiments habituels de ces messieurs. Ils se passionnent et s'enthousiasment parfois pour un acte de dévouement; mais de là à se dévouer eux-mêmes, il y a un abîme qu'ils ne franchiraient jamais. Soyez certains qu'ils ont toutes les vertus antiques, augmentées de tout ce qu'on a inventé et perfectionné en ce genre dans les temps modernes; ils sont tous poètes, ils sont tous républicains, ils sont tous socialistes, mais en paroles seulement; ils ont la tête belle et bonne, mais il leur manque le cœur. Ne leur demandez aucune espèce de sacrifice : ils ne sacrifieraient rien; ne leur dites pas d'être inflexibles sur leurs opinions et leurs idées : ils fléchiraient ; ne les tentez pas, ils se laisseraient corrompre. Mais en revanche ils sont mélancoliques, ils ont des tristesses vagues, ils pleurent aux approches du printemps et de l'automne; ils ont les nerfs très-délicats, et ne badinent pas avec leurs émotions! Ils ont surtout une incroyable facilité pour débiter toutes ces inquiétudes qui les agitent et les tourmentent : aussi pour exprimer un amour qu'ils n'éprouvent pas, ce sont des hommes supérieurs.

Tel était le jeune homme qui subissait en ce moment l'interrogatoire de Tonton ; elle ne tarda pas à découvrir à qui elle avait affaire. Une réflexion lui suffit pour apprécier cet homme à sa juste valeur. Témoin de sa lâcheté, elle se l'expliqua bien vite, et avec la même rapidité elle sut en prendre son parti. Alors, avec une dignité froide, d'un ton calme, et sans aucun geste, elle lui dit :

— Monsieur l'ouvrier, il y a un Dieu pour les braves gens : vous serez un mauvais mari, j'en suis sûre, et je m'en voudrais toute ma vie d'en avoir donné un pareil à ma nièce. Vous ne lui convenez pas, ni à moi non plus. Il nous faut un brave garçon, et vous, Monsieur, vous n'êtes pas de l'étoffe dont on fait les honnêtes gens. Viens, Lucie, les hommes ne manquent pas, et je t'en trouverai un meilleur. Un meilleur, entendez-vous?

Et en disant ces mots, elle lança un regard de mépris au séducteur, et fit un mouvement pour entraîner Lucie. Celle-ci résista; interdite et atterrée, elle croyait qu'à la fin son amant indigné allait

Digitized by Google

répondre, et c'est cette réponse qu'elle attendait. Elle fit pourtant quelques pas, mais dans l'espérance qu'il allait courir après elle, répentant de ces minutes d'hésitation qui avaient été un siècle pour elle. Mais Joseph la laissa s'éloigner. Elle écoutait en marchant ; elle s'arrêta pour mieux écouter encore : ô bonheur ! il lui sembla qu'on n'était plus immobile, enfin ! elle voulut se retourner ; mais Tonton, qui la surveillait, la retint et l'en empêcha. N'y pouvant plus tenir, Lucie, dans son désespoir, fit un mouvement irrésistible, et s'échappa au devant de celui qu'elle croyait prêt à tomber dans ses bras.

— Oui, retourne-toi, dit Tonton amèrement ; regarde, je te le permets maintenant !

Lucie poussa un cri et se voila la tête. Elle venait de voir son amant qui s'éloignait avec Fifine.

Celle-ci avait déjà fait sa paix avec lui : ce complet oubli d'un outrage s'explique chez cette femme. Depuis longtemps elle soupçonnait Gustave d'infidélité, et certaine enfin d'avoir une rivale, elle s'était abandonnée à la colère la plus violente. Mais à l'aspect de la douleur de Lucie, de ce chagrin si grand, de cette tendresse si parfaite, elle avait senti qu'il n'y avait pas de comparaison possible entre elles : elle reconnut son infériorité, et se résigna à ne prendre Gustave que si Lucie n'en voulait plus. Sa vanité jalouse s'inclinait devant une offense plus grande, et lui laissait prendre le pas sur la sienne. Il y a des inégalités dans l'amour, comme il y en a dans la douleur : qui oserait gémir et se plaindre d'un revers de fortune devant une mère éplorée qui berce dans ses bras le cadavre de son premier né ? Ainsi Fifine, muette devant Lucie, n'avait que faiblement défendu ses droits au cœur de Gustave.

Mais dès qu'elle fut seule avec lui, son premier soin fut d'exiger la réparation qu'elle s'était promise en l'acostant sur le quai. Malheureusement, elle fut prévenue. Gustave interrompit un des airs les plus mélancoliques de la *Lucia*, de Donizetti, qu'il fredonnait entre ses dents, et prit la parole.

— Que diable, Fifine ! quelle lubie vous a pris de venir me faire un pareil esclandre au milieu de la rue ? Et en force encore, ajouta-t-il, en désignant sa compagne. Heureusement, il n'y avait personne sur le quai, sans quoi je vous aurais plantée là.

— Merci du compliment, répondit Fifine ; mais si cela n'était pas arrivé aujourd'hui, cela serait arrivé demain, je t'assure ; et mieux vaut....

Digitized by Google

— Voilà des fantaisies que je ne te connaissais pas. Il faut les surveiller, ma chère, et prendre médecine si elles se renouvellent.

— Cela dépend de vous.

— En quoi ?

— Je m'expliquerai clairement, dit la jeune fille. Nous nous aimons depuis deux ans....

— Il y a eu deux ans le premier de ce mois, qui est le mois de mai.

— Oui. Mais si vous vous souvenez si bien de la date, vous devez également vous souvenir de ce que vous m'avez dit ce jour-là.

— Je l'ai complètement oublié.

— Faut-il vous le rappeler ?

— Volontiers, si cela peut vous faire plaisir.

— Eh ! bien, tu as promis de m'épouser, n'est-il pas temps que tu en parles à mes parents?....

— Bah ! répondit le jeune homme avec un laisser-aller charmant. Est-ce qu'on parle de ces choses-là quand on s'aime? D'ailleurs, c'est de fort mauvais goût, Fifine. Apprends cela, si tu ne le sais pas. Il n'y a que les verdurières pour faire des demandes pareilles, et d'honneur, tu perdrais à les imiter, mon ange !

— Oh ! le vilain ! Tu abuses de mon amour pour toi. Écoute, Gustave, ce n'est pas bien, et je vais me fâcher....

— Bon, bon, tu te fâcheras une autre fois. J'ai quelque chose de plus important à te dire. Je serai retenu chez moi ce soir : ainsi ne m'attends pas aujourd'hui à la sortie de l'atelier.

— Pourquoi cela ?

— Comme tu deviens curieuse ! J'ai à étudier. Bonjour, Fifine.

— Bonjour, Gustave, à demain soir.

Et tout fut dit ; nos deux jeunes gens se séparèrent les meilleurs amis du monde.

Quant au second groupe, composé de Lucie, de Tonton et du pompier, la séparation ne s'était pas faite d'une façon aussi vulgaire. Tonton se montra dans cette circonstance supérieure à sa condition : elle suivit les instincts de son cœur, et son cœur lui conseilla de ne hasarder aucun commentaire sur le malheur qui venait d'arriver. Elle releva Lucie, qui s'était presque évanouie, et pour toute conversation, elle lui laissa voir qu'elle n'était pas indifférente à ses larmes, en en versant à son tour. Ce fut Lucie qui rompit la première le silence.

Digitized by Google

— Tonton, dit-elle, je vais retourner chez moi. Toi, va au marché. Je ne me sens pas la force d'y rester aujourd'hui.

— Y penses-tu? moi te laisser seule dans cet état-là! Sainte vierge! j'irai avec toi, ma fille; je ne risque que de perdre ma journée; et Dieu merci! je n'en suis pas à crier misère pour si peu de chose.

— A quoi bon? Le grand air me fera du bien, et d'ailleurs je désirerais être seule.

— Voulez-vous que je vous accompagne? proposa timidement Napoléon; je n'ai rien à faire : de sorte que du même coup je vous rendrai service..... et à moi aussi.

Ah! voilà qui est bien! dit Tonton. Qu'en penses-tu, Lucie? Moi, j'ai confiance en lui, et je lui rends cette justice qu'il met toutes les politesses du monde à me chasser du marché, quand l'heure de déguerpir est venue.

— Je le veux bien, répondit Lucie après quelques moments d'hésitation, pendant lesquels elle regarda tour à tour le pompier et Tonton.

Après les adieux d'usage, qui furent, on le sent, beaucoup moins gais que d'habitude, Lucie continua sa route à côté de Napoléon, qui, tout glorieux de cette marque d'estime, se mit de nouveau à voguer à pleines voiles sur les mers de l'espérance. Quoiqu'il n'y eût dans ce tête-à-tête forcé rien de bien flatteur pour lui, il le jugea cependant fort utile, ne fût-ce que pour lier une connaissance plus intime avec celle qui était restée, hélas! l'idole de ses rêves.

— Ha! mamselle, dit-il avec un profond soupir, vous n'êtes pas la seule à vous plaindre du sort. J'en connais qui sont aussi malheureux que vous, et plus que vous peut-être. Un amant de plus ou de moins, qu'est-ce que ça fait pour une femme qui en a à la douzaine? Il lui en manque un, c'est vrai; mais il lui en reste toujours assez pour choisir, et sans qu'on risque, je m'en flatte, de tomber plus mal pour cela... Ah! tenez, mamselle, si vous vouliez!.....

— Tenez, pompier, à votre tour, dit Lucie en fixant sur Napoléon ses yeux encore humides; si vous vouliez.....

— Quoi, mamselle? dites-le-moi bien vite!

— Si vous vouliez me faire un plaisir...

— Un plaisir... Comment donc... Parlez, je suis à vos ordres...

— Voici ce que je veux de vous : je vous prie de ne plus jamais

Digitized by Google

me parler ni..... de lui..... ni de vous. Vous voyez que je suis franche. Dites-moi si vous avez la force de me faire cette promesse, et de la tenir. Soyez franc à votre tour. Sinon, j'appellerai Tonton, au risque de lui faire perdre sa journée, et elle en a bien besoin, la pauvre femme, quoi qu'elle dise!

Le pompier fut si péniblement surpris de ces paroles, si douces en apparence et si dures en réalité, qu'il dût s'arrêter; la respiration lui manquait, il étouffait. Adieu ses rêves, adieu ses espérances, adieu ce paradis où son regard enivré avait un instant plongé avec délices! Il baissa la tête, croisa les mains et resta immobile sans pouvoir lever les yeux ni prononcer une parole.

— Vous ne me répondez pas, dit avec effort Lucie qui comprenait si bien cette souffrance, sœur de la sienne....

— Oh! j'ai compris, trop bien compris même! s'écria Napoléon; mais est-ce que vous le voulez absolument?...

C'était sa dernière planche de salut.

— Oui! dit Lucie de sa voix la plus douce, pour tempérer la rigueur de son arrêt.

— Je vous obéirai, mademoiselle; mais... mais je n'y penserai pas moins, je vous jure! dit notre pompier d'un ton profondément triste et piteux.

Et il se remit en marche.

VIII.

Conclusion et moralité.

Ce conte n'a pas de conclusion, et sa moralité n'est pas morale.

Joseph n'oublia jamais Lucie, Lucie aima toujours Joseph : Seulement, Joseph est pour Lucie un souvenir de souffrance; Lucie n'est pour Joseph qu'une maîtresse regrettable à certaines heures. Il y a entre eux toute la distance qui existe entre un cœur qui a réellement aimé, et un cœur qui n'a voulu de l'amour que ses émotions charmantes. Ils se sont rencontrés quelquefois, mais après ces entrevues que Joseph devait à un hazard suspect, et qui le rajeunissait délicieusement, Lucie rentrait chez elle accablée et se tordait les bras de douleur. A l'heure qu'il est, elle est encore verdurière, comme Tonton; sa taille est toujours gracieuse et flexible, mais son teint est pâli. Joseph est avocat, ou doit l'être.

Digitized by Google

Je l'ai peut-être entendu à la cour d'assises, et il m'aura fait pleurer.

Fifine continue à être le modèle des couturières vertueuses.

Quant à notre héros, quant à l'infortuné Napoléon, il s'est souvenu de sa dignité, il s'est rappelé ce qu'il doit au noble corps auquel il a l'honneur d'appartenir; aujourd'hui son uniforme est plus brillant que jamais, mais son cœur n'a pas cessé d'être sombre; son esprit se rembrunit chaque jour.

Il continue à professer le plus profond respect pour la discipline et monte exactement sa garde, mais ce n'est plus le désir de se distinguer, c'est le devoir seul qui le fait agir. Je le rencontre parfois se promenant la tête baissée, l'air morne, les yeux hagards.

Il traverse ainsi les quartiers les plus populeux, rien ne peut le distraire de ses douloureuses pensées; il ne regarde plus personne; jamais il ne lève la tête vers ces minois agaçants, qui se montrent aux fenêtres garnies de fleurs et provoquent les œillades assassines du superbe guerrier. O fenêtres si bien garnies, fermez-vous : vous ne possédez pas l'angélique figure qui le fait rêver! Il est mort pour vous, comme Lucie est morte pour lui!.....

H.

THÉATRE DES NOUVEAUTÉS.

Nous y avons passé quelques délicieuses soirées. Mr Numa et Mlle Eug. Sauvage, ont ravi le nombreux public que le bruit de leur réputation avait attiré. L'aspect de la salle était joyeux ; on y riait de ce franc rire que le comique de bon aloi peut seul faire naître.

Nous aurions voulu vous parler longuement de Mr Numa, agitant l'épaisse crinière du poète romantique, et de Mlle Sauvage, tantôt si malicieusement spirituelle, tantôt se cachant sous une hypocrisie si béate, tantôt imitant avec une charmante désinvolture le ton débraillé de la Régence ; nous espérions bien nous donner le plaisir d'un long compte-rendu, car nous n'avions que du bien à dire de tout le monde, les artistes de M. Delacroix ayant dignement secondé leurs hôtes de Paris ; mais, hélas! nos confrères de la poésie et de la science ont cette fois-ci agi en conquérants superbes. Toutes les pages leur appartenaient quand nous arrivâmes, et la joyeuse folie a dû s'estimer heureuse de pouvoir y glisser un petit mot.

L'imprimeur nous a dernièrement fait l'éditeur responsable d'une énigme. Nous engagions Mr Delacroix à monter le *Diogène* de Félix Pyat ; une ligne a été passée ; il n'y a plus eu moyen de rien comprendre. A. V. V.

FIN DU PREMIER VOLUME.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES.

Avant-Propos. . . . . Page 1

POÉSIE.

La Semaine de la Sorcière, ballade cosaque, par M. A. Baron. 1
La Chanson du matin, par M. Édouard De L****. 16
La Fileuse, par le même. 17
Sur la tombe d'un petit garçon et à Mlle O M. de Liége, par M. H. Guillery. . 18
A la Pologne, par M. Édouard Wacken. 25
Fleur et Parfum, par le même. 25
L'Hiver, par M. Alexandre Wauquier. 27
Souvenirs d'Allemagne (Hebel), Ambition dans la vie, par M. Adolphe Siret. . 29
Chanson traduite de Henri Heine, par M. Edouard Wacken. 46
Le Printemps, par M. Édouard De L****. 58
Qu'on s'embrasse et que ça finisse, par M. Antoine Clesse. 71
Profession de foi religieuse, par M. Alexandre Wauquier. 77
Le Nuage, par le même. 103
La Fiancée, par M. Auguste Pujol. 117
Ce n'était qu'un rêve, par M. Édouard De L****. 130
Chacun son tour, par M. A. D. L. F. 131
Feuillets d'Album. I, II, III et IV, par M. Gustave Masset. 150
L'Apothéose de Napoléon (15 décembre 1840), Ode traduite de l'Italien, par M. Léon Wocquier. 161
La Démocratie, par M. Th. Weustenraad. 191
Les Ruines de Limbourg (à Étienne Henaux), par M. Victor Henaux. . . . 209
Près d'un Berceau, par M. Edouard Wacken. 223
Les Larmes, par M. Th. Weustenraad. 249
Le Chant des Travailleurs (A Eugène Sue), par M. Adolphe Stappers. . . . 267
Vivre caché (A. M. S****), par M. Auguste Pujol. 274
Le Rendez-vous, par M. Edouard de L****. 307
Fleurs d'Allemagne, par M. Ed. Wacken. I. Le Partage de la terre. (Schiller). 323
— II. La Sérénade. (d'après Uhland). 325
L'Évêque Englebert à la bataille de Walleffe. Cri de guerre, par M. J. J. Radoux. 355
La Criée de l'Ost, par le même. 356
Le Caveau de famille, (d'après Uhland), par M. Charles Rahl. 367
La Demoiselle, par Mlle Louïsa Stappaerts. 380
Aux Conquérants parisiens, par M. Weustenraad. 387
La Femme, par M. Gomez de la Fuente. 417

THÉATRE, CONTES ET NOUVELLES.

Curiosités littéraires. La vie et la mort du Petit Chaperon-Rouge, tragédie de Ludwig Tieck, traduite par M. Alfred Michiels. 287
Tanchelm. Histoire du XIIe siècle, par M. Alexandre Wauquier. 3

Digitized by Google

Les Bords de la Sambre, légendes nationales. I. La Prairie aux quarante-neuf coins, par M. Henri Delmotte. 105
Ce que peut souffrir une Mère; traduit du flamand de H. Conscience, par M. Edouard de L****. 193
Maître Hermann. Légende inédite, par M. Alexandre Wauquier. 252
Victoires et conquêtes d'un pompier, par M. H. . . . . 310, 368 et 431

HISTOIRE.

Histoire Nationale. Considérations générales sur les causes de la Révolution du XVIe siécle, par M. Nestor Considérant. 60

ÉTUDES LITTÉRAIRES.

Le Discours de Bossuet sur l'histoire universelle au point de vue littéraire et historique, par M. J. Van Overstraeten. . . . . 19 et 73
De l'Avenir des hommes de lettres en Belgique, par M. Edouard Wacken. . 47 et 119
Des Passions, par M. A. Baron. . . . . 95 et 143
Du Roman en Angleterre, avant Walter Scott, par M. E. J. 239
Les Poètes politiques de l'Allemagne, par M. Emile Frensdorff. . . . . 359 et 419

PHILOSOPHIE.

Le Traité de l'Infini créé, par M. Guillaume Tiberghien. . . . . 335 et 392

MÉLANGES.

Les derniers bénédictins de Saint-Hubert, par M. Van Eck. 153
Fragment d'un Cours de littératures chinoise et belge cemparées. Ier Chapitre. Sources, par M. Van den Riesser. 174
Un nouvel ouvrage de M. Nothomb 184
Bonjour, par M. A. B. 270
L'Essai sur l'histoire parlementaire de la Grande-Bretagne au XVIIIe siècle, de M. Altmeyer. 237
Cours de Déclamation spéciale et lyrique. 286

BEAUX-ARTS.

Architecture. Sur les changements que subissent les monuments, à l'occasion d'un Mémoire de M. Vander Ritt, relatif à la crypte d'Anderlecht, par M. E. C. Guillery, professeur à l'Université de Bruxelles. 215
L'Histoire populaire et métallique des Grands Hommes de la Belgique, de M. Ad. Jouvenel, par M. L. 282
Notice sur la Collégiale de Nivelles, par M. C. G. Guillery. 407

CRITIQUE LITTÉRAIRE.

Les Chansons de M. Antoine Clesse. — Deux mots sur le Budjet de l'Intérieur. — LUD. 30
Vonck, roman politique, par M. Coomans aîné. — A Rs. 32
Cercle lyrique Montois. — Henri Delmotte. 33
Le livre d'Heures, par M. R. Th. Pironon. — Fr. S. 35
Jeanne d'Arc, trilogie nationale, par M. Alexandre Soumet. — LUD. . . . 39
Poésies, par M. Henri Delmotte. — N. B. 80
Notice sur l'Octroi communal de la ville de Tournai, avant l'occupation française, par M. Fréd. Hennebert. — H. G. 85

Digitized by Google

Le Château de Wildenborg ou les mutinés du siége d'Ostende, par M. le baron J. de Saint-Genois. — H. D. 133
Quelques mots aux électeurs. — Pétition de François-Louis, jardinier-maraîcher à la chambre des Représentants. — A. V. V. 137
La Mare au Diable, par G. Sand. — Ed. D. L. 138
Galerie de portraits du XVIIIe *siécle*, par M. Arsène Houssaye. — A. V. V. . 178
Anvers et la Nationalité belge, par M. A. Eenens. — Fr. S. 225
Fleurs poétiques et parlementaires, par M. **. — A. W. 231
Histoire de la Maison de Saxe-Cobourg-Gotha, par M. Aug. Scheler. — A. H. 235
Souvenirs d'Angleterre, par M. Alfred Michiels. — A. W. 276
M. M. L. Polain et Henri de Dinant. — A. W. 280
Théorie de l'Infini, par M. G. Tiberghien. — Fr. S. 325

CRITIQUE MUSICALE.

Concert de Mr Prume, par Mr A. Rs. 42
Notre Programme. — De la symphonie et du caractère de ses diverses parties. — Symphonie de Mr A. Stadtfeld, par Mr T. J. 85
Troisième concert du Conservatoire, par Mr Et. S. 90

THÉATRES.

Théâtres Royaux, par Mrs A. Rs.; Z.; Et. S.; A. V. V. et T. J. 40, 92, 184, 283, 330 et 382
Théatre du Vaudeville, par Mrs A. Rs. et Z. . . . . 43 et 94
Théâtre des Nouveautés, par Mrs S. V. et A. V. V. . . . . 332 et 385
Bulletin Bibliographique (1-47). 187

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

Digitized by Google

ERRATA DU PREMIER VOLUME.

Page 28,	*ligne* 19,	et le le feu,	*lisez*	et le feu.
— 30	— 17,	inapperçu,	—	inaperçu.
— 33	— 19,	a pris part,	—	ont pris part.
— 39	— 21,	qu'à laissé,	—	qu'a laissé.
— 66	— 30,	au confluent de l'Elbe et du Rhin	—	au confluent de la Lahn et du Rhin.
— 70	— 17,	sa majesté très-chrétiene,	—	très-catholique.
— 90	— 25,	une symphomie,	—	symphonie.
— 132	— 22,	La liberté prend femme,	—	Le libertin prend femme.
— 192	— 2,	d'un homme d'un autre âge,	—	des hommes d'un autre âge.
— 195	— 14,	et qui en essuyait,	—	et qui s'en essuyait.
— 196	— 3,	qu'alimentait,	—	qu'alimentaient.
— 197	— 25,	n'en aura guère,	—	n'en aura plus guère.
— 198	— 31,	leur ont coûté,	—	leur ont coûtés.
— 201	— 26,	Peut-être, Anna, Dieu sait,	—	Peut-être, Anna; Dieu sait.
— 202	— 12,	qu'elle présumait,	—	qu'elles présumaient.
— 204	— 15,	quelques instants,	—	de quelques instants.
— 205	— 9,	arrache,	—	arracha.
— 229	— 38,	françise,	—	française.
— 279	— 33,	n'est pas un devoir,	—	n'est-ce pas un devoir.
— 290	— 6,	devrait,	—	devrais.
— 309	— 17,	sillonaient	—	sillonnaient.
— 312	— 31,	exerce,	—	exercent.
— 319	— 5,	un,	—	une.
— 321	— 22,	milles,	—	mille.
— 324	— 14,	qu'elles voix,	—	quelles voix.
— 324	— 20,	un chaut,	—	un chant.
— 325	— 2,	s'écrieront-ils,	—	s'écrieront-elles.
— 368	— 16,	instrument,	—	instruments.
— 383	— 32,	pas,	—	par.
— 416	— 9,	imminents,	—	imminente.
— 416	— 21,	croître,	—	cloître.
— 432	— 24,	flanquée,	—	flanqué.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google